UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

Class 054 Book PL Volume 16

Ja 09-20M

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

APR 3 0 1975

APR 1 6 1975

L161—O-1096

LA PLUME

ANNÉE 1904

LA PLUME

REVUE BI-MENSUELLE

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF : KARL BOÈS

SEIZIÈME ANNÉE

JANVIER - JUIN

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

54, rue des Écoles

PARIS

PL
v.16

LA PLUME

INSI que nos lecteurs l'ont déjà appris sans doute, bien que seuls, dans la presse quotidienne, le *Journal* et le *Siècle* aient cité le nom de la *Plume*, c'est un des collaborateurs de notre revue, un des écrivains édités par elle, M. **John-Antoine Nau**, qui vient d'être désigné par l'*Académie Goncourt* comme étant l'auteur du **meilleur ouvrage d'imagination paru dans l'année**.

La *Plume* se trouve donc ainsi avoir publié les premiers vers du lauréat de poésie (Prix Sully-Prud'homme 1903), M. **Charles Dumas**, et édité le premier roman du lauréat de prose (Prix Goncourt 1903), M. **John-Antoine Nau**.

Dédaignant toute modestie, il nous plaît d'*afficher*, en tête du premier numéro de cette année, ces résultats.

Nos lecteurs trouveront plus loin les portraits de nos deux lauréats.

K. B.

LE XVIII[e] BANQUET DE " LA PLUME "

AURA LIEU LE *Samedi 23 Janvier 1904*

AU RESTAURANT DES SOCIÉTÉS SAVANTES, 8, RUE DANTON

ET SERA PRÉSIDÉ

PAR

EMILE VERHAEREN

N° 353. — 1er Janvier 1904.

155078

Souvenirs sur le Symbolisme

(SUITE) (1)

Absent de France de 1885 à 1889, je n'ai participé que de très loin aux débuts du *Symbolisme*, quoique j'aie collaboré peu ou prou à la plupart des revues qui parurent entre ces deux dates : à la *Basoche*, au *Scapin*, au *Décadent*, à la *Décadence*, aux *Ecrits pour l'Art*, à la *Wallonie*, à la *Vogue*, à la *Revue Wagnérienne*, etc. Je crois bien que les seuls sommaires qui ne portent pas mon nom sont ceux de *Lutèce* et de la première *Pléïade*.

Parlons de quelques-unes de ces revues, dont je feuillette avec émotion les collections maculées et poussiéreuses. Nous y mîmes tant d'espoir, de courage et de foi, et tant d'argent péniblement amassé ! Les poètes de ce temps se privaient souvent de dîner pour assurer une existence éphémère à quelque petite feuille que personne ne lisait. Les débutants d'aujourd'hui ne peuvent se faire une idée de l'indifférence du public de 1885 à l'égard de la poésie. Aucune revue ne publiait des vers, et les Parnassiens, de guerre lasse, s'abandonnaient au journalisme. Bourget, certes, eut un succès d'estime et Rollinat même un succès de réclame. Mais Leconte de Lisle, on peut hardiment l'affirmer, malgré la belle dévotion des Parnassiens,

(1) Voir le numéro du 15 décembre.

resta, avant son entrée à l'Académie, inconnu du grand public. Quant à Verlaine, Mallarmé, Dierx, Villiers de l'Isle-Adam, nous eûmes l'orgueil et la gloire de répandre partout leurs noms. Sans nous ils seraient encore obscurs. Grâce à nos pauvres petites revues dont on ne commence à connaître les titres que quinze ans après leur disparition, ils sont devenus illustres et sont reconnus comme les véritables initiateurs d'une nouvelle poésie.

La première de ces revues fut *Lutèce*. J'y reviendrai plus loin. On en a d'ailleurs souvent parlé. Mais on ignore généralement la *Basoche*, qui fut fondée en novembre 1884, à Bruxelles, par Henry de Tombeur, mort depuis. Tout le groupe de Condorcet y collabora, notamment Mikhaël, Quillard, Ghil, Fontainas, Darzens et moi. Parmi ses autres collaborateurs, citons : MM. Jean Ajalbert, Célestin Demblon, Georges d'Esparbès, Emile Goudeau, Stanislas de Guaita, Théo Hannon, J.-K. Huysmans, Camille Lemonnier, Jean Lorrain, Catulle Mendès, Emile Michelet, Edmond Picard, et enfin Jean Rameau que le concours littéraire du *Figaro* venait de révéler à l'innocente Belgique.

Je cite, non seulement pour son intérêt anecdotique, mais pour donner une idée de la vivacité des polémiques littéraires en l'an de grâce 1885, quelques passages d'un article de M. Jean Ajalbert sur *Lutèce* :

« Chaque été, quelque chroniqueur se hasarde à découvrir qu'il n'y a pas seulement des *arrivés* dans la littérature et laisse tomber de sa plume le nom d'un inconnu. Aux dernières chaleurs, a transpiré la nouvelle qu'il existait une école de « décadents ». Et tout le monde de s'écrier : « Qu'est-ce que les décadents ? Où ça se vend-il ? » Il paraît même qu'un soir de gaîté le duc de Morny demandait, chez Bignon, qu'on lui servit un décadent au cresson. La foule délirait ; les reporters, dans leurs pérégrinations à travers les brasseries de Montmartre et du Quartier-Latin, découvrirent deux ou trois poètes flegmatiques, qui se laissèrent affubler du nom de décadents. On prépara les décadents à toutes les sauces, et les journaux se prirent à dauber sur le compte de *Lutèce*, organe de la jeune littérature.

« Or, ni M. Bourde, ni M. Champsaur ne pouvaient parler des jeunes en connaissance de cause. La « nouvelle littérature » semble aussi peu familière à M. Bourde qu'à M. Edmond Lepelletier, qui nous accuse de faire des vers faux ! Quant à M. Félicien Champsaur, il est plus particulièrement incompétent. Vers ou prose, il n'a guère « fait »

que les vers ou la prose des autres ; il n'a pas oublié que notre ami R. Darzens, dans un article de la *Jeune France*, « Un Valet de Lettres », le qualifia de ramasseur de bouts de cigares ; cependant, l'insulteur à gages du supplément du *Figaro*, émergeant de la boue dans laquelle il est enlizé, vida son hebdomadaire potée d'injures sur les « Décadenticulets ». Ramassant les plus ineptes racontars sur leur vie privée, il vint reprocher à l'un sa difformité physique, à l'autre ses amitiés, à d'autres leurs amours.

« ... Ces messieurs de la rive droite durent être quelque peu embarrassés pour édifier les deux colonnes et quelques lignes dont se compose « l'article ». Ils ignoraient nombre de plaquettes de vers parues çà et là, et ne fréquentaient pas, certainement, chez Trézenik et Rall. Car *Lutèce* est peu aimée, et cela se conçoit. *Lutèce* est un périodique coup de pied au cul des chroniqueurs ignares, des reporters imbéciles. On n'y respecte pas les maîtres, et lorsque Zola et Cladel publient l'*Œuvre* et *Mi-Diable* avec l'admirative approbation de la presse, *Lutèce* pousse le cri d'alarme : « Zola se meurt, Cladel est mort ! »

« ... *Lutèce* publie successivement les vers de Jean Rameau, G. d'Esparbès, Edmond Haraucourt, Fernand Icres, Henri Beauclair, (Adoré Floupette,) Emile Goudeau, Georges Lorin, Vignier, L. Tailhade, Jean Moréas, Robert Caze, Paul Verlaine enfin, qui est peut-être le plus curieux poète de ce temps.

« ... Les collaborateurs vont cueillir la feuille au sortir des presses, le vendredi soir. On rencontre à l'imprimerie Verlaine, Moréas, Caze, de Régnier, Grenet-Dancourt, G. Lorin, J. Vidal, P. Adam, R. Darzens, E. Mikhaël, Raynaud, Griffin, Norès, Cohl, Henri Mangis, le critique théâtral, — et les heures passent à médire des absents — tout le monde debout, nul ne remarquant qu'il n'y a que deux chaises dans la salle de rédaction. Imprimerie, direction, rédaction, c'est tout un. Léo Trézenik et Georges Rall sont imprimeurs, là-bas, près de la Halle-aux-Vins ; et c'est avec la blouse de typo qu'ils reçurent un jour Jean Lorrain, luisant, pourri de chic, et s'obstinant à demander : Le directeur ? Grâce à cette imprimerie, ils se sont assuré une suprême indépendance ; les directeurs de *Lutèce* sont maîtres chez eux ; ils rédigent, ils impriment comme tel est leur bon plaisir ; souvent excessifs, souvent injustes, mais par l'amour de l'art. »

Je ne parle que pour mémoire de la *Revue Wagnérienne* d'Edouard Dujardin où parut, le 8 janvier 1886, une série de sonnets écrits à la

gloire de Wagner par Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, René Ghil, Stuart Merrill, Charles Morice, Charles Vignier, Teodor de Wyzewa et Edouard Dujardin. Ces sonnets firent scandale dans la presse et achevèrent de nous compromettre auprès du public, qui préférait lire *Charlot s'amuse*.

La première *Pléiade*, qui n'eut que six numéros, date de mars 1886. Ce fut une des plus remarquables des revues disparues. Elle publia la plupart des poèmes en prose de Mikhaël, le fameux *Traité du Verbe* de René Ghil, *la Fille aux Mains coupées* de Quillard, *le Massacre des Innocents* (qui n'a jamais été reproduit) de Maeterlinck, des vers de Van Lerberghe, et enfin de Grégoire Le Roy, un poète qui s'est tû pour je ne sais quelles raisons, une série de poèmes qui annonçaient un maître admirable et nouveau. Je n'en veux pour preuve que ce sonnet :

LES BREBIS MOROSES

N'est-ce pas que c'est triste et funèbre, la vie ?
Et que nous sommes fous d'empoisonner nos jours
D'illusion de gloire et de rêves d'amour ?
Et de loucher toujours des yeux avec envie ?

Voyez ! ces mains d'épouse, et de mère et de sœur
Qui guériraient nos cœurs avec de la douceur,
Eh ! bien, comme un enfant ridicule et qui boude,
Durs, nous les écartons d'un geste avec le coude.

Cette simple maison d'où nous sommes partis
Nous semble trop étroite à nos âmes trop fières,
Nous tendons notre lèvre aux seins froids des chimères...

Vraiment, mais on dirait d'un troupeau de brebis
Qui, dans un pré bien vert levant des cous moroses,
Bêleraient sottement après un champ de roses.

Le 7 janvier 1887 parurent, sous la direction de mon vieil et cher ami René Ghil, les *Ecrits pour l'Art*, qui s'arrêtèrent au sixième numéro pour reprendre plus tard. Cette première série s'illustra de portraits de Stéphane Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, René Ghil, Henri de Régnier, Francis Viélé-Griffin, Stuart Merrill, et publia des

vers d'Emile Verhaeren, George Khnopff, Albert Saint-Paul, et des proses de Charles Eudes-Bonin et Mario Varvara.

Il importe de rendre ici hommage à la mémoire de Gaston Dubedat, qui fonda les *Ecrits pour l'Art* et qui les continua en une seconde série jusqu'à sa mort. Cette seconde série ne compte plus les noms de Francis Viélé-Griffin et de Henri de Régnier, qui ne tenaient pas à s'affubler du titre d'évolutifs-instrumentistes, mais s'augmente de ceux d'Albert Lantoine, le hautain et fastueux poète, de Pierre Dévoluy, actuellement capoulié du Félibrige, d'Achille Delaroche, qui a écrit dans le numéro de *La Plume* consacré à Jean Moréas l'article le plus judicieux que je connaise sur le Symbolisme, d'Albert Saint-Paul, l'évocateur précieux de *Scènes de Bal*, de Georges Docquois, petit-fils de Glatigny et de Banville, de Marcel Batilliat, qui n'avait pas abandonné les vers pour le roman, et de Zévaès, le farouche guesdiste, qui s'appelait alors Alexandre Bourson.

A propos de Dubedat, René Ghil me conta jadis une anecdote qu'il m'assura être vraie. Dubedat habitait à cette époque Bordeaux. Un beau jour il reçut une convocation du commissaire de police de son quartier qu'il trouva feuilletant une collection des *Ecrits pour l'Art*. « Monsieur », lui demanda à brûle-pourpoint le commissaire, « quel est l'objet de votre revue ? Que signifient ces logogriphes disposés en forme de vers :

Mais les hasards haïs, qui gardent le moment
Traînaient sur d'éveillés vestiges de ramages
Tout le nuage lourd au songe véhément,
Variant d'un vœu vain le somme sans hommages. (1) ?

« Et ces énigmes en prose, donnez-m'en la clef. « Cent affiches s'assimilant l'or incompris des jours, trahison de la lettre, ont fui, comme à tous confins de la ville, mes yeux au ras de l'horizon par un départ sur le rail... » (2).

« Enfin je désire des renseignements sur tous ces personnages aux noms bizarres qui collaborent à votre revue. On n'a vraiment pas le droit de s'appeler Khnopff, Verhaeren, Zévaès ou Stuart Merrill. Quant à Mallarmé, c'est évidemment un pseudonyme ».

---

(1) René Ghil.
(2) Stéphane Mallarmé.

Dubedat, interloqué, ne sut que répondre à un aussi étrange interrogatoire et demanda ce qu'on lui voulait. Par mille périphrases astucieuses, le commissaire finit par se faire comprendre. On prenait les *Ecrits pour l'Art* pour un organe d'espionnage international, où les affiliés correspondaient entre eux en langage convenu. Dubedat eut quelque peine à se disculper, et à prouver que dans sa revue on trahissait tout au plus la belle clarté de la langue française.

Les *Ecrits* ayant cessé de paraître pendant quelques mois, ses collaborateurs furent recueillis par la *Wallonie*, revue dirigée, à Liège, par M. Albert Mockel. Je crois bien que tous les poètes intéressants de l'époque figurent au sommaire de la *Wallonie*. Je n'essaierai pas d'en faire l'énumération. Les jeunes et les aînés y voisinaient en bonne confraternité, et M. Albert Mockel les dirigeait avec tact et autorité. C'est lui qui recevait à Liège les littérateurs français et leur offrait cette hospitalité belge qui est parfois redoutable, et dont fut victime Stéphane Mallarmé. Celui-ci avait été invité à faire, dans diverses villes de Belgique, des conférences sur Villiers de l'Isle-Adam. Il tenait beaucoup à certain petit effet de scène qui consistait à prononcer les premières phrases de la conférence debout, puis à s'asseoir. Ce jeu est même indiqué dans la conférence imprimée. « Or, » me dit Stéphane Mallarmé, « ayant toujours dîné chez des amis belges avant la conférence, je n'ai jamais pu prononcer debout mes phrases d'introduction. »

M. Gustave Kahn ayant parlé ailleurs de la première *Vogue* et de la *Revue Indépendante*, M. Adolphe Retté de la *Cravache* et de la seconde *Vogue*, M. Ernest Raynaud du *Décadent*, je passe à d'autres sujets.

De retour à Paris en 1889, je fis rapidement la connaissance de mes confrères en symbolisme, avec qui je n'avais entretenu jusqu'alors que des relations épistolaires. Un beau jour, Adolphe Retté vint me trouver et me dit : « Gustave Kahn reçoit ce soir. C'est une occasion pour toi de le connaître. Viens avec moi. » Je partis donc avec Retté et, vers neuf heures, nous frappions à la porte du poète des *Palais Nomades*. Nous fûmes introduits dans une pièce parcimonieusement meublée de trois ou quatre chaises et d'une table de chêne couverte de poignards. Au milieu de la table se carrait, joviale et pansue, une bouteille de rhum. Une longue expérience m'a depuis appris qu'une soirée littéraire se compose essentiellement d'un flacon d'alcool avec des poètes autour.

Ce qui m'intriguait, c'étaient les entailles et les encoches dont était

JOHN-ANTOINE NAU

Lauréat du *Prix Goncourt* (1903)
dont « la Plume » a édité le premier roman.

CHARLES DUMAS

Lauréat du Prix Sully-Prud'homme (1903)
dont « la Plume » a publié les premiers vers.

blessée la table. Qui donc avait pu ainsi détériorer ce meuble inoffensif et utile ? Je ne connaissais pas encore les poètes ! Au premier nom de littérateur lancé dans la conversation, Kahn s'empara d'un poignard et le ficha dans la table, en affirmant sur un ton plutôt malveillant : « Un tel, il faut lui crever la panse ! » Je me hasardai à faire l'éloge d'un aîné : « Celui-là, il faut lui dévider les boyaux ! » Et, vibrant dans un éclair, un nouveau poignard déchira le chêne du meuble. Terrorisé, je me tus. Mais un imprudent ou un farceur lança un troisième nom : « Lui ? Il faut lui ouvrir la bedaine ! » Et le geste accompagnait toujours la parole, au grand dam de la table.

J'avoue que j'admirai cette bonne et saine violence. D'ailleurs, M. Gustave Kahn me fut sympathique dès le premier abord. C'était, sans forfanterie, un Israélite fier de sa race. Il nous traitait, dans les discussions, de « jeunes Aryens ». Il faut dire qu'à cette époque Arthur Meyer était sans influence et que Gaston Pollonais n'existait pas. Aussi je ne songe pas à faire à Gustave Kahn un bien grand mérite d'être resté fidèle aux siens. Je le loue simplement d'avoir écouté en lui la voix des rois et des prophètes d'Israël, des pleureuses de Babylone et des grands poètes hébreux de l'Espagne.

M. Adolphe Retté, dans son livre, parle d'un fameux restaurant du Quartier Latin, la *Côte d'Or*, qui se trouvait au coin de la rue de Vaugirard et de la rue de Médicis. Hélas ! ce restaurant est fermé depuis plusieurs mois, comme le café *François Premier* où nous allions prendre l'apéritif avec Verlaine. Il avait été illustré, avant nous, par la présence de Séverine et de Jules Vallès. J'y dînais tous les soirs avec Moréas, Morice, Gauguin, Dubus, Rambosson, Delaroche, Clément Bellenger, Julien Leclercq, du Plessys, et cet étonnant Emile Meyerson, qui connaît toutes les langues de la terre et celles de quelques autres planètes, et à qui Moréas a dédié dans son *Pèlerin Passionné*, l'*Epitre à Æmilius*.

C'est à la *Côte d'Or* que je connus Jean Moréas et que j'appris à l'admirer et à l'aimer. Moréas est un de ces timides fort avertis qui portent en public un masque brutal, autant pour écarter les fâcheux que pour dissimuler leur sensibilité intime. Pendant longtemps Jean Moréas fut incompris. M. Jules Huret lui même, si fin et si malicieux, ne résista pas à la tentation d'en faire une légère caricature dans sa fameuse *Enquête*. Or toujours M. Moréas fut simplement et noblement sincère, même lorsque, accentuant sa parole d'un retroussement de moustache, il lançait dans les cafés : « Moi et Ronsard... ». Le public a depuis longtemps rendu justice à l'auteur des *Stances* et

d'*Iphigénie*. Il me plait aujourd'hui de rappeler une phrase que M. Moréas, dans un de ses rares moments d'expansion, prononça devant moi, il y a quelques années. Je la trouvé incomparablement belle dans sa simplicité : « Je n'ai jamais rien fait qui fût indigne d'un poète. »

A côté de Jean Moréas, Charles Morice exerçait sur nous une grande influence. D'une intelligence hautaine et subtile, d'une éloquence grave et abondante, il nous charmait toujours et savait souvent nous convaincre. Sa *Littérature de tout-à-l'heure*, qu'on oublie trop volontiers, a certainement orienté le Symbolisme vers des chemins nouveaux. Malheureusement, après que Moréas eût fondé son *Ecole romane*, Charles Morice fut piqué du désir de devenir à son tour caporal de lettres. Dans un manifeste au *Figaro* il fonda l'*Ecole française* et s'adjoignit comme élèves un certain nombre de poètes, parmi lesquels Le Cardonnel, Dubus et Samain. Le lendemain même les prétendus élèves rédigèrent une protestation fort digne où ils déclaraient que le Symbolisme étant un mouvement d'émancipation en littérature, aucun d'eux ne consentait à se soumettre à l'esthétique toute personnelle de M. Charles Morice. Si je rappelle cet épisode, c'est pour contraster l'attitude résolument libertaire des poètes symbolistes avec celle de certains poètes nouveaux qui ont ressuscité, sous le même nom, la même école. Est-il nécessaire d'ajouter que M. Charles Morice, l'auteur si fier et si patient de l'*Action Humaine*, n'avait pas de plus dévoués admirateurs que ceux-là mêmes qui refusaient de devenir ses élèves?

M. Adolphe Retté consacre un chapitre spécial aux morts et aux disparus, Edouard Dubus, Albert Aurier, Emmanuel Signoret, Louis Le Cardonnel. Je regrette qu'il n'ait pas cru devoir parler de quelques habitués de la *Côte d'Or*, morts, hélas! Paul Gauguin, Clément Bellenger et Julien Leclercq. J'en dirai quelques mots.

Stuart Merrill.

(*A suivre.*)

Le Livre du Berger

NOUVEAUX POÈMES (1)

POUR LE TOMBEAU DE PAUL VERLAINE

à Stuart Merrill.

Maître, j'ai cueilli des fleurs du loin de la plaine,
Pour ton cher souvenir : ce brin de sensitive,
Ce bleuet des sillons et cette marjolaine !
Tu sais que ma corbeille est légère et chétive...

Je te donne ces fleurs dont ma charmille est pleine,
De tout mon cœur troublé d'une ferveur craintive ;
Garde-les et que te soit douce leur haleine,
Comme un souffle d'amour qui par des pleurs s'avive...

Dans les matins d'avril, dans les beaux soirs d'Automne,
Leurs fanes te diront, par le temps enlacées,
Qu'elles sont ma tendresse et mes humbles pensées.

Je n'avais rien de mieux pour souhaiter ta fête,
— C'est bien peu, ce cadeau d'un amant de l'Automne —
Mais les fleurs sont encor les joyaux du Poète !...

(1) Ces poèmes sont extraits de l'œuvre prochaine et attendue de notre ami et collaborateur, M. Henri Degron.

DANS LA NUIT

à Saint-Pol Roux.

Je suis enfin le voyageur des grandes routes,
Le passager puéril, ami des oiseaux,
Le simple enfant toujours attentif, aux écoutes,
Et préférant aux cités l'ombre des roseaux !

Et je vais par le plus beau soir de la vallée,
Laissant bien loin les âmes et loin les maisons,
Chercher mon domaine en la douce île exilée,
Bâti de fleurs de rêve à tous les horizons !

Une étoile me guide et la brise m'emporte,
La fraîcheur des verdures vient bénir mon front...
Je sais, je n'aurai pas à frapper à la porte,
Car les bois et leurs nids, seuls, me reconnaîtront !

O Bonheur, mais n'est-ce pas, ici, le cher seuil
De la Terre que mon cœur tremblant a choisie ?
L'hiver triste a replié sa robe de deuil,
Et voici le Printemps en verte fantaisie !...

La Nuit royale est là qui me baise les mains ;
La voix des rossignols fait taire le silence ;
Plus rien ne passe et ne rôde par les chemins,
Et la lune, au ciel, clignote avec indolence.

O mon âme, endors-toi gentiment sur la terre ;
Les songes bleus, les chants du matin vont venir...
Une fois, il est bon d'être le Solitaire
Qui n'a plus à parler qu'avec le Souvenir !...

LE HAMEAU

à Maurice de Faramond.

Perdu là-bas, sous la forêt et vers les plaines,
Le hameau de silence étend ses dix maisons...
La senteur des sapins, l'odeur des marjolaines
Embaument à l'envi l'air de ses horizons...

Le Passant n'y foule plus ses rares gazons ;
Le hameau de mystère est la tache des plaines,
Et l'on dirait des tombeaux, ses vieilles cloisons
Où dorment à jamais hiboux noirs et phalènes...

Par un matin bleu de Printemps et de rosée,
Par une nuit de lune et de songe irisée,
On y voit parfois une femme toute seule !

Ou bien, un vieux berger que l'on voudrait connaître,
Mais qui disparaît, pensif, en pleurant peut-être...
— L'âme de ce hameau, c'est celle d'une Aïeule !

LA MANSUÉTUDE DU SOIR

à Emile Verhaeren.

Le Soir qui vient en habits bleus sur la Vallée,
Est un soir de Printemps, ingénu, puéril ;
Et c'est comme une innocence en fleurs, étalée,
De pervenches d'azur et de muguets d'avril...
Une heure avant la Nuit, à peine il se dessine,
En couleurs de douceur comme des demi-teintes ;
Sentez-vous son baiser posé sur la glycine,
Et sa tiédeur fragile au cœur des labyrinthes ?...
C'est le soir bleu des nids, fait d'ombre et de velours,
Celui des rossignols à la rumeur perlée ;
C'est le rideau que le Ciel noue au bout des jours,
Propice aux gais espoirs éclos sous la feuillée...
Il vient en passant par le clocher des villages,
Pour donner sa Bonté jusqu'au seuil des maisons ;
Il apporte avec lui le chant des horizons
Et la gloire solennelle des premiers âges...
Il entre avec respect, s'installe en les berceaux ;
Sa corbeille fait choir des rêves en monceaux...
Et, là, dans la salle où chaque chose sommeille,
Sur les yeux des enfants on voit le Soir qui veille !...

*

Le Soir qui vient lent et tranquille au fond des Bois,
Est un soir d'été, d'amour et de féerie...
Il a pris au ciel un peu de sa rêverie,
Et ce sont des soupirs et des airs de hautbois !...

C'est le soir des jardins accueillant pour les roses,
Et piquant de blancheur l'étoile du jasmin...
C'est lui qui te rend plus belle quand Tu reposes,
Ou quand tu passes, rêveuse, sur le chemin...
Il vient embelli des fils d'argent de la lune,
Rôder sous les tilleuls de la vaste avenue ;
La parole qu'il murmure est presque inconnue.
Le Soir d'été, sous les feuilles, cherche fortune...
Il choisit les vieux bancs blottis près des étangs,
Et de sa Beauté grave et profonde et lointaine,
Il appelle à lui tous les enfants du Printemps !
Alors, vers la ravine ou la fraîche fontaine,
Dans les sentiers discrets et dans la clairière,
Tous les amants du monde arrivent en prière...
Ils tiennent à la main des bouquets, des rameaux ;
Ils parlent d'avenir ; ils se disent des mots,
Dont le sens exquis n'est compris que des étoiles !
Et pour les mieux cacher le Soir a mis des voiles...
Or, en baisers, la lèvre est à la lèvre unie ;
Les chansons de la terre s'en vont jusqu'au ciel !
Et le Soir, enfin, de son grand geste essentiel,
Verse au cœur des amants ses frissons d'harmonie !...

AUX ENFANTS

à Henri de Régnier.

Au ciel tout criblé de soleil, ouvrez vos yeux,
Mes petits, qui venez au monde avec les roses...
Pour vous, Avril a mis ses colliers verts et bleus,
Et c'est le bonheur qui rit sur toutes les choses...
Vos frères, les oiseaux, ont conquis le verger,
Ils chantent éperdus sur le lilas léger ;
Puis ils vont, en chœur, criant partout à la ronde,
Que le Printemps est venu saluer le Monde !...
Gazouillez aussi de tous vos couplets tremblants,
Pour donner l'espoir à ceux qui sont près de vous,
Car il en est de Vieux, dont les cheveux sont blancs,
Qui, pour vous écouter, se mettraient à genoux...

*

Allez vers l'ombre et tendez vos mains toutes grandes,
Mes chéris, qui jouez dans les fleurs, aux surprises...

Voici des bonbons qui se changent en cerises !
Goûtez, mangez du bon fruit rouge de l'Été ;
Faites-en douce cueille à vos bouches gourmandes !...
Mais avant de retourner par les grands chemins,
Oh ! n'oubliez pas qu'en la chaumière à côté,
Il en est, malheureux, qui n'ont rien dans les mains,
Et qui voudraient bien goûter d'une sainte envie,
A la cerise de votre Joie — à la Vie !...

SÉRÉNITÉ

à Armand Fourreau,

C'est la paix dans les bois, c'est la paix dans mon cœur,
Et le soleil n'a fait que glisser sur la fleur ;
Le Soir s'est amolli sous le rideau des branches,
Et les premières étoiles du ciel sont blanches !...
Je m'en vais, ingénu, dans le calme des choses,
Heureux de voir briller de la rosée aux roses,
D'entendre l'oiseau des champs qui parle d'amour
Et de sentir sur moi la mort lente du jour.

C'est la paix dans mon cœur, c'est la paix sur la terre ;
J'entends palpiter, tout bas, comme du mystère :
La prière d'une source au fond des gazons,
L'angelus qui s'éteint par dessus la vallée,
Une feuille qui tombe étrange... et désolée,
Le sanglot des aïeux qui monte des maisons !...
Je marche, en rêve, comme sur un tapis bleu,
Et la Nuit dans mon âme se fait peu à peu...

Mais, je vois trembler les frissons d'or de l'Automne,
Je vois marcher, s'éloigner, telle une épave,
Et dans l'immensité, le Berger monotone !...
Où sont baisers d'antan qui disaient ma folie,
Et mes ferveurs à la plus douce et la plus jolie ?
Elles sont bien loin les marguerites d'avril !...

La Nature a pris son air immobile et grave,
— Les fleurs du Souvenir ont un parfum d'exil !..

A MON COEUR

à Georges Lecomte.

Oh ! dors, mon cœur, sous la douceur de cet Automne ;
Ce soîr, il n'est plus de plainte, ni de pensée,
Si ce n'est quelque cri de fauvette blessée...
La Forêt qui va mourir t'aime et te pardonne !...

Vois, tout ce qui t'entoure est pâle et monotone ;
La feuille tombant, s'en va n'importe où, bercée
Par de la brise, et c'est une Ame trépassée
Si belle et peu vieille pourtant — qu'on s'en étonne !

L'Automne, sais-tu, c'est le beau temps d'autrefois,
C'est un peu d'amour abandonné dans les Bois,
Un sanglot qui revient des confins du mystère...

O ! dors, mon cœur, dessous la borne du chemin ;
Laisse ta misère aux chardons noirs de la terre :
Le soleil, au ciel, sourira pour toi demain !...

Henri Degron.

1903.

Les Entretiens de M. De Fustanelle (1)

Monsieur de Fustanelle, mon ami, est bien l'être le plus singulier que je sache.

Il n'a, du gentilhomme, ni les préjugés de caste, ni le dogmatisme religieux ou politique, mais il possède de la distinction et une excellence de manières qui le font rechercher dans le monde où il s'aventure, d'ailleurs, peu fréquemment. Sa lignée, dont il lui arrive

(1) Fragments d'un livre à paraître.

de s'enorgueillir, est composée de gens de guerre, de marins, voire d'aventuriers, si bien qu'il semble que toute l'énergie de la race se soit filtrée à travers eux, de sorte qu'il subsiste, en ce dernier rejeton, l'effroi même de l'*Action* dont ses ancêtres étaient exclusivement capables.

Erudit; formé à la rude école des Révérends Pères jésuites ; propre, autant qu'un autre, à attacher son nom à des œuvres littéraires qui procurent à la fois gloire et profit, il se complaît dans une oisiveté qui cèle, incontestablement, de précieuses cogitations ; dissociateur d'idées et philosophe subtil, il ne fait profession que de paradoxes.

A trente ans, son esprit, au détriment d'un corps chétif, a acquis une vitalité et une maturité rares. Sa science et sa mémoire ne sont guère prises en défaut ; quant à la qualité de son âme, elle est assurément belle à en juger à la joie que j'éprouve à l'entrevoir en ses discours. Il aime à prodiguer, servie par un organe charmeur, une parole naturellement facile ; et s'il témoigne de quelque goût pour ma personne, j'attribue cette particularité à ce que, parmi ses habituels auditeurs, je suis celui qui lui prête le plus d'attention.

Il a horreur des opinions établies. Sans aller aussi loin que M. de Balzac, l'épistolier, « que le mot de *commun* degousta si fort de celui de *sens*, que deslors il résolut de n'en point avoir », au moins se méfie-t-il des arrêts communément rendus au nom de ce *bon sens* qui élude la difficulté de juger personnellement. Il a cru, jeune encore, devoir faire table rase de ses connaissances et rejeter l'apport, confus, contradictoire, d'une vingtaine de siècles de philosophie européenne. Remontant à l'examen des premiers principes, il ne proféra point le fameux enthymème de Descartes : « Je pense, donc je suis », mais : « Je pense, donc *ma pensée existe* », dédaignant ainsi de chercher les preuves de notre existence physique.

La *Pensée !* ce mot lui est figure, sinon incarnation même de l'absolu ; plus encore que l'Idée-Image platonicienne, c'est l'Etre par excellence, *la seule chose intrinsèquement douée de vie*, apte à créer Dieu et les multiples permanences dont nous nous embarrassons (1). Il chérit les excès de l'Idéalisme jusqu'en ses théories les

(1) Il ne m'appartient pas de faire ici une critique, facile, de ce système. Des ouvrages tels que : le *Traité des Sensations*, de Condillac ; *De l'Intelligence*, de feu M. Taine ; le *Système nerveux central*, de M. Jules Soury, notre contemporain, pour ne citer que ceux-là, ont, par avance, magistralement réfuté les allégations mettant en doute la réalité du monde sensible. Mon rôle se borne, en l'occurrence, à la transcription d'entretiens et à rien de plus.

plus extravagantes. Et si j'ai jugé intéressant de coucher ici, en manière d'écrit, maints de ses colloques développant des doctrines souvent desséchantes — je dirai presque stérilisantes, — auxquels la jeunesse ne saurait, sans danger pour son intellectualité, donner pleine créance, c'est que j'accorde à M. de Fustanelle, mon ami, d'être à peu près seul, à notre époque, le thuriféraire d'un culte devenu sans adeptes ; celui de l'Idée pure. C'est là, je pense, prérogative suffisante. Et aussi bien est-il séant de confronter aux *axiômes* de la science allemande qui, par la voix des Büchner et des Moleschott, proclame, pour notre sécurité morale, que la Pensée est une secrétion analogue à celle de la bile ou de toute autre humeur, telles propositions, encore que téméraires, énoncées par M. de Fustanelle.

I

« C'est le signe d'une faiblesse d'esprit naturelle que de s'occuper longtemps des choses du corps, telles que les soins de propreté, les exercices, de manger beaucoup, de boire beaucoup, de donner beaucoup de temps au plaisir des femmes et aux autres misères corporelles. Tout cela se doit faire à la dérobée : c'est vers notre pensée que se doivent tourner tous nos soins. »

Manuel d'Epictète.

Je fus, hier, frapper à la porte du petit hôtel où habite, rue de Vaugirard, M. de Fustanelle.

Honorine, sa vieille bonne, vint m'ouvrir. Elle et son mari, qui cumule les fonctions de valet de chambre avec celles de jardinier-concierge, constituent tout le domestique de mon ami. Il mène modeste équipage et le service de ces braves gens comble ses exigences.

M. de Fustanelle était assis, près d'un feu de bois crépitant, sur le divan, large, élastique, qui occupe le fond de son cabinet, et que domine une haute glace. C'est, en face, la baie vitrée où s'encadrent les arbres du Luxembourg. Par ce bel après-midi de décembre, ils sont pareils, derrière leurs grilles sombres, aux pauvres bêtes du Jardin des Plantes. Au moins ont-ils la liberté du ciel. Ils n'ont garde de la mépriser et poussent furieusement dans l'air gris leurs ramures sèches. Toutefois, je devine du désespoir dans la supplication de leurs branches tordues et le balancement de leurs feuilles en lambeaux.....

Ni bureau ni table, dans cet appartement : le maître jamais n'écrit.

Il lit, assis, ou debout, devant un pupitre à antiphonaire. A mi-hauteur, des bibliothèques, blanches, laquées, s'adossent aux parois. Les livres, en nombre assez considérable, sont uniformément reliés en plein veau. — Quelque jour, j'en ferai le dénombrement et j'en dresserai le catalogue, ainsi que celui des eaux-fortes qui, au-dessus des rayons, quadrillent de noir la peluche mauve des tentures.

M. de Fustanelle, en m'entendant annoncer, se leva. Sa silhouette minuscule s'imprécisait dans la demi-clarté de la chambre. Seul, son visage se détachait, prolongeant la blancheur roide du col, haut, rabattu, et entre les pointes duquel s'insinuait une cravate étroite et de soie ancienne. Le front, vaste, les pariétaux solidement modelés, émergent de cheveux courts, sans ondulation, avec la majesté d'un temple même de la Philosophie. Des yeux bruns, sur la prunelle desquels glissent des lueurs fugaces, démentent l'indolence des attitudes et l'impassibilité que voudrait affirmer le parallélisme des sourcils et de la bouche.

Nous échangeâmes des congratulations. Puis, il fut décidé que nous irions, par les allées du Luxembourg, au devant du soir proche. Car cet homme, pour qui les réalités sont surtout intérieures, sait également jouir des choses qui nous entourent, tant, il est vrai, que la nature humaine est surtout faite de sentiments contradictoires. Il sait même trouver des accents particulièrement touchants pour m'entretenir des « côtes méditerranéennes qui somnolent sous la molle brise du large et sa senteur amère des lauriers roses. La mer que strie la ligne fallacieuse de l'horizon, la mer dont l'azur embrasse l'azur du ciel, entonne sa plainte éternelle comme la plainte de nos cœurs ; et les grèves sont là, les joues tendues au giffles humides et sonores de sa colère. Puis, il est ineffablement beau de voir couler le sang du soleil sur la mer smaragdine et convexe... »

Mais le démon qui gémit dans les profondeurs de son cerveau a tôt fait d'y rentrer après ces échappées vers notre atmosphère. La Pensée fonctionne à vide. Elle se mire en soi et s'adonise, Beauté stérile, éprise d'elle seule. L'Idée ne fait plus mouvoir que l'Idée. C'est l'Abstraction surgie, nue comme un marbre antique.

Et le sourire des femmes, ni le charme des choses n'émeuvent plus M. de Fustanelle.

La vue de jeunes couples assis, malgré la rigueur de la température, sur des bancs, au bord des pelouses, lui est aussitôt matière à étaler un scepticisme soigneusement cultivé.

— Des enthousiasmes, des croyances, panachent les vingt ans de

ces jeunes hommes et de ces jeunes femmes, commence-t-il de prononcer. Hélas! les années accourent, les années faiseuses de larcins, les années qui volent tout, nos joies comme nos peines; nos souvenirs aussi bien que nos espoirs! Il leur plaît — à ces jeunes gens! — d'associer la nature à leurs états mentaux (ils y associeraient des univers, s'ils le pouvaient!) et ils croient que les mots d'amour prennent du lustre à être prononcés dans le même temps que le soleil agonise. Pauvres fous!

— Mais sachez donc, reprend-il, usant volontiers de didactisme, sachez donc que tout, ici-bas, n'est qu'*apparence*. Je vous fais fais grâce des écoles philosophiques, tant anciennes que modernes, qui enseignèrent cette *vérité*; la soirée n'y suffirait point. Les Idées, et les sentiments, qui en sont une forme inférieure, valent par elles-mêmes et sans qu'il soit nécessaire de leur adjoindre un cadre, paysage ou autre. Il n'y a que ceci qui ne soit pas apparence: notre Ame! notre Esprit! Que de facultés au service de cet être. — Observez, là-bas, la gymnastique de ce gros homme. Peine-t-il assez à porter son ventre, étendard flottant de sa sensualité! et, nonobstant l'intensité du froid qui vous incite à relever le col de votre paletot, ne sue-t-il pas à grosses gouttes? Dites-moi un peu si notre âme a jamais eu autant de peine? si nous l'avons jamais vu suer? (*sic*) Notre âme! mais elle peut, sans employer nul moyen de locomotion, aller des océans antarctiques aux déserts équatoriaux; elle peut déambuler à travers le Temps, Passé et Avenir, bref: se mouvoir aisément dans le plan du monde spirituel comme dans le plan des *Fragiles apparences*. Sauriez-vous transporter ce que vous appelez votre corps, trois cents ans en arrière, par exemple, à la cour des Médicis, à Florence? Non, n'est-ce pas? ce serait trop absurde. Eh bien! notre âme, monsieur, elle, s'y peut transporter. Nous ne nous *imaginerons* pas: nous pourrons être-*spectateurs*, si nous le voulons, des événements dont un Léon X, un Laurent le Magnifique, furent eux-mêmes les témoins. Et sera-ce par les yeux du corps que nous les percevrons? Non!... mais par les yeux de l'âme, car l'âme a cinq sens aussi, et davantage (*sic*).

— Ce serait en effet, repris-je, un noble plaisir que de vivre, même en esprit, cette admirable époque où des gens acquérirent quelque perfection dans les diverses branches des Lettres et des Arts.

— Les Lettres, les Arts! les Arts dans les Apparences! Ah! vous voilà bien! jeune homme! Savez-vous seulement ce que c'est que l'Art?

Et comme je ne répondais pas assez vite à son gré, il ajouta :

— Je vais vous le dire : c'est la faculté qu'a l'homme de trahir l'Idée. L'écrivain, ai-je besoin de vous le répéter ? *trahit* sa Pensée. Peut-il espérer écrire ? Mais la page écrite n'est pas plus la *véritable* représentation de l'Idée que l'image vue dans la glace, que l'épreuve photographique ne sont la véritable représentation de l'objet. Les plus beaux romans sont ceux qui sont écrits dans le cœur avec des caractères lisibles seulement pour qui les écrivit.

Son cœur doit être un livre fort intéressant, car, en cet instant, il se tut et sembla longuement y lire.

Puis il reprit :

— Ne fûtes-vous donc jamais saisi de rage devant l'*impossibilité* d'exprimer toute votre pensée ?

J'allais oser le mot d'impuissance, quand la notion élémentaire du respect me ressaisit et m'obligea de le laisser poursuivre.

— Quoi ! ces choses que vous sentez tressaillir en votre esprit, ainsi que la mère doit sentir le fruit de sa chair tressaillir en son flanc, vous les voudriez emprisonner là ? les jeter sur le grabat de la page blanche et les couvrir de ces oripeaux ridicules que sont les phrases ? Et c'est en l'encrier d'où coule l'encre, noire, sale, que s'est transfusée la moelle de votre âme ? Allons donc ! Laissez votre pensée dans la belle impudeur de sa nudité ; ne la vêtez point de la phrase, quelque bien coupée qu'elle soit : que pensez-vous de la feuille de vigne qui... décore les cuisses des statues des jardins publics ?

M. de Fustanelle prit un temps, mais il ajouta bientôt :

— Le musicien, officiant, en outre, d'un art inférieur puisqu'il est sensible aux animaux, *trahit* les harmonies intérieures. Pour mon compte, je préfère de beaucoup aux roucoulements de votre Massenet, les harmonies des nombres, leur beauté pure ; un Wronsky, ce lyrique du chiffre, est un plus grand musicien que Beethoven.

Le sculpteur, le peintre, ne *trahissent* pas moins *l'Idée* (qui, à eux seuls, vient des sens) ou, si vous aimez mieux, l'*impression* qu'ils ont d'un objet : deux portraits d'une même personne faits par deux artistes différents sont-ils jamais identiques ? car n'étant point semblables à la personne portraiturée, ils ne peuvent l'être entre-eux.

— On ne saurait être plus ingénieusement mathématicien, avouai-je.

Et M. de Fustanelle reprit ;

— Continuerez-vous à me harceler de vos questions. Pourquoi n'écrivez-vous pas ? La belle affaire. Et que voudriez-vous que j'écrivisse ? La partie basse, exprimable de ma Pensée... La Pensée

est bien précieux, jeune homme ; il n'en faut faire l'aumône à personne ; mais il convient de thésauriser plutôt, n'en étant jamais trop riche. Que ces artistes opiniâtres prêtent à la nature le concours de leurs marbres, ainsi, cet Injalbert, et, sur la gauche, sa main désignait le buste de Gabriel Vicaire, faune de ces lieux, que deviendra-t-il dans quelques milliers d'années ? Or une œuvre qui ne peut survivre aux pyramides est-elle bien nécessaire ? Tandis que mon âme éternelle vivra, croîtra, de plus en plus...

Et Mr de Fustanelle était alors un prêtre proclamant les dogmes de sa religion avec une grandeur incomparable.

— Elle se sera enfin arrachée, reprend-il de la stupide personne dans laquelle elle est actuellement embourbée et que vous appelez M. de Fustanelle, votre ami. Alors, libre omnisciente — sacrée, légère, ailée (1) — mon âme ira par l'éther pur et, à son tour, *créera d'autres âmes.*

Ainsi, M. de Fustanelle, célibataire sans bâtards, allait, dans le futur, il est vrai, devenir père ! Et de qui ? des âmes ! La chose était plaisante. Non moins que l'aspect même de M. Fustanelle, se balançant dans son raglan, sorti des meilleurs magasins du *Strand* ou de *Piccadilly*. En son pardessus, largement évasé, il ressemblait, révérence parler, à une cloche ; ses jambes, selon les exigences de la mode présente (2), enserrées dans un pantalon collant en étaient le mobile battant. Et le son de la cloche, allait *crescendo*, sans cependant m'étourdir. Celui des autres cloches voisines, (celles de Saint-Sulpice), le passa en gravité. Alors la voix de M. de Fustanelle arrêta le développement de ses paradoxes favoris.

Avec le soir s'était accrue la fraîcheur. M. de Fustanelle, mon ami, ne me pria point à dîner. Nous nous en fûmes donc chacun de notre côté : M. de Fustanelle rentra chez lui reprendre le cours de ses soliloques ; pour moi, je me rendis prosaïquement à ma table d'hôte de la rue de l'Odéon. J'y mangeai et j'y bus, abondamment. J'eus enfin, vers la nuit, avec ma petite amie, des épanchements qui me valurent son approbation.

Charles Doury.

---

(1) Allusion probable, à la Beauté dont parle notre maître Platon, car, malgré son dédain de la *pensée écrite*, M. de Fustanelle a quelque connaissance des textes, ainsi qu'on en pourra juger par la suite.

(2) M. de Fustanelle a promis de se justifier auprès de moi, de son sacrifice à la *fashion* et d'établir les bases de son esthétique du costume, ce sera l'objet d'une prochaine relation.

Dyptique.

Danse d'autrefois.

Le parc aux arbres séculaires
S'endort, baigné de volupté,
En la troublante majesté
Des chatoiements crépusculaires...
Des marquises en robes claires
Au bras de galants cavaliers
Se perdent le long des halliers
Du parc aux arbres séculaires...

Les languissantes mandolines
Et les violons langoureux
Fredonnent un air amoureux...
Des ombres vont, viennent, s'inclinent,
On entend : « — Vos lèvres divines,
Marquise, appellent les baisers. »
« — Vicomte, eh bien, vous abusez...
On n'entend plus les mandolines !... »

Et, dans un spasme de tendresse,
L'hymne d'amour s'envole et meurt...
Une captivante langueur,
Légère comme une caresse,
Etreint les cœurs pleins d'allégresse...
Les couples s'en vont, enlacés,
A pas très lents, encor bercés
Par la musicale tendresse...

Un manteau vaporeux frissonne...
Le velours d'un pourpoint luit...
Et, soudain, monte dans la nuit
Un bruit de baisers que l'on donne...
Baisers d'amante qui pardonne...
Baisers que l'on prend à genoux...
Voici l'heure du rendez-vous,
Tout là-bas... très loin... minuit sonne...

Danse d'aujourd'hui.

Tournez, muses incarnadines,
Tandis que germent les désirs
Tournez, tournez pour nos plaisirs
Avec des mouvements d'ondines...

Le fard glace de sa patine
Vos petits museaux maigrelets
— Les violons sont aigrelets,
Pourquoi n'ont-ils pas de sourdine ? —
Tournez, muses incarnadines,
A la clarté des feux-follets.

Liselotte, ou bien Isoline,
Votre sourire est tout fané...
Peut-être n'avez-vous dîné
Que du fumet d'une cuisine.
Alors, dormez bien : qui dort dîne !
Et votre sourire est fané.

Il meurt des lampes opalines
Et les violons se sont tus.
Les yeux alanguis sont battus...
Là-haut la lune se dandine...
Pourquoi devenir plus câline
Quand les violons se sont tus ?...

Et les ombres incarnadines
S'en vont, une à une, sans bruit,
Avec des mouvements d'ondines...
Liselotte emmène Isoline...
Ma tête lentement s'incline.
Un clin d'yeux... tout s'évanouit.

Lucien Santini.

Art et Critique

Trois instants du Symbolisme.

I. — GABRIEL VICAIRE : *Etudes sur la Poésie populaire* (réunies par M. Georges Vicaire) (1). « M. Gabriel Vicaire, écrivit M. Robert de Souza dans son remarquable livre *la Poésie populaire et le Lyrisme sentimental*, est aujourd'hui le vrai poète folkloriste traditionnel... et nul n'a mieux décrit le charme de la poésie populaire ». C'est mieux qu'un double mérite, c'est une double gloire : le renouveau traditionnel a réellement renouvelé la poésie. Il renseigna que le poète est la voix consciente de ce chanteur inconscient, le peuple, le Sachant du Simple, comme l'exprimait Wagner et le développait dans ses *Maîtres Chanteurs* et l'appliquait dans ses drames. *Vaisseau fantôme* ou *Tétralogie*. c'est les contes de Perrault, et les contes de Perrault, c'est; retombée en enfance tous les 6.000 ans d'âge, l'explication lyrique et mythique du monde par ses premiers enfants, et dont exégètes et poètes, Schimrock ou Gaston Paris, Wagner ou G. Vicaire, ressaisirent le sens auguste et profond. Et cette reconquête des vieux symboles, ce mariage de l'art aristocrate avec l'inspiration populaire est un symbole aussi. Aux contes de la mère l'Oie, aux rondes enfantines. aux complaintes villageoises : à l'aïeule éternellement nubile, notre poésie débilitée chaque foie soutirera un regain de jeunesse. Car, c'est le divorce d'avec elle, consommé par l'odieuse « Renaissance ».

Auparavant, Villon balladait à Marguerite de Bourgogne, à la Vierge Marie dans le vocable et le mode dont il célébrait la Grosse Margot Taillefer ; chantait de Charlemagne et de Roland, pour les goujats comme pour le duc Guillaume. Par Ronsard, La Fontaine, Perrault, Gérard de Nerval, un filet de l'énorme source de Jouvence jusqu'à nous cependant se transmit. Ces derniers temps toute force tarie, il fallut bien briser barrages et citernes. Les érudits s'y joignirent aux poètes, Theuriet, Tiersot et ce grand méconnu Aristide Bruant ; d'autres poètes au même labeur coopérèrent par une naïveté personnelle retrouvée : Verlaine, Rimbaud, Laforgue, Maeterlinck, Vielé-Griffin... L'auteur des *Etudes sur la Poésie populaire*, qui fut celui des *Emaux bressans*, du *Clos des fées*, du *Bois joli*, etc... se place près des uns et des autres, dans ce retour à la tradition l'un des triomphes du *Symbolisme*.

II. — ŒUVRES COMPLÈTES DE JULES LAFORGUE (2e v. : Poésies — 3e v. : Œuvres posthumes) (2). Ce labeur surmonté, gloire du Symbolisme et par quoi il

(1) Henri Leclère, éditeur.

(2) Nouvelle édition : *Mercure de France*.

renouvela la poésie : se reconquérir à la naïveté, retrouver la nature, remarier cet aristocrate, l'Art, avec la vieille inspiration populaire oubliée, ressaisir le sens de la complainte, le conte populaire, du symbole que de cette nature, ils inclusent redevenir, Poètes, la voix consciente de ce chanteur inconscient, le Peuple, Laforgue en demeure l'un des lumineux artisans. Erudits ou amoureux, de Gaston Paris à Gabriel Vicaire, recueillaient pastichaient le folke lore ; déjà s'était Rimbaud, universel précurseur comme son gémeau Van Gogh, frénétiquement noyé dans la nature, avec ces « espèces de romances où je disais adieu à la vie ». Pour Laforgue, ce fut autre; ainsi que nous l'écrivions à propos des *Moralités légendaires*, « il souffre avec une acuité atroce l'irrémédiable divorce du civilisé d'avec la nature, l'action d'avec le rêve. Seulement, puisqu'irremédiable restera, à quoi bon en pleurer ? à la porte la vie frappe : telle quelle acceptons-la, quitte à sourire d'elle, avec malgré tout des larmes remontantes, et que lui défend son ingénuité de dissimuler. D'où la philosophie déchirante, la nôtre à tous, émanant de celui, qui dans ces *Moralités* autobiographiques, institue le héros moderne, un Hamlet qui soit Pierrot ». Et lui, comme le discerne, aussi excellent critique qu'exécrable poète, M. Robert de Souza, il se servit de l'air populaire pour renforcer son ironie, qu'accuse ainsi le contraste des formes naïves décalquées et des idées modernes. Il immisce sans cesse à ses arabesques exaspérées d'être complexe et qui en meurt, l'opposition gouailleuse du populaire qui interprète nos inquiétudes en un dessin vague de mots clichés, où spontanément se résume toute la philosophie de l'innocent, « et les bouts de phrases-proverbes qui glissent partout leur désenchantement, ou leurs banalités rougeant comme des mites les lyriques images » :

Quand ce jeune homm' rentra chez lui,
Quand ce jeune homm' rentra chez lui,
Il prit à deux mains son vieux crâne
Qui de science était un puits !
Crâne, crâne, riche crâne,
Entends-tu la folie qui plane ?
— Et qui demande le cordon,
Digue dondaine, digue dondaine,
Et qui demande le cordon,
Digue dondaine, digue dondon !

Nulle « technique » chez lui ; au contraire de la préciosité du verbe verlainien, de la majestueuse science de Mallarmé, la compliquée verroterie de Gustave Kahn, le délire d'inversions sensuelles de Rimbaud, ou l'orfèvrerie rythmique de Vielé-Griffin, ou le nombrement musical de Moréas, il ne veut que chanter ; chanter ce que veut tel lui vient, mais chanter. Ces tragiques élégies : *Complaintes*, *Imitation de Notre-Dame la Lune*, *Fleurs de Bonne Volonté*, tout chez lui se chante, et volontiers comme

les rondes d'enfants si prestes et si tristes, volontiers se danserait. Récitation, déclamation, rhétorique, éloquence, toutes il les fait taire sous ses complaintes drapées de rire, trempées de larmes : il a retrouvé la Chanson.

III. — FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : *L'Amour Sacré*, poèmes (Bibliothèque de *l'Occident*). — Un signe, que tant assiduement ce mot de cathédrale revienne aux contemporains propos de poésie. Tout marche au poème, enfin : c'est-à-dire à l'architecture, et l'effort des poètes français depuis un quart de siècle, engrange enfin sa moisson. Après le lourd labeur préparatoire d'effondrer la citadelle hugolique passée prison d'Etat, chacun chez soi ils s'en allèrent, vers un moins ingrat, plus difficile travail : quérir, équarrir, éprouver, sculpter les matériaux de nouveaux édifices, qui aux antécédentes architectures rien ne dussent, hors le souci d'à leur exemple une architecture signifier. D'où tout d'abord et longtemps ces essais dans tous les sens, ces outrances méritoires, ces balbutiements précieux, et mille exquises ciselures sur des bulles de savon : fallait-il pas encore s'inventer les outils ? Enfin s'est abouti l'effort, mieux qu'un nouveau verbe est né : un nouveau *style*, au sens architectural : commune orientation d'esprits libres, chacun maître de soi, la seule liberté sortant de la discipline élue. De même du *style* ogival l'unité se faisait par tant de cathédrales dont aucune n'est pareille ; elles, légitimement les invoquent les symbolistes, et qu'ils le puissent c'est leur gloire. Maîtres d'eux, instrument et pensée, enfin ils réalisent, sereinement, aisément, d'abondance : et de la miniature, la joaillerie, la chanson, à cette symphonie ils passent, à cette cathédrale : le Poème.

Les nouvelles œuvres de M. Francis Vielé-Griffin magnifiquement vérifient le triomphe d'une entreprise où si belle part il prit. Son verbe se veut spontané mais définitif ; certes, dire ce qu'il ressent tel que ressent, tel un peintre impressionniste, tout le symbolisme dès ses débuts voulait cela : qui du coup abrogeait le mécanisme factice, insincère, des académiques ; mais exprimer, et définitivement, être non chanson mais verbe, statuaire d'une pensée, on n'en peut venir là que pourvu de dons spéciaux épanouis grâce au plus constant effort. L'initiateur Rimbaud se tient à ses notations vertigineuses, reste esclave de la sensation, Verlaine, de sa chanson ; Laforgue au petit bonheur s'exprime. Vielé-Griffin hésita, tâtonna d'abord, comme tous d'ailleurs ; à présent il possède l'aisance allègre ; d'elle-même en images se transpose la pensée, en rythmes se formule, s'ordonne en strophes, c'est-à-dire en chants : il ne s'agit plus de chansons. Libre en soi, chaque vers à tous ceux du groupe s'équilibre, chaque groupe à tous les autres, mouvante harmonie qui exactement reflète celle de la pensée ; voilà l'admirable. L'effet est d'une fluidité mélodieuse étonnante ; nulle impression d'effort : un ruisseau filtre, s'épanouit, se resserre, s'attarde ou se précipite, sur un lit solide et profond, et comme sans s'en douter :

Pour saisir sur la lèvre d'une rose
Le papillon posé,
La main tremble, trop lourde, et craint de le blesser ;
Ainsi on n'ose
(Tant elle est frêle et fine),
De crainte de heurter son rêve qu'on devine,
Toucher le vol posé de cette âme enfantine
Palpitante au seuil de la mort...

— « Un homme est tombé mort ! »
« On l'a assassiné ! »
— C'est le fils de Symphrone,
— « Laissez, dit-elle, il dort. »

— ...Il proclamait le Christ ;
Il a béni la mort lorsque ce fut son tour ;
Car toute chose est triste,
Et plus triste est l'amour...

— O Vie ! amour, espoir, orgueil, colères fortes
Chassez-nous vers la lutte exaltante et tenace ;
O foi, vierge d'acier qui mènes les cohortes,
Laboure de ta lance le cœur foulé des races !

...La Loire éploie au vent son bleu manteau de reine
Du haut de cette tour je regarde en aval ;
Vergers d'avril, pourpris, renaissante Touraine,
Ne doit-il refleurir ton grand lys virginal ?

Sustenté comme tous par la complainte populaire (1), il sut ne s'en pas stupéfier, s'imprégner de sa seule spontanéité familière et sa jeunesse, et l'accord avec la nature : écarter le puéril et le trivial. Car d'autre part avec Ronsard, La Fontaine, Chénier, rustiques à particule, il renoue ; à leur exemple, l'ingénu qu'il se veut se fait bonhomme, mais demeurant gentilhommesque toujours : franc et courtois c'est être deux fois français. Il porte une autre noblesse, celle du penser, et celle de la pensée. De même que son agreste juge inutile de manier les paquets de bouse naturalistes, si comme voici dix ans (*La Chevauchée d'Yeldis*), il « pense que la Vie est belle de bel espoir », il tient pour au moins oiseux de promettre comme le poète naturiste (M. Henri Tessyl : *Frissons de Vie*, « aux pauvres du bonheur, — Du soleil, de l'air pur, du ciel et de la soupe. » Car « ce n'est pas de pain seulement que se nourrit l'homme », mais d'énergie, par quelque noble foi, pas d'amour égoïstement concupiscent ou veulement philanthrope, mais d'amour pour toute beauté active, d'*Amour Sacré* :

(1) Comme tous, c'est-à-dire non seulement Rimbaud, Verlaine, Richepin, Gabriel Vicaire, Laforgue, Moréas, Maeterlinck, Gustave Kahn, eh quoi ! Aristide Bruant, mais encore Verhaeren, Stuart Merrill, Paul Fort, Henri de Régnier, Henri Bataille, Max Elskamp, van Lerberghe, Mockel, Saint-Pol-Roux, Gourmont, Marcel Schwob, Roinard, Jean Lorrain, Albert Saint-Paul, Retté, Klingsor, Degron : tout le symbolisme enfin. Ou du moins presque tout : car ce moment vraiment inouï de la pensée française montre plusieurs aspects, et le courant Mallarmé (Claudel, Gide, Jarry, Faramond, etc...) par exemple, ne doit rien à « la complainte ».

La beauté est en soi sans but
Que soi-même, éternellement,
Comme le fruit de l'amour est lui-même,
Et la joie qu'en soi l'on porte
Est telle qu'elle est seule au monde...

Le Poète par ses poèmes renouvelle le *Miracle des Roses :*

Car l'heure est ainsi faite, idéale et réelle,
Que l'âme avec le corps s'en nourrit à sa faim,
Et le pain se fait rose, et la rose est du pain...
... Tu ne sais qu'une chose, qu'il faut *croire*,
Et *vivre* pour demain et vivre encore...
... Aime la Vie...

AVANT LA GLOIRE (*leurs débuts*), par *Henri d'Alméras* (1). « Dumas fils, Vallès, les Goncourt, Daudet, Maupassant, Verlaine, Mendès, Coppée, Richepin, Sardou, Halévy, Lemaître, Faguet, Scholl, Claretie, Montépin, Malot, Zola, Anatole France, Theuriet, Bourget, Loti, Ohnet, Descaves, Georges Beaume, Barrès, Willy ». Le biographe, on voit, choisit peu et fit bien ; cet effarant sommaire dans son ordre transcrit, spécifie plus parfaitement que toute une diatribe moraliste, la signifiance du mot GLOIRE en notre temps, en tous sans doute (voir une nomenclature par R. de Bury dressée, des succès dramatiques du XVIIe siècle : *Mercure de France*). Cette douce gloire acoquina Dumas fils à 28 ans (*La Dame aux Camélias*), Vallès à 49 (*Jacques Vingtras*), les Goncourt vers 35 (*Henriette Maréchal*), Daudet à 34 (*Fromont jeune et Risler aîné*), Maupassant à 33 (*Bel-Ami*), Verlaine à 43 (« *Le Décadent* », « *La Vogue* »), Mendès vers 28 (*Les 73 journées de la Commune* : ah, il ne s'en vante plus de celui-là, où il injuriait des vaincus, pinaculés aujourd'hui !), Coppée à 27 (*Le Passant*, parbleu !), Richepin, le père, à 34 (*La Glu*), Sardou, le père, à 34 (*La Famille Benoiton*), Halévy à 30 (*La Belle Hélène*), Ohnet à 35 (*Le Maître de Forges* : « avait été d'abord une pièce de théâtre qu'un directeur refusa comme « trop avancée »), Lemaître à 32 (article *sur Ohnet*), Faguet à 44 (*Etudes sur le XIXe Siècle*), Scholl vers 30 (« *Le Nain Jaune* »), Claretie vers 28 (—*??*), Montépin à 26 (« *Le Canard* », journal), Malot à 48 (*Sans Famille*), Zola à 36 (*L'Assommoir*), France à 46 (*Thaïs*), Theuriet à 47 (*Sauvageonne*), Bourget à 26 (*Essai de Psychologie contemporaine*), Loti à 36 (*Pêcheurs d'Islande*), Descaves à 29 (Procès de *Sous-Offs*), J. Beaume à 34 (*Les Vendanges*), Barrès vers 20 (article de Bourget sur *Sous l'œil des Barbares*), Willy à 40 (*Claudine*) : Willy ramena 45 ans le 10 avril dernier... Nous sommes tout heureux de notre petit travail : il nous rassure et nous console.

FAGUS.

---

(1) Lecène et Oudin.

Le Périple

DE LA LITTÉRATURE ET DE L'ART

Le sel extraordinaire.

Le mérite des grandes inventions rejaillit, littéraîrement, sur leurs prospectus.

Nous ne nommerons point, ne faisant point de réclame, le « sel de table », dont le panégyrique imprimé charme en ce moment nos loisirs.

Appelons-le, par opposition au sel « ordinaire », simple chlorure de sodium, lequel, comme on sait, n'est pas un sel, chimiquement parlant, — appelons-le sel « extraordinaire. »

L'invention de ladite drogue dépasse de beaucoup, en ingéniosité, celle des « cadavres d'eaux », dites eaux minérales, liquides de fraîcheur douteuse perfectionnant leur faisandage en bouteilles.

Elle dépasse même l'invention des médicaments en « cachets », vulgaires sandwiches de balayures pharmaceutiques.

Le fabricant du sel extraordinaire a imaginé de pulvériser, en myriades de parcelles, du sel ordinaire.

Il obtient ainsi une poudre plus impalpable que le sable de la mer, et n'a point pensé, le pauvre! à fonder, à l'instar de certains journaux, quelque concours où l'on en compterait les grains, « débarrassés des graines étrangères ».

Il annonce en effet son produit mélangé à des phosphates...

« Ce *mélange*, dit-il, est plus conforme à la nature que le sel « naturel », celui-ci ne se trouvant dans le corps humain et dans les plantes, que *combiné* aux phosphates. »

Mélange, combinaison, même chose, dirait Diafoirus.

Mais l'inventeur s'oublie jusqu'à dire que son condiment « reste toujours sec et ne se met *jamais en boules*. »

Alors, cher Monsieur, alors ?

S'il est bien entendu que le condiment ne doit sa saveur piquante qu'à la présence d'une multitude de petits hérissons ?

Alfred Jarry.

Notre ami et collaborateur Adolphe Retté nous prie d'insérer la lettre suivante :

Lettre ouverte à M. Karl Boès

Fontainebleau, 21 décembre 1903.

Mon cher Boès,

C'est à vous qui maintenez si valeureusement les traditions de *la Plume* que je tiens à adresser quelques rectifications aux articles de Stuart Merrill, d'Henri Degron et d'Ernest Raynaud. Puisque tout le monde se met à publier des documents pour servir à l'histoire du Symbolisme, elle ne seront peut-être pas sans intérêt ; et elles compléteront leurs articles par ailleurs si sympathiques et si affectueux à mon égard.

D'abord, pour ce qui concerne Mallarmé, Degron dit que j'ai « adoré Mallarmé, puis que je l'ai combattu plus tard âprement ». Raynaud dit « qu'on m'a reproché mes attaques contre le noble poète Stéphane Mallarmé ».

Or je n'ai jamais *adoré* Mallarmé. A l'époque même où je n'avais pas encore commencé ma campagne contre sa technique et ses idées, je faisais déjà bien des restrictions sur son art (voir notamment *l'Ermitage* de janvier 1893). Ensuite, au plus fort de ma campagne, j'ai toujours respecté en lui l'homme et j'ai, de plus, répété une dizaine de fois que je laissais en dehors de mes critiques ses premiers poèmes. J'ai simplement analysé très à fond et réprouvé ses théories et ses dernières œuvres. On n'a *jamais* répondu à ces critiques. Toutes les objections qu'on m'a faites pouvaient se ramener à ceci : « Attaquer Mallarmé, ah ! c'est un si brave homme ! » Je n'avais point dit le contraire et la question n'était pas là. Il aurait fallu démontrer que mes critiques portaient à faux et que là où je signalais de l'obscurité et de l'incohérence, il y avait, au contraire, de la clarté et de l'ordre. Mes contradicteurs ont gardé un silence total sur ces deux points. L'avenir dira qui d'eux ou de moi eut raison.

Merrill et Raynaud me reprochent encore d'avoir pu nuire à Le Cardonnel en le donnant comme « disparu ». J'ai répondu ailleurs à Mazel qui m'adressa le même reproche. Voici en substance ce que je lui ai dit : Au moment où mon livre finissait d'être imprimé et où, par conséquent, il était trop tard pour rectifier, le *Mercure* a publié des vers de Le Cardonnel que je trouve tout à fait admirables. Nul n'en fut plus heureux que moi puisque, à la fin du chapitre de mon livre qui lui est consacré, je dis : « S'il est vrai qu'il rime encore, cela donne bon espoir qu'il revêtira de nouveau la pourpre étoilée des lyriques. » Et je termine par le souhait qu'un éditeur intelligent réunisse ses poèmes en volume.

Raynaud me reproche aussi de n'avoir point parlé de Baju et du *Décadent*. Mais il y a pour cela une excellente raison : je n'ai pas connu Baju et je n'ai pas collaboré au *Décadent*. Je me suis attaché, dans mon livre, à ne parler que des événements et des publications dont je pouvais dire : « J'étais là, telle chose m'advint. » Au surplus, l'esprit général en est celui-ci : On a prétendu que les symbolistes étaient des individus maladifs et détraqués ; on prétend aujourd'hui que le Symbolisme est mort. Les deux assertions sont erronées et je le prouve.

C'est ce qu'explique fort nettement le premier chapitre et c'est ce que confirme la conclusion. Car je ne me suis pas limité à raconter nos fredaines du Quartier Latin et les vicissitudes de nos périodiques. J'ai aussi exposé notre œuvre commune, sa philosophie et son influence.

Une dernière observation qui a trait à mon roman : *Mémoires de Diogène.* Degron lui reproche son réalisme excessif dans certains chapitres. Qu'il ne goûte pas une verdeur d'expression et la crudité de quelques scènes, qui étaient pourtant inévitables, étant donné le sujet, c'est son droit absolu. Mais je crois qu'il n'a pas vu que mon roman, étant basé sur une antithèse entre une réalité atroce et une envolée en plein rêve, je devais accuser le contraste aussi violemment que possible.

Je tiens à ajouter ceci : *Les Mémoires de Diogène*, comme tous mes livres, sont bâtis d'après un plan longuement réfléchi : je n'en ai pas laissé un seul détail au hasard. La chose est d'ailleurs évidente pour quiconque fait de la critique d'idées et non de la critique sentimentale. Je sais bien qu'il est plus facile de supposer que le ton et l'allure de mes écrits résultent d'une fougue primesautière. Seulement il n'en va pas ainsi chez moi. Ceux qui savent ce que c'est que la composition d'un livre n'ignorent pas que pour obtenir cette intensité et cette rapidité du style qui, à mon avis, contribuent à vivifier une œuvre d'art, il faut méditer longuement, peiner, raturer, recommencer, retoucher. J'ai connu et je connais ces angoisses, cette fièvre de travail dont on sort épuisé, ces vers dont on loue l'emballement lyrique, ces proses dont on apprécie le tour aisé m'ont coûté bien des sueurs et bien des insomnies. Le fait est que je me suis passionné en les écrivant; mais quel poète aimant son art pourrait m'en faire un reproche? Un seul exemple : le second chapitre de mon roman *la Seule Nuit* est fort long et l'on a bien voulu le signaler commeun des meilleurs du livre. Eh bien je l'ai récrit **neuf fois**, de la première ligne à la dernière. Je ne regrette d'ailleurs pas ce labeur acharné qui dure depuis des années. Il a causé la maladie dont je souffre encore. Et pourtant je suis prêt à recommencer dès que mes forces me le permettront.

Bien à vous.

Adolphe Retté.

Livres reçus

Anthologie des Ecrivains Belges de langue française : *Camille Lemonnier*, 1 fr. 50, *Georges Rodenbach*, 1 fr. 50. Dechenne. — Le Pacte, par *Jacques Sautarel*, Le Libertaire, 0 fr. 50 — Le Saint-Julien de Flaubert, par *A. M. Gossez*, Le Beffroi. — Conseils aux Dirigés, par *Léon Tolstoï*, traduction Halpérine, Kaminsky, Fasquelle, 3 fr. 50. — Le Livre des Mille Nuits et une Nuit, traduction littérale et complète du texte arabe, par le docteur *J.-C. Mardrus*, t. XIV. Fasquelle, 7 fr. — Transactions and Proceedings of the Japan Society, vol. VI, 1901-1902. Kegan Paul, Londres, 4 sh. — Ma Chanson, roman, par *Pierre Lelong*, Victor Havard, 3 fr. 50. — Le Secret des Robes, roman, par *Marius-Ary Leblond*, Fasquelle, 3 fr. 50. — La Souveraine Chimère, poésies, par *Moritz Wroughel*, Genève. — Le Brésil, tragédie-poème, par *Archer de Lima*, Lisbonne. — Aphorismes et Boutades d'un désillusionné, par *Marc Stéphane*, 1 fr. — Crépuscules aux cabarets, par *Robert Randon*. La Grande France. — J. F. Millet, par *Richard Muther*, Julius Bard, Berlin, 1 mk. 25. — En Hesbaye, nouvelle, par *Arthur Colson*, Wathelet, Liège. — Le Fils de la Nature, poème dramatique, par *Frédéric Halm*, adaptation française, par *Adolphe Schleicher*, illustré, Schleicher frères.

LA PLUME

LE XVIII^e BANQUET DE " LA PLUME "
AURA LIEU LE *Samedi 23 Janvier* PROCHAIN
A 7 HEURES ET DEMIE DU SOIR
EN LA SALLE DES FÊTES DE L'HÔTEL DES SOCIÉTÉS SAVANTES
8, RUE DANTON (PLACE SAINT-MICHEL)
IL SERA PRÉSIDÉ
PAR
EMILE VERHAEREN

Emile Verhaeren

Le 24 février 1896, une fête littéraire, analogue à celle que *la Plume* prépare, groupait, à Bruxelles, autour d'Emile Verhaeren, ceux de ses amis et de ses admirateurs qu'unissait, en un même hommage, le culte du poète. Constantin Meunier, Maurice Maeterlinck, Camille Lemonnier, Georges Eekhoud, Charles van Lerberghe, avaient tenu à venir apporter à leur compatriote, le suffrage de leur amitié. La fête fut belle, qui groupa, pour un soir, autour de la même table, l'élite des poètes et des artistes de la Belgique moderne. Au nom des Français, Camille Mauclair, Francis Vielé-Griffin parlèrent. Francis Vielé-Griffin compara l'œuvre d'Emile Verhaeren à une statue tragique faite de bronze et de granit. « Cette statue, dit-il, est belle, farouche d'attitude, volontaire, grave et exaltée à la fois, puissante du geste, hautaine un peu de front, et le regard s'en va vers l'infini. » Il ajouta : « Au piédestal s'adosse un *moine* étique qui songe, une *Flamande* charnue y accoude le large

rire des kermesses ; les *soirs* l'ensanglantent aux carnages des couchants ; le *flambeau* brandi de la lune en fantômatise la silhouette ; le fleuve, devant elle, pousse la *débâcle* du printemps et voici, sur les *chemins*, les passants *apparus*, en exode des *campagnes hallucinées* vers les *villes tentaculaires* ; le crépuscule du matin s'éclaire, nous guettons les *Aubes*. «

Les *Aubes* ont lui, depuis. Depuis *les Heures claires* ont groupé, autour du piédestal symbolique, leur ronde gracieuse ; *les visages de la vie* se sont anxieusement penchés entre *les vignes de la muraille* ; *les petites légendes*, comme naïvement sculptées dans le bois d'un retable ; d'or et d'airain, *les Forces tumultueuses* ; enfin les émaciés profils du *cloître*, le dur portrait du *Philippe II* cruel, ont ajouté, au massif piédestal, leurs détails essentiels. L'œuvre de Verhaeren est haute et sublime ; elle s'est étrangement augmentée depuis huit ans ; mais, si le poète, dans la belle probité de son permanent génie, n'a fait que la hausser encore sur l'horizon de son temps, il ne l'a point achevée complètement. Verhaeren, parvenu à la maturité de son admirable vigueur, ne peut qu'ajouter au monument. Aussi n'est-ce point une statue terminée de cette œuvre que ceux qui vont s'assembler à son ombre ont dessein de contempler. Verhaeren n'est point las ; Verhaeren ne s'est point tu. Le puissant ouvrier n'a pas quitté sa tâche. Il en poursuit, avec une force tranquille, le total accomplissement. Ce qu'ont dessein de célébrer ceux qui vont se réunir, demain, autour de lui, dans une pensée d'unanime gratitude, c'est le spectacle du poète vivant dans son œuvre et se mêlant à elle.

*

Voyons cette œuvre ; aimons-la, contemplons-la de tous nos yeux ardents ; il n'en est pas, dans les lettres contemporaines, de plus fièrement humaine, de plus hautement tragique, d'aussi universelle. Née du sol avec le poète, elle s'élève avec lui, est d'abord le bestial épanouissement des *Flamandes* grasses, puis, avec *les Moines*, s'exténue d'amour mystique, souffre et gémit d'angoisse sous *les Débâcles*, se redresse enfin, comme une figure attentive, à écouter, dans les *Villages illusoires* « le blanc cordier visionnaire » qui,

> Du fond du soir tourbillonnaire
> Attire à lui les horizons.

Plus anxieuse, plus attentive encore elle suit, le soir, dans la brume, l'exode des caravanes démentes, l'afflux vers les *villes tentaculaires*

des *campagnes hallucinées* ; plus fixe, plus contemplative, elle est le *visage de la vie* ; elle est le masque ineffable des *Heures Claires* ; avec les drames, avec les poèmes, avec les légendes, avec *les Aubes* elle prend une expression intelligible ; elle est une admirable figure vivante ; le poète s'est haussé avec elle ; son hymne a d'abord célébré le guéret natal, les Kermesses, les fermes et les godailles ; puis il s'est courbé sous la foi ; il a gémi sous la maladie ; il s'est redressé sous la douleur ; il a chanté le travail ; il a dit la misère ; il a ri à l'amour ; il a regardé le monde. Son hymne est devenu universel. Ainsi le *Satyre* de Hugo a chanté d'abord dans le pipeau champêtre ; puis il a pris la grande lyre et a célébré Pan. Ainsi l'*Eve* que Rodin a montrée. Elle naît de la matière ; ses bras ont de la peine à s'étendre ; ses pieds tiennent à la glèbe originelle. Et puis, cette *Eve*-là devient la figure de femme du *Baiser* ; et, plus tard, elle sera la *Pensée* et, de son regard infini, enveloppera l'horizon.

De là, dans cette œuvre, comme dans le progressif chant du *Satyre*, comme dans l'éveil lent de la statue, plusieurs époques successives. Verhaeren, comme Hugo, comme Rodin, ne s'est pas aussitôt exprimé totalement. Ce n'est que parvenu à la maturité de son génie qu'il a pu entonner le chant œcuménique et, maître de son art, maître de son verbe, qu'il a pu traduire, en les exprimant, tous les sentiments de l'homme, tous les mouvements terrestres et, dans un vaste poème, donner le rythme tumultueux qui fait l'ordre du monde.

*
* *

C'est par ses deux premiers livres, *les Flamandes* et *les Moines*, qu'Emile Verhaeren tient le plus solidement à sa terre. Il y est revenu plus tard avec *les Petites Légendes*. Par ces chants de son terroir le poète a exprimé les trois origines charnelle, ascétique et populaire inhérentes à toute véritable œuvre d'expression flamande ; il a obéi à l'antique génie de sa race, à la fois sensuel, mystique et naïf. L'admirable passé d'art des Flandres se reflète au trois visages de ces trois poèmes. Au premier ce sont les rouges Rubens, les larges Hals, les blonds Jordaens, les Steen épanouis ; au second les vierges minces de Jean et de Hubert Van Eyck, les maigres donateurs ou les durs prélats de Rogier Van der Weyden, de Lucas de Leyde ou de Martin de Vos ; au troisième les grotesques ou macabres silhouettes dont Jérome Bosch et le vieux Breughel ont peuplé leurs visions des campagnes.

Né à Saint-Amand, près d'Anvers, non loin du large Escaut, Verhaeren a connu, dès l'enfance, le spectacle des digues et des navires. « Saint-Amand est un pays de moulins, de vanniers, de cordiers, de passeurs d'eau ; pays de brumes, de gel, de prairies inondées, pays spongieux où, parfois, les grandes marées montent jusqu'aux villages (1). » A Saint-Amand ç'à été son premier contact avec les ports de pêcheurs humbles, avec les gars rustauds, les filles robustes, les petits villages tapis en attente devant la dune. A Anvers ç'à été le prestigieux spectacle de la forêt marine où s'enchevêtrent les mâts des navires ; ç'à été le souvenir des vieux fastes, des vieilles guerres, des Jacqueries, des défaites : le Charles-Quint caparaçonné, cacarolant sur son haut cheval de bataille, entre la cohorte des prisonnières nues et fleuries, le bruit d'armes des lansquenets et, devant ses pas, le bourgmestre et les échevins portant, sur un plat d'or, les clefs de la ville. Anvers ! Anvers et ses métiers, Anvers et ses milices, et ses bannières, et son obèse Hôtel de Ville ; Notre-Dame et le Clocher d'Appelmans de Cologne et, sous l'abside, comme un miracle, la belle *Descente de Croix* du grand Rubens !

Enfant, le poète a vu cela et, dans ses premiers vers, l'homme l'a célébré. Ainsi rient les *Flamandes* de toutes les bonnes saoûleries passées, de toutes les fêtes, de toutes les graisses des festins amples. Les *Flamandes* c'est le chant de tout un riche et fougueux passé d'art, c'est le banquet où le poète a groupé, comme des amis :

> Craesleke, Brakenburgh, Téniers, Drusart, Brauwer
> Avec Steen, le plus gros, le plus ivrogne au centre...

Puis s'éteint le bruit de la kermesse. Cantiques, voix d'orgues et chants latins. Ce sont les terribles *Moines*

> Que l'on croirait
> Sortis de la nocturne horreur d'une forêt,

ce sont les visages émaciés et durs, les profils rigides, les formes grêles et militaires des vieux guerriers mystiques vêtus de cilices et de cagoules. Et puis ce sont les gars et les commères des *Petites légendes* : Jean Snul, le Ménétrier, Kleudde et l'échevin Sixte, la louche sorcière qui

---

(1) Francis Vielé-Griffin.

Dans une anse du vieil Escaut...
Les soirs de vent...
File sous un auvent
Près de son bouge à murs branlant...

Tel le triptyque glorieux où Verhaeren, en trois ordres différents, a chanté sa patrie, où, comme en une fresque totale, il semble que Lucas de Leyde et le vieux Breughel, Hélène Fourment et Til Ulenspiégel tournent en une ronde énorme, sensuelle et monacale.

*

C'est sur cette rude assise, sur cette base solide des *Flamandes* et des *Moines*, que le poète a élevé le monument de son œuvre. A mesure que celui-ci s'est dressé dans la lumière l'ouvrier a regardé plus au loin et, c'est ce qui fait que, dans *les Soirs*, *les Débâcles* et *les Flambeaux noirs*, cette seconde trilogie, l'horizon est plus étendu, la campagne embrasse plus d'espace, la vision, bornée d'abord au sol natal, se prolonge vers des contrées qu'elle n'avait pas connues.

D'abord le geste est apaisant qui descend des *Soirs* sur la bonne terre endormie ; mais l'effort a été si intense qu'il a brisé le poète et, ce sont ces *Débâcles* où sa pensée est comme fièvreuse et trépidante, hallucinée et douloureuse. La maladie a terrassé l'audacieux ; le voici seul avec son corps en loques, les mains et le front brûlants. De belles et rouges visions incendient son cerveau, le peuplent d'ardentes apothéoses. Passe le char du vieil amour :

Des chapelets de seins enguirlandent le bord,
Des seins de reine, avec, en croix, des couteaux d'or.
Le sourire des Omphales qui plus ne bouge
En face de Méduse orne le timon rouge.
Sur de noirs piédestaux voilés, des torses nus.
Les bras coupés, disent qui fut jadis Vénus ;
Et par les crins à l'arrière traînée
Saigne la tête atrocement glanée
d'Hérodiade...

Enfin s'allument *les Flambeaux noirs*. La lueur en est triste et vacillante, voilée comme pour des funérailles, aussi tragique qu'au temps où, dans le cœur du poète :

le moulin des maladies
Fauchait le vent des incendies...

La crise a été telle que le poète manqua mourir, que la hideuse démence faillit l'étreindre en ses bras maigres :

En sa robe, couleur de feu et de poison,
Le cadavre de ma raison
Traîne sur la Tamise...

Mais, lui, d'un sursaut énergique, s'est dressé contre le mal. Les spectres de ses pensées « apparurent dans ses chemins » ; celui de l'horizon, celui de la fatigue, celui du savoir et celui du rien. Tous se plaignaient à voix dolente. Et le poète s'est ressouvenu. Il songe au pays de meurtre et d'agonie, à l'affreuse cité dantesque où le menèrent ses rêves :

Mon âme elle est aux sables de la mort,
Mon âme elle est roulée, elle est foulée,
Elle est rongée et saccagée
Elle est dans la tempête de la vie
Mangée aux sables de la mort...

Le poète convalescent se plaint d'une voix moins amère ; l'œuvre de résurrection s'achève. Le poète va regarder la vie ; il va s'enivrer d'elle ; il va l'étreindre à nouveau. Que paraisse le blanc cavalier visionnaire, le beau Saint-Georges vêtu d'espérance et de foi, il l'accueillera d'un geste de passionnée ferveur :

Le Saint-Georges cuirassé clair
A traversé, par bonds de flamme,
Le frais matin, jusqu'à mon âme ;
Il était jeune et beau de foi ;
Il se pencha d'autant plus bas vers moi,
Qu'il me voyait plus à genoux ;
Comme un intime et pur cordial d'or
Il m'a rempli de son essor
Et tendrement d'un effroi doux :
Devant sa vision altière,
J'ai mis, en sa pâle main fière,
Les pleurs tristes de ma douleur ;
Et lui, s'en est allé, m'imposant la vaillance...

*

Ainsi reconquis à la vie, à la santé, à l'effort, le poète a repris son labeur. Le voici parvenu à l'époque tertiaire de son œuvre. Après après avoir chanté sa Flandre, après s'être chanté soi-même en sa douleur, il va chanter les campagnes, les villes et les villages ; il va

dire l'être et l'élément, le conflit terrestre et social, le cri des passions, le travail humain. Et ce sera beau comme la vie, ce sera poignant comme la mort l'est elle-même.

La Mort, « l'Impérière, la Mort », elle est la reine à tous ces carrefours des *Campagnes hallucinées* ; elle s'assied à tous les calvaires, boit dans toutes les auberges, se couche au lit des paysans, promène sa faulx dans les maisons :

La Mort a bu du sang
Au cabaret des Trois-Cercueils.
La Mort a mis sur le comptoir
Un écu noir,
Et puis s'en est allée...
La Mort a bu du sang,
Elle en est soûle...
La Mort a cheminé longtemps
Par le pays des pauvres gens,
Sans trop vouloir, sans trop songer,
La tête soûle
Comme une boule...

De son arme, elle a fait le vide dans les campagnes ; les fermes et les moulins se sont dépeuplés, l'orgue des kermesses s'est éteint, cassé. Le poète a vu passer, en un grand galop fou, tous les pauvres des campagnes suant l'épouvante et la terreur :

Je les ai vus, je les ai vus,
Ils passaient par les sentes,
Avec leurs yeux comme des fentes
Et leur barbe comme du chanvre.

Plantée à l'horizon des routes, la *ville tentaculaire* attire l'exode immense :

C'est la ville tentaculaire,
La pieuvre ardente et l'ossuaire,
Et la carcasse solennelle,
Et les chemins d'ici s'en vont à l'infini,
Vers elle...

Et, telle qu'en les vieux Simulacres des maîtres gothiques, la Mort chevauche à l'arrière du cortège fou, cependant que, des horizons, des foules et des foules surviennent qui emboîtent, à leur tour le pas funèbre, suivant :

par à travers les n'importe où
Le grand squelette aimable et soûl
Qui trimballe sur son cheval bonhomme
L'épouvante de sa personne...

Les villages, aux trois quarts dépeuplés, ne sont plus que d'illusoires amas de maisons mortes. Seuls, de très vieux artisans : le passeur d'eau « qui rame, un roseau vert entre les dents », le pêcheur, le meunier, le menuisier, le sonneur, le fossoyeur, les cordiers et le forgeron en troublent parfois encore, du bruit de leurs pas chancelants ou de leurs métiers usés, l'agonie solitaire. Les villes — telles des pieuvres — ont, de leurs tentacules, puisé la sève qui faisait la vie des champs ; elles ont absorbé les forces vives des campagnes ; elles en ont drainé le sang et l'or ; elles en ont attiré — pour leurs bagnes et leurs maisons — les filles et les garçons :

O ces villes ! ces villes !
Qui s'étalent, là-bas, comme des tas immondes,
De pieuvres violentes ou douces ;
Dont les bouches et les ventouses
Soutireraient le sang du monde...

le poète, en de belles imprécations, en a célébré le luxe et la puissance. Il en a dit la force et la férocité, la puissance sur les hommes et les éléments. A se promener à travers les dédales de fer et de pierre des cités modernes, le poète a compris la loi de terrible airain qui pèse sur le front des hommes pauvres. En un beau luxe verbal il a dressé le bouge en face du palais, l'atelier en face du théâtre, l'usine et le chantier en face du jardin en fleurs. En de rudes esquisses il a — émule de Constantin Meunier lui-même, — montré le torse ployé du travailleur, tracé le geste du puddleur, du verrier ou du forgeron. En de massifs hauts-reliefs il a, comme autant de captifs enchaînés, désigné les bataillons d'hommes travaillant à leur propre abaissement et, de leurs mains mercenaires, dressant les dômes infâmes des Banques, des Bourses, des Eglises, des Lupanars, des Gares et des Casernes. En de grands vers sonores, vengeurs et souverains, il a montré la vie effervescente, les ponts jetés, les trains lancés, les navires débordants et les fils infinis reliant toutes entre elles les *villes tentaculaires* Amsterdam, Paris, New-York et Londres ! Puis il a, aux carrefours, dressé la statue des maîtres : le moine, le capi-

ÉMILE VERHAEREN

par *Théo Van Rysselberghe.*

taine, le tribun, le banquier et le tyran, ou plutôt, de leurs images, il a fait les figures symboliques qui flanquent l'énorme monument de l'or :

Comme un torse de pierre et de métal debout
Avec, en son mystère immonde,
Le cœur battant et haletant du monde,
Le monument de l'or dans les ténèbres bout...

Parfois, en ces cités, gronde un cri de révolte vite étouffé. Malheur aux esclaves qui levèrent la tête, aux damnés qui laissèrent leur outil pour venir contempler l'âpre idole au visage ; la plus dure représaille les attend :

On fusille, par tas, là-bas.
La mort avec des doigts précis et mécaniques,
Au tir rapide et sec des fusils lourds,
Abat, le long des murs du carrefour,
Des corps debout jetant des gestes tétaniques.

Le poète a dit cela. Mais ce qu'il a dit aussi, ce sont les sublimes anarchies, ce sont les belles colères grondant, au lever des *Aubes* de nouveaux temps, c'est la divine minute où, comme dans son drame, choit enfin la statue brisée sous l'effort des hommes libres, vainqueurs de l'idole !

*

La tâche fut rude qui courba l'ouvrier sur son labeur ! Le poète, devant le monument verbal qu'il a élevé, ressemble au sculpteur tremblant d'émoi qui contemple, après l'œuvre de fusion, son ouvrage accompli.

Le poète est heureux ; la sereine paix intérieure bénit ses pensées. Il a créé à son image. Le voici calme et beau devant son œuvre. Maintenant son cœur peut s'épanouir : il a bien travaillé. Alors que tant d'autres s'éveillèrent tout de suite à l'Amour, le chantèrent aussitôt, se courbèrent dès le début, sous son jeune arc, Verhaeren ne vint vers lui que plus tard, quand il eut accompli son cycle visionnaire. Certes, à mesure que s'éleva l'édifice, il songea à regarder du côté du bonheur. Un instant il le vit ; une minute (dans les *Apparus*) il aperçut, par la haie d'un jardin, la halte heureuse :

L'herbe y est bleue et la haie azurée
De papillons de verre et de bulles de fruits ;
Des paons courent, au long des buis,
Un lion clair barre l'entrée.

Chaque montée est un espoir
En escalier, vers une attente ;
Par les midis chauffés, la marche est haletante,
Mais le repos attend, au bout du soir.

Ce repos, le poète n'a permis à son cœur de le prendre que quand fut achevée la troisième assise de son beau monument lyrique. Alors s'apaisa le tumulte de son cœur ; sa voix elle-même, de rauque et de cassante, se fit douce et légère. Un printemps naquit dans cette âme ; le cortège des *Heures claires* s'avança et ce fut le lever radieux du bonheur.

En accents d'une admirable simplicité, d'une émotion attendrie et charmante, le poète chanta le baiser ineffable, il dit la joie tremblante de son cœur éveillé, il célébra, dans le cadre odorant « des fleurs, des bosquets et des feuilles vivantes » l'intime et glorieux Amour. « Sa violence divine *muée* en douceur (1) », Verhaeren ajouta, à toutes celles de sa lyre, cette corde vibrante et douce. On connut qu'en face des villes et des campagnes, des chaos emportés de ses mondes visionnaires, le grand Verhaeren eut désormais ce beau jardin tranquille, où se réfugier parfois dans l'heureuse présence :

C'était en juin dans le jardin ;
C'était notre heure et notre jour...
Le ciel était plus pur qu'il ne le fut jamais.
Les insectes et les oiseaux
Volaient dans l'air et dans la joie
D'un air frêle comme la soie ;
Et nos baisers étaient si beaux
Qu'ils exaltaient et la lumière et les oiseaux.

Ainsi rasséréné, celui qui venait de vivre parmi les fleurs, les feuilles et les oiseaux, la plus adorable idylle songea à donner à son œuvre un élan plus hardi encore, de plus hautes proportions monumentales. Le front rafraîchi de clarté, le cœur serein, les mains viriles, le grand ouvrier reprit sa tâche auguste. C'est de ce nouvel et vigoureux effort que sont nés *les Visages de la vie*, que, sous les arceaux du *Cloître*, il a dressé le moine Balthazar et, dans le décor de l'Escurial, l'effroyable *Philippe II*.

Depuis Hugo — oui, certes, depuis Hugo ! — nul poète ne donna avec plus de vigueur, la mesure du lyrique génie, ne chanta plus

(1) Georges Rency.

absolument le monde et les hommes, ne fut plus passionnément « le grand orgue sonore » que tout fait vibrer et que tout émeut. Hugo, ce fut le satyre rêvant de se mêler au « Grand Tout » où il désirait se fondre :

Sa chevelure était une forêt...
Sur ses flancs palpitaient des prés et des campagnes...
Des avrils tout en fleurs verdoyaient sur ses membres...
Sa poitrine terrible était pleine d'étoiles...

Mais Verhaeren, ce fut aussi le faune ivre de divin, ce fut l'immense chévrepied s'écriant, à son tour, en un élan d'immense amour :

J'aime mes yeux, mes bras, mes mains, ma chair, mon torse
Et mes cheveux amples et blonds
Et je voudrais, par mes poumons,
Boire l'espace entier pour en gonfler ma force... (1).

Hugo, Verhaeren ! Ils sont liés l'un à l'autre comme le fils l'est au père. Certes vinrent des poètes nombreux et délicats qui chantèrent avec plus de mesure, qui furent, avec plus d'ordre et d'eurythmie, les aèdes aux mots choisis, aux formes heureuses, aux strophes pures et charmantes. Il n'en est pas qui furent, avec de plus de vigueur, avec un plus sublime essor, avec plus de fougueuse volonté, une forme poétique plus vivante et plus neuve, les poètes passionnés et puissants de l'Univers...

*

Verhaeren, nos raisons de vous fêter sont celles-ci...

Edmond Pilon.

(1) *Les Forces tumultueuses.*

POÈMES

L'EVEIL

Pour Jules Rivière.

En le rêve accompli du matin finissant
Et le fluide cristal velouté de l'altitude,
Comme s'épand le grand bonheur alanguissant
De l'onde solaire, —
Vers la cîme où se trient les bruits des multitudes
Une haute voix monte claire
Des clochers neigeux d'ardente lumière.

*

Elle monte comme entr'ouvrant le splendissement bleu,
Comme une blanche émanation d'âme adorante
Et la tiédeur des fleurs plus timidement odorante
Semble suivre le verbe épuré dans les cieux.

*

L'enfant maigrelet dont le teint blême
Se rose, à vos senteurs, de votre sang nacré,
Jacinthes, révélation d'un ignoré
Qu'il sent confusément, qu'il redoute et qu'il aime,
S'emplit les yeux du féerique jardin,
Craignant de mal faire — et que l'on rudoie, —
Profanateur de quelque inviolable Eden;
Et songe, — trop grisé pour montrer de la joie.

*

O ces arbres pareils à des bouquets énormes!
O les bijoux d'or pelucheux des mimosas —
Et le prisme dont le sumak s'irisa! —
Sous cette ombre qui n'est rien qu'ombre de fleurs, des formes
D'une imprécise beauté glissent aux longs frissons
Des calices, des grappes de corolles :
Et s'il ignore les syllabes rauques ou molles
Qui gardent tout l'Occulte floral dans leur sons,
L'enfant nommerait presque les êtres
Que dispense dans une moire de soleil
Le balancement des branches en gerbes,
Et qu'une autre moire bleuâtre accueille
Sous des rameaux voisins refermés.

*

L'Océan luit, proche et lointain, — rayé de tiges
Où pointent des bourgeons menus, comme allumés;
Bricks hérissés de flèches, pêcheurs essaimés,
Ces mouches blanches de l'abîme de vertige,
Evoluent dans l'Enorme entre les dahlias;
Et l'enfant sent renaître il ne sait quoi d'intense,
De sublimement cher qu'il oublia,
Une douceur comme un peu douloureuse, — immense
Pour sa frêle pensée et qui s'évanouit —
Et revient, l'inondant, — o pourvu qu'elle dure! —
Et flotte loin, ondoyante — et se dénature —
Et plus troublante, rentre insaisissable en lui.

*

Il ne sait que l'éternel tourment est son maître ;
Que dès cet instant il est paria ;
Qu'il a ressenti ce qui n'a pas le droit d'être,
Qu'aveugle au Réel *sage et laid, il devient traître*
Et complice de l'ensorceleuse Maïa ;
Qu'il sera dans l'esprit des hommes, ses bons frères,
Le chasseur ridicule et peut-être maudit
Qui confondra ses bulles roses favorites
Avec le sinistre oiseau rouge de l'éclair ;
Bien pis ! L'évocateur de croyances haïes
Péril pour l'Espèce, ennemi de tout pays,
Le noir scélérat qui minera le donjon
Du vraisemblable, du profitable mensonge !

*

Mais son âme où surgit à peine le Futur
Plonge au gouffre d'or bleu des mystère diurnes
En une mélancolique sérénité :
Trop de bien-être indéfinissable l'oppresse :
Et c'est l'exquis éveil de l'âme à la tristesse,
A l'enivrante tristesse de la beauté.

*

Des musiques vaguement entendues
Passent fugaces en lui, disant mieux
Que les paroles qu'il murmure, confondues,
Ce qui veut pénétrer dans son cœur anxieux
Par les faibles sens qui naissent et qu'il ignore.

Mais voici qu'un doux air banal qu'il reconnaît
Le ramène en deçà de l'imprévue aurore
Vers hier qui déjà s'embrumait :

*

C'est loin du tiède jardin de lumière
De luxueuse joie et de baumes errants
Que de hauts murs où se cramponne un maigre lierre
Font une demi-nuit sur des lilas souffrants;
Sous les sarments secs croule un lambeau de tonnelle
Où perchent les oiseaux gris
Aux lamentations sempiternelles :
Une obsédante plainte d'eau sur des débris
Amoncelés en roches affligeantes
Au prisme indigent dans les pâles remous froids
Tinte et pleure — et douloureusement chante.

*

Penchant leurs lourdes couronnes de rois,
En exil dans la pénombre humide,
Des soleils blafards sur leur tige qui jaunit
Cherchent inconsolablement leur dieu splendide.

*

Et l'on dirait que dans leur prison de granit,
Interrogeant le jour funèbre qui se glisse
Entre les toits moroses glacés de bleu noir,
Les tristes fleurs reprochent leur supplice,
Leur langueur et leur désespoir
Aux maîtres misèreux qu'elles consolent

D'une apparence de rayons,
Aux poétiques égoïstes qui les volent,
A la joie ample des protéens horizons,
A la gloire du divin sol aride
Poreux et saturé de fauve jour fervide.

*

Et tandis que l'air chante en lui comme exhalant
Le charme noir de la pauvreté familière,
L'enfant se sent chérir le coin morne et dolent,
Dont il craignait l'éternel froid crépusculaire,
Du même amour que le beau jardin enchanté
Qui fait vibrer en lui les tendances discrètes
Du Non-Humain plein de silence et de bonté.

*

Voit-il que désormais une chaîne secrète
Le lie à tout un Monde incompris, inconnu
Dans son être profond et ses métamorphoses
Et qu'il partagera d'un esprit ingénu
Toute la joie et toute l'angoisse des Choses ?

*

Peut-être ! Ses pensers éclosent par milliers
Voletants dans l'extase heureuse :
Tout ce qu'il va pouvoir aimer ! Terre charmeuse !
... Et son âme est une abeille dans les rosiers...

VERS LA BONNE DÉMENCE

POUR L'AUTEUR.

Affalé sur le bord du chemin
D'où l'on fuit à sa voix laide et fausse,
Le chanteur minable cherche en vain
Sur l'absurde mandoline dont on se gausse
Les accords d'azur et d'or tintants, —
Azur grave, or de cristal solaire —
Qui diront tous les matins exultants
A l'étroit dans son pauvre cœur vulgaire;

*

Et les champs de roses sous la bonté bleue,
Et l'émail des golfes encadrant les toits,
Rousseurs lilacées sous la brise mollement vitreuse,
Les bercements de lumineuse douceur,
Les clairs luisants de ciels qui chatoient
Sur les fronts et sur l'ondulance des grandes plantes...

*

... O le retour frais du vieil amour confondu
Avec cette ivresse envahissante
Des roses — toujours neuve, toujours imprévue,
L'immortel « Jadis » qui s'exhale
En tout le Divin épandu, —
O les chères mélancolies aurorales!...

*

Mais soudain la voix discordante qui clangore
Et l'invraisemblable mandore
Semblent triompher sans mesure et sans pitié...

*

Plus de bienfaisant sortilège qui tempère
Les stridences cruellement associées !

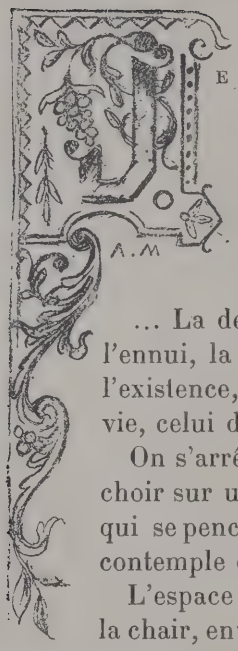
*

Et tandis que des vieux arbres noirs et des aires
Les hulottes sinistres et les éperviers
S'envolent avec des cris de colère,
Le hurleur grimaçant un sourire attendri
Croit s'élever sur des ailes mélodieuses
Vers les océans aux houles d'astres, fleuris
De sillages nacrés de nébuleuses,
Où se gonflent les voiles heureuses.

John-Antoine Nau.

Lettre à Alexis

IX



Je te dis un jour que je voulus t'entretenir du mystère de la disparition de l'être vivant, de la légende de Phénix, de l'histoire de Faust.

Pour parler sans périphrases, je voulus causer de la destinée.

Diverses préoccupations m'empêchèrent jusqu'à ce jour de réaliser ma promesse.

... La destinée pourtant nous talonne. L'angoisse, la paix, l'ennui, la certitude enfin que des lois inflexibles régissent l'existence, amènent la pensée devant le grand mystère de la vie, celui de la destinée.

On s'arrête au bord de l'abîme. Est-ce l'abîme? On se laisse choir sur une pierre, dans l'immense prairie, sur un rocher qui se penche au-dessus de la mer toujours frémissante. On contemple d'un œil calme les brisants, le ciel, la terre.

L'espace insondable semble glisser dans la pupille, mordre la chair, envelopper la raison.

On les épouse les espaces incommensurables des cieux, des eaux, des airs. Ensuite, on revient à l'âme intime. On la voit en face de l'immensité; on prie le silence de l'accueillir.

C'est le rêve de la destinée.

Qui sommes-nous? Où finit la vie? Où mène la mort? Quelles sont les joies à cueillir? Et les douleurs? Pourquoi faut-il qu'il y ait des joies et des douleurs? A quoi bon vivre? Qu'est-ce qu'est la vie?

Voilà la mer. On peut mourir. Alentour tout invite à l'anéantissement. L'onde noire fascine. On rêve, on médite et on continue à vivre. Demain on reverra la prairie, les rochers, la mer. Ce soir on regardera les étoiles et probablement on ne songera à aucun mystère.

C'est la destinée.

Mais pourquoi, de grâce, pourquoi tracer ces lignes? Pourquoi les hommes adorent le Phénix et chérissent Faust. Pourquoi faut-il traîner la vie pénible, parsemée de larmes, meurtrie par la solitude?

Pourquoi vivre sans connaître d'autre but accessible à l'imagination humaine que celui imposé par la vanité ou par le désir?

C'est un grand problème. C'est aussi peut-être le problème le plus vain. La grandeur est souvent synonyme de l'inutilité. On sait l'inanité de tout effort; on connaît la fatale loi, la fin inévitable.

On n'ignore pas que le temps efface les meilleurs souvenirs et que les cités glorieuses d'autrefois ne sont qu'un amas de pierres. On le sait et on continue à vivre.

La mort ne peut rien contre la volonté de chacun.

La vie, c'est notre propre affirmation. La mort est celle des lois inconnues, universelles. L'une et l'autre ne peuvent se restreindre mutuellement.

Tout être croit à son destin particulier. L'humble marchand, le dictateur, l'écrivain s'assignent un rôle, un rôle important.

Et parmi les peuples civilisés ou barbares, quel est celui qui se refuse l'avantage d'une mission exceptionnelle, basée sur la tradition, sur l'histoire, sur la religion?

« L'homme est la mesure de tout » dit Protagoras.

Les modernes se contentent d'une maxime plus simple. « Je suis le but de tout en ce qui est utile pour les autres et en ce qui leur est nuisible ? »

L'individu paraît livré à lui-même et à sa volonté. Rien ne l'attache à la vie universelle.

Ni le temps passé ne l'inquiète, ni le présent ne le trouble. *Il veut!* Cela doit suffire à l'univers puisque cela a le don de le satisfaire, lui l'individu, « un et indivisible »!

... Cet américanisme!

On construit des machines meurtrières; on amasse d'immenses fortunes. Dans une soirée, on atteint l'apogée de gloire, de fortune, de puissance qu'autrefois on parvenait à gagner par un effort de plusieurs générations, durant maints siècles.

On exalte la volonté. « *Je prévus* », « *je sus* », « *je voulus* », dit-on. Un jour, pourtant la puissante machine saute, la tourmente balaie les fortunes qui, dans leur énormité, paraissaient immortelles; la gloire d'hier est remplacée par une gloire nouvelle, aussi superficielle que l'autre et aussi encombrante.

Devant les ruines inattendues, on est ahuri, cœur meurtri, âme troublée, jugement faussé.

La volonté que ne mitige ni la raison, ni la prudence s'exerce sur

trop de biens. On ne pense pas assez à l'anneau de Polycrate et aux malheurs de Job.

La personnalité jongle, sans mesure, avec le destin. A un certain moment, le destin, à son tour, dispose d'elle.

... Et ce milliardaire que l'or a ébloui? Il sentit entre ses mains la force anonyme, immédiate : l'or! C'est un pouvoir qui n'a pas de passé. Il est comme la vague : il va et vient ; il crée et il détruit. Rien ne l'attache à celui qui le possède. Aujourd'hui, l'or n'a même plus le charme qu'il a eu pour un Gobseck. Il n'a pas non plus l'attrait mystérieux qu'exerce la terre sur le paysan ou le château sur le seigneur.

L'or est un vrai fief en l'air, sans fondements en bas, sans voûte en haut, sans limite. Il roule, en exaltant les volontés. Il donne aux gens l'idée de leur propre puissance.

Notre milliardaire rêva des conquêtes. Il frêta un yacht et partit pour happer l'Afrique.

Le soleil, le terrible soleil alluma son or. Le maître devint fou.

Te rappelles-tu aussi l'histoire de ces deux officiers aventuriers, V. et Ch., qui se crurent suffisamment forts pour rompre avec leur pays, avec la tradition et pour partir à la conquête du pouvoir : terre d'Afrique et chair de nègre !

Il étaient fort doués. Ils ont eu quelques succès. Par un coup de chance leurs parents montèrent très haut, dans l'échelle sociale. Cela troubla les braves ! Ils crurent être des héros et ils finirent misérablement.

Et ce jeune avocat S... qui, pauvre hier, à vingt-sept ans par un coup de hasard, cueille une grosse fortune, devient maître écouté du barreau de Paris, membre avisé d'un parti, député contre un candidat puissant et à vingt-huit ans, en pleine gloire, pris d'un accès de fièvre, saute par la fenêtre et se brise la colonne vertébrale !

La volonté a perdu son orientation. Elle est devenue grotesque et démente. Appliquée à mille choses, évoluant parmi mille prétextes, dans le bruit de la lutte et de la passion, digne d'une table de jeu, elle est trop solitaire et exclusive.

Un jour l'accalmie vient. Dans le silence on comprend l'irréparable solitude. On s'affole et on succombe.

Ami ! Nous nous croyons maîtres des lois, maîtres de la vie, parce que nous n'apercevons pas les vraies lois et parce que la vie que nous dominons est superficielle. Le vent souffle, parfois une brise ! La toile

se soulève à peine. Mais cela suffit pour entrevoir la vérité profonde et... le gouffre.

Les corsaires grecs, les conquérants normands, les capitaines espagnols appartenaient à leur clan, à leur patrie, à leur culte. Ils arrivaient sur la terre conquise, déjà formés en cellule sociale. Ils apportaient sur un sol nouveau les mœurs et le sang de leur pays. Ces *bravi* continuaient le destin. Nos conquérants ignorent la fatalité de la famille de Laïus et les lois du temps. Ils rompent, imprudemment, le cordon ombilical qui les attache à un groupe humain. Ils sont réellement seuls et s'évanouissent facilement.

*
* *

Cependant il y a des lois inexorables qui dirigent toute lignée humaine. Il y a des familles et des nations qui, subitement, s'effondrent Les fléaux, le suicide, la ruine, la folie, tous les hasards malheureux assaillent la race damnée. Le deuil l'enveloppe. Le laurier est remplacé par le buis. Après les chants d'allégresse retentissent les lamentations funéraires.

Entraînés par le courant de la vie quotidienne, isolés par les événements infinitésimaux de l'existence, nous croyons échapper à ces lois.

Elles pourtant agissent sans trêve, mystérieusement.

Dans les peuples vieux qui gardent leur pureté : bohémiens, juifs, fellahs, tribus montagnardes d'Italie et de Grèce, la loi du destin s'exerce avec ostentation.

Dans les familles qui n'ont pas égaré leur filière, familles de vieille souche : les Stuarts et les Bourbons autrefois, aujourd'hui les Habsbourg, les princes de Bavière, les Montalembert, les Hohenlohe, les Potocki, chez des magistrats de père en fils à Poitiers, chez des agriculteurs établis depuis des générations en Beauce, chez des marins bretons qui luttent contre la mer depuis des siècles, chez quelques Gênois ou Vénitiens, vieux loups de mer, pirates ou banquiers, on constate souvent la poussée subite des désastres. C'est la fatalité qui surgit palpable dans ces malheurs multiples, déraisonnés et que rien ne peut ni vaincre ni éviter.

Elle n'apporte pas des maux seulement. Parfois c'est la victoire qui triomphe. La vie et la prospérité resplendissent. Tout effort est couronné d'un succès. Parfois c'est la mort mélancolique, la douce consomption qui éteint toute une tribu d'âmes exquises. Des aiglons

meurent lentement dans de vieux castels qui, peu à peu, tombent en ruine. Le lierre et la mousse couvrent déjà ce qui vit encore.

Ah ! cette notion gothique qui a trop personnalisé l'homme et trop abstrait l'individu. Le malheureux avec sa légende du péché originel et de la rédemption se crut libre. Tout n'était qu'affaire entre Dieu et lui.

Plus tard, la science a détruit la légende. Elle a mis l'homme en face de la vie ; au nom du déterminisme, elle l'a autorisé à ne pas se fier à lui-même et à subir docilement les indications du hasard à condition qu'il fut conséquent.

La fatalité antique disparut. La volonté nouvelle naquit. Qu'apporta-t-elle ? En vérité, très peu de choses, quelques essais à peine.

C'étaient des essais brutaux, des chocs entre forces aveugles. La personnalité humaine n'a pas reconstruit l'harmonie détruite par la notion gothique. Elle devint encore plus indéfinie, plus fluide. On a repoussé dans l'infini ses limites.

L'univers et ses lois, disaient les prophètes, sont les indices de la volonté indomptable de l'homme. Protagoras s'est trompé ! Eux à leur tour ont déformé l'idée du sophiste d'Athènes.

Est-il juste, cet infini de la puissance humaine, dans la vie et dans la pensée. La science ne peut pas tout comprendre. La religion ne peut non plus tout expliquer.

L'une cherche des rapports entre les choses : causes et effets. L'autre coordonne les hasards : des effets sans cause. Mais au dessus des effets sans cause, au dessus de l'enchaînement entre événements, enchaînement que Bacon a défini dans ses quatre lois, il existe la loi de l'ordonnance, le principe même de la vie.

Toutes ces causes ne sont pas de vraies causes !

Tous les effets ne sont pas des effets nécessaires, tout en restant des effets déterminés.

Parmi les hasards, ami, il y en a qui appartiennent à la nature intime et qui ne sont que des lois inconnues.

Les dieux ont leur limite. Dieu unique n'est pas la loi unique.

Je doute, cher Alexis, que le libre arbitre et le déterminisme soient suffisants pour ordonner l'existence.

Dans la vie, il y a plus que la volonté et plus que la nécessité. Chacun porte en soi sa propre carrière. On paraît libre, parce que la destinée se sert des apparences multiples pour se réaliser en chacun de nous. Sa nature n'est pas atteinte, que l'homme devienne peintre ou soldat, prêtre ou brigand, juge ou voleur. Ni la logique apparente

de la volonté, ni la soumission aux lois nécessaires, ne sont pas organiquement pures. On invente une notion de bonheur. On la croit nécessaire quand elle se réalise. Dans le cas contraire, on s'accuse de faiblesse ou bien on maudit le monde. On pense qu'on est fait pour ceci ou pour cela. On dit que la température détermine un sentiment et la digestion tel autre. On oublie que le choix de tous les moyens est prédestiné et que leur emploi est fixé par des lois profondes.

... Alexis ! Il est difficile de parler de ces choses. Faisons école buissonnière. Cueillons des idées, en promeneurs paresseux et curieux. La précision naîtra. J'en suis sûr ! Le hasard ne sera qu'apparent. Nos préoccupations guideront notre charmante flânerie.

Buckle, le grand historien anglais, avait l'habitude d'annoter ses lectures. Il disait que sans savoir avec précision l'opportunité d'une annotation, il pressentait son utilité. Souvent, un fait annoté depuis des années, une idée cueillie par hasard devenaient indispensables. Buckle prenait ses cahiers, retrouvait ce dont il avait besoin et l'utilisait avec profit pour sa démonstration.

Cela ne prouve-t-il pas, qu'au moment de l'annotation, le plan de sa pensée était déjà en puissance dans son cerveau. Cela ne prouve-t-il pas aussi que les lois de l'histoire qu'il a formulées et celles de son entendement étaient presque identiques.

« Il vint au monde avec sa philosophie de l'histoire dans les veines. » Il aurait pu l'exprimer sous une forme ou sous une autre, comme écrivain, comme financier ou comme politicien, mais fatalement il l'aurait faite.

Il y a des chiromanciennes, des somnambules qui essaient de prévoir. Il arrive que des mensonges, des flagorneries, des indications générales suppléent à la vérité. Le fond pourtant est juste, dans ces histoires de bohémiennes.

Tout homme lit l'avenir, à sa façon et selon ses moyens. En regardant l'enfant naître, on sait quel sera son sexe durant toute son existence.

On peut, souvent, prévoir si l'enfant sera brun ou blond, grand ou petit, joli ou laid.

Ce que je te dis est affreusement banal, n'est-ce pas, ami ? Or, c'est en partant de cette loi évidente que nous arriverons plus haut. Patiente, Alexis, et nous aurons notre petit vertige.

Le médecin devine des maux qui n'existent pas pour le vulgaire. En regardant la figure réjouie d'un joli garçon, un vieux praticien un jour dit : avant cinq ans, il aura un lupus. Et l'adolescent a eu

son lupus. Des faits d'ordre expérimental permirent au médecin de voir le mal là où l'œil profane n'apercevait qu'une santé florissante.

Il existe des maladies qu'on appelle des diathèses et dont on prévoit les conséquences héréditaires. Il y a des fatalités dans le sang, des fatalités palpables.

Ce qui est exceptionnel comme morbidité, laisse entrevoir dans l'état normal des lois indélébiles.

Les hommes, à peau blanche et à poil roux, sont portés à la tuberculose. Les Juifs ont de la disposition pour l'arthritisme. Chaque pays a sa mortalité caractéristique.

Le docteur Mosso a fait des études sur la ligne graphique de la fatigue. Il a observé que cette ligne subissait peu de fluctuation malgré l'âge, les diverses professions, des états morbides généraux.

La loi d'usure est différente pour chacun de nous et elle ne change pas d'une façon appréciable.

Il y a des gens que le collège use, que le service militaire déforme, que des fièvres transforment totalement.

J'ai connu un ami, qui, malgré deux maladies mortelles qu'il soignait fort peu, malgré une mauvaise éducation, malgré enfin la misère quotidienne, se portait merveilleusement et faisait des poèmes admirables.

Du jour où il s'était marié, et qu'il avait mêlé à sa passion spirituelle les vertus matrimoniales, l'usure organique éclata. Son œuvre subit des atteintes graves et il mourut comme l'oiseau libre qui brise son corps contre les barreaux de la cage.

Je connus aussi un jeune homme qui, par la volonté de son père, dès l'âge le plus tendre, fut voué à la pensée. A 25 ans, il était chétif et languissant. Il rencontra une belle fille robuste ; il l'aima. Il abandonna la vie spirituelle. Livré aux lois du mariage, il fit de beaux enfants, acquit une robuste santé et connut la gaieté.

Le premier trompa la médecine parce que la vie physique n'était pas l'élément essentiel de son être. Du jour où il s'attela à cette existence, sa vie subit les maux dont il portait les germes. Le second faillit succomber à la loi de l'hérédité de la profession. Il échappa et put subir la sienne. Il devint bien portant,

Pense aussi aux mystères de l'écriture ! La main inexperte de l'enfant trace déjà des signes dont le caractère général se reproduira à l'âge mûr, pendant la vieillesse. Je ne sais pas si « les barres sur t »

signifient ceci ou cela. Mais je sais que le caractère d'une écriture change peu.

Tu connais aussi les données anthropométriques du docteur Bertillon. Aux Etats-Unis, il y avait un détective qui savait, d'après l'empreinte de la chaussure, au bout de dix ou vingt ans, reconnaître le criminel qu'il recherchait.

Il y en a qui reconstituent la personnalité d'après la voix; à d'autrés, un regard suffit.

Cuvier, et à sa suite d'autres paléontologues, reconstruisent sur la vue de quelques os l'aspect de l'animal tout entier.

Des chimistes, épris de la théorie de Lothar Mayer et de Mendeleieff, prévoient des corps chimiques et, ce qu'il y a de plus curieux, les découvrent parfois, selon leurs prévisions. Si je ne me trompe pas, le germanium ou le palladium furent décrits avant d'être découverts. On a prévu Uranus avant de le découvrir.

Pourquoi la personnalité serait-elle moins docile aux lois. Elle est une entité parmi d'autres entités, dont elle procède. On peut la connaître ; c'est-à-dire parfois la deviner dans ses lignes indestructibles que rien ne changera et qui constituent le vrai caractère !

Tout sert à deviner la personnalité humaine : mains, voix, crâne, démarche, regard, écriture, cheveux parce que toutes ces manifestations portent l'empreinte de l'individualité et de ses lois. Cette empreinte n'est pas reconnaissable à tout instant et pour tous les yeux.

Il y a des conditions pour voir et pour prévoir. Chacun de nous a des éléments si personnels que ni le temps ni les maladies ne les effacent.

Ces éléments, parfois, survivent à l'individu. Ils se continuent avec son cadavre, avec les souvenirs, avec les monuments qu'on érige en son honneur.

L'ensemble de ces éléments réduits comme les corps chimiques simples constitue la loi fatale de la personnalité.

Les connaître un peu, c'est prévoir l'avenir dans ses lignes importantes ; les connaître bien, c'est connaître l'avenir.

La fatalité vient avec la naissance. Cependant la vie la vêt souvent de telle façon qu'on se trompe sur sa nature. La volonté, Alexis, c'est le droit de travestir notre fatalité pour le veglione quotidien.

Elle demeure, que nous soyons riches ou pauvres, heureux ou malheureux, parce que sa nature peut exiger le bonheur ou le malheur, l'infortune ou la richesse..

Cela peut être essentiel ; souvent aussi cela ne signifie pas grand'-chose au point de vue de la fatalité propre de l'individu.

La matière vivante, dès sa formation, porte en elle toute sa vitalité et toutes les possibilités qu'elle ne saura dépasser.

C'est ainsi que certains peuples meurent pas !

Je ne désespère pas de voir un jour lès fellahs reprendre l'ancienne histoire des Pharaons.

... D'autres peuples s'évanouissent comme de la fumée. Que reste-t-il de tant de peuples mentionnés par Strabon et par Tacite ? Tout a disparu : architecture, art, parole !

Il y a aussi des journées de désastre et des journées de victoire Cela tient moins au chiffre treize ou à un tel jour de la semaine qu'à l'état général, insaisissable de l'individu par rapport au monde cosmique.

Il y a des êtres qui ont l'âme tragique. Ils sont menacés en pleine paix. Ils courent des dangers sur la grande route. Leur vie est remplie d'aventures invraisemblables et souvent sanglantes.

D'autres, malgré les malheurs apparents, passent paisibles, sans incidents.

Il y a des gens heureux au jeu, d'autres heureux en amour. Il y en a qui sont victorieux dans les batailles intellectuelles ou dans les grands carnages humains. Il y a aussi des êtres si bien organisés qu'il sont vainqueurs en tout jusqu'à ce qu'un désastre imprévu et sinistre intervienne pour abattre tous leurs lauriers !

Tu as rencontré, doux Alexis, des êtres intelligents, beaux, faits pour le bonheur et la victoire. Malgré tout, ils ne réussissent pas ; ils meurent ignorés et solitaires. Ils ne savent pas imaginer la vie, combiner inconsciemment les milliers de faits de l'existence, éviter les innombrables futilités qui la constituent.

D'autres, médiocres, réussissent, sans trop de ruse, simplement. Ils ont le sentiment de leur vie ; ils savent plaire inconsciemment ; leur image se grave dans la mémoire de ceux qui les rencontrent. On pense à eux, malgré eux. Ils vivent.

... Au-dessus de Dieu et de la loi déterminante, il y a la loi fatale. C'est la Némésis d'un autre ordre que celle des Grecs. La nôtre est en nous. C'est l'ensemble des qualités primordiales et simples de notre être vivant.

Rien ne peut la changer, rien ne peut la détourner de sa voie.

Malgré l'apparence de liberté, chacun, dès sa naissance, la subit.

La connaître, c'est connaître son destin. Elle est l'hérédité, la loi

du climat, du sang. Elle est le résumé de chacun de nous. Elle exprime notre passé le plus lointain ; elle définit notre présent ; elle contient notre avenir.

Ah ! la connaître ! la connaître ! Qui sait pourtant si la lumière n'aveuglerait. Les êtres précis troublent notre kermesse. Excepté les moments tragiques de notre vie, nous évitons les devins de leur propre âme. Ils inquiètent. Malgré eux, ils portent des clartés qui nous empêchent d'avoir des sou rances faciles et de ne pas nous pencher sur le miroir fatal. Le frivole oubli, l'inconsciente légèreté amènent des désastres graves. Mais ce sont des désastres lointains. Ils n'éclatent pas sur-le-champ.

A quoi bon alors se troubler, n'est-ce pas, Alexis ?

Isis ne permet pas qu'on soulève son voile. Les hommes n'aiment pas, du reste, à le soulever. Laissons à chacun son désir ! Que notre ignorance nous rende aimable.

Alexis, ne cherche pas ton destin. Cependant, si tu aimes les êtres dans leur forme juste et belle, vite, vite arrache à la sombre divinité son masque. Ne crains pas ton miroir. L'image que tu verras se reflétera dans tes yeux, dans toute ta figure. Les joyeux compères et les joyeuses commères reculeront. Mais quand une souffrance les étreindra, une grande souffrance, ils te chercheront. Quand l'ennui profond les surprendra, ils frapperont à ta porte. Ayant perdu fortune ou maîtresse ou enfant aimé, ils voudront t'entendre parler parce que tu les consoleras.

Aussi quand, après les bacchanales des doctrines et les élucubrations des œuvres spirituelles, ils sentiront leur raison flottante, incertaine, une misérable raison sans sagesse et sans certitude, ils sauront trouver le sentier qui mènerait chez toi.

Tous ceux qui vivent enfin selon leur bonne loi et qui pratiquent la haute vertu d'être eux-mêmes t'aimeront.

Ainsi tu connaîtras des gens bien intéressants !

Déchire le voile d'Isis ! Il vaut mieux connaître le destin au prix de la grande solitude que de se pavaner béatement en grotesque travesti.

En admettant l'existence de la fatalité, on envisage autrement la vie.

On cherche l'ordonnance dans les contraires, la ligne stable dans le devenir, le point immobile dans ce qui change, le nœud de tout ce qui est, en nous et autour de nous.

Reconstruire ces points, les décrire, les montrer c'est inaugurer la

beauté du destin le plus doux, quoique le plus inflexible parmi ce qu'on qualifie de ce nom.

Assez de toutes ces libertés, Alexis ! Soumettons-nous à notre loi, cherchons-la avec amour et sagesse.

L'existence n'est que la recherche du destin parmi les variétés de la vie.

La vitalité c'est de le trouver approximativement et de le subir.

La destinée n'est pas un mystère. Elle est la beauté de chacun de nous, la beauté de ce paysage, la beauté de ce fleuve.

Elle est partout. La vraie beauté, faite de sagesse, vient d'elle. Grâce à elle, les Egyptiens ont écrit le Livre des Morts et ont fait d'impérissables statues.

C'est encore grâce à elle que l'ouvrier antique a modelé les figurines merveilleuses et que Sophocle a créé ses tragédies impérissables.

Autour de toi des injustices sont commises. — Tu protestes ! La part du bonheur qui t'est due t'échappe. — Tu gémis ! Tu te débats entre ton ennui et ta passion. — Tu maudis ! La destinée cependant t'enveloppe. Soumets-toi à elle.

Sois docile à sa loi.

Ne te trouble pas, ami !

Tu ne sauras vaincre ce qui est au dessus de tout mystère, de toute sagesse : ton destin de l'être vivant, marqué en toi depuis des siècles, ton destin qui n'a d'autre but que celui de s'accomplir.

. . . . . .

*
* *

Il y a une loi qui règne, loi tortueuse, impitoyable. On la connaît parfois par ses effets. Souvent elle mène sans qu'on le sache.

L'univers est si grand ! Tant d'êtres grouillent sur les routes, dans les rues. Cependant on est seul.

La guerre crée la vie. La guerre détruit la vie. Elle pèse sur la destinée. Elle réveille des appétits. On se culbute. On s'aime. On est si seul !

Le champ de bataille est immense. Il y a de nombreux alliés, des amis et des ennemis inconnus. On est seul.

Le temps travaille sans trêve et use la vie. La fin, n'importe laquelle, s'approche. Le champ de bataille est immense et nous sommes si petits.

Au dessus de Pierre, de Jean, de Marie, n'y a-t-il rien ? Ne pour-

rais-je trouver un allié silencieux qui m'écouterait avec complaisance, qui permettrait d'appuyer ma tête en toute sûreté, contre sa poitrine?

... Déjà le front se déride. Les lèvres se plissent. Le regard quitte la terre. Il rôde à travers l'infini. On lève la tête. Les mots se pressent, n'importe lesquels. Ils sont tous sacrés. Puis, on ne sait pas comment, on courbe le front et on murmure la prière : Dieu, toi qui es dans les cieux:..

On veut Dieu lointain. On le désire pour ne pas être livré à la démence aveugle, au hasard, aux appétits. On prie sans rêves. On prie comme l'on pleure.

On ne pense pas à Dieu Jupiter parce qu'il a une figure comme la nôtre. On n'implore pas la toute-nature, Dieu-tout. Le panthéisme est la foi des étalons, des adolescents et des affranchis. Les âmes, réellement libres et couvertes de cendres, aiment Dieu au dessus de tout, le témoin immatériel et ami. Jéhovah! Jéhovah!

Mais on a souffert. En méditant sur Dieu, qui est au dessus de tout ce qui existe, on s'attendrit, on veut se donner, on veut être bon. Le Nazaréen sourit. On l'amène vers le Seigneur et le Seigneur en lui se reconnait. Le cœur de Jésus flamboie. On a pleuré et on a pensé. On veut aimer n'importe comment. La voix s'adoucit. On veut prodiguer biens et caresses, soigner des maux, souffrir hors de la personnalité. *Ave Maria!*

Mais pourtant Dieu est mien, la pitié est mienne. Au dessus du Seigneur il y a silence et loi. La raison mène Dieu. Malgré tout, le destin est roi.

Dieu apaise la solitude, mais il ne saurait corriger la démence. Contre la folle chevauchée, ni la pitié ni la bonté ne peuvent rien.

La beauté est la plus grande. Sans son concours, Dieu est cruel. Sans la beauté, la solitude réapparaît. Quand tu auras senti le Seigneur des Juifs et le cœur de Jésus, tu lèveras au ciel le front blanc et tu souriras à la sagesse.

La Némésis, inexorable et aimante, loi et raison d'être, règne sur ce qui vit et sur ce qu'on imagine. C'est la divinité au dessus des divinités. C'est le destin amical. On se soumet à lui sans demander ni des récompenses ni de l'amitié. On se soumet pour pouvoir aimer les voûtes célestes, le soleil, la mort, la vie. On se soumet à sa loi pour ne pas subir plus longtemps les terribles émotions que font naître l'amour et l'angoisse de vivre.

La loi de la beauté est au dessus de tout. Elle est l'esprit de la destinée.

Alexis ! Je ne prie plus. Ma tête est relevée. Je médite et je souris. Qu'importe ce que la nuit amènera ? Qu'importe ce que le jour apportera ?

Je ne sollicite rien. Je contemple sans remuer les lèvres. Les demences ne me gênent pas. Elles sont si peu de choses dans ma paix !

Alexis ! Alexis ! c'est l'autre destinée. C'est Dieu de demain, Dieu de l'esprit, — la beauté ! C'est le parfum de la vie, son ordonnance et son sourire immortel.

Paris, Tombe-Issoire. Septembre

Mécislas Golberg.

SONNET

Trop me regardent de prunelles
Où se mira mon désir nu.
Toutes elles furent si belles !
Hélas, et qu'est-il advenu ?

Qu'elles ne me semblent plus belles
Que les vit mon cœur ingénu ?
C'est qu'en des ivresses charnelles
Par force je suis maintenu.

Et je descends dans la matière
Moi qui vécus dans la lumière,
Et dans ces yeux dont un moment,

Pour leur âme, je fus l'amant,
Le geste obscène se reflète
Qui me fit pareil à la bête.

Robert Scheffer.

Les Poètes décadents (1)

Les *Décadents* dissemblaient des *Symbolistes* en ce sens qu'ils admettaient l'émotion directe, la traduction exacte des phénomènes de la vie au lieu d'en exiger la transposition, qu'ils n'allongeaient pas outre mesure l'alexandrin et qu'ils usaient des poèmes à forme fixe. Ils mettaient aussi moins de gravité étudiée dans leurs manifestes et ne s'embarrassaient pas de leur donner un tour scientifique, une saveur d'axiome, le piquant d'une formule algébrique. En voulez-vous un exemple ? J'avais prié l'un d'eux, mon ami Edouard Dubus, de rédiger les principes de son esthétique, à l'usage des lecteurs du *Décadent*. Et Dubus qui était le garçon le plus naturel du monde, se crut obligé de prendre le ton. Voici le fatras gigantesque qu'il me remit :

Le Beau seul est l'objet du poème. La Vérité, le Bien, la Passion, peuvent s'y rencontrer, mais seulement à titre d'accessoires. Le résultat poursuivi par le poème sera uniquement une émotion esthétique.

Le beau étant la Variété dans l'Unité, *plus un poème offrira de motifs à l'émotion esthétique dans une vigoureuse unité de but, plus il se rapprochera de l'idéal poursuivi.*

L'émotion esthétique a pour cause (étant admise la réalité du monde extérieur, mais comme une réalité de fiction) des différenciations de mouvement de la matière, perçues au moyen des sens. La couleur, le son, le parfum se réduisent en dernière analyse à des vibrations de la matière. Le changement de direction dans le mouvement constitue la forme...

Le poète délaissant la copie du monde extérieur créera ses formes esthétiques par le dégagement de l'essentiel dans les éléments que fournit la nature.

Les formes esthétiques seront évoquées par des sons (les mots) choisis, associés et rythmés (vers, strophes), en vue d'une émotion esthétique à produire.

Elles seront reliées entre elles par l'unité d'un sujet de composition.

---

(1) Voir le n° du 15 décembre 1903.

Le sujet de composition, toujours moral, *transparaîtra nécessairement sous les diverses formes esthétiques évoquées.*

Elles exprimeront le sujet par correspondance. Etant admise la théorie spinosiste de l'unité de substance, les modes de la substance évoluent parallèlement. Tout phénomène psychique ou physiologique a sa correspondance dans un aspect réalisé ou possible du ciel. Les Formes esthétiques du poème sont des symboles. Le symbole étant défini : une figure, une image, qui exprime une chose purement morale.

Le poème destiné à produire une émotion esthétique sera SYMBOLIQUE.

Le poème symbolique est celui qui, évoquant par le vers des formes esthétiques, logiquement reliées entre elles dans l'unité d'un sujet de composition a pour objet la réalisation du Beau.

C'était pour protester contre tant de solennelle gravité que le *Décadent* insérait des échos dans ce goût :

« Notre ami Pombino s'étant laissé barboter son manuscrit en tramway, n'a pu nous donner, en temps utile, sa chronique hebdomadaire. »

Néanmoins, l'action des *Symbolistes* et des *Décadents* contre la littérature en vogue, était parallèle. Ils avaient les mêmes haines et les mêmes admirations. Ils étaient pris du même désir d'introduire dans leurs vers plus de mystère, plus de rêve, plus de musique, et de substituer au mode narratif et didactique une méthode synthétique aux raccourcis violents. Les uns et les autres sentaient le besoin de s'affranchir de formules surannées et de réformer la prosodie, mais les Décadents n'entendaient pas faire table rase du Passé. Ils préconisaient des réformes indispensables, conduites avec méthode et prudence. Les Symbolistes, au contraire, ne voulaient rien garder de nos vieux usages et ambitionnaient de créer de toutes pièces un nouveau mode d'expression. On a dit que cette divergence de vues provenait de ce que les Symbolistes étaient en majorité d'origine étrangère. Ils n'étaient point retenus aussi solidement au respect de la tradition. Et ce qui donnerait une valeur à cet argument, c'est qu'ils avaient commencé par substituer aux mythes helléniques qui forment le plus clair de notre patrimoine lyrique, les mythes scandinaves. Ils se sentaient plus d'affinités pour les légendes de l'*Edda* et des *Niebelungen*.

Cette question de l'origine, qui est négligeable quand il s'agit de peser la valeur d'un écrivain, devient importante quand il s'agit d'expliquer les faits et de justifier certaines hérésies. Il est de toute évidence qu'une oreille française, fortement enracinée, restera toujours sensible au délicat tremblé de l'E muet. Ce n'est que de sa langue maternelle que l'on perçoit jusqu'au bout les fines et mystérieuses résonances. Ce vœu de négliger les muettes dans le corps du vers Répugne à notre tempérament analytique, et c'est Ronsard qui a raison quand il écrit :

Mari-e, vous avez la joue aussi vermeille
Qu'une rose de mai.....

Encore ne faut-il pas considérer comme étrangers les écrivains de race gréco-latine, (Pélasges) qui sentent absolument comme nous.

*

La réforme prosodique s'imposait. L'abus de la rime riche tendait à faire de la poésie un jeu de versification, un exercice de bouts rimés. Sachant qu'un excès ne se corrige que par un excès, la nature humaine ayant besoin d'être forcée en sens contraire pour revenir au juste milieu, nous souhaitions des vers sans rime, reconnaissables seulement à la sonorité et à l'éclat, obéissant aux seules lois de la fantaisie, scandés d'un frémissement intérieur, distincts de la prose par leur intensité musicale. Verlaine, que nous incitions a cette réforme, s'y refusa.

« Notre langue, peu accentuée, prétendait-il, ne saurait admettre le vers « blanc, et ni Voltaire, vice-roi de Prusse en son temps, ni Louis Bona- « parte, roi de Hollande au sien, ne me sont des autorités suffisantes pour « hésiter, ne fût-ce qu'un instant, à ne me point départir de ce principe « absolu. Rimez faiblement, assonez si vous voulez, mais rimez ou assonez, « pas de vers français sans cela.

« Quand je dis : rimez faiblement, je m'entends, et je ne veux pas que ma « concession signifie : rimez mal.

« Musset, hélas! rime mal. La Fontaine lui a donné le fatal exemple, et « leur génie ne les absout pas plus que son esprit en prose n'absout le « d'ailleurs « affreux Voltaire ». (Jamais feu Ponsard, son digne partisan, « entre autres, n'aura si bien dit sans le savoir.) Voilà, sauf erreur, les deux « seules exceptions troublantes. La plupart des bons poètes riment bien, « plusieurs riment faiblement. C'est, je crois, Racine qui a commencé « à rimer faiblement, en ce sens qu'il se sert souvent d'adjectifs « au bout de deux vers *Redoutables* et *Epouvantables*, qu'il y emploie « des mots presque congénères : *père*, *mère*, chose que Malherbe eut « évitée, qu'il n'a presque jamais la consonne d'appui. Mais, chez lui, « le vers est si nombreux, si long et si mélodieux, que les finales mêmes « sont comme une grâce sobre et chaste de plus. Et je ne serais pas éloigné « de lui savoir un certain gré d'avoir en quelque sorte innové de cette dis- « crète et légère façon. Il est vrai que je l'aime tant que j'aurais peur à la « fin d'aimer en lui jusqu'à un défaut..

« Mais non, ces rimes-là ne sont pas défectueuses, croyons-le bien, surtout « dans l'alexandrin plat. L'adorable Chénier, notre Lamartine, ce Barbier, « infiniment trop oublié, le grand Vigny et jusqu'à un certain point Baude- « laire, ont rimé faiblement. Pierre Dupont, qu'il est temps de revendiquer, « tant même l'élite est ingrate ! dans ses chansons si *musicales*, en dehors, « bien entendu, des airs charmants qu'il y adaptait, rime faiblement : »

O mon amante,
O mon désir,
Sachons cueillir
L'heure charmante.

« Combien d'entre-nous n'eussent pas mis *choisir* pour la rime, c'est le « cas de le dire ? Et alors, n'est-ce pas que j'ai eu quelque lieu de m'écrier « en considérant de tels abus encore possibles :

O qui dira les torts de la rime ?

« Ce que, par exemple, e jproscris de tous mes vœux, c'est la rime *mau-* « *vaise*. Par rime mauvaise, je veux dire, pour illustrer immédiatement « mes raisons, des horreurs comme celles-ci, qui ne sont pas plus « pour « l'oreille » (malgré le Voltaire déjà qualifié) que « pour l'œil » : *falot* « et *tableau*, *vert* et *piver*, tant d'autres, dont la seule pensée me fait « rougir et que pourtant vous retrouverez dans maints des plus estimables « modernes. Les grands Parnassiens, Coppée, Dierx, Heredia, Mallarmé, « Mendès, n'ont garde d'offrir de pareils scandales. Vous ne trouverez pas « non plus chez eux ces rimes en *ang* et en *ant*, en *anc* et en *and*, que « ne sauve pas la consonne d'appui, même dans ces magnifiques vers de « Victor Hugo,

Un flot rouge, un sanglot de pourpre, éclaboussant
Les convives, le tronc et la table de sang.

« ni la rime artésienne ou picarde, *pomme* et *Bapaume*, ni la méridio- « nale, *Grasse* (la ville) et *grâce*, ni même la normande, *aimer* et *mer*, « bien que consacrée par Corneille et aussi par Racine et il n'y a plus guère « que M. Vacquerie, disciple en ceci de ce dernier, et d'ailleurs Normand « comme Corneille, qui ait osé de nos jours un provincialisme comme :

J'aurais fini par supporter
Un chœur d'Esther. »

Et Paul Verlaine finissait par laisser entendre qu'à son avis, rimer mal ou assoner était une marque d'impuissance.

Cette lettre, en dépit de l'admiration que nous professions pour le Maître, ne modifia en rien nos idées sur la rime, non plus que notre opinion sur « l'affreux Voltaire ». La difficulté n'est pas de rimer bien (un dictionnaire de rimes y suffit), mais de faire vivre le vers par le nombre, l'éclat, l'harmonie. Nous avions la ressource d'en appeler de Verlaine à Verlaine, et de lui opposer son art poétique.

Tu feras bien, en train d'énergie
De rendre un peu la Rime assagie ;

Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?
. . . . . .
De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.
Que ton vers soit la bonne aventure
Eparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.

D'ailleurs, parmi les poètes que cite Verlaine, M. Catulle Mendès, lui-même, n'est pas loin de faire des concessions. On ne se scandalise plus de voir rimer un pluriel avec un singulier. Nous estimions plus logiques de faire rimer « lys » et « calice » que « lys » et « embellis ». Mais il ne nous suffisait pas de vouloir imposer la « Rime pour l'oreille. » Il fallait encore lutter pour la liberté de la césure et du hiatus.

*

La Force de la Routine est telle que Victor Hugo qui se glorifiait de pouvoir dire :

J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin,

n'avait pas osé déplacer la césure. Théodore de Banville avait bien écrit :

Elle filait — pensivement — la blanche laine,

mais effrayé de sa propre audace, il n'eut plus de sommeil jusqu'à ce qu'il eût trouvé ce correctif :

Elle filait d'un doigt — pensif la blanche laine,

qui rétablit la paix de sa conscience troublée.

Les Ternaires de M. Catulle Mendès :

Elle marchait — avec un lys — dans chaque main.
Des prisonniers — cloués au mur — à coups d'épieu.

comme ceux de M. François Coppée :

Le lévrier — qui dort en rond — sur le tapis,

obéissaient toujours au vieux précepte de Boileau et laissaient subsister la césure au milieu du vers. Je sais bien qu'elle ne subsistait plus que par un artifice typographique. C'est ce que M. Mendès appelle « l'observance hypocrite d'une règle abolie », mais enfin, elle subsistait. Paul Verlaine

eut le courage de son opinion. Sans s'embarrasser d'une barrière inutile, il donna au vers ternaire, le droit de cité.

Il a vaincu — la Femme belle — au cœur subtil.
Néoptolème — âme charmante — et chaste tête.
Et sur mon cœur — qu'il pénétrait — plein de pitié.
Ces braves gens — que le Journal — rend un peu sots.
Quoique j'en aie — et que je rie — ou que je pleure.
Rien de meilleur — à respirer — que votre odeur.
Pour supporter — tant de douleur — démesurée.
Pour, disais-tu — les encadrer — bien gentiment.

Cette coupe nouvelle du vers, d'où l'on allait tirer des effets si imprévus, offrait toutes les garanties d'une réforme née viable, puisqu'elle était l'épanouissement naturel d'une idée lentement mûrie et qu'elle avait subi le contrôle à la fois du Génie et du Temps. C'est la plus heureuse de toutes les tentatives faites pour renouveler l'alexandrin (il y en a d'autres), et c'est la seule contre laquelle on ne puisse guère objecter qu'une misérable raison d'habitude.

*

Pour l'hiatus qui horripile force gens, il faut bien convenir qu'il n'est que le plus absurde des préjugés. On peut bien se donner l'illusion de l'éviter, mais il se venge des dédains en revenant sous une autre forme. M. Mendès ne cache pas qu'il éprouve contre le hiatus une sainte horreur, mais ouvrez ses poésies et vous verrez que le hiatus y fourmille comme il fourmille chez Malherbe, comme il fourmille chez Boileau. Entendons-nous. Il ne s'agit point du hiatus graphique facilement éludé sur le papier ; mais du hiatus phonique, inévitable. Je cite au hasard de la mémoire :

Le TROU HAGARD *que fait un boulet de canon.*
O Maître que ton JOUG EST *pesant, disent-ils.*
Parle ! Quel vice encor nous manque ou QUELLE HONTE ?
Lente EXTASE, HOULEUX *sommeil exempt de songe.*
De pesants BRACELETS HORS *du satin des boîtes.*
Je sais bien que j'ai TORT ET *que c'est détestable.*
Laisse-moi, dis-je, étant en PROIE A *la pensée :*
Toi, Parque aux yeux de vierge, ENFANT AU *cœur de Norne*

L'œil le plus prévenu contre le hiatus est satisfait en lisant ces vers,

mais l'oreile ?... Essayez de les déclamer et vous verrez que vous éprouverez tous les effets du hiatus, puisque la liaison écrite se fond dans la prononciation. D'ailleurs soyez logiques. Si l'hiatus provenant de la rencontre de deux mots est désagréable, pourquoi celui provenant de la rencontre de deux voyelles dans le même mot, le serait-il moins ? Pourquoi M. Mendès emploie-t-il des mots comme : *Idéal*, *Héroïsme*, *Hyménéen*, *Antinoüs*, *Noël*, *Oréade*, etc..., entachés de hiatus ? M. Anatole France a noté que le charme de certains noms de femme : Pholoë, Chloë, Pasiphaë, provenait justement de ce glissement de deux voyelles l'une sur l'autre.

L'hiatus peut donc être une source d'harmonie et ajouter au vers une beauté nouvelle.

Les vers plus haut cités de M. Mendès en sont la preuve.

Il ne s'agit que de le réglementer. Ainsi Ronsard (1), dans son *Abrégé*, bannit les hiatus désagréables à l'oreille ; dans ses poèmes, il admet volontiers, *Tu as*, *Tu es*, *Qui ouvre*, *Si elle*, etc., qui n'ont rien que d'harmonieux. C'est une règle sage.

*

On n'attendait pas d'écrivains, échauffés de leur jeunesse et de leurs convictions, persuadés de leur bon droit, des procédés de polémique d'une courtoisie de talons rouges. Les Décadents n'ont même pas le mérite d'avoir inauguré dans la littérature ce que M. François Coppée appelle des « mœurs de Caraïbes ». Ces mœurs ont été apportées par les Romantiques. Lorsque Théophile Gautier traitait Racine de « polisson », lorsque Victor Hugo traitait Boileau de « cuistre » et disait :

Un âne ressemblant à M. Nisard brait,

ils montraient la route à leurs successeurs, ils donnaient le ton à la polémique future. Les Naturalistes, débraillés et cyniques, avaient encore accentué ces mauvaises façons, ces étranges arguments de discussion. Ils se frayaient un passage à travers l'opinion à coups de massue et à coups de gueule. Ils nous ont déshabitués du respect.

Les Décadents, imitant leur exemple, ne s'embarrassaient guère de scrupules et tombèrent à bras raccourcis sur les réputations les mieux établies. Un vent d'anarchie soufflait d'ailleurs à cette époque. Les institutions ne furent pas épargnées. L'Académie française (qui commence par y être habituée) a senti la violence de leurs coups. On écrivait d'elle :

---

(1) Lire à ce sujet la lettre de M. Adolphe Boschot à M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, dans laquelle nos *desiderata* ont été repris et exposés avec une lumineuse netteté.

N'a-t-elle pas toujours été un obstacle à tous les mouvements de la pensée ? Un foyer de haines sourdes ou d'hostilité déclarée contre toute œuvre marquée à l'empreinte de l'Art ? Pas de phraséologie ; des faits ! Opposition furieuse aux Romantiques, aux Naturalistes et aux Décadents.

Et, çà et là, on pouvait lire, à l'adresse de divers, des aménités de ce genre :

Ce n'est pas à nous de quémander les suffrages de cette kyrielle de normaliens, conservateurs de la bêtise française. Notre honneur consiste à n'être pas compris de ces gens-là.

*

Grâce à M. A. Marcade, le Supplément littéraire du Figaro *soutient encore un parallèle victorieux avec le* Bulletin des Halles. *Il fournit de temps en temps sur la race chevaline ou sur les littérateurs fossiles des détails pleins d'intérêt pour les maquignons ou les centenaires lettrés.*

*

Henri Heine n'aura pas de statue en Allemagne. La France qui le fit barboter dans son auge aux fonds secrets peut seule lui rendre un hommage que les Allemands lui refusent.

*

M. Jules Lemaitre est le plus heureux des hommes, il vient de faire jouer à l'Odéon une pièce qui n'a pas été sifflée.

*

La littérature de M. Zola est pourchassée en Europe et en Amérique. Elle n'est plus tolérée qu'en France et pour cause. Un de nos amis nous affirme que le ministère Floquet est de moitié dans les bénéfices.

*

Un des associés de la maison Alexandre Dumas (manufacture de romans) vient de mourir. Cet industriel vivait depuis longtemps déjà retiré des affaires.

*

*M. Henry Fouquier se plaint, dans l'*Echo de Paris, *d'allusions à la corruptibilité de sa critique. Ce n'est pas nous qui avons formulé ce doute. Nous n'avons jamais songé à le comparer à M. Francisque Sarcey.*

*

La famille Victor Hugo est un suçoir qui pompera tout l'or français. Ce n'était pas assez que vivant, ce vieillard cupide ait corrompu

le goût public avec ses extravagances littéraires, il nous fallait aussi le subir après sa mort. Voici qu'on annonce encore 7 ou 8 kilogrammes de manuscrits à publier. C'est un défi à la civilisation.

Voilà le ton. Emile Zola n'est pas mieux traité. Il est « dégoûtant, abject, répugnant ». M. Paul Bourget « continue dans la *Vie parisienne* la série de ses naïvetés psychologiques. *Cette fois*, pouvait-on lire, *la roue a tourné MENSONGES. Bonne affaire, trente-six grammes de papier de plus qu'à l'ordinaire* ». Coppée est débilitant. Pierre Loti manque d'originalité.

On sentait dans ces attaques dont l'outrance soulignait l'enfantillage, un besoin de piquer au vif l'opinion ; Cabrion se plaît à scandaliser Pipelet. Imaginez la stupeur de Joseph Prud'homme lisant des aphorismes de cette envergure.

Le plus sûr moyen de se faire mépriser d'une femme, c'est de lui donner de l'argent.

*

Constatant que sur cent journalistes qui se suicident, il y en a quatre-vingt-dix qui le font par amour, Parisis prétend que « c'est honorable pour la corporation ». Mais non, mon cher Parisis, c'est au contraire honteux ; vous prouvez par là que les journalistes sont des êtres inférieurs qui ne savent pas manier les femmes.

*

Tout est affaire d'entraînement ou d'éducation ; il est à prévoir que dans cent ans on ne parlera du mariage que comme d'une chose profondément immorale.

Et ceci encore à propos d'une demoiselle qui venait d'être reçue docteur en médecine :

Quelques-uns s'alarment de voir les femmes entrer en concurrence avec le sexe mâle. C'est un tort. Le travail n'a pas de sexe et plus les femmes en font, moins il en reste pour les hommes.

Anatole Baju poussant l'invraisemblance à ses extrêmes limites parlait de l'enlèvement « pour ne pas dire l'assaut » des numéros du *Décadent*, tiré à « dix mille exemplaires », tellement le monde littéraire ne pouvait assister indifférent à la *réapparition d'un périodique dont le mot d'ordre était : guerre au mercantilisme ; place aux Artistes ; sus aux Camelots !*

Il est vrai qu'au numéro suivant, il avouait que trois abonnements suffiraient à le couvrir de ses frais ; le désintéressement de ses collaborateurs étant assez notoire pour les mettre à l'abri du soupçon injurieux de toute rétribution. Il déclarait voulues les défaillances de son impression et l'insuffisance de son papier, sous prétexte d'archaïsme et comme il y avait pres-

qu'autant de coquilles que de mots et que les *errata* eûssent tenu trop de place, il proclamait non sans fierté :

*Le Décadent ne fait jamais d'*erratum *pour une coquille même quand le sens d'une phrase en serait dénaturé. Il se fie à l'intelligence de ses lecteurs pour reconstituer la pensée de l'auteur.*

***

Si le *Décadent* ne s'était composé que de ces seules joyeusetés de lycéens émancipés, il eut été inutile de l'exhumer de ses cendres. Mais la note fumiste était l'appât destiné à capter l'attention pour des fins plus sérieuses. Les plus substils esthètes s'y résignaient, à commencer par Maurice Barrés qui faisait, le lendemain de l'exécution capitale de je ne sais plus quel criminel (Morin, je crois ?), promener sur les boulevards des placards, avec ces mots « Morin ne lira plus les *Taches d'encre.* » Tout le monde n'a pas le moyen d'offrir une maison de campagne et de convertir les exemplaires de son journal en billets de loterie, comme le font certains grands quotidiens, pour se former une clientèle. Et puis cette attitude de pourfendeurs — étant donnée qu'elle ne s'adressait qu'à des gens puissants capables de riposter — avec toutes ses injustices, n'était-elle pas plus crâne, plus défendable, à coup sûr, que celle de nos arrivistes, piliers d'antichambres, plats valets de toute Renommée influente ?

***

Pour répondre à la curiosité du public et rendre notre doctrine plus saisissable, nous avions tenté d'incarner en Arthur Rimbaud le type idéal du Décadent. On le disait disparu à jamais de notre horizon, retourné à l'état nature, roi d'une peuplade sauvage. Sa vie peu connue restait enveloppée de légendes. Mais bientôt l'implacable Réalité se plut à démolir le palais de songe où nous voulions asseoir notre idole. Des bribes d'interviews, des correspondances de famille publiées, venaient restreindre le champ de la fantaisie. Notre Rimbaud que nous imaginions une sorte de Salomon, pasteur de peuples, entouré d'une pompe nègre s'avérait simple voyageur de commerce. M. Paterne Berrichon, projetant des rais de lumière crue sur cette vie aventureuse, la dépouillait de son mystère. L'illusion n'était plus possible. Ah ! qui dira le tort des démolisseurs de légendes ! Nous hésitions l'âme en peine, ne sachant quelle figure investir du rayonnement de l'Absolu lorque Laurent Tailhade découvrit à propos le néphélibate Mitrophane Crapoussin « dont le chant de cygne perspicace, affamé du non-être, sur l'étang des Luxures, lamentait le lotus aboli ».

Ce sera, si vous le voulez bien, la matière de notre prochain entretien.

Ernest Raynaud.

(*A suivre*)

INTIMITÉ

Medea superest.
Sénèque.

Douceur : être en famille à la lueur des lampes
dans les domiciles bien clos.
Orgueil : être en sa chambre, alors que le jour rampe
les yeux baissés, le front tendu, les mains aux tempes
à surveiller ses soubresauts.

Douceur : être « nous deux » à jouer dans les fêtes
son rôle de petit marquis...
Orgueil autrement doux, plus que ces tête-à-tête
efficace à songer qu'aux charnelles défaites
résistent les rêves conquis.

Douceur de l'énergie en fièvres dépensées
à commander d'autres que soi.
Orgueil plus fier pleurant des larmes convulsées
de ressentir que l'on commande à ses pensées,
et qu'on est maître de son « moi ».

Douceur de s'attarder aux choses très récentes
afin de les mieux retenir.
Orgueil : ressusciter les caresses absentes,
garder en soi comme un parfum de menthe
pour rafraîchir le souvenir.

Douceur d'anxiété que cette imprévoyance
de son avenir incertain.
Orgueil sans ironie, inaltérable, immense
de conserver en soi sa pleine confiance,
et de se moquer de demain.

Lucien Bauzin.

Nouche

... Et Monelle dit encore :
— En ce jour une petite femme te touchera de la main...
(*Le Livre de Monelle.*)

Nouche vient, entre chien et loup, jusque chez moi, quand elle peut. Elle se déshabille et je la regarde ; ses jarretelles mauves tirent trop ; elles se casseront un beau jour ; j'ai bien de l'inquiétude. Puis elle est nue. Elle pose le bout d'un doigt sur les pointes de ses seins et se cambre. Ensuite, nous nous aimons comme les petits chiens. Et Nouche dit :

— Je t'aime ! (Mon Dieu ! comme je t'aime !)

Ou :

— J'avais les pieds gelés ; à présent, ça va mieux.

Ainsi parle Nouche du fond de l'âme.

Il y a autour de nous une grande harmonie où participent le tic-tac de la pendule, nos souffles, et les battements un peu précipités de nos cœurs.

Puis, Nouche se rhabille. Nerveuse, elle tend le jarret et veut bien lisses les bas à jour sur la peau blonde de ses jambes. (Sainte-Vierge ! les jarretelles se casseront...) Elle prend des poses devant la glace ;

je vois, comme à travers un nuage, du fond de ma songerie fatiguée, sous ses bras arrondis et mouvants, deux touffes soyeuses, pointues comme les mèches dressées sur le front des clowns. Elle manie un peigne avec autorité, grimace impatiemment quand vient le tour d'une mèche indocile ; ou elle se barbouille de poudre de riz, des épingles à cheveux plein les dents. Nouche se conte :

— Mon chéri ! mon chéri ! je n'aimerai jamais personne comme je t'ai aimé ce soir.

— Ah ! mon Dieu ! mets ton front sur mon cœur, ma petite Nouche, et sens comme tes paroles le font battre.

— Mon chéri ! mon chéri ! as-tu remarqué mes yeux lorsque je t'aimais ?

— Nouche, ils regardaient en haut, puis en bas ; puis à gauche et à droite de concert, puis à gauche et à droite séparément ; tes pupilles s'amincissaient, puis grandissaient, puis nageaient de nouveau dans du ciel sombre. En vérité, j'aime beaucoup ces yeux-là.

— Tu es bête ! Tu es mon gros idiot chéri ! Regarde l'ombrelle japonaise qui est suspendue au plafond ; tout à l'heure, elle se balançait. Pourquoi se balançait-elle ? Il n'y avait pas de vent chez toi... C'est le bon Dieu qui la faisait bouger. Et mon âme... elle emmenait mon âme avec elle, mais plus loin qu'elle, jusqu'au ciel, et puis mon âme retombait doucement par terre. Tiens ! embrasse mes doigts un à un et mords le petit... plus fort ! Vous, les hommes, vous n'êtes pas assez délicats pour nous comprendre.

— Nouche, je t'assure que je te comprends fort bien.

Mais, soudain, elle se retourne, les cils ombrageux ; le va-et-vient du peigne s'interrompt, et si elle a des épingles dans la bouche, elle les crache furieusement.

— Nouche, quel méchant nuage passe dans le beau ciel de vos pensées ?

Décidément, un orage est proche. Je me méfie aujourd'hui de toute météorologie sentimentale et ne m'enquiers plus de raisons. J'attends. Hâtive et irritée, Nouche, assise par terre, s'efforce d'enclore dans leurs boutonnières les boutons sans nombre de ses hautes bottines ; le trouble de son cœur se répercute jusque dans ses mains ; en conséquence, celles-ci font mal leur besogne, les boutons sautent, roulent au loin avec un petit bruit sec et moqueur : l'orage sera long ; des frissons légers courent sur la nuque blonde et les rondes épaules de mon amie. J'attends encore. Les bottines obéissent à la longue ; alors la hâte de Nouche s'affole ; déjà son chapeau couvre

sa tête, son corsage voile sa douce gorge indignée. Ses gants, son ombrelle ! Les voici. Malheureuse et hautaine, elle se précipite vers la porte. Celle-ci claque au fond du corridor. J'allume une cigarette. J'attends toujours. On sonne. Nouche revient.

— C'est moi ! Laissez-moi passer... ne me touchez pas... J'ai oublié mon mouchoir.

Elle va, vient, cherche par terre du regard, et même au plafond, soulève mes papiers, renverse un encrier, brise la tasse où tout à l'heure elle a bu du thé, gourmande, rose et blottie (moi, j'étais agenouillé devant elle et je tenais maternellement la tasse comme pour un petit enfant)... (*sic*). Le mouchoir est introuvable. Nouche y renonce ; elle tourne encore çà et là, sans but. Puis, soudain, elle se jette quelque part, n'importe où, sur un tapis, sur le lit, par terre, dans mes bras. Et elle pleure ! elle pleure follement ! des larmes partout, au bout de ses cils, sur son nez, sur le mien, dans son mouchoir qu'elle vient de tirer de sa poche. Ses paupières sont toutes violettes et fripées, ses lèvres tirées en sens inverse de leur sourire familier. Ce n'est plus ma Nouche. La colère lui va bien mieux.

— Nouche, regarde-toi dans la glace, tu verras comme tu es laide !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vous ai fait ? Ils sont tous, tous pareils ! C'était bien la peine de tromper mon mari pour toi ! je lui avais toujours été fidèle ! Oui, toujours ! Ils sont tous comme ça ! Ils vous flattent, vous cajolent, et puis après, ils vous méprisent et vous insultent. Je suis bien punie...

— Je te jure, Nouche, que je ne t'ai jamais insultée.

— Retire tes mains, ne me touche pas ; tu me fais horreur ! Tu sais pourtant que je ne veux plus que tu m'appelles Nouche. C'est dégradant. Emile m'a dit que tu donnais ce nom, l'an passé, à une chatte.

— C'était une fort belle personne blanche et presque blonde aux lumières ; elle était douce et méchante ; soigneuse, elle ne faisait jamais son pipi que dans mes pantoufles.

— C'est cela ! c'est cela ! dis tout de suite que ça m'est arrivé. Tout cela finira. Je te jure que je me tuerai, et, si la fenêtre était ouverte, je me jetterais par la fenêtre.

— Un, deux, trois à peine... celui-ci est pour la reine ; un, deux, à peine trois, celui-ci est pour le roi ; veux-tu m'embrasser ? Non ? bien. Assieds-toi, bouge pas. C'est une histoire. Voilà : c'est Mélusine au Bois-Dormant, à moins que ce ne soit Violane ou une autre.

Des sources, Nouche, des sources partout où je voudrais voir tes pieds, malgré que les bottines modernes soient sans pitié. Passent les trois fils du roi et M. le curé ; M. le curé joue de la clarinette ; il a des cornes de faune au chef. Trois petites filles lui cherchent des fleurs. L'enchanteur Merlin, vieilli, fume sa pipe et tape sur un tambour. Il est complètement gâteux. Les oiseaux ne savent pas ce qu'ils disent, ni les sources, ni les branches... Nouche, tu ne m'écoutes pas? je te parle de ton âme...

— Vous prendrez une douche quand je serai partie?

— Tu oublies celle de tes larmes...

— C'est bien! raille, raille grossièrement, raille sans pitié. Je comprends que tout est fini. J'aimerais mieux que tu sois franc. Il n'importe. Cela suffit. Je souffrirai en silence. Que veux-tu? J'étais bête. Je t'aimais. Je serai forte. Je ne te ferai pas de scènes. Mais, je t'avertis, si tu me nargues (oh ! les hommes, je les connais !) et si tu t'amuses à me faire deviner celle qui me succédera, j'arracherai les yeux d'Alice et je te lancerai du vitriol. Ne ris pas. Tu ne sais pas ce dont je suis capable.

— Nouche, ce n'est pas pour te mettre à la porte, mais sept heures sonnent à Saint-Etienne-du-Mont, et tu serais obligée d'inventer un mensonge trop gros...

— Je sais ce que parler veut dire ; je ne t'importunerai pas longtemps de ma présence. Adieu.

Nouche enlève son chapeau, arrange ses cheveux ; un peu de poudre de riz... Le temps s'émiette au tic-tac de la pendule. Les flammes dansent prétentieusement dans la cheminée. Cette fois, Nouche doit partir pour de bon. Sans un mot d'adieu, sans tourner la tête, Nouche s'en va.

Demain, elle reviendra, joyeuse, riante, piaffant gentiment et secouant sous sa robe chantante une mousse de linge parfumé.

Et, demain, ce sera comme aujourd'hui...

Et cela durera peut-être bien longtemps...

Charles Derennes.

Louis Dejean

SCULPTEUR

Dans cette brève étude, je ne me propose ni de dépeindre l'homme en son aspect extérieur, ses habitudes ou ses allures, ni de faire l'éloge de sa nature, de son caractère ou de ses sentiments. A pareille entreprise, je blesserais à coup sûr sa modestie, et risquerais d'être un apologiste incomplet, suspect et ennuyeux, puisque ce ne serait qu'à travers le prisme d'impressions personnelles que je le présenterais. Je ne le suivrai pas davantage à travers les sentiers qu'il a pu se frayer ou les voies qui se sont offertes à lui pour le conduire au point où il en est actuellement de sa carrière ; son nom n'appartient point encore à l'histoire et je ne puis ni ne désire en l'espèce me faire historien ou biographe. Je n'essaierai point non plus sur le mode des interwiews à le faire parler : il ne possède pas plus que quiconque le don de rendre des oracles, et ce n'est point aux paroles qu'ils prononcent qu'on apprécie les hommes, mais aux actes qu'ils commettent, ainsi qu'aux œuvres qu'ils produisent. C'est donc seulement par la production artistique que le sculpteur Dejean nous appartient, et seule cette production m'autorise et m'incite à étudier l'artiste inséparable de son art.

Cette étude d'ailleurs me paraît bien motivée par l'intérêt de son objet. Je n'entends point dire que la production de Dejean, sculpteur encore jeune et relativement nouveau venu, constitue, d'ores et déjà, une œuvre au sens large et intégral du mot : à peine pourrait-on le penser de celle du maître Rodin ; cependant, s'il est vrai que celui-ci s'impose par la puissance et la signification de son génie, celui-là retient l'attention à plus d'un titre, et peut-être précisément en raison des rapports qu'on découvre de l'un à l'autre.

Il apparaît bien dans l'ensemble de ses travaux, que Louis Dejean est guidé par une volonté bien établie et bien dirigée ; on remarque chez lui le souci d'un art non pas nouveau, mais renouvelé : ce n'est certes le souci ni de la mode, ni du sentimentalisme littéraire, pas plus que celui d'une application servile de certains canons, ni que celui d'une habileté éclaboussante et trompeuse. Il ne semble préoccupé, au contraire, que d'une recherche honnête, consciencieuse et scientifique, pourrait-on dire, car l'artiste peut et doit en effet être comparé au savant qui demande à la nature non sa matière, mais ses procédés pour arriver à ses effets.

Les moyens expérimentaux ne sont autres ici que l'observation attentive et l'imitation du mécanisme de la construction. Nous sommes bien loin avec cette manière d'envisager l'artiste, de la conception commune et fausse qui consiste à ne voir en lui qu'une sorte de rêveur ou d'inspiré. C'est vraisemblablement la conception contraire qu'avec une opiniâtreté, un zèle apostolique et un travail de toute une vie, le maître sculpteur Rodin a prétendu graver en traits ineffaçables dans son œuvre, et c'est

Mélancolie

par *Louis Dejean.*

peut-être pour avoir compris cet enseignement muet mais combien éloquent qu'il est possible à Louis Dejean de dégager sa personnalité en évitant d'être copiste.

Nous connaissons plus particulièrement ce dernier par les gracieuses figurines de parisiennes à l'éclosion successive et continue à laquelle nous assistons depuis cinq ans, et dans laquelle il nous montre, sur une échelle progressive et s'affirmant à chaque nouvelle création, les qualités de couleur, de mouvement et de vie qui en font tout l'intérêt et le charme. Examinez, en analysant un peu, la construction de ces œuvrettes, vous y trouverez les silhouettes générales accusées avec vigueur et netteté ; vous

remarquerez comment les masses se composent, heureusement combinées dans un emboîtement réciproque et se mettant mutuellement en valeur au lieu de se nuire, chacune d'elles motivée dans sa structure sur toutes ses faces et dans tous ses plans, par le rapport des masses voisines, le tout subordonné d'ailleurs à la masse et au mouvement général de l'ensemble, si bien que contrairement à ce qui se passe trop souvent, vous chercheriez en vain la face à présenter ; tout se silhouette, tout se motive dans tous les profils.

En somme, l'auteur procède comme la nature elle-même, et semble s'être pénétré du mécanisme qui nous la fait voir toujours variée dans ses effets, et unique dans ses moyens, du petit au grand. On retrouve de la sorte, chez lui, je ne dis pas la perfection des anciens, mais bien leur tradition, et nul doute qu'avec cette compréhension communiquée de proche en proche, nous n'assistions bientôt à une rénovation de l'art plastique.

Par ces probes et savants moyens, l'artiste arrive presque fatalement à nous charmer, et pour en revenir aux figurines de Dejean, nous revivons à les contempler, les impressions éprouvées au passage rapide, à l'entrevue furtive ou à la vue habituelle et continue de nos femmes parisiennes. On les reconnaît bien en effet, à leurs mouvements souples, à leurs gestes vifs : c'est la Parisienne du dehors, dans son cadre le plus habituel, affairée à ses emplettes, aux attributs de toilette et de costume d'un goût non équivoque et très artiste ; c'est la Parisienne coquettement assise en son intérieur, prête au papotage qui lui est cher, ou regardant complaisamment les détails de sa parure et de sa beauté ; c'est la Parisienne à sa toilette, si complètement femme et désirable.

L'ensemble de ces statuettes convenablement disposées, donne bien l'illusion d'un petit peuple féminin vivant et réel. Il n'eût pas été possible, j'imagine, d'obtenir ces effets par des moyens vulgaires, que l'artiste n'a garde d'employer et qui consistent par exemple à polir un visage ou des mains au détriment de leur forme, à sertir l'ovale d'un menton, à diminuer une bouche, à faire grimacer habilement les figures. Si de pareils procédés étaient à son service, je n'aurais rien à dire, et nous assisterions une fois de plus à cette production terne, sans couleur, sans vérité et sans force dont notre époque est sursaturée.

Le fait d'avoir établi ses figurines en s'inspirant non du sentiment ou de la mode, mais des principes fondamentaux de la construction et de la plastique, dénote chez Dejean un véritable et puissant tempérament de sculpteur, et fait écarter d'emblée comme puérile ou malicieuse à son égard, l'idée de le considérer comme un spécialiste en bibelots ou en frimousses de parisiennes. Aussi bien, j'en suis intimement convaincu, aurait-il pu nous présenter avec le même succès, des arlésiennes, des sablaises, des bolonaises ou des normandes, si le hasard eût voulu que ces figures se fussent offertes à son étude ; point n'est même besoin de le supposer, car s'il est

vrai que Dejean ait créé les types parisiens que nous avons appréciés comme ils le méritent, nous avons pu constater dans ses derniers envois ou dans des expositions particulières, la même valeur sculpturale dans des sujets très différents d'échelle et de genre ; je n'en veux pour témoins que les récentes statuettes « La Commère », « La Femme au canapé», « La Danseuse de Menuet ». Cette dernière pièce en particulier, me paraît être une synthèse de ses études antérieures ; j'y trouve réunies au maximum d'intensité les qualités de construction que l'on entrevoit déjà dans ses toutes premières œuvres, qui apparaissent évidemment et graduellement grandissantes dans les suivantes, jusqu'à s'imposer dans les dernières.

Dans le *Menuet*, la draperie du vêtement se développe avec l'ampleur qui convient à un pareil sujet ; le détail, nombreux, riche et varié, non pas traité pour lui-même et sans connexion, mais mis à sa place et vu comme une forme composante de plus grandes masses, fournit à ces masses leur raison d'être et de devenir à leur tour satellites de la forme générale. La profusion et l'abondance des étoffes interprétées de la sorte, n'enlèvent rien et viennent même concourir à la légèreté du mouvement qu'on retrouve, doué de toute sa grâce et de sa vérité, dans l'attitude entière comme en le moindre geste : c'est une véritable synergie d'effet, comparable à celle qui préside physiologiquement à chacun de nos mouvements. Le Menuet, sans nul doute, a dû tenter beaucoup d'artistes de l'époque ; je ne sais si l'on fit aussi bien, mais ne crois pas qu'on ait mieux fait. Il est remarquable que l'artiste ait pu reconstituer dans son costume et son allure, une danse disparue de nos mœurs et dont on chercherait en vain le modèle ; il lui est donc possible, avec une conscience sans cesse en éveil des lois générales, de se livrer à son imagination soumise toujours à un contrôle et à une critique sévères ; par l'imagination en effet ainsi guidée, le champ vaste est ouvert aux productions évocatrices et créatrices, non nécessairement parfaites mais jamais dépourvues de sens et d'intérêt.

C'est en vertu de cette direction artistique au sens intelligent, donnée à ses travaux, que Louis Dejean s'est encore révélé et confirmé sculpteur dans quelques œuvres autres que des figurines drapées, moins connues, mais non moins intéressantes, et comme celles-ci ne devant leurs effets qu'à l'heureuse mise en place et valeur des volumes. Nous connaissons de lui des figures nues ou mi-drapées, des bustes et des groupes dont nous avons vu le plus souvent les moulages en plâtre et quelquefois les marbres, ainsi qu'une médaille toute récente commandée par la Société des amis de la Médaille, et connue presque exclusivement des adhérents.

Dans toute cette série, fruit d'un même effort et d'une même belle tendance, Dejean réussit à nous donner les impressions de lumières fines et variées, éclatantes ou voilées que nous ressentons en face du nu. Qu'il s'inspire du modèle concret ou du modèle latent qu'il a su découvrir dans la nature (à laquelle il ne cesse de demander ses moyens et son contrôle,

et dont il se souvient), c'est toujours de sa part une interprétation heureuse, incomparablement plus sincère et plus vraie qu'une copie étroite ne pouvant se dégager du détail sans valeur, ni s'élever à l'enchaînement, à l'harmonie, à la loi, et pour cette cause, toujours entachée de pauvreté, d'erreur et de vulgarité.

— C'est bien dans la loi que réside le critérium de la beauté et de la grandeur, c'est elle que, spectateurs, nous subissons sans nous en douter, quand nous sommes conquis par les beautés de la nature aussi bien que par les belles œuvres des hommes ; c'est elle que nous cherchons, artistes, quand nous voulons traduire et transposer notre émotion, si bien que nous n'avons réussi à faire une œuvre véritablement digne de ce nom qu'autant qu'il nous a été possible de découvrir cette ou ces lois, de nous y conformer, de nous en servir en faisant obéir nos productions à des lois similaires. Et c'est par ce côté que les arts se ressemblent et se touchent véritablement, de même les sciences, car il apparaît bien, en effet, qu'un grand artiste est également un vrai savant et qu'un grand savant ne laisse pas que d'être un véritable artiste.

Les volumes et les masses doivent leurs dispositions réciproques et leur effet d'ensemble à la disposition des lignes qui les composent ; or, les lignes dans la nature, obéissent à plusieurs lois qu'il appartient sans doute à l'artiste de rechercher, mais certaines d'entre elles apparaissent avec tant d'évidence et de netteté qu'il peut nous être permis d'en envisager quelqu'une. Il semble que la ligne soit soumise à une loi de continuité et de variété dans la progression qui s'oppose à sa terminaison brusque ou à sa platitude ; elle renferme pour ainsi dire en elle-même, une vigueur et un essor inépuisables ; alors qu'elle paraît s'éteindre ou s'arrêter, on la voit retrouver dans une autre courbe, une énergie et une ampleur secondes, jusqu'à se résoudre par une chute d'où elle rebondit pour repartir encore, à la fois et sans cesse génitrice et engendrée comme en un cycle vital non discontinu. Et les masses qui ne sont en définitive que les résultantes de la ligne en ses diverses orientations, obéissent-elles aussi à cette loi qu'on retrouve partout dans l'infini cosmique des éléments.

Ce sont des lois analogues, créatrices d'ordre et d'harmonie, retrouvées dans les œuvres des grands maîtres, qu'ils soient musiciens, peintres, sculpteurs, poètes, écrivains ou savants, qui nous prennent, nous saisissent et nous forcent à l'émotion et à l'admiration.

Nous avons vu, à propos du *Menuet* de Dejean, comment l'artiste peut tirer un heureux parti de son imagination, avec le sens général de la forme, de la couleur et de la ligne, qu'il possède du fait de ses observations attentives et de son labeur ; nous en avons un nouveau témoignage dans une autre de ses statuettes, connue sous le nom de *Danseuse*. C'est une petite figure demi-nue, esquissant d'un mouvement souple, vigoureux et plein de grâce à la fois, un pas de danse ou d'envolée si l'on veut ; elle se

drape d'une écharpe légère, dont elle fait vaguer les plis au-dessus d'elle, motivant la pose de la tête et des bras dans un geste qui s'harmonise merveilleusement avec celui de la danse. Il se dégage de cette petite œuvre un souffle très intense de mouvement, de jeunesse et de joie; elle est un charmant produit de l'imagination complétée sans nul doute par l'étude, non la copie du modèle.

LA FIANCÉE
par *Louis Dejean.*

Dans une autre œuvre, de pure invention celle-ci, *Le Masque de Satyre* (sujet traité bien souvent et risquant fort de tomber dans la redite ou la banalité), Dejean parvient à donner une note bien personnelle, originale, et cependant toujours sculpturale. Sa façon hardie d'esquisser, de relier ses volumes, le fait aboutir naturellement à une très grande force d'expression que l'on retrouve d'ailleurs à des degrés divers dans ses bustes-portraits et dans son groupe en marbre : *Le Baiser.*

La Femme à la vasque, que nous avons pu voir lors de la dernière exposition de la Société Nouvelle des peintres et sculpteurs, dans les galeries de Durand-Ruel, est conçue et exécutée avec le même sentiment de la couleur et de la forme. L'artiste indique ici nettement sa conception large d'un nu qui, dans le calme et la pureté, ne perd rien de son charme.

Cette belle conception, il nous la fait partager plus complètement encore avec la *Médaille* que j'ai déjà signalée, et sur laquelle, avant de clore cette dissertation un peu générale, je désire ajouter quelques réflexions, ayant eu la bonne fortune d'en voir un des moulages en plâtre. La médaille se compose, sur une de ses faces, d'un groupe nu de deux jeunes adolescents, homme et femme, chastement enlacés, et, sur l'autre face, d'une jeune femme nue se voilant le visage d'un geste pudique. Il est difficile de ne pas être impressionné par la belle tenue de cette composition. Les figures, de proportions judicieusement choisies, s'y trouvent bien enchâssées dans leur cadre circonférentiel, qui ne les enserre ni ne les écrase ; leur saillie, pas excessive, accuse pourtant les contours et les formes d'une manière vigoureuse et très voulue, sans donner l'impression de statues appliquées sur un fond, et tout en conservant à l'objet son caractère de médaille. Quant aux qualités d'exécution, c'est ici qu'elles apparaissent le plus complètement et avec le plus d'aisance. Heureuse interprétation du modèle vivant, ces gracieuses figures, sans attitudes théâtrales, sans gestes emphatiques, et sans pose convenue, se présentent dans toute la simplicité de leur maintien naturel, amoureux et pudique, car bien que très voisins sur l'une des faces de la médaille, l'image des sexes différents ne suggère ici rien de vulgaire ni d'impur.

Sachons gré à Louis Dejean d'avoir réussi à se dégager des entraves de la mode, de l'intérêt ou de l'ambition trop hâtive, et d'avoir mis au jour, par son travail patient et éclairé, ces petits monuments d'un talent jeune, personnel et déjà très éloquent. Souhaitons qu'il continue dans cette excellente voie, qui, certainement, devra lui dévoiler de profonds et vastes horizons. Espérons qu'à son exemple une phalange d'artistes voudra s'engager dans des voies similaires et nous ouvrir enfin l'aurore d'une renaissance nouvelle.

En ce qui concerne Louis Dejean, je ne puis douter que son talent ne s'élargisse encore, car il paraît bien tenir le fil d'Ariane, et lorsqu'il l'a trouvé, l'artiste soutenu par le désir ardent ne peut plus s'égarer ni s'arrêter en chemin ; la route de la perfectibilité lui est ouverte, il n'a qu'à s'y lancer, et, de découvertes en découvertes, il complétera son œuvre qui ne peut que grandir en se fécondant sans cesse jusqu'à pouvoir devenir un monument imposant aux vastes proportions et rempli lui-même, à l'exemple de la nature, d'un charme, d'un attrait puissant et des plus précieux enseignements.

Dr Louis Bouvy.

L'ŒUVRE de Cyrille Besset

L'ART de Besset ne vise pas l'éloge et ainsi ne peut encourir de « jugements ». C'est rigoureusement qu'il accapare l'exil bleu qu'il s'est réservé, privant la critique de toute entrée chez lui. Mais si, de par sa grâce anxieuse et voletante, il échappe à ces forces mornes et taries qui jaugent, qui soupèsent, il invite aux préaux fleuris de son domaine tous ceux qui méritent cette fraîcheur.

Que sa patience dût être heureuse, dit exquisément Sarradin. Le peintre sait que nous avons nos amis-nés, et ne veut emmener que ses amis ; en sa confidence éperdue qui l'emporte, s'approfondit et le surprend, est le beau fruit de son bonheur d'être veillé.

Il diffère des timides par l'acuité de ses préférences, et des puissants par l'angoisse de son sourire. C'est ce par quoi il s'en écarte qu'il nous touche, et nous rend inaptes à prononcer. Peu d'artistes se sont laissés si tranquillement apercevoir hommes. Sa technique est celle d'une énergie qui parfois, souffre et se limite par excès d'enthousiasme. Chez lui l'élan et le pouvoir s'enserrent à la façon d'un bouquet, et aussi indistinctiment ; ou disons plutôt qu'il s'ébat loin des techniques, trop agité de confiance et de plaisir.

Evoquer cet art tourmenté de grâce, qui tour à tour s'enchante, se grise de son effort et se plaint, est dresser aussitôt la face émouvante du peintre. Chez peu furent aussi mêlés l'appel à la beauté vive et tendre des choses et l'effusion dans laquelle il exprime. Ivre de respect, il s'empresse, peureux de ne pouvoir tout dire, parce que tous les frissons le rencontrent.

Dans la plaisanterie du soleil sous les treilles, au foisonnement frais des allées de jardins choyés, sa ferveur amusée s'esquive, comme en des récréations de délices.

Puis il semble souffrir de l'univers de joie qu'il n'aura pas le temps de prodiguer. Il offre l'or de ses résignations dans la paix ardente de ses ciels mistraliens, et s'abandonne en leur magie d'une flexion folle et pieuse.

Mais retenu par la plus vivace finesse, et suprêmement jeune, il n'ose triompher que jusqu'à la douceur, étourdi de sagesse et de coquetterie.

Parmi d'humbles petites rues, aux toits chargés de trop de roses pâles, égarées dans le ciel envahissant, vers des collines fraîchies d'air bleu, comme à peine avouées, le peintre a promené son amitié pour les choses timidement jolies.

Jean Dolent, — cher à l'artiste — l'annonça : il est entré doucement dans le temps, s'opposant à tous regrets vains par la plénitude de son sourire.

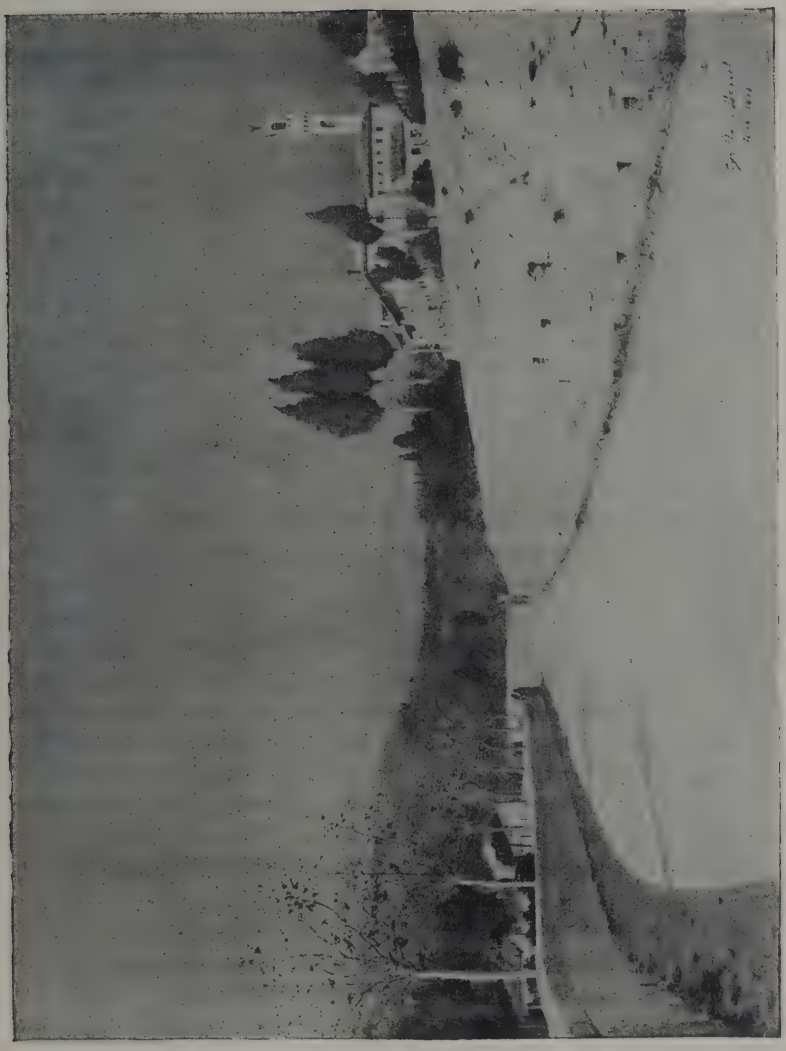
AUREL

NOTES D'ART

Expositions Gustave Loiseau, H.-C. Delpy, Félix Borchardt. Atelier Chanal.

MM. Gustave Loiseau, Camille Delpy et Félix Borchardt ont tous trois fortement subi l'influence de l'impressionnisme. Mais ils en ont adapté les procédés à leur façon d'exprimer. M. Gustave Loiseau ne se sert de la touche divisée que lorsqu'il le juge utile, et alors la différence du travail lui permet d'exprimer les différences de matière d'une falaise et de la mer. C'est d'ailleurs là qu'il est le plus heureux. Ses lointains se fondent tout à fait avec le ciel, et ses toiles ont une très grande harmonie générale. M. H.-C. Delpy, tout en mettant à profit les recherches des impressionnistes, n'a pas oublié les maîtres de 1830, et ses bords de Seine font parfois penser aux bords de l'Oise de Daubigny. C'est une parenté précieuse. Quant à M. Félix Borchardt, il suit de plus près Monet et Pissaro, mais avec des sujets divers. On le retrouve à l'*Exposition internationale des peintres et sculpteurs*, à côté de Frieseke, Legoût-Gérard, etc. Parmi les étrangers, Grimelund représente le Nord et rappelle souvent Thaulow. F. Stück expose une Sphynge de modelé excellent. Quant à Sargent, on sait qu'il s'est définitivement classé comme le Carolus Duran de l'Angleterre.

Mme et M. Chanal exposent aussi dans leur atelier de la rue Boulard quelques-uns de leurs travaux de cuivre. Ils essaient de renouveler l'art très ancien mais un peu oublié de la dinanderie. Mme Chanal apprit les procédés du métier en Angleterre dans l'atelier Ashbee ; quant au style des trois décorateurs du cuivre, il est tout à fait personnel. Tout en empruntant leurs motifs de décoration à la nature, comme ont fait les gens du moyen âge, ils s'efforcent de demeurer modernes et de créer des objets qui puissent entrer dans nos intérieurs. Si le caractère archaïque subsiste parfois, c'est à cause de la forme première et non de la décoration : ainsi dans leurs horloges à poids. Mais leurs plats en cuivre repoussé, leurs pare-étincelles,



A Nice
par *Cyrille Besset*
(Musée du Luxembourg).

leurs archèles pour pendre les vases, s'accordent avec le style contemporain. Le cuivre peut même entrer très facilement dans la décoration architecturale, non-seulement dans les détails comme les entrées de serrures, mais encore dans des plaques de portes, dans des panneaux, dans des frises.

On voit à l'âtelier Chanal de curieux exemples de ce mode d'ornementation. L'animal et la plante y alternent simplement interprétés : ici, ce sont des fleurs, des soleils, ailleurs des paons et des oiseaux de paradis. Le ton du cuivre s'allie de plus parfaitement avec celui des boiseries, et les patines différentes qu'on peut donner aux fonds permettent de varier les effets et de mieux faire ressortir le motif décoratif. Enfin, et ce n'est pas inutile lorsqu'il s'agit de décoration pratique, la matière est peu coûteuse, et le travail même, malgré qu'exécuté toujours à la main, n'en augmente pas trop le prix. Je veux signaler encore une des dernières applications tentées par MM. Chanal : c'est le cadre pour photographies d'art, dessins ou tableaux. Il est certain que le procédé du cuivre repoussé donne à ce cadre un caractère artistique très varié, et qu'il pourrait remplacer avec grand avantage la banale moulure de plâtre doré dont on a coutume de se servir.

Tristan Leclère.

Le Monument d'Henry Becque (1)

(Michel Pauper)

Dans une de ses dernières visites académiques, un académicien accueillit H. Becque avec ces mots : « Vos confrères, les auteurs dramatiques, sont détestables pour vous ». Et Becque, à quelque temps de là, disait : « Si j'avais été peintre ou musicien, ils me rendraient plus de justice... quel homme aimable ! diraient-ils... ce qu'ils ne me pardonnent pas c'est d'avoir fait du théâtre comme eux... ou autrement qu'eux ! » Or Dumas, Pailleron, Bornier sont morts ; Sarcey aussi. Et ceux qui, dans l'art du théâtre, pourraient assez dignement s'intituler les confrères de Becque, ne vivant point sur l'héritage de Scribe ou de Meilhac, ceux-là sont des élèves de l'auteur des *Corbeaux* et de la *Parisienne*. Ils n'auront pas l'ingratitude de le nier. Quant à M. Claretie, il est d'âme trop juste pour s'éterniser dans la rancune ; il serait bien capable même de reprendre les

(1) Voir *La Plume* du 15 novembre 1902.

Corbeaux, commme M. Ginisty reprendra quelque jour, à l'Odéon, *Michel Pauper*, ce qui prouverait enfin que l'œuvre, du jour où elle est née, peut vivre indépendante de l'homme qui l'écrivit et que l'on ne doit pas reprocher au génie de celle-là les boutades de celui-ci. Il importe, au surplus, d'être infiniment conciliant. Dans quelques mois, on élèvera un monument à Becque. Lorsque récemment la municipalité annonça que la tombe de l'écrivain avait disparu, quelques-uns de ses amis fidèles eurent l'idée de remplacer la tombe impuissante à perpétuer le souvenir de son apparence terrestre par un monument qui daterait l'immortalité de son œuvre. La statufication est un défi de la pierre qui reste au temps qui passe et elle est, aux yeux de la foule, la consécration définitive de la grandeur. Mais où recueillir les fonds nécessaires à l'érection du monument ? Un des interprètes et des amis du dramaturge, actuellement sociétaire au Théâtre Français, le noble tragédien Paul Mounet a eu la très louable idée d'organiser, au bénéfice de la statue de Becque, une représentation unique d'une de ses pièces oubliées, *Michel Pauper*. M. Adrien Bernheim s'est fait, dans le *Figaro*, l'éloquent avocat de ce projet.

Il présente, à mon sens, un double intérêt : celui d'associer le peuple tout entier à l'œuvre de réparation entreprise en faveur de la mémoire d'un auteur plus inconnu que méconnu de lui, et de mettre en lumière une pièce qui, parmi les autres créations de Becque, est injustement dédaignée.

Michel Pauper, représenté en 1870 à la Porte-Saint-Martin, par Taillade, Clément-Just, etc., repris à l'Odéon en 1886, par Paul Mounet, A. Lambert père, Dumény, Mme Segond-Weber, Favart, eut une fortune malheureuse. Des imbéciles malveillants établirent, en 1886, une comparaison absurde entre *Michel Pauper* et le *Maître de Forges* qui triomphait au théâtre de Madame. Entre l'un et l'autre il n'y avait pas à hésiter : la critique et les bourgeois donnèrent le premier prix à M. G. Ohnet. Que les temps sont changés ! Nul ne se douterait aujourd'hui que M. Georges Ohnet vit encore et que H. Becque est mort. Le public odéonien fut lui-même assez peu compréhensif des beautés de *Michel Pauper*. Paul Mounet me contait que, lors de la reprise de 1886, à la scène du troisième acte, où le Président du Conseil municipal harangue Pauper en termes boursouflés et affreusement banals, le public applaudit naïvement la tirade qui, dans l'esprit de l'auteur, constituait la plus cruelle des charges. Becque, dans les coulisses, pleurait de rage. Il est vrai que la pièce se releva superbement dès le quatrième acte, mais la fin tragique du cinquième glaça l'enthousiasme des spectateurs pressés d'aller quérir leurs pardessus.

Michel Pauper, transition entre le drame romantique et la pièce naturaliste, marque une date importante dans l'histoire du théâtre contemporain. Si *la Parisienne* est une œuvre de talent aigu et exact, d'ironie pro-

fonde et serrée où, suivant les allées et venues des fantoches mondains qu'il déshabille, son œil averti se joue en le réseau de leurs sentiments médiocres et sourit de leurs tristesses, — si les *Corbeaux* sont une œuvre de grand talent, et dans leur probité robuste, la plus énergique satire sociale qu'on ait, depuis Molière, écrite, — *Michel Pauper*, drame imparfait, doit être mis de pair avec ces deux parfaites comédies, parce qu'il s'y révèle, à un état tout spontané, le génie librement éclos de Becque : génie dans l'action si brutalement logique et qui, au risque d'être accusée de mélodramatisme, suit sa marche sombre et fatale ; génie dans la psychologie hardie qui, quoique le remplissant, dépasse le cadre de l'observation courante et demande au symbolisme des formes plus idéales et plus neuves ; génie dans les visées sociales d'une philosophie qui n'est pas détachée du drame, mais se fond avec lui ; génie enfin dans le style tour à tour large, éclatant, sobre, ramassé, et qui, toujours dramatique, s'adapte fidèlement dans sa noblesse, sa poésie ou ses âpretés, aux péripéties de l'intrigue. Les personnages, tout en obéissant à des sentiments ou à des instincts, représentent des idées distinctes. *Pauper*, c'est le peuple dont la fraîche puissance se heurte, dans son développement, aux préjugés qui le circonscrivent, c'est le peuple vierge aux prises avec une société corrompue par des siècles de jouissance. Les lois lui donnent le pouvoir de fraterniser avec elle et au besoin de la diriger, mais elle exploite son ignorance et use sa force. L'incarnant en trois types, Becque peint la noblesse telle que l'a transformée le règne de la démocratie, la noblesse agioteuse et vénale (de la Roseraye), la noblesse de parade et d'écusson « éclaboussant la ville de ses duels, de ses procès, de ses scandales,... mignons d'autrefois devant les aventuriers d'aujourd'hui » (de Rivailles), la noblesse laborieuse, qui « apporta ses titres sur l'autel de la Révolution », courtisans mués en citoyens (Von den Holweck). Mme de la Roseraye et Hélène figurent les deux faces de la femme, la mère assagie par la douleur et dont le geste pardonne, la jeune fille de race impétueuse et romanesque, que révolte la banalité de la vie et qui préfère le péché au « devoir sans grandeur. » Les personnages épisodiques ou secondaires eux-mêmes sont, dans leur vie si pittoresque, des entités. Voici l'ouvrier, la femme du peuple, le bourgeois, représentant du peuple, etc... Du romantisme, Becque a gardé l'habitude de l'abstraction et de l'antithèse, mais l'abstraction revêt chez lui une forme agissante et claire ; l'antithèse, modérée, tend à redevenir le contraste instauré par les classiques. D'autre part, Becque est, dans *Michel Pauper*, un des précurseurs du naturalisme, par sa volonté de fixer en sa laideur ou sa simplicité la réalité humaine, par ses dons de perspicacité et de justesse psychologiques, sa nette vision des choses ; mais il tempère la rudesse et l'amertume concentrée du naturalisme par son goût de l'effet théâtral et de la scène à faire, il cache la tendance à l'impassibilité de l'école naissante sous un air de pitié et de *sympathie* romantiques, il atténue la

crudité de ses peintures en les soumettant à la méthode d'observation des réalistes classiques.

De cet équilibre parfait entre la forme et le fond, résulte pour l'œuvre une harmonie générale qui en fait un des meilleurs et des plus originaux drames du siècle dernier. Le dramaturge du moment, M. Paul Hervieu, dans son refus de sacrifier au modernisme et à la mode, s'est justement inspiré du Becque de *Michel Pauper*.

Becque aura été un universel novateur Sans doute, a-t-il donné dans *Pauper* la plus saine et la plus durable formule de ce drame social que sera le drame de demain. Mieux que le bourgeois Augier, dont la philosophie ne va pas plus loin que l'anticléricalisme du *Fils de Giboyer* ou le libéralisme du *Gendre de M. Poirier*, mieux que l'avocat Dumas fils qui furieusement tourne comme un fauve dans le cercle vicieux des lois, et use son émouvante rage de dents sur les barreaux de la cage du Code, Becque a rappelé le théâtre au souci des idées objectives et impersonnelles, à l'amour des généralités. Ce qu'Ibsen et les Scandinaves, ce que les dramaturges allemands contemporains prétendent avoir découvert, existe chez Becque à un état plus intense et plus pathétique : plus intense en ce sens que la philosophie n'y verse pas dans l'idéologie confuse ou la morale pédante, plus pathétique parce que, les évitant, elle s'y traduit en problèmes concrets de conscience et non en abstractions insensibles et monotones.

Pour ces diverses raisons, il convient d'applaudir à l'initiative de MM. Paul Mounet et Adrien Bernheim, grâce à laquelle *Michel Pauper* sera réhabilité ; et *la Plume* ne pouvait rester silencieuse puisqu'elle possède à la place d'honneur de sa bibliothèque l'œuvre complète de ce glorieux indépendant qui fut son ami.

Charles Méré

Art et Critique

Adrien Mithouard : *Les Frères Marcheurs*, poème (Bibliothèque de l'*Occident*). « Le peuple universel des heureux » : tous les hommes, connurent une civilisation bénie, telle qu' « il ne leur restait plus qu'à vivre... A leur place pensaient d'attentifs appareils. » Plus de communions, d'échanges de pensées ou d'actes : « Ils devinrent un peuple triste. Rien n'étant plus ni beau ni laid... Ils ne songeaient qu'à l'affaire monotone de respirer... Ils n'avaient plus la force de porter leur tête. » Or se lève un héros « qui fit ce rêve, D'aller tout droit devant lui... Et de marcher purement sur la terre, Pour rajeunir et pour sauver les hommes. » Il va ; d'autres apôtres le suivent, qui passent multitude : « Ainsi marchaient sans fin les migrateurs étranges. Décidément en route vers n'importe quoi. » Et ainsi, ils sauvent le monde. Idée neuve et grande. Mais qu'un vouloir de concision traduit par une forme abrupte, voire prosaïque : le poète semble se contraindre à penser non par images et rythmes, mais en savant, sismographe ou médecin, enregistrant les phases d'un phénomène.

Le *Tourment de l'Unité*, ouvrage philosophique, fut indéniablement plus lyrique que ce sommaire d'un poème que le poète de *Pauvre Pêcheur* ne se peut dispenser d'écrire.

La noblesse de l'œuvre d'ailleurs se parfait d'une présentation de tout point admirable ; ces caractères « Grasset », larges, amples, gras, dont les dimensions insolites à notre typographie étriquée et la gravité amène, ramènent aux largesses de l'imprimerie incunable, s'harmonisent aux vastes feuillets d'un feutre crêmeux, étoffé, appellent le lutrin, provoquent cette sage gourmandise de la main et de l'œil, prédisposant à son tour aux nobles délectations de l'esprit. Exemple plus beau de n'être capricieux, mais épanouissement d'un parti-pris, comme assumement de mission. M. Mithouard fonda, et, avec M. Vielé-Griffin, préside à la revue (traditionaliste et nationaliste, elle le proclame) *l'Occident*, où l'obstination du bien dire et du noble penser par une dignité se manifestent et une beauté extérieures pareillement édifiantes. Une telle foi active dans l'association de l'art et le métier (typographique, libraire, littéraire), pour une fin de piété vers le beau, ne peuvent que fortementt et bien heureusement influer les esprits inquiets de rénovation.

Fagus.

Bibliographie

LE SECRET DES ROBES, par Marius-Ary Leblond, (*Fasquelle.*)

« Une intrigue telle qu'en peuvent rêver les jeunes filles », préviennent les auteurs en une courte préface : — La Jeune Fille, Luce, « la pureté exprimée en harmonie » a été élevée en Algérie, devant la nature éblouissante, par un père, vigneron lettré, et par le célèbre poète Abel Florence qui a cultivé en elle, avec « le goût de la volonté et de l'initiative » l'amour de la couleur et l'intelligence des paysages. Cinq jeunes hommes de diverses nationalités surviennent, et c'est autour de la Jeune Fille, de leur part, une gracieuse et intellectuelle rivalité. L'un d'eux l'obtient au sortir de simples péripéties, parce qu'il a trouvé la *couleur* d'élection qui doit le faire aimer de cette impératrice des nuances. Mais cette intrigue n'est qu'accessoire, il faut chercher le charme de cette œuvre dans la valeur du décor et dans l'adaptation des personnages à ce décor. — Ce livre est inondé de lumière, d'une belle lumière sinueuse et palpitante dont s'émeuvent et s'animent les choses que sont les êtres, et les êtres que sont les robes. Car il faut admirer ici l'attrayante place que tiennent les robes de la jeune fille, si peu mondaines et si éloquentes. Elles sont par leurs teintes choisies, par la signification de leurs rayonnements, les élégantes dénonciatrices des divers états de sentiments de la mobile héroïne, de cette tendre Luce, qui traduit si simplement les déploiements de soie du soleil, les rideaux de mousseline de la pluie.

Cette ivresse de lumière qui met aux propos des personnages, ainsi qu'en leurs gestes une limpidité volontaire et insinuante, on la retrouve dans le style de M. et A. Leblond, j'allais dire dans leur « métier », tant l'on se sent plus près ici du pinceau que de la plume. Je le comparerais volontiers, à cause de sa vacillante souplesse, aux taches de soleil sur la mer, taches que le jeu des vagues et des nuages fait aller et venir, paraître et disparaître, avec une furtive précision. Par un procédé qui fait songer aux valeurs qu'obtiennent les peintres par la superposition des couleurs, Marius et Ary Leblond arrivent à montrer aux yeux les plus septentrionaux les paysages chauds et passionnés de l'Algérie. C'est bariolé comme un jardin, mouvant comme un arbre, flexible comme une colline. La ruse mobile de leurs phrases se faufile autour des nuances les plus insaisissables, les retiennent et les fixent ; peu sont aussi évocateurs.

Arabesque, ce mot qu'ils emploient fréquemment, me paraît pouvoir définir d'une façon sensible leur manière de penser et d'écrire : une sinuosité précieuse, hardie, subtile, pleine de savants enchevêtrements où le fil ne se rompt ni se perd. Une audace prestidigitatrice qui se plaît à des variations de virtuose. Marius et Ary Leblond possèdent de l'Africain cette agilité patiente qui fait si ardemment sentir, et de l'Européen cette inquiète

sentimentalité qui fait hésiter à comprendre : c'est là que réside peut-être l'attrait nouveau de leurs œuvres où se combinent la violence et la tendresse.

Jean-Louis Vaudoyer.

Le Périple

DE LA LITTÉRATURE ET DE L'ART

LE MÉTAL CONJUGAL

On sait que les chimistes appellent « métal conjugal » le radium dont la découverte est due à la collaboration de M. et Mme Curie.

Ce métal se recommande aux gens économes : s'il coûte trente millions de francs le kilogramme, pour cette somme modeste une fois versée, on s'assure une source inusable de lumière et de chaleur, un capital radio-actif dont les modes de chauffage et d'éclairage actuellement connus ne représentent que la rente.

Jéhovah armait déjà ses anges d' « épées de feu » en radium : solidité, durée.

Mais, aucun des savants qui ont étudié le « métal conjugal » ne s'est aperçu d'une de ses propriétés, non moins conjugale que merveilleuse.

On sait que certains animaux — les abeilles — reproduisent à leur gré tel ou tel sexe.

Le radium permet de réaliser un bizarre phénomène que nous n'expliquons pas, nous nous contentons de citer les faits :

Dans le numéro de Noël de *la Vie Heureuse*, une photographie nous présente le petit garçon de M. et Mme Curie. L'enfant est vêtu d'un costume marin. Le cliché porte d'ailleurs pour légende, en toutes lettres capitales : M. et Mme CURIE ET LEUR PETIT GARÇON.

Dont acte.

D'autre part, dans le numéro de *Femina* du 1er janvier 1904, nous lisons, au-dessous d'une autre photographie enfantine dont la différence, quant au sexe, ne laisse aucune espèce de doute : IRÈNE CURIE, et en outre : *Voici le portrait de la* PETITE FILLE *de Mme Curie, Irène, âgée de six ans.*

N'y a-t-il, dans l'un et l'autre journal, qu'un effet de radiographie, simple radiographie ?

Ou n'y a-t-il pas eu, dans *Femina*, « adaptation au milieu » ?

Alfred Jarry.

LA PLUME

A propos d'un Banquet

Des gens disaient :

« L'enthousiasme est mort. Les flammes d'autrefois sont éteintes. Le soleil est enterré. »

Ils disaient encore :

« La Poésie est un jeu d'enfants attardés parmi les hommes, d'enfants qui pleurent et qui rient pendant que les hommes connaissent les durs labeurs. Ignorant les vrais plaisirs et les douleurs vraies, exaltés tour à tour et déprimés par des joies et des tristesses anormales, inutiles à tous et bourreaux d'eux-mêmes, les poètes vaquent à des travaux futiles. »

Emile Verhaeren, dans le toast et dans les vers qu'on lira plus loin, a répondu à ces fossoyeurs qu'on n'enterre pas le soleil et que la Poésie est immortelle.

Ils disaient aussi, les gens :

« La Jeunesse manifeste une frénésie d'idées générales, une rage de logique qui vraiment déconcerte les hommes de bon sens que nous sommes. Nous ne nions pas que les idées générales ne puissent être parfois d'un commerce agréable, mais il faut les comparer à ces jolies jeunes femmes dont l'homme d'esprit recherche souvent la société mais qu'il ne saurait être pour lui question d'épouser. Quant à la logique, c'est un exercice intellectuel qui est sans application dans la conduite ordinaire de la vie. L'homme qui conformerait ses actes aux exigences de la logique, de la logique du moins telle que la comprend la Jeunesse, serait un fou, car aucune société basée sur la logique ne

saurait avoir des chances de durée. La vraie logique, c'est celle qui nous apprend à vivre en harmonie avec le monde qui nous entoure. Toute autre logique est la fille de l'enthousiasme, d'un enthousiasme ayant pris conscience de soi-même et d'autant plus dangereux.

« Evidemment, la Jeunesse semble avoir raison parfois contre nous, dans l'absolu, mais nous vivons dans le relatif. Elle nous traite d' « arrivistes », cette impuissante, mais la Science nous venge suffisamment de ses mépris en nous prouvant que la première condition de la vie c'est l'adaptation au milieu. Nous, les intelligents, nous avons compris cette grande vérité biologique et, pour l'avoir comprise à temps, nous n'avons pas gâché notre existence en des rêveries qui empêchent l'action ; nous n'avons pas usé nos forces à vouloir réaliser des désirs d'amour, de beauté, de justice qui, étant donné les conditions économiques des sociétés modernes, sont de moins en moins réalisables.

« La Jeunesse, elle, celle qui a vingt ans comme celle aussi qui en a soixante, n'a pas compris cette grande loi, ou, l'ayant comprise, n'a pas eu la volonté virile d'y conformer sa vie, courageusement. Elle manque donc de la vraie intelligence, de celle qui subordonne le désir de faire au pouvoir de faire et, connaissant ses ressources, ne tente rien au-delà. C'est cette intelligence-là, celle-là seule, qui fonde les foyers durables de bonheur et de paix, les foyers paisibles des vallées, parmi les blés et parmi les roses ; car ce n'est pas sur les falaises ébranlées par le vent du large que le sage doit asseoir sa fortune. »

A ces gens, Eugène Carrière a répondu, en de graves et fières paroles, que la Jeunesse avait toujours raison et qu'ils sont à plaindre vraiment ceux qui la laissent mourir en eux.

Et, ce soir-là, quelques-uns d'entre nous, de ceux chez lesquels l'approche de la quarantaine n'a pas tari les sources vives des jeunes ardeurs, contemplaient le Poète assis entre le Sculpteur et le Peintre et songeaient à l'éternité de ce que les hommes appellent des rêves.

Ils songeaient aussi que si, ce 23 Janvier dernier, Constantin Meunier avait pu suivre son désir et quitter Bruxelles, les trois plus grands artistes du monde auraient avec nous salué Verhaeren, nous donnant ainsi comme un avant-goût de la fête que nous préparons, que nous voulons significative d'un indéfectible espoir en la Beauté, où nous acclamerons Eugène Carrière, Constantin Meunier et Auguste Rodin.

LE BANQUET EMILE VERHAEREN

Le samedi 23 janvier dernier, au restaurant des Sociétes Savantes, Emile Verhaeren, ayant à sa droite Auguste Rodin et à sa gauche Eugène Carrière, a présidé le XVIII[e] Banquet de la *Plume*.

Au dessert ont été lus les télégrammes suivants :

« *De tout cœur m'associe à cette fête en l'honneur de mon vieil ami le grand poète.* Constantin Meunier ». — « *Salut à Verhaeren le grand poète. De cœur avec vous tous.* Albert Besnard ». — « *Cher grand, de toute mon admiration avec vous. Retenu à Courtrai par une conférence où j'exalte votre œuvre.* Camille Lemonnier ». — « *Avec toi.* Maeterlinck. »—« *La Société Littéraire de Courtrai, réunie à la conférence de notre cher Camille Lemonnier, acclame votre œuvre.* Le Président : Alfred Centner ». — « *L'Idée Libre de Bruxelles acclame le haut poète Emile Verhaeren.* Idée Libre ». — « *Artistes poètes berrichons expriment entière admiration au génial Verhaeren, notre grand poète socialiste.* — Michel Abadie, Begassat, Sylvain Lasseur, Malveau, Perrin, Jossant ». — « *A mon glorieux maître et vieil ami Emile Verhaeren, salut. Empêché d'assister à la fête, je m'associe à tous pour l'acclamer de tout cœur. Vive Verhaeren !* Eugène Demolder ».

Il a été ensuite donné lecture des lettres d'excuses :

De M. Paul Adam : « *Soyez mon interprète auprès du grand esprit, du superbe poète Emile Verhaeren, pour lui exprimer mes regrets de ne pouvoir me joindre à ses plus fervents admirateurs, mais mon état de santé me retient à la chambre depuis plus d'un mois* » ; de M. Charles Cottet qui aurait été heureux de pouvoir assister au banquet pour « *exprimer au grand poète ses sentiments de sympathie et de chaude admiration* » ; de M. Henri de Régnier : « *Quoique je n'aime pas les banquets, s'il y en a un où je fusse allé, c'eût été certainement à celui de Verhaeren que j'admire et que j'aime infiniment, mais samedi je ne suis pas libre, et je n'ai, à mon grand regret, aucun moyen de me dégager pour ce soir là. Sans cela j'aurais été heureux de fêter avec vous ce grand poète* » ; de M. Alfred Jarry : « *589 kilomètres et 18 mètres de regrets... et un toast par kilomètre à la prospérité d'Emile Verhaeren* » ; de M. Vielé-Griffin : « *Je regrette d'autant plus d'être empêché de m'associer à votre hommage à*

Emile Verhaeren, que je fus le premier à faire connaître notre grand poète aux lecteurs de la Plume. *La gloire est venue depuis et dans l'assentiment unanime désormais, permettez-moi de renouveler l'expression de ma constante admiration.* »

TOAST D'ÉMILE VERHAEREN

Mesdames, Messieurs,

Je vous remercie nettement de l'honneur que vous me faites ce soir. Je tiens à en préciser, immédiatement, la portée. C'est l'art que vous honorez, à travers moi. Je ne suis et ne veux être que le prétexte qui vous permet de l'acclamer une fois de plus.

Boès m'ayant demandé quelques vers pour la *Plume*, j'ai terminé hier un léger apologue. L'Art y est vengé et magnifié. Il y est proclamé le maître de ceux qui le nient et l'espérance ferme et claire de ceux qui le servent. Je ne puis mieux faire, je crois, que de vous lire ce petit poème à cette heure où toutes nos pensées sont joyeusement associées.

Le Fossoyeur Hagard

Dans un champ d'orge et de méteil
A coups de bêche, à coups de sonde
Le fossoyeur creuse un grand trou.
« Si cette fosse est si profonde
C'est pour y tasser le soleil »
Dit-il — et ses grands yeux sont fous.

Obstinément à la besogne
Sa bêche mord, sa bêche cogne
La terre et la brise et la broie.
Ses coups sonnent mornes et creux,
Les bois autour de lui déploient
Leur ombre — et l'astre est derrière eux.

Pourtant un rang de trembles
Laisse filtrer des rayons roux
Qui vont frapper soudain la bêche
Et descendent au fond du trou
Et pénètrent la terre sèche
Et l'homme exulte — et ses mains tremblent.

Son torse bout, ses bras fiévreux
Remuent des blocs de sol ocreux
Pour étouffer sous terre un leurre.
Son sang brûle comme du feu.
L'homme exulte d'être à cette heure
Celui qui croit tuer un Dieu.

Et la nuit vient et le vent sombre.
Le fossoyeur assis dans l'ombre
Sur la fosse, paraît géant.
Il ne voit pas monter l'aurore
Et sa voix vainement sonore
Nous crie : « Il est dedans... dedans ! »

Il est ainsi des gens... des gens.

Mesdames, Messieurs,

Je bois à la poésie immortelle.

Une ovation magnifique est faite au poète, que M. Karl Boès remercie en ces termes :

« Je vous remercie, mon cher Verhaeren, d'être venu ce soir au milieu de nous, d'avoir fait violence à vos habitudes, à vos goûts, pour nous prouver une sympathie dont nous ne pouvions douter mais dont la manifestation, en un de nos banquets traditionnels de la *Plume*, nous est singulièrement précieuse.

« Votre présence, évocatrice d'une vie discrète et dédaigneuse des honneurs, vouée toute à la Beauté et à la Bonté, est de celles qui doivent susciter les jeunes courages, et rappeler aux hommes qu'il est des Tours d'Ivoire, d'où l'on peut entendre, d'un cœur pitoyable, les sanglots des faibles opprimés par les forts.

« Au nom de nos amis qui sont ici ce soir, au nom de ceux qui, absents de Paris ou retenus par la maladie, n'ont pu venir vous acclamer avec nous, au nom de notre jeunesse qui admire votre œuvre et qui vous aime, mon cher Verhaeren, je bois à votre santé. »

De tous les côtés alors des voix s'élèvent : « Carrière ! Carrière ! »

Et le grand artiste, au milieu d'un silence impressionnant, fait d'admiration et de piété, prononce un toast dont voici quelques passages :

Dans un champ d'orge & de méteil
A coups de bêche, à coups de sonde
Le fossoyeur creuse un grand trou
"Si cette fosse est si profonde
C'est pour y tasser le soleil"
Dit-il — & ses grands yeux sont fous.

Obstinément, à la besogne
Sa bêche mord, sa bêche cogne
La terre & la brise & la broie.
Ses coups sonnent mornes & creux
Les bois autour de lui déploient
Leur ombre — & l'astre est barrière eux

Tandis le soir un rang de tremble
Laisse filtrer des rayons rouges
Qui vont frapper soudain la bêche
Et descendent aux flancs du trou
Et pénètrent la terre sèche
Et l'homme exulte — & ses mains tremblent

Fac-simile d'un autographe d'Émile Verhaeren.

(*Toast au banquet du 23 janvier*)

TOAST D'EUGÈNE CARRIÈRE

...Je voudrais dire combien belle et générale se présente à mon esprit l'idée de la jeunesse, l'âge sacré pour l'homme, celui qu'il regrette à tout jamais d'avoir méconnu. C'est l'instant où l'homme est en accord absolu avec la jeunesse éternelle de la nature, où l'énergie créatrice domine son être et fait de l'héroïsme une vertu familière.

Dans ce moment si beau et si court l'homme est maître de son destin. Il peut vouloir la recherche de sa propre nature, découvrir son image dans ses semblables, jouir de la reconnaissance des causes profondes de la vie, ou se complaire à la satisfaction passagère des apparences.

La lassitude et la tristesse des voyageurs des mauvaises routes nous disent que partout se trouvent la souffrance et la mort.

Que du moins notre souffrance ait une raison haute et généreuse. Qu'elle soit la préparation aux beaux lendemains.

Les Poètes ont le sens du vrai chemin, ils savent les réalités invisibles que la vie nous dévoile au cours de notre labeur.

Dans nos mains d'enfant ils mettent un mystérieux miroir dont les profondeurs confuses nous charment. A la fin de la journée tout se précise. Notre âme rejoint son image. Que notre effort nous prépare à la joie d'une ressemblance désirée.

J'exprime à notre ami Verhaeren, à ce noble poète, ma gratitude admirative pour tout ce que son âme a mis dans la mienne.

Les applaudissements éclatent. Il faudrait une plume de poète pour dire comme il convient de quelle profonde émotion ces applaudissements furent les signes.

Dans ce moment si beau et si
court l'homme est maître de son
destin. Il peut
la recherche de sa propre nature :
découvrir son image dans ses
semblables. Jouir de la connaissance
des causes profondes de la vie. ou
se complaire à la satisfaction
passagère des apparences
La lassitude et la tristesse
des voyageurs des mauvaises routes
disent
nous que partout se trouvent la
souffrance et la mort
Que du moins notre souffrance ait
une raison haute et généreuse.
qu'elle soit la préparation aux
beaux lendemains.
Les Poètes ont le sens du vrai
chemin. ils savent les réalités invisibles
que la vie nous dévoile au cours de notre
labeur.

Fac-simile d'un autographe d'Eugène Carrière.

(Toast au banquet du 23 janvier)

Après quelques paroles de P.-N. Roinard qui salue le magnifique exemple d'indépendance et de fierté que donne Verhaeren et de Léon Maillard qui, avant de quitter Paris pour le Yun-Nan, nous rappelle de vieux et chers souvenirs, on se sépare en se donnant rendez-vous au prochain banquet.

Etaient présents au banquet :

MM. Ackermann, Armory-Dauriac, A. Bans, Henry de Braisne, Brunet-Milton, Léon Bazalgette, André Barre, Karl Boès, Eugène Carrière, Alexandre Charpentier, Henry Coste, J. Cabrero, Cervigon, Henry Couannier, Dr Claude, Ed. Ducoté, Louis Dejean, Etcheverria, Georges Etber, Fernand Dauphin, Jean Dolent, Diriks, Max Daireaux, Pierre Dauze, A. Dervaux, A. Desmeth, Dufrénoy, Louis Dumur, Aagat Dangen, Charles Doury, André Fontainas, Félix Fénéon, Gabriel Fabre, Georges Flé, Fagus, Edmond Fazy, P. Gilbert, Alphonse Georget, Pierre Halary, Henri Héran, A.-F. Hérold, Hirn, Francisco Iturrino, Harris Hange, Pierre Jaudon, Marius et Ary Leblond, Olivier de La Fayette, Le Sidaner, Paul-Hyacinthe Loyson, Maurice Le Blond, Lugné-Poe, Maubel, Eugène Montfort, Victor-Emile Michelet, Gabriel Mourey, Léon Maillard, Polti, G. Périn, Maurice Prax, Sylvain Pitt, Edmond Pilon, Ch. Plumet, Jova Pantélitch, Pierre Quillard, Auguste Rodin, E. Rocher, Théo van Risselberghe, J. Rosny, Maurice Raynal, François Roques, Jean Rodes, Yvanhoé Rambosson, P.-N. Roinard, Charles van der Stappen, Carel Scharten, Th. Spicer-Simson, Camille Schültz, Charles Saunier, Henri Tacon, Octave Uzanne, Pierre Villetard, Max Volotchine, André Veidaux, P.-E. Vibert, Alfred Vallette, René Wisner.

Mmes Karl Boès, Diriks, Fernande Etcheverria, Gonyn de Lurieux, Hérold, Iturrino, de Laversay, Amélie Lecoq, Vera Malfitano, Stuart Merrill, Octave Mirbeau, Henriette Normand, Rodenbach, Maria Talbot et Mlle de Laversay.

Se sont excusés :

MM. Armand Dayot, Berardi, Henry Detouche, Henry Eon, Georges Pioch, Adolphe Retté, Paul André, James Ensor, Camille Pelletan, Paul Michon, Arne Hammer, Alexandre Natanson, Gaston Calmette, Henry Baüer, Robert Scheffer, Charles Darantière, Henry de Régnier, Pierre Roche, Stefan Zweig, Maurice de Faramond, Charles Méré, Otto Friedrichs, Laurent Tailhade, Emile Lante, Mécislas Golberg, Dr Louis Jullien, Adrien Hébrard, Nicolas Deniker, A. Lamotte, Alphonse Aulard, Albert Fleury, Eugène Lintilhac, Louis Ganderax, P. et V. Margueritte, Adolphe Chudant, Maxime Maufra, Georges Charpentier, Paul Hervieu, Dr Mardrus, Rosso, Raymond Bouyer, Maurice Griveau, Paul Escudier, Bénassit, Camille Chabert, Joseph Bernard, Jules Adler, Maurice des Ombiaux, Alfred Jarry, Paul Adam, D. Halévy, Francis Vielé-Griffin, Georges Denoinville, Eugène Demolder, Seménoff, Constantin Meunier, Edouard Conte, Charles Cottet, Saint-Georges de Bouhélier, Alcanter de Brahm, Joseph Uzanne, Adolphe Lacuzon, Fernand Gregh, Claude Cohendy, Michel Abadie, Maurice Maeterlinck, Camille Lemonnier, Albert Besnard, Léon Hennique, Alexandre Bigot, Henri Degron, Emile Bourdelle, Ernest Raynaud, Léon Riotor, André Beaunier, Jules Le Petit.

Mmes Lucie Delarue-Mardrus, Maurice de Faramond, Carel Scharten, Mlle Judith Cladel.

Souvenirs sur le Symbolisme

(*Suite*) (1)

J'étonnerai beaucoup de critiques qui ont déduit de ses œuvres tant de théories, en disant que je n'ai jamais entendu Gauguin parler peinture. Il écoutait avec une admirable patience, les lèvres ourlées et les paupières plissées en un demi-sourire ironique, nos mirobolants discours sur l'art, son origine et sa fin, mais il se gardait bien de nous faire part de ses idées, à supposer qu'il en eût. Me permettra-t-on une opinion personnelle ? Je crois que Gauguin se livra tout entier à son tempérament de coloriste brutal et de sauvage déformateur sans le moindre souci de s'accorder à une esthétique quelconque. Ce qu'on rapporte de son enseignement de Pont-Aven me semble puéril et presque trivial. Il ne faut pas en conclure qu'il manquât d'intelligence. Au contraire, ses lettres et ses notes de voyage témoignent de rares dons d'observation, d'analyse et de raisonnement. Mais il n'était pas de terme commun entre son art et celui de nos peintres, même les plus révolutionnaires. Paul Gauguin reste, dans le sens le pire et le meilleur du terme, un monstre. Même. Van Gogh, ce fou de génie, peut se classer dans des catégories connues : il a des ancêtres et aura sans doute une postérité. Il est, en d'autres mots, de notre race. Gauguin, parmi nous, était véritablement solitaire. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il ait quitté notre civilisation pour se développer sans entraves parmi des peuplades primitives. Il était homme à pourchasser sa proie dans les forêts ou les eaux profondes, à dégrossir de sa hache les arbres centenaires, à se construire son logis et à le décorer de sculptures grossières et de naïves images. Il se sentait mal à l'aise dans notre société. Je n'en veux pour preuve qu'une conversation que j'eus avec lui, en fiacre, une nuit que nous allions chez Mallarmé. Je lui demandai pourquoi il se prétendait peintre symboliste. « Je ne discerne, lui avouai-je, aucun symbolisme dans vos tableaux. Gustave Moreau est un symboliste et même Puvis de Chavannes lorsqu'il ne confond pas symbole et allégorie. Mais vous !.. » Gauguin se débattait, essayant de m'expli-

(1) Voici les numéros du 15 décembre 1903 et du 1er janvier 1904.

quer le sens ésotérique de sa ligne et de sa couleur ; puis, saisi d'une brusque colère, il me cria violemment : « Et puis, vous m'embêtez, vous autres civilisés, avec votre manie d'ergoter sur tout, et de soumettre l'instinct à la raison, l'œuvre à l'esthétique. Je suis un barbare, moi, entendez-vous, un barbare ! » Et il était beau ainsi, à demi dressé dans la voiture, son profil de Peau-Rouge éclairé par la lumière des reverbères.

S'il parlait peu de peinture, il aimait nous narrer son voyage aux Antilles. On sait qu'il y alla *before the mast*, comme disent les Anglais, devant le mât, c'est-à-dire comme simple matelot. Il était également enchanté de nous faire des démonstrations de boxe et de savate. Sa trop grande confiance en sa force musculaire et son adresse de tireur lui fut d'ailleurs funeste. On sait qu'un jour, en Bretagne, il se prit de querelle avec trois matelots qui injuriaient sa compagne tahitienne, et qu'au cours d'une lutte chevaleresque et inégale, il se fit casser la jambe d'un coup de pied bas.

Au surplus, c'était le meilleur compagnon du monde. M. Thiébault-Sisson s'est déshonoré en faisant de Gauguin, dans le *Temps*, la plus vile caricature. Je puis témoigner, comme tous ses amis, que Gauguin mena toujours la vie la plus probe et la plus digne. Il haïssait la pose et la prétention. Sa seule passion était le travail, et il évitait, très soucieux de sa santé, tous les excès. Mais, de même que Théophile Gautier offusqua les bourgeois de son temps par le gilet nacarat qu'il porta à la première d'*Hernani*, Paul Gauguin offensa la vue un peu débile de M. Thiébault-Sisson par son gilet breton aux éclatantes broderies jaunes. Vous pensez bien qu'un monsieur aussi polychrome ne pouvait être qu'un farceur, un fainéant et un alcoolique.

Julien Leclercq fut une autre victime de M. Thiébault-Sisson. Pauvre Leclercq ! S'il ne fut pas un grand poète, il fut un grand cœur. Mais il avait le tort grave, aux yeux de M. Thiébault-Sisson, de porter une chevelure que je ne puis comparer qu'à celle d'un chamelier nubien. Tort pire, on le voyait à Bullier dansant des chahuts fantastiques en compagnie d'un peintre aussi chevelu que lui. Mais, ne savez-vous pas, messieurs les critiques cossus, à quelles abominables nécessités sont souvent réduits les artistes indigents? Et sous le rire simulé ne devinez-vous pas la douleur prête à éclater en larmes ? Julien Leclercq descendit tous les cercles de l'enfer parisien. Rêveur et sentimental, il s'astreignit aux pires besognes du petit journalisme. Il réussit à sauvegarder, dans cette vie de hasard et d'ex-

pédients, toute sa dignité d'homme, toute sa fierté d'artiste. Sa misère fut tempérée de quelques accalmies. Il écrivit des ouvrages sur la chiromancie qui lui rapportèrent un peu d'argent, puis il trouva une place chez Bing et alla organiser des expositions d'art français à Christiania. Au cours d'un de ses voyages, il épousa celle qui devait enfin lui faire connaître le bonheur. Mais une fatalité inexorable semble poursuivre certains poètes dont l'idéal s'est trop mal accommodé de la vie. On sait que notre pauvre Edouard Dubus mourut à l'hôpital au moment même où un héritage inattendu lui eût peut-être permis de réparer, par un traitement long et coûteux, les ravages qu'avait commis en lui une funeste passion. Julien Leclercq mourut de même quelques jours avant d'avoir réalisé son rêve. M. Thiébault-Sisson s'imagine peut-être que ce bailleur à la lune, ce hume-le-vent, ce brûleur de pavés, dès qu'il eût connu la paix de l'amour et les avantages de la fortune, s'acagnarda, les pieds aux chenets, dans les délices de l'oisiveté ? Non ! Notre ami, quoique se sachant condamné à une mort prochaine, s'occupa de fonder, grâce à la générosité de quelques étrangers, un journal destiné à défendre dans le monde la cause éternelle de la justice et les intérêts des peuples opprimés. Admirable spectacle d'un moribond lançant, d'un geste suprême, la bonne semence de la pensée vers l'avenir ! Sur son lit d'agonie, Julien Leclercq organisait les cadres du futur journal, établissait ses comptes, sollicitait des collaborations. Il expira avant d'avoir pu lire le sommaire du premier numéro de l'*Européen*, et laissant à d'autres le soin sacré d'accomplir ses projets.

Et c'est cet homme que M. Thiébault-Sisson a présenté aux lecteurs du *Temps* comme une sorte de singe joueur de mandoline ! Je comprends mal que mon ami Mazel ait pu prétendre, dans un article récent, que notre génération n'avait jamais eu à se plaindre de la critique. A chaque mort d'un des nôtres, c'est dans la presse la même incompréhension prétentieuse, la même malveillance sournoise. Je demande, en parodiant Baudelaire, s'il n'est pas une loi qui interdise aux journalistes l'entrée des cimetières.

Un des habitués les plus fidèles de la *Côte d'Or* fut Clément Bellenger. Pâle, maigre, chevelure et barbe rousses, l'air d'un Christ au jardin des Oliviers, il mangeait à part, comme effarouché par le bruit que nous menions et choqué par l'outrance de nos paradoxes. Mais j'entends déjà qu'on me demande qui était Clément Bellenger. Tout simplement un des plus grands graveurs sur bois du XIX^e^ siècle. Il était célèbre en Angleterre et aux Etats-Unis, où les magazines entre-

tiennent encore le goût d'un art qui se perd peu à peu en France. Bellenger, vers la fin de sa vie, trouvait avec difficulté du travail. L'eau forte, dans les éditions de luxe, avait remplacé la gravure sur bois. Dans de pareilles conditions, un artiste est excusable de défendre comme il peut ses intérêts vitaux, de se réserver autant que possible le monopole de son art. Mais Clément Bellenger était de cœur trop généreux pour s'abaisser à de tels calculs ; malgré une gêne qui confinait à la misère, il continua à former des élèves. Aucun de ceux qui l'ont connu ne peut l'oublier. C'était la bonté, la douceur et la générosité mêmes. A ses charmantes qualités s'ajoutait le don si rare de l'admiration. Il fallait l'entendre parler de son maître, de son ami, de son dieu, Daniel Vierge ! Ce timide s'abandonnait parfois à de soudaines violences, et, les joues allumées, il se lançait à tête perdue contre nos paradoxes qui irritaient son exquise sincérité.

D'autres venaient plus rarement aux dîners de la *Côte d'Or*, comme Albert Trachsel, l'architecte des *Fêtes réelles*, dont j'ai jadis parlé dans cette revue, et Niederhausern-Rodo, l'auteur du monument Verlaine dont nous attendons toujours l'édification dans le jardin du Luxembourg. Suisses tous deux, ils partageaient en bons copains la bonne et la mauvaise fortune. L'un d'eux, j'oublie lequel, occupait au sixième étage d'une maison du Quartier Latin une soupente, où l'on ne pouvait se tenir debout qu'en passant la tête par la tabatière. Les jours d'opulence, nos compagnons achetaient une bouteille d'eau-de-vie de Dantzig, et, le verre à la main, leurs têtes passées à travers le toit, ils buvaient, graves, religieux et fraternels, la liqueur qu'ils faisaient miroiter contre le crépuscule, « parce qu'il y avait de l'or dedans ».

Il ne faut pas oublier, parmi les habitués, le cocher Moore, le protégé de Victor Hugo et l'agresseur d'Edouard Lockroy, qui, entre deux courses, venait casser la croûte au rez-de-chaussée de la *Côte d'Or*, et nous faisait monter, par le garçon, des poèmes plus ou moins informes sur lesquels il sollicitait notre opinion.

Je ne puis quitter la *Côte d'Or* sans raconter un dîner que Moréas y offrit à Oscar Wilde. Je me défends tout d'abord de vouloir me moquer soit de Wilde, soit de Moréas. Nous fûmes, ce soir là, les victimes de l'ironique hasard, et d'ailleurs mon anecdote est tout à l'honneur des trois disciples romans de Moréas.

Oscar Wilde était à cette époque au comble de sa gloire. Quoique courtois et délicat, il était accoutumé en ville à s'écouter causer, et n'aimait guère qu'on lui opposât un interlocuteur. Nous étions six

à dîner : Wilde, Moréas, Raynaud, La Tailhède, du Plessys et moi. Le repas se passa le mieux du monde. Au dessert, Oscar Wilde inclina sa haute taille vers Moréas, et lui demanda de réciter des vers. « Je ne dis jamais rien, répondit Moréas, mais si vous le voulez bien, notre ami Raynaud nous récitera quelque chose ». Raynaud se leva, et ses poings redoutables appuyés sur la table, il annonça : « *Sonnet à Jean Moréas !* ». Il recueillit nos applaudissements, puis Wilde insista de nouveau auprès de Moréas. « Non, mais notre ami La Tailhède... » A son tour celui-ci se dressa, et, le monocle fixé à l'œil, il lança d'une voix claire : « *Ode à Jean Moréas!* ». Wilde s'énervait visiblement du culte rendu par l'école romane à son chef ; néanmoins il continua, par courtoisie, ses instances. « Du Plessys, dites-nous vos derniers vers », commanda le maître. Surgi d'un jet, du Plessys claironna d'une voix vibrante : « *Le tombeau de Jean Moréas !* ». Oscar Wilde, suffoqué, vaincu, dérouté, lui qui, dans les salons de Londres, faisait le silence autour de lui, demanda son chapeau et son pardessus, et s'enfuit dans la nuit. C'était certes la première fois qu'on avait, autour d'une table, négligé de lui réserver tout l'encens.

Jacques Daurelle et moi fûmes les premiers à parler, à Paris, d'Oscar Wilde. J'estime inutile de répéter à son propos ce que j'ai déjà écrit. Je ne saurais rien ajouter aux admirables articles que lui consacrèrent MM. André Gide et Ernest La Jeunesse. Je n'ose même pas publier un pauvre petit billet où Oscar Wilde, qui avait, au moment de sa fortune, rendu service à tant d'ingrats, me demandait une somme infime, « afin », disait-il, « de finir ma semaine ». Il est des désastres si tragiques qu'on ne peut les respecter que par le silence.

Je confirme en passant ce que raconte Retté au sujet de la composition de *Salomé*. Un jour Oscar Wilde me remit son drame qu'il avait écrit très rapidement, de premier jet, en français, et me demanda d'en corriger les erreurs manifestes. Ce ne fut pas chose facile de faire accepter à Wilde toutes mes corrections. Il écrivait le français comme il le parlait, c'est-à-dire avec une fantaisie qui si elle était savoureuse dans la conversation, aurait produit, au théâtre, une déplorable impression. Un ami me racontait récemment qu'en sa présence, Oscar Wilde termina le récit des aventures d'un roi (car les héros de Wilde étaient toujours des rois) par cette phrase : « Et puis, alors, le roi il est mouru ».

Je corrigeai donc comme je pus *Salomé*. Je me rappelle que la

plupart des tirades de ses personnages commençaient par l'explétif : *enfin* ! En ai-je assez biffé, des *enfin* ! Mais je m'aperçus bientôt que le bon Wilde n'avait en mon goût qu'une confiance relative, et je le recommandai aux soins de Retté. Celui-ci continua mon travail de correction et d'émondation. Mais Wilde finit par se méfier de Retté autant que de moi,et ce fut Pierre Louys qui donna le dernier coup de lime au texte de *Salomé*.

Que de morts dejà dans ces souvenirs ! L'autre jour, en feuilletant la collection rarissime du premier *Scapin*, j'ai retrouvé ces quelques vers de Dubus, qui n'ont jamais été publiés ailleurs, et qui bercent mystérieusement, je ne sais pourquoi, ma mélancolie :

Nos jours de joie ont de tristes lendemains
Que mieux vaut ignorer à jamais ; si tu l'oses,
Dans notre chambre, un soir, les fenêtres bien closes,
Nous épandrons des tubéreuses, des jasmins,
Des lys, des lilas et des grappes de glycine :
Dans l'ombre leur senteur énervante assassine.

Je copie dans le même *Scapin* (10 janvier 1886) un poème de Louis Le Cardonnel qu'on a négligé de reproduire dans le numéro de la *Plume* où une main pieuse a réuni en anthologie ses vers épars :

LE RÊVE DE LA REINE

La Reine aux cheveux d'ambre, à la bouche sanglante,
tient, de sa dextre longue, ouvert le vitrail d'or,
pensant que l'heure coule ainsi qu'une eau trop lente.
En ses yeux le reflet d'une tristesse dort,
et sur sa robe où sont des fleurs bizarres d'or,
elle laisse dormir son autre main si froide
que dans un sombre jour de chapelle qui dort
de moins rigides mains portent la palme roide !
Soudain, quelle moiteur à sa peau fine et froide !
A son front lisse perle une soudaine langueur,
et son corsage en dur brocart semble moins roide ;

est-ce toi, si longtemps immobile, son cœur
qui pourra la venir chasser, cette langueur,
et faire étinceler enfin la somnolence
de ses yeux, si longtemps glacés comme son cœur,
qui la fera tomber, l'armure du silence ?
O crépuscule, dans ta grande somnolence,
un bois à l'horizon s'étage noir et bleu ;
haut, le croissant émerge et s'argente en silence.
L'Hippogriffe attendait dans le couchant de feu ;
et la Reine, égarant son regard noir et bleu,
maudit l'heure qui coule ainsi qu'une eau trop lente,
et sous le dur brocart sentant sa gorge en feu,
mord son exsangue main de sa bouche sanglante !

On discerne déjà, dans ces vers lointains, le décor catholique et légendaire qui attira toujours Louis Le Cardonnel. Mais on aurait tort de voir, en ce poète admirable, un simple dilettante de la religion. Je le connus toujours, même en pleine tourmente, grave, réfléchi et apostolique. Il m'adressait de longues exhortations que j'écoutais d'une oreille distraite. S'il fut mal compris par quelques-uns, c'est qu'il fut incapable de la moindre hypocrisie. Il se montrait tel qu'il était, sans dissimuler ses tentations, ses fautes et les affres de son repentir. J'ai rarement approché âme plus noble et plus pure. Je pense à lui avec émotion, et je souhaite, quoique délibérément incroyant et hostile à toute religion, qu'il ait trouvé dans sa foi la paix du cœur et de l'esprit. Je suis infiniment heureux d'apprendre qu'il publiera prochainement un volume de vers. Qu'importe que ceux-ci soient d'inspiration catholique ? Lesquels ont le mieux compris les livres mystiques de Verlaine, des catholiques ou des incroyants ? La réponse n'est pas douteuse. Louis Le Cardonnel est — avec quelques autres, tels le critique Alphonse Germain et le poète Adrien Mithouard — l'honneur de l'Eglise. Pourquoi faut-il que ce soient les adversaires de leur dogme qui les admirent, les estiment et les aiment le mieux ? Peut-être, au-dessus de la vaine clameur de nos querelles, est-il, inouï de la plupart des hommes, un langage mystérieux, sans signes ni vocables, que comprennent seuls les poètes ?

En sortant le samedi soir de la *Côte d'Or*, nous allions aux soirées de la *Plume*. De ces fameuses soirées, je n'ai pas la prétention de parler après Léon Maillard, Ernest Raynaud et Adolphe Retté, qui aidèrent à les organiser. D'autres encore ont rappelé, dans des articles

ou des livres, ces assemblées. Les uns y ont vu des réunions familières de bons camarades venus pour réciter des vers, écouter des chansons, pinter et potiner ; les autres, des sabbats où l'on buvait du sang dans des crânes de petits enfants, en marmonnant des abracadabras. M. Maurice Le Blond en a donné cette dernière impression. « Aux soirées de *La Plume*, tous les samedis, dans un caveau du Boul' Mich, s'entassait une pittoresque cohue de bardes mystiques, de peintres de l'âme, de chansonniers et de fumistes aux allures ridicules... Ces jeunes gens paraissaient éprouver de vaniteuses voluptés à s'exiler du monde. Ils cultivaient un jargon singulier ; ils affectaient des mœurs cyniques et mystérieuses. »

Pour réduire à néant cette légende qui tend à se propager, je me contente de relever, sur la liste de présence d'une seule soirée de la *Plume* (19 décembre 1890), les noms suivants : Paul Verlaine, Jean Moréas, Julien Leclercq, Louis Dumur, N.-P. Roinard, Louis Le Cardonnel, Léon Bloy, Raymond de la Tailhède, Léon Maillard, Emile Goudeau, Ludovic Naudeau, Grenet-Dancourt, Louis le Dauphin, Maurice du Plessys, John Grand-Carteret, Gabriel de Lautrec, Charles Buet, Eugène Lemercier, Yann Nibor, Pierre Trimouillat, Léon Durocher, Jules Tellier, Pierre Mille, Edouard Dubus, Lugné-Poe, Franck Vincent, André Veidaux, Georges Bonnamour, Gabriel Fabre, Charles Morice, Jean Rameau, Adolphe Retté, F.-A. Cazals, Paterne Berrichr, Niederhauson-Rodo, Lucien Hubert, J.-L. Croze, Maurevert, Yvanhoë Rambosson, Alexandre Boutique, Charles Maurras, etc., c'est-à-dire des poètes, des romanciers, des critiques, des dramaturges, des journalistes, des chansonniers, des musiciens, des peintres, des sculpteurs, des architectes, des directeurs de théâtre, et même de futurs députés et conseillers municipaux ! Les opinions étaient aussi bigarrées que les professions : il y avait là, confondus dans le même nuage de fumée, des catholiques, des protestants, des juifs, des royalistes, des bonapartistes, des radicaux, des socialistes, des anarchistes, des mages et des zutistes. C'est merveille que certaines soirées de la *Plume* ne se soient pas terminées comme le combat des chats de Kilkenny, qui, d'après la légende irlandaise, s'entre-dévorèrent si bien qu'on ne retrouva, le lendemain, ni un chat, ni un poil sur le champ de bataille.

Avec Canqueteau, Bailliot, Lemercier, Ferny, ce gavroche de Cazals était la joie, l'éclat de rire, le pied de nez de ces soirées. Ne respectant rien ni personne, il faisait la nique, en vrai gamin de Paris, à ceux qu'il aimait le plus : à Verlaine, dont il célébrait le rhum à l'eau ;

à Moréas, dont il chantait le dernier cigare. Ce gamin, contraste piquant, ressemblait étrangement à Delacroix jeune. Aussi se prenait-il, dans ses moments de distraction, fort au sérieux, et s'oubliait-il jusqu'à chanter, en des vers vraiment émus, les amours, les peines et le triste destin du pauvre F. A. C. Mais le rire, ce courage des bohèmes, éclatait bientôt au-dessus des regrets, et le pauvre F. A. C. redevenait le joyeux Cazals. Que de refrains endiablés il a lancés, castagnettes aux doigts, dans le caveau enfumé du *Soleil d'Or*, où le piano le plus infirme de Paris renonçait à l'accompagner ! Compagnon inséparable de Verlaine, qu'il amena même au *Soleil d'Or*, un soir de Carnaval, coiffé d'un énorme turban, il partageait la philosophie facile et débonnaire du maître, et s'accommodait gaillardement des hasards de la vie. Il répondait à la mauvaise fortune par des chansons. Toute une époque revit dans son recueil *Le Jardin des Ronces*, dont le seul tort est de ne pas nous rajeunir. Où sont les refrains d'antan, et le rhum à l'eau de Verlaine, et le dernier cigare de Moréas ?

Stuart Merrill.

(*A suivre*).

La Bonté d'Aimer [1]

PAROLES

A Madeleine.

Accueille la douleur savoureuse d'aimer,
Comme les blés naissants assument la lumière.
Souffre pour te connaître, et laisse en toi germer
La bonté qui remplit les moissons de la terre.

Comme on sème en pleurant des fleurs sur un cercueil,
Effeuille tes regards fleuris de beauté triste
A l'être misérable au cœur de qui persiste
La vanité d'errer par le mal et le deuil.

(1) Un volume à paraître.

Et le voyant cruel, dis-toi que l'homme souffre ;
Plains-le dans sa détresse et plains-le triomphant,
Et mets devant ses maux ton sourire d'enfant,
Comme une fleur au bord d'un gouffre...

Les jours passent ainsi que des vieillards tremblants
Chargés de rameaux pris à l'hiver, où le givre
Met, au gré d'un soleil morne, des diamants :
Et c'est pour eux l'espoir et l'excuse de vivre.

Ils chancellent. Leurs voix abondent en histoires
Où la vie agonise à jamais sous la mort ;
Un feu bref sourd parfois de leur esprit, où dort
Le pauvre Amour captif de l'or et de la gloire.

Nous rêvons à leur suite ; et souvent nous rions
De nous savoir autant qu'eux-mêmes vieux et lâches ;
Et nous pleurons de rire : hélas ! nous voudrions
Vivre d'autres amours et mourir d'autres tâches.

Une aube grise et sale éclate au ciel béant
Sur le trépas des dieux et le déclin des astres ;
Voici le même effort et les mêmes désastres :
Le gigantesque orgueil d'illustrer le néant.

Allons, pourtant. Demain met sur nous son emprise ;
Qu'il nous donne le rêve et gouverne son cours ;
Oublions de savoir que ce sera toujours,
Après de la nuit noire, un éclat d'aube grise.

Et laisse ton bonheur se lustrer de tes pleurs,
Ainsi que le matin s'étoile de rosée :
L'avril est le sang pur de la terre blessée,
Et les parfums des nuits sont le râle des fleurs.

Cache-le dans ton cœur comme on fait d'un larcin,
De crainte qu'un passant ne t'admire et t'envie.
Fais que tout malheureux dont tu seras suivie
Devine ses sanglots aux vagues de tes seins.

Et que par nous l'amour soit meilleur que la vie.

Georges Pioch.

3 septembre 1901.

Le Monocle de Maxime Opsiss

La femme, c'est la fatalité.
J. Michelet

'jour, vieux !

— Ça va ?

— Pas mal, et toi ? ton voyage de noce est déjà terminé !

— Quel voyage ?

— Allons, ne fais pas le cachotier ! Comment se porte la jeune comtesse Henri de Beautênon, ton épouse ?

— Comment, madame de Beautênon ?

— Ne devais-tu pas épouser l'an dernier la plus jolie perle de nos salons, la fille unique de cette vieille famille des de la Rivaudière. Quand je t'ai quitté, voilà bientôt quatorze mois, pour courir à Munich recueillir l'héritage d'une bonne tante, je t'ai laisse féru d'amour pour

la blonde enfant, et fiancé, je crois, autant qu'on peut l'être ; ton mariage était annoncé pour la quinzaine !

— Eh bien, mon cher, je ne me suis pas marié.

— Ah bah !

— Tout s'est rompu presque au dernier moment.

— Question d'intérêt ?

— Non pas ; j'épousai par amour, sachant fort bien ce qu'allait me coûter mon inclination !

— Alors ?

— Alors, c'est la faute à Maxime Opsiss !

— Maxime Opsiss ; tu ne m'étonnes pas : il est fou. Qu'a-t-il donc fait ?

— L'aventure est longue, et demande plus d'un détail.

— Raconte tout de même !

Nous nous assîmes à la terrasse d'un café ; tandis que la foule des boulevards déambulait, curieuse et pressée, mon malheureux ami me confia le récit de son infortune.

« Tu sais, me dit-il, quelle passion m'inspira, dès les premiers jours, Mlle Jeanne de la Rivaudière. Blonde, mince, élancée, la taille souple et les yeux rieurs, la jeune fille eut tôt fait de me compter parmi ses adorateurs ; elle valsait du reste comme une ondine, et la valse pour moi, c'est plus qu'un talent : c'est une profession, la seule à la vérité que j'aie toujours exercée, la seule aussi pour laquelle je me sois reconnu des aptitudes sérieuses. Bref, je touchai le cœur de Jeanne, grâce aux sortilèges du rythme à trois temps, et j'achevai de la conquérir par une démarche de tendresse courageuse que n'avait jusque là risquée aucun de ses soupirants : je demandai sa main.

« Les de la Rivaudière ne sont pas riches ; ils s'imposent pour faire figure dans notre monde des sacrifices quotidiens ; leur ambition, comme à tout honnête parent, était d'amorcer pour leur enfant un mari sortable, sinon riche, au moins noble, capable, en tous cas, d'assurer le bonheur de Jeanne. Ils jetaient donc un peu sans compter leurs derniers titres de rente, satisfaits de produire leur fille, ravis de ses succès, espérant bien qu'un jour leur gendre leur serait reconnaissant d'avoir semé sur sa route une si délicate et si blanche fleur de beauté. Malheureusement, chez nous, les charmes de la femme ne prennent guère d'épouseurs ; si la fortune n'en vient relever l'éclat, ils n'accrochent que des amants ; c'était le cas pour Jeanne ; on se disputait ses faveurs ; on rivalisait de fadaises et de politesses, mais on oubliait d'apporter l'anneau ; comme des loups, assurés de vaincre

par la famine l'ennemi qui lutte et qui blesse, on attendait l'heure où la pauvre enfant, lassée de tactique, salie par les potins, acculée à la misère, accepterait derrière l'église le bras d'un heureux vainqueur.

« Ma demande mit un terme aux appréhensions des parents ; elle fut pour la jeune fille la joie sans borne après la crainte sans limite. Jeanne m'aima d'autant plus qu'elle avait plus redouté l'isolement qui suit peut-être la déchéance ; les amours se doublent toujours des terreurs qui nous ont émus ; le souci de l'avenir cristallisait ici mes qualités ; j'étais le sauveur des parents, je fus un dieu pour la jeune fille.

« Mon sacrifice était généreux ; mes amis me l'ont assez chanté pour que je mette peu de scrupule à le répéter. Je n'ai pour tout revenu que cinq mille francs de rente ; c'est maigre, mais à deux, quand on est jeunes et quand on s'aime, les chaumières sont des palais, les verroteries des diamants, et la soie se différencie mal de la laine. Je comptais d'ailleurs augmenter mes ressources par des opérations faciles où ma paresse naturelle n'aurait pas souffert d'un excès d'activité ; l'amour rend courageux ; dans notre monde, les affaires sont fréquentes à brasser ; avec un peu d'intelligence, un brin de psychologie pratique, j'aurais vite possédé le tour de main nécessaire ; en un mot, je pourrais honnêtement, sans fatigue et sans honte, imiter la jeunesse dorée de nos salons. C'était décidé, je travaillerais ; pour ma Jeanne, pour son bonheur, je tâterais des affaires, et j'avais la certitude que, l'amour aidant, j'y réussirais. Je m'adonnais donc, joyeux, au rêve d'une félicité prochaine. Nos fiançailles avaient été célébrées en grande pompe ; on nous permettait les causeries à deux, les promenades égarées, l'exquise chanson des aveux vingt fois répétés, ces menues privautés, enfin, que les amants se donnent avant l'heure de la caresse suprême.

« Maxime Opsiss tomba comme un démon au milieu de cet éden ; il en laboura les fleurs avec la rage froide du docteur infaillible ; il en flétrit les lis du souffle infernal de sa science. Inutile de te dire les manies de ce chercheur extravagant. Tu connais ses excentricités ; bien des fois nous avons ri ensemble de ses prétendues découvertes. Philosophe, médecin, chimiste, et, je crois, quelque peu sorcier, il a la spécialité du bizarre ; non pas qu'il soit absolument dénué de raison saine et précise : il n'est paradoxal qu'aux yeux de notre ignorance ; mais ses conceptions sont à la fois si profondes et si neuves qu'elles étonnent d'abord, qu'elles font rire ensuite, quand leur étrangeté paraît bouleverser trop résolument notre sens commun. Il est dans le

tempérament français de tourner en ridicule ce qui blesse nos habitudes de penser et de vivre ; une théorie, un acte n'ont chez nous jamais trouvé grâce quand ils étalaient brusquement l'originalité vive d'un caractère ou d'une personnalité. La masse, en général, n'aime pas qu'on la dépasse ; les grands génies, les inventeurs, ont pour première récompense de leurs travaux les insultes de la foule ; l'imbécillité s'épanouit au sein de la multitude, c'est la loi ; nous ne l'avons pas abrogée à l'égard de Maxime Opsiss : il n'en est pas un parmi nous auquel ce nom n'éveille aussitôt la vision d'un hospice d'aliénés, et pourtant, Maxime Opsiss est bien véritablement un savant ; tout mon malheur vient d'avoir douté de sa science, d'en avoir, pour ainsi parler, provoqué sur mon front les foudres vengeresses.

« Un jour, Maxime Opsiss nous surprit, Jeanne et moi, très occupés de jolis riens, les lèvres timides à demi-prêtes au baiser ; un fort éclat de rire interrompit nos tendresses. L'intrus s'esclaffait de nos amours ; j'avais envie de le gifler, mais j'eus le respect de ses cheveux blancs, et je pris en plaisantant sa fâcheuse interruption ; il en profita pour m'enlever au bavardage de ma fiancée, me prit le bras, et, par manière de galante taquinerie, m'infligea l'analyse de ses théories, le récit de ses découvertes. Je rageais ferme, mais je trouvais bientôt dans mon impassible politesse l'arme d'une vengeance secrète. L'homme heureux aimera toujours à contempler, des sommets de son bonheur, l'infortune d'autrui. Le spectacle d'une mer furieuse plaît aux baigneurs tranquilles de la plage ; j'étais pétri de félicité, j'éprouvai la joie maligne de surexciter la philosophie bizarre de mon compagnon, et de goûter, par l'examen renouvelé de sa folie, les vertus de ma raison pleine d'équilibre et de santé.

« Lui déjà voguait à pleines voiles sur l'océan lointain de ses utopies : « Mon cher, me disait-il, vous êtes-vous demandé pourquoi les enfants pullulent dans certaines familles, alors que d'autres, au contraire, en sont à peine gratifiées ! Ne répondez pas ; je vois à votre air que vous songez aux surprises de la petite saleté. Je vous parle philosophie et non pas pornographie. Je suis arrivé sur cette question à des découvertes précises, à des théorèmes quasi-mathématiques. Je vous ai répété souvent que la femme sur notre terre s'acquittait d'une mission spéciale, nettement indiquée par sa constitution et ses inclinations morales, mais que, jusqu'à présent, l'on n'a pas su déterminer en vue de la finalité supérieure des êtres. La femme n'est qu'un vase merveilleux, une urne séduisante, décorée de tous les ornements de

l'art et de la science, où vient, après des fatigues multiples, se désaltérer l'âme harassée de nos ancêtres.

Supposons que dans votre famille la génération mâle soit représentée à l'heure actuelle par votre grand-père, votre oncle, votre père, votre frère et vous-même. Votre sœur, par suite du décès de vos autres parentes, représente seule le camp opposé. Vous mourez tous dans un intervalle de deux ans. Vous n'avez pas d'enfants ; votre sœur survit, unique et dernière descendante d'une race épuisée. Qu'arrive-t-il ? Vos cinq âmes s'enfouiront immédiatement dans le giron de cette jeune fille, et là, sous les apparences gracieuses et séduisantes de la femme, elles attendront, à travers plus de joies que de tourments, l'heure où quelqu'un des hommes, irrésistiblement conquis par les charmes de votre sœur, vous fera renaître à la vie, inconscient de votre existence antérieure, mais capable, par votre corps neuf et vigoureux, de courir sur la route infinie des siècles à la prochaine étape. Cet exemple n'est pas tout à fait conforme aux lois générales que j'ai pu déduire de mes observations ; mais il suffira, pour vous mettre en garde contre la grâce ingénue des femmes, voile naturel derrière lequel se dissimule le désir d'êtres endormis que la vie appelle à de nouveaux labeurs, l'ambition d'exister encore, de vivre les joies et les douleurs de la terre, pour obéir à cette loi fatale qui veut que l'être continue l'être, et que le fils reprenne l'œuvre où l'a laissée le père ! Ces esprits surgissent un jour à la lumière, après quelques nuits d'amour, sous la forme d'enfants roses et blonds, à peine reconnaissants d'avoir reçu l'occasion de naître, tandis que le sauveur, emporté par une passion dont il ignore les précipices, se sacrifie de plus en plus pour la libération de nouveaux prisonniers ; ainsi s'accroissent les familles, ainsi l'amour crée la vie, usant des pièges de la beauté pour féconder l'activité de l'univers et ramener sur notre terre les générations disparues. La paternité n'est donc en définitive qu'une des manifestations les plus fréquentes de cette solidarité qui lie naturellement l'homme à l'homme. Nous y courons dans l'enthousiasme d'un altruisme instinctif, fascinés par l'attrait de cette enveloppe fragile au sein de laquelle se dissimulent des formes neuves de travail et d'énergie. Mais le plaisir a sa rançon ; le désintéressement cesse de réjouir dès qu'il entame notre bien-être ; la paternité n'est joyeuse qu'au milieu de l'opulence ; elle s'accompagne d'amertume et de douleurs dans la pauvreté. J'en conclus, mon cher, que vous faites une sottise en épousant Mlle Jeanne de la Rivaudière.

« — Oh ! m'écriai-je, intéressé malgré moi par la cruauté de cette

dernière réflexion, vous exagérez la portée de vos théories : je ne veux pas les discuter, mais je tiens à protester contre une conclusion qui me paraît viser sans cause une personne au dessus de toute appréciation.

« — Je n'ai rien dit pour vous blesser, reprit mon bourreau, mais l'amour, qui nimbe d'or l'étoile de votre passion, laisse à mon esprit toute liberté de jugement. Raisonnons. Depuis un quart de siècle, les de la Rivaudière, autrefois répartis en plusieurs branches également fécondes, ont vu leur nombre se diminuer et se restreindre à la seule famille où vous avez l'ambition d'entrer ; aucune descendance collatérale ne permet de supposer que tant d'âmes disparues aient pu réfugier leur quiétude parmi des races indirectes ; récemment encore Mlle Jeanne a perdu de suite ses deux oncles, ses deux frères, et son grand-père, autant de personnalités qui, n'ayant point de descendance immédiate, ont dû reporter leur tendresse sur l'unique prison que le sort leur dévoluait ; Mlle Jeanne est belle très probablement de la beauté de huit générations ; son giron abrite un véritable essaim d'êtres trop longtemps maintenus dans un sommeil réconfortant. Gare au héros qui leur rendra la lumière ; s'il n'a la fortune d'un Crésus, j'ai bien peur qu'il n'aille chercher, avec les joies d'une paternité considérable, les déboires d'une misère non moins certaine.

« — Mlle Jeanne n'aura pas une douzaine d'enfants !

« — Qu'en savez-vous ?

« — Et vous ?

« — Ne discutons pas des probabilités que nous ignorons à cette heure autant l'un que l'autre ; mais faites-moi l'amitié de m'accompagner à mon laboratoire, et là, je vous donnerai le moyen de prévoir les travaux où vous soumettra votre mariage. Rappelez-vous que l'inconnu, le mystère vivant ici bas, c'est la femme ; elle est la fatalité qui marche, inflexible et brutale Quiconque s'est une fois perdu dans son sillage, ne peut retrouver la voie de la liberté ; il meurt, enlizé dans sa tâche, victime souriante de la beauté, incurablement damné. Cependant, vous admettrez avec moi que la plupart des hommes se jettent dans le précipice par ignorance du sort qui les menace : le salut n'est pas impossible si l'on n'a qu'un pied levé sur l'abîme, je vais donc vous faire toucher le gouffre ; vous serez libre après de vous y précipiter. »

« Nous marchions en silence Maxime Opsiss, l'œil brillant de sarcasme, moi, plus narquois qu'intrigué, tant je me sentais au cœur de mépris pour ce thaumaturge, inventeur et prophète de haute comé-

die : le pas léger, je franchis le seuil de son enfer et le doute aux lèvres, je promenais mes regards sceptiques sur son attirail d'alchimiste. Soudain, je le vis ouvrir un minuscule coffret, capitoné de soie, dont il tira comme d'un tabernacle un monocle cerclé d'or : « Voici, dit-il, de quoi confondre vos doutes, et vous éviter une aventure plus néfaste qu'agréable. Cette lentille qui, de prime abord, ne paraît en aucune façon différente des autres, fut cependant fondue par moi selon des rites spéciaux ; elle me sert à démontrer, par des expériences pratiques et conséquemment indiscutables, la vérité profonde, quoique nouvelle, de mes découvertes philosophiques.

« D'après les principes que je vous ai tout à l'heure énumérés, le nombre d'enfants qu'une femme doit mettre au monde est inversement proportionnel au chiffre de sa parenté vivante : il devait donc être possible, puisque les âmes des êtres disparus sommeillent en elle, d'apercevoir dans son sein les différentes individualités prêtes à gagner la lumière. aucun instrument jusqu'à ce jour n'a permis cette observation, et les rayons X eux-mêmes, malgré leur subtilité, ne révèlent encore que la présence des objets matériels, nullement celle des énergies spirituelles. Mon monocle résout la question ; il suffit de le visser à l'œil, et de regarder le nombril d'une jeune fille pour constater aussitôt avec autant de précision que s'il était réel et non virtuel, le nombre de ses futurs enfants ! Jugez d'ici l'éminent service que je rends à l'humanité ; l'homme ne va plus à l'aveuglette tendre les mains aux chaînes féminines ; il sait d'avance à quelles charges il se soumet, et c'est à lui désormais de choisir entre les joies d'une nombreuse famille ou les agréments d'une descendance restreinte ! Dès que mon invention sera vulgarisée, je suis certain que mes compatriotes me couvriront de lauriers ; car j'estime avoir plus fait pour eux, en reculant les bornes de leur liberté, que les docteurs acharnés à combattre la contagion du mal. »

« J'examinai l'instrument, le tournant et le retournant sur toutes ses faces ; une incrédulité poussait en moi, qui fusa bientôt dans un rire presque malhonnête. Maxime Opsiss ne releva pas mon insolence, mais, entr'ouvrant une petite porte, il appela : « Marie ! Marie ! » Une fille survint, frêle et menue servante, qui l'aide plus à son diabolisme qu'aux soins domestiques : « Mettez-vous, là, lui dit-il, en la plantant devant moi. Vous, assujettissez votre monocle — Là ! Maintenant regardez ! Combien Marie aura-t-elle d'enfants ? — Trois, répondis-je en tremblant de tous mes membres. » J'étais blême : des questions me brûlaient les lèvres, mais l'étonnement paralysait ma voix. Marie

s'était retirée, ni plus ni moins émue, habituée sans doute à ces surprises de la magie. Maxime Opsiss riait comme un moine de Rabelais : « Voilà, s'écriait-il, comment la science complète la philosophie ; l'une découvre, l'autre crée ; je vous confie mon monocle : c'est de la sagesse en écrin que je vous prête là, mon cher, faites-en votre profit et revenez me voir quand les miracles de ma folie troubleront moins votre raison ! »

« Je gagnai ma demeure dans un état d'énervement indicible ; mes nerfs vibraient comme au vent les cordes d'une lyre ; j'avais l'air d'un esthète stupéfié par le haschisch. Il se livrait dans mon être une lutte atroce où je sentais chanceler par avance tout le bonheur de ma vie. Le monocle infernal me brûlait les doigts, mais l'avenir m'épouvantait, j'avais peur d'enterrer mon amour si j'exerçais contre lui le fatal sortilège ; je craignais, à négliger d'en faire usage, d'aventurer mes jours dans la misère ; la passion me conseillait de m'abstenir ; l'égoïsme me commandait de contrôler l'inconnu ; je restai longtemps dans cette cruelle indécision, répétant cent et cent fois l'expérience du monocle dans l'espoir de suspendre ses vertus en défaillance, et n'arrivant chaque fois qu'à reconnaître davantage l'infaillible génie de son inventeur.

« Enfin la curiosité triompha des appréhensions de mon amour. Après tout, que pouvais-je risquer à contempler un instant à travers le monocle de Maxime Opsiss la chair veloutée de ma fiancée ; je verrais d'avance la figure de mes héritiers ? Eh bien, quand on se marie, n'est-on pas certain d'être à brève échéance une ou plusieurs fois papa ? Quand Jeanne aurait bien trois enfants, même quatre, où serait le danger ? Je m'arrangerais pour qu'ils n'eussent pas à souffrir ! et puis, plaie d'argent n'est pas mortelle, quand nous ferions même quelques dettes ! Les de Beautênon peuvent se permettre ces fantaisies.

« D'ailleurs, la fortune a des hasards heureux qui peuvent combler d'un coup de bourse les brèches les plus menaçantes. Rien ne saurait donc m'empêcher d'épouser une si jolie femme ; la beauté vaut bien un peu d'inquiétude. A peine si j'envisageais l'hypothèse d'une descendance multipliée ; les cas de famille nombreuse sont plutôt exceptionnels ; ma conviction intime était qu'un ménage qui donne à la patrie trois ou quatre défenseurs méritait bien de sa reconnaissance, et qu'à tout prendre, enfin, mon union ne m'entraînerait pas à dépasser cette sage moyenne. L'homme qui raisonne seul est vite persuadé ; il envisage toujours l'avenir par le côté qui le séduit. J'aimais Jeanne ; mes craintes devaient céder aux arguments de la logique aussi long-

temps qu'un fait brutal, une preuve indéniable ne briserait l'échafaudage trop partial de mes consolations.

« Ce fut donc l'esprit calme, un grain de soleil au cœur même, que, deux jours après, je me rendis à l'invitation de la duchesse de Mortagne, chez qui je savais rencontrer ma chère fiancée ; nous avions comploté tous deux, maintenant que les fiançailles étaient officielles, d'oublier les strictes convenances et de savourer, exclusivement seuls au milieu de la foule en fête, des heures nouvelles d'enivrantes causeries. Quand j'eus rempli les devoirs de politesse où m'obligeait ma qualité d'invité, je m'enfuis à la recherche de ma bien-aimée, de ci de là par les salons et par les serres, jouant de mon monocle contre d'insouciantes jeunes filles, infiniment gai de compter en elles, à travers leurs vaporeuses toilettes, les petits êtres qu'elles destinaient à l'affection de leur époux. Jeanne m'attendait dans un coin retiré, assise sur un divan, belle comme un marbre sous la lumière tamisée des arcs électriques ; nos mains s'unirent, mais par un geste de pudeur ma lèvre encore n'effleura point la sienne ; la conversation fut tout de suite au niveau de notre tendresse ; des mots d'amour sillonnaient l'air ; la beauté de Jeanne m'emplissait le cœur d'une béatitude ineffable, haussant mon éloquence à des subtilités délicates et passionnées ; j'oubliais, ou plutôt je retardais l'épreuve du monocle ; j'en jouais négligemment, enroulant le fil d'or auquel il pendait autour de mes doigts, n'osant ou redoutant presque de le visser à mon orbite. Cependant Jeanne disait son ambition de femme heureuse, sa félicité prochaine au bras du mari de son choix, la longue confession d'un cœur vierge qui s'éveille à l'amour ; la loupe maudite parut seule s'enchâsser dans mon œil. Horreur, horreur ! J'entendis bourdonner la chanson naïve de Jeanne, tandis que mon cœur, soudain vide de sang, se nouait dans ma poitrine. Devant moi, tout un chapelet d'êtres turbulents luttaient à qui reverrait le premier la lumière ; j'en comptai dix-huit, oui, dix-huit, nettement distincts, avec des figures minuscules dont je me rappelais avoir vu les traits dans cette galerie des aïeux où les de la Rivaudière conservent pieusement l'image de leurs ancêtres.

Jeanne disait toujours l'intarissable aveu de son bonheur, et moi, je comptais, je recomptais la foule grouillante de nos futurs enfants ; un froid glacial agitait mes membres d'un tremblement convulsif ; des sueurs inondaient mon front à mesure que je sentais mon erreur impossible. Ah ! la minute affreuse que j'ai vécue, l'épouvante de la catastrophe que j'avais pressentie ! Comme je me repentais d'avoir

écouté Maxime Opsiss et d'avoir tenté sur l'aimée l'exécrable pouvoir de son monocle. A ma pâleur, à l'étrange fixité de mon regard, Jeanne comprit en moi quelque douleur soudaine. J'alléguai en effet le brusque retour d'une fièvre ancienne et je lui demandai la grâce de me retirer sur le champ ; elle me l'accorda ; ses parents même se montrèrent pour moi d'une sollicitude touchante ; je déclinai leurs soins. Rentré chez moi, je me pris à pleurer comme un enfant. Maintenant la situation n'offrait rien de mystérieux. Je devais choisir en toute connaissance de cause. D'un côté, c'était la beauté de Jeanne et la volupté troublante de ses lèvres vierges ; de l'autre, c'était la kyrielle inévitable des dix-huit enfants, l'exiguité de mes revenus, la misère, dorée peut-être, mais la misère, avec les rancœurs qu'elle entraîne, les platitudes qu'elle commande, les compromissions mesquines auxquelles elle soumet sans fin. Mon amour n'allait pas jusqu'au sacrifice. Huit jours après, j'informais la famille de la Rivaudière qu'un deuil imprévu m'obligeait de quitter la France.

« J'ai voyagé des mois et des mois, espérant laisser au coin d'un roc, ou sur les bords d'un rivage enchanté, l'incurable amour dont je suis dévoré ; car je l'aime, mon cher, plus encore peut-être, depuis que j'ai pris le parti de l'abandonner. J'ai su, dès mon arrivée à Paris, qu'elle avait épousé le vieux mais richissime marquis de Grandpré. Je suis donc sauvé ; la douleur, qui m'a si mal assagi, ne me poussera pas à renouer les liens anciens, Maxime Opsiss m'a guéri de l'amour.

« Je n'ai pas gardé son monocle, mais dès que j'aperçois une jolie femme, je songe aux dons secrets que nous réserve sa beauté, et toute idée de nouvelle aventure s'efface devant la vision magique des futures possibles. Voilà pourquoi je suis et resterai longtemps encore garçon. Voilà pourquoi aussi je ne te conseillerai jamais d'aider aux inventions de Maxime Opsiss ; c'est un destructeur d'illusions, et nous en avons déjà trop perdu pour que ce nouvel ennemi de l'humanité ne mérite pas notre colère : je n'aime pas la science qui détrône la beauté. »

André Barre.

AUTOMNE

Le bois sombre s'emplit de murmures confus.
C'est l'heure des chagrins et des peines profondes.
Par les sentiers qu'ensoleillaient leurs boucles blondes,
Sous les chênes, témoins de leurs chantantes rondes,
Les enfants ne reviendront plus.

C'est l'heure des adieux, le dernier angélus
Traîne dans le soir gris sa cantilène. Exhale
Ton désespoir, ô cœur d'exil !... L'heure fatale !..
Hélas ! vers les parfums de la terre natale
Les absents ne reviendront plus.

Souviens-toi des bonheurs et des rêves perdus
Dont l'obsédant regret hante tes nuits moroses.
Les ailes des baisers, frileuses, se sont closes,
L'automne sans pitié fane rires et roses.
Les amours ne reviendront plus.

A. Pinchon.

Oran, 1901.

Notes bleues

N'a-t on pas des minutes de vrai bonheur dans la vie?... Celle-ci, par exemple : au tournant de la rue, je viens d'apercevoir l'ami de ma petite voisine d'en face ; elle est debout derrière ses carreaux, mais elle ne l'a pas vu s'approcher... Cet instant où je possède, moi, le secret de son immédiate destinée, où j'attends que se produise en elle ce que je sais et qu'elle ne sait pas... En l'honneur des plus inespérées merveilles, je ne quitterais pas la fenêtre avant le temps du rayonnement de son visage, je n'abandonnerais pas l'espoir de ce qui est mon bien de par la prévision que j'en ai eue : un petit mouvement joyeux d'une âme toute vivante...

Et ainsi il y a des sourires qui se préparent au visage secret des choses, de petits plis qu'on attend courir au visage secret de la ville, — comme, à la surface d'un lac, des ondulations joyeuses qui arrivent, qui arrivent...

***

Les répercussions de la Beauté ont parfois quelque chose de triste et d'insolite qui fait lever la tête, ensuite — comme les cris des ramoneurs sur les cheminées ou comme le son d'une sirène dans le brouillard.

Des jours ont passé. Il y a une Beauté nouvelle.

Or voici le temps où les Poètes — enfants éternels — regretteraient, je pense, d'être un peu moins enfants que jadis. Noël. Le souvenir est un multiplicateur miraculeux et très doux ; il multiplie par la vie de tous les êtres que l'on fut la vie de l'être que l'on est. Et il est précieux aussi parce qu'il ne comporte plus, lui, l'infinité des petits désirs supplémentaires et contradictoires, — toujours un peu insatisfaits malgré tout, et douloureux nécessairement — lesquels se

sont fondus maintenant en une douceur. Cette dernière raison, il est vrai, ne nous importe. Et je veux dire que les Poètes, étant ceux qu'un génie intime et obscur pousse davantage à désirer ajouter de la vie à de la vie, il est bien naturel que les Poètes se souviennent. Mais se souvenir, c'est prendre de l'élan pour espérer. Et, bien que le monde d'aujourd'hui fasse pleurer, -- Poètes, il y a de la Beauté nouvelle...

« Cela » était une part de l'ancienne Beauté. Mais « cela » est mort. La vie, qui ne peut se tromper, a emporté « cela ». Et sachez que dans vous une petite volonté qui ne se connaît pas encore — celle qui vous induit à créer, c'est-à-dire à faire de deux choses du simple monde une seule chose plus près de Dieu, une petite volonté d'aller vers ce qui demain sera plus de vie, c'est-à-dire vers le Bien, une petite volonté est en vous, insignifiante et sublime, — toute petite et très grande comme une promesse d'Infini...

Restez encore très enfants, Poètes, si vous le voulez. Faites attention, pourtant : les enfants ont tort et ont raison. Ils ont tort en ceci, (ce n'est pas leur faute, d'ailleurs) : ils croient que l'en-dehors de la vie est beaucoup plus vaste que la vie elle-même. Et voici : l'en-dehors de la vie prend au regard des enfants ce prestige de gravité et de grandeur, parce que vers cela plutôt que vers celle-ci les poussent toutes les autorités ; ils se représentent fermés l'un à l'autre deux domaines : le domaine des choses « qu'on apprend » et le domaine des choses qui se passent dans la réalité d'alentour ; dès que ces dernières pointent un peu seulement derrière le brouillard des paroles du maître, il y a un petit rire étonné dans la classe, un petit rire qui condamne — avec simplicité — toute l'éducation que l'on donne aux enfants... Donc les enfants ne sont pas induits à penser que les manifestations de leur être soient choses larges et d'importance ; ils ne croient pas surtout qu'elles soient choses divines.

Voilà. Mais — ô merveille ! — ils ont raison en ceci ; ils ont tout neufs en eux l'instinct de vie et la faculté d'amour.

Gardez toute proche votre enfance, Poètes, si vous le voulez... — Mais il y a une Beauté nouvelle...

***

Quelque part dans Paris, à l'Exposition Steinlen — où aussi c'est un peu Noël — chante, planant, le mystérieux accent d'une Beauté. Et l'on sent qu'il est grave d'être homme.

— Poètes ! vous penseriez :

Si les yeux des pauvres ont dès le berceau la couleur des jours de misère qui les envelopperont, c'est peut-être par mesure de défense contre les sollicitations du beau besoin intérieur de vivre, — comme la couleur du milieu qui les reçoit, les papillons l'ont sur eux par mesure de défense contre le bec des oiseaux.

Il ne faut pas penser cela... Il faut penser qu'ici c'est un peu Noël...

C'est l'en-dedans de la vie qui s'exalte. Il y a des muscles qui peinent, il y a de la douleur. Et vous pouvez être devant cela les petits enfants de l'Enfant-Jésus avec tout ce qu'ils ont de merveilleusement ailé, mais vous sentirez battre au bout de vos cils un effort résolu de dignité humaine, qui soulève un peu de passé et le promène sur la responsabilité claire de vos yeux.

— Un petit tableau est dans un coin, où il y a une chose très belle. Une fille-mère tient son enfant dans ses bras découragés, tandis que des voisines viennent et sourient au nouveau-né. C'est son regard, à cette femme, qui s'abaisse et se dérobe, qui ne sourit pas, lui, bien plutôt près des larmes, mais qui voudrait sourire peut-être, quand même, au fond de son indulgence pour la vie... Et ainsi est le Paris de Steinlen, ainsi sont ses paysages tristes de rues et de carrefours, où l'on sent la force du travail, au milieu de la douleur, sourire peut-être... sourire à quelque chose, qui est de la vérité encore incomplètement mise au jour...

Poètes ! — ici, c'est un peu Noël... Ce sourire, — ce commencement de sourire — il est aussi sur le visage de celui qui obscurément cherche de la vie, en regardant ce qu'il tient dans ses bras et qui le fait pleurer.

Georges Périn.

Décembre 1903.

Les Abeilles de Meuse

Quand Walhère, le doux pasteur d'Onhaye, eut été meurtri par son filleul et neveu Norbert d'Hastière, lequel était prêtre débauché, prévaricateur et simoniaque, on retrouva le corps parmi les joncs et les nénuphars, dans le brouillard rose du matin, à un détour de la Meuse toute fleurie.

L'abbé de Waulsort, ayant appris cette nouvelle, était arrivé avec tous ses moines pour reconduire le saint processionnellement. Mais quand ils l'eurent placé sur leur chariot, les chevaux refusèrent d'avancer.

C'est que les bêtes exigent, en échange des services qu'elles nous rendent, certains égards.

Quand, d'une ferme lointaine, il faut transporter un mort à l'église paroissiale avant de le descendre dans la terre des aïeux, on doit, selon la coutume, aller dire tout bas, la veille au soir, dans l'oreille du cheval qui doit tirer la charrette, le nom du défunt. Alors la bête exécute docilement la tâche que l'on réclame d'elle. Mais si l'on

néglige d'accomplir ce soin pieux, elle regimbe et, comme saisie d'une sainte horreur, elle lance des ruades terribles tant que l'on n'a pas renoncé à l'atteler au convoi funèbre.

Les roussins de Waulsort n'ayant point reçu la notification mystérieuse ne tinrent aucun compte des circonstances et ne consentirent point à véhiculer la dépouille mortelle du bienheureux.

C'est alors qu'une vieille femme conseilla au prélat d'aller chercher, dans une métairie proche, deux génisses blanches n'ayant jamais porté le joug. Il les caressa de la main où brillait l'améthyste enchâssée dans l'or, leur parla et les bénit. Aussi, à peine attelées, gravirent-elles la montagne à travers bois, fossés, ravines et broussailles, le long des précipices, à la crête des rochers escarpés, avec une agilité de chèvres. Leurs sabots qui battaient le roc allègrement et les roues du char qui broyaient les obstacles, tracèrent, au flanc de la colline, le chemin de Saint-Walhère que l'on pratique encore aujourd'hui pour couper au court lorsqu'on se rend à Onhaye.

— Oui, m'fi, disait le berger qui gardait ses moutons en face de la Roche aux Corneilles, les bêtes ont aussi leurs idées.

Après m'avoir conté cette légende, appuyé à sa houlette, les jambes croisées, il resta silencieux, regardant la grande montagne violette où ruisselaient les verdoyances de l'été.

Un essaim d'abeilles passa près de nous, éblouissant, et alla s'abattre sur la rive parmi les roseaux. Et faisant pencher les hautes herbes, les filles de feu étendirent comme une nappe d'or sur l'onde éclatante. Ces topazes vivantes scintillaient parmi les émeraudes dans l'argent liquide du fleuve.

Nous les regardâmes, jusqu'au moment où, rassasiées, elles reprirent leur vol bourdonnant dans l'azur enflammé.

— J'irai bientôt, dis-je, retenir ma provision de miel à la ferme de là-haut, car l'an dernier c'est à peine si j'ai pu en obtenir.

— Tu n'en auras plus, fit le berger en hochant la tête. Il te faudra chercher ailleurs.

— Comment cela ? Ils ne vendent plus de miel ?

— Ils n'en vendent plus pour la bonne raison qu'ils n'en ont plus, les abeilles ont déserté les ruches.

— Depuis quand cela ?

— Depuis la mort du vieux fermier. Il y en a qui croient qu'un mauvais sort a été jeté sur la cense par une sorcière d'Evrehailles, car les vaches n'ont presque plus donné de lait et les abeilles sont parties. Mais ils se trompent ceux-là.

— Qu'est-il arrivé ?

— Je connais la vieille, elle n'a jamais fait de mal à personne. Les secrets qu'elle possède n'ont jamais servi qu'à soulager les bêtes et les gens. D'ailleurs elle n'en veut pas à ceux de là-haut. Mais ce qui est vrai, c'est qu'elle sait pourquoi le malheur est entré dans cette maison.

— Pourquoi ?

Après une longue pause, tandis que le soleil commençait à descendre vers les rochers de Fidevoye et que les ombres s'allongeaient sur le fleuve, le berger, d'un air mystérieux, parla :

— Je te disais tout à l'heure que les bêtes tiennent à certains égards. C'est pour avoir méconnu les usages pratiqués depuis toujours le long de Meuse, que le nouveau fermier s'est attiré la désaffection de ses animaux domestiques. Au lieu d'en faire un laboureur comme ils le sont tous de père en fils dans la famille, le vieux avait rêvé qu'il devînt un monsieur comme ceux qui viennent de la ville passer l'été à Lustin, à Godinne et à Yvoir. Sur les conseils du curé, il l'envoya au petit séminaire de Floreffe. Mais que veux-tu ? Pour faire un civet il faut un lièvre ! Notre homme, qui était un paysan, resta paysan ; il fut rebelle aux études. Mais, rentré dans la maison paternelle, cela ne l'empêcha pas de se croire plus malin que tout le monde.

« Le vieux lui avait trop dit qu'il était riche. Son séjour au collège avait achevé de lui donner une haute idée de lui-même. Il voulut tout réformer. Son père ne trouvait même plus grâce à ses yeux, c'était un vieux radoteur comme tous les gens du village, disait-il.

« Quand le veilleur vint dire que le vieux avait passé, le fils lui interdit de suspendre un crêpe à l'entrée de l'étable et d'annoncer la mort aux ruches.

« Selon la tradition, il faut qu'on fasse connaître aux infatigables butineuses, aux ouvrières vigilantes de la cire et du miel, dès qu'elles ont regagné leur demeure de chaume, le décès du maître et l'avènement de l'autre. Elles doivent savoir pour qui elles travaillent avec tant de zèle et de vaillance, pour qui elles vont aux calices des fleurs rechercher le pollen subtil, pour qui elles distillent l'or de la lumière, l'azur du ciel, le parfum des corolles.

« C'est bien le moins qu'on leur donne cette satisfaction en échange des trésors qu'elles prodiguent. Et si l'on y manque elles abandonnent la ruche, l'enclos, la ferme, pour n'y plus jamais revenir.

« Il ne voulait point croire à ces sornettes, disait-il. Il a bien vu ce qui est arrivé ! Il a eu beau faire, jamais plus un essaim n'est venu

se poser en grappe sur la branche d'un de ses pommiers pour être recueilli dans le dôme de paille qui l'attend. Plus jamais son jardin n'a retenti du joyeux bourdonnement de la cité en travail. Les mouches à miel étrangères qu'il avait amenées chez lui n'y sont point restées, car tout finit par se savoir dans le monde des abeilles et les nouvelles n'ont point voulu demeurer où l'on avait manqué d'égards envers leurs sœurs. Elles ont quitté la ruche frappée d'interdit.

— Et tu crois que jamais plus elles ne consentiront à faire la paix avec le fermier.

— Je ne sais, il a trop d'orgueil pour reconnaître ses torts et les faire oublier. Elles ne fléchiront point.

Le berger rappela les brebis qui s'en allaient vers les blés et envoya le chien rechercher celles qui s'approchaient trop du fleuve dans un endroit dangereux où l'escarpement de la rive est caché par des arbustes et des hautes herbes. Déjà le vent léger qui faisait onduler doucement l'eau transparente apportait un peu de fraîcheur, tandis que l'ombre commençait à s'étendre sur les collines, assombrissant les feuillages lourds des chênaies.

*

— La sorcière d'Evrehailles ne connaît-elle point le moyen de faire revenir les abeilles ? dis-je au berger.

Il prit de nouveau un air mystérieux, mit le doigt contre la bouche, regarda autour de lui, bien qu'aucun être humain ne fut là pour nous écouter.

— Peut-être, murmura-t-il, s'il voulait commencer par brûler des graines de pavots sous ses noyers, où sont les ruches, les abeilles oublieraient. Mais, je te l'ai déjà dit, il est trop orgueilleux pour se plier à ce qu'il appelle des sornettes.

« La vieille en sait long. Ecoute, tu me plais, et puisque toi aussi tu crois aux « fauwes », je vais te dire celle des abeilles. La vieille la tient d'une de ses tantes qui était la servante d'un curé de Dinant. La preuve que l'histoire est vraie, c'est qu'elle était écrite, et en latin encore, dans un gros livre couvert de cuir, comme ceux dans lesquels on lit la messe.

Le temps de voir si les brebis ne s'aventuraient point trop près de la rive ou vers le champ de betteraves, et le berger commença son récit, tandis que les deux chiens, à ses côtés, assis sur leur derrière, les oreilles droites, les yeux luisants, les beaux yeux couleur de marron, semblaient attentifs à ses paroles.

— Il y a longtemps, très longtemps, avant même que le Christ naquit dans l'étable de Bethléem, un chanteur nommé Marphé était venu dans la vallée. Il arrivait on ne sait d'où, mais sa voix était si belle que l'on croyait que c'était un ange du paradis. Il aimait les cieux, il aimait les eaux, il aimait les forêts, les rochers et les plaines, il aimait les animaux, il aimait les hommes. Et son âme s'exhalait en des chants si suaves que, pour l'entendre mieux, les bêtes sortaient du bois et les poissons du fleuve, et le peuple mystérieux qui habite les cavernes et le centre de la terre et celui qui vit dans les profondeurs de l'onde, arrivaient éblouis à la lumière du jour. Un tel amour jaillissait de lui que la terre s'en trouvait transformée. Tous s'aidaient et une paix féconde versait ses trésors dans la vallée.

« Il chantait et de sa bouche parfumée s'envolaient les abeilles gonflées de miel.

« Une fille de Meuse, dont la mère était la fée qui multipliait les épis dans le champ et les graines dans l'épi, qui faisait les fruits et les moissons, l'aima.

« Le frais parfum de leur amour enchanta la vallée transfigurée. Les fleurs naissaient sous leurs pas, et les nénuphars, surgis du fond des eaux, venaient épanouir leurs calices d'or à la lumière quand ils se baignaient dans le fleuve.

« Mais, jalouses de ce bonheur, les femmes de Profondeville, dans le temps des ducasses, ayant beaucoup bu, s'emparèrent de lui, et, furieuses de ses dédaïns, le lacérèrent de leurs ongles tranchants et le jetèrent dans le fleuve.

« Les abeilles, à qui il avait appris à chanter, n'entendant plus sa voix mélodieuse, désertèrent les ruches, et après l'avoir cherché longtemps disparurent.

« Puis, ce fut comme une nuit épaisse qui se répandit sur la vallée. Vers ce temps-là, la Meuse courroucée déborda de ses rives, et entraînant les terres ensemencées rendit stériles les champs d'alentour.

— Comment revinrent-elles, car elles sont revenues, les abeilles ?

— C'est Jésus qui les ramena avec le pardon pour tous les hommes. Il les ramena dans la vallée et recommanda au maître de leur parler souvent pour qu'elles s'habituent à reconnaître sa voix. Il dit au maître de leur parler avec douceur et de ne point prononcer auprès des ruches des paroles grossières.

« Elles jouissent de la protection divine. Dieu punit celui qui tue une mouche à miel.

« C'est pourquoi, le jour de la Fête-Dieu, les abeilles construisent

un rayon en forme d'ostensoir. Quand le Saint-Sacrement est exposé, si elles essaiment et qu'on n'a point préparé de ruche, elles vont former sur un arbre le gâteau d'adoration.

« Comprends-tu maintenant pourquoi elles ont quitté la ferme de là-haut. Elles doivent être charmées et le censier ne veut point parler à des bêtes comme à des gens, alors que partout dans nos alentours, quand le jeune essaim escortant sa reine traverse l'air radieux à la recherche d'un domaine nouveau, les paysans chantent la chanson qui les flatte et les attire :

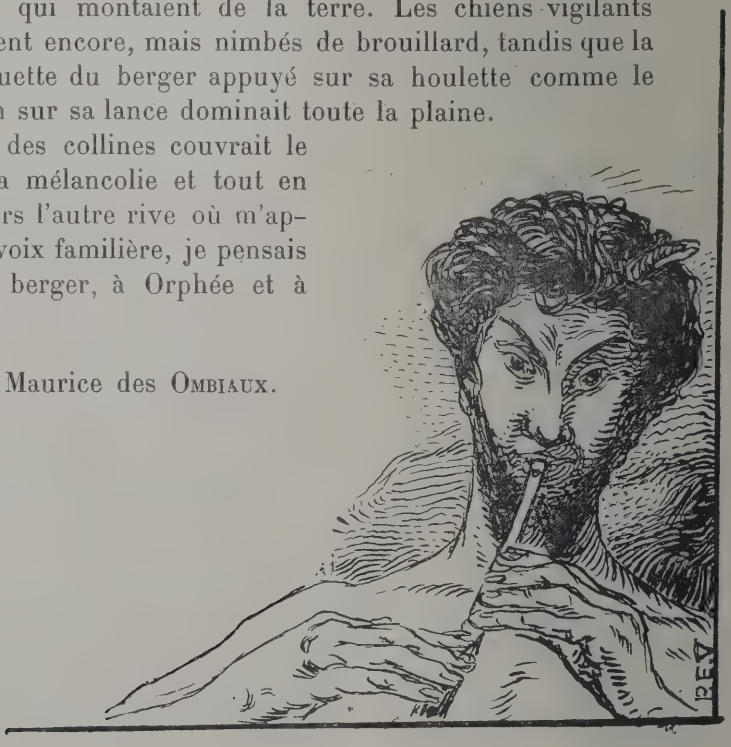
Vino les belles
Vino les belles
Vino les belles
Efèyes !

Le soleil avait disparu derrière la montagne, le berger rassembla son troupeau et me dit au revoir.

Je regagnai ma barque cachée dans les roseaux, je le regardai s'éloigner dans le crépuscule. Déjà le troupeau se confondait avec les brumes qui montaient de la terre. Les chiens vigilants apparaissaient encore, mais nimbés de brouillard, tandis que la haute silhouette du berger appuyé sur sa houlette comme le dieu Wotan sur sa lance dominait toute la plaine.

L'ombre des collines couvrait le fleuve de sa mélancolie et tout en voguant vers l'autre rive où m'appelait une voix familière, je pensais encore au berger, à Orphée et à Jésus.

Maurice des Ombiaux.



Le Mariage de Judith

PROLOGUE

En hiver. Le Salon de *Judith Falck*, grande pièce meublée avec un certain goût décoratif, mais sans aucune prétention au style. Meubles capitonnés, de forme et de couleur communes, une commode rococo à côté d'une chaise Empire. Beaucoup de draperies. Bureau de femme. Vieux chiffonnier d'acajou, glace oblongue, encadrée d'acajou, au-dessus d'une console. Piano carré près du poêle; un écran d'étoffe le protège contre la chaleur.

Trois croisées donnant sur la rue; devant l'une se trouve une sorte d'estrade, avec une table à ouvrage. Pots de fleurs sur toutes les fenêtres.

Aux murailles, des porcelaines, des photographies disposées par groupes, représentant des célébrités diverses, hommes et femmes; tableaux, estampes, deux reproductions d'aquarelles françaises d'un goût douteux.

Çà et là, des colifichets sans valeur, une lampe grossière, achetée dans un bazar quelconque, etc. etc.

Dans la matinée. Judith Falck et Paul Palmer causent ensemble.

PAUL

...Je vous dis que cela ne peut pas continuer ainsi !... Et moi qui vous croyais riche !

JUDITH

J'aurais pu avoir, sinon la richesse, du moins l'aisance, si mon tuteur n'eût pas cédé si facilement à toutes mes fantaisies. Il me reste en tout aujourd'hui quinze mille francs, placés à la Banque, et que je ne pourrai toucher que le jour de mon mariage. Ma foi, tant pis ! je mettrai en gage — cela me fera vivre un an ou deux, après tout ; d'ailleurs, avant ce temps-là, vous aurez assez de moi sans doute — et alors, advienne que pourra, je m'en moque !

PAUL

Quand aurez-vous besoin de cet argent ?

JUDITH

Demain.

PAUL

Vous l'aurez avant midi.

JUDITH

Merci, mon bon ami. Apportez-le vous-même. Nous ferons alors un beau petit déjeûner, et puis vous resterez chez moi, n'est-ce pas ?

PAUL

Non, non. Il nous faut être raisonnables à présent. Pas au point de vue pécuniaire seulement, mais surtout pour votre réputation à vous. Vous venez de me promettre tout à l'heure qu'à partir d'aujourd'hui on ne pourrait plus jaser sur votre compte.

JUDITH

Mais vous, mon ami, j'ai bien le droit de vous recevoir ?

PAUL

Ni moi, ni personne... de mon sexe.

JUDITH

Alors, je ne suis plus rien pour vous ?

PAUL

Quelle question !... Vous savez bien que je vous aime ; mais c'est à cause de cela justement... Je ne me méfie pas de vous, moi. Quand vous dites que je suis le seul que vous aimiez, vous dites vrai, je le sais bien. Quel intérêt auriez-vous à mentir ? — Mais je ne veux pas, vous dis-je, que ma bien-aimée puisse être ainsi exposée à la calomnie. Je souffre plus que vous des bruits méchants qui circulent en ville depuis des mois, et dont nous avons toujours été d'ailleurs charitablement prévenus, l'un et l'autre.

JUDITH

Et vous ne vous doutez toujours pas d'où ils sont venus, ces bruits ?

PAUL

Les bruits n'ont ni père ni mère. Ils naissent des vilains désirs de tous, du plaisir qu'on éprouve à remuer ce que l'on croit être sale. Ils arrivent au jour comme les vers qui sortent du fumier.

JUDITH

Les bruits qui courent sur mon compte ont une origine beaucoup plus simple. Ils viennent exclusivement de vos amis... qui me haïssent.

PAUL

Voyons, calmez-vous. Pourquoi mes amis vous haïraient-ils ?

JUDITH

Dois-je vous le dire ? Parce qu'ils sont jaloux. Vous avez l'étoffe d'un ami véritable, c'est-à-dire de l'homme bon par excellence. C'est de la folie, mon cher. Les gens à qui vous donnez votre amitié vous tiennent en leur pouvoir, entièrement. Il leur est agréable de disposer d'un homme qui a

plus d'intelligence que les autres. Voyez-vous, ils me craignent, vos amis, parce qu'ils ont peur que je ne vous accapare.

PAUL

Vous nous flattez tous deux. On me désire, et on vous craint moins que vous ne le pensez. Il n'y a que ceux qui sont amoureux de vous, qui nous envient notre bonheur, — et s'ils le font c'est d'une autre manière... On envie toujours les gens qui sont trop heureux... Pour la plupart des hommes, la vie est si misérable et si mesquine !... La lumière éclatante d'un grand bonheur les éblouit et les scandalise... Or, mes amis ne sont nullement de ceux qui sont le plus à plaindre.

JUDITH

Et si j'étais à même de vous donner des preuves de ce que j'avance ?

PAUL

C'est ce que vous ne pouvez pas.

JUDITH

Si !.. Promettez-moi seulement, jurez-moi de ne jamais répéter à personne ce que je vais vous dire. *Paul fait signe que oui. Elle s'est levée, va vers le bureau, ouvre le tiroir du milieu, et en tire une lettre. Elle se rapproche de lui et la lui tend*). Eh bien, voyez !

PAUL

Elle n'est pas signée...

JUDITH

Lisez !

PAUL (*lisant*).

« Mademoiselle, quelqu'un qui vous veut du bien vous engage vivement « à vous tenir sur vos gardes. Vous êtes surveillée, et toutes vos démarches « sont épiées. On sait tout, en un mot ; et un beau jour on aura les preuves « de votre double jeu si compliqué ; elles seront remises au seul qui soit « encore aveugle à cet égard, celui dont vous êtes en train de ruiner l'avenir « de façon irrémédiable. Ses amis en ont assez de vos airs de supériorité... « Vous voilà prévenue, Mademoiselle ; vous êtes assez intelligente pour savoir « ce que vous avez à faire, et pour prévenir ainsi toute possibilité de scan- « dale ».

JUDITH (*après une pause*).

Eh bien ? vous n'avez — naturellement — aucun soupçon sur celui qui a pu écrire cette lettre ?

PAUL

L'écriture est contrefaite.

JUDITH

Mais le style, l'esprit — le souci touchant et délicat qu'on a de votre honneur et de votre bonheur — cette bienveillance incontestable à mon égard... Non, mon ami, vous n'avez besoin de rien dire, je vois bien que vous en savez aussi long que moi...

PAUL

Une telle infamie !... Non, non, vous ne me le ferez jamais croire

JUDITH

Vous le croirez suffisamment, mon cher, sans que j'aie besoin d'insister... Du reste, il me semble que vous exagérez un peu. Il est vrai qu'on aurait pu trouver mieux que d'envoyer à une femme un tel billet-doux — mais, que voulez-vous, la fin justifie les moyens, et cette fin noble, vous le savez bien, c'est de vous arracher à moi et à mon influence pernicieuse. — Dirai-je le mot ?... Je trouve tout ceci parfaitement ridicule. Avec tout le respect que je vous dois, à vous et à vos amis, je ne vois pas bien de quel droit vous voulez, vous autres, vous donner pour des dragons de vertu... Mais qu'est-ce que vous avez? Pourquoi vous taire ? Vous avez l'air de tomber des nues, mon ami. S'il m'est permis, à moi, de rire de cette histoire, ce n'est pas une raison pour que vous preniez cette figure sombre.

PAUL

C'est une affaire très grave, à mon avis. Moins pour moi que pour vous. Je ne puis souffrir qu'on se conduise à votre égard de cette odieuse façon.

JUDITH

Mon Dieu ! Cette lettre, au fond, ne nous apprend rien de bien nouveau.

PAUL

Si. L'attaque vient de gens qui se disent mes amis...Voilà ce qui est nouveau, pour moi du moins... Mais il faut absolument que cela finisse.

JUDITH

Qu'allez-vous faire ?

PAUL

Puis-je garder cette lettre ?

JUDITH (*lui prenant vite la lettre, en souriant*)

Non, mon ami, cette lettre est à moi ; n'oubliez pas la promesse que vous m'avez faite de n'en parler à personne, jamais... J'y compte, vous le savez.

PAUL

Bien sûr. Je n'ai pas besoin de cette lettre, d'ailleurs. A tout ceci, il n'y a qu'une seule issue honorable.

JUDITH (*avec angoisse*).

Allez-vous me quitter ?

PAUL

Est-ce que vous ne le comprenez pas ?... La seule solution possible, voyez-vous ce serait de nous marier.

JUDITH (*Elle reste quelques instants pâle, sans mot dire, comme en proie à une lutte intérieure ; puis avec force*)

Non ! Non !

PAUL

Est-ce que vous ne m'aimez pas ?... Pourquoi ce refus ?

JUDITH

Ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit. Non, non, croyez-moi. Mais je n'avais jamais pensé, un seul instant, que nous puissions en venir là.

PAUL

Il ne s'agit pas de ce que vous avez pensé ; je vous demande, si vous m'aimez assez pour consentir à m'épouser. Et je vous prie, maintenant, de me répondre franchement.

JUDITH (*après une pause*).

Ma réponse, la voici : je vous aime, mais je ne puis pas vous épouser.

PAUL

Voilà une étonnante réponse. C'est oui et c'est non, tout à la fois...Vous me cachez quelque chose.

JUDITH

Paul, mon ami, ne vous fâchez pas ! Dites-moi, tout ceci n'est qu'une plaisanterie, n'est-ce pas ? Voudriez-vous réellement m'épouser ? Vous trouverez tout naturel que je sois un peu émue de cela. Et vous-même, est-ce qu'avant ce jour, l'idée de m'épouser vous était jamais venue en tête ? — Vous voyez, vous hésitez à me répondre.

PAUL

Je n'hésite que pour prononcer des paroles plus conformes à la stricte vérité. Quel homme serait capable de mettre un peu d'ordre dans ses pensées intimes, ainsi, tout à coup ?... Je puis, en tout cas, vous affirmer ceci :

Mon amour pour vous n'était au commencement qu'un désir de conquête ordinaire, le bonheur de vous avoir pour maîtresse, une satisfaction de vanité. — Depuis, insensiblement, de jour en jour mes sentiments à cet égard se sont modifiés. Je ne me suis pas d'abord rendu compte de ce changement; je n'ai senti aucun besoin de m'analyser moi-même. Mais, pourtant deux choses m'ont frappé et ont donné à ces sentiments une nouvelle tournure : Quelle était votre situation, quand je vous ai connue, quel était votre passé ? Cela m'était, à l'origine, tout à fait indifférent. Si l'on m'avait dit, à ce moment-là, que vous étiez on ne peut plus volage et légère, je l'aurais écouté le sourire sur les lèvres, fier de profiter de votre caprice et de cette légèreté. Vous auriez pu me dire en ces temps-là : Dès demain, vous ne me verrez plus, je vais partir, me marier... n'importe quoi... je suis sûr que je me serais aisément consolé de votre abandon avec cette pensée : Bah ! il fallait bien que cela finît un jour. Et tranquillement, j'aurais ajouté : Séparons-nous, mais que nos adieux se passent le plus gaiement possible ; passons ensemble cette dernière soirée et allons-nous amuser ! Tandis qu'à présent, si quelqu'un venait attaquer votre honneur devant moi, je le traiterais de fourbe, d'infâme et le souffletterais. Et si vous me disiez : je vous quitte — sans doute, je ne me tuerais pas, mais je sens que pour moi la vie aurait perdu tout son charme et tous ses attraits.

JUDITH (*les larmes aux yeux, mais en souriant*).

Vous m'aimez donc réellement ?

PAUL

Comme je n'avais jamais cru pouvoir aimer personne. (*D'un ton rieur*) A vous maintenant d'en supporter les conséquences.

JUDITH

Qu'avons-nous besoin de nous marier ? Vous répondrez qu'il le faut par égard pour moi, et pour que ma situation soit nette. Mais cette raison-là n'a aucune valeur à mes yeux. Je vous assure que tout ce qu'on pourra dire de moi m'est tout à fait indifférent. Je suis libre de mes actes et n'ai besoin d'en rendre compte à qui que ce soit. Je n'ai ni parents ni amis. En fait de maîtresses, vous auriez pu plus mal tomber. Mais, votre femme — je ne le serai jamais, et heureusement pour vous, mon ami.

PAUL

Pour moi ?

JUDITH

Pour vous et peut-être aussi un peu pour moi. Je suis ainsi faite que je ne saurais renoncer à l'entière liberté dont je jouis à présent. Je n'arriverais que fort difficilement à me plier aux lois de la société. Il y aurait pour moi trop de sacrifices à faire. Je le dis parce que je ne veux pas que vous

me croyiez capable de vouloir me parer d'un faux semblant de désintéressement. Parlons franchement ! Qui suis-je ? Quelle est ma réputation dans les milieux où vous vivez. A tort ou à raison, je ne suis guère estimée. Une jeune personne sans famille, riche tout juste assez pour vivre indépendante — qui a rompu toutes relations avec les bonnes maisons où elle était reçue avec une bienveillance un peu hautaine, en sa qualité d'amie de pension des enfants ; qui a eu l'idée folle de se faire écuyère de cirque ; qu'on ne voit jamais dans une société de dames, parce qu'elle déteste les commérages, et qui fréquente ouvertement et avec sans gêne des hommes à réputation de Don Juan (comme vous, par exemple, mon ami) — une telle femme ne ferait pas bonne figure sous le voile nuptial. Si, encore, vous aviez une situation solide et brillante dans le monde, alors tous les snobs de la société s'inclineraient respectueusement devant vous. Mais vous n'êtes qu'au commencement de votre carrière, et je ne veux pas que vous traîniez avec vous le boulet de forçat que serait certainement une femme hardie et sans préjugés comme moi. Ah ! si j'étais riche, ce serait autre chose ; l'affaire pourrait s'arranger, peut-être ; malheureusement, ma bourse sera bientôt à sec. Avec tout votre mérite et votre travail, vous ne sauriez gagner que le strict nécessaire pour votre petit ménage de garçon. Si je possédais du moins quelques-unes des vertus familiales... mais je n'ai aucune idée du ménage, aucun instinct d'économie. Non, mon ami, je vous aime trop pour devenir votre femme.

PAUL

Je vous ai laissé achever sans vous interrompre. Je voulais savoir ce que vous aviez à me dire.

JUDITH

Je n'ai pas tout dit.

PAUL

Alors, dites !

JUDITH

Nous avons des caractères très différents. Nous ne nous accordons pas toujours. Je fais volontiers des zigzags, moi, tandis que vous, mon ami, vous suivez toujours la ligne droite. Vous avez votre chemin à faire, par conséquent tantôt l'un tantôt l'autre à ménager. Il n'y a pour moi qu'une chose au monde qui puisse me faire supporter la vie — c'est de pouvoir se moquer de tout et agir à sa guise en toute occasion... Voilà. Maintenant, j'ai tout dit.

PAUL

Vous ne m'effrayez pas. A quoi bon, d'ailleurs, cette prudence excessive ? A votre avis, je suis un bon petit bourgeois, n'est-ce pas ? Soyez convaincue, néanmoins, que, dans les moments décisifs, je ne me laisse

guider que par mon désir et ma propre volonté. J'ai déjà prouvé à l'occasion que je ne crains pas de heurter l'opinion générale. Or, maintenant, je ne vois pas de plus grand bonheur pour moi que celui de vivre avec vous. Quant aux us et coutumes, je les envoie à tous les diables. Mais je n'ignore pas que la seule façon pour moi de réaliser mes vœux est de me résigner à passer par le mariage. En tout ceci, je ne vois qu'une seule objection raisonnable à me faire : ce serait que vous ne m'aimiez pas. Vous dites que vous m'aimez. Quoi, alors ? Toute excuse sérieuse a disparu !... Vous avez raison en disant que j'aime la ligne droite, et vous voyez que je le fais en cette occasion comme toujours. Ayant pour but notre mariage, avec la volonté ferme de tout faire pour y parvenir, nous l'atteindrons sûrement. Nous sommes fous, dit-on. Laissons-les dire ; tenons à honneur de leur montrer le contraire... Nous sommes pauvres et n'avons, ni vous ni moi, le génie de l'économie ? Comme nous savons cependant assez bien d'avance ce qu'est la vie, je pense que, tout d'abord au moins, peu de chose nous suffira. Quant au travail, je me fais fort de m'en procurer ; je ne me crois pas plus bête qu'un autre... Mes amis vous font peur ? Nous nous passerons très bien d'eux. Peut-être même saurons-nous les obliger un jour à rechercher notre amitié. Croyez-moi, Judith, il n'y a rien de si délicieux au monde que de se sentir sur le point d'engager un combat. On se découvre cent fois plus de force.

JUDITH

Oui, mon ami, si seulement on osait. Tout le monde n'a pas votre audace.

PAUL

Que voulez-vous donc ?

JUDITH

Il n'est rien que je veuille davantage. Mais...

PAUL

Plus d'objection ! Eh bien, vite, touchez-là.

JUDITH

L'angoisse que j'éprouve me fait sans doute exagérer le danger. Cela pourrait peut-être s'arranger comme vous le désirez, — mais il faut que vous ayez beaucoup de patience, d'indulgence, que vous ne vous lassiez pas de m'encourager. Mais... si nous nous flattions d'un faux espoir, si je ne pouvais pas, même en le voulant sincèrement...

PAUL (*l'attirant à lui*).

Oh ! la peureuse ! Je ne vous aurais jamais cru si ridiculement craintive.

JUDITH (*l'entourant de ses bras*).

C'e n'est pas pour moi que j'ai peur. Non, mon ami, les coups d'audace ne m'effraient pas pour mon propre compte. Mais s'il *vous* arrivait de regretter, — si, un beau jour, vous alliez voir en moi le malheur de votre vie. — Ah ! Paul !... ne comprenez-vous pas ma frayeur ?

PAUL (*la regardant dans les yeux, en souriant, à voix basse*).

Je vous aime.

JUDITH

Répondez alors.

PAUL (*comme auparavant*).

Je vous aime. A vous de répondre à présent.

JUDITH (*l'embrassant*).

Je vous aime.

PAUL (*se dégageant de son étreinte*).

Adieu donc.

JUDITH

Vous allez me quitter ?

PAUL

Oui, pour me mettre à la recherche de celui qui me procurera l'argent dont vous avez besoin.

JUDITH

Et quand vous reverrai-je ?

PAUL

Ce soir... aussitôt qu'il me sera possible. Nous avons tant de choses à nous dire, tant de choses à régler. Il nous faut aussi parler de nos affaires d'argent ; elles ne sont pas très gaies. Jouons cartes sur table et ne nous cachons rien l'un à l'autre.

JUDITH

Ce soir déjà ?

PAUL

Petite folle ! Oui, naturellement, pour en finir le plus tôt possible. Et après... nos fiançailles... en tête-à-tête !

JUDITH

Ne vous mettez pas en retard, mon ami.

PAUL

Au revoir et à tantôt, ma chérie. Je vous aime.

JUDITH (*l'accompagnant à la porte*).

Et moi aussi, je... vous aime.

Restée seule, elle écoute un moment, puis court vers la fenêtre et fait signe de la main, en agitant gaiement son mouchoir. Puis elle met vivement la main à la poche, en tire la lettre et la jette au feu.

ACTE Ier

SEPT MOIS PLUS TARD

Même salon qu'au prologue, mais ayant changé d'aspect en partie. La plupart des meubles de Judith y sont encore, mais d'autres ont disparu pour faire place à de grands meubles sérieux donnant au salon un autre cachet. Au milieu, un large bureau ; une bibliothèque pleine de volumes couvre la moitié d'une paroi. Aux murs, des portraits de famille, des gravures, un paysage. Les bibelots sans valeur ont été enlevés. Sur le bureau, deux flambeaux d'argent de forme antique. Le salon est éclairé comme pour une fête : trois lampes, le lustre et les flambeaux sont allumés. Paul et Judith sont assis devant une petite table où se trouvent du champagne et des verres.

JUDITH (*sa montre à la main*).

Encore deux minutes.

PAUL (*en train de déboucher la bouteille*).

Préparez les verres.

On entend sonner l'horloge d'un clocher voisin.

JUDITH

Entendez-vous ?

PAUL (*versant le vin*).

Voilà le nouvel an qui commence. A votre santé, chérie. A l'accomplissement de tous nos désirs... (*il la regarde tendrement*) d'un surtout.

JUDITH

Un seul.... Il ne nous faut rien de plus.

PAUL

Bon an, alors.

JUDITH (*pensive*).

Et merci pour le passé.

PAUL

Oui, merci pour le passé.

Ils se regardent et boivent.
Un temps.

JUDITH

Vous le pensez... réellement ?

PAUL

Quoi ?

JUDITH

Que vous avez à me remercier de quelque chose.

PAUL

A sotte demande point de réponse.

JUDITH

Mais quand je vous dis qu'il m'en faut une.

PAUL

Je vous embrasse alors et vous répète ce que vous savez du reste : je suis plus heureux que jamais.

JUDITH

Oui, je le sais... Mais j'ai l'esprit lourd, stupide et inquiet. Cela vient de ce que je suis trop modeste, je pense. Ne riez pas. C'est vrai ! Il y a au fond de mon cœur un étonnement perpétuel d'être vraiment votre femme, et l'angoisse de me voir tout à coup le regretter.

PAUL

Pourquoi toujours cette manie de vous amoindrir ? Je n'aime pas à vous entendre parler ainsi. Si nous avons décidé de nous marier, de faire vie commune et de lutter côte à côte, c'est qu'assurément nous avons pensé y gagner l'un et l'autre. La chose est comme je vous le dis, et je ne veux pas que vous la regardiez autrement.

JUDITH

Vous ne pouvez donc pas me comprendre, vous, l'homme sage ? Je ne suis point du tout disposée à m'humilier. Au contraire, j'ai toujours été très contente de moi et ne me suis jamais étonnée qu'on me fît la cour ; car je me suis toujours attendue à voir s'ouvrir à deux battants, devant moi, les portes de la vie, et à entendre proclamer au son des fanfares, ceci :

La voici, la merveille des merveilles ! — pendant que les foules s'inclineraient avec respect, et diraient : Le diable m'emporte ! elle est charmante ! — Et j'aurais trouvé cela tout simple. Mais que vous, mon ami, vous qui, dès notre première entrevue, me sembliez formé d'une autre pâte que tous ceux que j'avais vus — que vous, le plus distingué, le plus intelligent, le plus honnête, vous, estimé de tous, même de vos adversaires, — vous ne vous contentiez pas de faire de moi votre maîtresse, mais que, malgré tout et en dépit de tous, vous me preniez pour femme — voilà ce qui me rend plus humblement reconnaissante, plus heureusement étonnée que je ne saurais vous le dire !... Tous les matins, à mon réveil, l'angoisse me prend que tout ceci ne soit qu'un songe. Et alors, vous apercevant couché à mes côtés, tout bonnement, tout bourgeoisement — excusez-moi, je le dis sans mauvaise intention — il me prend une envie folle de rire et de pleurer à la fois, parce qu'il me semble que l'aventure est insensée et délicieuse.

PAUL

Voilà sept mois que nous sommes mariés. Ne pourriez-vous pas commencer à vous faire à ce miracle ? Il faut aussi regarder la chose d'un autre côté. Qu'est-ce que j'étais à l'époque où vous m'avez connu ? Un homme quelconque tâchant de se frayer un chemin dans la vie, promettant beaucoup, — mais n'étant sûr de rien. Un peu avocat, un peu bel esprit, assez remuant, avec la prétention de jouer un rôle politique, de grandes ambitions, de petits moyens pour les satisfaire, de brillantes perspectives peut-être, mais aussi le risque de faire naufrage en route. Un homme à qui tout pouvait réussir grâce à une volonté en apparence ferme et décidée, mais en réalité ne procédant que d'une façon tout à fait romanesque, se fiant toujours et superstitieusement à la grâce divine. Je sais que certaines gens s'obstinent à voir en moi la tête froide de l'aventurier positif et calculateur. Ce que les gens disent m'est absolument indifférent. Libre à eux de me croire dangereux, et redoutable même. Mais vous, du moins, vous ne pouvez plus avoir de doute sur ma personne, sur ma valeur. Vous avez compris — je l'espère en tout cas — que si je cherche à réussir, c'est par des moyens honnêtes ; je n'ai, en somme, d'autre boussole dans la vie que mon appréciation assez sûre du bien et du mal. C'est ainsi que nous nous sommes rencontrés et épris l'un de l'autre. Tous deux nous dirigeons nos pas vers la vie et la fortune ; tous deux, nous nous berçons du rêve de Joseph et voyons se courber devant nous le soleil et les étoiles. Vous voyez en moi un homme à qui on prédit un avenir splendide. Je vois en vous une femme dont il est glorieux d'être le préféré. Vous m'avez conquis et ensemble nous ferons la conquête du monde. Je dis *ensemble*, souvenez-vous-en. Chacun de nous a dû renoncer à quelque chose pour posséder l'autre. Chacun par l'échange a obtenu plus qu'il n'a donné — s'il a vu s'augmenter la conscience de sa propre valeur. Attelés sous le même joug,

nous tirerons une plus forte charge. Nous marchons vers un but commun et ne manquerons pas d'y parvenir.

JUDITH

Comme j'envie votre confiance et votre audace ! Oui, vous avez raison. Dès le berceau et d'instinct vous avez connu la route battue du bien et du mal. Quoi que vous fassiez contre les us et coutumes du pays, vous appartenez quand même à la classe bourgeoise et bien pensante ; vous le savez, vos adversaires le savent aussi et vous regardent comme un des leurs. Vous dites qu'il peut vous arriver de faire naufrage ? Jamais. Le jour où vous seriez sérieusement en danger, vos plus grands ennemis se disputeraient l'honneur de vous sauver. Même si vous le vouliez, vous ne sauriez jamais couler à fond. Les parentés, les alliances de toutes sortes vous unissent indissolublement à ceux qui sont les vrais possesseurs du royaume et de toutes ses richesses. Moi, au contraire, je suis pareille au Juif Errant, sans feu ni lieu, — une personne sans aveu, tolérée tout au plus dans l'intérieur de la ville, aussi longtemps que la fortune favorable voudra bien lui fournir l'argent nécessaire pour acheter les sourires et la politesse du monde, mais qui, le jour où elle sera acculée à la misère, se verra impitoyablement rejetée sur le grand chemin d'où elle est venue. Ne prononcez pas ce vilain mot : *hystérique*, qui vous vient toujours sur les lèvres quand je vous parle à cœur ouvert. Tâchez, je vous prie, de me bien comprendre. Est-ce que je sais, moi, qui je suis et d'où je viens ? Je pourrais me bercer du joli rêve que mon père fût un prince de haute lignée et ma mère une dame de la cour, de même que je pourrais tout aussi bien me croire issue d'un usurier et d'une fille des rues. Tout ce que je connais, concernant mon origine, c'est mon numéro de la clinique d'accouchement et l'existence d'un petit héritage bien mal géré. Dans le monde entier, il n'y a qu'un seul homme à qui je me sente naturellement attachée. Il est vrai que je puis me réjouir d'avoir une espèce de tante, c'est-à-dire ma mère adoptive qui ne l'est du reste que grâce aux sages dispositions de l'hôpital de la Maternité. En comparaison de moi, vous le renverseur de murailles, vous êtes comme un coq en pâte. Au fond, vous vous trouvez couché doucement et mollement sur un lit de roses... Eh bien, chéri, ne vous fâchez pas, et ne prenez pas tout de suite votre grand air tragique. Vous savez que personne ne vous admire plus que moi, et que personne ne croit plus fermement au caractère sérieux de votre lutte. Mais nous appartenons à deux races différentes. *Vous* entrez hardiment en rébellion contre Dieu et votre roi, sans cesser pourtant de rester l'homme estimé de tous. *Moi*, si j'avais le courage de vivre à ma guise, je deviendrais infailliblement ou la plus détestable adoratrice de ce qu'il y a de plus snob au monde, ou une aventurière incorrigible au grand scandale des braves gens. Pour vous, il n'y a que la ligne droite, tandis que moi je me sens toujours poussée à prendre des détours. Tous deux nous avons de l'ambition, mais pour vous, il suffit de faire un pas tous les

jours ; et dans dix ou quinze ans, vous serez arrivé au but que vous vous êtes proposé... Moi, voyez-vous, je voudrais aller en ballon, au pôle Nord !

PAUL

Et la conclusion de tout cela ?

JUDITH

Trouvez-vous qu'il en soit besoin ?

PAUL

Faut-il vous rappeler vos premières paroles ? Il vous souvient peut-être encore de ce que vous vouliez prouver, en constatant l'irréparable désaccord qui existe entre nous ?

JUDITH (*après une courte pause*).

Oui, mon ami ; j'ai voulu vous montrer combien j'ai besoin de votre appui. Je sais que vous avez toujours raison. Aussi fais-je tout mon possible pour me corriger. Ne vous semble-t-il pas que j'ai fait des progrès remarquables, en sagesse et en calme depuis notre mariage ?

PAUL

Chère petite femme !

JUDITH

Si seulement, de temps à autre, vous vouliez bien me récompenser de quelques mots d'approbation, et ne pas trop vous scandaliser, chevalier de la ligne droite, quand vous me voyez en proie à mes petits accès de folie. Mon Dieu, la corde où je suis attachée est encore solide, et je suis, je vous assure, très satisfaite de paître sur votre pâturage.

PAUL

Montrez-moi alors que vous êtes heureuse. Je suis de ceux qui pensent que la vie nous est donnée pour vivre et non pour faire des réflexions sans fin sur tout ce qu'il y a en elle et en nous-mêmes d'incompréhensible. Par bonheur, je n'ai pas le cerveau malade, et ce n'est pas moi, je vous l'assure, qui aurais la sottise de le détériorer. Sans doute, l'existence est pleine d'étonnements et la vie d'énigmes. Mais je ne veux pas perdre mon temps à chercher la solution de ces problèmes-là surtout quand il n'y a personne, pour me dire si j'ai deviné juste. Je méprise cordialement tout ce qui est indécis et insaisissable. Il me répugne de voir comment les hommes se font de la vie un véritable malheur à force de rêveries douloureuses et profondes. N'attachez pas à la vie plus de prix qu'elle n'en a, mais n'allez pas non plus jusqu'à la mépriser. Il s'agit tout simplement d'en tirer le plus possible pendant sa courte durée. Pour moi, le bonheur est de vaincre, de ne jamais donner aux autres une occasion de raillerie ou de pitié. Mais rap-

pelez-vous ceci, — car je suis un moraliste endurci — j'ai la ferme conviction qu'on ne remporte jamais la victoire à moins de valoir mieux que les autres. Je sais bien que ceux qui méprisent la vie se font forts d'assurer que les méchants finissent toujours par l'emporter. Mon expérience à moi m'a montré tout le contraire. Les bons, quand ils n'abandonnent pas tout de suite la partie — car alors ils auraient déja cessé d'être bons — et que tout leur travail s'exalte d'une foi ferme en leur cause et d'une confiance solide en leur propre triomphe... les bons, dis-je, l'emporteront toujours. Si tant est qu'il y a en moi un reste de religion, le voici : le Maître de la vie ou la Providence, qu'importe le nom de la volonté régulatrice d'où émane le développement universel ! — n'a que faire des boudeurs et choisit ses instruments parmi ceux qui, dédaignant les commérages de la populace, l'envie impuissante et l'idoiâtrie morbide, s'essaient hardiment à faire, de la vie et de son travail, nne véritable fête. Car je veux que vous soyez heureuse, que vous soyez une femme confiante, saine et bonne. Et si vous l'êtes comme je le désire, vous ne serez jamais sujette à une lâche humilité, ni portée à des rêves de grandeur exagérée. Vous vous sentirez en droit d'aspirer à tout ce qu'il y a de meilleur, et vous l'obtiendrez, parce que le bonheur cherche avant tout les maisons où il se sent à l'aise ; il évite comme la peste celle où on le reçoit avec une méfiance doucereuse et un amer mécontentement. Souriez tant que vous voudrez. Je suis un optimiste romanesque, un croyant fanatique de la communauté religieuse qui pourrait se nommer : *Congrégation des Ames Saines.* Ma petite femme adorée, promettons-nous mutuellement, au commencement de cette nouvelle année, de bien garder le bonheur et la santé.

JUDITH

Je ne demande qu'une chose : que vous m'aimiez aussi passionnément que je vous aime. C'est mon bonheur et ma santé à moi. Que je vous le dise encore une fois, afin que vous ne l'oubliiez plus : tout ce que vous voyez en moi de mauvaise humeur, d'excitabilité, d'excentricité, de faiblesse et et de pleurnicherie, tout cela n'a que cette seule source : la peur de vous perdre. Si vous rentrez un jour à la maison fatigué, peu causeur, si vous me répondez, en dînant, d'une manière distraite, et si, le soir, assis à votre bureau, vous oubliez de vous retourner à chaque instant et de me faire signe de la tête, alors je me mets tout de suite à trembler, de peur que vous ne commenciez à vous déprendre de moi. Alors toute la lumière de la vie s'éteint pour moi. Je sais bien que c'est bête, mais je n'y puis rien.

PAUL

Non. Les grandes personnes n'ont pas la permission de se conduire sottement sous prétexte qu'elles ne sauraient agir autrement. Pourquoi nous sommes-nous mariés ? Je ne pense pas que ce soit pour nous torturer cruellement par une défiance incessante ? Pour moi, notre mariage est

l'alliance idéale d'un homme et d'une femme sans considérations secondaires, alliance basée sur la certitude qui est en nous d'être faits pour vivre ensemble, unis fortement et harmoniquement, incapables aussi d'une trahison.

JUDITH

D'une trahison ?

PAUL

Justement. C'est sur ce point-là que notre mariage est différent de tous les autres : c'est une union où la trahison ne peut même pas se supposer ni s'imaginer. Regardez par contre les gens mariés que nous connaissons. Combien peu d'entre eux vivent ensemble d'une manière vraiment amicale. Nous en avons déjà parlé, et tous deux nous détestons cordialement ces caricatures du mariage. Des maris qui, libres de toute contrainte, se conduisent en enfants qui font l'école buissonnière et qui conspirent pour trouver un moyen sûr d'échapper à une gouvernante acariâtre. Des femmes qui, à peine sorties du lit nuptial et sûres de n'avoir plus besoin de prendre des précautions, se débarrassent en hâte de leur illusions poétiques de jeunes mariées et se montrent telles qu'elles sont, c'est-à-dire de véritables pies-grièches nerveuses et dyspeptiques. Des époux qui, le rideau une fois levé derrière quoi leur vie intime se dérobe, s'avancent sur la scène avec un sourire forcé, mais qui, aussitôt qu'ils se retrouvent seuls, entre quatre murs, se torturent l'un l'autre par des paroles amères ou par un silence méchant. Les femmes sont les pires, pourtant. Les hommes peuvent être mous, grossiers, sans égards et infidèles. Mais ils ne trahissent pas leurs épouses. Un homme peut parfois manquer à ses devoirs de mari, mais dans le monde, en public, il prend toujours le parti de sa femme, en vrai chevalier. Personne, pas même sa maîtresse, n'osera impunément la railler ou en médire devant lui. Jamais il ne consentira à la voir livrée au rire, au soupçon ou au mépris. Il exige, pour autant que cela dépend de lui, qu'on la considère comme inattaquable. — Elle, au contraire — demandez à ceux qui en font métier, aux professionnels en matière de séduction, aux jeunes messieurs qui fréquentent les dîners et les bals du monde... ceux-là pourront vous en parler... Ah! les femmes dont on presse le genou sous la nappe pendant qu'elles regardent tendrement, avec des yeux humides, leur mari assis en face..., qui racontent à ce monsieur inconnu, avec des sourires de malice, que leur mari est sans doute un bon garçon — mais que pour ce qui regarde l'amour, il ne vaut pas grand chose — pour ne pas dire plus. Il n'y a pas de secret d'alcôve que — pour le rendre ridicule — elles ne débitent cyniquement à leur galant. Ells croient justifier leur conduite quand elles font pour tous de leur mari un sujet de risée ; leur lâcheté est si grande qu'elle dégoûte parfois l'amant le plus épris. Les époux de cette trempe-là vont au spectacle et rient à se tordre

de retrouver sur la scène leurs propres malheurs sous le masque de la comédie. Oui, comme ça doit être drôle pour des époux qui n'ont jamais passé ensemble une heure d'intimité, de voir toute cette misère exposée aux yeux du public ; ce qui leur a été le plus cher et le plus sacré, tout espoir de bonheur commun, — cette vie d'intimité, ce *home* qui devait être la pierre fondamentale de la génération à venir, — il est entendu que tout cela n'est, au bout du compte, que frivolité et vanité, tricherie réciproque, querelles burlesques et réconciliations puériles... Oui, ils ont bien lieu d'en rire aux larmes, tous ces ménages soi-disant honnêtes, — pour rentrer ensuite chez eux et y jouer à leur tour la même comédie sérieuse sur les mêmes tréteaux frivoles.

JUDITH

Et vous croyez que vous et moi nous ferions exception à la règle ?

PAUL

Si je ne le croyais pas, je ne me serais pas marié.

JUDITH

Pourquoi le croyez-vous ?

PAUL

Parce qu'il me semble que nous nous sommes imposé une tâche en nous mariant malgré les conseils et les admonestations des bons bourgeois. Et c'est comme un point d'honneur pour moi que notre union ne soit pas pareille aux autres.

JUDITH

Et vous croyez que cela suffit ?

PAUL

Je vous crois meilleure que les autres.

JUDITH

Oui, parce que je suis à vous. Vous êtes si extraordinairement orgueilleux, mon cher. Moi, je ne suis pas si fière. Je désire souvent que vous comptiez un peu moins sur moi. Comprenez-moi bien ! Je pense moi-même que je pourrais finir par devenir celle que vous désirez. Mais il est bien dur de satisfaire tout de suite aux grandes exigences. Et j'étais, moi, si encline à tous les actes que vous condamnez... aux réticences, à la déloyauté, aux mensonges.

PAUL

Vous savez, Judith, que le passé, auquel vous faites allusion, est mort et oublié depuis longtemps. Il faut qu'il le soit. Je ne veux pas me souvenir. Pourquoi donc me rappeler ?...

JUDITH

Parce que je vous suis reconnaissante à un point que je ne puis dire... parce que je n'ai pas honte d'avouer devant tous que, sans vous, je ne serais jamais devenue ni sage ni honnête. Et savez-vous ce qui me corrigerait le mieux de cette manie que j'ai de ne pas dire la vérité ? C'est votre horreur pour le mensonge. Je n'oublierai jamais l'expression de vos yeux le jour où vous avez trouvé le brouillon fait de ma main. Ce n'était pas de la colère, mais un désespoir sans bornes. Je n'oserai jamais plus m'y exposer. Mon Paul chéri, si je finis par mieux valoir que les autres, je dirai hardiment : je suis devenue ce que je suis, parce que j'étais à lui. Et encore : parce que j'étais la mère de son enfant. Tout ce qu'il reste en moi de faiblesses et de folies, je saurai m'en débarrasser dès que notre enfant aura vu le jour. Je vous le promets.

PAUL

Ma chérie ! (*Il lui prend la tête qu'il retourne contre son visage.*) Mon meilleur ami et camarade ! Vous l'êtes, n'est-ce pas ?

JUDITH

Je voudrais l'être.

PAUL

Vous l'êtes ; vous n'êtes pas seulement ma gentille femme et ma belle maîtresse.

JUDITH

Paul, mon ami, j'ai bien peur que vous ne me trouviez pas jolie du tout... telle que je suis.

PAUL

Plus belle que jamais. Votre regard paraît plus profond, plus brillant qu'autrefois.

JUDITH

C'est que je suis fière maintenant. Autrefois, j'aurais trouvé inélégant de laisser voir sa grossesse. Quand les gens me regardent à présent, il faut que je fasse un effort sur moi-même pour ne pas leur crier mon bonheur.

PAUL

Et quand l'enfant viendra ! Oui, Judith, la nouvelle année a pour nous des promesses pleines de délices. Vidons un dernier verre à l'accomplissement de ces promesses. (*Ils trinquent en souriant et boivent.*) Et maintenant, couchons-nous ! Je vais devant pour vous éclairer.

JUDITH

Auriez-vous la bonté d'emporter mon plaid ? Il fait si froid ce soir.

Aprés avoir éteint les lampes et les bougies du salon, Paul sort avec le plaid et un flambeau. Avant d'entrer dans la chambre à coucher, il ouvre la porte du corridor.

PAUL (*à la porte du corridor.*)

Nous avons oublié d'éteindre le gaz. Voulez-vous le faire? Il me semble qu'il y a des lettres dans la boîte. Regardez.

Paul entre dans la chambre à coucher. Judith disparaît dans le corridor. Elle revient avec quelques lettres à la main. Elle s'asseoit au bureau, à la lueur de la seule bougie allumée, trouve, dans le tas qu'elle fouille d'une main fébrile, une lettre marquée du cachet d'un magasin de modes, avec l'adresse de son mari; elle l'empoche furtivement.

JUDITH

Sont-ils devenus complètement fous ?

PAUL (*revenant de la chambre à coucher, éclairée maintenant; il laisse la porte entr'ouverte.*)

C'est drôle que nous n'ayons pas entendu quand le facteur a sonné.

JUDITH

Il a peut-être oublié de le faire.

PAUL

Est-ce qu'il y a là quelque chose d'intéressant? (*Il prend les lettres et se met à les décacheter*). Vous me semblez un peu troublée. Y a-t-il des réclamations dans ces lettres ?

JUDITH

Pas que je sache.

PAUL (*lisant les leltres*).

Des lettres de nouvelle année de la part du boucher et de l'épicier, de votre tante, de ma sœur... (*content*) et d'Emile... avec bien des choses pour vous — oui, celui-là est un de nos fidèles. C'est tout, pour ce soir. C'est demain que nous viendra le tas !

JUDITH

En réponse à celui que nous avons expédié aujourd'hui — oui, probablement.

PAUL

Est-elle bête, au fond, cette coutume.

JUDITH

En tout cas il vaut mieux ne pas être de ceux qui tirent les premiers. Mais c'est vous qui l'avez voulu. Et quelle peur vous aviez d'oublier quelqu'un ! Croyez-vous que la plupart de ces personnes se fussent souvenus de nous, si nous ne leur avions pas expédié un petit aide-mémoire ?...

PAUL

Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ? Ce n'est pas moi du moins qui voudrais oublier les vieux amis.

JUDITH

Je n'ai personne à oublier. J'ai eu des adorateur en foule, jamais d'amis. — Et encore moins d'amies. Pour les amis, oui ! — vous en avez eu autrefois une vraie collection, de ces amis véritables. A présent, il vous faut presque leur envoyer une sommation pour qu'ils nous envoient une carte de nouvel an.

PAUL

A qui la faute ?

JUDITH

A moi, évidemment. Je le sais : je les ai tous chassés. Je vous éloigne, d'ailleurs, de tout ce que vous avez aimé auparavant.

PAUL

Voyons, ma mie. Ne me dites pas de ces choses ridicules. Mais naturellement la faute est à moi aussi bien qu'à vous. Ce qui est sûr, c'est que depuis longtemps nous vivons tellement absorbés l'un dans l'autre que nous négligeons tout le reste. Je n'ai pas à m'en plaindre, moi.

JUDITH

Je crois souvent remarquer pourtant que vous regrettez vos amis. Et je ne veux pas qu'à cause de moi, vous cessiez de les fréquenter. Qu'ils ne m'aiment pas, eux, et, que je ne les aime pas, moi, qu'importe ! Quelle raison avez-vous de ne plus aller les voir ? Pourquoi ne faites-vous donc pas comme je vous l'ai dit si souvent : allez au restaurant avec eux, si vous ne vous trouvez pas assez à l'aise à la maison.

PAUL

Soyez aimable, et rendez-moi un grand service.

JUDITH

Lequel ?

PAUL

Laissez là mes amis, et ne vous occupez pas de mes relations avec eux. Je ne regrette rien ni personne, tant que je suis avec vous.

JUDITH

Est-ce vrai ?

PAUL

Voulez-vous que je le jure ?

JUDITH

Vous pensez donc réellement que je vous suffirai toujours ? Cela ne vous dirait rien d'en avoir d'autres ?... (*Paul secoue la tête en souriant*). Mon gentil mari, comme je vous aime !...

PAUL

Venez donc. Et oublions que demain c'est le jour du réglement des comptes.

JUDITH

Fi donc ! Ne parlez pas de cela ce soir.

PAUL (*lui enlaçant la taille*).

Vous avez raison. Venez.

Paul éteint la bougie du bureau. Ils passent ensemble dans la chambre à coucher.

Rideau

FIN DE L'ACTE I.

PETER NANSEN.
Traduit du danois par S. PRAHL.

(*A suivre.*)

L'Art décoratif

LA POIGNÉE. — LÉON BENOUVILLE

LA POIGNÉE réunit, pour la seconde fois, une élite d'artistes de grand goût. Pour légitimer cette affirmation, il suffit de rappeler leurs noms : E. Belville, J. Brateau, F. Courteix, A. Dammouse, P.-V. Grandhomme, A. Jacquin, Abel Landry, V. Prouvé, L. Robert, M.-P. Verneuil. Chacun d'eux s'efforce de réaliser à sa façon l'idéal qui est en lui. Certains expri-

ment avec puissance, d'autres un peu mièvrement ; mais une qualité maîtresse est en tous leurs travaux : la distinction.

C'est merveille, par exemple, de voir avec quelle sûreté de main E. Robert martelle le fer ou découpe le cuivre. Ainsi que, d'un tronc d'arbre à l'écorce rude, s'échappent parfois de flexibles branches fournies de feuilles printannières, les lourds barreaux d'une grille se fleurissent à la volonté d'E. Robert d'une ornementation simple et légère.

A côté, c'est un radiateur électrique aux feuilles de cuivre découpées et modelées avec un charme infini. Quelques agrafes forgées par Emile Robert enserrent aussi des plats en grès flammé appendus aux parois de la salle. Ces belles pièces font souvenir qu'un céramiste de marque, Dammouze, est ici présent. De beaux grès voisinent avec des coupes, des vases en pâte de verre dont les tons, la transparence se muent du sombre au clair, selon l'angle lumineux qui vient caresser leur somptueuse matière.

M. Eugène Belville n'est pas resté inoccupé durant l'année écoulée. Il a mené à bien un meuble de chambre à coucher où l'acajou et l'érable sont présentés en des courbes agréables ; il a composé des bijoux qui ont de la richesse et aussi repoussé des cuirs. Mais, ici, l'artiste a compris que les redites devenaient dangereuses, qu'il fallait sortir des sentiers battus, de la fleurette incisée avec plus ou moins de délicatesse. Il a modelé de petits mascarons. La couleur, le grain du cuir, ses accidents, ont permis à Belville une suite de grotesque de l'effet le plus amusant et propres à des applications multiples. Voilà qui reposera de la fleur de lis, de l'iris et du chardon. Encastrées dans le bois d'un buffet ou d'une crédence, ces « rustiques figulines » inciteront à la joie. Ne vaut-il pas mieux, en effet, distinguer sur les parois d'un de ces meubles quelque bonne figure de Bacchus ou de Silène qu'une pâle angélique? Sous prétexte d'art nouveau, on a beaucoup trop abusé de la plante. N'est-il pas illogique de parer de symboles pharmaceutiques un buffet encombré de pâtés savoureux et de flacons aux fines liqueurs?

L'ornementation de Belville est joyeuse ; remercions-le.

Un portrait vaut surtout par sa fidélité. Si la ressemblance est accentuée par la couleur c'est parfait, mais si celle-ci vient contrarier le dessin ou l'harmonie des clairs et des ombres, je me fâche. Aussi n'ai-je qu'une médiocre estime pour les portraits émaillés, même lorsqu'ils sont signés Limozin et qu'ils ont fait cent mille francs en vente publique. Dans ces « pièces de musée », les chairs sont cadavériques et les vêtements, presque toujours bruns, violets ou rouges ont, par contre, un éclat indiscret.

La série de portraits exposés par Grandhomme, dont j'aime tant les émaux lorsqu'il s'agit d'œuvres décoratives, ne me convertiront pas aux portraits sur émail. Même les siens sont durs, tristes, sans atmosphère ni émotion. La faute n'en est pas à Grandhomme, mais au procédé qu'il emploie. Il est peu disciplinable. Force est de se résoudre à constater que

les matières somptueuses, possédant leurs richesses en elles-mêmes, sont impropres à traduire rigoureusement, fidèlement la vie, la ressemblance. On ne fait pas un portrait avec des gemmes. Des matières comme l'émail laissent une part d'imprévu. C'est leur danger, c'est aussi leur charme. Il faut se résoudre à ne leur demander que ce qu'elles peuvent donner. Elles permettent l'interprétation, non la copie. C'est ainsi que l'entend A. Jacquin, lorsqu'il décore ses coupes, ses vide-poches d'émaux flamboyants.

Que dire de nouveau de Jules Brateau, l'artiste impeccable, de F. Courteix et de ses belles broderies qui enchantent la vue avant d'aller fleurir d'une note d'art les costumes savants des belles dames, de M. P. Verneuil, l'ingénieux dessinateur, de Victor Prouvé, tour à tour peintre, joaillier, brodeur, et dont on rencontre ici des statuettes exquises réunissant un maximum de mouvement, d'expression et de couleur ?

Les meubles de M. Abel Landry m'ont procuré un plaisir certain. Ils sont, non seulement gracieux et riches, mais encore confortables à l'extrême. Il est tel fauteuil des bras duquel on ne peut se décider à s'arracher. Ce sont là choses très dignes de l'estime des honnêtes gens. Il faut les leur signaler.

*
* *

Un homme d'une grande valeur vient de disparaître. Léon Benouville avait le sentiment de la modernité. Il croyait que l'art contemporain, débarrassé de l'obligatoire plagiat, devait être accessible à tous. La mort l'a pris au moment où il allait réussir à assurer à la Beauté une place, même dans les foyers les plus pauvres.

Cet architecte des monuments historiques, cet ingénieur qui connaissait à merveille l'emploi des matériaux exceptionnels et les utilisait dans des immeubles somptueux, trouvait néanmoins le temps de concevoir des maisonnettes pour petites gens, de les prévoir agréables et hygiéniques, et de les meubler avec un goût parfait.

Nul, parmi ceux qui s'intéressent au renouveau de l'art décoratif, n'a oublié ces mobiliers pour maisons ouvrières, ces tables, chaises, dessertes, bibliothèques, qui ne craignaient point le contact des mains rudes, l'usure rapide. Il y avait là un exemple. Ses confrères profiteront-ils de l'enseignement, maintenant que le précurseur n'est plus ? Il faut l'espérer.

De toutes façons, les amis de Léon Benouville ont délicatement agi en exposant pendant quelques jours l'ensemble de son œuvre au musée Galliéra. On a pu se convaincre, en étudiant les projets multiples de l'artiste, que la science n'est pas incompatible avec le bon sens et que les connaissances archéologiques peuvent, parfois, faire bon ménage avec les préoccupations modernistes.

Léon Benouville, comme tous les travailleuvs véritables, était un homme simple, il faisait peu parler de lui et ne multipliait pas sa personne. Il n'a,

à aucun moment, conçu de temple à la lune ou abusé de l'aquarelle, ou encore déclaré « portes monumentales » des réductions maladroites de la Tour Eiffel. Aussi ne jouissait-il point de la renommée de M. René Binet.

Charles Saunier.

Bibliographie

Henri Barbusse : *Les Suppliants* (Fasquelle). — Voici qui est de la littérature et très belle. Cela n'est pas vrai et pourtant cela est beau : je veux dire qu'on n'y saurait trouver la vérité impersonnelle, et si l'on me poussait même à aller au-delà de mon sentiment, je dirais que ces personnages ne peuvent se rencontrer dans la réalité quotidienne ; mais à chaque page on touche à une très belle personnalité, profonde, grave, haute et douce, qui émeut et attache sous les formes diverses d'être à travers lesquelles elle se projette pour mieux jouir, voluptueusement, de ses nuances : elle se dédouble pour se posséder avec la volupté de l'amour. C'est le roman de l'amitié, de l'amour sensuel, de l'amour mystique, de l'amour familial, de l'amour du prochain qui se succèdent dans le cœur de Maximilien, être éthéréen, qui se laisse rencontrer par le collégien Jacques, la passante des rues, Evangéline et Marguerite, sans savoir ni vouloir s'attacher terrestrement aucun d'eux, se sachant immortel par son cœur. C'est le roman du cœur, d'un cœur qui se réflète en d'autres cœurs, par un jeu de reflets mutuels, doux et vaporeux comme en Rodenbach, en un jeu de brumes. Ce roman symboliste — où les personnages sont des généralités ainsi qu'en la peinture d'un Carrière dont M. Barbusse a l'âme musicalement emprise — est un poétique sermon sur la vie : une âme religieuse enfle cette oraison mélancolique où se développent, avec une ampleur sacrée et de la grandeur, les grands thèmes de la vie. Roman psycho-philosophique, auquel s'harmonise un style le plus souvent admirable et très riche en valeurs dans l'absence de toutes couleurs.

Marius-Ary Leblond

ERRATUM

Le premier vers du second quatrain du « Sonnet » de M. Robert Scheffer, inséré dans le numéro de la *Plume* du 15 janvier doit être ainsi lu :

Qu'elles ne me semblent plus TELLES.

LA PLUME

Deux poètes

HENRI DE REGNIER ET JEAN MOREAS

Je dois, dans la présente étude, analyser deux beaux talents poétiques, disséquer deux esprits très fins, souvent savoureux, inquiets parfois, toujours attrayants pour le critique.

C'est une lourde tâche et je prie d'avance le lecteur d'excuser l'insuffisance de la critique en général et de la mienne en particulier.

Par méthode, je serai obligé de me restreindre et de chercher le fil de mes propres considérations dans l'œuvre des deux poètes.

Je m'efforcerai de ne pas trop abuser de la liberté que je prends, en qualité de critique, de disposer à mon gré de la personnalité de ces éminents poètes, qui ont acquis par leurs œuvres le droit de demander beaucoup de prudence à ceux qui les étudient.

I

Henri de Régnier.

Henri de Régnier est entré dans la littérature, au moment où l'on discutait sur diverses choses et sur la poésie.

La génération élevée « montre en main », selon le système de Duruy, était lasse de l'ordonnance scientifique, qui semblait contraire à la réalité. Elle ressentait vivement les passions de l'époque si trouble de 1870, l'épouvante de l'invasion, la haine des tyrans, l'amour mystique de la liberté.

Les jeunes d'alors, désorientés et si intelligents pourtant, inaptes à se passionner et si langoureusement amoureux, se sont détournés de toutes les clartés, à cause de quelques-unes qui les avaient trompés.

Ils ont adoré le crépuscule, qui convient à la recherche anxieuse, comme Hugo a aimé le sanglant coucher et Virgile le charmant midi.

Les maîtres aimés d'autrefois, Platon, Descartes, Spinoza leur répugnaient. La Grèce du v^e^ siècle, l'Italie de la Renaissance leur semblaient banales par leur précision. Ils préféraient l'Egypte ténébreuse, l'art d'Egine, les Primitifs d'Italie, les Gothiques de France. La philosophie de Plotin les charmait. Les mystères de la Kabbale les attiraient. Ils s'inclinaient devant la civilisation lointaine des Indes et cherchaient des indications dans les beautés du Japon.

Peu à peu, ces états d'âme se sont cristallisés. Une philosophie suivie d'une esthétique était née. La génération de 1870 s'est soumise à la beauté troublante et suggestive, à l'éternel *ignoramus* qui hante et charme. L'histoire bientôt a donné un nom aux représentants de cette littérature.

C'était l'école décadente, plus tard devenue école symboliste.

Parmi les représentants de la nouvelle école, Henri de Régnier a pris une des premières places.

Comme la plupart des écrivains de sa génération, Henri de Régnier a fait des théories et posa les principes de son esthétique.

Commençons par l'analyse de ses principes.

Les principes ! Ils sont, dans la vie du créateur, le minimum nécessaire pour le distinguer et le classer. C'est parfois la parure coquette. C'est souvent insignifiant, si l'on parle de l'âme profonde de l'artiste, mais cela permet d'éviter les explications des esprits méticuleux que ces riens contentent.

Deux études me paraissent résumer la doctrine de M. de Régnier : *Psyché* et les *Poètes d'aujourd'hui*.

Psyché, c'est l'analyse de l'âme poétique et du rêve. « La vie a parfois besoin de s'isoler pour rêver... Il faut qu'il y ait de tels lieux. Plus loin, tout autour, c'est la vie, ailleurs on bâtit ; ici une beauté se suffit par sa propre durée. Ailleurs on souffre, on aime, ici on pense, on rêve... » Le poète appelle ce lieu « la chambre spirituelle ». « C'est la demeure de Psyché, du rêve, du songe. Songer, c'est encore imposer aux choses la grande transfiguration spirituelle, éclose dans le silence. Tout songe est fiction ; c'est faire du souvenir une rêverie ; de la face, le masque ; du bloc, la statue ; de la ligne, des arabesques ; des larmes, un philtre. »

Selon Régnier, les Parnassiens ont fait succéder le romantisme de raison au romantisme d'inspiration.

Les nouveaux venus ont créé l'art de songe et de silence, « la poésie qui chante lyriquement et symboliquement les transpositions infinies du moi, dans les formes de la nature et de la vie, les images de la légende et les figures des mythes. »

Cet art demande des conditions particulières pour se produire. Il a besoin de la solitude où l'on alambique la vie, où « le mythe devient la conque sonore d'une idée ».

Le nouveau poète subit l'ineffable et l'imprécis. Son œuvre n'instruit pas, elle n'impose pas les émotions. Elle suggère des états d'âme.

Cette poésie de silence et de crépuscule ne saurait être enfermée dans des coupes rigides. Elle est, comme l'arabesque, fantasque et fugace. L'art de suggestion et d'idéité émue a trouvé sa forme : le vers polymorphe ou le vers libre.

Le vers libre défini par Régnier et quelques-uns de ses contemporains, est la forme esthétique de l'analyse sentimentale. Il est de la prose, à cause de l'analyse et de la poésie, à cause du sentiment qui le fait naître.« Le vers libre, dit Régnier, n'est qu'un fragment de rythme et c'est au rythme seul qu'il doit obéir. »

Or, le rythme subit la loi du songe, du rêve transfiguré, de la vie alambiquée.

En résumé, la pensée doctrinale de Régnier serait la suivante :

La poésie contemporaine s'est renouvelée en exprimant la pensée émue et indéfinie. Elle est suggestive et symbolique. Elle incarne la vie de ce que la *mousse couvre*, de ce qui fuit, de ce qui ne paraît que chimère à l'âme en langueur. Cette poésie a sa forme : le vers polymorphe, ce vers qui subit exclusivement les modulations du rythme, la musique de l'âme.

A cette doctrine correspond la poésie complexe qui porte l'angoisse sur ses ailes et la lassitude dans son rythme, une mélopée comme un chant d'Orient :

Des faces graves sont au fond de nos espoirs,
Des faces pâles sont au fond de nos passions,
Des faces mortes sont au fond de nos silences.

Pensif et las le poète dit :

Quels beaux espoirs dorment au fond de nos silences,
Près des Passés assis au seuil de leurs tombeaux.

Penché sur le passé, il murmure près des fontaines, dans la nuit. Il rêve sur la clairière, noyée dans l'ombre. Il laisse sa pensée s'effeuiller sur le seuil de la demeure paternelle... Il songe ! Il écoute ce qui ne parle qu'à l'âme. Parfois, dans les ténèbres, sa pensée se plaint, la pensée fatale, inévitable, qui se déroule lentement et fuit...

La rêverie sur la durée inspire à Régnier ses poésies les plus belles. Près de la rivière qui fuit, devant un coucher de soleil, le poète pense à la fatale loi de la disparition, à la maîtresse d'hier déjà flétrie, à celle d'aujourd'hui qui sera fanée demain, à lui-même, à ses rêves.

La vie immédiate, le paysage par lui-même, le soleil, la chair vivante ne le tentent pas. Il voit en tout le principe spirituel, à travers lequel filtre le temps.

> Le temps aux ongles durs décharne la beauté,
> Et l'âme en pleurs sans cesse s'enfuit dans le vent,
> Et de ta chair et de ton rire et de ton sang
> Et du songe léger que fut ta vie éclose,
> S'envole une colombe et s'effeuille une rose.

Le temps, ouvrier implacable de la destruction, émeut le poète. Il lui donne le sentiment de quelque mystère irrémédiable, d'une religion sans Dieu, faite de méditation solennelle.

> Tout meurt, l'homme chancelle et gît, le dieu trébuche,
> L'heure, abeille qui sort, rentre guêpe à la ruche.

La conception d'une fatalité en deuil éloigne l'homme des routes vulgaires. Elle l'amène dans les sentiers mystérieux et pleins de détours où les ombres gémissent, où les soupirs deviennent des sanglots, où le regret est plus brûlant, le désespoir plus profond.

Le poète cesse d'être le chantre naïf des tristesses simples. L'idée le charme. Il vit sur le mot et par lui. Les images verbales le hantent, mais elles l'apaisent aussi en atténuant son désespoir et sa lassitude. Il habille le mot de la draperie de ses rêves et y met des incrustations de la légende et du symbole. Les paysages et les êtres vivent dans une buée d'idéité. Une auréole de mystère entoure le mot.

Les majuscules abondent pour souligner l'au-delà d'une expression courante. C'est le règne du livre, selon Mallarmé.

Le poète dit :

Nous qui sommes la Lettre éternelle du Livre,
Symbole nul, si nul ne lut le mot qui dort,
Nous sommes le miroir et l'amphore et la lampe.

Dans ces évocations, la femme est la Vivante, l'Ennemie, l'Etrange Morte, la Guerrière, l'Exilée, l'Etrangère. Les adjectifs qui devraient exprimer des qualités, deviennent des substantifs, des mots indépendants par eux-mêmes.

C'est déjà la légende en formation, légende qui consiste dans la transposition du sens du mot, dans la personnification des termes acquis, qui, au début, exprimaient des propriétés, des faits matériels.

Cependant la légende aussi subit la loi farouche du temps qui ne respecte rien. Souvent le poète chante le combat de la légende avec la vie.

Le faune disparu laisse un bouc maladroit
Qui l'imite à son tour en se levant tout droit ;
Les Nymphes à jamais pleurent dans les fontaines ;
Le marbre se fait socle et le porphyre gaine
Pour le buste d'airain qui jadis fut de chair.

(Sentence, *Jeux Rust.* p. 152.)

La mélancolie étreint le poète. Il songe. Pour exprimer ses angoisses il invoque l'impérissable légende antique. Mais, entre ses mains, la légende si simple des Grecs s'altère. Ce n'est plus le résumé de l'histoire passée et future du peuple, ni la quintessence de sa destinée. Elle est à peine un prétexte à images.

Quand l'émotion poétique devient intellectuelle, la légende cesse d'être ordonnatrice et plastique. Elle complète la vie languissante et fournit un cadre suffisant pour peindre des sentiments très affinés d'incertitude, d'attente et d'ennui.

Cependant, malgré la discipline imposée par la légende, l'âme du poète s'agace. Les sanglots et les colères éclatent.

Nous trouvons dans la poésie de Régnier les éléments essentiels de l'art et de la philosophie qui posent leurs assises sur l'Esprit et le Mystère. Nous y rencontrons des parentés avec l'exaltation de Plotin, avec le culte dégénéré de Bacchus, avec la philosophie altière de Zénon le stoïque et l'imagerie de Saint-Jean l'Evangéliste.

Ces états d'âme sont analogues. Leurs manifestations ne peuvent pas

être sans affinité. Elles naissent au moment où l'esprit domine le sang mais ne l'anéantit pas sous sa férule, où paraissent d'immenses troubles moraux qui altèrent la pensée et les passions.

A ces époques de désorganisation spirituelle, la sensualité se déplace et devient intellectuelle. L'esprit envahit le sang. Le cœur traîne à sa suite la raison. C'est alors que paraissent la luxure de l'esprit et l'intellectualisme de la passion.

Chez Régnier ce genre de poésie apparaît dans les *Jeux Rustiques* et dans les *Poèmes*. Le poème l'*Homme et la Sirène* l'exprime merveilleusement:

> Et quand je la regarde en face, je crois voir
> Quelqu'un debout en elle et qui est ma pensée au manteau noir.

La même loi fatale est exprimée dans *Tel qu'en songe* et dans la *Gardienne*.

L'esprit cultivé prend en horreur les données immédiates. La complexité de l'existence fatigue l'âme affinée. La soumission de la volonté à la raison exaspère la sensibilité de l'artiste. De graves troubles éclatent. On abandonne la prairie pour le temple. On fuit les cris de la rue. On rêve Psyché la sereine. Cependant, le fonds de l'âme est dantesque, plein de violents désirs, de visions, de grandes aventures.

Or, la vie attriste, la joyeuse trompette d'appel n'éclate pas. On attend en vain. On module alors les regrets. On remplace le plain-chant par la mélopée.

Pensez, je vous prie, aux peuples qui naissent, aux époques qui finissent. Là, aussi, règne la confusion de l'esprit et du sentiment. Là, aussi, l'anxieuse attente, l'anxieuse méditation, l'anxieuse passion dominent la solitude. L'esprit humain voudrait se détacher de la vie ordinaire. Il monte vers Dieu par l'échelle des catégories, par la colère, par la passion, par l'effroi, par la bonté. Dieu ou durée, vision de Béatrice à travers les enfers, passions de Néron ou ferveur chrétienne de la patricienne romaine ont des causes identiques : agonie des formes et des vérités acquises, naissance des formes et des vérités nouvelles, autant qu'on puisse envisager la nouveauté dans la vérité et dans la forme.

Chez Régnier nous rencontrons cette âme merveilleuse de la fin d'une époque, d'une forme. C'est l'histoire de la *Dame de la Forêt* qui hante l'imagination des filles, des adolescents, des chevaliers, des pèlerins. Les vers, au début, sont pleins et sans hachures.

Parfois, seulement, on trouve des assonances que l'esprit fatigué aime à accoupler.

Ils revinrent comme éblouis d'un rêve mort
Et comme si dans la Forêt, ils étaient morts
N'ayant plus au sortir retrouvé que leur ombre
Et très doux ils erraient jusques au crepuscule
Et s'asseyant le soir au seuil usé des portes,
En des flûtes lentes, les doigt sur les trous d'ombre
Où semblaient s'infiltrer l'ombre et le crépuscule,
Ils jouaient en leur âme à des étoiles mortes.

Après la coupe magnifique de mélancolie, ciselée avec sobriété, le sentiment se dramatise. Il devient plus analytique et plus inquiet. L'esprit s'égare. Les vers construits font place à l'art d'annotation, d'esquisse et d'inspiration. Le rythme se brise.

Le poète commence son invocation par ces vers mâles et solides :

Quelqu'un chantait dans la forêt parmi le soir,
A la Dame de sa folie et de son espoir.

Après cette inscription, gravée sur la demeure de la Folie, le chant se débride ; le poète aborde la demeure de la Démence. L'imagination s'affole. Les mots créent des images. Les images suggèrent des mots. C'est une chevauchée d'épouvante, de loquacité et de désordre qu'un art bien construit aurait dompté, en la réduisant aux expressions essentielles.

Au moment où le vers devient polymorphe, la fantaisie du poète semble fascinée par des splendeurs et des magnificences. Ce ne sont que des pierreries de fantaisie, des oiseaux d'or qui boivent « aux lacs glauques des opales de mort de la Dame ».

Le vers s'allonge ; de polymorphe devient amorphe. Le rythme se développe en long récitativo et, par moments, cesse d'être musical. L'image prédomine. Le rythme est remplacé par la cadence d'une phrase interminable, par... un soupir.

Mais, voici que la vision s'est ordonnée. La phrase : « le bois crépusculaire abonde en pierreries », a vaincu le désordre. Elle a bridé l'imagination, a rendu l'expression juste et le vers musical.

Le poète entonne le chant sobre de mélancolie :

Ton amour est profond comme la forêt morne
Malgré ses roses et ton rire et tes oiseaux
Et la traîne de tes robes où la licorne
Ecrasait des rubis au bris de ses sabots.

Ce procédé se reproduit chez Régnier d'une façon presque régulière.

Quand le poète subit les impressions de son âme sensuelle et rationnelle, ses vers sont polymorphes, âpres, sans frein.

Après ces tatonnements sentimentaux, le poète se reconnaît. Il domine sa sensibilité ; les images s'objectivent, le vers se reconstruit.

Dans le *Bûcher d'Hercule*, le thème :

> Hercule pour mourir monte sur un bûcher.

donne lieu à une série de vers sonores et puissants où le rythme et les mots vivent en paix :

> Et le brasier s'unit, s'assemble et se renforce,
> Se cherche, couve, ronfle et gronde et s'enfle avant
> D'éclater tout à coup, monstrueux et vivant,
> De la base au sommet de la montagne ardente
> Qu'il assaille à la fois par sa quadruple pente
> Et de faire à jamais dans nos mémoires tel
> Qu'il nous est apparu dans un soir immortel,
> De l'homme surhumain qui jadis fut Hercule
> Debout, un Dieu d'or rouge au fond du crépuscule.

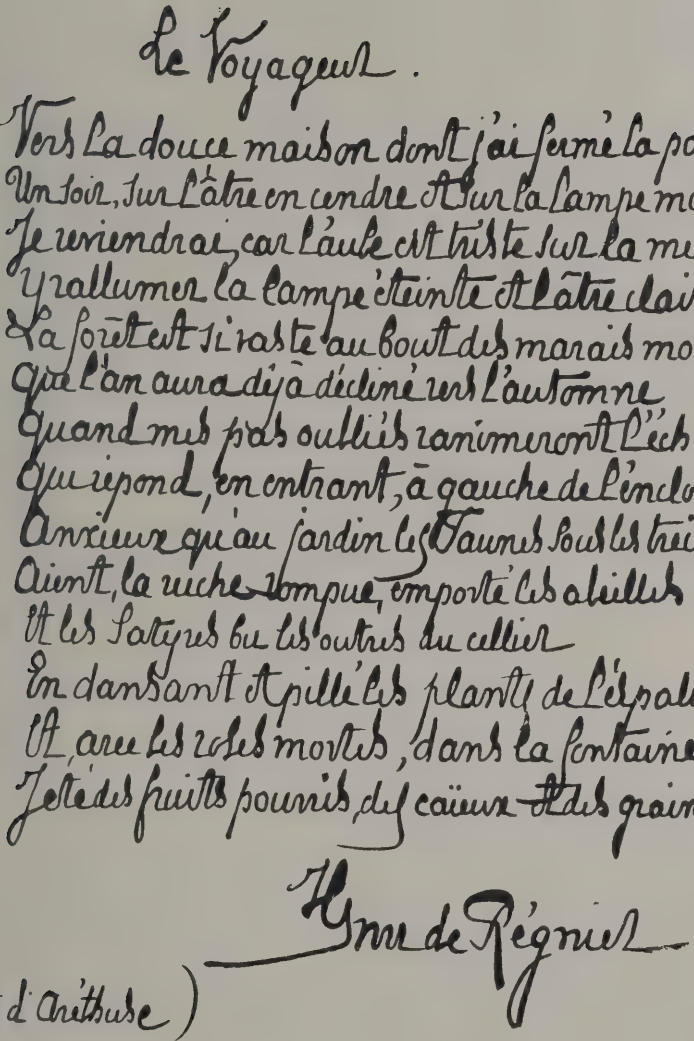
Bientôt l'imagination s'exalte. L'analyse paraît, en épuisant le rythme, en créant des cadences sans ampleur, des assonances primitives. Le vers devient tortueux et dramatique.

Après cette fougue, il revient au thème primitif et réapparaît assagi et assoupli.

Dans les premières *Médailles*, le poète qui essaie de parler aux choses, balbutie. Il ignore leur langage et, par conséquent, il ne peut chanter. Il va à l'aventure, en glanant parmi les cadences, les sensations, les visions à peine effleurées. Mais déjà dans *Hélène de Sparte*, sa sensibilité est bridée. Il connaît la légende. Il sait son langage. Il crée des coupes savantes pour l'exprimer. De même dans l'évocation de *Perséphone*, où il parle aux dieux disparus, il est vraiment un grand et très noble poète.

Ainsi, Régnier sait exprimer avec sobriété et art irréprochable les grands moments de la mélancolie : le temps, l'abandon, les regrets après les visions d'autrefois, après les dieux disparus.

Mais quand il s'applique à l'âme philosophique, à l'analyse, au


Le Voyageur.

Vers la douce maison dont j'ai fermé la porte,
Un soir, sur l'âtre en cendre et sur la lampe morte,
Je reviendrai, car l'aube est triste sur la mer,
Y rallumer la lampe éteinte et l'âtre clair;
La forêt est si vaste au bout des marais mornes
Que l'an aura déjà décliné vers l'automne
Quand mes pas oubliés raviveront l'écho
Qui répond, en entrant, à gauche de l'enclos.
Anxieux qu'au jardin les faunes sous les treilles
Aient, la vigne rompue, emporté les abeilles
Et les satyres bus les outres du cellier
En dansant et pillé les plants de l'espalier
Et, avec les volets morts, dans la fontaine,
Jeté des fruits pourris, des caïeux et des graines

Henri de Régnier

(Extrait d'Arethuse)

FAC-SIMILÉ D'UN AUTOGRAPHE
de *M. Henri de Régnier.*

drame de l'esprit, il s'égare : son art est de la suggestion ! Ses images sont difficiles, le rythme est lourd et artificiel.

Régnier, dans la poésie, manifeste deux âmes bien distinctes : l'une, figée dans la contemplation des vérités connues, demeurant au-dessus de la volonté, s'adonnant aux hautes abstractions, aux évocations de la légende. C'est l'âme qui chante les formes de la vie à jamais acquises, des axiomes qu'on n'ose ni réfuter ni analyser.

Dans ce royaume des clartés irréfutables, la poésie de Régnier est régulière, souvent solennelle, avec quelques innovations curieuses et parfois utiles. Les vers sont construits, ils se tiennent comme une solide architecture.

Le poète lui-même a bien compris que cette forme de la poésie est la poésie même. Ayant rêvé de statues, il a donné de charmantes médailles où il n'y a plus ni aventure de l'âme, ni folies de la raison, ni exaspération du cœur. Au contraire, on y trouve les inscriptions pour les *Treize portes de la Ville*, des évocations de Rome, de Florence, de Venise, des images du passé. C'est déjà l'art soumis aux lois de la pensée et de la sagesse.

Je cite ici, comme type de cet art, ces vers magnifiques :

L'ABRI

Clos la fenêtre obscure et ferme la maison,
Laisse monter le lierre et dormir le silence,
Et que des mille fers de sa multiple lance
La plante aux bras noueux garde notre horizon.

Le printemps, au dehors, embaume le gazon ;
Cueille la fleur qui rit, cueille la fleur qui pense ;
Notre triste jardin que la mort ensemence
Est l'âtre que blanchit la cendre du tison.

N'entre pas. Laisse-nous à nous qui sommes mortes
L'abri mystérieux des seuils clos et des portes.
Ton pas te reviendrait au fond du corridor.

Le Silence appartient aux voix qui se sont tues,
Car chaque ombre toujours habite toute encore
La chambre solitaire où elles furent nues.

L'autre âme de Régnier, c'est l'âme analytique. Elle doute et étudie. Elle cherche et discute. Elle se manifeste dans le vers polymorphe et conte la tragédie spirituelle : conflit de la raison et de la passion, de la pensée et de l'action, tragédie qui aboutit aux sentiments imprécis comme la luxure, l'abstraction sentimentale, l'esprit apocalyptique.

Qu'est-ce, en effet, que le vers polymorphe ou le vers libre de M. de Régnier?

Dans l'analyse du *Songe de la Forêt,* de la *Gardienne*, du *Bûcher d'Hercule*, nous avons pu constater l'existence de cette âme double, l'âme troublante des époques de transition.

D'une part, on rencontre une belle sensibilité à qui rien n'échappe, une vigueur de sentiment, de compréhension ; d'autre part, on voit la nostalgie, la langueur, la douce mélancolie, les sentiments qui présagent la sagesse automnale.

Cette génération des derniers romantiques! Elle a vu tant de choses, senti tant d'émotions diverses! Elle fut meurtrie dans sa finesse et dans son rêve de l'irréalisable. Les grandes crises de l'esprit furent les siennes. L'amour et la raison, dans leurs formes actuelles, semblaient hostiles à son cœur. L'âme était exaspérée. Subtile, elle vibrait sans cesse ; inquiète, enrichie de troubles inédits, de désirs fugaces, de pensées disparates. « Un petit roseau m'a suffi à faire chanter la Forêt », dit Régnier.

Elle avait aussi les yeux pâlis par de solitaires contemplations, par l'effroi. Les paysages n'étaient pour elle que des états d'âme. Elle n'aimait les sites que par transposition.

Les paysages n'existent pas dans la poésie de Régnier.

Mais aussi, c'était une génération d'analytiques et de chercheurs. Elle scrutait l'âme. Elle voulait tant savoir! C'est alors que parut le vers libre. Bientôt pourtant l'analyse s'est ordonnée. Il fallut atténuer la phrase analytique.

Le poète a compris que les graves événements de la vie ne se prêtent pas à l'analyse sentimentale. Il a purifié l'esprit. Il a rendu à la raison la clarté nécessaire. Il a gravé alors des inscriptions...

. . . . . .

Lettré trop attaché à la tradition écrite, Henri de Régnier a ressenti la mélancolie de la *lettre* et sa pensive poésie. Le mot, en effet, n'a jamais exprimé les intentions de l'âme. La lettre, le mot, ne sont que des symboles et que des indications. L'âme veut plus et sait plus qu'elle ne dit.

Régnier a essayé de suggérer. Il a brisé le rythme et s'est laissé emporter par l'analyse, par l'oiseau des nuits. Il fut visionnaire, apocalyptique. Cependant, peu à peu, les troubles se sont calmés. En employant le vers régulier pour la poésie, Régnier s'est mis à écrire en prose, seule forme qui se prête à l'analyse. Il a fait la *Double Maîtresse*, le *Mariage de Minuit*, etc. Il a créé des types

humains comme l'abbé Hubertet, Galandot, Mlle Fanchon, Mme Julie. Sa prose, qui s'est formée sur le vers polymorphe, a acquis de la souplesse et de la légèreté.

Les récitations d'autrefois sont devenus des exposés clairs, des idées souriantes. Il sait déjà envisager les événements avec un sourire, parce qu'il connaît la forme juste de l'art auquel il s'est consacré ; analyse pour la prose, vérités acquises pour la poésie.

Ayant dompté son art, il n'a pas besoin d'être troublé. Il est un prosateur merveilleux dans ses romans si fins et si alertes. Il est un grand poète par ses vers d'airain, sonores comme la mer et parfois plaintifs comme la brise du soir.

Demain, peut-être verrons-nous de nouveaux progrès dans la carrière littéraire de M. de Régnier.

Cette âme, profonde et sensible, sage malgré tout, n'a pas encore dit son dernier mot. Le poète qui a récité de troublantes mélopées saura un jour les faire revivre dans la prose plus pure de l'art dramatique.

II

Jean Moréas

Après avoir étudié l'art de Henri de Régnier, je veux essayer de tracer la figure poétique de Jean Moréas. Régnier a réalisé son rêve d'art, grâce à des troubles spirituels qui ont fait de la raison un indice passionnel. Moréas au contraire a bâti son œuvre grâce à son âme, puissamment passionnelle, qu'il a su soumettre à la loi de l'ordre, à la raison.

L'un, barbare, a subi les grands tourments du Nord, les épouvantes, les analyses morales, le tout modéré par un naïf respect devant la Grèce.

L'autre, c'est le sang antique égaré parmi les Occidentaux : Germains, Gaulois, Slaves, mais qui, malgré ces contacts, peut sans trouble contempler Athènè.

Moréas, comme toute sa génération, s'essaya d'abord à l'analyse. Seulement, elle prenait chez lui des formes si diluées que sous peine qu'il ne pût plus écrire il fallut que cela cessât.

Voici un poème fantasque artificiel :

Et j'irai le long de la mer éternelle,
Qui bave et gémit en les rochers concaves
En tordant sa queue en les rochers concaves
J'irai tout le long de la mer éternelle.

Je viendrai déposer, ô mer maternelle,
Parmi les varechs et parmi les épaves,
Mes rêves et mon orgueil, mornes épaves,
Pour que tu les berces, ô mère maternelle.

Et j'écouterai les cris des alcyons,
Dans les cieux plombés et noirs comme un remords,
Leurs cris dans le vent aigu comme un remords.

Et je pleurerai comme les alcyons,
Et je cueillerai, triste jusqu'à la mort,
Les lys des sables, pâles comme la mort (1),

Fasciné par la grâce étrangère, Moréas s'efforce même d'aimer les elfes, les sorciers et les rudes divinités du Rhin. Cependant, c'est l'action, l'énergie aventureuse qui l'attirent le plus. Il chante le Ruffian qui traîne derrière lui les amantes « dont l'âme s'est blessée à son regard fleuri ».

L'assonance le charme. Il s'essaie aussi à cette poésie naïve dans laquelle excellait Verlaine.

Il fait des chansons simples, des rondes. Mais cet art a trop de rudesse pour lui. Il le blesse.

Tel par exemple son *Nocturne*.

Toc toc, toc toc. il cloue à coups pressés,
Toc toc, le menuisier des trépassés.
Bon menuisier, bon menuisier,
Dans le sapin, dans le noyer,
Taille un cercueil très grand, très lourd
Pour que j'y couche mon amour.

Dépaysé, Moréas, s'embrouille dans les définitions scoliastes, dans des explications tortueuses. Il sait qu'il est poète, il pressent ses forces de demain, mais ignorant encore son propre art il fait des théories et lance des menaces.

Déjà pourtant, les études et les recherches, un grand effort de volonté, l'arrachent à ces sentimentalités. Il parvient à aimer Ronsard,

(1) *Cantilènes*, pp. 28-29.

et la Pléiade. Sa phrase de plus en plus se dépersonnalise ; ainsi dans l'*Eglogue à Verlaine*, il se domine, quoique le mot brut, la sonorité l'attirent encore, et les assonances extravagantes le charment. Il dit :

Pour avoir tant essoufflé des cornemuses,
Criardes, au fredon têtu,
D'une mauve, guide cent brebis camuses
Ménalqu' de superbe vêtu.

Maint bélier, et la profitable génisse
Qui nourrit ses deux nouveaux-nés,
Ornent l'étable de Mopse, si très nice,
A dire les chants alternés.

Thyrsis se rengorge d'une coupe ouvrée
Des mains du noble Alcimédon,
Batte, opprobre de la montagne sacrée,
D'un laurier de brique eut guerdon.

A toi l'honneur des Lybéthrides agrestes,
Abreuvé des parlantes eaux,
Il ne sied prix que du son de tes doigts prestes,
Sur les disparates roseaux.

Divin tityre, âme légère comm' houppe
De mimalloniques tymbons ;
Divin tityre, âme légère comm' houpe
De satyreaux ballant par bonds.

Les inquiétudes de cette âme forte s'en allaient ainsi en naïves paroles et en ces vers forgés avec soin, mais sans éclat.

Il dit, ce vigoureux Hellène :

Un troupeau gracieux de jeunes courtisanes
S'abat et vit dans la forêt de mon âme.
Un bûcheron taciturne et fou frappe
De sa cognée dans la forêt de mon âme.

Mais n'ai-je pas fait chanter sous mes doigts
(Bûcheron frappe !) la lyre torse trois fois ?
Bûcheron frappe ! n'est-elle pas mon âme,
Comme un qui presse de rapides coursiers ?

Dans ces vers le rythme manque. L'évocation symbolique du bûcheron est déplacée ; cependant on trouve déjà ce beau vers,

Mais n'ai-je pas fait chanter sous mes doigts,
La lyre torse trois fois ?

Vers qui présage la solide poésie de demain, mais qui est perdu

Stances

I

Je te veux sur mes yeux, lune, lune brillante
Dans cette nuit d'été;
Mon cœur de tes rayons distille l'attrayante
Et froide volupté.

Si tu n'es plus, Diane, et quand tu serais morte,
Tu guides bien mes pas
Dans l'ombre et sur le bord de la tombe, et qu'importe
La vie et le trépas!

II

Quand je viendrai m'asseoir dans le vent, dans la nuit,
Au haut du rocher solitaire;
Que je n'entendrai plus, en t'écoutant, le bruit
Que fait mon cœur sur cette terre;

Ne te contente pas, Océan, de jeter
Sur mon visage un peu d'écume:
D'un coup de lame alors il te faut m'emporter
Pour dormir dans ton amertume.

Jean Moréas

FAC-SIMILÉ D'UN AUTOGRAPHE
de *M. Jean Moréas.*

dans le milieu artificiel que le poète évoque sans même le ressentir.

Le lyrisme de Moréas, dans sa première période, se réduit à la souffrance pure du poète à la recherche de la forme. Dans sa lutte pour la forme de demain le poète gémit et se plaint. Ses rêves ne lui suffisent même pas.

Cependant, parmi les études les aventures, les recherches et les analyses, Moréas commence à se sentir Hellène. Peu à peu, naît cette conscience. Elle est confuse encore ; c'est à peine un désir, un cri d'orgueil. Il est fier de sentir la Grèce en son cœur.

Moi que la noble Athène a nourri,
Moi l'élu des nymphes de la Seine
Je ne suis pas un ignorant dont les Muses ont ri.

Dans *Enone*, le sentiment devient plus précis. La passion trouve déjà sa forme en se retrempant dans la phrase et la légende antique. Il dit :

O Vénus, o déesse amante du berger.
Qui menait sur l'Ida son troupeau étranger ;
Que ton enfant cruel et pourtant adorable
Détourne de mes yeux sa torche déplorable,
Que, reprenant pour moi son visage ancien
Grave et tel qu'il sortit du germe ouranien,
D'un prestige décent mon faible cœur étonne !

Mais ces moments de clarté sont de courte durée. L'imprécision reprend. Le vers libre et les évocations qu'il comporte hante le poète. Moréas se débat superbement entre la civilisation barbare et la sienne. Souvent la forme se brise. L'analyse réapparaît, une analyse naïve, dépourvue des aspects tragiques de la poésie de Régnier. Il est vrai aussi que le vers polymorphe n'a pas la même portée chez les deux poètes. Il est utile chez Régnier. Il lui permet de comprendre l'âme contemporaine et sert d'échelon pour arriver à la prose pure.

Chez Moréas, il n'est qu'une erreur et une soumission aux exigences du jour. Moréas, en effet, est poète avant tout. L'analyse ne lui convient pas. Le vers brisé et le rythme trop personnel sont étrangers à son âme. Ses vers analytique sont sans éclat, sans vie intérieure. Ils n'expliquent rien, sauf l'erreur momentanée du jugement poétique. Moréas a besoin des rythmes traditionnels, des vérités acquises, des axiomes immuables de l'âme. Il a besoin d'une architecture solide et non des vers des *Roseaux de la Flûte*.

Sous l'influence de Ronsard, il commence à construire son art. Il imite encore souvent la Pléiade. Mais, malgré les influences étrangères, sa personnalité lentement se fait jour. Bientôt la forme de son art est déjà forgée. Il s'agit de la remplir ! Du reste, le poète, lui-même annonce dans sa *Romance juvénile fleur* cet état.

Mais, puisque déjà par notre art,
Se répondent Pindare et Thibaut et Ronsard,
Puisque Pégase fait pour accorder nos lyres
Naître un nouveau surgeon sous son sabot gaillard,
Quelle cure à nos mains d'écorcher les satyres ! (1)

Et le poète voudrait évoquer les légendes : faire danser Obéron avec les filles de Nérée, mêler le Tibre à la Seine. Il dit :

Dodone, ton sommet
S'éveille en Vendômois ! Aux rivages de Seine.
Courent les feux que Diane allumait
Sur la montagne Lycienne. (2)

Il s'écrie :

Protectrice Athéné qui maintenant habite
Où ma Seine en flottant, sa course précipite.

La civilisation nouvelle et l'antique vision hantent Moréas. Il mesure les deux beautés, il cherche avec l'âme grecque la parole nouvelle.

Peu à peu, il manifeste moins ses principes. Il n'annonce plus la formation d'écoles, symbolique ou romane. Il essaie plus rarement de capter des énergies pour faire un groupement. Il comprend la nécessité d'un labeur solitaire et personnel.

C'est alors que paraît *Eriphyle*, où Moréas se trouve déjà entièrement le vrai poète de l'époque.

Dans *Eriphyle*, les analyses ont disparu, la vigueur native du poète se déploie librement. L'artiste possède déjà son métier. Il est redevenu un noble artisan dans le sens antique de ce mot.

Il travaille humblement pour la Muse.

Les troubles aussi ont disparu. Les étranges assonances ne reviennent pas. Moréas conte, simplement, avec probité sa légende à lui, celle du sang grec :

---

(1) *Poésies*, p. 144.
(2) *Poésies*, p. 190.

Suivant la docte trace
Du Mantouan fameux qui m'a nourri de sa grâce,
Sur le Styx odieux et l'Achéron avare,
Eriphyle, je viens au fond du noir Tartare. (1)

Eriphyle évoquée, paraît et récite un chant plaintif :

O jeunesse, tes bras
Sont comme lierre autour des chênes,
Mais la vieillesse, hélas,
Est une foule d'ombre vaines (2).

La pureté des sentiments, la gravité de cette ombre qui fuit s'annoncent dans des vers d'une beauté incomparable.

Le poète rêve devant la fatalité qui l'étreint. Il voit des maux irréparables, et parmi les souvenirs, il comprend que les écarts et les fureurs valent peu.

Seules, la sage prévoyance et la douce clarté portent quelque joie, et peuvent adoucir la loi fatale.

Hélas ! mortels, fuyez comme un port dangereux,
Les perfides conseils d'un soin ambitieux.
Que diverse est la chance et l'attente peu sûre,
Alors que nous passons la commune mesure !

Il aperçoit d'autres ombres qui aussi fuient. La cendre les couvre déja. La légende antique a dépassé la mesure. Et de nouveau Moréas rêve l'amitié de deux mondes : gothique et antique. Il voudrait, parmi les barbares, parler le langage mesuré d'autrefois, et chanter des vérités primordiales que le temps ne peut atteindre. La mélancolie qui fait penser à la Prière de Renan sur l'Acropole, s'attache amoureusement aux âges disparus, pendant que la nouvelle existence appelle et charme.

Aussi, évoque-t-il les deux grandes ombres qui ont erré parmi les morts : Virgile et Dante. Il veut les voir amis, l'harmonieux Virgile, et toi, Dante, qui sus

Egalant les antiques,
Hausser le faible essor de tes Muses gothiques.

---

(1) *Poésies* : *Eriphyle*, p. 267.
(2) *Eriphyle*, p. 11.

Et il finit cette douce évocation par ces vers :

Veuille donc Apollon, illustre entre les Dieux,
Renflammer tout soudain ma fureur languissante.
Que sur le luth français j'accorde pour vous deux,
Les paroles que dit, dans la Cité dolente,
En langage toscan le plus jeune au plus vieux.

O fonts de poèsie, o pères, fameux sages
O des autres chanteurs, ornement et clarté,
Soutenez ma faiblesse et que me soit compté
Le dèsir qui m'a fait rechercher vos ouvrages. (1)

Le poète est trempé déjà. Il a essayé la vie moderne sans loi. Il a vécu sur la légende, celle de l'Attique. Mais la vague a emporté les ombres. Il ne reste que la mousse et la beauté du livre. Le poète qui se sent contemporain se soumet aux lois de l'art antique et abandonne son côté formel. Il veut glorifier les grands sentiments ou bien chanter avec mesure la fuite des heures et des choses.

Son âme antique se dépersonnalise. Il n'a pas besoin d'errer parmi les morts. Grec, il parle avec pureté des choses contemporaines. Il a compris la fatalité, il connaît la gloire pure, il aime le doux murmure.

Même, il ne craint pas la souffrance. Tout ce qui passe ne l'effraie pas, à la façon barbare. Il jette des fleurs sur le passé et entonne un chant.

Cette nouvelle forme, grecque par l'expression et contemporaine par le fond, se manifeste dans son épitaphe de Paul Verlaine, avant de s'épanouir dans les *Stances*.

Ecoutez ces vers altiers et si beaux dans leur tristesse :

Et qu'importe à mes vers ta vie et ses alarmes !
Qu'importe le trépas ! Apollon est guerrier :
Je ne répandrai pas de misérables larmes,
Poète, sur ta tombe où fleurit le laurier.

Il compare la vie humaine aux saisons. La mort ne dépare pas la vie comme l'hiver ne dépare pas l'année.

La forêt tour à tour se pare et se dépouille ;
Après le beau printemps, on voit l'hiver venir,
Et de la Parque aussi la fatale quenouille
Allonge un fil mêlé de peine et de plaisir.

---

(1) *Eriphyle.*

Plus loin avec noblesse il considère la destinée du vulgaire et du poète. Le premier peut choir s'il a péché :

> Mais le chantre divin tombe et se précipite
> Jusques au plus bas lieu pour gagner les sommets.

Voici la juste vision ! Le poète contemple les abîmes et les prés, les ruines et les cités nouvelles en méditant avec gravité sur l'ordonnance merveilleuse de la vie où ni la souffrance ni la mort ne sont des malheurs pour une âme bien née.

Moréas ayant conquis la forme a su la modeler et l'orner par des paroles pleines de charme et des pensées douces comme des étoiles. Pendant des années il a cherché ! Il subit les influences du moment. Il se précipite dans l'analyse. Il porte à l'autel de la poésie l'offrande de son inquiétude. Malgré la science philologique acquise et une grande érudition, très rare parmi ses contemporains, longtemps il se heurte le front contre le mystère de la beauté. Cependant, les curiosités satisfaites, la science acquise, les premiers essais réalisés, il retourne sur ses pas. Il va parmi ses ancêtres cueillir le laurier. Dans le souvenir antique il refleurit sa conscience et l'affermit. Il sait à présent que la poésie n'a rien à faire avec les troubles journaliers et les visions fuyantes. Elle pare d'une robe solennelle les faits de la vie et essaie d'extraire de ce qui passe, ce qui demeure. C'est alors que la phrase devient pure, la parole sonore, le vers rythmé et d'une cadence lente mais précise. Il ne va plus nous parler de ses douleurs, mais de la douleur. La mort, la souffrance, la joie sont devenues des prétextes pour l'immortalité.

La mesure est déjà la règle de son vers ; l'immortalité, le voile nuptial de ses pensées.

Viennent alors les *Stances*, le livre des cendres. Déjà mûri par la vie, solitaire comme l'est tout vrai créateur, rendu à sa propre conscience, Moréas vit, étudie, se passionne tandis que son âme poétique médite et, pencgée vers la vie, cueille des soupirs, des feuilles mortes, des fleurs flétries et les ensevelit dans l'urne que le temps n'atteint pas :

Il se promène dans ce jardin hivernal.

> Me voici seul enfin, tel que je devais l'être :
> Les jours sont révolus.

Cependant il demeure. Il se compare aux cyprès.

Je garde aussi les morts ; elle a votre couleur
Mon âme, sombre abîme,
Mais je m'élance hors la Parque et le malheur
Pareil à votre cime (1).

Brisé par la solitude parfois le poète fléchit. Mais bientôt il se redresse :

Il faut qu'avec ma main cette Minerve horrible
Frappe la lyre encor.

La vie passe. Elle emporte tout, amis, souvenirs, regrets cependant que l'âme qui médite, demeure et lutte. Il va vers la vie de nouveau. Il veut porter les offrandes sur l'autel païen : la nature.

Ah ! fuyez à présent, malheureuses pensées,
O colère, o remords
Souvenirs qui m'avez les deux tempes pressées
De l'étreinte des morts !
Sentiers de mousse pleins, vaporeuses fontaines,
Grottes profondes, voix
Des oiseaux et du vent, lumières incertaines
Des sauvages sous-bois ;
Insectes, animaux, larves, beauté future,
Grouillant et fourmillant ;
Ne me repousse pas, ô divine nature,
Je suis ton suppliant (2).

La force et la beauté de la Muse se révèle dans les grands bois qui eux aussi, sont meurtris par « le triste novembre et fiers quand même. »

Eux, c'est l'âme de la vie. C'est le berceau de la beauté. Qu'importent les pensées et les désirs !

Il dit aux bois.

Enveloppez mon cœur dans les plis de vos ombres !

L'arbre qui résiste au vent, la forêt qui rêve malgré les rigueurs du temps, la fleur que le froid n'a pas abattue sont ses amis. Il leur confie ses lamentations, il leur prend un peu de beauté et respire leur parfum. Tout ce qui passe annonce la durée et la vie. Tout passe

---

(1) *Stances*, p. 17 et 13.
(2) *Stances*, p. 23.

certes ! disent les *Stances*, mais l'immortel demeure et il est partout; il circule à travers les airs.

Que veut-il ! que veut-il ce cœur ! Malgré la cendre
Du temps, malgré les maux,
Pense-t-il reverdir, comme la tige tendre
Se couvre de rameaux ?

Les sentiments deviennent très doux. Le vers semble un murmure de prière amoureuse. La mollesse dans la rime attendrit. La musique du vers se continue encore quoique la phrase soit déjà terminée.

Mais le cœur a ses droits comme tout ce qui passe. Le poète cueille des murmures aussi pour les transformer en fleurs avec lesquelles il tresse des couronnes à Apollon :

Ah ! qu'il saigne ce cœur ! Et toi, mortelle vue,
Garde toujours doublé,
Au dessus d'une mer azurée et chenue,
Un temple mutilé.

La douleur, le sang qui vit encore, la mort pâle, les saisons, les frimas, toutes les tristesses de la vie se modulent en phrases douces, en rimes tendres, en cadences simples.

Il n'y a plus, dans les *Stances*, de phrases à tournure bizarre ni de lourde philosophie, ni de science inutile. Tout a subi la flamme ; le feu a purifié l'expression.

La souffrance a acquis des accents plus généraux, plus simples et plus abstraits. Un philosophe l'aimera et une fillette en sera émue. La poésie, au lieu d'être un bijou travaillé selon les caprices de l'imagination, est comme les pierres précieuses, rubis, émeraudes, diamants, simple, belle et émouvante grâce aux rayons solaires, à la chaleur, à la matière qu'elle concentre après l'avoir purifiée dans la durée et le labeur. C'est presque une âme simple, cette âme si savante ! Ses paroles peu compliquées portent toutes. On ne soupçonnerait pas que celui qui parle ainsi a connu l'enfer ! Or, l'apparence ingénue des *Stances* vient de leur solidité comme sentiment et comme forme. Il n'y a que les rudes héros qui savent dire des paroles naïves.

Cette mélancolique rêverie souvent délaisse la terre. Elle vole vers les espaces immenses. Elle semble vouloir servir de pont fleuri entre l'immensité de l'univers et la douce beauté terrestre.

Lorsque le pâle jour fuit avec ses mensonges,
Lorsque tombe le soir

Sur la pierre marine, Océan, que tu ronges,
Je reviendrai m'asseoir.
Le mystère est en moi comme couve une flamme
Dans un tas de sarments,
Je le ferai jaillir pour confronter mon âme
Avec les éléments.

Le poète se promène à travers Paris. La ville le trouble et le charme. Il sait alors exprimer les grands sentiments qui agitent toute âme humaine devant la vie qui s'en va, devant l'ombre qui s'appesantit, devant la nuit qui évoque le rêve et la solitude.

Il ne livre pas à sa lyre les secrètes démences de l'âme. Il connaît trop la mesure et le tact ! Il sait que la poésie doit éviter l'action. Les inquiétudes de l'âme, ses doutes, le troublant mystère ne sont pas de son domaine. La poésie est la forme abstraite de la vie. Même poésie lyrique, elle doit rester dans son rôle d'énonciatrice des vérités acquises, des grands axiomes. Elle annonce la mort et la naissance, les victoires de la nation, elle pleure les grandes défaites, elle murmure des prières qui s'expriment en langage précis.

La sobriété et la justesse, telles sont ses règles. N'ayant ni à manifester ni à démontrer les lois morales ou les incidents psychologiques, elle burine dans les lettres les solennités et les joies humaines. Telle fut la poésie grecque, même dans les fables et dans les vers d'Anacréon, telle fut aussi l'œuvre poétique des Juifs, des Perses, des Indous. Encore, ces derniers peuples n'ayant pas acquis la mesure propre au vers grec, admettaient parfois les analyses et les sentiments spéciaux. Mais, l'apparition de la mesure et plus tard de la rime, a nettement séparé les deux domaines : celui de la prose destiné à l'analyse et celui de la poésie destiné à la certitude. Moréas a compris ce rôle au moment où la méthode analytique allait briser la forme et détruire la substance de la poésie.

Depuis son chant d'*Eriphyle* il n'a fait que comprimer encore son sentiment et le purifier par la forme solide et impeccable. Sans doute lui aussi a eu et aura des rêves pâles, des désirs brûlants ! Parfois un caprice de son âme évoquera de bizarres décors, mais il subit ces états sans les chanter. Cela, il le sait avec précision, n'appartient pas à la poésie : tout ce qui se prête à être conté ne peut ni ne doit être chanté.

Dans les *Stances* parle l'âme nue et substantielle ; elle conte l'histoire de la passion, de la solitude et de la durée en ce qu'elles ont d'essentiel.

... A l'écart,
Je vois et je regrette au loin de ma nature
La plus commune part (1).

Et plus loin il murmure :

Vous qui passez sur la route
Saoûls de la sève des bois,
Chantez, riez ! moi j'écoute
En secret une autre voix :
Qui soupire de la sorte ?
O mon âme, n'est-ce pas
Une branche déjà morte
Qui vient de parler tout bas ? (2).

Moréas chemine à travers les sentiers mystérieux ; il vit fortement, avec science. Il veut connaitre toute chose dans la vie pour moduler des vers profonds et naïfs.

Comme toute sa génération il a essayé de la confusion des genres de l'analyse poétique. Lui aussi a pris la sensualité exaspérée pour de la raison nouvelle, l'angoisse pour une manifestation de la volonté, l'hallucination verbale pour une forme d'art.

Cependant il était poète, avant tout.

Les analyses étaient trop naïves. Elles l'ont fatigué. Après avoir séjourné dans les vieux temples, Moréas est rentré dans la vie avec des notions plus précises. Il apporte la parole hiératique, le langage essentiel pour annoncer la mélancolie, la joie et la détresse devant ce qui s'en va.

L'enfer, ce laboratoire de l'âme humaine, ferme ses portes enfin à l'art poétique. La mélopée, attristée, céde la place à la parole émue, exprimée dans une forme architecturale. Ce n'est plus du rêve, ni de la musique ! C'est simplement de la poésie qui n'a rien à faire, ni avec le rêve, ni avec les sonorités musicales.

Chez Moréas, elle est de la sagesse commentée par des mots justes et en phrases bien faites.

C'est aussi la véritable forme de la poésie, le retour vers l'ordonnance avec l'apport d'une âme nouvelle.

Le poète le dit du reste :

---

(1) *Stances*, p. 107.
(2) *Stances*, p. 120.

O toi qui sur mes jours de tristesse et d'épreuve
Seule reluis encor
Comme un ciel étoilé qui, dans la nuit d'un fleuve
Brise ses flèches d'or,
Aimable poésie, enveloppe mon âme
D'un subtil élément :
Que je devienne l'eau, la tempête et la flamme
La feuille et le sarment ;
Que sans m'inquiéter de ce qui trouble l'homme
Je croisse verdoyant,
Tel un chêne divin, et que je me consomme
Comme le feu brillant !

Ainsi, Régnier et Moréas vinrent au moment où l'art poétique exténué par le romantisme mourait. Ils apportèrent à son service leur curiosité, leur âme tourmentée, leur angoisse.

Ils voulurent décomposer leur rythme. Ils essayèrent de jeter leur sang en pature à leur âme exaspérée. En bons ouvriers de l'esprit, ils comprirent bientôt l'inconvenance de la tentative.

Régnier enleva à sa poésie l'action en l'apportant dans la prose, tandis que Moréas en paroles simples, se mit à chanter le crépuscule de l'âme.

Que signifie cela, sinon le retour vers la précision et la forme juste de l'art littéraire ?

Sur le seuil du romantisme, les deux poètes apportèrent les dernières offrandes et jetèrent sur son art agité, le voile !

Après les évocations de l'énergie, après l'art de l'expression, cet art de caractère, comme on l'appelle, ils ont rendu la poésie à son destin par le chant d'immortelle tristesse devant l'immortelle vie, par la pensive sagesse qui se domine, qui ne pleure jamais et qui, sur les portails des cités, grave en paroles sonores des vérités essentielles ; de la mort, de la naissance, de l'amour, de la paix et de la guerre, vérités humaines, indélébiles qui furent et seront le but de la poésie.

Mécislas Golberg.

1902-1903.

---

(1) *Stances.*

ISLAM

Au poète A. Memdouh Bey.

En regardant la mer, je revois les pirates,
Barberousse, et la lutte inégale où nos braves
Succombent, le retour, et les Chrétiens esclaves
Qu'on fouette au grand soleil sur le pont des frégates.

Je revois les plaisirs d'un vieux pilleur d'épaves :
Nu, parmi ses mignons aux bouches écarlates,
Il raille, en aspirant un brasier d'aromates,
Un nègre qui subit le châtiment des raves.

*

Sous l'œil d'une Espagnole et d'un vieux Juif obscène
Je triomphe, aux échecs, d'un jeune marchand maure :
L'Andalouse a quinze ans, et luit comme une reine
Dans le passage obscur ; quant à l'Hébreu, j'ignore
S'il ne va pas m'offrir ou quelque Mandragore
Ou la virginité d'un éphèbe indigène.
Mon adversaire, lui, rêve dans sa boutique
Au cher temps révolu des Mille-et-une-Nuits :
Son kief sait rebâtir tous les palais détruits
Et son regard m'affirme un réveil prophétique
Si je confronte au soi-disant progrès intrus
Bagdad ressuscité par le Docteur Mardrus.

*

Nous avons du moka, des fleurs, des cigarettes,
Et ta chair qui rayonne au soleil de printemps.

Donne-moi tes baisers en guise d'amulettes
Et protège mon front de tes cheveux flottants.
Sois tour à tour et Juliette, et Ganymède ;
Après, si nous voulons un pudique intermède,
Tu causeras Bulbul, automne et Gulistans.

*

Ne me néglige pas. Quelques jours sans te voir,
Et mon stérile ennui confine au désespoir !
Nul beau rêve ne te remplace en ma demeure,
Je trouve un goût de cendre aux pommes d'or du leurre,
Il me faut les vrais fruits savoureux du réel.
Donne-moi plus souvent, ô fille d'Ismaël,
Ton geste harmonieux, la fraîcheur de ta joue,
Ta fantaisiste humeur de prince de Mantoue,
Nos doigts entrelacés, ton attique profil,
Et ta voix qui ressemble à celle d'Israfil.

*

Omar en un baiser dit le secret des choses ;
Gul est bonne à Bulbul dans les jardins persans,
Et Medjnoun à Leila que jalousent les roses ;
Roméo le brutal a des bras caressants ;
Goethe à Venise est doux, mais ta voix est plus tendre,
Et souvent, cher mignon de miel, je crois entendre
Shakspere te chanter en sonnets tout-puissants.

*

Sélénè se caresse aux cyprès des collines,
Le Bosphore du soir, berçant les mandolines,
Mêle son grand murmure à des chants gutturaux ;
Heureux d'avoir tous fait leur tâche de bourreaux,

Les beaux adolescents d'amour aux mains sanglantes,
Les violeurs d'enfants, et les vieux sycophantes
Implorent leurs mignons en d'obscènes ghazels ;
Ta lesbienne chair frémit à ces appels :
Tu renverses le torse, et des yeux, sans rien dire,
Tu diriges ma bouche ailleurs qu'en ton sourire.

*

Infidèle en Afrique à mes amours d'Asie,
Et fou de tes yeux bruns, enfant, je sacrifie
Mes souvenirs de Brousse aux délices d'Alger.
Mon rêve, heureux, n'a plus besoin de voyager,
Et ce coteau me rit puisqu'il est ta demeure.
Un jour auprès de toi me semble moins d'une heure,
Et mes cher bains de Brousse ont perdu leur attrait
Depuis que ton regard m'a dit qu'il m'aimerait.

*

Le bain maure, sa paix, son odeur, et ses râles
Me charment. Approchons. Voici l'heure des mâles.
Une femme en retard, inquiète de l'amant,
Paraît au seuil, frissonne un peu, sort promptement.
Attente. Un Musulman, grave et doux comme un frère,
Nous invite au repos sur le vieux banc de pierre.
La dernière passa. Notre tour est venu :

Le baiser de l'étuve aspire mon sein nu,
Et pénètre ma chair ; le baigneur, un Kabyle
De quatorze ans, félin, disert autant qu'habile,
Parle école, indigence et Bourse du Travail ;
Imprévus, — des houris au caravansérail ! —

Deux Français, tout blancs, font resplendir leur peau d'anges ;
Ils se massent l'un l'autre en mangeant des oranges,
Ils s'adorent... Je rêve, en savourant mon kief,
A ce couple d'enfants digne d'un bas-relief.

*

Gracieux auteur d'affreux désespoirs,
Cruel marchand de tabac, tes yeux noirs,
Ta peau d'icoglan, ton parler gnomique,
Et ces adorateurs dans ta boutique
Si proche du hammam où ta beauté
Se peut voir, tout cela semble emprunté
Aux Mille-et-une-Nuits : *ton ironie*
Seule est moderne, et vaudrait qu'un génie
T'enfermât dans un désert enchanté !
Pour moi, passant, la chose qui m'agace
C'est que tu parais me croire chrétien
Et me haïr, moi, poète païen,
Comme si je tenais de cette race
Dont le meilleur homme est pire qu'un chien.

*

Le Koran nous promet la grâce des houris,
Le vin, le miel et l'eau courante aux frais murmures
Et le rut éternel dans les divins pourpris.
Bah ! Donne-moi toujours l'odeur des tamaris,
Nos entretiens délicieux de Dioscures
Et, quand nous serons seuls, nos baisers favoris,
Car un plaisir présent vaut mille amours futures.

*

Un soir que je rimais une tendre oraison,
J'entendis une voix murmurer : « O fortune
Heureuse de l'amant qui tient en sa maison
L'amante aux yeux clairs, sœur plus belle de la lune,
Et demande une nuit qui durerait un an ! »

Je rêve que je suis devenu musulman :
Nous sommes seuls, à deux, je n'ai plus de patrie,
Mais je connais le paradis dans la prairie
Où nous jeûnons assis les jours de ramazan.

*

Dieu seul est Dieu, petite, et Mohammed le noble
Est son Prophète ! Au fond, je confesse l'Islam,
Et je veux réveiller pour lui dire sélam
Cet Arabe endormi dans ce rouge vignoble.

Je suis un étranger parmi vous, ô Chrétiens :
Vous ne saurez jamais combien je vous préfère
Ce vagabond rêveur, ce mystique, mon frère,
Qui se croit au désert en des temps très anciens.

EDMOND FAZY.

Aquarelles Japonaises [1]

MADEMOISELLE MYOSOTIS

Mardi, 2 juillet.

uit heures du matin. Le *Voltigeur* suit d'un peu loin les contours d'une côte admirablement verte, bordée de montagnes très singulières. Elles ont l'air d'une fantaisie de pâtissier : des entassements de petits fours, des pyramides de meringues, des amoncellements de nougats, s'escaladant, chevauchant les uns sur les autres. Quelques morceaux ont glissé dans la mer. Ils y sont restés dans des positions d'équilibre invraisemblables. On a recouvert l'ensemble d'une délicieuse compote de fruits verts, où l'artiste a piqué de petites maisons, de petits temples en sucre, des bosquets d'arbres peints, très bien imités. Voici justement une grande île coupée de raies horizontales, où il n'est pas possible de ne pas reconnaître une pile de biscuits, un peu anciens peut-être, un peu moisis, avec des végétations étranges, à cause du grand plat humide dans lequel ils sont servis depuis si longtemps.

Nous approchons. Cela devient de très beaux arbres, des pins aux branches tordues, penchés sur l'abîme. La falaise serait grandiose si elle n'était pas si jolie. Mais la nature l'a nuancée de rose et veinée de bleu avec une amoureuse minutie. La moindre touffe d'herbe ou de lierre qui s'y suspend est d'une coquetterie voulue, d'une grâce maniérée.

Une barrière bleuâtre s'étend devant nous. Dans l'angle qu'elle forme avec la côte on devine une baie profonde, la bouche d'un fiord. C'est l'entrée de Nagasaki.

---

(1) Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs cette série d'*aquarelles* qu'un de nos amis nous adressait d'Extrême-Orient, il y a quelques semaines, et qui sont devenus, hélas ! d'actualité.

Des rochers en forme d'arches, d'autres jouant des pagodes ou des monstres endormis défilent sur notre gauche ; exposition de bibelots artistiques ciselés par la mer. Des barques fines glissent sur l'eau presque calme, où s'étalent de larges bandes de lumière à reflets de satin. Leurs voiles, quelquefois rouges, souvent blanches ou à peine bleutées, sont formées de laizes sans couture réunies par une sorte de lacet. Cela leur donne une légèreté transparente dans l'air éblouissant de cette matinée de printemps. Quelques-unes ressemblent à de grands peignes de femmes en écaille ou en lames d'ivoire. Le soleil baigne tout le paysage de cette fluidité bleue qui a valu son nom à la côte d'azur. C'est la Méditerranée, la Riviera, mais avec une miniature d'Alpes ; il n'y a pas de neige : cela pourrait abîmer les sommets.

Nous donnons dans l'étroit goulet qui s'ouvre entre les dernières assises de l'Inaya et du Saruta-Yama.

Les coquets villages de Koyaki et d'Okishima disparaissent dans les cascades de verdure qui ruissellent sur les pentes de ces îles. Un îlot en pain de sucre, dont les talus inaccessibles sont piqués d'arbres de paravent et de buissons d'aquarelle, nous démasque une délicieuse et dernière perspective sur la côte qui fuit, sinueuse, parmi des bosquets de parc anglais. Le *Voltigeur* fend doucement l'eau limpide entre deux montagnes ensevelies sous des frondaisons luxuriantes. Mais nous sommes loin d'une forêt vierge. La nature ici fait sa toilette. Ce n'est pas une beauté grecque, c'est une bergère Watteau. Ces jolis bois sont bien peignés, comme une chevelure de mousmé. Le frais manteau qu'ils font à la terre n'a pas de déchirure par où s'échappe un roc chauve et tourmenté. Pas de falaises abruptes : de la mer bleue au ciel bleu le manteau se déroule des deux côtés, à peine brodé de dessins plus sombres, vert sur vert. On éprouve une sensation de fraîcheur exquise à glisser au fond de cet abîme de verdure vivante et veloutée ; encadrement d'ombre au lumineux panorama de Nagasaki qui se développe au delà de la rade peuplée de navires, au pied des collines ensoleillées.

A droite et à gauche de petites criques s'ouvrent. Des bateaux de pèche dorment dans un reflet d'émeraude. Un village se blottit dans le ravin, et de légères fumées s'évaporent parmi les feuillages inclinés. Dans l'azur laiteux de grands oiseaux planent, les ailes en éventail. Ce sont des gerfauts. Aujourd'hui ils ne font pas entendre leur cri plaintif : ce « han » presque humain qui serait une dissonance parmi les voies joyeuses de cette claire matinée ; et ce n'est pas encore la saison des cigales.

Nous jetons l'ancre en pleine rade, en face de Décima. Le premier aspect de Nagasaki n'a rien qui éveille une curiosité violente. La ville développe sur le bord de la mer une longue série de maisons européennes aux toits gris ardoisés, assez basses. Derrière ce premier rideau, de nouvelles perspectives de toits s'enfoncent dans un vallon verdoyant. On aperçoit deux clochers. Et ce grand village sombre, sans monuments, s'appuie à des montagnes d'élévation moyenne, hérissées de bosquets touffus. En regardant bien, l'une de ces montagnes paraît semée d'étranges pierres grises. Ce sont les tombes. L'ombre de la mort se penche sur les vivants ; chose fort naturelle chez un peuple où le respect des ancêtres est la véritable religion.

Là-bas, de l'autre côté de Décima, sur les pentes ombragées de très beaux arbres, des toits démesurés s'alignent. Ce ne sont pas des hommes qu'ils sont destinés à abriter ; les Japonais sont trop petits pour mettre un pareil couvercle sur leur intérieur. Des dieux habitent là : Benten, Kwannon, Amaterasu, Amiddah etc..., il y en a tant dans la mythologie japonaise et ils sont si peu gênants !

Dans la rade, c'est un va et vient de grand port fluvial. Des sampans, des jonques, des bateaux à vapeur, de longues vedettes, des ferry-boats, des chaloupes bruyantes, un pêle-mêle d'exotisme et de civilisation, de vieux Japon et de vieille Europe, avec une pointe d'Amérique. Tout cela charriant les êtres les plus disparates, des matelots de toutes les nations, de vrais Européens et des Japonais attiffés à l'européenne ; d'autres Japonais enveloppés du kimono nippon, d'un haut-de-chausses moyenâgeux, ou simplement vêtus d'une courte blouse bleue qui laisse leurs jambes nues jusqu'à la ceinture.

Cris, agitation, fumée, sifflets à vapeur, sirènes, rien ne manque à l'harmonie. Au dessus de cette fourmilière se dressent les silhouettes des croiseurs anglais et américains et la gigantesque mâture de l'*Intrépide* à côté des lourdes coques noires des cargo-boats allemands. Dans le fond, c'est une échappée délicieuse sur un coquet village où les arbres font des taches vertes, dans une fuyante vallée.

.....

La nuit est merveilleuse. Les montagnes découpent leur silhouette sur un ciel constellé. Nagasaki dort dans un brouillard de lumière. Qu'y a-t-il dans cette ville mystérieuse, première apparition du Japon ? De toutes petites femmes jaunes, comme Chrysanthème, avec des yeux bridés, de belles coques de cheveux et de grandes guitares ? Des tchayas peuplées de mousmés rieuses, des maisons de nattes et

de bambous, des figures de porcelaine dans un décor de paravent? N'est-ce pas là qu'habitent ces guéchas exquises dont le souvenir rendait le Japon si désirable et si regretté aux passagers du *Lagos*? Nous ont-ils chanté un dithyrambe assez enthousiaste quand nous les avons rencontrés à Colombo! Momotaro, Harouko, Umetaro!.. Que sont toutes ces précieuses petites personnes aux grandes ceintures et aux robes de soie dont ils nous ont fait un portrait si joli? Des poupées ou des femmes? Est-ce Loti, est-ce mon ami *** qui a raison? Et comment arriver jusqu'à elles! — Mystère. On verra demain.

.....

Mercredi.

Z... est rentré hier soir un peu découragé. Les guéchas sont d'un accès très difficile. Il y a dans ce pays une foule de tyrannies policières qui entravent les relations des étrangers et des indigènes. Il va falloir renoncer à nos rêves de vie japonaise; nous restons trop peu de temps à Nagasaki, etc. etc. Cassandre ne fut jamais plus lamentable.

Toutefois, comme il n'est pas de désespoir de ce genre qui résiste à l'action d'une chaude après-midi, Z... s'échappe de nouveau, à l'instar d'un limier en quête. Rendez-vous est pris vers cinq heures, au temple d'Osuwa.

A l'heure dite, un sampan me conduit à terre. Il a la forme d'un petit cercueil. Mais on n'y jouit pas du repos que réserve généralement cette sorte d'habitation. La godille du nocher vous cahote horriblement. Cet échantillon de la race japonaise mâle est aussi laid que peuvent le désirer ceux qui demandent à la hideur de l'homme de servir de repoussoir à la grâce des femmes.

A peine ai-je mis le pied sur le quai, cinq « kouroumas » — traduisez : pousse-pousse — déposent leurs brancards sous mes pas. Les « djins » inclinent avec un respect suppliant la calebasse qui protège leurs crins raides contre les ardeurs du soleil. Ils sont tout de bleu habillés, avec des guêtres d'étoffe, des sandales fixées à leurs chaussettes blanches par une tresse de paille jaune qui sépare le pouce des autres orteils.

En route pour Osuwa. Mon djin s'engage dans une ruelle étroite et mal pavée, bordée de maisons de bois très basses. Leur façade n'est qu'une charpente. Les panneaux qui la ferment, le soir, dorment pendant le jour au fond de la boutique. Le plancher du rez-de-chaus-

sée, un peu surélevé, est en bois ciré recouvert de nattes irréprochables. On n'y marche que pieds nus. Il y a des étalages de curiosités nipponnes, de fruits, de lingerie, de mercerie. Puis ce sont des barbiers qui rasent gravement un monsieur très digne, les cheveux en brosse, le kimono bleu serré à la taille par une ceinture blanche. Des mousmés accroupies travaillent ou jasent, des jeunes gens se penchent en pédalant sur la table d'une machine à coudre ; d'autres mousmés, la robe retroussée, les bras nus, — de beaux bras ronds et potelés — vaquent aux soins du ménage, nettoient, lavent, astiquent, en se promenant d'une démarche étrange sur leurs grands socques de bois.

Il fait chaud et c'est l'heure du bain. Aussi les panneaux entrebaillés ou déchirés ouvrent-ils les plus indiscrets aperçus sur l'intimité de la vie nipponne. Il est évident que si le frottement des civilisations européennes a introduit dans ce pays cette convention qu'on appelle la pudeur, elle n'a pas encore pénétré la masse du peuple, surtout à certaines heures de la journée. Cela a l'air si « famille », ce Japon ! Les rues sont si étroites, les maisons si transparentes. Que pourrait-on bien se cacher ! Toute une population d'enfants microscopiques, multicolores et joyeux, s'agite sous les pas de mon djin, au risque de se faire écraser. Ils ont de longs cheveux tombants ou la tête à demi rasée, de bonnes figures rondes et de grands yeux.

C'est un quartier pauvre que nous traversons, et l'on y chercherait en vain les fines figures qu'évoque l'idée classique des Japonaises. Les femmes sont petites, rondes et grasses. Le kimono rayé ou fleuri baille sur la poitrine, découvrant des gorges informes et trop opulentes. On se prend à rêver corsets montants et tailles artificiellement effilées. Telle ou telle mégère, affligée de deux appendices jaunes, flasques et flottants, appelle le mot de Tartufe : « Cachez ce sein que je ne saurais voir ». Je n'ai malheureusement pas un stock de couvertures à leur offrir.

Il y a dans ce vieux quartier un torrent, un ravin plutôt, qui vaut un long poème. Des cascades d'herbe, de mousse, de buissons fleuris descendent du parapet qui domine la berge au lit de galets blancs tâché de flaques vertes. Des enfants jouent sur le bord ; insectes au corselet brillant penchés sur une goutte de rosée. Ils ont si jolis, si pittoresques, ces petits nippons, au fond de cette fraîche corbeille, à l'ombre des vieux ponts de pierre, noircis par l'âge et tapissés de plantes parasites, sous les festons légers de vigne vierge, sous les stalactites de lierre sombre, franges d'un manteau séculaire. Au

dessus des parapets s'allongent des toits élancés de tchayas, des toits pointus de temples où des monstres courent sur la charpente sculptée ; et des bouquets d'arbres verts se penchent, jettent une ombre protectrice sur les ardoises noircies, rendant plus profonde encore la perspective de ce ravin qui fuit sous les arches vénérables vers la montagne lointaine. Il y en a des ponts ! tous les cent pas, tous d'une seule arche svelte et gracieuse, avec une coquetterie de pont rustique sous les ombrages d'un parc. Ils sont vieux, et on ne le croirait pas à les voir enjamber ce torrent d'un pas si léger. Cela semble plutôt nne imitation d'antiquité, un paysage improvisé par Robert dans les bosquets de Trianon. Les maisons de bois ont un air d'aimable bergerie ; et elles sont si fines, ces silhouettes de mousmés qui passent sur l'arche grise, découpant sur le ciel leurs beaux chignons piqués d'une fleur blanche ou d'une épingle d'or, leur ombrelle ronde de papier brodé !

Osuwa ! — Mon djin s'est arrêté au pied d'un escalier immense qui se perd sous une suite de portiques entre deux rangées d'arbres anciens. Ils sont tous pareils, ces portiques : deux colonnes cylindriques, surmontées d'une double traverse de pierre dont les extrémités se relèvent légèrement. Il y en a devant tous les temples au Japon, et à l'entrée des chemins sacrés qui y conduisent. Des maisons s'échelonnent à droite et à gauche sur des paliers successifs. Une petite mousmé en robe claire piquée de fleurs rouges sort de l'une d'elles, et me présente un papier avec force révérence. Horreur ! c'est écrit en anglais ; la maison est une tchaya où l'on boit de la bière britannique. L'envahissement anglo-saxon ne respecte plus même les marches sacrées des temples. Sauvons-nous ! Montons, montons, jusqu'à un palier plus vaste, une large esplanade où l'air circule et où l'on a du ciel bleu sur la tête. Une muraille se dresse, haute comme un étage des jardins suspendus de Sémiramis. Au-dessus s'allonge un toit interminable, coupé d'un portique de bois. C'est l'entrée du temple, on y accède par un escalier monumental : quelque chose comme l'échelle symbolique où les peintres font monter et descendre les anges du songe de Jacob.

Pour l'instant les anges sont loin ; il n'y a que de petites nipponnes, mignonnes sous leur ombrelle plissée, qui descendent en jasant avec un bruit de socques. Elles n'ont pas l'air d'être bien pénétrés de la majesté d'Amatérace, la grande déesse du culte shintoïste, l'aïeule des empereurs, qui trône là-haut dans les nuages et le bois vermoulu. Les grands arbres du parc d'Osuwa soulèvent lenrs têtes vénérables

au-dessus des toits baignés de soleil. Il y a de coquettes maisons de thé, où de gentilles servantes appellent le pélerin. Cette religion, où parmi les biscuits et les rafraîchissements, les mousmés montent la garde à la porte des temples, n'a pas le front ridé des patriarches et le regard austère des prophètes. On n'y sent pas passer l'ombre de Jéhovah.

Dans la cour carrée du temple, un dragon de porcelaine blanche et bleue se tord et montre les dents sur une fontaine de même matière, en face d'un cheval de bronze vert. Un nippon en kimono arrose des pots de fleurs. Autour de la cour règne une sorte de hangar, cloisonné en petites salles nattées. Ce sont les habitations des bonzes. Encore un portique, quelques marches, et voici le sanctuaire. Un parquet ciré, des nattes, une grille et derrière : un voile, juste assez transparent pour me convaincre que les choses dissimulées ne valent pas la peine d'ôter ses souliers pour aller les voir. Rien de solennel. Au pied des marches une minuscule nèsan m'invite à prendre le thé. On ne peut même pas faire tranquillement sa prière dans ce pays-ci.

Je retrouve mes camarades au tir à l'arc illustré par Mme Chrysanthème, au bas du grand escalier. Ils sont là cinq ou six en tenue de sport, faisant des effets de torses et des efforts de bras, pour tendre de grands arcs et envoyer dans la direction d'une cible ronde des flèches qui manquent toujours leur but. Ils ne sont pas encore entraînés. Cela amuse beaucoup Mlle Onami-San, une jolie petite fille aux yeux brillants, à la bouche rieuse, dont le nom signifie : Vague de la mer. Lorsqu'on a criblé de flèches les environs de la cible, elle va les chercher pour renouveler les approvisionnements, en nous faisant bien signe de ne pas tirer et en nous surveillant d'un air inquiet et railleur, d'un air de dire : « Vous êtes si maladroits ! »

Quand nous avons les bras rompus, non sans avoir fait de sensibles progrès, nous manifestons l'intention de nous retirer. Onami-San met une fleur à notre boutonnière, une rose, un œillet, une pensée, et nous fait une belle révérence. « Sayonara !... » A bientôt. Et nous redescendons les grands escaliers du temple, après un regard jeté sur Nagasaki et la rade vivante, dont le panorama se déroule au pied de la colline d'Osuwa.

Il est question d'une partie fine pour demain, un dîner japonais avec musique et danse de guéchas. Cela doit se faire à la Hariwo-Kaya, dans une tchaya tenue par le père de Mlle Harouko, une jeune danseuse auprès de qui nous sommes accrédités par nos amis du *Lagos*. Deux d'entre nous devaient s'occuper de l'organisation de la fête ; mais dès que nos camarades du tir flairent l'éternel fémi-

nin, ils veulent tous venir. Vite, deux, trois, quatre, cinq djinrikchas, et nous partons à la queue leu-leu, à travers les rues étroites, à toutes jambes de nos hommes-chevaux. Nous tournons à droite, à gauche, en zig-zag. C'est très grand, ce Nagasaki, et c'est un vrai labyrinthe. On nous dépose à l'entrée d'une rue qui monte, au pied du *Marou-Yama*.

Qu'est-ce que c'est que le Marou-Yama? Oh ! rien de bien extraordinaire. Un quartier comme on en trouve dans toutes les villes japonaises, comme on en trouve même dans toutes les villes de France, où généralement ils avoisinent les remparts. La population féminine y demeure, la population masculine y passe seulement, en s'arrêtant un peu, sauf quelques exceptions fort honorables : des propriétaires... qui porteraient en Occident une casquette monumentale, et qui, au Japon, restent tête nue, avec un sourire chargé des promesses d'une hospitalité écossaise, ou des pères de famille dévoués qui veillent sur le bien-être et les destinées de leurs filles. En dehors des concessions française, russe, américaine, anglaise, etc., c'est le seul quartier de la ville où un Européen a le droit de passer la nuit. Tous ceux qui y pénètrent à partir d'une certaine heure sont d'ailleurs inscrits sur un petit registre spécial, tenu par un agent de police, à l'entrée de la rue qui vient du port. Pure formalité d'ailleurs, mais qui pourrait devenir utile au cas où l'un des intéressés, séduit par un accueil extraordinairement gracieux, s'oublierait dans les délices de Capoue, et serait réclamé par quelque autorité étrangère, un bâtiment, par exemple. Il y a d'ailleurs dans ce quartier considérable autre chose que des vierges folles. Les fournisseurs qui les nourrissent y logent à côté des maisons de thé, où les dandys nippons organisent leurs orgies élégantes. Les guitaristes et les danseuses diplômées — guéchas et maikos — y constituent un corps distinct de celui des guéchas de la ville. Elles ne jouent et ne dansent ni mieux ni plus mal, et leur moralité — (voilà un bien gros mot, d'un sens bien élastique et bien vague au Japon) — n'est ni meilleure, ni plus mauvaise. Toutefois, comme elles vivent, chantent et dansent dans un milieu ouvert à tous venants, elles sont, pour les Européens, d'un abord plus facile que leurs sœurs de Nagasaki ; aussi est-ce parmi elles que seront choisies les jeunes beautés destinées à égayer notre festin de demain soir.

Nous gravissons une rue dallée, puis nous tournons à gauche, dans une rue dite « de la Lune », à cause d'un croissant brillant sur une énorme lanterne rouge. Nous voici à la Haruwo-Kaya. Un

escalier, une petite cour avec des fleurs, et nous entrons dans un vestibule natté. Une vieille mégère se précipite, s'incline, tombe à genoux, se prosterne, et finalement reste dans cette attitude de génuflexion, pour attendre les augustes paroles qui sortiront de nos augustes lèvres. On demande Mlle Harouko. — « Certainement, elle est là, elle va venir. » Et après une série de révérences, la vieille disparaît pour aller chercher la maiko.

La voilà... Ah, mon Dieu, qu'est-ce qu'elle a ?... La petite figure ambrée aux longs yeux noirs se termine par un menton enfariné, tout blanc. Etait-elle donc en train de se faire la barbe quand nous sommes arrivés? Mais non. Elle se peignait, tout simplement. Cela fait partie de la toilette élégante. Le visage doit être tout blanc. C'est un usage, non une coquetterie. On ne cherche à illusionner personne sur la fraîcheur de son teint. La meilleure preuve de cette candeur est cette petite physionomie bicolore, rieuse, fine et gentille malgré tout, qui nous apparaît dans le pittoresque désordre « d'une beauté qu'on vient d'arracher à son fard. »

Elle est microscopique, d'une grâce toute mince et fluette, mademoiselle Harouko. Elle nous fait de grandes révérences, s'enquiert de ce qui nous amène, et décline notre invitation avec un joli nenni japonais et un sourire qui montre trente-deux perles. Elle ne peut pas venir demain soir ; elle est déjà retenue pour un autre concert, mais ses amies viendront : Momotaro, Aiské, Komomo, Umetaro, Kiyoko, etc. Pour l'instant, il faut l'excuser; elle va finir sa toilette.

Nous déposons nos souliers à la porte, et nous montons dans une petite chambre coquettement nattée et formée de panneaux où s'ébauchent des cigognes. Du balcon, nous jouissons d'une délicieuse perspective sur une mer de toits, et notre regard indiscret suit une gentille mousmé, qui fait sa toilette très candidement, dans une maison voisine.

On nous apporte du thé sans sucre dans des tasses microscopiques.

Arrive Harouko en tenue de ville. Un savant chignon monté sur un peigne doré rassemble ses beaux cheveux noirs sur sa tête mignonne. Elle est toute blanche maintenant ; d'un blanc pâle de figurine de cire, où les yeux brillent, agrandis par le khol. Ses lèvres, rougies au carmin, semblent une fleur ensanglantée. Le cou frêle, si frêle qu'il parait devoir plier sous le poids de la lourde chevelure, fuit vers d'enfantines épaules dont la finesse se devine à travers le kimono bleu semé de fleurs pâles. Et le corps tout entier, mince et léger comme un corps de fée, s'effile avec la même grâce

aérienne dans les plis de la longue robe, au-dessous de l'obi, la belle ceinture de soie brodée au grand nœud bouffant dans le dos. Harouko esquisse encore un salut cérémonieux, effleure du bout de ses lèvres peintes une tasse de thé. Puis, nous échangeons en souriant les quelques banalités que nous permet notre connaissance moins que rudimentaire du langage nippon. Par la fenêtre ouverte des bouffées de parfums nous arrivent, avec le bruit du soir dans la ville qui se repose et le son plaintif d'un chamécen, en bas, tout près de nous. Je regarde cette silhouette si artistiquement précieuse, si joliment cherchée de la Japonaise, se détacher sur le beau ciel calme et largement doré du couchant. Du contraste de cette nature simple et grande et de cette délicieuse poupée vivante nait une impression poignante d'isolement et de détresse. Où es-tu toi que je pourrais aimer, que peut-être j'aimerai un jour ?

Harouko est partie ; la théière est vide. Nous remettons nos souliers. Toute la maisonnée se jette à plat ventre, et nous regagnons le canot-major.

A huit heures et demie, il pleut horriblement. N'importe, *go ahead* ! nous nous entassons dans le youyou à travers une rafale aveuglante. Nous débarquons ruisselants. Je prends un kourouma, et après avoir vainement attendu mes camarades en faisant les cent pas sur le pavé mouillé de la rue de la Lune, j'accepte les offres de service d'un grand diable jaune, avec qui j'arrive à peu près à m'entendre dans une langue mêlée de japonais, d'anglais, de français et de gestes expressifs. — Je veux de la musique et des guéchas ! — Bien ; il a parfaitement compris ; il me conduit dans une maison de vaste apparence, où, dans le vestibule, vingt-cinq hétaïres sont assises en rond. Immobilité hiératique, regard morne et résigné ; elles attendent le choix du visiteur. — Ah mais non, stupide animal ; ce n'est pas du tout çà qu'il me faut ! — Je l'invective dans tous les patois connus. J'imite le geste d'un guitariste. Son œil s'éclaire. Il a encore compris.

Cinq minutes plus tard, je suis dans une petite chambre nattée, irréprochablement propre. Une table avec des fleurs, un kakemono représentant un paysage de montagnes ; voilà toute la décoration. C'est dans ce cadre que j'attends Momotaro. Je la connais déjà. Je l'ai souvent rêvée, cette créature exquise dont ***, peut-être un peu aveuglé par l'amour, m'a dit qu'elle était la Japonaise idéale, un Outamaro vivant. Et je suis impatient, de la même impatience que j'éprouvai l'an dernier à Séville avant une course de taureaux ; de

cette impatience que fait naître l'attente d'un spectacle jamais vu, où se résume le caractère, l'âme d'un peuple. La porte s'ouvre. C'est elle !... Non, ce n'est qu'une maïko ; une toute petite personne de douze ans à peine, danseuse seulement, qui n'a encore ni l'âge ni la science nécessaires pour obtenir le brevet de guécha. Très jolie, d'ailleurs, Mlle Kayako, et très japonaise, avec ses longs yeux obliques, sa petite bouche et son grand chignon. Elle est habillée à peu près comme Harouko ; elle a une merveilleuse ceinture où des marguerites jonchent un fond couleur feuilles mortes, aux reflets de vieil or. Elle se prosterne jusqu'à terre en franchissant la porte, puis vient s'asseoir près de moi, tremper ses lèvres dans une tasse de thé, grignotter des bonbons peints et des « kashis ». Elle babille gentiment, mais en dépit de mon dictionnaire, je ne comprends rien du tout. Je lui dis quelques fadeurs, qu'elle est jolie ; je lui demande son âge. Et puis, nous nous taisons, dans l'impossibilité de nous faire part avec plus de détails de nos sentiments réciproques. Momotaro n'arrive pas ; ce silence dure et devient pénible. Kayako a deux fois essayé de renouveler la conversation. Elle a fait une moue de dépit en voyant que c'était pour moi de l'hébreu, et s'est replongée dans ses petits gâteaux. Il doit pourtaut y avoir des choses bien curieuses dans cette minuscule cervelle. Ce serait un livre bien intéressant à feuilleter. Oh ! la tour de Babel ! pourquoi, mon Dieu, avez-vous infligé une telle torture à l'humanité ?

Mon introducteur est revenu. Momotoro n'est pas libre. Je ne la verrai pas ce soir. Est-ce assez ennuyeux ! Une autre guécha : Mlle Aiské, ne tarde pas à faire son entrée. Amère désillusion. Elle est laide, les traits lourds et communs, des yeux à fleur de tête, le visage gras. Plongeons, saluts et révérences ; puis elle accorde son chamécen, pendant qu'une nouvelle venue, Wakayako, une maïko comme Kayako, vient s'installer à son tour, accroupie sur les nattes, pour tendre la peau d'un assez curieux tambourin.

Elle a neuf ans, Wakayako. Elle a l'air de sortir du maillot tellement elle est petite, elle a un chignon qui promet, et elle est coiffée à la chien.

Le chamécen est accordé. Les deux maïkos sont à genoux dans une posture gracieuse, quoique un peu forcée. Elles ont chacune deux tsoudzoumis (1). Aiské débute par quelques notes plaintives. Les petites les scandent en frappant du revers de la main droite sur leurs

(1) Tambourin double.

instruments qui rendent un son extraordinaire et douloureux, puis toutes deux ensemble poussent un cri déchirant. Cela s'éteint en mineur dans une dissonance étrange avec le chamécen et la voix de la guécha, qui continue à dérouler sa lente psalmodie. C'est comme la plainte d'une âme navrée, lasse des luttes de la vie, une sorte de récitatif aux chutes mélodiques inattendues, toujours désolées. La voix essaie un effort qu'elle ne peut soutenir ; l'oiseau s'envole et retombe l'aile cassée, pour essayer de se relever encore, toujours en vain, toujours plus désespérément. Et les tambourins continuent leurs notes brèves, coupées par le gémissement aigu des maikos à intervalle régulier. Je songe à cette veillée des morts, en Corse, où une voix brisée, interrompue par les clameurs des vocératrices et les sanglots des pleureuses, retrace dans un chant monotone la vie du défunt. Toute cette musique est affreusement triste, triste comme la complainte d'un biniou breton, triste comme tous ces chants des races très anciennes où passe l'ombre des générations mortes et des âges ensevelis. Et cette tristesse s'augmente encore du contraste des somptueux costumes, de ces toilettes de rêve et de ces visages si pâles, si exsangues ; visage de fée morte parmi des myosotis, lys fané dans une corbeille de roses. L'âme en est torturée ; et son angoisse est d'autant plus vive qu'elle a quelque chose d'incomplet.

La tristesse qui nous envahit n'est pas la nôtre, cette tristesse des races d'Occident imprégnées de christianisme, où le scepticisme le plus amer contient un germe de consolation. La griffe vous déchire et vous repousse par ce qu'il y a là d'étrange, d'inattendu, de déconcertant. Ce n'est pas ainsi que nos pères ont pleuré, ce n'est pas ainsi que pleureraient sur notre tombe ceux que nous aimons et qui nous auraient regardé mourir.

C'est fini. Après un dernier gémissement, toujours à genoux, elles ont fait ensemble une belle révérence, jusqu'à terre. Puis elles ont ramassé leurs tambourins. La toute petite Wakayako qui me voit triste, est venue s'appuyer à ma chaise d'un air câlin, et elle me caresse la main doucement en me regardant dans les yeux. Quel dommage que je ne connaisse pas assez de nippon pour lui dire merci, combien elle est mignonne et quel plaisir elle me fait. Mais bah ! est-ce un mouvement du cœur ! Elle répète une leçon bien apprise ; elle serait aussi câline, aussi gentille pour n'importe quel jaune assis à ma place. C'est dans le programme de la soirée.

Wakayako est sortie. Je relève les yeux aux premières notes du chamécen. Un masque horrible est devant moi. Une large figure au front déprimé, aux joues bouffies et blanches, si bouffies qu'il semble

que ni les yeux ni la bouche ne puissent s'ouvrir. Sur ces traits hideux flotte un indéfinissable et répugnant sourire. L'énorme tête danse sur le petit corps de Wakayako, qui exécute des pas compliqués et des mimiques d'une grace étrange au son de la guitare d'Aiské. J'ai su depuis que ce masque était celui de la déesse des courtisanes. Il est moral : il ne donne pas au vice un aspect séduisant. C'est une légende que chante Aiské-San et que mime Wakayako ; et, chose étonnante, ce masque impassible et blafard semble prendre des expressions diverses suivant les gestes et les poses de l'enfant. Wakayako se retourne, se baisse et reparaît avec un autre masque. Une tête d'homme, cette fois, ou plutôt de démon faisant une grimace de fureur. Et des gestes violents, saccadés, succèdent aux mouvements arrondis, aux attitudes d'une grâce molle que prenait la déesse. Puis, c'est un masque aux traits empreints d'une ineffable stupidité ; sans doute une image de la bêtise humaine, victime des illusions de la volupté. Wakayako devient timide et maladroite. Elle fait encore demi-tour et reparaît avec son visage naturel, que j'aime décidément mieux que toutes ces figures de carton.

Elle salue et vient manger des gâteaux.

Kayako exécute la troisième danse ; des pas fantaisistes et très gracieux, tandis que ses deux mains agitent des éventails enveloppés d'une longue bande de gaze. Ces bandes se déroulent, enveloppent la danseuse qui les fait voltiger en nuage léger autour de sa tête brune, à ses pieds, avec des ondulations serpentines de Loïe Fuller. Puis, toujours dansant, elle enroule de nouveau sur les éventails les longues bandes de gaze blanche.

Une quatrième fois, le chamécen entame une mélopée lente et triste. Peu à peu le rythme s'accélère, les deux petites maïkos marquent des pas guerriers, puis tourbillonnent dans un flot de crépon bleu et de jupes soulevées. Wakayako emporte les masques et mon cicerone vient m'avertir qu'il est onze heures. Je n'ai pas le droit de rester plus longtemps, et je redescends les rues mal éclairées, sur le pavé gluant, dans la nuit humide. Est-il bien vrai que je n'aie pas rêvé ?

Dans le sampan qui m'emporte à travers la rade noire, sur l'eau silencieuse, je songe à vous, mes petites sœurs. Vos robes ne sont pas toujours de soie brodée, ni vos cheveux blonds piqués d'épingles d'or ; vos visages ne sont pas blancs de céruse, vos yeux noirs de khol et vos lèvres rouges de carmin ; mais vous m'aimez un peu, je vous aime beaucoup, et vous êtes bien loin.

Jean de la Jaline.

(*A suivre.*)

PORTIQUE

A la mémoire de Stéphane Mallarmé.

Voyageur, sur la route ardue et sans limite,
Par tant de pas de forcenés ensanglantée,
La retraite fleurie, ami, te sollicite
Riche d'un lac dormant, de chênes hauts plantée.

Cependant ne crois pas y trouver l'accalmie,
Ses fleurs ont pour nos cœurs d'angoissants sortilèges,
Et quand descend le soir des saisons ennemies
On meurt de faim en regardant tomber la neige.

Juin t'y jette éperdu sur la blancheur des marbres,
Les oreilles battues d'anciennes sérénades,
Cependant que la Fée qui loge au creux d'un arbre
Cherche les baies qui rendent les enfants malades.

C'est là que j'ai vécu absurde et solitaire,
Implorant le dieu qui veille casqué de mousse,
Mais le dieu est bien mort sous la frondaison rousse
Et j'ai meurtri mon front sur sa barbe de pierre.

Et à l'heure où les fous épient les belles dames
Dont les doigts font goûter sur nos lèvres le baume
Qui tue pour mieux guérir et dont rêvent les hommes,
C'est là qu'une âme en peine épouse un corps sans âme.

André Salmon.

(Les Simulacres.)

Un " Académique anglais "

Si quelque Richelieu d'Outre-Manche voulait s'offrir demain la gloire de constituer une Académie anglaise, il lui serait facile de trouver des hommes illustres pour en occuper les fauteuils. A plusieurs reprises, la question fut sérieusement envisagée, et même la *Pall Mall Gazette*, en 1887, et l'*Academy*, en 1897, établirent, par plébiscite, une liste de quarante immortels, dont néanmoins plus de vingt-cinq déjà sont morts.

La langue anglaise aurait, sans aucun doute, grand profit à être placée sous le contrôle d'une compagnie de savants et d'écrivains rompus aux exercices de l'intelligence; son vocabulaire est d'une instabilité par trop grande; il s'augmente sans nécessité de tous les termes argotiques forgés par les journalistes, les coloniaux ou les Américains, au grand détriment de la pureté du langage. Certains auteurs, jaloux à tout prix de leur indépendance, prétendent que l'anglais perdrait en richesse ce qu'il gagnerait en précision. Mais cette richesse est illusoire, et n'est en réalité que surabondance et profusion : posséder une infinité de mots malaisément utilisables, peu clairs souvent, sujets à méprise et à double-emploi, n'est pas toujours pour une langue un signe de vraie richesse. Il vaut mieux ne disposer que d'un seul mot clair, précis, complet, que d'avoir à choisir entre cinq ou six vocables de sens à peu près identiques et dont aucun n'est strictement exact. Une assemblée qui réunirait des poètes et des romanciers comme Algernon Charles Swinburne, George Meredith, Thomas Hardy, George Moore, Theodore Watts-Dunton, Rudyard Kipling, Henry James, Sir Edwin Arnold, Robert Bridges, Arthur Symons, Maurice Hewlett, des critiques, des historiens et des érudits comme Edmund Gosse, Sir Leslie Stephen, Andrew Lang, Sidney Lee, William Archer, Arthur-B. Walkley, Walter-W. Skeat, Stopford Brooke, James-A.-H. Murray, Richard Garnett, Sir Richard Claverhouse Jebb, Edward Dowden, George-E.-B. Saintsbury, F. York Powell; des auteurs dramatiques comme J.-M. Barrie, H.-A. Jones, A.-W. Pinero, Sydney Grundy, G.-R. Sims ; des hommes de science et des philosophes comme lord Kelvin, lord Avebury,, lord Lister, Havelock Ellis, Alfred Russell Wallace, Frederic Harrison ; des orateurs et des écrivains politiques comme John Morley, lord Rosebery, James Bryce, Arthur James Balfour, une telle assemblée accomplirait certes une œuvre inappréciable en consacrant ses séances à la confection d'un dictionnaire définitif de la langue anglaise.

Parmi les personnages académisables, il en est quelques-uns qui figurent sur les deux listes : M. Edmund Gosse est de ceux-là. C'est dire qu'en 1887 il était au premier rang des écrivains anglais contemporains. Une quinzaine d'années lui avaient suffi pour se faire uue situation notable de poète et de critique, et aujourd'hui, après quinze autres années, il est une des personnalités les plus marquantes et les plus autorisées du monde des lettres en Angleterre.

M. Edmund Gosse, qui naquit le 21 septembre 1849, est le fils d'un zoologiste éminent, Philip Henry Gosse, dont il a pieusement rédigé la biographie. En 1867, il reste orphelin et, grâce à l'influence de son vieil ami Charles Kingsley, il obtient une place de sous-bibliothécaire au British Museum. Comme il possède plusieurs des langues de l'Europe il passe, en 1875, comme traducteur au Board of Trade, poste qu'il vient de quitter pour celui, très envié, de Bibliothécaire de la Chambre des Lords. Pas d'autre événement dans cette existence. Les seules péripéties de la vie de M. Gosse sont la publication de ses ouvrages et quelques polémiques littéraires.

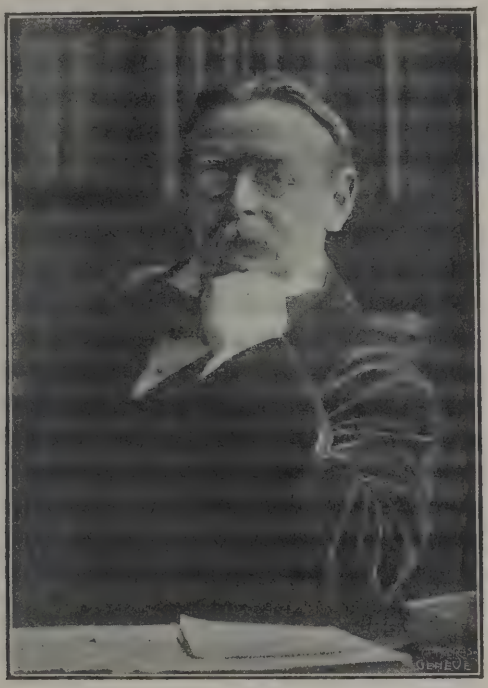
Plusieurs volumes de vers représentent son œuvre originale. En 1870, paraît une plaquette insignifiante de madrigaux et de sonnets, mais les véritables débuts de M. Gosse datent de 1873, ave l'apparition d'un second recueil : *On Viol and Flute*, qui classe aussitôt l'auteur comme un des meilleurs parnassiens anglais. Avec des intervalles allant de trois à dix ans, il a publié six autres volumes de vers qui lui ont valu la réputation d'un poète délicat et raffiné. Tous ses vers se distinguent par une technique parfaite et une singulière élégance d'expression ; à côté de sonnets artistement ciselés, il a des fragments lyriques animés d'une émotion entraînante et empreints d'une prestigieuse beauté.

Dans le domaine de la critique et de l'histoire littéraire, il a fait preuve d'une activité bien plus grande et bien plus productive.

A vingt-trois ans, il explore les pays scandinaves, étudiant les sagas et les poésies runiques, sans se désintéresser pourtant de la littérature contemporaine. C'est ainsi qu'en 1872, il assiste à la première représentation de *Peer Gynt*, dont il envoie un compte rendu au *Spectator*. Quelques mois plus tard, il publie, dans une grande revue, une longue étude sur « Ibsen, le satiriste norvégien », et, pendant dix ans, M. Gosse va continuer à révéler à l'Angleterre la littérature moderne du Danemark et de la Norvège, gagnant à ces travaux la première classe de l'ordre de Saint-Olaf. Ce fut également M. Gosse qui prépara la voie à l'Ibsénisme, mais il se tint à l'écart néanmoins quand l'engouement fut général, soit qu'il ne reconnût plus, dans cet Ibsen nouveau, le poète et le satiriste d'autrefois, soit encore que son aversion pour toute espèce de snobisme lui ait dicté cette attitude.

Pour se distraire et se reposer de son labeur d'érudit, M. Gosse, à diverses reprises, s'adonne à la critique d'art, rendant compte de l'exposition de la

Royal Academy et du Salon de Paris ou dissertant sur la sculpture. Mais ce ne sont là que des escapades. Pendant trente ans, M. Edmund Gosse n'a cessé d'étudier tour à tour les grandes périodes de la littérature anglaise, publiant sur l'époque d'Elizabeth, le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle plusieurs volumes d'études magistrales. Il donne aussi une *Histoire de la Littérature anglaise*



Edmund Gosse

au XVIII^e^ siècle, une *Histoire de la Littérature anglaise moderne*, (celle-ci fut traduite en français) et il vient d'achever avec M. Richard Garnett, le plus bel ouvrage historique qui ait été publié sur la littérature anglaise. Les quatre splendides volumes de son *Illustrated Record of English Litterature* soutiennent brillamment la comparaison avec le travail du même genre qui parut en France, sous la direction de M. Petit de Julleville. En outre, ses biographies de John Donne, de Gray, de Congreve et sa toute récente monographie sur Jeremy Taylor ont les qualités des ouvrages définitifs. Le seul reproche, et c'est peut-être un éloge aussi, qu'on puisse faire à M. Edmund Gosse, est de trop « écrire » ses livres. Il possède un style à ce point personnel qu'il faut une certaine habitude pour

le goûter complètement: ses épithèses inattendues, ses épigrammes, ses images audacieuses ou compliquées déconcertent parfois le lecteur, mais l'immense savoir du critique, la justesse et l'originalité de ses opinions rachètent cet apparent défaut.

Et sa conviction de la grandeur intellectuelle de la France, il l'appuie sur de nombreuses études, publiées en Angleterre et en Amérique, et dans lesquelles il examine avec une admirable compréhension les mouvements romantique, parnassien, naturaliste qui se développèrent au cours du siècle dernier. Bien mieux encore, seuls les professionnels français de la critique connaissent autant que lui la littérature d'aujourd'hui, ses articles de *Cosmopolis*, de la *Contemporary* et de la *Daily Chronicle* en sont une preuve. Sa documentation est extraordinaire. Par exemple, avant que M. de Heredia ne publiât ses *Trophées*, M. Gosse les possédait tous, les ayant collectionnés un à un dans les revues où ils avaient paru. Et de même pour un grand nombre d'auteurs moins illustres. Il n'impose aucune limite à sa curiosité : demeurant en dehors des querelles de parti et des inimitiés personnelles, il dispense ses sympathies à tous ceux auxquels il reconnaît une valeur littéraire, à des poètes : Heredia et Léon Dierx, Catulle Mendès et Richepin, Mallarmé et Verlaine, Fernand Gregh et Henri de Régnier, Vielé-Griffin et Verhaeren, Jean Moréas et Stuart Merrill, Paul Fort et Gustave Kahn, Rivoire et Charles Guérin ; à des prosateurs comme Anatole France, Paul Bourget, Bazin, Claretie, Barrès, Prévost, Ed. Rod, les Margueritte, les Rosny, Elémir Bourges, Maeterlinck, Boylesve, André Gide, Jules Renard, Paul Adam et tant d'autres, romanciers, philosophes, critiques, érudits, historiens, auteurs dramatiques...

Dans sa maison, meublée du sous-sol aux combles de rayons où s'entassent d'innombrables volumes, M. Gosse accueille chaque dimanche, avec ses amis anglais, ses confrères de France : ceux-ci maintenant l'ont reçu à Paris, à l'occasion de cette conférence, où il expliqua l'influence française dans la poésie anglaise, et ils n'oublieront de longtemps le banquet qui les a réunis un soir autour de lui.

Henry-D. Davray.

Le Mariage de Judith

(*Suite*) (1)

ACTE II

Six mois plus tard. En Juin. Deux heures de l'après-midi. Les rideaux sont tirés devant les fenêtres. Dans la pénombre du salon, Judith est assise regardant devant elle ; son peignoir est dégrafé. Elle entend s'ouvrir la porte du corridor, reconnaît le pas de son mari et reste assise sans bouger. Paul paraît sur le seuil, s'arrête un moment, incertain, puis s'approche d'elle.

PAUL

Eh bien, Judith ! vous voilà encore dans l'obscurité !... Et pas encore habillée ? Vous souvenez-vous de votre promesse d'hier ? Ne serez-vous donc jamais sage ? Que signifie cette tristesse où vous voilà encore plongée ?

JUDITH (*immobile*).

Je me souviens de ma promesse, et je vous prie de me pardonner.

PAUL

Mais qu'est-ce qu'il y a donc ? Est-il arrivé quelque chose durant mon absence ? Vous étiez de si joyeuse humeur ce matin — heureuse de voir le soleil briller et toute à cette vie nouvelle, pleine de vaillance et de gaîté, qui s'ouvrait devant nous.

JUDITH

Il ne m'est rien arrivé — que ce qui m'arrive tous les jours : je me suis éveillée avec la ferme volonté de faire tout ce que vous désiriez, mais presque immédiatement je me suis sentie accablée d'une étrange fatigue. Ah ! voyez-vous, il n'y a pas de remède à ce mal-là ! C'est de l'impuissance. Ne vous fâchez pas. Je suis souffrante, plus souffrante que vous ne croyez.

PAUL

Vous êtes souffrante, je ne le sais que trop, mais ce n'est pas d'une souffrance du corps qu'il s'agit. C'est la volonté qui est malade en vous. Une dose de morphine suffirait pour s'en rendre maître — au moins pour quelques heures.

JUDITH (*se redressant*).

Ne dites pas cela !

---

(1) Voir la *Plume* du 1er février.

PAUL

Ce n'est pas que je vous conseille la morphine. Mais ne voyez-vous pas combien je souffre à vous voir toujours plongée dans cette morne désespérance? Les journées se suivent et elles se ressemblent, hélas! Ma besogne faite, je rentre ordinairement fatigué, un peu nerveux, ayant besoin, avant tout, de paix, de repos et de confort. Et je vous trouve les yeux noyés de larmes, accablée de chagrins. Les heures de l'après-dîner, nous les passons à discuter sur votre maladie ou à ne rien nous dire. Et, enfin, quand nos nerfs surexcités demandent grâce, c'est alors que nous tombons dans les bras l'un de l'autre en nous promettant de commencer demain une vie nouvelle et meilleure!... Qu'y a-t-il de singulier à ce que la pensée me vienne parfois de recourir à la morphine, tous les deux? Vous êtes malade, vous. J'ai grand peur moi de le devenir. Mais je ne veux pas languir dans les ténèbres, moi! Ah! n'importe quoi pour sortir de cet enfer!...

JUDITH

Paul, de grâce! — Ayez un peu de patience avec moi. Vous savez bien d'où vient le mal... Eh bien, soit! — je ne vous en parlerai plus. Vous avez raison, je suis trop faible pour le supporter.

PAUL

A quoi bon se taire ou prendre sans cesse des détours, puisque vous y pensez du matin au soir... Oui, Judith, ç'a été pour nous un grand chagrin de ne pas avoir eu l'enfant.

JUDITH

Oh! pour vous, le chagrin n'a pas été bien grand...

PAUL

Moins grand pour le père que pour la mère, c'est vrai. Mais vous savez, Judith, combien d'avance je m'en étais réjoui!...

JUDITH

Et moi, pauvre et pitoyable mère!... Moi qui n'ai pas même eu la force de mettre au monde un enfant vivant.

PAUL

Mais, chère amie, le mal n'eût-il pas été pire encore, si vous aviez enfanté un être plein de vie, un joli petit être dont les cris eussent troublé vos nuits et les sourires égayé vos jours — et qu'ensuite il vous eût été arraché par la mort!... Et puis, n'oubliez pas que nous sommes jeunes encore.

JUDITH

Paul, vous ne cessez de parler avec ce ton léger, même quand vous

vous sentez le plus durement frappé. Rien ne pourra donc vous faire plier! Pour moi, cet enfant, dans lequel j'avais mis tout mon espoir, c'était l'enjeu même de ma vie. J'attendais le moment de sa naissance avec une confiance superstitieuse. Il devait, me semblait-il, faire oublier toutes mes fautes. Il devait me prouver que la vie, moi aussi, me réclame et qu'elle a besoin de moi. En me donnant une mission à quoi il me serait permis d'attacher un certain prix, c'était m'offrir en même temps le salut... Mais je sais maintenant que je suis de ces femme infortunées, marquées d'avance par le destin — non pas stériles, mais, ce qui est mille fois pis encore, incapables d'enfanter !.. Si encore seulement j'avais *vu* mon enfant, si je l'avais tenu dans mes bras, si je l'avais eu là, une heure seulement, chaud et doux contre mon sein, et qu'ensuite on me l'eût arraché — vous dites que c'eût été mille fois pis encore? Non, c'eût été un bonheur infini en comparaison de ce qui est à présent. Oui, oui, s'il m'eût été permis de le voir seulement... J'aurais pu ensuite avoir le courage de me bercer d'un nouvel espoir, de celui que tout à l'heure vous faisiez briller devant mes yeux ; alors il y aurait eu pour moi quelque consolation à penser que nous sommes jeunes encore.

PAUL

Des propos aussi insensés n'aideront pas à votre guérison. Cet accident-là est arrivé à mille autres avant vous.

JUDITH

Sans doute, le malheur n'est pas grand, si l'œuf se brise pour la poule qui pond chaque jour... Mais il y a des oiseaux sauvages qui, mis en cage, n'ont plus de petits.

PAUL

En voilà assez, Judith. Vous ne savez pas vous-même ce que vous dites.

JUDITH (*baissant la tête et souriant faiblement*).

Oh ! c'est vrai... peut-être...

PAUL

Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que vous deveniez folle, à la fin, à vous enfermer ainsi loin de la clarté du jour, loin du soleil. (*Il écarte les rideaux.*) Regardez, il fait un temps splendide. (*Il ouvre les fenêtres.*) Allons ! que l'air et le soleil entrent ici à flots !... Qu'ils emportent à jamais tous vos soucis malsains.

JUDITH

Le soleil m'aveugle... et la tête me fait mal... Paul, mon ami, je vous en supplie, laissez-moi seule et en repos !... Je vous le rends bien triste, votre foyer, je le sais. Ce n'est pas gai d'avoir une femme aussi difficile, aussi étrange que moi. Vous êtes habitué à ce que tout aille comme sur des rou-

lettes. Vous ne comprenez pas du tout qu'on soit incapable de se maîtriser, vous, si actif, si courageux. Mais, vous verrez tout ira bien si vous me donnez seulement un peu de temps. Si cela vous incommode trop de me garder ici chez vous, laissez-moi partir pour quelques semaines — ou partez vous-même, dès que vous en aurez le loisir.

PAUL

Je ne partirai pas, et je ne vous laisserai pas partir non plus. Croyez-vous que je puisse être tranquille, vous sachant dans cet état d'esprit et loin de moi. N'ai-je pas vu comme vous vous laissez aller quand vous êtes seule ?

JUDITH

Vous vous trompez. C'est étrange, n'est-ce pas, mais moi qui ne pouvais vivre qu'à vos côtés, je me sens à présent si bien quand je suis seule !... Je suis d'ailleurs moins seule que vous ne le croyez.

PAUL

Est-ce que votre tante vient ici quand je n'y suis pas ?

JUDITH

Ce n'est pas ce que je veux dire.

Elle se met à rire.

PAUL

Quoi alors?

JUDITH

Rien. Ne faites pas attention. C'est bête aussi à moi d'en avoir parlé. — Plus tard peut-être, quand tout cela sera un peu oublié, et qu'avec notre bonne gaieté d'autrefois nous serons assis, le soir, à notre table, je vous raconterai alors ce que j'ai fait pour me consoler, me distraire de mon chagrin. (*Elle lui tend la main*) Aurai-je un peu de répit jusque-là ?

PAUL

A votre gré !... Je n'insisterai pas.

JUDITH

Vous vous fâchez pourtant ?

PAUL

Il me semble, Judith, qu'insensiblement nous nous éloignons l'un de l'autre. Chacun de nous couve ses tristesses sans les confier à l'autre.

JUDITH

Vous avez donc des tristesses, vous aussi ? D'autres tristesses que celles dont je suis la cause ?...

PAUL

Vous le savez, l'échéance est proche.

JUDITH

Ah ! l'argent !... C'est vrai, je n'y pensais pas. Du reste, ces soucis-là, c'est encore à moi que vous les devez.

PAUL

Chansons que tout cela ! Je ne vous reproche rien. Vous ne connaissiez pas l'état embrouillé de vos affaires. Et si, l'année passée, nous avons dépensé plus d'argent qu'il ne fallait, la faute en est, n'est-ce pas, aussi bien à moi qu'à vous. Mais pourquoi vous parler aujourd'hui de ces choses ?

JUDITH

Alors c'est pour causer d'affaires que vous êtes venu du bureau de si bonne heure ?

PAUL

Parfaitement. Je voulais vous prier d'aller voir votre tuteur aujourd'hui même.

JUDITH (*vite*).

Il n'y est pas. Je viens d'avoir de ses nouvelles. Mais demain — après-demain, au plus tard.

PAUL

C'est qu'il nous faut absolument obtenir un arrangement. Je ne vois aucun autre moyen de payer ce que nous devons. Bon Dieu, qu'est-ce que cela peut lui faire de nous remettre ces pauvres sept mille francs, lui qui a bien trente mille francs de rente à présent, et qui n'a à pourvoir qu'à lui-même.

JUDITH

Je vous ai déjà dit que l'argent nous sera versé quand nous le voudrons.

PAUL

Et pourtant, c'est au moins la dixième fois que je vous le rappelle. Oui, je sais, vous avez été malade, et lui était à l'étranger... Nous voilà mariés depuis plus d'un an. Il serait temps que cette affaire s'arrangeât. Je règlerais vite tout cela avec lui, ce serait bien plus simple. Pourquoi ne voulez-vous pas que j'aille le trouver ?

JUDITH

C'est que je n'aime pas que vous lui parliez de mes affaires d'intérêt, cela lui serait en effet fort désagréable ; nous étions d'accord là-dessus, n'est-ce pas ? Il est vrai qu'il eût pu mieux administrer mon argent, mais je lui dois pourtant beaucoup de remerciements. Il m'est toujours venu en

aide aux moments critiques. Je crois que si l'on venait à savoir qu'il a été obligé une fois de m'emprunter de l'argent, il en éprouverait une grande honte.

PAUL

Qu'il ne se soit pas, depuis longtemps déjà, libéré de cette dette, c'est ce que je ne puis concevoir.

JUDITH

Il a pensé sans doute qu'il me serait peut-être plus profitable d'avoir mon argent en dépôt chez lui, et qu'ainsi je ne m'en servirais qu'à la dernière extrémité.

PAUL

C'est justement le cas à présent.

JUDITH

Avons-nous besoin de toute la somme?

PAUL

Deux ou trois mille francs nous suffiraient pour le moment. Mais pourquoi cette question? Vous croyez donc qu'il lui serait désagréable de nous rendre le tout à la fois?

JUDITH

C'est ce qu'on ne peut savoir. A quoi bon d'ailleurs le mettre au courant de notre gêne? Si j'allais lui demander la moitié seulement, pour ce terme-ci, et le reste, pour le terme suivant?

PAUL

A la bonne heure. Mais j'espère qu'en tout cas l'affaire sera arrangée pour après-demain au plus tard, dites?

JUDITH

Puisqu'il le faut, je vous trouverai cet argent.

PAUL

Je me sauve. A tantôt.

JUDITH

Vous ne restez pas? Il est l'heure de dîner.

PAUL

Non, nous dînerons aujourd'hui une demi-heure plus tard qu'à l'ordinaire. Tâchez de me présenter alors une figure un peu moins désolée.

Il l'embrasse sur la joue.

JUDITH

Je ferai tout mon possible.

Paul sort. Judith reste assise pendant quelques minutes. La porte qui donne sur le corridor se ferme brusquement. Judith se lève, s'approche de la fenêtre, se cache derrière le rideau et regarde dans la rue. Puis, lorsque Paul a disparu, elle va vers le bureau, prend une feuille de papier et se met à écrire.

JUDITH (*déchirant le papier*).

Non ! (*Elle se lève.*) Pas y penser... pas y penser... Ce sera assez tôt demain. Rien ne presse. Je ne veux... (*Elle regarde sa montre, ferme à clef la porte de la salle à manger; sur le point de tirer les rideaux, elle se ravise*). Non, c'est mal ! Il ne verrait ainsi jamais le soleil. Et le médecin nous a dit qu'il en avait tant besoin ! (*Elle s'agenouille devant le chiffonnier, ouvre un tiroir et en sort des vêtements de bébé : des chaussettes, une chemise, un petit veston, un bonnet, une robe et un manteau. Elle s'assied sur un tabouret, met les vêtements sur ses genoux et les arrange comme pour habiller un enfant.* Ah ! te voilà, mon fils... Enfin ! mon Paul, mon petit mignon, mon cher petit garçon ! Ta mère a-t-elle été méchante pour toi ? Est-ce qu'elle t'a fait attendre dans ton petit berceau ?.. Mais papa était là, et papa et maman avaient tant de choses à se dire... Voilà, le petit garçon sera bien arrangé à présent. Regarde... le soleil brille, et petit Paul ira se promener avec sa maman... Il fait du soleil et il y a beaucoup de monde dans la rue. Ils regardent tous Paul, car ils n'ont jamais vu d'enfant si charmant. Qu'il est joli, joli, ce petit !... Chemise à rubans de soie et robe rose !... Maman monte en voiture avec Paul pour aller chercher papa... Papa est fatigué, parce qu'il a beaucoup travaillé, et il est aussi un peu fâché contre maman, parce qu'elle n'a pas été sage, maman, et qu'elle était méchante, tout à l'heure, quand il est parti. Mais en voyant son petit Paul, gentil à croquer, papa est content, si content qu'il oublie sa fatigue et sa tristesse... Et quand ils rentrent, papa met Paul sur ses genoux, et Paul est un grand garçon qui sait raconter à papa une quantité de choses... Paul dit : « Petit père, maman a été très triste, tu sais ? » — « Pourquoi maman a-t-elle été très triste ? » — « Parce que papa et maman se sont fâchés. Maman a pleuré tout le matin. » Alors papa met Paul sur un genou et prend maman sur l'autre. — « Est-ce vrai, demande-t-il, ce que le garçon raconte ? » Et maman répond : — « Je sais bien que je ne suis pas du tout avec toi ce que je devrais être. Tout ça est devenu si difficile pour moi ! Il y a tant de moments où j'ai mal agi et tant de fois où j'ai menti. Mais maintenant que nous l'avons, le petit bébé ravissant, je serai bien sage, et si j'osais seulement espérer être comprise et que vous voulussiez être patient avec moi, alors j'avouerais tout, franchement, et je suis sûre que je deviendrais bonne. » Et papa dirait : —

« Pourrais-je en vouloir à la petite maman de Paul? » Et maman prend son délicieux petit garçon, s'assied avec lui au piano et chante la chanson de Paul qu'elle a faite elle même.

Elle se met au piano et fredonne le lied suivant:

« L'enfant repose dans les bras de sa mère, — il sourit; dans
« ses yeux je retrouve les yeux du père, — les yeux du père, une
« fois qu'il n'avait pas de chagrin.
« L'enfant passe sa petite main douce sur la joue de sa mère.
« Hélas, celles du père sont dures maintenant, — elles n'ont
« plus de caresses pour moi.
« Mon petit, mon chéri, quand le père te prend sur son sein,
« n'oublie pas ta mère tout à fait; embrasse-le bien; rappelle-
« lui le temps où ses baisers, à elle, le rendaient heureux. »

Pendant que Judith chantait au piano, la porte du corridor s'était ouverte doucement; puis celle du salon avait été entrebaillée avec précaution par Paul qui, après avoir écouté quelques instants, se retire à la dernière phrase.

JUDITH (*sanglotant, le visage enfoui dans les langes de l'enfant*)

Mon petit bébé!..

La porte du corridor se ferme bruyamment et des pas se font entendre.

JUDITH (*effrayée*)

Paul! (*Elle cache vite les langes derrière le paravent du piano, essuie ses yeux et reprend sa place de tout à l'heure. A l'entrée de Paul, elle sourit faiblement.*) Déjà de retour? Vous n'avez pas été long.

PAUL (*s'approche, lui prend la main et s'agenouille devant elle*).

Judith, voulez-vous être de bons amis — comme autrefois? Voulez-vous essayer encore de guérir, de reprendre un peu de vie et de gaîté?

JUDITH

Vous n'êtes pas encore fatigué de faire ces essais-là?

PAUL

J'ai peur de n'avoir pas su m'y prendre de la bonne manière jusqu'ici. J'ai voulu réussir tout de suite — j'ai manqué de patience... Je me sens capable à présent de voir les choses avec une plus indulgente tendresse, car je vais vous confier ceci: il m'est arrivé quelque chose d'heureux.

JUDITH

Quelque chose d'heureux... pour tous deux?

PAUL

Oui. Tout à l'heure, en sortant d'ici, une inquiétude stupide m'avait envahi. Vous aviez prononcé des mots étranges qui m'effrayaient. Si ridicule que cela puisse vous sembler, j'étais jaloux !

JUDITH

Comment ! Vous avez cru tout de bon...?

PAUL

Pas précisément... mais des soupçons. Vous me paraissiez si bizarre, vos paroles exaltées et la manière dont vous changiez de sujet, ensuite, me semblaient peu naturelles... D'anciens chagrins... oubliés, se sont réveillés en moi... Vous savez, l'angoisse de cette nuit, où, déchiré par une jalousie atroce, je passais et repassais sous vos fenêtres éclairées, derrière lesquelles se mouvaient des formes de spectres...

JUDITH

Vous aviez reconnu, cette fois-là, l'injustice de vos soupçons, et aujonr-d'hui, pourtant... Vous ne saurez donc jamais oublier !

PAUL

Vous êtes en droit de vous sentir froissée. Mais je tiens à ce que vous sachiez toute la vérité, je ne veux pas me rendre meilleur que je ne suis. Du reste, nous avons nommé tout à l'heure celui que je soupçonnais.

JUDITH

Mon tuteur !... C'est vous qui l'avez nommé, et pourquoi d'ailleurs ne pas le nommer, lui qui était en rapports continuels avec nous ?

PAUL

Pas avec *nous*. Avec *vous* seule... Je ne suis pas venu d'ailleurs pour me défendre, mais, au contraire, pour m'accuser.

JUDITH

Vous avez donc appris quelque chose qui vous a complètement rassuré ?

PAUL

Oui. Le trouble dont j'étais agité me fit retourner sur mes pas. Non pas qu'il me vînt à l'esprit de vous surprendre, cela était impossible — car le temps vous eût manqué — mais j'aurais voulu pouvoir une fois, et sans être aperçu, vous épier dans votre solitude. Et je rends grâce à mon destin de m'avoir fait suivre l'inspiration qui me guidait.

JUDITH

Mais vous ne faites que d'entrer, — je vous ai bien entendu venir.

PAUL

Vous vous trompez. J'étais présent... tout à l'heure... quand vous étiez avec...

JUDITH (*s'oubliant.*)

Avec l'enfant !... Oh ! Paul, comme je suis honteuse !...

PAUL

Et moi donc !... Moi qui entrais avec des pensées de laide jalousie !..

JUDITH (*d'un regard scrutateur*)

Vous avez tout entendu ?

PAUL

J'ai entendu tout le lied, oui. Et je sais à présent quelle est votre société quand vous êtes seule, la douce espérance que l'enfant, mort avant de naître, vous avait donnée et qui, maintenant, se trouve brisée... Oui, l'enfant nous aurait aidés à dissiper bien des malentendus, nous aurions eu en lui l'ange conciliateur de notre jeune amour. N'est-ce pas ce que disait votre lied ?

JUDITH

Dites, Paul, n'est-ce pas, vous trouvez aussi que c'eût été préférable pour notre bonheur de l'avoir, le petit enfant ?

PAUL

Je crois que, sans lui, il nous sera encore possible d'aspirer au bonheur. Maintenant, nous sommes à même de parler de tout ce qui vous a tiraillé le cœur et dont vous cherchiez la consolation en de vaines et stériles fantaisies.

JUDITH

Il y a tant, tant de choses qui me torturent !... Bien plus que vous ne le croyez. Ah ! combien j'ai souffert !... Vous ne sauriez vous en faire une idée ! Oh ! Paul, Paul, si vous pouviez venir à mon aide !

PAUL

Pauvre chérie !.. Oui, certes... nous allons arranger, tâcher de comprendre tout cela.

JUDITH (*le regardant avec une attention pleine d'angoisse.*)

Vous voulez, dites-vous ?...

PAUL

Oui, mais... l'échéance ?... Bah ! c'est là le cadet de mes soucis !

JUDITH (*découragée.*)

L'échéance !... ah ! oui, j'oubliais.

PAUL

Vous semblez émue... Y aurait-il de nouvelles difficultés ? Alors ce serait à désespérer...

JUDITH (*vite.*)

Non, non, vous m'avez mal comprise. J'aurai l'argent en temps voulu, (*Souriant faiblement.*) Je m'étonne seulement que l'argent vous tienne tant à cœur.

PAUL

Non... du moment que j'en ai... Mais je ne sais rien de pis que de manquer de l'argent dont on a besoin. C'est si humiliant, si déprimant d'être sans cesse assiégé de réclamations auxquelles on ne peut satisfaire — de consigner sa porte et d'être réduit à se glisser furtivement dehors pour échapper à ses créanciers. C'est qu'en effet celui qui ne paye pas ses dettes, perd toute liberté — il est alors à la merci de chacun et obligé de supporter toutes les humiliations, sans pouvoir se venger... C'est pourquoi les embarras d'argent seuls sont capables de me déconcerter... N'en parlons plus. Grâce à vous tout s'arrangera. Vous êtes ma sauvegarde.

JUDITH

Ne raillez pas !... Maintenant que je sais l'importance que vous attachez à cet argent-là, je vous le ferai parvenir demain, soyez-en sûr, quand il me faudrait l'arracher aux entrailles de la terre.

PAUL

Dites : à votre tuteur, c'est bien plus facile.

JUDITH (*gaiement et d'un ton bref.*)

A mon tuteur !.. ah ! oui, vous avez raison.

PAUL

Et dans quinze jours nous irons à la campagne. Avec de l'argent en poche, on vit heureux, on mange, on boit, on fait de longues promenades et l'on dort tout son soûl. Vous me confierez tous vos chagrins, et nous viendrons à bout de tous. Et vous aurez de belles couleurs. Vous deviendrez plus jolie que jamais. N'est-ce pas que vous essayerez encore d'être heureuse et contente ?

JUDITH (*retenant ses pleurs.*)

Paul, sérieusement, ah ! si vous pouviez m'aider ! (*Elle l'embrasse en sou-*

riant.) Ah ! oui, je crois que vous le pourrez. (*Elle se lève, s'étire et soupire profondément.*) Vous avez raison. Chassons loin de nous toutes ces pensées navrantes ! Vive la gaieté et vogue la galère !

Rideau.

FIN DE L'ACTE II

(*A suivre.*)

PETER NANSEN.

Traduit du danois par S. PRAHL.

Art et Critique

WATTEAU, par *Virgile Josz* (1). — Nous eûmes le plaisir d'écrire de son *Fragonard* (2) : « Les Goncourt à qui nous devons tant s'achèvent, sous un survivant qui se survécut, en vieille fille numismate. Virgile Josz les continue sans les suivre. Il introduit en voisin dans la vie bonnement familière de l'artiste et de tous ceux qui s'y mêlèrent peut-être, avec lui-même, nous à sa suite. Sous-titre de son livre : *Mœurs du* XVIII^e^ *siècle* : jugeant l'œuvre d'un artiste expression même du temps où il vécut, il veut tout d'abord nous faire voir « comment cela se passait en ce temps-là... » — Fort bien en allait-il Fragonard en cause, homme de grand talent ; mais que se présente un être de génie, ce loyal mais successif procédé trahit son office ; le sous-titre, mœurs d'un siècle, devient titre réel, le siècle se faisant réel et seul sujet. Ses hantises, ses entours, sa vie enfin explique parfaitement un Fragonard ; celle de Watteau rend raison des circonstances de son génie, d'elles seules, c'est-à-dire de son génie rien ; car le terroir, les aïeux, les va-et-vient de l'existence, cela engendre et façonne ce génie tout comme engendre et façonne un talent, mais comment, nul ne sait, le génie n'étant comparable qu'à lui-même, ou à ses pairs, qui font sa vraie patrie. Le parallèle demeure la méthode unique, s'il existe même quelque méthode. Par exemple avec Van Dyck, certes inférieur, bien grand tout de même, et d'âme parente (nous disons : l'âme que leurs œuvres transsudent). Le livre nous fit donc voir, non *Gilles*, *la Finette*, ou l'*Embarquement pour Cythère*, mais, sous l'occasion, le prétexte de l'histoire d'un artiste que l'auteur nomma du même nom de Watteau, la véridique et vivante peinture des *Mœurs du* XVIII^e^ *siècle*.

FAGUS

(1) *Mercure de France.*
(2) Même éditeur.

Notes de Musique

M. Camille Chevillard s'est décidé enfin à jouer une œuvre d'un compositeur français contemporain : l'*Ouverture pour un drame*, de Pierre de Bréville qui fut écrite il y a une dizaine d'années pour la *Princesse Maleine*. L'auteur y a fait quelques modifications et en a enlevé tout ce que la partition contenait d'accidentel, comme l'épisode du jet d'eau. Dégagée ainsi de toute préoccupation littéraire, l'*Ouverture pour un drame* ne conserve qu'un caractère sombre très impressionnant et demeure entièrement de la musique : la polyphonie en est d'une variété infinie et les trouvailles d'orchestre y sont nombreuses. L'exécution en est presque parfaite et bien supérieure au massacre de la symphonie de Schumann qui précédait. Aux concerts suivants, M. Chevillard a donné des *Variations symphoniques* de M. René Baton, et une mélodie de M. Alfred Bachelet. Au Châtelet, Berlioz et encore Berlioz : M. Gabriel Pierné y affirme sa maîtrise.

Une œuvre plus récente de Bréville figurait au programme du dernier concert de la Société nationale : *Stamboul*, où le compositeur a su mettre en œuvre des thèmes rapportés d'Orient, de manière fort ingénieuse, en y joignant une harmonisation très colorée. Au concert précédent, M. Ricardo Vines triomphait avec les amusantes *Danses espagnoles* de Granados, et les *Estampes* de Claude Debussy. Ricardo Vines s'est d'ailleurs fait l'interprète des musiciens modernes : son jeu, si nuancé et si brillant, leur convient tout à fait. Borodine et Moussorgski lui sont familiers, et la plupart des élèves de Fauré connaissent les exécutions qu'il en donne, avec Maurice Ravel, aux samedis intimes du peintre Paul Sordes.

Et cependant la gloire du père Franck s'affirme. Son *Quatuor* est joué à la Société nationale et par le quatuor Parent à la salle Æolian. Le même soir on donne le *Quintette*, cette merveille d'inspiration, et la *Sonate*, pour violon et piano, admirablement rendue par M. Armand Parent et Mlle Boutet de Monvel. Il faut, du reste, savoir gré à M. A. Parent de tout ce qu'il a fait en faveur de la musique de chambre : depuis la fondation de son quatuor qui remonte à treize années, il a donné plus de quatre cents séances, il a fait connaître Brahms à Paris et donné les premières auditions de presque toutes les œuvres de Franck, Fauré, d'Indy, Ernest Chausson, Debussy, Guy Ropartz. M. Armand Parent est enfin fondateur de la Société Mozart, et c'est la troisième fois qu'il fait entendre à Paris la série des dix-sept quatuors de Beethoven. On sait avec quel soin et quel respect de l'œuvre sont étudiées ces œuvres : depuis le commencement de l'année, les trois premiers quatuors et les quatuors 9, 10 et 11 ont été joués, ce qui n'empêche pas M. Armand Parent de consacrer des séances entières à notre admi-

rable école de musique française, à Chausson, à d'Indy, à Duparc, Fauré et Debussy.

M. Eugène Borrel avait, de son côté, joué la *Sonate* de Franck, salle Erard, et s'était montré violoniste sûr dans quelques pièces anciennes de Corelli, Leclair et Rust, tandis qu'on applaudissait aux charmantes mélodies de Mlle Sauvrezis et aux petits chefs-d'œuvres de M. Ch. Tournemire : *Dans un coffret de vieux chêne* et *Le Chant de ma mère*. En même temps, M. Borrel jouait la *Sonate en la* de Bach, Bach dont Mlle Selva joue l'œuvre entier de clavecin, à la *Schola* et dont Mme Wanda Landowska, l'admirable pianiste, vient à son tour de faire entendre, salle Erard, un choix de pièces, la *Suite anglaise en mi mineur* et la *Partita en ut mineur* en ayant soin d'éviter la monotonie d'un récital de ce genre grâce à l'emploi alternatif du piano et du clavecin.

TRISTAN LECLÈRE.

L'Esthétique aux Music-Halls

EAU partout. Dans ces halls, un déploiement de faste à se croire dans la *Nouvelle Sodome* de M. Fazy. Là aussi, sauts d'hommes ; sauts de femmes étiquetés danses. Charme des bras encerclant l'espace, petits coins voilés et dévoilés du corps féminin, et d'ailleurs de celui du ballet tout entier. Marche enivrée du désir à l'orchestre énergique ou, au contraire, névropathique, en une valse alanguie des violons que baisent des archets mal élevés... Actualités en chaussettes, pantalons de dentelles, jupons qui champagnent, tétins arrogants, mappemonde où l'on ne s'ennuie pas, rouge et noir, noir et rouge, du jaune, du violet, du bleu, de l'oranger, du vert, toutes les couleurs de l'arc en scène.

Selon l'établissement où se jouent les revues de fin et de commencement d'années — j'ai une fin d'année disait l'Ogre — nous en avons un œil, un pneu, un flair, etc., ou nous en aurons. Préciosité de titres qui deviennent pourtant des titres de rente.

Au *Casino de Paris*, nous cherchons la femme. Oh ! pas longtemps ! Eve sévit généreusement dans la revue de MM. de Gorsse et Nanteuil, Eve et ses filles dignes de l'arbre généalogique, elles ont toutes de la branche, et la pomme ne manque pas.

Il faut louer sans réserve MM. Borney et Despré pour leur établissement joyeux. Dans cette revue, ils ont déployé de l'artifice, parfois même de l'art tout court. Et je veux dire ici tout mon enthousiasme pour la danse

du Kickapoou, que le vertigineux couple Elks rend indienne autant que possible. Il y a même des gens qu'on a fait venir des Indes pour n'être qu'Indiens ; mais ils ont l'air moins Indien que les autres. Il y a le ballon « Le Jaune » et il y a des ballets de Clodoches.

Enfin la scène indispensable dans l'empire des Sables, renouvelée de celle de la revue du *Concert Européen* de MM. Timmory et Oudov, est parfaitement drôle et leste. Jetons du leste.

Ce spectacle du *Casino de Paris* est, en somme, plaisant, réconfortant, excitant, loufoque, bien charnu et tapageur. On y met la charrue avant les bœufs, et M. Pelletan en berger d'Arcadie. (Arcadie vient d'arcades, il y en a beaucoup sous le Ministère de la Marine.)

MM. de Gorsse et Nanteuil nous ont encore convié l'autre nuit à nous venir éjouir en la *Gaité Rochechouart* de par le fait de leurs élucubrations. Nous avons eu le flair. Des scènes excellentes, désopilantes, de la presque bonne littérature, hélas ! Sauf les excessifs et peu neufs jeux de mots sur le Singe et l'Avarie, d'ailleurs fort goûtés des dames, les calembours sont drôles. Quant aux décors ils sont vraiment supérieurs et artistiques. Il y est des harmonies de chrômes, de carmins et d'ors combinés avec les chairs des femmes, séduisantes au possible. Pourquoi le compère est-il encore Jacques Ier ? Qui sait si, dans des ans, ce n'est pas lui qui aura eu raison ? Si l'histoire ne nous condamnera point d'avoir tant revuisté ce jeune homme qui lâche le sucre et les cocottes pour les sables et les cocotiers, et les frasques pour le *Frasquita* ? Stanley l'admire. Blaguons-le sans mépris. Il est plus difficile de faire un état qu'un coup d'Etat. Ça l'est moins de faire un couplet.

ARMORY.

Bibliographie

SAINTE-COLETTE DE CORBIE, par *Alphonse Germain* (Poussielgue).

Alphonse Germain, l'écrivain d'art documenté, l'esthète auquel on doit le *Sentiment de l'Art*, ce beau livre. est un croyant et un catholique pratiquant.

C'est en croyant et en catholique qu'il raconte la vie de Sainte-Colette de Corbie. Au moment où les images de tous les Saints exotiques à vertus spéciales, envahissent les églises et les chapelles, il faut savoir gré à Alphonse Germain d'avoir choisi la curieuse vie de Sainte-Colette.

Il s'agit là d'une physionomie bien française, très honnête, très franche, incapable de faire retrouver un porte-monnaie ou un amant volage.

Sainte Colette vécut à une époque troublée. Elle vit la guerre de Cent Ans, elle assista aux querelles des Cabochiens et des Armagnacs et s'employa à réconcilier les terribles ducs de Bourgogne, sur lesquels elle avait de l'influence, avec les rois de France.

Comme Jeanne d'Arc, elle crut à la supériorité de la force morale sur la force brutale. Jeanne fut une guerrière, Colette une diplomate ; se connurent-elles ? Siméon Luce, l'historien de la Pucelle, et à sa suite, Alphonse Germain, concluent

pour l'affirmative. Les apparences leur donnent raison. En 1429, toutes deux se trouvaient à Moulins, leur renommée était égale, et un même amour de la France était en elles.

Cette vie de Sainte Colette, Alphonse Germain l'a écrite en vrai croyant, c'est-à-dire simplement, naïvement, sans vouloir rien céder ni, non plus, rien expliquer par les méthodes d'aujourd'hui.

D'autres admireront les miracles de Sainte Colette, ou les discuteront ; moi, je dirai simplement que j'ai eu un plaisir extrême à lire la vie d'une sainte, française de cœur et d'esprit, qui fut en son temps, tantôt admirée à l'extrême, tantôt persécutée, comme il arrive en ce pays à ceux qui sortent de l'ordinaire d'une façon quelconque.

Mais le temps met ordre à tout.

CHARLES SAUNIER.

LE MUR DE VERRE, par *J. Schlumberger* (Ollendorff).

Il y a un mur de verre qui sépare les personnalités même de ceux qui croient s'être confondus dans l'amour, ne plus faire qu'un dans la suite de leur vie, mais en réalité sont seulement parallèles dans la marche vers la mort : « Ils se baisent sur la bouche, mais le verre froid sépare leurs lèvres et pas un ne comprend l'illusion, et le mur diaphane est si poli qu'ils n'en sentent même pas le frôlement. Enveloppés chacun dans le murmure de son propre rêve, ils défaillent d'attendrissement chaque fois que la mystérieuse muraille leur en renvoie l'écho. Voilà ce que découvrent Marc et Monique dans ce roman-thèse où tout ce qui, de la vie de leurs personnages, ne touche pas à la thèse a été éliminé, même n'est pas vu, d'où une apparence de conventionnel, mais qui est une œuvre fine, pénétrante, profonde, humaine, et d'une beauté grave un peu sèche ; la sécheresse même y est si fine qu'elle en prend parfois les colorations de la tendresse. Et, s'en étant aperçus, ils restent inquiets dans leur amour énervé jusqu'au jour où ils apprennent que l'un d'eux, la femme, est frappée mortellement à longue échéance ; ils souffrent ensemble, elle seulement préoccupée de lui laisser un souvenir plus abondant qui le garde encore à elle après sa mort, et l'empoisonne : par la souffrance, ils connaissent l'ivresse de la réalité et dès lors, il leur est indifférent que la mort soit plus ou moins proche ; et c'est peut-être en cela qu'ils communient enfin dans le renoncement. En cela, en dépit de l'auteur, c'sst un roman chrétien, et c'est bien, en effet, une « vérité » d'une religion monothéiste que les âmes soient impénétrables les unes aux autres et ne puissent se réunir que dans le néant, dans Dieu. Au fond, tout cela se ramène toujours à une question de physiologie : Marc et Monique sont des êtres secs : les êtres sentimentaux au contraire connaissent mieux ceux qu'ils aiment qu'eux-mêmes, approfondissent la vérité cachée dans la maxime : « Connais-toi toi-même » par les Grecs polythéistes.

C'est le premier roman de l'auteur : c'est un roman-thèse. La vie y est sentie, aimée avec une austère volupté, dans l'appréciation esthétique des jolis mouvements et attitudes de la race humaine, dans l'admiration des paysages rapides mais substantiels. A travers ce roman pourtant très sobre, arrive le goût savoureux et doucement amer de la vie.

MARIUS-ARY LEBLOND.

LA PLUME

Notre Concours de Poésie

Dans notre numéro d'octobre dernier, nous annoncions qu'un concours de poésie était ouvert par la Plume.

Les concurrents devaient remettre en nos bureaux ou nous expédier le 31 décembre au plus tard, *leurs manuscrits en* triple exemplaire *et attester par écrit qu'ils auraient* moins de vingt-cinq ans *le 1er janvier 1904.*

Après avoir éliminé tous les manuscrits dont les auteurs n'avaient pas satisfait à l'une ou à l'autre de ces conditions, nous avons soumis les 103 poèmes *restants aux suffrages de MM.* Jean Moréas, Henri de Régnier *et* Emile Verhaeren, *juges du concours.*

Les poèmes ayant obtenu un ou plusieurs suffrages ont tous été insérés dans ce numéro du 1er mars selon un classement indiqué par le nombre même des voix recueillies.

La proclamation du lauréat du concours, *sera faite par les poètes dont les œuvres sont contenues dans ce numéro. Nous les prions de nous adresser leur vote avant le 25 mars. Nous publierons le nom du lauréat dans notre numéro du 1er avril.*

Ce vote de jeunes poètes décernant le laurier à l'un des leurs sera une seconde — et précieuse — indication sur les tendances de la poésie française.

La PLUME ouvre un **Concours de Prose** soumis aux mêmes conditions que le concours de poésie, dont les résultats sont publiés ci-après. Nous donnerons dans notre prochain numéro les noms des trois juges de ce nouveau concours.

Poèmes

AYANT OBTENU LES TROIS SUFFRAGES

LES ROSES

Par Henri Martineau

M. Henri Martineau est né à Coulonges-sur-l'Autize (Deux-Sèvres), le 25 avril 1882.

Est-ce donc le regret des roses tôt fleuries
et leur parfum d'été qui ne t'enivre plus
qui viennent attrister encor tes rêveries
du vertige fatal des jardins souvenus ?

Les guêpes au soleil autour de chaque branche
en leur vol immobile hésitaient sur le fruit,
et tu te promenais en robe de dimanche
sous la charmille obscure et les berceaux de buis.

Mais un essaim plus riche habitait ta pensée ;
et les désirs dorés qui vibraient dans ton cœur,
hautains et douloureux comme ta chair blessée,
défaillaient sous le poids orgueilleux d'une fleur.

La rose, dont la pourpre impérieuse éclate
au sein plus verdoyant des buissons attiédis,
saignant la lourde odeur de sa plaie écarlate,
surchargeait d'énervants effluves les midis.

Et l'angoisse confuse et lointaine des heures
qu'aimaient les rêves blancs de ta virginité
fut si profonde en toi que maintenant tu pleures
à ce seul souvenir de tes roses d'été.

***

Ah ! quand refleuriront les roses de Septembre !
Paul Verlaine.

Elles sont refleuries les roses de Septembre !
Sous la pluie qui les froisse ayant ouvert leur cœur,
elles répandent maintenant dans notre chambre
le relent obstiné des mortelles douleurs.

Au souvenir falot des amis que nous fûmes
dans le grand jardin vert où chantaient tant de nids,
pourrions-nous sans verser nos larmes d'amertume
revivre les étés et les printemps finis !

Le silence a vibré de pesantes paroles
qui fleurent le passé comme un bouquet fané ; —
mais cette voix d'antan qui pleure et se désole,
comment n'en ai-je pas encore été grisé ?

Pourtant elle est la même, aussi pressante et douce
qu'aux jours déjà lointains où, folle, elle riait
avec un gazouillis de source sur la mousse ;
elle est toujours la même et je la reconnais.

Seul, un frisson parfois en fait trembler les notes,
et c'est l'involontaire aveu d'un lourd secret
qui malgré lui s'exhale et de crainte sanglotte
de ne savoir se taire en restant ignoré.

Et rien ne s'est perdu, tout est toujours pareil,
à peine si la vie a touché nos deux âmes,
si nous avons suivi des jours le bon conseil,
si nous avons des nuits subi l'injuste blâme.

Parce qu'un ennui vain entra dans la maison
quand le soleil s'ouatait de grisaille et de neige,
nous crûmes éternel l'adieu de la saison
qui nous avait charmé de son clair sortilège.

Mais de voir aujourd'hui le soleil d'autrefois,
ce fut assez, malgré les vents, malgré la pluie,
pour retrouver dans la caresse d'une voix,
l'enivrant abandon de nos heures enfuies.

La tendresse, endormie à l'ombre des jardins,
confiante laissa passer les mois moroses ;
et, forte désormais contre les lendemains,
Septembre réveillé nous la rend dans ses roses.

*
* *

L'automne qui, frileux, rouille d'un sang pâli
dans le parc attristé l'émeraude des feuilles,
voile toutes les fleurs diaphanes de plis
brumeux qui les subtilisent et les endeuillent.

Les roses que la crainte obscure des frimas
blottit au cœur plus sombre et secret des parterres,
où leurs boutons jaloux n'épanouiront pas,
exhalent une odeur exquisement amère.

Toi qui rêvais, cet âpre avril, de floraisons
charnelles dont l'effluve en ton âme factice,
quand un soleil troublant embrase l'horizon,
eût distillé l'esprit des fiévreuses délices,

ô poète vaincu par la fuite des jours,
orne ta solitude aujourd'hui de l'idée
qu'il n'est point pour ton cœur débile d'autre amour
que le songe où se leurre encor ta destinée.

Va, n'ensanglante plus aux épines tes mains
pour cueillir sans raison cette rose chenue :
d'un geste maladroit tu l'offrirais en vain,
la Passante de ton espoir n'est pas venue.

AU VOYAGEUR

Par Pol Simonnet

M. Pol Simonnet, élève de philosophie au lycée de Nancy, est né à Vaucouleurs (Meuse), le 31 août 1888.

Entre, ami ; car pour toi j'ai préparé les fruits,
les olives, le miel et les plus douces pêches ;
au cellier tu verras une amphore d'eau fraîche
et sur la table mon humble coupe de buis.
Entre, ami. Si dans ma cruche manque le vin,
si ma coupe est sans art, sans reliefs ni dessins,
mon hospitalité n'en sera pas moins bonne
car c'est du fond du cœur que je t'offre et te donne.
Puis tu reposeras tes membres fatigués
sur l'escabeau de chêne auprès de mon foyer
et tu repartiras plus vif et plus alerte
à travers les moissons par la route déserte,
bénissant le hasard de t'avoir dirigé
vers ma maison perdue et mon ombreux verger
où pendent les fruits mûrs et les pêches juteuses,
où les abeilles d'or bourdonnent aux ruchers
et butinent les fleurs et les roses mielleuses.
Simplement, en retour de mon rustique accueil,
fais pour moi le souhait en repassant le seuil
d'un peu de ce bonheur calme qui plaît aux hommes,
de ce bonheur qui fait soudain une heure bonne
et écarte du cœur toute mélancolie.
Bénis en même temps le foyer, la maison,
souhaite à mon verger une riche saison
pour que ceux qui plus tard comme toi passeront
trouvent la table prête et l'amphore remplie.
Voilà tous mes désirs et tout ce que j'envie !
Quant à toi, de mes vœux je t'accompagnerai
par delà le ruisseau, la haie et la forêt
et quand je reviendrai de la plaine, à la brune,
aux plaintes des roseaux qui pleurent à la lune,
pour consacrer ce jour, au Faune j'offrirai
de ma plus noire chèvre une jatte de lait
et au dieu du Bonheur le plus blanc des galets.

Poèmes

AYANT OBTENU DEUX SUFFRAGES

DÉFLORAISONS

Par Nicolas Deniker

M. Nicolas Deniker est né à Meudon, le 24 janvier 1881. *Il est, en même temps que notre collaborateur, l'un des fondateurs du* Festin d'Esope.

Mes Espoirs dorment, en des robes d'Ophélies,
Sur le fleuve immobile où la lune au sang d'or
Regarde leur visage épouvantable et mort,
Leurs yeux fous, les pavots de leurs lèvres blêmies !

Et moi, j'ai pleuré : les guerrières ennemies
Ne versèrent jamais tant de larmes. Le cor,
Qui sonne au fond des bois le hallali du sort,
Fut le frère chantant de mes douleurs bénies !

Mais voici que mes pas m'ont conduit au jardin,
Où les tombes sont si claires, dans le matin,
D'où la croix, comme un Christ de ténèbres, s'élance,

Et, ciel d'azur marin par les houles battu,
Mon âme, transie et tremblante, a revêtu
Le suaire de l'aube aux perles de silence !

REGRETS DU VILLAGE

Par Maurice Heine

M. Maurice Heine est né à Paris, le 15 *mai* 1884.

I

Hameau charmant, blotti dans un pli des collines,
Où des enfants rieurs jouent au seuil des chaumières,
Fontaine du lavoir, tilleuls du cimetière,
Buissons de noisetiers, sentiers que l'eau ravine,

Chers souvenirs des jours où j'ai vécu heureux,
Menez-moi sur le chaume où nul bruit ne s'élève
Et conduisez encor le caprice du rêve
Sur les champs diaprés et les horizons bleus...

Puis il faudra descendre à l'heure nostalgique
Où, pour tendre au soleil leur crête lumineuse,
Les vagues des coteaux, dans un effort tragique,
Font se cabrer le sol comme une mer houleuse ;

Car le soir tombe, ainsi qu'un implacable glas,
Et couvre, dans les prés, les mugissements las
Des bœufs blancs qui, pareils à des marbres antiques,
Marient leurs flancs lustrés au lilas des colchiques.

II

Je revois le moulin, l'étang multicolore
Qui s'émaille, le soir, des rayons du couchant,
Où les bœufs, deux à deux, viennent boire à l'aurore,
Attelés sous le joug pour les travaux des champs ;

Où, lorsque le midi s'épanche en flots dorés,
Les oies, les canards nagent en battant des ailes,
Crient et font rejaillir en gerbes d'étincelles
L'eau qui tremble et sourit sous ses reflets moirés.

III

Je veux surtout revoir l'église du village
Que n'ont pu ruiner les guerres ni les âges ;
Où, le dimanche, blouses et robes de fête
Se pressent au sermon languissant du vieux prêtre.

Je t'aime, vieille église aux murs couverts de mousse,
J'aime ta vieille cloche aux envolées si douces,
Lorsque l'angélus sonne au loin parmi les champs
Et que l'âme attendrie se remplit de tes chants !

IV

J'aime l'humble clocher de ma rustique église :
C'est de lui que s'envolent les premiers murmures,
Lorsqu'un premier rayon fait de roses morsures
A sa légère flèche au toit de pierre grise.

Et dans l'éclat du jour, sous les heures brûlantes,
Il dresse vers le ciel ouvert comme un abîme
La volontaire ardeur de son élan sublime...
Sur les tombeaux anciens son ombre est accueillante.

Il est seul résigné dans le concert des plaintes,
Le soir, lorsqu'à travers les ogives des baies
Le couchant douloureux saigne par tant de plaies !...
Son ombre a la douceur intime d'une étreinte.

Mais, pour charmer l'ennui du clocher taciturne,
Sous les pâles lueurs des étoiles timides,
Peut-être se déroule en des voiles candides
Une procession séraphique et nocturne ?...

LA JONQUE

Par Henri Liebrecht

M. Henri Liebrecht est né à Constantinople, le 29 juillet 1884.

A Albert Giraud

La jonque passe, lente, en glissant sur le fleuve,
Et comme un grand poisson descend au fil des eaux ;
La chanson des rameurs traîne sur les roseaux,
Monotone et plaintive, ainsi qu'un chant de veuve.

Le Kiang dort, brûlé par l'ardeur de midi.
Une pagode : au seuil rêve un bonze en prière ;
Le coolie à genoux, repiquant la rizière,
S'arrête : il aperçoit la barque qui grandit.

Il regarde la jonque arriver sans tangage
Avec sa voile claire et son blanc baldaquin,
Et poursuivre toujours, vers Ou-Tchang ou Nankin,
Au long du Fleuve Bleu, son paisible voyage.

Peut-être en la suivant avec quelque désir,
Pense-t-il que la jonque au toit de paille fine
Promène un mandarin qui visite la Chine
Et qui porte la robe à boutons de saphir.

Mais la barque s'éloigne, emportant son mystère,
Et quand le Dragon noir vient manger le soleil,
Des terrasses on voit à l'horizon vermeil
Décroître et s'effacer la jonque solitaire.

DE VAINES ÉLÉGIES

Par J. Pelleau

M. J. Pelleau est né à Brest, le 8 *février* 1882.

Il faut à notre amour du silence et des roses
Et nous sommes épris des choses qui se meurent.
L'ineffable beauté de l'automne est enclose
Au jardin de tes yeux où fleurissent des pleurs.

J'adore les pâleurs et les femmes en noir,
Les puérilités que disent les Amies,
Le mystère évasif des lèvres qui sourient
Et le geste d'adieu de tes doigts, certains soirs.

Communie en la mort des fleurs blanches, ma Vie !
L'instant est solennel, des douceurs d'élégie
Sont venues, et la chambre est le bleu sanctuaire,

Où je suis à genoux, prêtre dévotieux.
Voici tomber pour notre vertige, ma chère,
Le crépuscule sur les fleurs et sur les yeux.

*

Maladive douceur des valses que tu joues,
Parfums de la nuit blonde et des roses nocturnes,
Et sourires des fleurs qui meurent dans les coupes...
Une souffrance passe, ô chère taciturne.

Amicales blancheurs de tes mains sur l'ivoire.
Le vent courbe les lis et caresse ta joue.
Les pétales des fleurs qui retombent des coupes,
Les pétales dans tes beaux cheveux de ténèbre
Ont neigé ; tes baisers furent tristes ce soir...

Aimerai-je la mort cette nuit sur tes lèvres ?

*

O la douceur du soir dans la petite ville...
Tout à l'heure j'errais sur la grand' place triste,
Et je sentais mourir quelque chose en mon cœur.

Quand je suis loin de toi, je souffre, ma chérie,
Car je sais que bientôt, ô toi qui fus la sœur
De mon isolement, tu quitteras ma vie.

Une vague tristesse aux yeux tu t'en iras
Vers un amant plus beau, toi qui fus ma jeunesse,
... Et prise de pitié parfois tu rediras

Les doux mots puérils qu'aux heures de caresses
Je murmurais timidement à tes genoux...
Et peut-être qu'alors tu pleureras sur nous.

Puis tu nous oublieras et quelque jour mes vers
Retrouvés par hasard te laisseront songeuse ;
Tu ne comprendras plus ma tendresse anxieuse

Ni mon émoi quand mes lèvres touchaient ta chair.

*

Mais tu n'es plus qu'une ombre au lointain de ma vie
Et tu ne survis plus qu'en mon cher souvenir,
Petite aimée légère et frêle, ô mon Amie !
J'ai connu la douceur grave de revenir
Dans la maison d'automne où rieurs nous passâmes.

O les beaux soirs, les soirs infinis d'autrefois !
Chère, je demeurais, tes cheveux sur ma joue,
Rêvant de longs bonheurs et de lointaines joies...
Le vent pleure, le vent pleure comme une femme.
Le vent passe funèbre et las sur les bruyères,
Le vent d'Octobre doux aux amants solitaires...
D'autres auront tes doigts emmêlés à leurs doigts
Et tes cheveux se répandront sur leurs épaules.
Le vent pleure la mort pâle de ton amour,
Ta taille qui ployait, tes petits seins naissants
Et nos bouches unies, ma chère, au soir tombant.
Mon amie, ne crains plus qu'une autre délaissée,
Quelque soir d'abandon, ne me fasse l'aumône
De sa chair malheureuse et de son cœur souffrant,
Car je meurs, je me meurs de toi, ma bien aimée !

AUTOMNE

Par A. Pernot

Chère, voici l'Automne au seuil de la maison !
Le vieux clos a frémi sous son baiser d'aurore.
Ouvre grande au soleil la porte aux gonds sonores ;
Ouvrons nos cœurs, amie, à la noble saison !

La campagne s'endort dans une paix songeuse.
Le langoureux Septembre aux yeux mélancoliques
Promène par les prés sa grâce nostalgique.
Dans l'air flottent les fils d'invisibles fileuses.

Un somptueux manteau d'or pâle et de silence
Enveloppe les bois aux rires envolés ;
Seul, dans la mousse humide, un bouvreuil égaré
Module tendrement son ultime romance.

Quelques flocons teintés d'une ombre molle et grise
Sont les moutons épars au pâle champ du ciel.
Lentement le vol noir des corbeaux se cisèle
Jusqu'à l'horizon vague aux lignes indécises.

***

Notre maison tranquille, encore parfumée
Des roses que l'été fit saigner sur son seuil,
A la grâce paisible et tendre des aïeules
Aux gestes lents et doux, cousant, chaque vêprée,

A l'ombre des ormeaux ou sur l'aire des granges.
La nuit dernière, un vent brutal a ravagé
Les rameaux jaunissants des treilles du verger,
Mais ce matin est gai comme un jour de vendanges.

Par la fenêtre claire ouverte sur la plaine,
Chante dans le soleil l'âme du bel Automne
Dont la caresse d'or met comme une couronne
Magique à tes cheveux aux boucles incertaines.

***

O chère, accoudons-nous à l'appui vermoulu !
Devant nous, vois frémir la fine silhouette
Des hautains peupliers dont l'ombre se projette,
Tremblotante et légère, au bord des prés tondus !

Un bourdonnement d'abeille, à peine entendu,
Fait frissonner d'émoi les premiers chrysanthèmes.
Les cieux ont la beauté des visages qu'on aime.
D'épais lambeaux de brume aux branches suspendus

Sont comme la fumée d'un divin sacrifice.
La nature inquiète se recueille et pense ;
N'offensons d'aucun mot la candeur du Silence,
Et muets, invoquons l'appui des dieux propices.

Tillay, 20 *septembre* 1903.

LES MENDIANTS

Par Lucien Santini

M. Lucien Santini est né à Paris le 18 *février* 1883.

Sous les porches béants d'augustes cathédrales
Les mendiants affamés rêvassent, accroupis ;
Les vices refoulés et les désirs croupis
Ont creusé de sillons leurs faces sépulcrales.

Une fidèle. Les mains tremblent. Les voix râlent.
Des pleurs germent aux yeux qui semblaient assoupis,
Et de l'ombre où, peureux, ils se tenaient tapis
Des membres déformés jaillissent et s'étalent,

Et la dévote glisse... Un bruit léger de pas,
Le chant d'un orgue et, quand les notes se sont tues,
Les mendiants ont repris leurs poses de statues,

Tandis que de l'ogive où grimacent d'étranges
Figures, Dieu trônant, calme, parmi des anges,
Les bénit de sa dextre et ne les entend pas.

Quatre Poèmes

Par Pol Simonnet

ODELETTE

Faut-il te dire la beauté du soir qui tombe,
l'angélus qui égrène ses notes par les labours,
la chanson de la source ? —
Faut-il te dire les moissons fauves,
le vent dans les feuilles et les roseaux,
comme un sanglot ? —
Faut-il te dire mon amour ?
Il est trop profond, je craindrais de le meurtrir
et de faire saigner nos cœurs de blessures.

PAN A LA FONTAINE

Un matin que j'allais à la source voisine,
J'y surpris Pan,
Et m'avançant
A pas furtifs et lents
J'entendis pleurer sa flûte divine,
Tristement,
Dans les glaïeuls et les roseaux,
Dans les joncs souples et dans les eaux.
C'était comme la plainte harmonieuse et douce
Du vent d'automme en les feuilles rousses,
C'était comme la plainte grave des colombes
Au crépuscule, sur les stèles et les tombes ;
C'était comme la plainte harmonieuse et douce
De la fontaine qui s'épanche goutte à goutte
Et pleure éternellement la Naïade brune
Qu'un Satyre lui a ravie, un soir, au clair de lune,
Pour l'emporter au loin sur sa croupe velue
Que le désir cambre et qui, bestiale, rue.

Il était là, sur cette borne,
Et je voyais entre les viornes
Et les houx
Comme deux croissants pointer ses cornes.
Son pelage fauve et roux
Luisait dans le soleil
Et ses deux pattes torses étaient pareilles
A celles du bouc de mon troupeau.
Tu peux même voir dans la glaise du ruisseau
Les empreintes encor nettes de son sabot
Et par-ci, par-là, aux épines des buissons
Des poils bruns arrachés à sa fauve toison.

Or, il voulait, par son jeu
Etrange et magnifique,
Charmer la Naïade du lieu
Et, sans cesse, il tirait de sa flûte rustique
Des notes pleureuses et mélancoliques
Qui faisaient frissonner les joncs et les roseaux,
Sans pourtant parvenir
A faire sortir

La Naïade des eaux.
Elle restait cachée et craintive
Tandis que lui pour l'émouvoir
Du matin jusques au soir
Jouait sur la rive
Ses élégies plaintives ;
Et quand il fut obligé, à la nuit,
De quitter la Fontaine,
Je le vis pleurer du dépit
D'avoir dit
Tout le jour
Sans succès son amour
Et d'avoir chanté des plaintes vaines,
Et je le vis aussi, en un sanglot,
Jeter sa flûte au loin dans l'eau,
Tandis qu'avec un cri
Rauque et de bête blessée
Il s'enfuyait à travers la feuillée
Dans l'ombre et dans la nuit,
Tandis qu'il s'enfuyait en rythmant son galop
Du heurt sonore et cadencé de ses sabots
Qui frappaient dans les champs sur la terre durcie,
Tandis qu'il s'enfuyait dans l'ombre et dans la nuit.

. . . . . .

Ami, voilà pourquoi tu trouves mes roseaux
Harmonieux et doux : ce sont ceux du ruisseau
Que Pan fit frissonner par ses divins sanglots,
Et en eux chante encor, comme un air vague et vieux
Que le temps adoucit sans pouvoir le détruire,
La plainte mystérieuse qui les fit bruire
Au souffle surhumain de la bouche du Dieu.

L'AUTOMNE AU PARC

L'Automne vient de passer, belle au fond du soir...
Et je l'ai vue, une fleur à la main,
Entrer dans le parc désert et, près du bassin
Où le jet d'eau sanglote, elle est allée s'asseoir,
Elle est allée rêver, à l'ombre, sous les saules,
La tête doucement inclinée à l'épaule...
Elle était belle au fond du soir...

Elle était belle au fond du soir
Avec ses grands yeux doux
Et le soleil couchant en ses cheveux roux.
Sa robe soyeuse et blanche
Bruissait derrière elle sur le sable et la grève
Cependant qu'elle allait pensive et, en son rêve,
Effeuillant d'une main distraite une pervenche...
Sous l'étoffe on voyait se dessiner souple la hanche,
Se dresser svelte et cambré le torse
Et l'on sentait frémir, plein de sève et de force,
Le sein voluptueux et blanc...
Parfois aussi, en un beau geste lent,
Elle écartait les feuillages de l'avenue
Qui venaient amoureusement
Frôler ses épaules nues,
Et les feuilles fragiles et de bel or clair
Qu'une à une le vent semait par les airs
Doraient, chaude et pure, sa chair
Cependant qu'elle allait pensive et soucieuse,
La tête doucement penchée et rêveuse...

Elle s'était accoudée à la terrasse,
Songeuse et lasse,
La tête entre les mains,
Et son regard errait par le jardin...
Le vent jouait dans sa chevelure rousse
Avec des plaintes douces,
Sa robe autour d'elle flottait comme un linceul,
Le ciel avait pris des teintes de deuil,
C'était partout la tristesse
Et par les airs
Sans cesse, sans cesse,
Volaient les feuilles de bel or clair,
La campagne était morne et silencieuse...
Et sur la terrasse, toujours rêveuse,
L'Automne regardait....

Puis elle s'en alla majestueuse et sereine
Avec la démarche d'une reine,
A travers les parterres, les massifs, les allées,
Et devant elle sur leurs tiges lassées
S'inclinaient humblement les roses et les fleurs
Où la pluie avait laissé des pleurs...

Elle passait alors, belle, avec un sourire,
Contente de souiller et de détruire
En pleine vigueur
Les lys altiers, les tulipes d'or et les fleurs,
Mais apportant prodigue, en sa robe,
Septembre aux soirs de paix et généreux l'Octobre
Avec ses vergers pleins et ses vendanges lourdes,
Mais apportant prodigue, en sa robe,
Novembre avec ses vents et ses rafales sourdes,
Novembre aux longs cheveux où la bise lamente,
Novembre et ses tourmentes,
Mais apportant, prodigue et bonne, en ses corbeilles,
Les fruits de l'espalier, les grappes de la treille...
Mais apportant, belle, en ses yeux,
La grise douceur des cieux...

Et la vierge passait douce et triste
Avec un long regard de ses yeux d'améthyste,
La tête un peu penchée et rêveuse...
Elle traversa le bois et les yeuses
Lentement sur elle inclinèrent leurs ramures
Où le vent de la nuit commençait ses murmures,
Elle traversa le bois, la plaine endormie,
Et s'en alla, belle sous un reflet de soleil
Qui s'éteignait là-bas à l'horizon vermeil,
Cueillir les fleurs de paix aux lointaines prairies.

SOIR DE VENDANGES

Regarde les vendangeurs vider au pressoir,
A pleines corbeilles,
Les grappes vermeilles
Qui meurtrissent leur chair
Et saignent leur jus noir.
Regarde aussi là-bas les filles aux yeux clairs
Orner des fleurs pâles que l'Automne a laissées
Les bustes de Bacchus et du lourdaud Silène.
De leurs doigts agiles regarde les tresser
Les derniers chrysanthèmes
En guirlandes souples et en couronnes belles.
Regarde les parer leurs cheveux d'immortelles

Et, comme une fine dentelle,
Suspendre à leur cou, à leurs oreilles,
A leur front,
Pampres et grappes de raisins blonds.
Regarde aussi là-bas, par delà la colline,
Les trembles et les vignes,
Sombrer dans le ciel pourpre et flamboyant
Le soleil couchant
Qui, d'un dernier rayon,
Caresse et enlumine
Les statues divines
Et les raisins blonds.

LA VAINE AVENTURE

Par S...

Dans le bois où s'ébroue et hurle la Licorne,
Le jeune chasseur a lancé ses chiens dociles,
Et dans l'ombre où l'on voit poindre une aurore morne,
Ils sont partis en course hâtive et fébrile.

Lui, penché sur la brume où plongent les yeux clairs
De son visage où vit l'impatience des cimes,
Il suppute au lointain le rutilant éclair
Où son bras veut bondir, fût-ce au prix de beaux crimes !

Mais rien, la nuit est lourde et l'ombre sans étoiles.
Pas un signe, la mer est comme un grand linceul
Qui couvre son désir et son rêve de voiles.
Rien, que son cœur qui bat près des grands arbres, seul.

Le vent a parsemé les vagues d'éphémères
Et chante en sa chanson lente et sempiternelle
L'inanité du songe et des luttes sévères,
Et que les astres ont clos au ciel leurs prunelles.

Et pourtant l'ombre est là, mystérieuse, qui tente
De ses bras de douleur et de fièvre les âmes...
Un cor sonne dans la forêt comme un andante
Et l'horizon s'éclaire en un envol de flammes.

Debout ! La forêt a laissé fuir des colombes
Qui se pressent et vont éblouissant la nuit,
Et voici qu'à travers les cyprès et les tombes,
Comme une vaste gemme un astre d'or a lui !

Les villes ont tourné vers sa face de songe
Les terrasses où pleure au soir un air de harpe,
Dans la profusion des lilas qui prolongent
Un rayon violet dans l'air, comme une écharpe.

Les aubes blondes et les aurores sublimes
Ont ébloui ses yeux et brûlé son sang pur,
Sans jamais arrêter ses courses aux abîmes
Et la corne que crispe aux lèvres son poing dur.

La forêt ouvre sa cascade de feuillages
Que le printemps colore et diapre de joyaux;
Et bruissent parmi l'herbe et les coquillages
Le rire des amants et le chant des roseaux.

L'Eté presse ses fleurs et sa joie en délires
Aux seins qu'exaspérait l'implacable soleil...
Il flotte une langueur endormeuse de lyres...
Sans un souffle, la terre est ivre de sommeil.

Le fol Automne a mis ses tons d'ocre et de rouille,
Sur la nature où meurt un paon au col ombré.
Et ce sont des espoirs que la nuit cendre et mouille.
Automne ! au crépuscule étrange et mordoré.

Les villes ont tourné vers ses bras leurs maisons
Tranquilles, en les soirs qu'un ouragan assiège.
Et l'Hiver étala ses nappes de glaçons.
Hiver ! amant pâli de la lune et des neiges !

Mais lui, fou d'un parfum de souffle artificiel,
Indifférent du monde et du râle des bêtes
Qui sont mortes en tendant leurs gueules au ciel,
Il chasse, et le temps voit passer son ombre inquiète.

Il chasse, et quand l'argent de la lune a jeté
Sa silhouette sombre aux plaines de la terre,
Il semble qu'au ciel repu de satiété,
Hurle la lutte des anges et des chimères.

Peut-être heurtera-t-il un jour du pommeau
De son Epée où resplendit la vierge opale,
Les portes de la vie et l'âme des tombeaux
Et qu'aux vastes lueurs les lampes seront pâles.

Peut-être que la plume ardente à son cimier
Mêlant sa blancheur douce au bleu profond des nues,
Le symbole à la lettre un jour seront mariés,
Aux fanfares d'apothéoses inconnues.

Peut-être ! Et son pas foule ainsi les solitudes,
Peu soucieux au soir de l'âtre et du toit sûrs.
Mais voilà que l'hiver met sa décrépitude
Sur son amour mystique et ses rêves trop purs.

Et ce sera celui qu'on trouve loin des havres,
Aux lisières des bois, à la chute des faînes
Qui couvrent lentement l'anonyme cadavre,
La colombe et l'espoir, la flûte et la fontaine.

Silence sur la mort et que monte la gloire
Superbe de l'éternelle et vaine aventure,
Pour ceux qui tenteront la lutte et la victoire,
Quand s'allument aux mais fleuris les Dioscures !

L'AMOUR ET L'INSAISISSABLE INFINI

Par J.-B. Veraguth

M. Jean-Baptiste Veraguth est né à Paris le 20 février 1879.

Un bel adolescent pensif et sa maîtresse
Rêvent à leur amour en un soir de printemps.
Tout se tait sauf un rossignol qui, par instants,
Offre au ciel doux les pleurs de son âme en détresse.

Un soleil d'or fluide épuise ses ardeurs
De roi mourant à mettre un baiser de lumière
Sur les cheveux flottants des prés où la poussière
Des pollens s'éparpille en vagues de senteurs.

Et tout est triste et beau : l'eau calme, les grands arbres,
Le chemin qui s'encaisse entre les deux coteaux,
Les terres de labour et les parcs de châteaux,
Et la pâleur du ciel et la douleur des marbres.

Le bel adolescent appuyant sur le sein
De la femme sa tête blonde lui murmure :
« Sens-tu la mort qui passe en frôlant les ramures,
Epouse du soir d'ombre acquis à son dessein ?

La sens-tu s'approcher avec le crépuscule ?
Elle vient apposer sur les fronts les plus blancs
L'invisible veto signé d'un doigt branlant
Et verser le poison qui dans nos cœurs circule.

O fixer la minute, éterniser l'instant,
Retenir la Beauté qui s'enfuit, l'harmonie
Des formes et des sons qui s'enfuit, le génie
Qui s'efface ainsi qu'un nuage inconsistant !

Hélas ! un tel espoir se refuse à nos âmes !
Parmi notre univers qui se voit transformé
Avec le cours d'un fleuve, éteint ou rallumé
Selon que la nuit tombe ou que le ciel s'enflamme,

Parmi l'herbe qui sèche et le vol tournoyant
Des feuilles que le vent mêle avec la poussière,
Sur nos chemins mouvants où se creuse l'ornière,
Sous les pleurs de l'étoile à l'éclat vacillant,

Nous courons enivrés à la Beauté qui passe
Et qui déçoit toujours nos bras pour elle ouverts.
Elle nous rit au fond des bois aux antres verts,
Dans le bleu de la vague et l'azur de l'espace.

Que nous veut-il son geste irrésistible et doux
Qui nous tient à distance et pourtant nous appelle ?
O violons du cœur dont la voix nous harcèle,
Vous chantez le désir qui nous courbe à son joug,

Vous chantez l'infini qui nous hante et nous leurre
Et qui fait de notre âme une terre d'exil.
En sourdine, affaiblis jusqu'au soupir subtil,
Vous chanterez encore à notre dernière heure,

Vous chanterez encore et nous n'aurons pas eu
L'extase de baiser la Beauté sur les lèvres.
Son jour le moins cruel à l'espoir de nos fièvres
Aura vu sur vos seins rouler nos fronts déçus,

Femmes, vous qui bercez dans vos bras nos détresses
Et qui semblez parfois nous donner l'univers
Dans le marbre vivant de votre corps offert...
Donc, ma mie, ouvre-moi le trésor des caresses ;

A l'horizon là-bas j'entends marcher la Mort ;
Avant qu'elle ait son heure enivrons-nous de vie !
Dans le vin que l'Amour à boire nous convie
Brille un reflet des cieux qui tentent nos essors.

LA HAINE

Par Albert Verdot

M. Albert Verdot est né à Paris le 9 *décembre* 1879.

Au sourd refrain des plaintes clamées lourdement,
dans l'air de plomb des cités, rudes et malsaines,
dans la rouille et la boue et les ferraillements,
on entend que le fer parfois siffle la haine.

Le grincement des roues et les cris des pavés,
le bruit des lourds marteaux, les pleurs des cisailles
ont éveillé la haine et l'amour enclavés
dans la forge où le fer et le feu se bataillent.

Les échines meurtries et courbées sous le vent
des labeurs ont massé dans leur noire colère
l'implacable révolte et dans l'ombre souvent
surgit, farouche et dur, un éclair de tonnerre.

Un geste de revanche et d'espoir futur
fait trembler sur le fer des étoiles de rage
et le marteau retombe et frappe encor plus dur
sentant s'illuminer les grands soirs de carnage !

Poèmes

AYANT OBTENU UN SUFFRAGE

AU POÈTE LOUIS LE CARDONNEL

Par Jean Bernard

M. Jean Bernard est né à Valence (Drôme) le 4 décembre 1881.

De l'espoir plein leurs yeux, de la foi plein leur âme,
Voilà que les éphèbes partent ! — croyant voir,
Fulgurantes, des langues de feu dans le soir
S'exalter sous le vent, comme des oriflammes !

Mais quand vient le soleil implacable qui brûle
Leur échine voûtée et leurs flancs en sueur,
Des craintes, qui se taisaient dans le crépuscule,
Surgissent et se précisent au fond des cœurs.

Après avoir marché (portant en eux le Doute)
Lorsqu'ils s'affolent sur les bornes de la route
Ils se retrouvent seuls...
Leur foi et tous leurs rêves
Sont restés dans le brouillard pâle qui s'élève.

Mais alors, dites-moi, tous ces pensers d'antan,
Toutes ces volontés — jadis — de nos vingt ans,
Et puis tous ces espoirs en là-bas, en là-haut,
Et tous ces idéals, laissés au bord des eaux,

Perdus au fond des bois, tombés au long des routes,
Que sont-ils devenus ! Que sont-ils devenus ?
Et tous leurs cris d'effroi plaintifs, qui les écoute,
Et qui donc essuiera le sang de leurs pieds nus ?

Il est des gens pieux, des gens vêtus de lin,
Avec des fleurs de lin, aussi, dans leurs prunelles,
Qui écoutent ces voix et ces battements d'ailes
Et qui recueillent tendrement — ces orphelins.

Leur maison est au bord, tout au bord de la route :
La vigne folle étreint la porte à claire-voie,
S'accroche à la muraille qu'elle couvre toute ;
Et l'on peut pénétrer sans que le chien aboie.

Et sur le seuil, les bras tout large ouverts en croix,
L'hôte appelle, sans cris et sans geste orgueilleux ;
Mais avec la prière exquise de ses yeux,
Les tristes délaissés qui ont peur et ont froid.

Les pauvres Recueillis, fatigués de lumière,
Gauches, passent le seuil, pour pénétrer chez lui.
Dans de longs corridors s'égrènent en rosaire
Les idéals d'hier et tous ceux d'aujourd'hui.

La chambre est calme et fraîche avec ses volets clos :
C'est l'atmosphère calme et fraîche des Eglises,
Et la porte vitrée ouvrant sur l'humble enclos
Laisse entrevoir des cerisiers et des cerises.

Oh ! comme ils sont chéris de leur maître nouveau
Les pauvres recueillis, les tristes délaissés !
Et comme un long frisson qui s'allonge à fleur d'eau,
Douce, la paix s'en vient en leur cœur angoissé.

Car le maître est si bon, car le maître est si doux,
Car le maître est poète et surtout il est prêtre.
A se tendre — consolante — sa main est prête
Et pour calmer les maux il a des soins jaloux.

Il est riche surtout des pleurs de tous les hommes,
De tous leurs cris d'angoisse et d'effroi et de mort.
C'est pour cela que pour chacun, tant que nous sommes,
Il sait le mot qui berce et celui qui endort.

Et vous avez bâti, vous aussi, votre chaume
Au bord de la grand'route où flambe le Soleil
Des midis écrasants et mornes. Et pareil
Au bon Samaritain, vous connaissez le baume

Qui, posé sur la plaie, aussitôt la guérit.
Vous connaissez aussi le Verbe qui console,
Et, pour le pécheur, vous savez la parabole
Qui lui fera baisser la tête, humble et contrit.

Vous êtes le Refuge aux heures où il tonne,
Durant l'accablement des Etés alanguis ;
Et vous êtes aussi le Calme reconquis,
Durant l'effroi des jours de doute de l'Automne.

Pour le gueux inquiet qui avance la main,
— Une tremblante main honteuse aux longs doigts jaunes —
Vous dépensez toujours le trésor des aumônes
Qui lui rendra léger le reste du chemin.

Et pour tous ceux que consola votre parole,
Vous avez d'amicaux et tendres rendez-vous
Où tous viennent crier leurs atroces dégoûts,
Et, disciples pieux, pleurer sur votre épaule.

Et voilà que je m'y suis trouvé, moi aussi,
A l'un des rendez-vous ; car la porte est ouverte
Et tous peuvent venir s'asseoir sur l'herbe verte
Pour conter leur douleur et chasser leur souci.

Vous m'avez dit, me prenant par ma main lassée :
— « Travaillez ; Triomphez de l'Indéterminé ;
« Je veux être pour vous ainsi qu'un frère aîné,
« Et vous rendre votre quiétude passée ! » —

Quand vous eûtes parlé, quelque chose a vibré
(Qui longtemps s'était tu), au fond de ma pauvre âme ;
Et c'était en moi-même ainsi qu'un vague blâme
Qui s'étouffait sous mes mauvais instincts cabrés !

C'était ce qui demeure, hélas ! de mes prières :
Quelques versets tremblants presque balbutiés ;
Car, autrefois, ainsi qu'à des oiseaux blessés,
Après tous mes espoirs on a jeté des pierres !

Mais enfin j'ai trouvé votre calme amitié
Et j'ai pu ressaisir mes premières années
— Gerbe de lys flétris et de roses fanées ; —
Et depuis lors j'ai pu prier.

Et j'ai prié :

Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi vous ai-je abandonné !
Pourquoi donc ai-je eu peur de ceux qui pouvaient rire ?
Est-ce qu'il est possible, ô mon Dieu, qu'un sourire
Puisse faire hésiter un cœur déterminé ?

Sommes-nous condamnés à jamais, ô Seigneur,
A renier Jésus, par trois fois, comme Pierre ?
Mais est-il sûr qu'après la trahison dernière,
Nous entendions le chant du coq dans notre cœur ?

Mais vous-même, ô Jésus allant vers Golgotha,
Par trois fois n'êtes-vous pas tombé sur la route ?
Le corps las de la croix, l'âme lasse du doute,
Triste jusqu'à la mort, votre cœur sanglota.

Mais vous n'êtes tombé, — vous relevant plus fort —
Que pour montrer à tous notre limite exacte,
Et qu'il nous faut toujours mesurer — avant l'Acte —
L'aspiration du cœur à la force du corps.

Mon Dieu, ce qui rebute, hélas ! dans votre Foi,
C'est de voir — entre vous et nous — oh, tant de prêtres !
Ne pouvons-nous donc pas, sans aller à des maîtres,
Comprendre toute chose et suivre votre Loi ?

Vous connaissez aussi l'Inflexibilité
De leur esprit devant toute parole écrite ;
Et puis, tout ce décor surchargé, tout ce rite,
Entrave l'âme qui désire la Clarté !

O mon Dieu, qu'ai-je fait ! Je venais m'accuser
Et j'accuse, ô mon Dieu ! Même dans mes prières
Hélas ! je retombe en mes fautes journalières.
Vouloir être meilleur, serait-ce m'abuser ! ?

Ne puis-je plus avoir mes deux yeux d'autrefois,
Mes mains pures d'alors et toute ma chair vierge ?
Mais mon esprit surtout qui me ronge, pourrai-je
Le conduire à la laisse, humble et grave à la fois ?

Donnez-moi cette force, ô mon Dieu, de pouvoir
Regarder devant moi passer toute la vie
Sans en avoir les yeux troublés, et, sans envie,
M'endormir chastement quand s'approche le soir.

Et mon cœur chantera de pieux hosannah !
Oh, laissez-moi jusqu'à ce que mon Jour s'achève
— Mes deux yeux exaltés vers l'Extase et le Rêve —
Me plonger dans les eaux fraîches du Nirvâna !

Mais plutôt, non, mon Dieu ! Donnez-moi l'Action
Qui nous fait vivre intense et double notre vie ;
L'action commencée et toujours poursuivie
Sous vos yeux et sous votre Bénédiction ;

L'Action sans orgueil, et calme, et sans espoir
En quelque récompense éloignée ou prochaine !
Ainsi qu'un prisonnier — le pied pris à la chaîne —
Qui, travaillant, ferait du bien — sans le savoir !

DES VOLS D'OISEAUX ONT FUI

Par Jacques Bompard

M. Jacques Bompard est né le 27 juin 1883.

Des vols d'oiseaux ont fui qu'on n'a pas retenus ;
Ils ne viennent plus boire aux sources souterraines ;
Ils ne se mirent plus au cristal des fontaines
Et les bassins depuis qu'ils ne sont plus venus
Restent silencieux de les avoir connus.

Des ailes ont brui que nous n'avons pas vues,
Et des arbres se sont effeuillés dans le vent ;

Des songes ont glissé près de nous en rêvant ;
Des robes ont passé parmi les avenues ;
Des femmes ont chanté, souriantes et nues.

Le silence propice a gardé leurs secrets
Et s'incline vers nous afin de nous les dire ;
Le jardin tout ému en palpite et soupire
Et les soirs tombent tôt, et s'allongent, discrets,
Afin que les chansons lointaines des forêts

Se rapprochent à la faveur d'une ombre lente,
Qui sera leur complice et les fera oser,
Et murmurent ces mots qui doivent apaiser,
Que notre âme ne sait pas connaître, ignorante,
Dans sa torpeur tranquille, oisive et nonchalante.

Cependant nous souffrons de chagrins inventés,
Nous nous plaignons du soir et de la solitude,
Notre peine finit par être une habitude ;
Et nous ne voyons pas, tout près, à nos côtés,
Les rêves désirés et si fort souhaités.

Nous ne devinons pas les mains trop incertaines
Qui se tendent vers nous, afin de consoler ;
Nous ne devinons pas les voix voulant parler
Et qui n'osent, croyant nos âmes trop hautaines,
Nous croyant au-dessus des caresses humaines.

Et nous passons ainsi, sans les avoir connus ;
Le cœur ayant été trop las et trop avide,
Qui désira peupler son existence vide,
Et ne sut remarquer, tout près de lui venus,
Les vols bientôt enfuis qu'il n'a pas retenus.

PHIDIAS

Par Henry Cocardas

M. Henry Cocardas est né à Choisy-le-Roy (Seine) le 9 mai 1881.

Sous la blonde clarté qui baigne les portiques,
Armé du maillet lourd et du ciseau d'airain,
L'artiste a rejeté, d'un geste souverain,
Les plis amples de sa chlamyde asiatique.

Il s'arrête devant le Paros au beau grain
Où vivra la splendeur de son rêve plastique,
Pour dresser, dans l'azur foncé du ciel attique,
Le Triomphe éclatant et nu des dieux sereins.

Le bloc, issu des monts que les Ménades hantent,
Rayonne ; l'ombre y dort et la lumière y chante.
Le sculpteur forcera cette virginité.

Un jour sublime emplit sa pensive paupière,
Et déjà, sous son œil qu'il darde, a palpité
L'immortelle captive au flanc dur de la pierre.

MOURIR

Par Max Daireaux

M. Max Daireaux est né à Buenos-Aires (République Argentine) le 28 juillet 1882.

Mourir ! quand tout est calme et que la nuit s'endort,
Lorsque dans l'air glacé pas un arbre ne penche
Et qu'on voit, dans le ciel, placide et sans effort
Des paisibles foyers monter la fumée blanche...
Mourir !.... quand tout est calme et que la nuit s'endort.

Mourir ! quand tout est pâle et froid comme un linceul,
Et que mon cœur meurtri se déchire et sanglotte,
Mourir ! dans le soir bleu, quand on est triste et seul,
Dans la nuit translucide où nul parfum ne flotte...
Mourir ! quand tout est pâle et froid comme un linceul.

Mourir ! quand on est seul, et que la mer est là,
Monotone et cendrée, enjôleuse et troublante,
Nous disant le doux charme inconnu d'au-delà,
De son sourire éteint et de sa chanson lente...
Mourir ! quand on est seul, et que la mer est là...

Mourir... la mer est là... déferlant sur le bord,
Me redisant ce mot de sa voix grise et proche :
Mourir... ! comme un sanglot éperdu de la mort,
La vague est déchirée aux angles de la roche...
Mourir !... la mer est là... sanglottant sur le bord...

Ah ! mourir... et songer que jamais, jamais plus
Je ne verrai le jour éclairer ma tristesse,
Et qu'inerte et glacé et bercé par le flux,
Je ne souffrirai plus... Chère, chère faiblesse
De mourir, et songer, que jamais... jamais plus..

ATTENTE

Par Georges Bernard

M. Georges Bernard, élève de philosophie au lycée Louis-le-Grand, est né à Paris en 1887.

Le chemin s'endort
Aux flûtes des sources,
Le chemin s'endort
Où j'attends le Rêve.
Hêtres et sapins
Ont pleuré sans doute,
Pleuré sur la mousse,
Dans le chemin mort
Où j'attends le Rêve...
Et l'attente dresse
Les herbes aussi...
La source toujours
Accorde ses flûtes
Aux notes trop brèves
D'oiseaux pressentis ;
Cependant que dort
Sous un ciel candide
Toute la hêtraïe.
Mais peut-être un lièvre,
Ou bien une biche,
A cassé — sans doute —
Une branche sèche,
Qui dormait sa mort
Parmi les sapins..
Je n'attends plus rien
De ces spectres noirs,
Qui maintenant pleurent,
Sur les mousses lasses,
Aux sanglots des sources.

27 août 1903.

Deux Poèmes

LA CHANSON NAIVE

Par Emile Dantinne

Je suis l'enfant qui pleure et qui se désespère !
Il me fallait un peu de l'amour sur ma vie,
Il me fallait un peu de douceur sur ma vie,
Un regard de pitié ou un baiser de mère.

J'attendais comme si quelqu'un allait venir,
J'écoutais les chansons que disent les fontaines,
Personne n'est venu m'apporter le sourire
Si doux à mon cœur las qui ne sait pas la haine.

Je n'ai trouvé que des ronces sur mon chemin,
Des ronces, des épines et le désespoir.
Personne n'a eu pitié des songes éteints,
Aux grands soirs des jadis de conquête et de gloire.

Mon âme a traversé sans force ni vaillance
L'ironique concert des clameurs pharisiennes.
Lys de ma solitude et soirs de mon silence,
Ressuscitez le songe de ma vie ancienne.

Toute parole faible et vaine étant mensonge,
Je me suis esseulé dans le cœur de mon cœur
Et j'ai fermé toutes les portes de mes songes...
Mon âme est triste comme une rose qui meurt.

Comme ces lacs qui boivent les rayons de lune,
Et les parfums derniers et les dernières voix
Des chœurs d'oiseaux, si doux emmi la forêt brune
Que le ciel semble ridé du glis de leurs voix.

Je m'en vais, bercé par cette chanson lointaine,
Douce comme le soir sur les collines d'or.
Des roses s'effeuillent sur les rives sereines,
Le jardin pleure des larmes de sang et d'or.

Et ce son de cloches, qui persiste en mon âme,
Si subtil, avec des sanglots de voix humaines
Que mon cœur las s'accoude et se penche à ses gammes
Pour écouter pleurer cette sœur trop lointaine.

Voici, blanche dans la paix de ma solitude,
La tristesse du passé n'est plus qu'un mensonge
Et je sais, lent et las, le mystique prélude
Enclos dans le sillage des heures de songe.

Dans le sillage d'argent des heures prochaines,
La galère des victoires anciennes vogue
En l'adieu des grèves qui se font plus lointaines
Et des glaives surgis aux gloires analogues.

LES SOIRS D'OMBRE

O, qui dira les torts de la rime ?
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime ?
P. VERLAINE.

Ce soir qui va tomber immense sur la plaine
Pensive a la beauté somptuaire d'un songe.
Vers la mélancolie nostalgique des soirs,
Les soirs de pourpre royale et d'apaisement,
Soirs d'ombre ensommeillés sur les choses aimées,
L'automne fait pleuvoir pour les fleuves aux rives
De silence le sang des lointaines batailles,
Et, mystique, retient en adoration
Des chœurs d'oiseaux bleus et les envols des colombes.

Sur les flots et les fleurs, le flûtis effeuillé
D'un angélus subtil s'exténue à pleurer...
Vers ce lac douloureux, saccagé du couchant,
En la tristesse infligée à leur aile close,
Les cygnes d'autrefois ont fui l'écume d'ombre,
L'ombre ivre, odorante du rire des sirènes,
Et plus belle, en ce soir, l'âme verte des eaux !...
La lumière attardée dans le chant des fontaines
Où le ciel léger coule en gouttelettes d'or
Se prolonge longuement parmi les allées.

Au jour levant de la lune parmi les serres,
Les toutes petites mains soyeuses des roses
Se tendent vers les heures blanches d'agonie
Vers des heures douces comme est douce une femme.

Feignant de concerter des douceurs plus lointaines,
Des cloches qui disent de ces romances grises,
Parmi la cendre éparse du couchant sacré
S'effeuillent fleur à fleur, de leur gamme d'ancienne,
Psalmodiant une lente et triste oraison ;
Les cloches douces qui des lointains se souviennent
Sanglotent éperdument dans le soir lassé,
Sanglotent très longtemps, peureuses d'un trépas.

Les sistres frémissent au soir de ma douleur,
Les sistres enlacés aux rythmes de ta voix !
En sa joie d'éclore, l'odeur frêle des lys
Qui monte aux regards des lacs sous la nuit sans lune,
Douce comme le doux effleurement des lèvres
Angéluse de chantantes syllabes confuses
D'émoi, vers une heure éteinte au lointain qui tinte !

Aux heures de déserte, en le fleur sublimé
Des déclins de silence, aux bosquets sans oiseaux,
Entre les roseaux de songe, les feuilles mortes
Se cherchent comme des mains lentes et silentes,
Puis elles n'osent plus s'approcher, trop craintives.

— Mon âme est le jardin sur qui tombe le soir ! —

C'est encor dans l'ombre mêlée au clair de lune,
Dans l'heure lente et lourde, aux pétales crispée,
Les fontaines qui semblent dans leurs cantilènes
Vivre mes rêves qui s'en vont à la dérive.

— C'est l'instant de douleur où les fleurs vont mourir ! —
Dans le pas furtif et lent des feuilles tombantes,
Les remords affolés de silence lancinent
Mon cœur las qui n'est plus que tristesse et que douceur.
L'horloge ne sonne plus désormais que les heures
De la pure Douleur et de la Joie parfaite.

Dans le songe du soir aux haltes de silence,
Autour des lacs fleuris de syrinx et d'acanthe,
C'est comme au lendemain d'étreintes éperdues,
Lassitude du bain d'amour en des chairs roses.

J'étais à tes genoux, dans la neige attardée,
Dans le poème des soirs aux pourpres mystiques,
Tes mains bonnes et douces ont frôlé mes mains,
Tendrement, comme les mains d'une bonne sœur.

Le jour agonise des lampes matutines !
Le lac bleu d'eau lunaire et diaphane essore
Son thyrse lent des paroles désenlacées.

La voix du rossignol qui tombe dans mon âme,
En le silence lourd de ce soir automnal,
A blessé la haute paix de l'ombre latente.

Au cœur de mon cœur gonflé comme les raisins,
Mon cœur de douleur mauve s'emplirait d'automne...
Miserere pour la mort du Doute qui soupire
Ce glas sangloté parmi les fêtes de l'âme !

Et voilà qu'il pleut très doucement dans le parc,
Si doucement que rien ne bouge en la feuillée,
Et si doucement qu'on dirait quelqu'un qui prie.
Tristesse de sentir, dans l'heure enveloppante,
Cette chair opulente et la mélancolie
D'un sillage d'amour qui persiste en mon cœur !

Songes vains, fermez-vous, farouches, sur le vide !

POÉSIE

par E. Georges-Dély

Dans les coins, les iris langoureux et hautains
Et l'ombre qui se pâme en des coupes de jade
— Douce, sais-tu ? la myrrhe et l'encens sont éteints,
Vois leurs soupirs d'azur dans les plis de l'ostade. —

... Et l'ombre qui s'attarde aux reflets des velours
Et l'ambre qui se pâme en des coupes de jade
— Es-tu là, chancelante sous tes joyaux lourds ?
Douce, es-tu là, statue albe en ton orthostade ?

L'orage au loin, très loin, comme des sanglots sourds
Et l'eau qui s'assoupit en la fraîcheur des vasques
Et l'ombre qui s'attarde aux reflets des velours,
Tes colliers frissonnants sons tes longs doigts fantasques.

Oh ! j'aime ce silence écrasé de senteurs
(Tes colliers frisselisent sous tes doigts fantasques)
Oh ! je veux me savoir bercé par les lenteurs
De ton hamac, de tes écharpes bergamasques !

Douce, ne pas te voir, deviner tes torpeurs,
Ne plus savoir — douce, es-tu là ? — les êtres ni les nombres
(Oh ! j'aime ce silence écrasé de senteurs)
Ne plus savoir, ne rien vouloir, frôler les ombres.

Oh ! languir enfoui dans les pâles satins,
Oh ! la tête enfouie en les tentures sombres,
(Les satins des coussins soyeux comme tes seins)
Ne plus vouloir, ne rien savoir, frôler les ombres.
Dans les coins, les iris langoureux et hautains...

PAGANISME

Par Nicolas Deniker

Puisque la vie éveille au cœur l'ardente joie
Et ferme la paupière aux muettes douleurs,
Je vais laisser blanchir sur le lac de mes pleurs
Le nénuphar d'amour, dont le sein d'or flamboie.

Une femme aux cheveux câlins comme la soie
Et fous comme le vent, magicienne des cœurs,
Viendra par une nuit, chaude d'astres vainqueurs,
L'aurore de sa chair en fleurs comme une proie.

Et moi, l'infortuné que la mort inspira,
Je surgirai, vivant, du tombeau de mon rêve,
Pour prendre le chemin qu'Elle me montrera !

— Et pour boire, joyeux, de l'aube jusqu'au soir,
Dans la coupe en or pur de ma passion brève,
Une onde intarissable aux sources de l'Espoir.

FLUTE

Par Edouard Deverin

M. Edouard Deverin est né à Paris le 6 juin 1881.

Les fanfares pourprées du couchant se sont tues,
goûtons l'apaisement complet du crépuscule,
tout est vague et, là-bas, les lointains se reculent ;
seul le vert sombre des cyprès se perpétue.

Le miroir du bassin enclôt les masses bleues
du bois profond qui se silhouette sur le ciel :
heure douce comme tes lèvres et le miel,
fais-nous participer au monde qui se meut.

Mais voilà qu'a fusé vers le ciel une flûte
qui, timidement grêle, implore on ne sait quoi ;
flûte étrange, tes sons tressaillent et se noient,
célébrant le néant de la vie et des luttes.

Car ce n'est pas, ce soir, un œgipan caché
qui trouble le sommeil de l'épaisse forêt
par la vieille syrinx, il s'en exhalerait
une joie assourdie qu'on ne peut y chercher.

Et pas même un fantôme exquis et suranné
revenant évoquer maintes fêtes galantes,
nulle âme un peu poudrée et légère n'y chante
le souvenir vieillot des gavottes fanées.

Non, cette flûte est triste (vois frissonner les feuilles)
et réveille l'angoisse qui dort au fond de nous,
— des feuilles parfumées tombent sur nos genoux.
Ce chant mauvais, nos âmes l'aiment et l'accueillent.

*

Le crépuscule vain sur sa flûte module,
ses invisibles doigts s'allongent, et font naître
en nous un lent dégoût d'aimer et de connaître.

Ah ! pourquoi se fier à ce vain crépuscule !

A PAUL LAUTUS

Par Jane Dick

Mlle Jane Dick est née le 4 janvier 1882.

O Lautus, ami cher, par quoi m'as-tu charmé ?
Quel guide t'enseigna le chemin qu'il faut prendre
pour arriver au cœur ! Et pourquoi ai-je aimé
de suite ta voix chère aux inflexions tendres.

... Et depuis nous allons tous les deux dans la vie ;
et sans connaître rien, chacun, de nos passés,
nous devinons quand même en nos âmes flétries
quelque douleur secrète et lente à s'effacer...

O tristesse des soirs qui tombent sur le Cours !
Graves, nous promenons nos jeunesses fanées ;
nous sommes déjà vieux avec si peu d'années,
et pourtant, et pourtant nous adorions l'Amour !

Alors, les désespoirs lentement envahissent
nos cœurs ensevelis ainsi qu'en un cercueil.
Nous ne disons plus rien, seuls nos soupirs trahissent
tout ce qui reste en nous de tristesse et de deuil.

... Et nous nous regardons... Et nous tournons la tête.
... Et nous sentons monter de nos âmes inquiètes
les pleurs que nous versons sur ce destin maudit :
d'être faits pour l'Amour et de vivre sans lui.

L'ETERNELLE CHIMÈRE

Par Maurice Duhamel

M. Maurice Duhamel est né à Rennes le 23 *février* 1884.

Elle aurait des yeux bleus et des lèvres d'aurore ;
Des yeux d'un bleu très pâle, enfantins et troublants,
Des lèvres qu'un sourire aimerait à déclore...
Et ses gestes seraient harmonieux et lents.

Elle serait l'Amante en qui la Sœur persiste.
J'aimerais la douceur subtile de sa voix
Dont les inflexions auraient la grâce triste
Et le charme impartis aux chansons d'autrefois...

Souvent, quand des soucis se liraient sur ma tempe,
Son cœur ignorerait ce qui fait mon tourment ;
Mais sa main rejoindrait la mienne, sous la lampe,
Car elle serait tendre et bonne, infiniment...

Tranquilles et berceurs comme un accord de lyre,
Les jours fuiraient pour nous, pleins d'un calme abandon ;
Et nous nous aimerions sans même nous le dire,
Dans l'envol éperdu des heures qui s'en vont...

UN JOUR

Par Francis Eon

M. Francis Eon est né à Fontenay-le-Comte (Vendée) le 17 juillet 1879.

Un jour — ah ! laisse-moi faire ce rêve ! — un jour,
nous fuirons la cité brutale à notre amour,
et nous irons cacher notre bonheur sans doute
dans une maison blanche auprès d'une grand'route
où claqueront les sabots lourds des paysans.
Tu connaîtras la joie immense du printemps,
petite ! et les volets de notre humble chaumière
s'ouvriront largement à la bonne lumière.
Or, fous de se sentir libres dans le matin,
nos pieds écraseront les menthes et les thyms,
et tu mordras les bourgeons verts des jeunes pousses ;
nous suivrons les chevreuils qui marchent sur les mousses,
et nous saurons trouver au cœur de la forêt
la source qui murmure avec un rire frais.
Egratignant tes doigts peureux dans les épines,
tu feras des bouquets énormes d'églantines ;
tu chanteras parmi l'aurore ; à ta chanson,
dans un brusque réveil effrayé, des buissons
silencieux où tremble une rosée en perles,
avec des cris aigus s'évaderont les merles.
L'âme pleine de vrai soleil et de santé,

je te ferai des vers émus, les soirs d'été,
sous les berceaux touffus des charmilles ombreuses,
petite ; et quand viendront les vendanges heureuses,
te connaissant docile à mes baisers ardents,
j'écraserai les blonds raisins entre tes dents.
Quand l'automne fera danser les feuilles mortes,
aux mauvais vents hurleurs nous fermerons nos portes,
et puis, auprès d'un feu de chêne flambant clair,
petite, qu'aurons-nous à craindre de l'hiver?

..... Il pleut ; et que la pluie en ce Paris est triste !
Pour moi surtout, puisque dans mon âme persiste
le souvenir lointain des horizons perdus
dont la ligne s'estompe en un brouillard confus !
Où sont mes coteaux chers peuplés de maisons blanches,
et mon église avec ses cloches du dimanche ?
Je ne regrette rien de mon passé : ta voix
me défend de pleurer les cloches d'autrefois,
et lorsque ta bonté parle dans tes prunelles,
mon regard anxieux plonge et se fixe en elles,
et j'ai pour retenir mon rêve dans tes yeux
un horizon plus clair que mes horizons bleus.
Mais dis moi ! mon amie, un jour... laisse-moi croire
que le village heureux qui hante ma mémoire
au moins nous gardera l'asile désiré
et que notre fenêtre ouvrira sur les prés !
Laisse-moi croire au moins qu'après bien des années,
nous aurons mieux que des forêts de cheminées
pour exalter nos cœurs dans le soleil levant ;
et bien sûr tu comprends que j'appelle, fervent,
l'aurore lumineuse et future — certaine ! —
où nous aurons à nous des fleurs et des fontaines,
et la maison paisible avec des bois autour
où nous irons cacher notre bonheur, un jour.

Paris, 27 *novembre* 1903.

L'ÉTOILE

Par Jacques Estrangin

M. Jacques Estrangin est né le 16 *mai* 1881.

Au dessus des bonheurs sans orgueil, des bons gîtes,
Des vies lentes parmi l'oubli des lendemains,
L'Etoile, comme un œil mystérieux, palpite.
Ceux qui rêvent la nuit, la tête dans les mains,

Parfois voient sa blancheur se mouvoir en un signe,
Et glisser tout au long des routes de Là-Bas.
Certains, lâches ou vieux, à son appel insigne
Refusent d'obéir ou ne l'entendent pas.

Mais d'autres que la vie en sa fadeur écœure,
Las de voir se fermer de vides horizons,
Pour étouffer en eux la voix d'ennui qui pleure,
Disent : « oui » à l'Etoile, et « non » à la Raison ! !

*

Et nul ne sait où vont les amants de l'Etoile.
De son rêve jamais aucun n'est revenu.
Parfois quelque berger, dans son manteau de toile,
Apporte un corps trouvé sur un roc inconnu.

Les membres sont brisés, les doigts saignants d'épines,
Les cheveux sont collés au front par du sang noir ;
Mais dans les yeux mi-clos dort une Vie divine :
Tout l'Orgueil des Matins, tout le rêve des Soirs !

Et pour avoir fixé ces yeux, dans leur prunelle
Deviné l'horizon inouï qu'ils ont bu,
Quand au dessus des toits de chaume, l'éternelle
Etoile fera signe aux paysans fourbus,

Beaucoup, jetant le poids des fatigues stupides,
Laissant les bœufs vautrés dans la paix de l'enclos,
Iront vers la Blancheur amoureuse et candide !

*

Et ceux-là, dont jamais on n'a trouvé les os ?

*

Par delà le rempart de nos montagnes bleues,
Ayant couru des jours et des nuits, ruisselants
De sueur écarlate, ayant, pendant des lieues,
Tendu vers leurs espoirs leurs lourds poignets sanglants,

Ont-ils saisi l'Etoile et, blancs de sa lumière,
Sur des prés inconnus des lâches, seuls et beaux,
Vivent-ils tous les rêves clos sous les paupières
Des morts qu'ont retrouvés les gardiens de troupeaux ?

HUIT HEURES

Par Raoul Gaubert

M. Raoul Gaubert est né le 7 juillet 1881.

Huit heures ! c'est le mystère
De la rame sur l'étang
C'est le clocher solitaire
Et du côté de Cythère
La lune sur le couvent

C'est la brise dans les voiles
Qui remplissent le vieux port
C'est la clarté des étoiles
Et les moulins dont les toiles
Ont ralenti leur essor

C'est le roseau qui se penche
Au vent fragile du soir
C'est quelque bergère blanche
Et sa coiffe dans les branches
Et son troupeau blanc et noir

Huit heures ! c'est la cellule
Qui s'allume à l'horizon
Et c'est dans le crépuscule
Le mage et ses clavicules
Le moine et son oraison.

A MA JEUNESSE

Par Pierre Grasset

M. Pierre Grasset est né à Montpellier le 2 août 1881.

Pour S...

Ma jeunesse vivante, tu es une femme...
Et je vois ton corps nu prendre aux choses leur âme,
Pour former son contour incertain et qui doute ;
L'air se fait attentif au rythme de tes pas,
Il frémit doucement et tremble autour de toi.
... Tu marches devant moi, tout le long de la route.

J'ai vu la Vie gonfler les deux fleurs de tes seins,
Dorer ta chair, polir les ongles de tes mains
Comme des perles rondes et filer tes cheveux
Qui ont coulé sur ton dos, souples et joyeux ;
Et puis, avec amour, elle arrondit tes hanches.
... Et le rire des fleurs se répand dans les branches.

Des femmes sont passées, et j'ai tremblé de joie ;
Mais tu avais croisé, devant mes yeux, tes doigts,
Et j'avais vu dans leur entrelacement blond
Se dessiner leur corps... Et la clarté que font
Les seins des femmes vient, amie, de tes doigts blancs.
... J'ai mangé les fruits bons dans les arbres vivants.

Mais la lassitude a mis son chaste baiser
Sur mon corps étendu. J'ai senti se plier
En moi de grandes ailes. Tu t'es endormie,
Lasse, les yeux bleutés, jeunesse ma chérie.
... Les frêles feuilles mortes, pour t'endormir mieux,
Frottent leur chair de soie dorée, sur un air vieux.

Comme Narcisse, dans le parfum lourd et l'ombre
Des lauriers, je vois mon âme au miroir sombre
De la source chantante. Echo n'ose troubler
L'eau mystérieuse en y jetant ses deux bras frais...
Point de fleur ne surgit de ce vivant miroir.
... Et la nuit tisse l'air de fils bleus, dans le soir.

Chair de ma jeunesse endormie, Réveille-toi,
Et, de Narcisse mort, monte la fleur de Joie !
Sous le voile lumineux qui se fait dans l'air,

Les arbres dansent et chantent. Toute la terre
Tremble dans tes bras nus. Et prenant dans tes mains
Le monde, tu le réchauffes contre tes seins !

Quand tu mourras, ma jeunesse, meurs dans des fleurs ;
Donne à tout ton corps lassé la jolie lenteur
D'une qui va dormir... Tes paupières bleutées
Déjà par la mort, laisse-les, lourdes, tomber
Sur tes yeux doux, comme si tu pâmais d'amour.
.. Et voici l'air lumineux de la fin du jour.

Paris, 15 septembre 1903.

L'ARBRE

Par Franz Helleus

En terre, notre amour a poussé des racines.
Comme les arbres-dieux des mythes, il a vu
Le soleil adorer son essence divine
Et caresser, d'un rayon d'or, son torse nu.

La nature a tracé sur le sol les symboles
Dont s'illustrait le culte altier des dieux brisés,
Et l'homme a renié la vertu des idoles,
Devant l'autel de notre amour divinisé.

Il fut une heure d'hymne alors, unique et grande.
Des senteurs se pâmaient ainsi que des guirlandes
De lianes autour de l'écorce et des chants
S'envolaient en bruits d'ailes subtils dans les landes,
Montaient vers le soleil, palpitaient, s'arrachant
A la terre et planant comme un vol de sylphides.
Les formes prenaient vie au contact des fluides,
Un rythme universel donnait une âme aux corps,
Et dans l'être au travail grondait le flux des sèves.
Et l'Arbre se haussait à des cimes de rêve,
Où vibrait l'infini des splendeurs et des ors ;
Car, divin, son orgueil allait du sol aux nues,
Son orgueil, fou d'espace et de pérennité,
Haletait de heurter aux forces inconnues,
Car seul, parmi les grands, il savait la beauté
D'être seul et puissant dans l'immortalité !

L'Arbre d'amour a fait du soleil son esclave ;
Comme un enfant, bel élu d'un caprice, lave
Des pieds nus, verse l'huile et répand les parfums,
Le soleil fait jaillir la volupté des ondes.

La Terre enflait de sève ardente ses seins bruns
Où l'Arbre alimentait ses racines profondes.

Les ombres, noir troupeau sans berger que la Nuit
Malveillante poursuit
Dans un rayon de lune,
Les sombres filles de la mort,
Une à une,
Brisaient les arcanes du sort ;
Et c'était, dans les fleurs, dans les plantes,
En des vapeurs de rêve, en des parfums subtils,
Au sein des éléments houleux ou puérils,
Et parmi la rumeur sans cesse grandissante
De la Vie au réveil,
Un Travail de beauté dont s'enivraient les choses,
Comme après le néant, sous l'empire des causes !

Alors, le vent chanta dans le soleil :
Les branches, sous le vent, vibraient
Comme des lyres, balançaient les cadences ;
Le sol, frappé du pied des faunes, s'égayait
Au rythme accéléré des danses,
Soudain, pareil aux cris d'un rut dans les forêts,
D'enamourés appels traversaient la matière,
Et l'écho, dieu sournois qui surprend le mystère,
De montagne en montagne, et par delà le flot
Des villes, par milliers, et des moissons en flammes,
Transposait sur un ton de rire ou de sanglot
L'idyllique chanson de la chair et de l'âme...

En terre, notre amour a poussé des racines.
Comme les arbres-dieux des mythes, il a vu
Le soleil adorer son essence divine
Et caresser, d'un rayon d'or, son torse nu.

Gand.

Deux Poèmes

Par Henri Liebrecht

A UN AVENTURIER VÉNITIEN

Voici donc quarante ans, Conquérant de Chimère,
Que labourant les flots du bec de ta galère,
Pour avoir un matin délaissé ton palais,
Tu vas, des caps du Nord aux rivages malais,
Cherchant aux bords lointains d'une mer devinée
La splendeur de ton rêve et de ta destinée.
Rien n'a du dominer l'orgueil de ton espoir :
Debout chaque matin, tu regardes le soir,
Aux lointains inconnus d'un océan de flammes
Le soleil se noyer dans la pourpre des lames,
Et tu gardes la foi qui fait battre ton cœur. —
Mais si toujours ton sort fut le sort d'un vainqueur,
Si ton bras écarta la mer et la défaite,
Tu n'a pas su trouver ta suprême conquête ;
Conquistador hautain, tu n'a pas vu surgir
Ce rêve vers lequel t'emportait ton désir
Et que ta volonté, plus forte que toi-même,
Avait marqué pour but à ta gloire suprême.

El Dorado ! Magique espoir jamais atteint
De voir des flots houleux s'élever, un matin,
Les monts de Cipango sur la terre nouvelle
Que depuis quarante ans cherche ta caravelle.
Mais ta course fut vaine et vain fut ton orgueil.
A l'horizon brumeux que parcourait ton œil,
Tu ne vis pas — espoir dont la splendeur te brûle —
S'élever les trois pics qu'un mirage recule.

Arrête-toi ; crains la fatigue et crains la mort,
En bravant ton dessein crains de lasser ton sort ;
D'autres continueront la poursuite lointaine ;
Prends garde de tomber, audacieux capitaine,
Frappé soudain dans ton devoir inaccompli,
Comme au tombeau des mers au tombeau de l'oubli !

Viens chercher une tombe au sol de ta patrie :
Elle t'apparaîtra, merveilleuse et fleurie,
Acclamant ton retour avec des chants d'orgueil.
Reviens vers elle : tu verras devant ton œil
S'ériger au lointain des mers adriatiques
Les lions de Saint-Marc sur leurs piliers antiques
Et leur voix saluera dans la voix des clairons
Ta galère abordant au quai des Esclavons.

LE MATIN

Regarde. Voici l'aube apparaître, Etranger.
Le troupeau des brebis, que conduit le berger,
S'éloigne. Le coq chante et la ferme s'éveille.
Un esclave pour nous choisira sur la treille
Avec le raisin noir le raisin blanc plus doux.
Puis il apportera pour complaire à tes goûts,
La saison calme étant à la ruche propice,
Du miel; je veux aussi qu'il prenne sur l'éclisse
Le fromage de chèvre avec le lait caillé.
Voici, sortant du four, le pain bien travaillé.
Rassure-toi, mon hôte, avant que je te quitte ;
Plus tard, si tu reviens, rappelle-toi qu'habite
Dans mon humble villa qui te fut douce un jour
Celui dont l'amitié bénira ton retour.
Garde le souvenir de l'heure fugitive
Où mon toit protégea ta jeunesse pensive,
Un jour, quand tu passas confiant, joyeux et fort,
Marchant vers l'Idéal, la Victoire ou la Mort.

ACTION DE GRACE

Par Raymond Meunier

M. Raymond Meunier est né en 1880.

Arbres graves et doux, où l'écho tombe et meurt,
Feuillages bruissants, allée harmonieuse,
Clartés d'or alanguies parmi l'herbe mousseuse,
Je vous revois, et j'ai des larmes plein le cœur!

C'est ici que la vierge a reçu mon étreinte,
Que j'ai connu sa gorge et ses flancs désirés!
Une rumeur divine emplissait la forêt,
Et les sources chantaient au fond de l'ombre sainte.

C'est ici! Nous étions purs comme ces grands lys
Que le soleil fait croître et qu'un souffle féconde;
La vie impénétrable et claire comme une onde
Avait béni nos chairs et sacré notre nid.

Et maintenant qu'est né l'enfant avec l'automne,
Maintenant que la vierge a connu la douleur
Maternelle et sa joie, arbres, bois protecteurs,
Rameaux ployants et frais, lyres où le vent sonne,

Pour ce qu'en cette terre où les dieux ne rient plus,
Vous fûtes l'oasis d'amour et de tendresse,
Vers vous, nous conduirons le fils, en sa jeunesse,
Nous lui dirons : Regarde!... et nous serons émus!

SINCÈREMENT

Par Henri Puttemans

M. Henri Puttemans est né à Bruxelles en 1884.

I

Ouvre-moi la serrure et jette au loin la clé...
Mon âme neuve encor et prête à s'envoler
Frissonne en dépassant le seuil de la grand'route.

La vie qui m'invite à franchir son jardin,
Me voit vers elle aller par cette aube de juin,
Où la rosée odore et bleuit goutte à goutte.

Je sens mon cœur s'enlever à coups d'éperon,
Et mon sang plus fougueux retentit à mon front :
Des voix qui clarinaient déjà sont aux écoutes.

II

Je suis l'archer nerveux qui vise n'importe où,
Sans souci de la flèche au sifflement trop mou :
Confiance est mon arc et des deux mains brandie.

Je suis un dieu : mon corps que le soleil fait blond,
De la nuque à mon poing et du poing au talon,
S'érige en un défi, foulant l'herbe raidie.

Je suis l'adolescent aux émois fugitifs,
A l'heure où l'ombre danse, à légers pas furtifs,
Vers les blancs papillons qui loin d'elle irradient.

III

Ris, sur mes yeux d'éphèbe où ton souffle s'émeut,
Comme au soir une brise en des flots écumeux,
Afin qu'un pur baiser sous nos lèvres jaillisse.

Mon chant devient plus grave et se perd sur ta main,
Et pour nous enivrer tout au long du chemin
Je cueille mes désirs dont les fleurs se déplissent.

Veux-tu ? Partons à deux et prenons notre élan,
Moi le geste amoureux et toi la grâce au flanc ;
Devant nous l'alouette ouvre ses plumes lisses.

BALUSTRADE

Par Joseph Rapine

M. Joseph Rapine est né à Paris le 8 février 1884.

Ciel calme et pur. La fumée
Perpendiculairement
Monte et la terre calmée
Transpire l'apaisement.

Une hostie ardente rouille
L'horizon changeant du soir
Et jette au vent la dépouille
De son brûlant ostensoir.

Le soleil oscille et sombre.
Tout se recueille. Le vent
Tombe. Les ramiers dans l'ombre
Roucoulent plus tristement

Aux ramières infidèles.
C'est l'instant confidentiel
Où d'infatigables ailes
Rident le front pur du ciel.

Sur la route un bruit de chaînes
Qui traînent. De la forêt
La senteur verte des chênes
Vient si forte qu'on croirait

Qu'un souffle tiède balance
Derrière leurs profils noirs
Pour parfumer le silence
D'invisibles encensoirs.

Une chauve-souris passe.
J'entends une chère voix
Qui monte de la terrasse.
Je pense à l'Amour... Je vois

Qu'il fait nuit, qu'un œil en flamme
Rond me regarde du ciel,
Et, tremblant, je rends mon âme
A la griffe du Réel.

MA MUSE

Par Henri Rosot

M. Henri Rosot est né à Fontenay-aux-Roses (Seine) le 10 octobre 1882.

Ma Muse a pour la brume un indicible amour ;
Une flamme en elle s'allume
Sitôt que se ternit la lumière du jour
Et que l'horizon, pâle, fume...

Ma Muse hait le grand ciel bleu,
D'une haine sentimentale ;
Sans doute pour terre natale
— Loin des climats à l'air de feu —
Elle eut quelque fjord de Norvège,
Quelque lande ceinte d'ajonc,
Quelque marais glauque et sans fond,
Ou quelque steppe blanc de neige...

Elle ne sait trouver sur l'écran d'un ciel pur
Ni formes ni contours de rêve,
Mais, au sein d'un brouillard ou d'un nuage obscur,
La folle en découvre sans trêve...

Ma Muse a dû naître en hiver ;
Sa robe est toute en feuilles mortes,
Aux roux éteints de maintes sortes...
Elle préfère au printemps vert
Les blondes teintes de l'automne,
Les frondaisons de pourpre et d'or,
Qui brillent, puis prennent l'essor
En s'effeuillant dans l'air atone...

Elle aime les rameaux dépouillés des grands bois,
A l'époque où meurent les choses...
Quand tout se tait, s'endort et se fige à la fois,
Avec de fantômales poses...

Ma Muse s'est fait un manteau
D'un pan de brume violette,
Qui flottait à la silhouette
D'un vieux saule pleurant sur l'eau...

Et ses cheveux ont pour mantille
Le givre aux dentelles d'argent,
Où le moindre reflet changeant
Fait un joyau de chaque aiguille. .

Elle aime à se bercer de la plainte du flot
Envahissant les grèves mornes ;
Plainte humaine qui monte, en un bruit de sanglot,
De la grande tombe sans bornes...

Ma Muse a des ailes d'oiseau
Afin de mieux suivre le songe
Quand vers les lointains il se plonge
— Lointains vagues aux rumeurs d'eau —
Ce sont de longues ailes grises
D'Oiseau de nuit ou d'Océan :
Courlis, Orfraie ou Goëland,
Aux couleurs tristes, indécises...

Elle a pour âme un peu de clair de lune froid,
Pâleurs de spectres silonnées...
Un peu de crépuscule où tout tremble et décroît
Dans un parfum de fleurs fanées...

Ma Muse vit surtout la nuit,
Ses yeux dans les yeux des étoiles ;
Tandis que l'ombre étend ses voiles
Elle écoute mourir le Bruit...
Elle rêve !... pauvre parcelle
D'astre inconnu, de monde mort...
Brillant flambeau qui n'est encor,
Et ne sera qu'une étincelle...

AUTOMNALE

Par L.-C. Régnier

M. Louis-Camille Régnier, élève à l'école d'Alfort, est né à Cavarc (Lot-et-Garonne) le 1er avril 1881.

Dans le sentier meurtri
Les feuilles rousses agonisent,
L'automne mêle au cri
Des branches qui gémissent
Le refrain douloureux
Des feuilles emportées
En l'or langoureux
Des blondes soleillées.

Timea l'indolente
A des yeux de velours,
Ses longs cheveux d'amante
Tombent en nappe autour
De ses frêles épaules
Et sa robe de lin
Caresse les contours
Des hanches molles
Vase divin !

Or, la nymphe a cueilli dans la forêt berceuse,
Les dernières venues parmi les fleurs d'amour,
Le mauve chrysanthème et la tendre scabieuse,
Bouquet fané déjà, mourant adieu du jour.
Que dit son regard clair à la pure fontaine ?
Pourquoi s'accoude-t-elle au tronc de ce vieux frêne ?

Ses longs cils ont frémi comme un mol battement
De rame sur le fleuve sombre au lit d'argent.
Voici dans la clairière un banc où il venait
S'asseoir et la prenait sur ses genoux fragiles
Et le gazon fané lit moelleux qu'il aimait
Dans leurs ébats fouler sous ses talons agiles !

*

Critos, beau pâtre aux joues carmines !
Suivi de ton troupeau bêlant
Lorsque tu t'achemines
Et que tu revois souriant

La plaine vaste et les brunes collines,
Cependant que son âme enclose
Frileusement sur toute chose se pose,
N'as-tu jamais pour elle un souvenir ?

Mais tu vas, éternel Devenir!
O Dieu des heures brèves
Semant les joies furtives et les peines
Au chant moelleux et lent
De ta flûte au vent.

Dans les sentiers meurtris
Les feuilles rousses agonisent
L'automne mêle aux cris
Des branches qui gémissent
Les pleurs et les baisers,
Ces grains toujours unis
De l'amoureux collier.

DÉFLEURAISON

Par Fernand Selbert

Lorsque tu te devêts dans la chambre le soir,
Je goûte chaque fois, suave friandise,
(Malgré que ta pudeur étrange l'interdise)
L'ineffable bonheur délictueux de voir
Au clair de lune d'or que la lampe suscite
S'effeuiller les atours dont ton être s'abrite

Saturé d'un parfum charnel délicieux,
L'appartement jonché des corolles fanées
De la soie et de la lingerie chiffonnées
Qu'éparpille à tes pieds un geste gracieux,
Semble un courtil où meurt une flore d'automne
Sous l'œil indifférent d'un astre monotone.

Ton corps se révélant hors du tissu final,
Divulgue sa splendeur liliale en l'espace.
Et l'amant devant qui le poète s'efface
Sent tout à coup son cœur, tel un ciel matinal,
S'ensoleiller de joie orgueilleuse à l'idée
Qu'à ses yeux seulement ta chair s'est dénudée.

L'ATTENTE

Par André Silvestre

M. André Silvestre est né le 14 février 1881.

LE POÈTE

Je voudrais secouer le lourd manteau des peines,
je voudrais retrouver le sourire ingénu des joies,
car mon cœur, doucement, berce sa plainte folle.

L'AMI

Puisque le soleil brûle, et que le vent murmure
aux arceaux d'ombre fraîche une chanson d'amour,
puisqu'à nos pieds hâtifs se couche la nature
voluptueuse, offerte aux baisers de l'amour,
viens : tu retrouveras l'ardente joie de vivre.

Allons au long des sentes, effacées
sous la retombée des herbes hautes et luisantes.
Entends-tu la chanson des prés ?

LE POÈTE

Nulle chanson ne vient au long des prés,
les herbes sont séchées au soleil de septembre.

L'AMI

Entends-tu, au soleil qui vibre dans l'air bleu,
la chanson de la faux, la joie des fenaisons ?

LE POÈTE

Les herbes crient, et les fleurs pâles
ferment si tristement leurs pauvres yeux,
avec de tels regards de détresse navrée,
que je voudrais, aussi, sombrement me coucher
et mourir sur le tas odorant des herbes fauchées,
en baisant doucement une pauvre fleur triste.

L'AMI

Je regarde, j'écoute, et j'entends la joie vivre...

Le poète ne répond pas. Ils arrivent à une forêt de sapins.

LE POÈTE

Hier au soir, la rafale
a secoué la forêt qui râlait;

mon âme était plus pâle
et plus triste d'avoir cherché.

L'AMI

Vois la beauté des monts qui déchirent l'espace !...

LE POÈTE

Les monts, raidis d'orgueil dans leurs linceuls de brume
dressent vers l'infini leurs membres décharnés...
Je ne vois pas la joie dans leur sombre attitude
de grands vaincus. Ils se coucheront dans la plaine
et leurs os, entraînés par les flots des torrents,
ne te rediront plus leur grandeur effacée.

Laisse-moi !...
Je l'ai cherchée, la joie,
et je suis las de ma recherche...

La joie... la joie !... je l'ai voulue la joie de vivre...
au détour d'un chemin j'ai vu la pauvre tête,
sinistrement tendue vers l'horizon en feu,
d'un vieux cheval hennissant vers la joie dont tu parles...

J'ai senti lourdement le lourd linceul des peines !

Le crépuscule arrive.

Vois ! le ciel s'est paré de longs voiles de songes,
voiles de pourpre et d'or, voiles d'eau et de sang,
où somptueusement se drape le néant ;
voiles de songes, voiles clairs des mensonges.
Ami ! suis ton chemin vers les joies retrouvées.
Dans le village noir, dévasté de silence,
où les toits prosternés semblent tous en prière,
j'irai, et de vieux chiens aboieront vers des rêves.
Va ! l'angoisse m'attend sur le seuil des chaumières.

Le poète rentre seul près de sa lampe triste, aux monotones et douces lueurs.

Quelle main me voudra conduire ?
Quels yeux voudront dans leur joie
réfléter, adoucie, la tristesse du monde ?

Je m'en irais, heureux de frôler sa robe
aux pâles plis mystiques...
Je m'en irais, heureux de tenir dans ma main
sa main, qui guiderait, parmi les jours tragiques,

mon âme désolée vers d'inconscientes joies.
Et elle me dirait des paroles si douces,
avec une voix de musique si claire,
que je n'entendrais plus les sanglots des torrents...

Elle viendrait ainsi... mais quand donc viendra-t-elle ?
Elle viendrait ainsi... elle viendra, peut-être,
et je l'apercevrais, si gracile et si frêle,
que l'eau morte des pleurs en serait irisée.

Octobre 1903.

SONNETS

Par Henri Thouvenin

M. Henri Thouvenin est né à Fontenay-le-Comte (Vendée) le 10 février 1880.

MA BIEN AIMÉE

Ma bien-aimée a l'air d'une enfant de légende,
Puérile mousmé d'un grand Japon de ciel.
Que le souffle d'automne a mise sur nos landes
Après l'avoir ravie aux kiosques éternels.

Ses yeux sont de bleus lacs, comme les yeux d'Irlande,
Où vogue le reflet d'un cœur immatériel ;
Alentour de ces lacs les cils dorés épandent
L'enchantement d'un blond jardin surnaturel.

Jamais bras masculins ne l'auront enlacée ;
Même, à l'heure virile où l'amour est charnel,
Elle sera toujours pour moi la Fiancée,

Car vraiment mon désir est un peu irréel :
Je n'aime qu'une enfant de gravure enchâssée
Dans les pétales d'or d'une fleur de Missel.

MARS

Ce matin, j'ai fermé mes livres d'élégies,
Car, par la porte bleue et blanche du Levant,
Dans le jour ruisselant de soleil et de pluie,
J'ai vu revenir Mars, précurseur du Printemps.

Au loin, — sur les chemins des vieilles rêveries, —
Des chansons de bonjour sortaient des cœurs d'enfants,
Par la claire fenêtre ouverte au firmament,
S'évadait l'âcre odeur de nos mélancolies.

Alors, comme le ciel palpitait de clartés,
Et que, dans le retour des matins exaltés,
Nos âmes sont un peu comme les hirondelles,

Sorti, j'ai pris la route où vont les fiancés,
Et, dénouant le fil du Réel, j'ai laissé
Mon Ame s'envoler vers l'Aube — à tire-d'ailes.

A MA RÊVERIE

Vous êtes une Reine en voiles de dentelles,
Avecque de longs yeux de séraphin blessé,
Sur quoi le fin ruisseau de douleur immortelle
Court, emportant l'image intacte du Passé.

Jadis, lorsque l'enfance en sa blanche nacelle
Sur votre Ame — océan sans vagues — a passé,
N'eut-elle aucun frisson, et votre Ame n'a-t-elle
Pas vu grossir ses eaux du pleur qu'elle a versé.

O souveraine triste et magique du Songe,
Près de ton trône d'or, le lévrier Mensonge
Repose, délicat et docile rêveur,

Tandis que, dans le Parc aux langoureux ombrages,
Se promène la bande innocente des Pages
Qui viennent t'enchanter le soir de leur pâleur.

CHANSON POUR TOI

Quand les rayons d'Avril folâtrent sur mon toit,
Que des parfums d'extase enivrent les vallées,
Que m'importe l'amour des plaines réveillées ?
— Le Printemps pour mon cœur est un regard de Toi.

Lorsque les fruits vermeils se balancent aux branches,
Que le soleil a pris sa majesté de Roi,
Que m'importe l'amour mystique des fleurs blanches !
Car l'Eté pour mon cœur est un baiser de Toi...

Lorsque tout ici-bas s'incline vers la tombe,
Que les derniers oiseaux partent avec effroi,
Que m'importent la Mort et la feuille qui tombe ?
— L'Automne pour mon cœur est un soupçon de Toi...

Et, quand la terre a pris sa robe de fantôme,
Que les cieux sont éteints, que la Nature a froid,
Que m'importe le givre étoilé sur le chaume ?
— L'Hiver est pour mon cœur une larme de Toi...

POÈMES D'AMOUR

Par Fernand Urbain

I

Prends mon front dans tes longues mains,
Tes mains d'amour, tes mains de rêve,
Et sache me rendre plus brève,
La morne attente des demains.

Evoque-moi les temps où des bonheurs neigeaient
comme des fleurs de mai sur notre maison claire,
et remontons à deux les jours qu'inquiétaient
la seule joie, et l'art des bonheurs tutélaires.

Evoque-moi les nuits ou ta beauté silente
hantait mon rêve errant autour de ton sommeil ;
Evoque-moi les blancs vergers de nos soleils
quand l'or fier des couchants ouït tes strophes lentes.

Mets tes mains sur mes yeux que je regarde en moi
s'enfoncer lentement nos cygnes nostalgiques
dans l'ombre qui somnole au ras moiré des eaux
par l'éternel ennui s'éloignant des canaux
vers nos septentrions de grisailles mystiques.

Où vont nos cygnes blancs, monotones et froids ?
Où va ce défilé pèlerinant de cygnes !
Vers quelles mers, mon Dieu ! vers quels songes muets !
vers quel lointain accueil ! oh ! nos cygnes distraits !..
On dirait le bonheur fuyant qui se résigne

Vous étiez les élus du grand étang stellaire
de notre amour peuplé du jeu de vos clartés,
Et nous vîmes vos cous au clair des Astartés
courber la majesté de leur ligne lunaire.

Et vous êtes déjà si loin de ses yeux graves,
ses yeux couleur d'espace et d'automne et de pleurs
que vous rémémorez en moi d'étranges peurs
et de vous voir glisser, je songe à des épaves.

II

Tu me diras aussi nos heures attristées
après l'ardeur de nos élans,
le refuge où parfois nos âmes mi-voilées
s'exilaient dans la fête amère de leur chant.
C'était les soirs — ces soirs — où des peurs affinaient
nos chairs que plus d'effroi rendait moins incrédules
lorsque les mythes blancs surgis du crépuscule
miraient leur geste clair dans l'onde qui pleurait.

Nous avions tant orné les ombres débonnaires,
notre champ avait tant d'images volontaires
et nous étions si seuls parmi ce large deuil
que ta douleur avait la fierté d'un orgueil.
Novembre secouait les branches d'un vertige
et par l'enclos nos yeux fixaient les veuves tiges...
Et nous songions aussi à des hivers lointains
lorsque nos pas lassés maudiraient les chemins,
lorsque tu t'en irais au hasard blanc des terres
avec au fond des yeux le mirage imprécis
de l'heure somnambule où nos yeux visionnaires
rêvaient de conquérir un ciel déjà conquis.

III

Ce matin, la chanson joyeuse des Rayons
célèbre le travail inlassé des abeilles
et ma fête de voir s'attarde sur la treille
avec des yeux éclos dans le printemps des sons !

Le vin chante déjà dans les grappes naissantes
et fustige d'amour le vent qui va passant
d'un bout à l'autre bout du monde frémissant,
et qui se fait lascif sous l'étreinte puissante.

Regarde et viens ouïr cette union sonore
des parfums et des feux à l'autel du soleil.
Les boulets du Levant ont des éclats pareils
au poudroiement resté de leur clarté qui dore.

Matin dans ma pensée et matin sur la vigne,
matin au cœur vibrant des choses et des voix,
tu n'auras pas le fiel de ceux qui se résignent
et souverainement sois ton superbe Roy.

Etreignons notre vie avec des forces telles
que s'il fallait mourir de cet amour trop grand
nous puissions emporter aux limbes éternelles
l'énorme vision d'un monde fulgurant.

RITOURNELLES

Par Robert Vallery-Radot

M. Robert Vallery-Radot est né le 31 *juillet* 1885.

I

A travers les épis prendre sa course folle !
Etre l'abeille errante ou le fêtu qui vole !
Se poser, — sans laisser leurs tiges s'incliner.
Sur les lys, les lilas, les roses !... se donner
A tous sans regarder si les autres se donnent !
N'écouter que la voix qui murmure : Pardonne,
Aime, malgré le bruit de tempête qui bout !
Ne sois pas le rocher si fier d'être debout,
Mais la branche plutôt du rosier qui se penche.
Et dont tous les parfums sans mesurer s'épanchent.
Il est tant de douleurs à panser ! tant de maux !
On ne sait la douceur que causent certains mots,
De ces grands mots d'azur qui frôlent l'âme toute
Que, malgré soi, le cœur le moins ouvert écoute !

II

J'aime ! le soir sent bon des feuilles effeuillées !
Les feuilles que l'automne et la brume ont rouillées
Piquèrent leurs points d'or sur le gazon frileux.
J'aime ! le rêve en pleurs étirant ses yeux bleus
S'accoude nonchalant sur la campagne grise !
J'aime ! tous les parfums palpitent dans la brise,
Et la brise en passant essaime des baisers,
Craintifs, effarouchés, en longs émois brisés...
Le nénuphar s'entr'ouvre ainsi qu'une corbeille...
L'étoile bat de l'aile !... on dirait une abeille,
Abeille de lueur qui butine du ciel !
Des feux de vigne, au loin, se meurent partiels...
J'aime ! la luciole a mis au front sa gemme...
Mon âme se fleurit de ces lumières ! J'aime !

III

Elle vient, lumineuse et candide, plus belle
Encor de tout l'amour que j'ai posé sur elle !
Elle vient, frêle ainsi qu'un calice de fleurs
Où des rayons de lune égouttent des pâleurs !
Elle sourit ! Comme les floraisons l'accueillent
Et s'offrent parfumées à ses doigts qui les cueillent !
On dirait à la voir en ses fragiles jeux
Un églantier parmi des églantiers neigeux !
Vole, ma cantilène, en caresse autour d'elle,
En frôlis nuptial et frais comme un bruit d'aile
Et qu'y passent parfois des mots troublants ! des mots
Comme en jasent les vents du soir sous les rameaux !

II

Tes regards veloutés frissonnnent
Aux regards des faucons pareils,
Et sous leurs longs cils emprisonnent
Tous les soleils.

Sur tes cheveux que l'or allume
La guimpe tremble en les touchant,
Comme les voiles d'une brume
Sur un couchant.

Ta bouche est un buisson de roses
Où frétille un dard de serpent...
Ne cueillons rien aux lèvres roses,
On s'en repent !

V

Penchez-vous quelque peu sur l'humble liseron
Dont les parfums trembleurs le diviniseront
S'ils meurent d'une longue et nonchalante allure
Dans le couchant doré de votre chevelure,
Car le liseron rose est un pâle amoureux
N'osant dire l'amour qui le rend malheureux,
Un cœur qui vainement de tendresse s'affame !
Ayez pitié de lui — puisque vous êtes femme ! —
Laissez ! qu'il meure éperdûment dans vos cheveux
De toute la senteur de ses frêles aveux !

VI

...Les ramiers dans les bois voltigeaient par milliers,
Semant le velours fin de leurs cris familiers,
Et je suivais, couché sous les arbousiers grêles,
L'ondulement léger et pâle de leurs ailes ;
Et quand elle apparut dans le calme attiédi
Du jour, de sa beauté le soir a resplendi :
Ses cheveux plus luisants que des coupes dorées
Retombaient sur ses bras en nattes mordorées ;
Sa bouche était une fleur de pêcher ; son teint
Ressemblait en fraîcheur aux roses du matin
Et du bliaut d'azur la ceinture de fée
S'enluminait des feux d'une perle agrafée,
Mais mon âme surtout éperdûment buvait
A ses grands yeux profonds et doux qu'elle levait,
Ses yeux où frémissaient tant de clartés en fête
Comme un lac où le ciel étoilé se reflète !
Aimer ! Il n'y a rien d'exquis comme d'aimer !
Sentir en soi toute une floraison germer !
Aimer ! Sentir malgré la pudeur qui la couvre
L'enivrante fraîcheur de toute âme qui s'ouvre !
Et parce qu'un sourire erra sous un hennin
Rêver pendant des nuits du charme féminin !

VII

...Dans mon amour je retrouvais le monde entier...
Elle me rappelait la fleur de l'églantier.
Je voyais dans ses yeux le glaïeul et l'étoile
Et son mantel doré tissé de fine toile
Me suscitait dans ses orfrois et ses aymants
Du coucher du soleil les éblouissements !
Lorsque je la revis Avril venait de naître ;
Calme et pensive, elle filait à sa fenêtre
Devant le clair jardin parfumé de lys blancs ;
J'étais fou !... Je lui dis tous mes désirs tremblants.
... Hélas ! elle a souri naïvement cruelle
Pendant que du bonheur je montais la ruelle.
Oh ! j'ai cru que j'allais mourir à ce moment !
Mon âme ! ne crois pas l'Espérance : elle ment !

VIII

...Les fleurs m'ont dit ce soir quand je les ai cueillies :
Rien n'est si bon, crois-nous, pour les âmes vieillies,
Que de boire à longs traits tout ce que nous versons
De parfums, d'harmonie exquise, de frissons
Et tout ce que tu sens enfin quand tu circules
Dans nos pourpris fiévreux pendant les crépuscules,
Car les arômes, les senteurs, les souffles lourds
Qui s'échappent des lys aux lèvres de velours
Ou bien des encensoirs mi-clos des tubéreuses,
Savent envelopper comme des amoureuses
Ton pauvre cœur souffrant de tendresse et d'oubli.
Oh ! laisse-le dans nos parfums enseveli
Jusqu'à demain, ton cœur ! — Et puis de leurs mains pâles
Les Tristesses viendront aux lents regards d'opales
Le retirer, un peu par les fleurs ennobli...

Oh ! laisse-le dans nos parfums enseveli !

CRÉPUSCULE

Par X...

Oh ! le premier frisson du soir sur la colline !
Le soleil dont le disque épanoui s'incline
Emplit de poudre d'or la plaine et les sillons ;
Au flanc du coteau glisse une brume vermeille,
La forêt s'obscurcit, le mystère s'éveille,
C'est l'heure où les troupeaux désertent les vallons ;

C'est l'heure où dans les bois, mes sœurs, les douces fées,
Dansent, de romarin et de bleuets coiffées,
Entre les troncs noueux que l'automne jaunit,
C'est l'heure où tout s'endort dans le même silence,
La fleur abandonnée au vent qui la balance,
Et l'oiseau repliant son aile au fond du nid.

Le laboureur ayant achevé sa journée,
Rentre, les membres las et la tête inclinée,
Par le sentier où l'ombre erre en linceul mouvant,
Et songe malgré lui, l'âme de soucis pleine,
Combien il sera dur de féconder la plaine
Pour que les gerbes d'or ondulent sous le vent.

Dans les vallons, aux murs affaissés des chaumières,
On voit étinceler de lointaines lumières
Trouant l'obscurité de leur faible rougeur ;
Oh ! semblent-elles dire à l'âme vagabonde,
Venez, mon âtre est clair et la nuit est profonde,
J'apporte l'espérance au cœur du voyageur.

Et voici que la nuit formidable se lève
Enveloppant le monde en son voile de rêve.
La nature s'endort sous le regard de Dieu,
Et perd le souvenir de l'éternité noire,
Tandis qu'au ciel tendu d'impénétrable moire,
La lune lui sourit de son sourire bleu.

FIN

LA PLUME

Adieux à Alexis [1]

Très cher Alexis,

Excuse ma lettre et souffre que malgré toutes les explications que tu me donneras, je garde ma résolution de te quitter. Pendant un an, nous avons causé de la vie intime. Nos entretiens eurent comme sujet nos inquiétudes d'hommes, et pardonne, ce mot, de philosophes. Notre langage devint plus mystérieux. Nos phrases furent plus douces. Souvent un mot te suffit pour être compris par moi ; parfois une parole que je jetai en passant t'éclaira.

Depuis quelque temps tout cela est changé. Tu fatigues mon esprit. Tu plaides comme un avocat ; tu discutes et tu réclames. Je ne veux point m'opposer à ton bonheur, mais je crois ma présence inutile, dans la nouvelle phase de ton existence.

Tu as un foyer. Tu aimes un être charmant. Vous avez des préoccupations et des intérêts communs. Je ne puis que gêner votre intimité. Ne nie pas, ami ! Cela est dans la règle et on ne peut l'éviter.

Autrefois, quand tu recevais mes lettres, tu les lisais seul, le soir, chez toi et tu comparais mes méditations aux tiennes. Chacun de nous, profondément ému, vivait grâce à l'autre. Depuis que tu as inauguré ta nouvelle existence, nos pensées ne nous appartiennent plus exclusivement. Tu lis mes lettres à ta compagne ; vous les discutez. Je ne veux pas que ces paroles engagent mon jugement sur l'amie de ton choix.

Mais voici le fait normal et inévitable ! Nous avons vécu ensemble tous les deux ; nous connaissons la clef de notre langage. Ton amie charmante qu'elle soit, m'ignore. Elle est obligée de me prendre au

(1) Les précédentes *Lettres à Alexis* ont paru dans les numéros de la *Plume* des 1er octobre et 1er décembre 1902, 1er janvier, 15 février, 1er juillet, 1er et 15 octobre 1903 et 15 janvier 1904.

pied de la lettre. Elle comprend — je n'en doute pas — le sens de mes méditations ; mais elle ne peut saisir leur parfum. Elle est étrangère, entre nous deux. Depuis ta nouvelle intimité, je sens dans tes lettres mon Alexis d'hier et un autre que je ne connais pas. Non seulement je ne le connais pas, mais je ne dois pas le connaître. Vis ton existence, je ne pourrai que te gêner !

Tu es jeune ; tu as beaucoup médité, rêvé et souffert. Tu as un foyer, une vie déterminée, une intimité formelle. Elle est faite de votre amour, des meubles qui garnissent votre appartement, des habitudes nouvelles que vous avez prises pour accommoder vos deux caractères. En ce moment, tu es porté vers les choses formelles. Moi, je continue mon existence solitaire et je cherche toujours le sens intime de la vie.

Te rappelles-tu tes inquiétudes d'autrefois ? Tu avais peur de la vie précise. Tu aimais Plotin. L'automne avec ses nuances d'or et le parfum de feuilles fanées te charmait. Tu adorais les crépuscules, les lignes brisées, des formes indéfinies, souples, fuyantes. Tu t'éloignas même de la vie. Tu voulus être seul, en face de ta pâle chimère.

Alentour, tu vis des lassitudes, des frayeurs, tu aimas des âmes lointaines, des esprits anxieux. Souvent, la luxure t'emporta. Le rêve quel qu'il fût, te parut bienfaisant, parce que le rêve fuit et ressemble à l'ombre..... Nous nous rencontrâmes. Je parlais de la précision, de la clarté, de la sonorité. Je te montrai la beauté du ciel antique, la suavité de Vinci, la pureté de Machiavel. Nous causâmes de la tragique existence du *virtuose*, de ce merveilleux idéal humain imaginé par les Italiens du xv^{e} siècle.

Tu t'épris de l'âme précise, de l'âme classique. Tu voulus la clarté et la spiritualité. Cependant, à l'heure de notre séparation, ta vie est formelle. Tu rêves, de nouveau, la paix, la simplicité, la clarté. Mais tu veux ces vertueuses amies, sous leur forme vulgaire. La simplicité pour toi c'est une tasse de lait dans les bois de Fontainebleau ou bien à Trianon. Tu aimes la mièvrerie de Millevoye et les grâces faciles de J.-B. Rousseau.

Tu voudrais, comme d'autres, confondre la béatitude des esprits fatigués avec la quiétude des âmes profondes.

Ami ! La paix naît de l'orage ; la clarté sort des ténèbres ; la précision est au-delà des formules faciles. Une simple colonne du temple de Zeus cèle de graves conflits et d'immenses angoisses. La moindre frise de Phidias est née parmi des doutes, des lamentations, des joies. Qui saurait scruter l'âme de Racine?

Tu voudrais la vie simpliste, formelle. J'aime encore la morsure brûlante de l'esprit et de la solitude. Comme autrefois, je chercherai la simplicité parmi les orages, la paix dans les tempêtes.

La stylisation est d'ordre essentiellement tragique.

Tu veux l'obtenir avec des espièglerie et des enfantillages.

La sérénité vient d'une profonde compréhension. Tu veux l'acquérir en construisant un enclos et des cadres vulgaires. Essaie-toi à cette vie. Reprends l'âme d'Antoinette de Trianon, morte si tragiquement. Pratique la bergerie, la facile vertu sociale ; annonce la justice et la bonté.Cela te procurera, peut-être, un peu de repos. Je sais, pourtant, qu'un jour tu reverras la vie essentielle.

Alexis ! Tu reviendras encore prier devant les statues d'Egypte. Tu t'inclineras devant Démèter et Coré. Tu trouveras aussi qu'Antigone est simple parce qu'elle souffre et parce que son âme est profonde.

Il faut, ami, te reposer de tes propres angoisses et de celles de ton temps. Tu trouves ce repos si désiré dans une erreur. Qu'importe, pourvu que cela t'amène un jour vers l'autre paix !

Quant à moi, je ne puis que te troubler. Tu ne comprendras plus ni mes paroles, ni mes sentiments. Tu les jugeras mal ; tu verras des intentions fausses, des illusions inutiles. Crois-tu que je pourrai, moi, t'expliquer leur vrai sens? Non, Alexis ! Non ! Nous avons trop vécu ensemble pour pouvoir créer, à l'heure actuelle, des vérités ou des erreurs formelles.

Laisse-moi à ma solitude. Reprends la tienne. Un jour tu me reviendras avec quelques rides et beaucoup de clarté.

Adieu, Alexis ! Adieu ! Je vais méditer sur l'immortalité.

Mecislas Golberg.

Paris, Octobre 1903.

Parmi les lettres de mes bons Alexis — excusez ce terme — il y en a une qui me parait très significative. Je la livre à ceux qui ont lu mes lettres parues à la Plume.

Mécislas Golberg.

Levanto, 27 Février.

Alexis a son Frère

Lettre vécue.

Le jeune C... grâce à qui nous reprenons nos relations est bien la personnification du hasard. Ombre et éther ! Cet Etre le plus insaisissable et le plus encombrant qui vient nous rapprocher, est de ces hommes qui ne sentent pas la lumière et la vie. Il est même difficile de définir ce qu'il éprouve ; joie ou souffrance ! Hélas, trois fois hélas sur ses allégresses et sur ses tourments ! Comme tant d'autres, victimes des autres, *il meurt de s'être peu aimé, d'avoir trop glorifié, d'avoir été passif.* Chaque jour, je vois davantage combien rares sont les Alexis qui comprennent les beautés de l'ami, la sève triomphante de ses lettres et de ses discours. C'est incroyable comme l'assimilation du bien, du bon, du beau sont choses difficiles. Avant tout, il faut comme toi avoir souffert matériellement, humainement pour comprendre et expliquer la vérité.

Les jeunes gens qui ne souffrent que d'imagination ne peuvent guère comprendre les vrais cris de douleur, les joies, toutes choses qui font la vie complète, la tienne.

Si depuis mon départ en Afrique j'ai peu écrit, c'est que les premiers temps furent pénibles et mes pensées nouvelles ; c'est que n'ayant pas été préparé pour la lutte, je dus chercher qui avait volé mes forces, ma volonté, ma personnalité, afin de les reprendre toutes pour la bataille. Paris, son milieu de pensées (qui m'étaient étrangères n'étant pas miennes), avaient affaibli mes bras et illusionné mes yeux. Que d'efforts furent nécessaires pour les rouvrir grands au soleil d'Afrique. Là, tour à tour, à Alger, comptable, secrétaire de syndicat, journaliste, je dus vaincre bien des hommes pour gagner le droit d'admirer tranquillement, au soleil levant, sur la mer, le lever de ma vie.

Nerveux encore de Paris, je sus me battre poings fermés, au milieu des émeutes jusqu'à ce que Régis et Drumont tombassent pour la gloire de.. Colin !

Plus tard, vers le Sud, dès l'aube j'escortai les longs convois de marchandises destinées a de lointains Laghouat et Ouargla. Je me rappelle avoir rencontré le commandant Reibell, au retour d'une de ses expéditions.

Quelles pensées belles et douloureuses furent celles qui naquirent à la cadence des pas de mon cheval cheminant vers le large horizon !

Déjà le mirage n'était plus intérieur, idéal. L'atmosphère chaude me l'enseigna... Quelle différence !

Sous la tente, parmi le grouillement curieux des Arabes, je goûtai l'émouvant spectacle de ma force respectée, de ma tranquilité admirée, reconnue.

Plus tard, un changement voulu me fit agent de chemin de fer. Là aussi, malgré les fièvres contractées, je connus l'ivresse de la solitude et de la pensée. Quelques livres furent mes compagnons jusqu'au jour où, comme Socrate, je sentis mes jambes se refroidir. C'était la terrible fièvre. Je les brûlai tous et restai seul, les yeux en avant, vers l'avenir, vers l' X. Doute et confiance !

La mort n'a pas voulu de moi !

Mes forces revinrent et je pensai alors que l'épreuve était suffisante, que désormais j'étais assez fort pour affronter la vie et apprendre librement. Je partis en Espagne.

..... Depuis, j'ai pris goût à la lumière du pays. Je travaille et jouis sans peine. Mes élèves me reposent. Titien, Greco, Velazquez, Goya m'excitent à vivre pour les voir davantage. Les montagnes sont magnifiques et recèlent des trésors de petits toits, de gestes et d'existences simples, vers lesquelles mes bonnes jambes, ma robuste santé me mènent en conquérant...

Je vis... que mon exemple fasse que tu écrives quelques lettres de plus dans lesquelles tu prêcheras l'exode, la fuite vers la liberté.

Dis bien haut qu'on te fuie à un certain moment, pour aller de la poésie à la vie...

Ne garde près de toi, pour suprême consolation, qu'un homme, qu'un ami qui t'aura bien compris et bien aimé.

Quant aux autres pousse-les au large, vers la vie, pour qu'ils apprennent à tracer leur sillon. Fais que, comme moi, ils te doivent le courage d'agir et qu'à l'âge où l'on a beaucoup vu, ils regardent avec jeunesse les yeux de vingt ans d'une fiancée raisonnable et douce comme celle vers laquelle je vais,

En purs habits de fête.

Ton Alexis.

Madrid, Janvier 1904.

La Liane caoutchouc

Pour Marius-Ary Leblond.

Mais toi, et tes bras souples et ton cœur d'argent ;
Mais toi, dont la vie ardente est celle d'une enfant,
née dans les matins chauds, et fille des forêts ;
mais toi, et tes gambades dans les jours dorés !
Tout cela est fini, vois — Dans ta solitude,
des hommes sont venus aux mains noires et rudes,
et ces mains t'ont frappée à coups lourds de cognée,
et ton sang a coulé par les nombreuses plaies.
Ton sang limpide et blanc, comme en nacre légère
goutte à goutte pleurait sur l'herbe et sur la terre.

Lors, des petits cailloux y sont entrés dedans
qui ont meurtri ton petit cœur léger d'enfant.
Avec ton sang, ces mains ont fait des boules, noires
comme les pelotons que dévident le soir
les bonnes vieilles qui rêvent au coin du feu.
Mais les boules noires sont blanches au milieu.
Elles contiennent cachés des fils de blanche laine,
des fils transparents comme de la porcelaine.
Et c'est là peut être ton petit cœur d'argent,
ta petite âme blanche et naïve d'enfant.

Tu te souviens ! Tu folâtrais dans la forêt
en petite fille espiègle et amusée ;
et tu savais ouvrir aux regards du soleil,
dans les matins légers et bourdonnants d'abeilles,
la guimpe satinée de tes fleurettes bleues,

qui étaient fraîches et douces comme des yeux,
prunelles étonnées d'enfants aux cheveux blonds.
Puis, dans les lourds midis, tout bruissants de grillons,
tu étirais tes membres souples et frôleurs
en des gestes lassés, et tu attendais l'heure
où les ombres lâchées venaient en écolières
jouer dans les grands arbres et sur les sentes claires.
Et puis, tu t'enroulais câline aux troncs noueux,
et tu montais très haut, et t'asseyais sur eux
comme on s'assied petit sur les genoux des mères
et des grands papas indulgents, qui laissent faire.

Plus de jeux maintenant, tout est fini, tu vois.
Ton sang, coagulé en grosse boule noire,
Va s'en aller bien loin, chez les hommes au teint pâle.
Après combien de jours sommeillés dans les cales !
Combien de jours passés dans les soubiques *molles !*
Plus de ris et de fleurs, et plus de courses folles,
mais des cahots pénibles, et de longs voyages
dans les navires balancés au vent du large.
Plus de forêts amies, libres et soleilleuses,
mais les cheminées hautes des villes nombreuses,
les villes sombres et mornes aux mille bras,
insoupçonnées des solitudes de là-bas.
Et les hommes pâles prendront alors ton sang,
le plongeront dans de verts liquides brûlants,
et de ce sang feront des filaments diaphanes
qui seront souples comme toi, souple liane.

Alors, voilà que, espiègle des bois moussus,
toi, née bien loin là-bas sous des cieux inconnus,

tu vas revivre encore tes câlineries,
tes langueurs étirées des somnolents midis.
Dans les grand'villes brumeuses et bourdonnantes
les jeunes filles te glisseront à leurs jambes
et tu auras ainsi, comme dans les forêts,
une étreinte à donner aux troncs polis et frais.
Tu auras des rubans, tu auras des faveurs,
et des plissés jolis et bleus comme les fleurs
que tu voyais jadis s'entr'ouvrir sur les troncs,
bleues comme les yeux d'enfant pâle aux cheveux blonds.
Tu seras la souple jarretière infidèle,
et tu te blottiras dans la fine dentelle,
et dans la soie, et dans la batiste légère,
comme dans la mousse en velours des sentes claires —
Des petites filles jolies aux longs cheveux,
aux grands yeux candides couleur de tes fleurs bleues,
te prendront dans leurs mains et, plus haut que les toits,
te lanceront en l'air. Et ce sera pour toi
ainsi que tu faisais dans les forêts jadis,
quand tu montais sur les grands arbres, tes amis.
Tu seras l'incertain et fou petit ballon
qui ne va que par sauts, qui ne va que par bonds ;
et qui sans cesse court sur les rases pelouses,
qui sont vertes aussi comme de pâles mousses.

Tu seras tout cela, tu seras plus encor,
car pour toi, sais-tu bien, il n'y a pas de mort.
En toi est contenue toute une vie en somme
qui se transforme au gré du caprice des hommes,
(vie faite de force et faite de mouvement).

Liane fantasque, liane au cœur d'argent,
La vie est une, rien ne peut être mortel.
Tu es le mouvement, or, c'est lui l'éternel.

Ernest Régnier

Madagascar, Octobre 1903.

Petits Paysages d'Italie

(Été 1900.)

Venise marinière, et Ferrare la forte.
Ronsard.

Chambéry. — Deux heures de nuit à attendre la correspondance. Les voyageurs s'endorment tassés dans la salle d'attente obscure. J'erre au hasard par la ville de délices fraîches que l'électricité éclaire sous la lune heureuse. Au fond se dresse en décor une montagne lunaire terminée par un cône penché se profilant sur le ciel. Rues silencieuses, tout y dort entre les maisons claires, allongées, trapues avec le toit oblique qui les déborde et de longues tuiles épaisses. Une place d'arbres entre des monuments officiels, au centre une statue. Un chien passe et revient, vague sans courir. Nul bruit dans la ville, délicieuse et légère, ainsi vue. Je m'installe à l'écart, sur un parapet de pont, auprès d'arbres qui bruissent, et contemple à loisir la montagne de l'horizon et l'astre qui y distribue aux parois sa clarté.

Modane, Turin. — Le matin frais. A des cimes s'élève avec peine une lente vapeur. Elle s'incline, se recourbe, se creuse en des fentes un lit nouveau, revient, monte, s'allonge, s'enlace autour des pics, cède très lasse et comme à regret, se relève encore. Souffles purs, si légers, on s'y sent aérien.

La descente, après le souterrain, entre la paroi double tapissée profondément de bois de pins velouteux ; les montagnes s'ouvrent, se resserrent et la voie sinue selon le caprice chantant de la Doire Ripaire qui saute et se précipite, se contourne. Enfin, les bois se rapprochent, puis la vallée s'étale fertile, poussiéreuse déjà, verte cependant, fleurie, abondante : le Piémont plus voisin de la Lombardie. Turin.

Rapide passage aux rues animées ; les statues. Régularité quasi officielle d'une ville cependant bien italianisante. Quelques pierres vieillies ; le château.

Dans le train, je reconnais soudain un nom de station déjà jeté le matin même, je m'informe. Je descends. Plus de retour. Mais une marche, dans la poudre du chemin sous le soleil lourd en dépit d'arbres trop hauts, sans doute, pour livrer leur ombrage, d'Alpignano me mène bientôt à Rivoli. Village sans souffle, lumineusement assoupi ; à des portes, harnais chargés de cuivre. Rien, ni personne. Au seuil d'un café je savoure avec les boissons gazeuses le charme des erreurs déroutant le trop prévu du voyage. Un tramway à vapeur passe, me pose à Turin, d'où, la nuit même, à Milan...

Brescia. — Les Alpes de leur ligne harmonieuse, crêtes allongées qui ne s'abaissent que pour plus haut remonter et dresser un pic ou pour ouvrir un passage à un col qui l'enroule rhythmiquement suspendu, limitent le Nord.

Brescia, étape première. Ville de marché aux fruits. Apparition de couleurs vives : jupes, châles, fruits ; les maisons, la rue. Tortueuse à plaisir, mouvementée de vie méridionale. Ruines délabrées, tour ronde de briques de la cathédrale vieille, et la vue sur la ville usée du haut des jardins de la citadelle puis, plus sereine, inépuisable, vers les lointaines Alpes harmonieuses. Je vois toujours la Loggia, ou municipe, et la Tour del Popolo, la place..,

Au musée, quelques bustes remarquables d'empereurs (un Julien !) et cette merveilleuse Victoire d'airain.

Vérone. — Les ruines commencent avec l'arène romaine. Puis des murs du moyen-âge. Eglises. Palais. Les tombeaux. Les sarco-

phages aux murs des églises, sous un auvent, portant des statues couchées. Piazza Erbe féodale, étroite ; piazza dei Signori, ruines lentes admirables.

Et l'Adige semble occupé, torrent à bords pleins qui court éperdu avec son bruit perpétuel, à attaquer, à ronger la ville. Elle apparaît sous des toits de tuiles avec des briques ou de la pierre un peu rosée ou déviant vers le gris du calcaire, et des murs décrépits roses, jaunes, verts pâlissants ; le bleu très rare.

Ville morne des tombeaux, sa beauté se compose de mornes splendeurs, comme en les moments de la mort où se désagrège peu à peu la chair : tout y est encore, mais tout s'effrite ; la lente et la sûre décomposition a commencé.

Mantoue. — Les lacs de Mantoue, eau frêle et bleue.

La ville se présente italianissime, animée et chaude. Arcades. Piazza Erbe. Petites boutiques achalandées, remuantes. Va et vient. Palais des Gonzague...

Padoue. — Rues, dans le soir, de si ténébreuses délices entre leurs galeries continuelles, rapprochées, ou au long de la rivière noire et des canaux dormeurs chevauchés de petits ponts, elles évoquent au vrai les romantismes de drame et les souvenirs faux du moyen âge. Au jour elles donnent la fièvre : places et marchés, Erbe, Frutti, le Municipe délicat, l'Université. Au tournant d'une ruelle la figure morose de Pétrarque devant les *Eremitani* où des fresques de Mantegna décorent une chapelle. Ce chef-d'œuvre, le Saint Jacques, surtout lorsqu'il marche, on sait, au supplice : la foule, les centurions ; celui à ses genoux ; lui son haut geste de stupeur et de mystique gravité. Application austère d'une étude évidente des bas-reliefs antiques, comme l'enseignait l'initiateur à Padoue, Squarcione, mais quel art de mise en place, les valeurs, la sobriété énergique des lignes, la pureté d'une couleur nette et sûre.

Il suffit d'une place traversée, la grille ouverte d'un jardin joli avec au fond la chapelle illustre, Madonna dell'Arena, voici les fresques de Giotto. Ingénuité des gestes tout neufs, pas d'ornement, rien n'y est qui ne doive y être, mais nul oubli non plus. L'art est là parfait : qu'a-t-on, depuis, inventé, que des surchages, une insistance, rien d'essentiel — et cette audace, quitté l'or des fonds, les poses traditionnelles, toute la langue symbolique consacrée, varier soudain à la mesure des sentiments, grouper en vue de satisfaire à un vouloir

expressif, approfondir où il est besoin la perspective, et les plans les multiplier quand il faut, ô merveille ! Un homme isolé un jour a tout tenté, comme il a réussi : l'ami de Dante, ainsi que lui, peut-être par lui soutenu, opère pour la peinture ce que lui en poésie, la retrouve en soi et, à nouveau, la crée...

La ville traversée, on est, sans autre transition, au Santo, église dédiée, centre du culte universel aujourd'hui, à l'émule doux de François, Antoine de Padoue. Colossal tohu-bohu d'architectures, pêle-mêle de coupoles et d'autels où se mènent bassement des offices, comme ailleurs, par de quelconques prêtres. Fadeur puante d'encens hostile, vilenie des mendicités, ostensiblement sous le couvert du saint à jamais diffamé, et ce luxe gauche et laid qui s'étale : un vertige m'affole, je n'ai pu résister, je m'enfuis, tant pis, et je ne puis rien voir, ni d'autre église... Au cloître voisin, plus de calme me rafraîchit, j'y considère les monuments, plusieurs sculpturaux, et sur l'un, au crayon, cette rapide inscription des derniers jours : « E dolor che passa ogni dolore, portare lutto di persona viva. »

Sur la place, hautement dominatrice, allure maîtresse de conquérant, par Donatello, cheval et cavalier, la rude statue si souple de Gattamelata.

Venise. — Du train même, dès qu'il s'engage sur le pont de la lagune, ombres au loin silhouettées, les dômes, tours, maisons, lentement affleurent de l'espace vers l'Est vacant, uni, aplani, cependant que, au Nord, se poursuit pâle le haut décor des Alpes et se profile au Sud la bosse multiple des monts Euganéens. Bientôt tout s'affirme, se précise, se fait proche. On va pénétrer. Une gare. C'est Venise.

Au quai, effet étrange : c'est vrai, voici, au bord des degrés, noires, basses, la proue relevée en un fer, d'authentiques gondoles, qui attendent et s'offrent. Un portier d'hôtel pose en l'une ma valise, j'y descends, et la navigation doucereuse, paisible, dont s'augmente peu à peu le charme d'abord incertain, me dirige par le canal encombré de telle batellerie, et cette eau verte, endormie, légère ; le *barcajolo* debout à la poupe en godillant me nomme palais, églises, le ghetto, comme nous passons. En tournant à un canal plus petit, il jette rauque le cri de tradition, dont je m'amuse, rase alors les façades de couleurs moisies, rampe, cependant plus preste sur cette eau assombrie, me désigne, et Boedeker aux mains, je les y reconnais, saint Jérémie, le musée Correr, renaissant et ouvert en ses arcades, etc.

Nous descendons à nouveau le Canal Grande ; voilà, à des seuils, les piliers noirs, bleus, verts de mainte peinture et leurs reflets, encore que la coloration de l'eau et de l'air diffère de tout ce que les peintres ont vu ici, puis les palais contigus, charmants et d'élégance fantastique si variée. Nous enfonçons dans un *rio* encore, près la place Manin et sa statue, saint Moïse, et, tout au bout, devant nos yeux, de l'autre côté du Canal, encore une fois repris, Santa Maria della Salute toute blanche, tant de figures à ses faîtes, son seuil d'escaliers clairs

SOLEIL DU MATIN A LA RIVA SCHIAVONI

par *Herbert W. Faulkner*

La Triade, 1904.

et le porche large, puis la Douane de mer. Tout se dégage, la lagune endort des navires vrais, l'eau étincelle, et c'est, au-delà, je les ai reconnus, la Giudecca, l'île de Saint-Georges avec son campanile rouge très élevé ; plus près, à gauche, des jardins qu'on longe, le débouché de la Piazzetta, les deux colonnes qui soutiennent saint Marc et saint Théodore, les coupoles arrondies par dessus le rose et blanc palais des Doges, le Pont des Soupirs ; et tandis qu'on débarque à la rive de marbre blanc qui miroite, devant les barques ici plus nombreuses, au fond le coup d'œil saisit des jardins, des îles, la bande longue et plate du Lido...

Je cours la Piazzetta tout de suite, la place Saint-Marc, un regard sur la façade d'église et sur le Palais des Doges, les Procuraties, le Campanile (encore, à ce moment, debout), le grand ensemble, l'horloge sous laquelle en hâte j'enfile le couloir animé de la Merceria pour atteindre, après les cent détours, la Poste.

Je reviens, franchissant par deux fois le Rialto, et flâne à des boutiques jusqu'à la Place. L'extérieur paradoxal de Saint-Marc, d'un effet sans préceptes décoratifs, inconsidéré, s'implante et fixe. Au dedans, les resplendissements étouffés imposent un sûr effet. Du pavé multicolore, dur, admirable, aux voûtes d'or noirci et leurs figures démesurées, c'est un éclat par fanfares de chatoyants joyaux que l'obscurité envahit, dont s'harmonise la diversité luxueuse pour une pompe sereine, austère, d'unité sobre et prodigieuse. Les marbres, jaspe, vert antique, portor, rouge de Vérone, turquin, porphyre et serpentine, comme leurs noms chantent, varient mais ne brisent ni ne distraient l'ensemble où les ors vibrent mat, forment un fond d'éclatante et douce magie. Les pensives mosaïques restent en suspens, lointaines ; des recoins d'autels et de chapelles s'ensevelissent noirs dans des retours, et toute la basilique se masse en s'approfondissant comme en la ferveur paisible d'une foi mystérieuse. Assis à un banc de marbre, adossé à un pilier froid, ainsi je m'extasie de ces sombres châtoiements...

Le matin, je marche, à tout hasard, visitant des églises sans nombre. Saint-Marc de nouveau ; Saint-Zacharie, goût des surcharges ; San Giovanni in Bragora sur une petite place populaire, des poissons, des coquillages, des fruits, des moustiques aussi par tourbillons autour des pastèques entamées ; des femmes à jupes rouges ; du bruit, du mouvement, qui se continue par San Biagio et la Via Garibaldi, où j'admire, superbe en des haillons clairs de lumière glorieuse, une fille royale, la perche courbe pesant sur les épaules, porter, d'une allure merveilleuse et simple, les deux grands seaux de cuivre rouge, l'une des mains posée par dessus, l'autre étendue sur la perche vers la gauche.

Des jardins publics tout fleuris, je cours, en reconnaissant par leurs noms ses palais, tout le Grand Canal, passant sous le Rialto, le pont de la Gare, jusqu'à Santa Chiara. Puis, à pied de nouveau, délibérément je m'engage par les replis des ruelles, y rencontrant I Tolentini, saint Pantaléon, des canaux pittoresques, des placettes animées, et j'aboutis à la Scuola San Marco ; j'y entre...

...A des carrefours étroits de canaux, deux petits ponts voûtés se croisent en équerre entre les murs serrés. Par dessus l'un, un laurier curieux penche et peuche pour mieux voir ses fleurs roses. Ainsi sont, en maints endroits, des femmes aux yeux clairs...

...Un jeu d'enfant consiste à figurer sur du papier un dédale de rues en lacis compliqué et de culs-de-sac imprévus. Un seul chemin

SAN MARCO EN PLEIN SOLEIL

par *Herbert W. Faulkner*

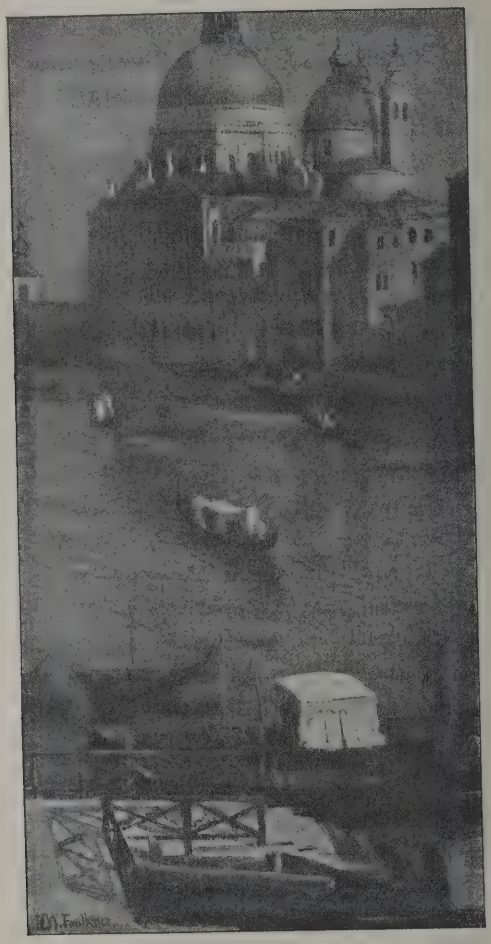
La Triade, 1904.

est libre, le découvrir est malaisé, depuis la porte par où l'on entre jusqu'à la sortie : j'y ai songé, à Venise...

...Costumes de Vénitiennes : Jupes rouges, châles croisés, jaunes à fleurs safran comme des voiles sur la lagune. Les cheveux haut dressés pour un diadème. Audacieuse allure, reines de l'Adriatique, elles, aux petits pieds si prompts. Mais mieux celles qui, graves, passives, portent noblement le long châle noir placé en pointes, par derrière, avec ses franges. C'est le vêtement pour toutes ressources : il découvre le cou un peu gras et promet la gorge, et il enserre, encadre, ou bien, devant le soleil, cache le visage. Manteau souvent souverain dont la frange par luxe chante la gloire des belles croupes

en mouvement de marche. Parfois haillon de pauvresse, où s'éplore l'effrangement hideux des choses trop usées...

Sur la lagune. — Départ par les eaux du matin, tendres et vi-



LE GRAND CANAL, par *Herbert W. Faulkner*.

La Triade, 1904.

brantes dans la lagune, au long des îles, fermées comme San Lazzaro et des rivages de sable plat, avec leurs ports de pêche, des ruelles sales ou des villas de bains de mer : Malamocco, S. Pietro in Volta et la populeuse Pellestrina. A des passages le Lido s'interrompt ; le vent

et la vague adriatiques font sauter ou bercent avec force le bateau. Dans le soleil, la joie du bleu à peine teinté de vert, nous atteignons Chioggia, après la navigation tortueuse pour éviter les fonds de sable que marquent, aussi bien que la rue des bouées, la couleur violette ou lilas sombre des eaux.

Chioggia, calme avec ses églises, traversée, le chemin de fer ramène en un pays de plaines fertiles et monotones, et par ce village, Adria, distant de la longueur d'une avenue ample de platanes, et par Rovigo jusqu'à Ferrare.

Ferrare. — J'imaginais une ville étroite, sombre, tragique, pourquoi ? tout le moyen âge le plus féodal : prêtres mystiques féroces, seigneurs sanguinaires, des rues pour embuscades le soir, entre de longs murs rouges sans fenêtres ou à peine une petite et grillée, des remparts sourcilleux, des églises crénelées, un château ruisselant d'horreur. Non ! en dépit d'une pluie forte d'orage bref, l'avenue souriante m'accueille, joliment provinciale sous ses platanes, par la porte large, cède à une rue ample de paisibles maisons bourgeoises ; rien de mon rêve, sinon, au centre, cerné de ses fossés, la masse en effet revêche, inébranlable, obstinée du vieux château à lourds créneaux avec tours épaisses et rouges. Enorme de tout son passé rude, il impose sa splendeur de mélancolique orgueil et l'on y verrait errer les ducs Alphonse ou Hercule, Lucrezia Borgia, ou cette Isotta :

> Car sur le même bronze où sourit Isotta,
> L'Eléphant triomphal foule des primevères...

ou Léonore, amie infortunée de Torquato Tasso : crimes, folies, turpitudes de domination et ivresse de sang ; — les temps entiers tiennent dans son aspect.

Façade très ornée de la cathédrale. Aperçu des cours hérissées, presque désertes et monotones, à coup sûr effarantes ainsi. Le marché. Palais dei Diamanti, collection de peintures bolonaises, ferraraises, rudes aussi ou d'effets par la vigueur. Légion bancroche des Garofalo, Dosso Dossi et des Barroche. Au palais, de nom prestigieux, Schifanoja, restes encore de fresques délicieuses où Francesco Cossa donne le souvenir presque de Gozzoli ou de Gentile da Fabriano ; même on songe un peu au Palais Riccardi à Florence...

Ravenne. — Ravenne est ville de ruines précieuses. L'architecture des primitives églises surgit à chaque tournant de ces rues de petite province inanimée, y formant un constant musée. Le roman des basiliques, plus ou moins vastes, les mosaïques vieillies, ternies, lentes précisent la beauté de Saint Marc avec la leur : un rêve de la pierre affleure, émerge. Au mausolée de Galla Placidia, en cet édifice exigu, très lointaines les mosaïques bleu-obscur approfondissent le songe que la voûte par sa courbe impose ; à Saint-Vital elles triomphent sur fond vert, chantent avec plus d'ampleur, bien que très frêles dans leur exactitude byzantine ; à Saint-Apollinaire, elles se rapprochent d'un goût plus proprement pictural, mais toujours simples et strictes ; et celles du Baptistère des Orthodoxes complètent l'impression déjà moins archaïque du mausolée.

L'aspect ruines est particulier si l'on se place au coin des rues où s'élève le double pan de murs du palais de Théodoric avec, derrière, la tour ronde, aux briques de même, de l'église Sant Apollinare nuovo. Aussi, — et plus — derrière le mausolée de Galla Placidia vers le dôme de Saint-Vital ; enfin, sur la place, derrière la cathédrale, avec son petit jardin central, entre l'église, l'archevêché, le séminaire et le baptistère, — ou bien en dehors de la ville, à la Rotonda, mausolée circulaire de Théodoric sous une coupole basse que compose un bloc seul de rocher.

A Ravenne, Dante a vécu ; son souvenir y réside, des rues portent son nom, celui de ses enfants. Le poète fiévreux, extatique ou furieux ici même s'est éteint et son simple tombeau, au détour d'une rue, arrête le songe solitaire longuement. Byron aussi y a passé, méditant d'agir, et s'y est, dans le désert des décombres, fébrilement agité...

André Fontainas.

Crépuscule de Hollande

Les canaux sont gelés. Il neige. Rien n'offense
L'intimité de la taverne recueillie :
Le curaçao, confit aux torpeurs des Antilles,
M'instille une philosophique somnolence.

Je suis seul, tout au fond du tépide silence ;
On n'y voit presque plus : aux carreaux embués
Je regarde les réverbères s'allumer,
Et sous le crépuscule errer des contingences.

Acagnardé dans la quiétude hollandaise,
Je songe aux soirs pareils où le bon Spinoza
Taillait patiemment un lemme de l'Ethique :

— Et l'horloge, attentive à ma paisible ascèse,
Selon le rythme expert des pipes de Gouda,
Déguste lentement l'heure métaphysique.

Théo Varlet.

Lumière intérieure

Ce monsieur a les yeux fermés.

Il est assis sur un grand fauteuil prétentieux : il se tient immobile, le torse déroulé et plaqué au dossier trop élevé de ce fauteuil prétentieux, les coudes posés en sphinx sur les bras du même siège, les jambes rigides terminées dans une chancelière opulente.

Ce monsieur a les yeux fermés — peu importe pour quelle raison : volontairement ou aveuglément ; cela n'offre aucun intérêt. Il reste immobile. Voilà déjà un long moment qu'il se trouve dans cette peu tragique situation.

Tout à coup, sans motif apparent, il commence à parler ; il n'a d'auditoire que les murs vieillis de la salle — les murs velus de tapisseries et autres tentures moins fabuleuses, les murs enrichis d'anecdotes peintes sans doute parce qu'ils n'ont pas bonne mémoire, peintes pour que demeurent aux murs les souvenirs, — et aussi le plafond sculpté, encore les meubles variés et nombreux. Ce monsieur commence donc à parler :

« Au-delà de ma nuit, dit-il avec conviction, au-delà de ma nuit, derrière ma nuit, hors de ma nuit. »

Après ces quelques mots énigmatiques, ce monsieur reprend la dignité du silence. Bientôt cependant il recommence à animer de sa voix la salle : comme un souffle de création, la parole actionne la puissance dramatique du lieu :

« La vibrante révélation de mon cerveau, sans nul doute. Voici que se prépare l'évidence : les points ardents se rassemblent ; d'où peuvent-ils bien venir ? et surtout comment cette foule inépuisable se concentre-t-elle peu à peu dans un espace si exigü ? Est-ce les raisons des phénomènes, âme éparpillée des choses ?

« Rare, unique bonheur de ce prodige ! Les points ardents, en cohorte, se concentrent...

Les ondes ardentes sans cesse se résument. Quelle synthèse ! Les

ondes se succèdent vers le milieu. Elles se meuvent si rapidement que mon âme secouée se fatigue comme le corps sur le navire placé lui-même au centre du tourbillon marin.

« Mes rondes d'hypothèses en vérification définitive !

« Et tourne mon invention favorable ! »

Epuisé sans doute par cette influence sur la nature de laquelle je ne suis pas encore plus fixé que vous, ce monsieur reprend pour la seconde fois la dignité du silence.

Plus brusquement encore il la rompt de nouveau :

« C'est la crise, du calme ! Ces griffes ardentes semblent se précipiter d'un plan toujours plus large, toujours plus élevé et plus large et mon cerveau se recoquille pour subir les attaques de l'erreur — eh oui, les épines de mes roses idéales. — Vraiment, qu'importe la personnalité de ces démons. Mon cerveau tout recoquillé — cela lui est assez facile — mon cerveau tout à l'heure sera griffé, harponné, possédé. Quand le plan qui toujours s'élève, d'où tombent les griffes ardentes, quand le plan s'immobilisera, les supplices tomberont plus vite, quittes de probablement .. l'attraction antithétique. Il va s'arrêter ce plan qui s'est élargi à la mesure de l'indéfini : oui, je vous affirme, à cette mesure. Les griffes s'allongent en flèches, vieilles rengaines d'enfer déduites d'une élucubration goétique, menaces du mal profond, vieilles rengaines d'enfer... — quel frémissant bavardage ; c'est fini ; je me suis repris. »

Une fois de plus, pour évidemment assurer cette paix reconquise, ce monsieur s'interrompt.

« Voici de nouveau les belles promesses paradisiaques ! C'est l'évidence qui crie : une pluie d'étoiles, comme des cris qui jailliraient de mon cerveau. Qu'il est profond, ce dit cerveau ! Comme il renferme des étoiles ! Ah ! mes étoiles fixes ! mais c'est l'aurore, tout s'immensifie. Comme mon cerveau est déjà immense !

« Au-delà de ma nuit, derrière ma nuit, hors de ma nuit. C'est l'évidence, le soleil sans nul doute. Quelle magnificence ! C'est la lumière au fond de ma nuit !

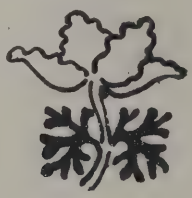
« Chœur des bossus : La ligne droite est peut-être au-dessus de notre bosse.

« Chœur des paralytiques : Le mouvement est peut-être au-delà de notre conscience. »

Ce monsieur a toujours les yeux fermés. Il se contente maintenant de rire : bonne science, pour un phosphène que de bruit. Bonne raison placide, pour une mourante vibration de ma rétine !

Et si j'avais appuyé de l'index sur la paupière supérieure, j'aurais vu, en bas, des ronds de feu, j'aurais vu la folie qui faisait des ronds de feu dans le noir profond de mon ignorance.

Pierre Jaudon.



Musique au Parc

(Fragment.)

Chut !... L'heure s'endolorit de soir... écoutez...

Cette musique blonde et fine qui s'emmêle
Fait flotter sur le soir ses gammes de dentelle
Et apporte du parc des bouffées de senteurs.
Elle s'est parfumée en passant sur les fleurs ;
On dirait des boucles blondes qui s'échevèlent...

Les parfums nous caressent l'âme et l'on chancelle
Sous les chaleurs très douces de Juin, sous les bois.
...On est très bien, car on dirait que contre soi
L'on serre une poitrine très chaude de femme.

Voici la lune qui plaque ses lames
Au tapis velouté des pelouses... Viens voir
On dirait qu'avec sa houppe blanche, ce soir,
Doucement, elle poudrederize les choses...

. . . . . .

Je suis aimé, pourtant je suis morose...
J'ai peur de tant de joie, je suis fou, mon esprit
Torture mon âme et je souffre comme si
J'avais fait pleurer une amie très douce...

Le ciel module sa mélodie bleue dans l'air...
Et les fontaines des flûtes aux pleurs si clairs,
On dirait qu'il y coule de la lune...
Sur les vagues frisées aux bassins, une à une,
La musique a l'air de courir sur l'eau...
Les couples d'amoureux semblent sous les ormeaux
Se promener sur des pelouses de musique...

. . . . . .

Mais voici... l'harmonie agonise, angélique...
Les violons encor ont l'air, au fond du ciel,
D'entrelacer des arabesques de pastel...
...Silence !... La musique, écoutez, s'évapore...
Elle est finie !... mais on dirait l'entendre encore...

Maurice Raynal.

Aphorismes sur la Guerre

1

On peut regretter que la France vaincue n'ait pas eu le machiavélisme d'imiter l'Autriche et de s'associer avec l'Allemagne victorieuse.

2

A certaines heures, je pense que M. Clémenceau avait raison, et que le ramassement sur soi corroboré d'une entente cordiale avec l'Angleterre et l'Italie, nous eût mieux convenu que les aventures coloniales (Tunisie, Tonkin, Madagascar, etc.) et l'alliance russe.

3

Mais, comme dirait M. Léon Bloy, *ce qui est fait est fait*. La politique est une partie d'échecs : un plan médiocre, auquel on se tient, demeure préférable à pas de plan du tout.

4

Etant toutes des explications puériles du mystère métaphysique, les grandes religions se valent. « C'est kif-kif bourrico ! » comme disait Sarcey. Il serait donc infiniment désirable qu'un accord international supprimât les missionnaires chrétiens en Asie. D'autre part, nous avons dépensé des centaines de millions pour conquérir des territoires indo-chinois, et il s'agit maintenant de garder ces conquêtes.

5

La prétendue bonne société du continent européen, ses salons et ses publicistes sont responsables de cette alliance anglo-japonaise qui est un malheur pour l'Europe et pour les Blancs : on a, depuis une trentaine d'années, implanté peu à peu dans le cerveau de tout citoyen anglais la conviction que la Russie menace sérieusement les Indes

où, de fait, elle serait aussi mal reçue par les indigènes que par les Anglais. Les fantaisies boudhistes du Prince Oukhtomsky ont aussi contribué à la catastrophe.

6

Comme me l'écrivait l'orientaliste allemand Martin Hartmann, « en Asie il y a place pour tout le monde, sans se gêner les uns les autres ».

7

Dans l'Indo-Chine, nos amis les Anglais doivent préférer le voisinage de gens tels que nous, tranquilles par la force des choses, à celui des Japonais ambitieux, prolifiques, et animés d'une chimère.

8

Nos amis les Américains du Nord vont se payer à tire-larigot des cuirassés de 16, 17, 20.000 tonnes, et, dans vingt-cinq ans, si ça leur plaît, ils disputeront aux Anglais eux-mêmes l'empire des océans. Donc, aux Philippines, ils ont beau jeu. Mais notre cas diffère, en Indo-Chine et au Tonkin.

9

J'entends les Anglais et les Américains du Nord me dire en ricanant : « Bah ! quand ces Japonais nationalistes, xénophobes et férus de panmongolisme feront mine de galvaniser la Chine et la race jaune contre nous-mêmes, nous aurons toujours le loisir de couler leurs bateaux et de calmer leur ardeur. En attendant, ils sont nos bons domestiques. »

10

Les Japonais sont admirables.

11

On peut déplorer la grande pensée de M. Hanotaux, l'adhésion française au *veto* russo-allemand qui frustra le Japon de son butin, en 1895. A cette époque, les Japonais couraient au combat en chantant la *Marseillaise* ! Mais, comme le répéterait M. Léon Bloy, *ce qui est fait est fait*. Nous avons intérêt, maintenant, à ce que les circonstances qui nous refroidirent nous-mêmes tant de fois assagissent à leur tour nos excellents confrères d'Extrême-Asie.

12

Les phrases sur le manque de chevalerie, les attentats au droit des gens, les actes de férocité, sont des billevesées. A la guerre, tout estpermis, tout est même recommandé. Les Cosaques ne feront pas de quartier demain. Il n'y a que la force et la victoire qui comptent. *Gloire aux vaincus* est une ânerie.

13

La guerre ennuie moins que la paix. On bâille à songer qu'on râlera dans son lit, entouré d'atroces bourgeois.

14

Rien de plus agaçant que les tirades sur la liberté et le despotisme la barbarie et la civilisation. C'est aussi bête que les dissertations sur le Pessimisme et l'Optimisme, le Bien et le Mal.

15

Le scepticisme quant aux formes de gouvernement paraît opportun. La plupart se valent, étant ridicules ; et l'anarchie serait pire.

16

Si ça continue, la guerre russo-japonaise portera de nouveau, en France, vers le « nationalisme » et la « réaction » des esprits fiers que l'incident Dreyfus avait séparés de leur milieu.

17

Il y aurait un volume à écrire pour l'autocratie russe contre les gouvernements soi-disant supérieurs. On trouverait beaucoup à objecter, même en faveur du Sultan.

18

La difficulté vaincue magnifie les entreprises russes. Il semble rationnel que les Moscovites se frayent enfin une issue hors de leurs glaces. Et le Transsibérien, *beau* résultat d'un effort colossal, mérite de vivre.

19

La fraternité universelle n'est ni possible, ni désirable. Les Européens, les Blancs doivent s'unir non pas pour désarmer, mais pour défendre leurs positions en Afrique et en Asie contre les Jaunes et les Verts, contre le Panmongolisme et le Panislamisme.

20

Si l'Empereur d'Allemagne se pose demain avec une franchise absolue en Chef des Européens, les Français et les Anglais devront bien réfléchir avant de lui refuser leur concours.

21

Evidemment, la prétendue bonne société russe affiche une impertinence détestable, et nous ne voulons pas de moujiks à Constantinople ; mais en Asie, en Extrême-Orient, si les Russes n'existaient pas, il faudrait les inventer.

22

Qu'ils en aient ou non pleinement conscience, les Russes sont les champions des Blancs contre les Jaunes, de l'Europe contre l'Asie réveillée.

23

Tout Français, tout Blanc du continent européen qui souhaite le triomphe des Jaunes contre les Blancs, des Asiatiques contre les Européens, des Japonais contre les Russes, est un pauvre idiot.

Edmond Fazy.

Paris, ce 13 février 1904.

Gravure sur bois de *Jeanniot.*

UN SUICIDE

A gente amie s'est assise sur mes genoux.

— Raconte-moi quelque chose de joli et j'embrasserai ta bouche qui parle harmonieusement.

— Petite âme, petite amie, si je pense à quelque chose de joli, c'est à tes yeux, toujours.

Ses lèvres pressent les miennes.

— Je suis, murmure-t-elle, ta Muse-bébé, mais je fuirai tes genoux et tes cheveux blonds, si tes lèvres ne veulent parler.

Puis elle dit tout bas à la petite chienne qui aboyait :

— Chut, Loulou ! Chut !

« Je suivais, par une belle soirée, le sentier qui domine la sauvage vallée de l'Isar, aux environs de Munich. Je sortais de convalescence et pour la première fois depuis bien longtemps, j'étais à la campagne. J'avais retrouvé la santé, je retrouvais la nature, une autre amie toujours aimée, fraîche et verte, en sa délicate parure de printemps. Les formes me semblaient nouvelles, les couleurs originales, vues pour la première fois ; toute la gamme verte, du ton le plus violent à la note la plus exquisement pâle et douce, disait l'hymne du renouveau, joyeux comme le premier cantique de l'alouette éperdue de lumière.

« Les prés, les arbres, les forêts murmuraient : renaissance. L'Enfant Nature souriait en son berceau de verdure nouvelle.

« Je rencontrai une jeune fille, menue, fluette ; jamais depuis lors je n'en vis d'aussi gracieuse, des yeux très grands, limpides comme des gouttes de rosée diamantées par le soleil levant, bleus comme la robe divine de la Vierge Marie, exprimant la mélancolie sans espoir d'une âme mortellement blessée. Elle ne pleurait point ; mais son regard était caresse et larme. Près d'elle bondissait, folâtre, une

petite chienne qui roulait sur le sol sa toison frisée, lançait de clairs jappements, mordillait quelque brin d'herbe, poursuivait une mouche, pleine de vie, de gaîté, de sève jeune. Sa maîtresse avait environ dix-huit ans. Elle allait, foulant la minuscule forêt de gazon, sans voir la joie de la terre, sans goûter l'éclat de la lumière, sans entendre les appels ni les rires des oiseaux, et l'on devinait son âme indifférente à l'extérieur, enfermée en son désespoir comme une larve en son cocon gris.

« De loin, je la suivais, ému, attiré par je ne sais quelle sympathie amoureuse pour ce jeune corps à son printemps aussi, mais dont la sève était engourdie par l'hiver de la souffrance. Elle disparut derrière le feuillage-enfant des arbustes, dont les branches fines s'inclinaient sur elle, comme amoureuses, pour caresser son visage, communier avec ses lèvres ou un baiser furtif. Elle disparut.

« Je l'oubliais. J'étais guéri : une joie soudaine m'envahit, joie égoïste, folle, féroce ; je sautais, je criais, je bondissais sur l'herbe, dont je mordais les tiges. Et tout mon être vibrait en une jouissance intense, en une orgie de sensations, les sens délicats encore frappés à nu par l'archet puissant de la nature. Je me mis à courir, en hurlant, dans ma volupté brutale.

« Là-bas, devant le bois sombre des sapins, dominant l'Isar tumultueux à cent mètres sous ses pieds, au bord de l'abîme, elle regardait. Un dernier geste au ciel, un adieu désespéré à quelque illusion-fantôme, elle s'élançait dans le vide.

« L'Isar roulait brutalement ses ondes vertes ; et dans leur fracas, je crus percevoir le ricanement de la Mort.

« Sur le bord du précipice la petite chienne pleurait désespérément, avec des appels déchirants, des cris rauques.

« Le ciel était bleu, la terre éblouissante de verdure printanière sous la pluie des rayons solaires ; les oiseaux semaient dans l'air leurs cantilènes et l'écho répétait les aboiements éplorés de la petite chienne. La Nature était en fête, ce petit être en deuil.

« J'en eus pitié et l'emmenai de force ; elle est là, elle écoute et me lèche la main. »

— Petite âme, petite amie, notre Loulou frisée est souvent triste, au bord de l'eau.

MEILLAC.

UN RAVIN DANS LES FAUBOURGS DE NAGASAKI.
(d'après un croquis de M. de la Jaline.)

Aquarelles Japonaises [1]

MADEMOISELLE MYOSOTIS

(Suite)

Jeudi.

Après une inspection des boutiques où s'étalent des porcelaines exquises, des cloisonnés merveilleux, des boîtes de laque poudrées d'or, des monstres fantastiques et des armures de vieux guerriers, un djin m'emporte vers Osuwa à travers les ruelles étroites et grouillantes de Nagasaki.

Je monte les grands escaliers du temple. Tout en haut, sur les nattes du sanctuaire, un Nippon est à genoux. Il frappe dans ses mains pour chasser les mauvais esprits et murmure d'un ton monotone des confidences à Amaterasu. Tandis que je le regarde avec curiosité, sans ressentir aucune émotion du voisinage de la divinité, un autre Japonais arrivé, habillé à l'européenne, celui-là, avec des souliers jaunes, un plastron irréprochable et un lorgnon. Lui aussi se prosterne,

(1) Voir la *Plume* du 15 février.

frappe dans ses mains et marmotte d'incompréhensibles objurgations. Il est d'un comique achevé. Non, vraiment, ce n'est pas possible qu'un homme si correctement habillé croit à la déesse Amaterasu, la vieille grand'mère des mikados ! Pourquoi pas alors à Kwannon, à Benten et à toute la mythologie bizarre qui fleurit dans les bois du Japon ? Un homme qui a presque l'air d'avoir fait ses classes, à qui l'on donnerait un diplôme d' « intellectuel » sur la coupe de son habit !... Sa prière finie, il va manger des gâteaux.

C'est ainsi que tout finit au Japon, et voilà pourquoi ce peuple est si gai.

En sortant du temple, à gauche, on débouche sur une petite esplanade où la Donko-tchaya fait face à un bassin d'eau limpide qui sourit parmi les rocailles, sous les grands arbres verts. Elle est bien déserte cette Donko-tchaya où fleurirent les amours conjugales de Chrysanthème et de Loti. Un vieux Japonais, tout chauve et tout ridé, serre dans ses bras déchiquetés un marmot à peine né, espérance de sa race, et les petites nésans appellent le passant d'un air de disette. Dans le bassin, un maigre jet d'eau soupire une chanson monotone ; les crapauds dorment sous la mousse et les capillaires.

Au tournant d'un sentier qui grimpe sous les beaux ombrages, deux mousmés m'assaillent et m'entraînent presque de force vers une table où je suis obligé de boire de la limonade et de manger des « brivas », sorte de nèfles sucrées et juteuses. Elles sont gentilles, ces minuscules esclaves ; elles m'entourent de soins délicats, et c'est avec un regret réel que je réponds aux gracieusetés qu'elles me débitent par un navrant : « *Wakarimasen*, je ne comprends pas ». Ah ! vraiment, comme c'est ennuyeux, il ne comprend pas ! disent petites moues désappointées ; et vite, pour me consoler, elles vont chercher des roses qu'elles piquent à ma boutonnière.

Il y a des arbres séculaires dans le bois sacré d'Osuwa. A leurs pieds, de jolis groupes d'enfants jouent dans l'herbe folle. Une petite fille, en m'apercevant, croise pudiquement sur sa gorge son kimono entrebaillé. Je redescends derrière le temple dont une « vue cavalière » me révèle la disposition rectangulaire dans une double enceinte de palissades. Rien de curieux, rien d'original.

Après avoir gaspillé une douzaine de flèches sous l'œil bienveillant d'Onami-San, je reprends le chemin du Maruyama. Voici une maison de bains. Baignoires européennes. Une mousmé vous savonne des pieds à la tête sans se laisser effaroucher le moins du monde par votre académie.

MOUSMÉS

(*Le taïko*) (*Le tsoudtsoumi*) (*Le chamisen*)

Frais et dispos, je vais chercher Z... et nous montons ensemble à la Haruwo-Kaya. C'est le rendez-vous des invités à la petite fête nipponne de ce soir. Nous écoutons les sons mélancoliques d'un chamécen sur lequel s'essaie une main inexpérimentée, et nous absorbons des tasses de thé en compagnie d'Harouko, délicieusement peinte, qui se dispose à partir pour un autre concert.

Voici deux des invités. Nous allons les rejoindre et nous nous trouvons en présence de Komomo-San, la plus exquise des maïkos. Dix ans à peine ; un petit minois de chat très drôle, dont les grands yeux, un peu obliques, manifestent à chaque phrase incomprise un adorable étonnement. Elle est jolie, très minusculement jolie, avec une pointe de malice moqueuse dans le retroussis de ses lèvres et de ses longues paupières, dans le caractère idéalement japonais de sa mignonne figure. Dans dix ans elle sera hideuse, ou bien elle réalisera le type parfait des peintures d'Hokousaï et d'Outamaro, des vieilles enluminures de porcelaine, suivant que ses traits se seront épaissis ou allongés. Aujourd'hui, elle a le charme d'un bibelot d'étagère, d'une œuvre d'art raffinée.

Komomo porte sous son bras une boîte de masques. Elle marche lentement, traînant avec nonchalance ses socques sur le pavé, comme si un pareil effort de déplacement fatiguait beaucoup sa précieuse petite personne. Nous lui tendons la poignée de nos cannes pour gravir une pente, et elle se laisse tirer.

Au-delà des premières tombes du cimetière de Nagasaki, sur le flanc d'une colline, parmi les arbres verts, se cache la tchaya d'Hosteï. C'est là que le festin se prépare. Nous trouvons à la porte deux guechas : Aïské-San, déjà nommée, et Minneko-San, un peu plus fraiche, mais sans grande finesse de traits.

A la tchaya, plongeons cérémonieux de la propriétaire et des nésans. On nous introduit dans une grande salle nattée, où six bougies montées sur de hauts chandeliers répandent une lueur lamentable de service funèbre. Il y a par terre des coussins de cuir à l'usage des invités. Sur un des côtés de la salle un balcon disparaît à demi dans la nuit bleue. Nous y apercevons des silhouettes exquises, de délicieuses robes de mousmés. Ce sont encore des guéchas et des maïkos invitées pour la cérémonie. Elles s'avancent et nous saluent. Les petites maïkos sont idéalement mignonnes et une des guéchas laisse flotter un sourire d'une mélancolique douceur sur un visage presque européen. Où donc ai-je vu cette expression rêveuse et tendre ? Sur les traits de quelque madone, dans le jour discret d'un tableau des

vieux maîtres?.. Me voilà soudain pris d'un caprice pour cette créature énigmatique, si japonaise par la coquetterie de la coiffure et du kimono fleuri, presque virginale par la grâce du sourire et la pureté du regard. Elle a une manière si pudique de s'incliner pour une révérence, un son de voix si mélodieux pour répondre le « oui » japonais : « *Sodeska* — vraiment, c'est ainsi », aux questions qu'on lui pose.

— Elle s'appelle Rouriso — Mlle Myosotis — me dit un de mes camarades qui vient d'arriver. Elle a dix-sept à dix-huit ans. Elle a été, il y a deux ans, la Chrysanthème d'un petit mariage d'aspirant. Elle avait su inspirer un vif enthousiasme à son époux momentané. Les libéralités de ce jeune illusionné lui ont permis d'étudier la guitare et d'obtenir le brevet de guécha. Après l'heure cruelle de la séparation il lui envoyait encore des cadeaux, qu'elle l'avait déjà oublié dans les bras d'un commis de magasin.

Voilà qui me dépoétise singulièrement cette idéale créature. Tant de perversité sous un si doux sourire ! Chimène, qui l'eut cru !... Pourquoi pas, après tout? Nous ne sommes pas en Occident. A Nagasaki, il n'y a pas là matière à scandale. Cette enfant est peut-être un pur foyer d'innocence japonaise.

Elle est allée reprendre sa place au balcon, et sur le fond sombre des grands arbres, étoilés des lumières de Nagasaki, se profile vaguement sa robe blanche, son visage souriant, le camélia qui tremble dans ses cheveux noirs.

Arrivent tous les invités, des gens sérieux, des barbes grises, des pères de famille, voire même des officiers supérieurs. Ils apportent un léger parfum d'anachronisme. Il n'y a que les cœurs jeunes qui soient capables de tressaillir d'un enthousiasme pur et désintéressé pour deux beaux yeux entrevus au passage, la main effilée de Peau-d'Ane ou le petit pied de Cendrillon. Mais malheureusement on est toujours tenté de croire que les cœurs jeunes battent dans des poitrines de vingt ans. C'est un préjugé, source de nombreuses erreurs. Mais que celui qui n'en a jamais subi l'influence, me jette la première pierre.

De nouvelles présentations ont lieu. Kiyoko-San, encore une petite perle de japonerie, dans le goût de Komomo, nomme successivement toutes les mousmés, avec un accent des plus drôles, pour mieux se faire comprendre. Puis on s'assied en rond, qui sur les nattes, qui sur les coussins de cuir ; guéchas et maïkos à côté de

leurs amis d'élection : ceux qui leur ont apporté le plus de bonbons, de fleurs artificielles et de petits flacons d'odeur.

Voici le dîner. Le cercle s'élargit, s'ouvre, se transforme en fer à cheval. Les chandeliers mortuaires éclairent l'arrivée des petits plateaux laqués, qui sont en nombre égal à celui des convives. On en dépose un devant chacun de nous. Ils sont chargés de petits bols fermés par des couvercles, contenant de mystérieux bouillons où flottent du poisson, des algues, des œufs ; des soucoupes où s'étalent une omelette à la gelée de pommes, du poisson cru à la sauce piquante sur un canapé de céleri — une friandise japonaise —, des fruits verts au vinaigre saupoudrés de sucre, etc... Deux petits bâtons constituent toute l'argenterie. Dans des flacons de porcelaine dort le sake, eau-de-vie de riz, boisson ordinaire des Japonais.

Les mousmés circulent d'un convive à l'autre, babillant, riant de notre gaucherie à manier les petits bâtons, aidant le service, s'arrêtant parfois à côté de l'un de nous pour lui verser du sake chaud dans un verre minuscule. La politesse vous oblige à boire et à présenter immédiatement votre coupe à votre voisine. Elle boit après vous, vous tend de nouveau la coupe et il faut boire encore. Il est difficile dans ce pays d'avoir des secrets l'un pour l'autre, et je connais bien des jeunes filles de France et de Navarre qui prétendent avoir le cœur sur la main, et qui hésiteraient à le mettre du premier coup dans le verre de l'ami d'une heure, même le plus charmant. Je dois reconnaître à la louange de Kiyoko-San, Rovitzo-San, Commiko-San, etc., que je n'ai rien vu dans le fond de leur petit cœur jaune qui ne fut absolument avouable... au Japon.

Komomo est très accaparée depuis le commencement du repas. Je lance des regards saturés d'effluves magnétiques à Rouriso, qui s'oublie parmi les madrigaux d'un vieil ingénieur chauve. Enfin, la voilà. Nous échangeons le saké ; je la retiens une minute. Elle ne s'est pas plus tôt envolée, me promettant de revenir, que Minneko-San s'empare de sa place. Elle a une passion pour moi, cette guécha joufflue. Avant le dîner elle minaudait et me faisait des agaceries ; maintenant elle se frotte voluptueusement contre mon coude avec des allures d'angora.

— Si vous saviez, ô Minneko, quelle influence particulièrement harmonieuse vous exercez sur mes nerfs ! Je ne puis pourtant pas vous dire que vous m'excédez. Ce serait un vrai scandale au milieu d'une société si polie. Grattez votre chamécen, flirtez avec votre guitare et laissez-moi considérer d'un œil mélancolique Mlle Myo-

sotis dont le béat sourire répond actuellement aux galants discours d'un officier du commissariat. Elle a l'air idiot pour l'instant, ma chère Rourisô. On dirait qu'elle comprend et qu'elle met son visage à l'unisson des fadeurs qu'on lui débite. Telle Mademoiselle de Fontanges « belle et bête comme une statue ». Ah mon Dieu ! est-ce que je serais jaloux par hasard ? Seigneur, préservez-moi de cette calamité jaune !

Quelques sons discordants ont déchiré l'air. Allons, c'est au Japon comme en France. Les artistes tiennent à préparer les oreilles de leurs auditeurs par un déluge de fausses notes. Cela donne au concert la saveur d'un sirop après un verre de fiel, la douceur d'un baume sur une blessure, du calme après la tempête. — *Suave mari magno turbantibus...* — je m'égare ; revenons aux guéchas. Elles se sont assises toutes les quatre au fond de la salle. Devant elles, les maïkos armées de leurs tambourins. Rien de plus gracieux qu'une Japonaise qui joue de la guitare en toilette de cérémonie. Ce groupe, à peine éclairé par les pâles chandeliers, a le charme d'une vision mystique, d'un rêve de féérie. La musique étrange et plaintive, si différente de nos conceptions occidentales, contribue encore à vous arracher au sentiment des choses ambiantes, à vous emporter dans une planète d'illusion. A travers le déroulement monotone et douloureux de la légende japonaise, je suis une légende plus douce, illuminée par deux beaux yeux souriants ; et quand les quatre maïkos jettent leur dernier cri de désespoir, en faisant au public une révérence des plus polies, je m'aperçois que je n'ai pas cessé de regarder Rourisô. Elle donne la becquée à un débris d'explorateur dont tous les soleils du globe ont brûlé la figure et dévasté les cheveux. Elle boit dans son verre avec une grâce d'idylle. O mœurs suaves, ô naïveté enchanteresse, ô enfantillages exquis du Japon ! Vous eussiez amené le sourire sur les lèvres de Schopenhauer, de Spinoza et de Jérémie.

A côté de moi, l'immense Z... qui lui du moins n'a que vingt-deux ans, partage ses « fiwas » et son verre avec la minuscule Tommiko. Elle s'appuie sur lui avec une gentillesse de toute petite sœur, et il ose à peine la toucher de ses rudes mains, comme un bibelot trop délicat, comme un vase fragile qu'un éventail briserait en l'effleurant. La paternité ne l'a pas encore habitué à manœuvrer des créatures aussi microscopiques ; il a l'air délicieusement maladroit. Les guéchas ont repris leurs places à côté des convives, la fidèle Minneko-San auprès de moi. Elles ont attaqué en chœur une complainte lamentable, tandis que les maïkos exécutent des pas compliqués et d'une grâce sin-

FÊTE DANS UNE TCHAYA NIPPONNE.

d'après un croquis original.

gulière sur leurs grands socques de bois. Komomo, vieille danseuse, au courant de tous les secrets du métier, obtient un vif succès d'estime. Elle joue adorablement la pantomime de la déesse des courtisanes ; puis les quatre maïkos tourbillonnent dans des flots de gaze, tandis que nous savourons la dernière friandise du festin : le *skiaki* C'est du poulet sauté au saké. On le fabrique sous nos yeux dans une vaste casserole, puis les nesans l'apportent dans de minusules soucoupes, avec des petits bâtons.

Les danses sont terminées ; quelques tasses de thé arrosent la fin du souper, et l'on organise avec ces demoiselles des projets de réunion, tandis que Rourisô et Tommiko entr'ouvrent leurs manches pagodes, et que leurs voisins empressés leur rafraîchissent à grands renforts d'éventails le dessous des bras.

Cette ventilation semble être pour elles une source de voluptés sans bornes.

Il est dix heures. Les mousmés nous accompagnent jusqu'à la porte, où il nous est enfin permis de remettre nos souliers. Puis elles se confondent en interminables révérences de menuet, et nous nous éloignons au clair de la lune, tandis que j'entends encore résonner à mon oreille la voix calme de Rourisô : « *Sayonara !* », et que je sens sur ma main l'impression de la petite main douce et fine qu'elle m'a tendue. Un boy, armé d'une lanterne de papier colorié, éclaire notre marche dans les sentiers pierreux, le long des tombes du cimetière, jusqu'à l'entrée du Maru-yama.

Samedi.

L'ombre de Rourisô est passée dans mes rêves. Je songe encore à elle ce matin pendant mon quart solitaire, en regardant Nagasaki que le soleil presque vertical ensevelit dans une torpeur de lumière et de chaleur. A peine débarqué, je prends le chemin du Maru-yama. Sur la porte du logis, j'aperçois Y... et le grand Z... qui m'appellent à grands gestes de bras. L'invitation était inutile ; comme le bon La Fontaine, « j'y allais. »

Rourisô est assise sur une natte. Elle s'avance avec le plus sucré des sourires, mais..... la lumière du jour trop crue ne conserve pas à ses traits la douceur de l'image que je cultivais pieusement depuis avant-hier. Le fard n'est plus là pour « réparer l'irréparable outrage » de la race. Il y a une légère nuance de jaune sur le front. Les pommettes sont dures. La paupière inférieure est nue. Je cherche en vain ces longs cils qui donnent une expression si tendre-

ment voilée aux regards des madones. Par hasard, j'aperçois Aiské, blottie dans le fond de la salle, qui nous examine de ses yeux ronds stupides, à fleur de tête. Un frisson me glace. Sous les traits encore frais de Rourisô, j'ai vu se dessiner le squelette, l'ébauche de la face de grenouille de sa sœur. Et puis un grossier kimono gris rayé de noir a remplacé la robe aérienne de la guécha. Rourisô, très débraillée, serre sur sa poitrine ambrée le *mousko* d'Aiské, un hideux marmot jaune qui a l'air de téter. Cette transformation de mon idéal en nourrice abaisse de 25 degrés la température de mon enthousiasme. Que je sois militaire, ce n'est pas douteux, mais je n'ai pas encore les goûts d'un sapeur.

Cependant, il m'en coûte de laisser sitôt s'envoler ma chimère, de jeter mon sonnet au panier avant de l'avoir fini. Après tout, il est si amusant, ce vieux père de l'ingénue, qui pressent une bonne affaire et me fait des courbettes de balancier articulé. Et la mère, horrible sauvagesse, à l'épiderme de parchemin froissé, qui m'enveloppe du rictus funèbre de ses dents laquées de noir ! Elle est à plat ventre ; et je cherche en vain dans sa hideuse grimace d'obséquiosité un reflet de la grâce enfantine de la guenon.

Z... qui ne se rend pas compte du travail de décomposition qui se produit dans ma cervelle, et dont le dilettantisme trouve un secret piment à la conception d'une petite intrigue japonaise féconde en croustillantes perspectives, vante paternellement les agréments physiques de Rourisô, propose des combinaisons, parle même d'une invitation pour le soir. Il amènerait Komomo. Sous le couvert de cette ruse innocente, il compte se procurer le spectacle délicat d'une passion ridicule. Oh ! ce serait délicieux dans un pareil cadre : la petite comédie usuelle, les balbutiements de l'amour timide, les aveux discrets accommodés à une sauce nipponne, les déclarations incendiaires entre un petit bol de bouillon d'algues et une soucoupe de poisson cru, les savantes batteries et les cheminements pour s'emparer d'une place qui ne demande qu'à ouvrir ses portes. Comme tu t'amuseras, n'est-ce pas ! Et moi donc !... Malheureusement, j'ai passé l'âge où l'on raffole des poupées ; et — croyez-moi si vous voulez — la sévérité de mes principes n'a d'égale que l'austérité de mes mœurs. Toutefois, comme il a été reconnu par les meilleurs esprits de l'antiquité que l'existence est une comédie, je ne vois pas pourquoi nous ne la jouerions pas un peu. Il faut exploiter les mines quand on les trouve ; et nous allons rire pendant huit jours en nous parfumant d'idylle, ce qui vaut bien le corylopsis du Japon, même à Nagasaki.

Essayons donc d'une invitation. Rourisô ne demande pas mieux ; nous viendrons la prendre à six heures. Il s'agit maintenant d'avertir Komomo. Nous trouvons cette aimable personne dans la boutique paternelle, où elle vend des cigarettes, des cigares, du tabac de toutes les provenances et de toutes les saveurs, depuis le manille parfumé jusqu'à la soie blonde destinée à bourrer les minuscules pipes japonaises, en passant par le capiteux *pyoneer-brand* et le féminin *birds'eye*. Komomo est en négligé d'intérieur. Vêtue d'un kimono sombre, elle vaque aux soins du ménage et s'agite sur ses grands socques, un arrosoir gigantesque à la main. Sa nuque porte la trace de la peinture blanche qu'elle y disposa hier soir. Sa figure est décolorée, mais elle conserve une fraîcheur enfantine. Komomo n'a pas encore eu le temps de jaunir. Contrairement à la plupart de ses congénères, elle reste délicieusement mignonne, même quand elle n'y pense pas.

Komomo a l'esprit tourné à la raillerie. Elle nous fait cruellement sentir l'insuffisance de notre langage par des éclats de rire désordonnés fort argentins, et par l'emploi multiplié de la locution : *Wakarimasen*, accompagnée d'une moue adorable. Aussi nous l'abandonnons à ses occupations dès que nous sommes assurés de son concours et de son bon appétit.

Une visite au bazar s'impose. Nous y rencontrons G... Il renonce à un souper fin qu'il avait projeté ce soir avec une amie pour venir partager le nôtre. Il nous quitte pour aller distiller cette amère pilule à l'ariane en question. Elle n'est pas tout à fait du même monde que nos deux guéchas. L'amener serait l'exposer à un affront. Le petit monde nippon est si formaliste, d'une politesse si cérémonieuse ! Nous aurions une scène de dignité blessée, de façons dédaigneuses et de manières affectées, peut-être un silence funèbre, certainement un froid d'iceberg. Les difficultés de la langue nipponne abaissent déjà suffisamment le thermomètre de nos rapports. N'allons pas chercher d'autre réfrigérant.

Nous achetons de grandes épingles à cheveux ornées de fleurs artificielles, de minuscules flacons d'odeur venus en droite ligne de chez Gellé frères, et de petites broches où des papillons de papier déploient des ailes en imitation de pierre précieuse. Munis de ces somptueux présents, nous revenons chez Komomo. Elle arrive du bain. Sa toilette n'est pas faite, mais qu'à cela ne tienne. Attendez une minute. Elle va chercher une boîte de laque divisée en nombreux tiroirs pose un miroir sur la boîte, s'agenouille devant et plonge à plusieurs reprises un peigne d'écaille dans ses beaux cheveux lus-

trés. Puis elle tire des compartiments des pinceaux, de petits pots de peinture, une soucoupe-palette, une éponge, tout un arsenal d'aquarelliste. Attention ! elle promène légèrement son éponge sur ses joues fines. C'est la préparation de la teinte plate. Puis, avec deux bâtons, elle puise un peu de peinture blanche, l'écrase dans la soucoupe. D'un pinceau discret elle blanchit son menton, ses joues, son nez, son front. Avec l'éponge elle adoucit la teinte. Un trait léger de noir pour allonger les sourcils, une goutte de rouge sur la lèvre inférieure qui s'avance dans une petite moue indescriptible, et c'est fini. Elle ramasse ses ustensiles, fait claquer ses tiroirs, nous adresse une belle révérence et disparaît avec son meuble pour aller achever sa toilette intime de l'autre côté de la cloison, troquer sa robe trop simple contre un beau kimono de soie brodée.

Je vais chercher Rouriso. Elle serre toujours avec passion l'inévitable mousko sur son cœur. Elle le remet entre les mains d'Aiské, installe sa boite à toilette, et renouvelle les expériences artistiques de Komomo sur une figure moins fraîche. Puis, avec une candeur toute japonaise, elle se déshabille et se rhabille des pieds à la tête, tout comme si elle était dans la solitude de son boudoir. Père, mère, frère et sœurs ne paraissent s'intéresser nullement à ce spectacle. Une longue habitude a émoussé leur sensibilité esthétique. Pour moi, non encore initié, j'y trouve le piquant d'un trait de mœurs significatif, mais non les impressions plastiques que j'étais en droit d'espérer. Rourisò ne détrônera pas la Vénus de Milo. Elle a les membres grêles, la gorge piriforme, un manque complet de grâce et d'harmonie dans les proportions et les mouvements. Quand elle a recouvert ses formes nipponnes d'un léger pagne — pour la pudeur —, d'une chemisette à col de velours rouge, puis du kimono bleu de ciel printanier, semé de fleurs indécises et d'oiseaux vaporeux, elle est infiniment plus agréable, elle est même jolie. Il me semble que je me réveille d'un cauchemar.

Komomo déjà prête est arrivée. Nous partons tous ensemble. Les mousmés marchent à côté l'une de l'autre en babillant, d'un air digne et très réservé. Elles vont lentement, d'une démarche d'enfant qui tente ses premiers pas, les pieds en dedans, comme il convient à des Japonaises de distinction. Les socques font un bruit métallique sur le pavé. Elles sont décidément très amusantes, ces deux poupées. Mademoiselle Myosotis a un pain à cacheter blanc au milieu du dos, parmi les solitudes bleues de l'étoffe, ce qui prouve d'une indiscutable manière qu'elle est d'origine aristocratique.

Chemin faisant, elles s'emparent avec la plus féminine indiscrétion, des boites de carton que nous portons sous le bras. Il faut voir ce qu'il y a dedans. Komomo examine les épingles, et — chose étonnante — ne les pique pas immédiatement dans sa chevelure.

A Hooteï, nous nous installons dans la même salle qu'avant-hier, près du balcon. Le soir descend sur Nagasaki, mêlant son ombre aux petites fumées bleuâtres qui flottent sur les maisons grises.

Rouriso et Komomo entament une partie de cartes. Ces cartes minuscules sont couvertes de dessins étranges. Komomo a le sang-froid d'un vieil habitué du tapis vert. Elle gagne d'une manière scandaleuse. Sa joie se traduit par une chansonnette. G... ayant à son tour fredonné un petit air où revient en guise de refrain : tra la, la, la, la, Komomo s'évertue à l'imiter. Malheureusement, la lettre L est d'une prononciation impossible pour une langue nipponne. Komomo s'embrouille, produit des sons extraordinaires, un *tra ra, ra, ra* qu'on dirait articulé par une perruche, et fait une grimace de dépit. On apporte des pipes, du tabac haché menu, des charbons ardents. Komomo bourre le fourneau minuscule, tire deux bouffées, frappe sa pipe éteinte avec un bruit sec sur le bord du vase plein de cendres, et recommence avec volupté. Elle fume comme un sapeur. Rourisô dédaigne ce passe-temps qui provoque chez elle un éternuement inextinguible.

Le souper est servi. Les deux guéchas mangent avec lenteur et distraction, sans avoir l'air d'y toucher ; très capricieuses, sautant du poisson cru aux fruits, des fruits à l'omelette, de l'omelette au bouillon, et revenant au poisson ou au skyaki par de petits concombres, ou des pruneaux au vinaigre arrosés de sucre. Dans l'intervalle, Z.. échange avec Komomo, et Rourisô avec votre serviteur, d'innombrables coupes de saké.

On se livre à divers petits jeux ; Komomo s'époumonne avec d'impayables grimaces à culbuter une carte de visite cornée en soufflant dessus. Puis elle couche une bouteille de saké, se met à plat ventre, essaie de relever sur son front la bouteille qui glisse et retombe toujours. Elle a l'air d'un petit chat à la poursuite d'une pelote. L'arrivée du riz mit fin à ces amusements folâtres. On avait oublié de nous le servir et nous le réclamions à grands cris depuis dix minutes, réclamation qui excitait une hilarité désordonnée chez nos deux guéchas. Evidemment, c'était drôle, très drôle, extrêmement drôle. Mon Dïeu, que c'est agaçant, un peuple qui rit toujours ! Le riz est servi bouilli et sans assaisonnement. Les Japonais l'arrosent avec du

thé sans sucre. C'est du mastic assez fade ; mais, après cette illusion qu'on appelle un dîner japonais, cela a du moins la consistance d'une réalité comestible pour des estomacs affamés.

Toutes les fois que la lumière des grandes bougies funèbres devient terne et vacillante, Komomo se lève, s'arme d'une grande pince et la mouche avec la gravité d'une vestale. G... l'interpelle en l'appelant « la Vieille ». Et de fait, avec sa coiffure étrange et ses petits yeux bridés, elle a l'air d'une adorable vieille marquise poudrée, qui aurait conservé la fraîcheur de ses joues et l'éternelle jeunesse du sourire.

La nuit a complètement envahi le balcon. Des senteurs légères montent des feuillages indécis, qui frémissent sous une brise imperceptible, avec la chanson monotone des grillons et les violons lointains d'un chœur de cigales. Nous sommes allés tous nous accouder sur la balustrade pour regarder Nagasaki dormir. Dans la salle abandonnée où gisent les débris du festin, les nattes jaunes diffusent lamentablement la lueur morte des cierges. Certes ce n'est pas une orgie, ce n'est rien moins qu'une débauche, et cependant une impression de l'inanité de cette soirée perdue m'envahit le cœur. Le cœur ! qu'a-t-il à faire là-dedans ? Que me sont ces petites créatures étrangères, petites têtes folles dépourvues d'idées et de sentiment ? Comme j'en suis loin à cette heure, dans le silence de cette nuit d'étoiles où flottent çà et là de mystérieuses clartés lunaires, comme des fantômes de l'au-delà, comme un rappel de souvenirs attristés. Comme elles sont mesquines, mièvres et négligeables, ces Japonaises d'étagère, ces imitations de femmes qui ne sont encore que des bibelots animés ! Rourisô s'appuie contre moi, comme un animal en quête d'une caresse. Ce contact m'exaspère d'abord, puis une immense pitié me prend à la pensée de l'âme qui peut-être dort sous ce léger tissu de soie, sous ces belles coques de cheveux où tremble le camélia que je lui ai donné tout à l'heure, petite âme inconsciente de fleur ou de papillon qui ne s'éveillera jamais. Et tout à coup je vois briller l'œil de Z... fixé sur nous avec une expression narquoise. Il propose de lever la séance. Evidemment je vais faire quelques difficultés, rester avec Rourisô. Mon Dieu, non, il est trop tard, ce sera pour une autre fois.

Nous descendons jusqu'au Maru-Yama par le chemin rocailleux baigné de clair de lune. Chez Rourisô, on dormait déjà, toute la famille éparse sur les nattes. Vite du thé, des pipes et des salamalecs. G... se retire. Tout à coup Komomo a une idée. Avec Rourisô et sa petite sœur Ossouro-San, qui peut bien avoir six ou sept printemps, elle s'empare de Z... et de moi. Nous voilà dégringolant la rue en

pente. Nous tournons à droite dans une rue plus large. Nous traversons un pont. Où diable pouvons-nous aller ? Nous formons une chaîne qui barre toute la rue. Les pousse-pousse s'arrêtent, les piétons le faufilent à droite et à gauche sur les trottoirs. A gauche, c'est le grand Z... au bras de qui se suspend Komomo. La minuscule Ossouro-San, qui trébuche à chaque pas, nous sert de trait-d'union. Ma main droite est à Rourisò. Je songe à quelque ronde d'amours, de l'Albane ou du Pordenone. Sommes-nous assez enfants ! Et nous avons vingt-deux ans, un galon sur la manche, souvent la voix sévère, le ton raide, le front plissé de l'autorité. Ah ! si l'équipage du *Voltigeur* nous voyait transformés en bonnes d'Ossouro-San, s'amuseraient-ils les rudes gabiers bretons, et les vieux canonniers barbus !

Nous sommes entrés chez le cordonnier du high-life de Nagasaki. Les trois mousmés ont acheté de délicieuses sandales, chacune une paire de socques, et puis... on nous a présenté la note, tout simplement. Il ne reste plus qu'à aller nous coucher.

— *Sayonara*, mesdemoiselles !

Décidément ce n'était pas la peine de quitter Toulon !...

Jean de la Jaline.

(*A suivre.*)

Le Pantagruel de Dresde (1)

N'est-ce pas une détestable, une incompréhensible merveille que, des plus illustres poëmes du monde, et où les hommes puisèrent les plus féconds éléments de leur éducation, ils ne possèdent guère de textes purs ? Dans presque toutes les œuvres sublimes le temps est intervenu par l'anonyme collaboration d'un coup de coude tutoyeur qui dispersa les vers ou les feuillets, effaça des mots, dénatura la forme et par conséquent la pensée primitives. En sorte qu'à la religion des siècles les siècles eux-mêmes, l'abusant avec une ingénieuse et inconsciente filouterie, transmettent un grossier mélange de choses vraiment saintes et de reliques sans authenticité, fragments de la vraie croix et quelconques rognures de viles poutres.

Dira-t-on que peu importe ? Le chef-d'œuvre, tout maltraité, accomplira quand même sa mission, qui est d'éveiller à la lumière les génies nouveaux : oui, dans ce fatras ils sauront toujours démêler leur bien et

(1) Restitué par Léon Dorez et Pierre-Paul Plan, édition du *Mercure de France*.

parmi les bavardages ajoutés, la Parole. Dira-t-on, même, qu'une philosophie très haute explique ces altérations étranges ? Les chefs d'œuvre ne sont point des gestes individuels. Majestueusement, durant de longs âges, les races en portent le germe, et à l'unité humaine qui les transcrit ils sont dictés du fond des tombes sonores. C'est pourquoi le chef-d'œuvre est toujours incompris, dans sa pureté naissante, des vivants. C'est une prophétie ; elle s'adresse donc au futur. Encore, les générations à venir l'ignoreraient-elles sans doute si la génération présente ne prenait soin d'adapter ces richesses à la capacité humaine en dilapidant le trésor après avoir lapidé le donateur. Et quand par l'interpolation, l'interversion, l'incorrection et mille autres dégradations, l'ouvrage naguère parfait est bien dénaturé, paisiblement et légitimement la collectivité exproprie, — pour cause d'utilité publique, en vérité! — le signataire et au nom de quelqu'un substitue l'universelle raison sociale : Anonyme. Ainsi la gloire d'un seul profite effectivement à tout le monde. Depuis que l'Iliade n'est plus d'Homère les libraires se partagent sans remords ses droits d'auteur, tandis que l'œuvre rapprochée du commun niveau par la mutilation devient accessible à la bonne moyenne des intelligences. N'est ce pas du bel ouvrage? Car, à quoi « servent » ces cimes trop hautes d'où personne jamais n'ira déloger les solides aurores ? — Et chaque jour, avec une fatale aisance, nous réalisons sans en tirer vanité ce miracle de contraindre la montagne à descendre jusqu'à nous.

Précieuse théorie ! Tout s'explique, le déni de respect au génie se justifie, et c'est un titre d'honneur de plus pour la moderne démocratie.

Mais, précisément par sollicitude pour elle, ne convient-il pas d'encourager les pieux chercheurs et devins qui se consacrent à la restitution des textes dans leur initiale intégrité ? A voir, en effet, comme tourne le monde et quelles précautions prennent les plus considérables maîtres ès-lettres contemporaines pour s'adapter tout de suite à la compréhension vulgaire, de quel zèle ils se travaillent afin d'épargner aux plus sots la peine de faire les fautes d'orthographe nécessaires, il est fort à craindre que notre glorieuse démocratie n'ait plus de longtemps l'occasion d'exproprier personne d'un chef-d'œuvre trop lourd pour seulement deux épaules. A la soi-disant littérature que lui font sous lui un Loti, un Sardou, le public n'a point à se hausser: il n'a guère qu'à s'y laisser choir. — Or, comme il n'est pas douteux que de chacun de ses efforts pour entendre le témoignage du génie, pour le réduire aux proportions qu'elle peut mesurer, l'humanité générale n'ait grandi, il est au moins probable qu'à s'assimiler sans dépense d'énergie des produits déjà, si j'ose dire, digérés, elle diminuera, — elle diminue.

Estimons-nous donc heureux que des esprits curieux, laborieux, sûrs, nous offrent, contre un regrès si sensible déjà, le recours d'une magique résurrection des textes anciens, sacrés. Louons des bibliophiles comme M. Léon Dorez, qui l'est de profession, et Pierre-Paul Plan qui, poète, sait

la jeunesse des vieux beaux livres et les aime d'un amour instinctif et intuitif, d'avoir bien voulu nous rendre le divin Rabelais dans la fleur de sa nouveauté. Et espérons que le public, las et dégoûté de lectures sans joies ni peines, accueillera pour son profit une occasion si providentielle de développement. Voici Rabelais, ou du moins une part importante de son livre, dans sa vérité native : le voici dans sa bravoure, alors qu'il dénonçait, sans masque, les théologiens sorboniques, leur fausse science et leur fausse religion, et le voici dans la spontanéité ingénue de son style le plus personnel, si vif, si direct, point encore encombré d'emprunts aux vieux chroniqueurs, et d'hellénismes et de latinismes, non point transposés par assimilation, mais simplement déplacés et transportés des langues antiques dans le français du XVI^e^ siècle. Voici Rabelais, pur ; il n'y a plus — puisque la triste loi de notre nature, loi organique et historique, veut que nous détruisions pour nous nourrir — qu'à le remettre en pièces.

Hier encore, donc, la bibliothèque de Dresde possédait l'unique exemplaire du *Pantagruel* publié à Lyon par François Juste en 1533. Les docteurs de Sorbonne avaient obtenu la destruction de l'édition entière. Du « survivant » nous n'avions en France que des descriptions fautives qui ne nous permettaient pas de soupçonner sa valeur critique. Elle est extrême, comme nous en pouvons maintenant juger par la reproduction phototypique que viennent d'en faire MM. Plan et Dorez à la librairie du *Mercure de France*.

Notez d'abord que cette publication nous renseigne sur les querelles de Rabelais avec les Sorbonnistes. Ils avaient maltraité *Les Cronicques de Gargantua* et le livre II — le premier de *Pantagruel* — de l'édition sans date (peut-être de 1532) ; dans l'édition de 1533, Alcofrybas Nasier ou Maistre Jehan Lunel (que le bon Gustave Brunet prend pour un personnage distinct de Rabelais) rend coup pour coup et aggrave ses attaques, ses impertinences, ses imprudences. On déclarait *Les Chronicques* obscènes : l'auteur exige maintenant qu'on respecte son œuvre, « tout ainsi que texte de Bible ou du Sainct-Evangile ». Il jure qu'il a vu de ses yeux les exploits de Pantagruel : « Comme Saint-Jehan de l'Apocalypse », et envoie, au nom de son héros, les théologiens « chopiner et se rafraischir à leurs buvettes acoustumées. »

Rabelais savait de quel prix il risquait de payer ses audaces. Il tenait fort à ses opinions, mais « jusques au feu *exclusive* » — en homme qui, sachant sa parole utile, voulait parler longtemps : les lignes dangereuses ne furent donc point réimprimées et nous les ignorerions si l'exemplaire de Dresde n'avait pas été préservé de la destruction, il y a trois cent soixante ans, et, hier, multiplié.

Faites attention en outre — et ce point de vue, j'avoue, m'importe plus encore que le premier — aux lumières que le petit livre nous donne sur l'idéal littéraire et sur l'évolution de Rabelais. Je l'indiquais tout à l'heure

d'un mot, l'édition de François Juste nous montre le style de Rabelais dans la soudaineté première de son génie tandis que, dans les éditions suivantes, le grand poète retourne à l'école des derniers écrivains du moyen âge, allonge sa phrase et souvent aussi la sur charge d'emprunts directs à la littérature antique.

Laquelle de ces deux manières est la meilleure ?

Les éditeurs du *Mercure de France* n'hésitent pas à déclarer leur préférence pour la première, leur « regret de voir un tel écrivain rejeter de ses dernières éditions des tours de phrases et des procédés de style qui marquaient un progrès sur la langue de ses prédécesseurs. »

Je n'oserais être si catégorique, et le mot « progrès » ainsi employé m'étonne. De la langue du XII^e^ siècle à celle du XVI^e^ je constate de très notables changements ; si j'avais à choisir entre elles, je ne me défendrais pas d'incliner vers l'aînée. Je n'admets davantage que le style de Montaigne soit un progrès sur celui de Rabelais (seconde manière), non plus celui de Pascal un progrès sur celui de Montaigne. Je n'entends pas ce système de concours et de distribution de prix. Ayons nos préférences personnelles, mais n'en parlons pas dans l'absolu. Il est plaisant de supposer avec le bon J.-Ch. Brunet que Rabelais eût pu transmettre à « Montaigne un instrument plus perfectionné » ; il est naïf de penser que l'écrivain du lendemain soit le but de l'écrivain de la veille. Le trésor de la langue est fait de richesses si différentes qu'elles sont incomparables entre elles. Il y a chez Rabelais la matière plastique, il y a chez Descartes le squelette, il y a chez Voltaire le mouvement, il y a chez Chateaubriand la draperie... Qui sera le premier quand chacun apporte quelque chose d'unique et d'essentiel ? Et à quel propos parler ici (et ailleurs) de progrès ?

Dans sa seconde manière, oui, Rabelais se complaît un peu trop volontiers aux apports étrangers ; mais son style, moins rapide, est plus fastueux ; moins net, plus musical. Les différences, en bien, en mal, s'équivalent, semble-t-il.

N'oublions pas que, de ces différences, nous jugerions imparfaitement si nous n'avions pas le *Pantagruel* de Dresde.

*

On voit de quelle importance est le monument que MM. Dorez et Plan ajoutent à la littérature rabelaisienne. Il n'est plus désormais permis de parler de Rabelais, sans avoir au préalable étudié de près le petit livre si délicieusement édité par le *Mercure de France*.

Or, aujourd'hui, Rabelais et son œuvre constituent une province considérable dans la géographie littéraire. Comme la province-Dante, comme la province-Shakespeare, comme la province-Cervantès, comme la province-Gœthe, la province-Rabelais est peuplée d'innombrables compilateurs, glossateurs, commentateurs et autres spécialistes qui ont bien de la peine à s'y

faire une position ; ils la défendent âprement. Il ne faut donc point s'étonner que le fac-similé ait été fort mal accueilli dans le monde spécial de cette province. Par une extraordinaire coïncidence, au moment même où paraissait le volume, on annonçait une publication partielle du même texte dans la *Revue trimestrielle des Etudes rabelaisiennes*. *L'Européen* releva cette coïncidence et dut, de ce chef, subir une lettre légèrement acrimonieuse de M. Abel Lefranc, président de la Société des Etudes rabelaisiennes. Il n'est pas malaisé d'entendre la « fascherie » de l'honorable professeur à l'Ecole des Hautes-Etudes, et plus d'un auteur, moins bavard, moins directement mis en cause, du reste, ne fut pas moins mécontent, j'imagine. Songez donc ! il y avait plus de soixante-dix ans que l'exemplaire de Dresde était connu, de toutes parts on guignait ce morceau de roi — et voilà que deux chercheurs, dont l'un, dans le monde des bibliophiles, est un intrus, le dénichent et vous le soufflent sans crier gare ! C'est mettre à dure épreuve la patience de « scientifiques personnes » que leur vie sédentaire doit rendre aisément irritables...

... Mon cher Plan, vous qui maintenant les connaissez si bien, donnez-nous donc, en quelque gai roman où la fréquentation de votre divin maître Alcofrybas vous pourra grandement servir, la singulière psychologie de Messieurs les Vieux-Livres ! J'entends, par là, non pas les séculaires bouquins, mais bien les bonnes gens à lunettes qui vivent — si c'est là vivre — parmi les parchemins. O la savoureuse satire et que vous l'écrirez bien ! Ce sera là une tranche — comme on parlait naguère — plutôt poussièreuse que sanglante de vie, et du moins plus que le sang le fiel y coulera. Ces entêtés amateurs, maniaques point si doux, s'approprient les œuvres immortelles, — et qu'on ose y toucher c'est leur bien qu'on dérobe ! Ils gesticulent, protestent, injurient, vilipendent, s'indignent, attestant leurs travaux, leurs années, leurs titres, se réclamant des académies. Pourtant, quel profit réel, propriétaires de Dante ou de Rabelais, trouvent-ils dans le monopole qu'ils s'attribuent ? Voyez de quelle encre ils écrivent, quand ils s'en mêlent, et vous vous convaincrez vite qu'ils ne se sont point assimilé dans le chef-d'œuvre la substantifique moelle. Leur science est celle des experts, — des amoureux non pas ! Leur science est matérielle. Leur science est avare et jalouse. Leur fatras vaut les petits trous que pratiquent les vers dans la pâte du papier, et les arnitoiles qui déshonorent les couvertures. Et c'est tout de même un labeur énorme — et infime, consciencieux — et vain, qui dure des années, de longues années sans sourires. Amours, haines, profits, honneurs, deuils, rien ne vaut la découverte d'un point et virgule dans un texte, rien n'est pire que d'être devancé dans cette découverte par un confrère et surtout, horreur ! par un nouveau venu ! — Plan, je vous le conseille, Pierre-Paul Plan, je vous en prie, donnez-nous le « Roman des Vieux-Livres ».

Charles Morice.

Le Mariage de Judith

(*Suite*) (1)

ACTE III

Quelques mois plus tard. Au commencement de l'automne. Six heures de l'après-midi. Judith, en grande toilette claire, guette à la fenêtre. Elle consulte la pendule, ouvre la croisée et se penche pour regarder dans la rue. Apercevant Paul, elle agite son mouchoir, puis se retire vite, descend l'estrade et se met à marcher à grands pas, comme impatiente, à travers le salon.

La porte du corridor s'ouvre et se ferme lentement. On entend Paul qui ne semble pas se presser. La première idée de Judith est de courir à sa rencontre. Mais elle se ravise et s'arrête pour écouter. Elle prend enfin son parti et s'approche de la porte d'entrée. Au même instant, Paul entre.

JUDITH

Que vous êtes en retard!... Je suis prête depuis plus d'un quart d'heure... La voiture est déjà à la porte, sans doute?

PAUL (*très calme*).

Je l'ai renvoyée.

JUDITH

Vous l'avez renvoyée... Quel air sérieux!... Paul, qu'y a-t-il?

PAUL (*la regarde fixement et après une pause*).

Vous savez fort bien ce qu'il y a! Vous le saviez avant que je ne sois entré... Allez changer de robe... nous ne sortirons pas ce soir... Faites ce que je vous dis. Nous pourrons causer après.

JUDITH

Paul, je ne vous reconnais pas. Vous ne m'avez jamais parlé sur ce ton-là. Qu'est-ce que j'ai fait? (*Essayant de sourire.*) Est-ce à cause de cette robe? On vous a envoyé la facture?..

PAUL

Allez toujours... allez. Ce n'est peut-être rien. Nous verrons. Faites comme je vous le dis.

---

(1) Voir la *Plume* des 1er et 15 février.

Judith entre dans la chambre à coucher. Paul monte sur l'estrade et regarde par la fenêtre, la main appuyée contre la table à ouvrage. Une idée subite lui passe par l'esprit. Il tâche d'ouvrir la table à ouvrage, et comme elle est fermée à clef, il fait sauter la serrure. Il cherche d'une main fébrile dans les compartiments et y trouve un paquet de lettres Il les feuillette vite, en ôte deux ou trois qu'il met dans la poche extérieure de son veston; puis cache les autres dans la poche intérieure et referme le couvercle de la table. Il descend de l'estrade, allume un cigare et s'assied à son bureau. Un moment après, Judith entre. Elle a mis une robe d'intérieur. Elle est pâle mais paraît calme.

JUDITH

Eh bien, m'expliquerez-vous enfin votre étrange conduite?

PAUL

Asseyez-vous. Judith, et parlons tranquillement de cela. La chose est trop sérieuse, hélas! pour la traiter légèrement.

Judith s'assied vis-à-vis de lui, de l'autre côté du bureau.

PAUL

Eh bien, voici l'affaire : si je me suis mis en retard aujourd'hui, c'est qu'immédiatement avant de quitter mon bureau, j'ai reçu cette lettre :

Monsieur,

N'ayant pas encore reçu de réponse aux lettres que depuis quinze jours je vous ai adressées à votre domicile, je prends la liberté de vous adresser celle-ci à votre bureau. Je vous serais obligé de me faire savoir à quelle époque votre femme a l'intention de se libérer des engagements qu'elle a contractés envers moi...

Vous savez sans doute qui a écrit cette lettre? (*Judith essaie un geste de négation.*) Non?. . C'est votre tuteur. (*Il la regarde un instant, et, comme elle ne dit rien, il continue.*) Naturellement, je suis allé tout de suite le trouver... Je vous ferai grâce de la description de mon état moral, chemin faisant et pendant l'entretien qui suivit. Je m'en tiendrai aux faits... Votre tuteur m'a affirmé de la manière la plus formelle qu'il m'avait adressé deux lettres depuis quinze jours environ. J'étais en droit, de mon côté, d'affirmer n'en avoir pas reçu une seule. Vous pourriez peut-être me donner le mot de l'énigme?

JUDITH (*d'une voix à peine distincte*).

Non.

PAUL

Bien. (*Il ôte deux lettres de sa poche.*) Voici les lettres. Elles se trouvaient dans votre table à ouvrage.

JUDITH

Ma table !... Vous l'avez fracturée !

PAUL

Et mes lettres, vous les avez volées !.. (*Se maîtrisant.*) Mais, ne nous emportons pas ! Nous devons, comme je vous l'ai dit, garder tout notre calme... Je suppose que vous connaissez le contenu de ces lettres. Pour moi, qui ne l'ai appris que de la bouche de votre tuteur, tout cela était bien nouveau. On y lisait — n'est-ce pas? — qu'au premier courant, les 3.500 francs qu'il vous avait prêtés au mois de juin devaient être remboursés.

JUDITH

Il savait bien que je voulais vous épargner tous ces embarras.

PAUL

Vous lui aviez promis de rendre l'argent le mois passé. Dans le cas où vous ne l'auriez pu, — et je voudrais bien savoir comment vous pensiez pouvoir le faire ! — vous lui aviez promis que je retirerais le billet le 1er de ce mois-ci. Il n'a donc fait que s'en tenir strictement à votre promesse.

JUDITH

Il agit mal, car il sait parfaitement que je me suis toujours opposée à ce qu'il vous demande un remboursement quelconque.

PAUL

Il est possible qu'il se soit conduit d'une manière peu délicate envers vous — je ne suis pas en état d'en juger. Tout ce que je sais, c'est que votre conduite envers moi est doublement coupable, si réellement vous avez emprunté de l'argent à un étranger sans lui avouer que cette démarche se faisait à mon insu.

JUDITH

Mon tuteur n'est pas un étranger, — pour moi du moins.

PAUL

Si, pour vous, puisque vous êtes ma femme. Mais, continuons... Vous comprenez bien que je lui ai demandé avec un certain étonnement, pourquoi vous aviez eu besoin d'emprunter, vous qui aviez déposé chez lui une obligation de 7.000 francs. Après lui avoir dit cela, Judith, savez-vous ce qui s'est passé ?... L'homme étranger est venu poser sa main sur mon épaule en me disant : « Je vous plains de tout mon cœur, oui, j'ai réellement pitié de vous. » Cet homme étranger me plaignait, et savez-vous pourquoi? (*Il s'arrête en face d'elle.*) Parce que ma femme est une menteuse qui m'a indignement trompé ! (*Il s'assied et passe sa main sur son front.*) Oh ! n'ayez pas peur!

JUDITH (*qui peu à peu a repris son sang-froid, d'un ton glacial*)

Je n'ai pas peur.

PAUL

Finissons-en. Je vous prie de me rectifier, s'il y a des choses inexactes dans ce que je vais vous dire... Votre tuteur m'a raconté qu'en effet vous aviez possédé cette obligation de 7.000 francs, mais que peu de jours avant notre visite chez lui à l'occasion de notre prochain mariage, vous ne lui aviez pas déposé, mais... vendu — l'obligation : et qu'il vous l'avait payée un peu plus cher qu'un banquier ne l'aurait fait. Voilà la vérité. Elle justifie pleinement son silence puisque vous aviez à votre disposition, avant votre mariage, le montant de cette fameuse obligation... Nous n'étions pas mariés, lorsque vous l'avez vendue. Au point de vue légal, je n'ai donc rien à vous reprocher. Mais nous nous étions fait des promesses mutuelles, les rompre c'était une trahison. Notre position était si difficile, l'action de nous marier si hasardeuse, que chacun de nous était tenu à l'égard de l'autre à la plus absolue franchise !... Pourrai-je vous demander à quoi vous avez employé cet argent ?

JUDITH

Je connaissais très mal l'état de mes affaires mais je savais pourtant qu'elles étaient assez embrouillées — je ne vous l'ai pas caché. En les examinant de plus près, je les ai trouvées pires encore que je ne le pensais. J'ai eu honte de vous raconter tout cela... je n'ai pas osé. Et j'ai arrangé toute seule les choses de mon mieux, les plus difficiles du moins.

PAUL

Il en restait pourtant pas mal à arranger !... Mais puisque vous aviez vendu cette obligation, pourquoi m'en parliez-vous sans cesse ? Pourquoi me raconter, un beau jour, qu'il vous restait encore une somme d'argent ? Pourquoi avez-vous inventé cette histoire ingénieuse, votre tuteur, l'embarras où il s'était trouvé autrefois, avant d'être à son aise. Pourquoi enfin m'avez-vous dit qu'il vous avait emprunté cette obligation ? Même si vous aviez été sûre qu'il n'y aurait jamais de pourparlers directs entre lui et moi, vous auriez dû pourtant vous douter qu'un jour ou l'autre le mensonge serait éventé. Non, vraiment, je ne vous comprends pas. Dans quel tissu de fourberies vous êtes-vous empêtrée ? Et dans quel but ?

JUDITH

Sans doute, vous ne croirez plus un seul mot de ce que je vous dirai. Ecoutez tout de même. Ce qui est arrivé aujourd'hui, je l'ai redouté depuis longtemps, sans cesse, à toute heure du jour et de la nuit — et il n'y avait pourtant aucun événement que je vîsse venir avec plus de plaisir. J'étais trop lâche pour prendre moi-même une résolution. Et pourtant que de fois j'ai eu l'aveu sur les lèvres !... Un mot de vous l'a toujours retenu... par

fois, l'expression seule de votre visage... J'ai compris qu'avec la droiture inflexible de votre caractère, vous reculeriez d'épouvante, et que rien ne vous ferait admettre la possibilité d'une excuse pour la... légèreté de la créature... dont vous aviez fait votre femme... Car il y a une différence entre nous deux : vous pourriez commettre la plus grande infamie du monde, sans que, si vous m'aimiez, vous cessiez d'être toujours le même à mes yeux et que cela amène en moi le moindre changement — tandis que, moi, je ne puis être sûre de votre amour qu'en suivant aveuglément toutes les lois et prescriptions morales et sociales.

PAUL

J'exige, en tout cas, que celle avec qui je dois partager mon existence, soit une personne honorable ; mais, à vos yeux, cette exigence est d'un bourgeoisisme ridicule.

JUDITH

Je ne doute nullement que votre manière d'agir ne soit la plus juste et la plus correcte. Ciel ! que je vous envie ce don miraculeux de toujours savoir distinguer exactement le vrai du faux !... Mais j'essaierai pourtant de vous expliquer d'où vient tout le mal... Je me faisais à moi-même l'effet de l'assassin que nul ne soupçonne, et qui sait que tôt ou tard son crime sera découvert. Il n'ose se livrer lui-même à la justice, parce que — toutes les fois qu'il va pour le faire — son imagination lui fait voir l'échafaud et lui-même, courbé, la gorge nue, sous le couteau effrayant. — Il remet de jour en jour sa démarche et réussit parfois à oublier. Il ne pense plus à chaque minute à l'échéance terrible. Quelquefois même il est heureux et content. Mais, tout à coup, l'épouvante le saisit, comme si une main s'abattait sur lui, et à ces moments-là, il éprouverait comme une sorte de joie et de soulagement, si le couper et fatal tombait — oui, juste à cette minute-là, sans le torturer davantage... Je crois que cette comparaison m'est venue à l'esprit, parce que j'ai eu la sensation de la chute rapide d'un couteau, pendant que vous parliez toute l'heure. J'ai été paralysée par la frayeur, lorsque vous êtes entré, lorsque j'ai vu sur votre visage que vous étiez au courant de tout. Mais à mesure que vous me parliez — sans aucun ménagement — cette frayeur disparaissait peu à peu, le moment fatal était venu, rien de pis ne pouvait plus arriver... Voilà aussi pourquoi je vous semble moins émue à présent et que je ne pleure ni n'implore. Ne croyez pas que ce soit de l'endurcissement dans le mal. Mais je me sens si merveilleusement tranquille !... Voici maintenant l'explication de mon crime. — Je voyais combien vous preniez à cœur les embarras d'argent dont nous souffrions au commencement de notre mariage. Moi qui étais accoutumée à laisser aller les choses au petit bonheur et à voir venir, au dernier moment, ce dont j'avais besoin, j'ai pensé comme je l'avais fait si souvent : Alors comme alors ! Et un jour que ces tracas vous étaient particulièrement douloureux,

je vous ai dit de ne plus vous inquiéter : que je pouvais, moi, en quelque temps que ce fût, toucher 7.000 francs chez mon tuteur.

PAUL

Et vous n'avez point hésité à faire tous ces mensonges compliqués !

JUDITH (*ayant un peu réfléchi*).

Mensonges ?... oui, si vous voulez. Et pourtant, moins qu'il ne paraît.

PAUL

L'explication qu'on m'a donnée n'est donc pas conforme à la vérité? Il me semble pourtant que, tout à l'heure, vous n'avez point constesté les faits.

JUDITH

Il serait peut-être plus prudent de ne pas en dire plus long là-dessus.., mais je pense que vous désirez connaître le fond de cette affaire ?

PAUL

S'il y en a un — oui.

JUDITH

Vous savez qu'en ce temps-là mon tuteur venait parfois à mon aide, quand j'en avais besoin. Je pouvais trouver chez lui tout ce que je voulais. Je ne me faisais nul scrupule de profiter de son amabilité jusqu'au moment où j'ai découvert le motif de ces largesses paternelles. Il était amoureux de moi.

PAUL

Et mes soupçons, pourtant, vous les avez toujours tournés en ridicule ?

JUDITH

Le plus important pour vous était de savoir que je ne répondais point à ses sentiments. Que je vous aie épargné des soucis inutiles en vous cachant cette faiblesse de mon tuteur, — ce n'était pas un crime impardonnable de ma part, dites ? Je vous assure qu'il mérite bien plus votre compassion que votre jalousie. Etant sûre de ses intentions, je me suis prudemment retirée — et ne l'ai revu depuis que pour le consulter sur des affaires urgentes, sans profiter jamais plus de sa générosité. Me voilà arrivé au point où j'aurais le plus grand avantage à me taire... Ce soir-là — quelques jours après que vous m'eûtes demandé si je voulais vous épouser — ce soir-là, après votre départ, lorsque vous avez vu de la lumière chez moi, bien avant dans la nuit, — Paul, c'était lui qui était chez moi.

PAUL

Ah ! cela aussi !...

JUDITH

Non, Paul, — pas ce que vous croyez. En vous jurant que j'étais innocente, je n'ai pas menti — je ne recevais point un amant.

PAUL

Continuez, continuez.

JUDITH

Il m'avait écrit pour me demander la faveur d'un entretien. Je n'ai pas voulu vous en parler, parce que vous étiez toujours si soupçonneux à son égard. Je n'osais le recevoir de jour. Aussi...

PAUL

Vous avez eu soin de me renvoyer de bonne heure. Et vous lui avez ouvert votre porte... pendant que je passais et repassais, durant des heures entières, sous vos fenêtres.

JUDITH

Vous voyez quel danger il y a pour moi à vous raconter cela ! N'est-ce pas la preuve que je dis la vérité ? Mais si vous persistez à croire que tout ce qui sort de ma bouche est mensonge — il vaut mieux me taire !...

PAUL

Non, parlez. Je m'efforcerai de vous croire.

JUDITH

Il est venu me faire la même proposition que vous veniez de me faire, et à laquelle j'avais répondu affirmativement. Il n'y avait pas moyen de l'en faire démordre, il s'acharnait au jeu et voulait savoir de ma bouche, à tout prix, s'il existait quelqu'un qui lui fît obstacle. Alors je lui ai dit que j'allais vous épouser.

PAUL

Et il est resté tout de même ?

JUDITH

Il me semble qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que lui, qui m'a connue et aimée dès ma plus tendre enfance, ait éprouvé le besoin de s'entretenir un peu avec moi, — de me parler de la grande nouvelle que je venais de lui apprendre, si même elle lui causait une cruelle déception... Alors, en parlant de choses et d'autres, il me déclara qu'il serait toujours à ma disposition dans le cas où je viendrais à me trouver dans un embarras sérieux, qu'il serait toujours heureux de me venir en aide.

PAUL

Ainsi s'expriment, au moins dans les romans, tous les nobles amants rebutés !

JUDITH

J'avais tout lieu de croire à sa parfaite sincérité, et cette impression est devenue une certitude quelques mois plus tard, lorsque je suis allée chez

lui au sujet de l'obligation. Tout ce que je viens de dire était nécessaire pour comprendre le reste : me voici au fait.

PAUL

C'est vrai, vous avez voulu m'expliquer que cette singulière histoire de l'obligation n'était pas tout à fait de la fantaisie !

JUDITH

Attendez, avant de railler, que j'aie terminé mon récit.

PAUL

Eh bien, voyons.

JUDITH

Lorsque je lui ai dit qu'il me fallait absolument beaucoup d'argent, et que je lui demandai s'il voulait me rendre le service de vendre l'obligation pour moi ou de l'acheter pour lui-même, il s'est mis à sourire en disant que j'avais grand tort de me dessaisir d'une valeur aussi bonne... Bref, j'ai cru comprendre qu'il ferait semblant de vendre le titre, qu'il me donnerait l'argent et qu'il m'offrirait ensuite l'obligation comme cadeau de noce.

PAUL

Ç'aurait été gentil, ça !

JUDITH

Je suis sûre qu'il l'aurait fait, si vous lui aviez seulement montré un peu meilleur visage.

PAUL

C'est moi, je le vois bien, qui suis la cause de cette histoire malencontreuse.

JUDITH

Et lorsque, plus tard, je vous ai parlé de l'obligation, comme si elle m'eût toujours appartenu, je savais qu'elle pourrait à l'instant m'appartenir... car je n'aurais eu qu'un mot à dire.

PAUL

Qui nous eût déshonorés tous les deux, vous aussi bien que moi.

JUDITH

Aussi ne lui ai-je rien demandé.

PAUL

Vous vous êtes bornée à lui emprunter une grosse somme, en avance sur le cadeau espéré. C'est donc là votre explication ! Mais ne voyez-vous pas, Judith, que l'écheveau s'embrouille de plus en plus, au fur et à mesure des efforts que vous faites pour le démêler !

JUDITH

Je ne puis rien expliquer, tant que vos yeux me regardent avec cette expression de sceptique froideur.

PAUL

Il n'y a pas d'explication possible!.. Il y a un fait : notre maison tombe en ruines. Et cela juste au moment où je m'attendais à la voir se relever en beauté et en magnificence sur de nouvelles bases. Vous rappelez-vous ma gaîté et ma confiance, l'été dernier ? Et combien j'étais fier de vous, et de vous avoir reconquise pour une vie de bonheur partagé. — Sottises que cela ! Vains et pénibles efforts de saltimbanque ! Là-dessous, c'était le mensonge et la tromperie, la tromperie et le mensonge, à l'infini !

JUDITH

Vous avez le droit de me jeter des injures au visage. Je ne sais pas ce que vous allez faire de moi. Si vous voulez m'abandonner ici, ou m'ordonner de quitter cette maison ?... Je n'essayerai pas de vous attendrir en implorant votre clémence et votre pardon. Vous pouvez agir entièrement comme il vous plaira. Il ne me reste plus qu'une chose à dire : quoi qu'il advienne, je m'estime heureuse, puisque ce moment est arrivé. Jamais je n'ai senti mon cœur aussi léger, aussi libre. Non que je sois joyeuse — je vous ai fait trop souffrir pour pouvoir trouver jamais la vie bien gaie. Mais si jamais la possibilité s'est offerte à moi de faire peau neuve, c'est maintenant, je pense.

PAUL

Ah ! le moyen de reprendre confiance en vous ? Où retrouver la force et le courage nécessaires pour supporter la lutte pénible et quotidienne qu'il nous faudrait entreprendre à nouveau, afin d'éviter le naufrage ? L'argent ! l'argent ! où le découvrir ? La somme considérable à payer de suite, celle qu'il faut payer de terme en terme, l'argent dont nous avons besoin chaque jour — pour le ménage, pour les notes des fournisseurs — tout ce qu'on oublie et qui vient chaque jour frapper à la porte d'une façon impérieuse ! Et moi qui nous croyais au-dessus de nos affaires — au point de vue matériel du moins. J'ai travaillé, avancé pas à pas jusqu'au moment où nous avons pris le parti de nous marier. Ah ! j'ai renoncé alors à mon existence libre mais précaire, et j'ai accepté la place modeste mais sûre que m'offrait l'avoué Falsen. J'étais devenu, après deux ans de travail, son bras droit — et au bout de deux ans encore, il aurait pu faire de moi son associé. Mais qui voudrait maintenant d'un homme qui s'enfonce de plus en plus dans un bourbier sans issue ? Croyez-vous qu'on puisse trouver son compte, dans le monde des affaires, en s'adjoignant un homme livré aux griffes crochues des usuriers et courant le risque tous les jours d'être déclaré en faillite ?

JUDITH

Est-ce que vous ne pourriez pas demander à M. Falsen, qui vous apprécie tant, de venir à votre aide ?

PAUL

A lui moins qu'à tout autre. Il n'a jamais dû un sou à personne — pas même dans sa jeunesse alors qu'il était sans ressources. Pour lui, avoir des dettes, c'est être insolvable, malhonnête même. S'il savait où j'en suis à présent, toute sa bienveillance pour moi s'évanouirait au même instant. Il me soupçonnerait de vouloir voler les clients, piller sa caisse et contrefaire sa signature sur les lettres de change !.. Et la honte de s'avouer vaincu ! de voir le triomphe ou, pis encore, une pitié mal déguisée sur toutes les figures qui vous entourent !... Mais ce qui m'exaspère au dernier degré, Judith, c'est de me voir obligé d'avouer qu'elle avait raison, cette bourgeoisie, qui prédisait une mauvaise fin à notre mariage. Sur ce point-là, du moins, il faut que nous tombions d'accord. C'était aussi pour vous que je me suis engagé dans cette lutte. Et jamais combat n'a été livré avec plus d'enthousiasme, au commencement. Vous et moi, nous deux, nous allions — contre l'attente générale — fonder une vie en commun si heureuse, si ferme, si noble qu'elle illuminerait les incrédules de sa brillante lumière. Notre vie — elle — allait être une protestation magnifique contre ces mariages sans ardeur ni beauté, dans lesquels le grand amour est impuissant à faire son nid. A présent, nous sommes perdus. Et par notre faute !

JUDITH

Non, Paul, par ma faute à moi.

PAUL

Votre générosité ne m'est d'aucun secours. J'ai eu la vue trop bornée et le cœur trop confiant. Il y avait assez de signes et de présages de malheur. C'est que, moi aussi, je redoutais le dénouement. Je n'osais voir en face la vérité ; je fermais les yeux..., je tâchais de me faire croire à moi-même qu'il s'agissait pour nous de chevalerie alors qu'il y avait surtout de la paresse. Non, si j'avais été bon pour vous et que j'eusse accompli mon devoir de mari, je vous aurais saisie à la gorge — moralement — et vous aurais forcée à vous dévoiler toute dès votre premier petit mensonge, mensonge innocent à première vue, à propos de quelque note insignifiante ; et j'aurais persisté à ne plus croire une syllabe de vos paroles avant de les avoir vérifiées.

JUDITH

Et c'est trop tard à présent ?.. à présent que ce serait si facile ? Je me rendrais tout de suite de bonne grâce.

PAUL

J'ai peur d'être à bout de forces, et qu'il ne me soit impossible de retrouver mon courage d'autrefois.

JUDITH

Qu'allez-vous donc faire?

PAUL

Songez-vous à ces jours de tristesse et d'amertume, qui se préparent pour nous?...

JUDITH

Je ne suis pas accoutumée à beaucoup de bonheur.

PAUL

Songez-vous qu'aucun sourire ne viendra plus éclairer mon pauvre visage, de longtemps?...

JUDITH

J'attendrai... Je serai peu exigeante, pour peu qu'une seule fois...

PAUL

Ne le dites pas, le mot que vous avez sur les lèvres!.. J'en suis las. Nous l'avons si souvent, si vainement employé!... Mais peut-être que je vois trop en noir, peut-être cela ira mieux que je ne m'y attends. Maintenant du moins, il n'y a plus de fleurs d'espérance qui puissent se flétrir!.. Attendons patiemment, attendons...

JUDITH (*s'approchant de lui.*)

Merci, Paul.

Elle veut l'embrasser, mais il l'en empêche, d'un petit mouvement de la main.

Rideau.

FIN DE L'ACTE III

(*A suivre.*)

Peter NANSEN.

Traduit du danois par S. PRAHL.

Les Indépendants

L'exposition actuelle des Indépendants est la vingtième et elle comprend près de deux mille cinq cents envois. On y retrouve beaucoup des exposants de jadis, Maurice Denis, Sérusier, Schuffenecker, Valtat, Ranson, d'Espagnat, Henri Lebasque, de la Villéon ; je ne m'attarderai pas à eux, ne voulant pas avoir l'air de découvrir des peintres déjà notoires. Le groupe des pointillistes est naturellement représenté par Signac, Luce, Rysselberghe et Cross. La série envoyée de Venise par celui-ci est fort intéressante. La manière de l'artiste est tout à fait apte à rendre une ville ensoleillée, et le *Ponte Moro*, sur le Rio Grimani, avec les gondoliers qui pénètrent sous l'arche, est une de ses œuvres les plus réussies : le papillotement lumineux des couleurs en est d'une harmonie exquise. Luce a deux bons paysages anciens, et Rysselberghe montre une esquisse décorative de composition bien ordonnée, ainsi qu'un portrait de Mme Demolder, où se retrouvent ses qualités habituelles de dessinateur.

Mais le dessinateur le plus puissant peut-être qu'on rencontre ici est un homme de lettres, Paterne Berrichon. Il n'est pas seulement le poète du *Vin maudit*, publié jadis chez Vanier, et l'historiographe d'Arthur Rimbaud : il s'est senti attiré également par les arts plastiques et, après s'être révélé sculpteur, le voici qni s'affirme peintre. Personnalité curieuse comme on en rencontre assez peu dans l'art moderne, à part celles de Chamisso, d'Auguste de Châtillon ou bien encore de Grégoire Le Roy. D'ailleurs, Paterne Berrichon possède admirablement son métier : la pâte est riche, le pinceau joue librement, les personnages sont bien établis, les figures tournent parfaitement, le modelé est très fouillé, sans minutie. Excellent en ce sens, le portrait de M. Jacques Dufour. On regrette seulement l'emploi excessif d'un violet un peu lourd dans les ombres et dans les fonds, mais cela disparaît presque dans le superbe portrait de l'artiste au beau visage énergique, à l'expression pleine de vie. Là non seulement la vérité des formes est observée, mais aussi la vérité de la matière, et le velours du veston et de la casquette est rendu admirablement.

Entre les toiles de Signac et de Rysselberghe, on a placé celles de

Théo-Earl Butler. Elles sont d'un coloris très particulier et d'une vision neuve. Ses aspects de Giverny et de New-York retiennent. Par contre, Charles Guérin, Laprade, Bonnard évoluent assez peu. De

Portrait de *Paterne Berrichon*, par lui-même.
(Artistes Indépendants).

K.-X. Roussel, quelques pastels inprécis et fins. Imprécis aussi les intérieurs de Vuillard, et comme toujours d'un accord de teintes délicieux. L'*Intérieur le soir*, avec le lévrier couché, le tapis rouge et le tapis d'Orient, avec une femme assise et les images dans la glace,

est d'une couleur plus chaude qu'à l'ordinaire : tout cela procure à la vue l'agrément que donnerait une précieuse tenture persane. A côté, Valloton expose des paysages très personnels pris aux environs d'Arques. On le sent dégagé de toute convention, de tout souvenir de peinture apprise ; cela le rend inégal, mais il voit la nature directement et atteint à une grande exactitude de verts et de gris. Le *Ruisseau* et surtout les *Peupliers* accrochés à côté sont deux œuvres délicates où la justesse de l'impression s'allie au charme de l'aspect décoratif.

J'ai déjà dit combien je goûtais le talent de Mlle Bermond. Elle n'a peut-être pas encore acquis dans l'emploi des couleurs à l'huile toute la souplesse dont elle fait montre en ses pastels. Pourtant ses paysages de Majorque et son *Allée fleurie* séduisent. Et ses « estampes originales », puisque c'est le nom qu'elle donne à ses jolies improvisations, sont d'une prestesse, d'une qualité et d'un bonheur d'arrangement très rares. Mme Jacques Marval n'a rien envoyé cette année, mais Mlles Paule Gobillard et Lucie Cousturier sont là : la première avec un portrait plaisant, la seconde avec de vives aquarelles faites à Saint-Tropez. Les aquarelles de MM. Adolphe Dervaux et Duval-Gozlan sont de tons plus éclatants encore ; celles de M. Armand Fourreau sont, au contraire, traitées dans une gamme adoucie et plus raffinée. Les moyens sont là de la plus extrême simplicité : des tons posés sur le papier sans surcharge ni cuisine d'aucune sorte, mais des tons de qualité choisie, qui expriment à merveille le bleuté des lointains et la fraîcheur des premiers plans. Toutes ces aquarelles ont été rapportées des Alpes, des environs d'Aix ou de Genève, et tel *Souvenir du lac Léman*, avec deux ou trois arbres verts et une petite maison à toit rouge, est une chose fort réussie.

Sous le pinceau de Gaston Prunier, l'aquarelle devient plus puissante. D'abord lorsque Prunier peint la *Démolition de la Cour des Comptes* exposée à nouveau, il se contente de quelques rehauts pour un dessin fortement affirmé sur papier teinté. Puis avec la *Démolition du Palais de l'Industrie* la couleur prend plus d'importance et la teinte même du papier employé sert d'excellent dessous. La progression se continue avec les *Chantiers en construction au Hâvre*, et les dernières aquarelles sont de plus en plus montées de ton. Mais cela n'est pas au détriment du dessin, et la forme mouvementée d'un terrain vallonné qu'on voit cette année aux *Indépendants* est plus serrée que jamais. Cela est d'un artiste sincère et parfaitement sûr de de son métier. Comme Gaston Prunier, M. Francis Jourdain a pris

pour sujets des coins de Paris, et comme lui encore M. Fernand Piet est allé s'installer en Bretagne d'où il a rapporté de vigoureuses études de lavandières. Les *Laveuses de la place Mentana* peintes à Florence par M. Henri Deligny sont vues par un œil plus délicat. Cela fait penser un peu aux croquis d'Eugène Boudin et un peu aussi aux œuvres d'Ettore Tito, surtout quand il s'agit des *Bains populaires à Florence*.

MM. Victor Fournier, P. Gatier. P. Louis Moreau, Gabriel Sue et Pierre Hepp ont représentés des parcs. Les envois de M.-G. Sue, les *Chiens au soleil* et *l'Eclaircie* sont de belle matière et d'aspect assez décoratif. Mais c'est assurément M. Pierre Hepp qui a le mieux traduit les parcs. Ses pastels de Versailles sont comparables aux meilleurs pastels du Luxembourg par La Gandara. Il ne craint pas la symétrie d'une allée profonde, et montre les *Hermès* de pierre immobiles à l'orée ; le dessin est bien indiqué, sans sécheresse, et la figure du *Héros oublié* est charmante ; les verts et les orangés s'allient harmonieusement et ces trois envois, le *Vase*, le *Héros oublié* et les *Hermès* sont de véritables petites merveilles. Parmi les nouveaux venus aux *Indépendants*, M. Pierre Hepp est certes le plus intéressant et l'un de ceux qu'il faudra suivre.

Il reste à citer la pléiade des espagnols, Claudio Castelucho, Nonell, Dario de Regoyos, E. Torent, puis d'autres : Richard Ranft, Minartz, Faber du Faur, Vieillard, André Allard. Le Bail, Clary-Baroux, Diriks. Hazledine, Hugonnet, Zuricher, M.-E. Renault, A. Urbain, F. Maglin, E. Chanal, Boisgegrain. Quelques toiles du regretté Fabien Launay ont été réunies. M. Raymond de Broutelles est à la fois peintre et sculpteur ; son *Alchimiste* ne manque pas d'intérêt. Les statuettes d'Hœtger sont comme toujours impressionnantes. Les bambins d'Alfred Marque amusent par la vérité des expressions. Les médailles et les plaquettes d'Abel Lafleur, tout en trahissant l'influence de Ponscarme, ont une élégance certaine et discrète.

J'ai gardé pour terminer les peintures envoyées par Eugène Baudin à la galerie Bernheim, où une cinquantaine de toiles étaient réunies. La matière en est superbe, rappelant parfois Cézanne, dans certains paysages comme le *Temps lourd* et la *Maison de campagne* et parfois Monticelli comme dans *la Baigneuse*. Mais il ne s'agit là que d'affinités et nullement d'imitation. La vision de l'artiste demeure personnelle et le dessin est bon. Le *Soleil de juillet*, l'*Après-midi d'août*, certaines petites marines sont d'une pâte puissante et quelque peu féérique. Le soleil levant *aux flancs d'un coteau*, pour être d'un

effet différent n'en conserve pas moins une harmonie égale. Mais le portrait de l'auteur m'a paru la maîtresse page de cette exposition. Cela plaît par le modelé, par l'expression du visage, par la facture et par la couleur savoureuse. Pour tout dire, c'est d'un peintre. Je ne sais pas de meilleur éloge.

Tristan Leclère.

L'Esthétique aux Music-Halls

L'Eden-Buci. Bobino. La Revue des Folies-Bergère.

VEZ-VOUS été à l'*Eden-Buci*? Allez-y. Déformé et brutal, le répertoire d'ailleurs y sévit. On nous y habille l'âme avec les laissés pour compte des grands ailleurs du Tout-Paris Music-hall. Et la fumée, l'indispensable et populaire fumée, enveloppe le tout. L'auditoire est admirable. La beauté du beuglant n'est plus à démontrer pour qui sait voir. Montez aussi, en Montparnasse, en pleine rue de la Gaité, cette rue de nos plus beaux rêves naturalistes, et entrez à *Bobino*. Etablissement joyeux où l'on donne à rire selon la meilleure formule, et où se peut suivre le jeu de physionomie de spectateurs sans défense. Par l'effet, jugez du produit.

On ne saurait trop aller à *Bobino* dont les places sont véritablement d'un tarif démocratique. J'aimerais savoir quels sont les appointements du comique de cartel, un grand Monsieur Duchavel, très parfait.

La revue des *Folies-Bergère* a des tableaux magnifiques — des coins d'art, ma chère — et des drôleries décoratives. Un certain jardin d'animaux à la Jean Veber, un palais des sucres où des petites femmes et de jeunes hommes « en betteraves » sont exquis de tons imprévus. Une pantomime montrant des amants cueillant des fleurs lumineuses comme les lucioles d'une très mythologique « Primavera » impressionne l'œil ainsi qu'une liqueur impressionne un gosier point trop habitué. Enfin, les jupes de Mlle Jane Derval, la commère, ont les reflets les plus adéquats et sont de l'art à elles toutes seules. Elles furent, dit-on, trouvées par G. de Feure. Du reste, Mlle Jane Derval a des jambes qui ne gâtent rien. Désirables, elles ajoutent même à l'agrément de l'œil. Le désir est une impression d'art qui se manifeste dans les sens, ne le renions pas.

Il y a de charmants effets extrême-orientaux dans un tableau de lotus. Une charmeuse de serpents, y déploie une robe mirobolante aux couleurs de flores étranges et un serpent qui est tout un poème d' « objet usuel », dans un ballet suavemment exotique.

J'aime peu les dessins de Gerbault. Je dois dire que les costumes dessinés par lui sont très réussis. Ils habillent ou déshabillent des dames aux noms joliment suggestifs. Exemple : Loulou Mabel, Jahne d'Argent, Odette de Béryl, Clo d'Hally, Lili de Clem !

Toutefois, je conseillerais à Mlle Rita Porcher, qui personnifie un oiseau de changer de patronymique.

Armory.

LA PLUME

Le Lauréat du Concours de Poésie

Les auteurs des poèmes présentés à notre dernier Concours de Poésie et y ayant obtenu un ou plusieurs suffrages ont été invités par nous, dans le numéro du 1er mars, où étaient insérées leurs œuvres, à nous faire connaître lequel d'entre eux leur paraissait mériter le laurier que MM. Jean Moréas, Henri de Régnier et Émile Verhaeren n'avaient pas voulu décerner.

Les 35 bulletins de vote qui nous sont parvenus se sont répartis de la façon suivante :

MM.	
Henri Martineau.....	11 voix.
Nicolas Deniker.....	5 —
T. Pelleau.....	4 —
A. Pernot.....	4 —
Henri Liebrecht.....	4 —
Henri Cocardas.....	1 —
Jacques Bompard.....	1 —
Francis Eon.....	1 —
André Silvestre.....	1 —
Raymond Meunier.....	1 —
X.....	1 —
Bulletin nul, l'auteur ayant voté pour lui-même....	1 —
	35

M. Henri MARTINEAU est proclamé Lauréat.

Les Articles d'Octave Mirbeau [1]

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ART ET DE LA POLITIQUE PENDANT TRENTE ANS (1870-1900).

Deuxième période.

La France (*1885-1886*)

Les Chroniques parisiennes ; les Lettres de ma chaumière ; les Notes d'art et les Salons (l'impressionnisme, le naturalisme et l'Académie).

I

En 1885, Octave Mirbeau collabore à la *France*. Il y entreprend une double lutte : lutte contre toutes les formes de décrépitude, comme avant, mais aussi lutte pour toutes les formes d'héroïsme. Un idéal de vérité et de beauté s'oppose désormais à l'idéal bourgeois. Nous sommes en présence de deux sociétés absolument contraires : parallèlement aux mêmes vices, aux mêmes erreurs, se développe et se précise l'idéal d'une société renouvelée, née de la pourriture même, en contradiction avec le milieu, constituant à elle seule un milieu nouveau. Octave Mirbeau met autant d'acharnement à découvrir ces indices d'un monde meilleur, qu'il en a mis et qu'il en met encore à poursuivre la médiocrité universelle.

A ce moment, s'accentue le grand mouvement qui entraîne les Lettres vers la pitié, à la suite des écrivains russes, de Dostoïewsky et de Tolstoï. L'évangélisme russe apporte ce que le naturalisme trop étroit et mal compris ne peut donner, la sincérité va être l'unique mobile de quelques écrivains. En dehors du groupe naturaliste, ne voulant considérer que le fait brutal sans juger ou conclure, et pareillement éloigné d'un idéalisme étriqué, Octave Mirbeau contraste avec la plupart des écrivains de ce temps par sa sensibilité inquiète et le besoin d'un idéal puisé dans la vie.

L'éducation du public, voilà ce que l'écrivain se proposa surtout dans la *France*. Réformer ses goûts pervertis, redresser son jugement, lui indiquer une voie nouvelle, l'amener à comprendre des

(1) Voir le n° de *la Plume* du 15 novembre 1903.

expressions de beauté différente, répandre et populariser des idées encore insoupçonnées, quelle plus noble besogne pouvait s'imposer à un journaliste ? D'abord étonné et dérouté, dérangé dans ses vieilles habitudes et dans ses admirations, le public résiste, mais enfin il entend parler d'autre chose, il se familiarise avec des questions qu'il ignorait, il ne lui est plus permis de rester indifférent. Et parce que le journaliste ne se désintéresse de rien, que toutes les manifestations de la pensée et de la vie le sollicitent, parce qu'il s'adresse à la sensibilité et à l'intelligence des gens, parce qu'il a la conviction et la persuasion, quelques âmes seront conquises et gagnées.

Et ce fut autant l'éducation de l'élite que celle du public que le journaliste se proposa. La *France* était un journal républicain, et ce qui était mieux, un journal républicain indépendant. Octave Mirbeau usa largement de la liberté qui lui fut laissée.

Une phrase d'un de ses articles résume la situation : « Rien ni personne à sa place, telle est exactement la synthèse de la société contemporaine. » L'écrivain contemple avec tristesse cette société, il rédige ses *Notes tristes* et ses *Notes pessimistes*.

Cependant, aux heures les plus douloureuses, l'antithèse de cette société lui apparaît. Le spectacle du laid ne dissimule pas la présence d'une beauté supérieure. Sans cesse il oppose aux préoccupations mesquines des contemporains la beauté de l'art, qui est celle de la vie. Il n'y a pas que de l'égoïsme et de l'indifférence. Non, tout n'est pas fini, tout ne peut pas être fini puisque, dans la société la plus abominable qui soit, il y a quelques esprits en avance, quelques âmes courageuses et quelques belles œuvres !

En même temps, la pensée d'Octave Mirbeau évolue. Ennemi de tous les préjugés, il abandonne aussi les siens, ceux que l'éducation, la famille, la race, ont implantés en lui. Il ne rêve plus de relever les symboles abolis ; il continue la lutte contre le présent, mais pour fonder l'avenir. Pourquoi regarder toujours en arrière ? L'écrivain renonce à ses croyances anciennes ; il s'affranchit autant que possible de tous les dogmes. Il croit à une justice purement humaine. Cette justice, qui n'existe pas encore, il veut aider à son triomphe.

Octave Mirbeau, si l'on tient absolument à l'étiqueter, nous apparaît « socialiste. » Le mot a reçu bien des interprétations différentes, mais il exprime, dans son sens primitif, la compréhension de la vie universelle, la pitié pour toutes les douleurs. Et c'est bien ainsi qu'avec lui-même, en même temps que lui, les idées se trans-

forment, la littérature s'intéresse à tout ce qui vit, n'a plus de fausse délicatesse ni de mépris dédaigneux. D'audacieuses enquêtes commencent. Les penseurs et les philosophes — les meilleurs d'entre eux — préconisent une religion de paix et d'amour. L'art apparaît comme une force destinée à combattre et remplacer la politique.

Rien, d'ailleurs, dans cette attitude du maître, ne contredit sa pensée de la veille. Cette évolution est logique. C'est l'affranchissement de cette révolte, c'est l'élargissement de cette pensée. A partir de ce moment, Octave Mirbeau soutiendra toutes les causes qui lui paraîtront justes, et il dira franchement, et même brutalement, sa pensée sur ce qui déploie sa laideur ou sa beauté autour de lui.

II

Octave Mirbeau, dans les *Chroniques Parisiennes*, reprend d'anciennes querelles, ou en provoque de nouvelles. Nous y retrouvons ses idées personnelles sur les politiciens, la chasse, le luxe, la charité, la blague, le monde, la finance, les comédiens, le patriotisme, la presse, les cosmopolites, etc... Toutes les pensées, tous les désirs, toutes les ambitions que Paris concentre et entretient, qu'il prend à l'humanité pour leur imprimer sa marque, pour les déformer ou les enlaidir, est ici strictement observé et jugé. C'est « tout le fumier parisien, tout le dessous. » Cet esprit parisien qui triomphe si facilement dans le livre, dans la presse, au théâtre, partout, au détriment de l'esprit véritable, cet esprit odieux qui ridiculise les plus belles conceptions et encourage les plus plates inepties, c'est contre lui que le polémiste dirige ses coups. La haine du parisianisme, voilà ce qui nous frappe dans ces *Chroniques Parisiennes*, parisiennes par ce qu'elles jugent, et non par leur façon de juger (*Le Parisianisme*).

Le chroniqueur passe en revue les différentes expressions de ce parisianisme. La presse : le journalisme financier (*Le chantage)* ; les reporters judiciaires *(Vermine judiciaire)*; «Les reporters judiciaires sont pareils aux critiques de théâtre. » *Le journalisme français* : « L'état de journalisme d'une époque indique son état de société. L'un se lie étroitement à l'autre. Le public n'a jamais que les journalistes qu'il mérite. Lisez un journal parisien et vous avez le niveau de l'intelligence parisienne. Au lieu de marcher de l'avant, le journalisme retourne en arrière. » Octave Mirbeau juge le reportage, et il ajoute : « La presse a tué la littérature, tué l'art, tué le patriotisme. Elle a agrandi la boutique et développé le métier. Les mauvais

peintres, les pires écrivains, elle s'attache à eux pour les exalter. La presse ne montre de passion que pour les choses petites et basses. Le journalisme abaisse tout, déforme tout, les hommes et les idées. Wolff se vante d'avoir porté le dernier coup à la critique. Cataloguons, inventorions. Pourquoi tenterait-elle d'initier le public à la beauté d'une œuvre? » L'esprit de rédaction a tout perdu. Les uns s'embourbent dans la politique ; les autres en sont toujours à décrire des loges d'actrices. « La chronique, qu'a-t-elle fait ? Où est-il l'écrivain qu'elle a révélé? Elle a tout effleuré. La chronique est morte. »

La critique dramatique, le théâtre (*La presse et le théâtre*) : « Le théâtre tout entier est en proie à une maladie lente. Il n'est pas supérieur à la politique, à la littérature courante, à la peinture médaillée. Il est au niveau où sont toutes choses aujourd'hui. La camaraderie de la presse et du théâtre en est cause. » Koning fait l'éloge de pièces ineptes. L'homme de théâtre, Delpit (*Les idées de M. Delpit*) : « Parmi les médiocres, il n'est personne qui soit plus médiocre que lui ; écrivain détestable, romancier banal. A propos des *Maucroix*, la critique l'a félicité d'être un véritable homme de théâtre. Du moment qu'un monsieur est sacré « homme de théâtre, » ce monsieur par cela même est sacré homme de talent. L'homme de théâtre n'est pas le moins du monde tenu de penser. C'est le plus grand éloge qu'on puisse adresser a quelqu'un qui fait des pièces. Shakespeare n'est point un homme de théâtre. » Ailleurs, Octave Mirbeau découvre le métier, les ficelles dramatiques, les auteurs, le public, « n'étant point ce qu'on appelle un homme de théâtre. » « Le théâtre, vous n'y pouvez entrer que soumis, façonné aux idées des autres... Le théâtre a le public qu'il mérite. Le théâtre traverse une crise sociale qui ne se modifiera que par une révolution radicale dans les mœurs et dans le goût... Le temps présent n'est pas aux belles conceptions de l'art. Le théâtre est la proie de la moyenne. » En effet, on jouait *Antoinette Rigaud, Le Maître de Forges.*

Voici le tour des directeurs de théâtre, de Claretie, « M. Claretie, à qui j'ai franchement exprimé mon opinion sur sa littérature. » La censure et la question ouvrière au théâtre, à propos de *Germinal* : « Je ne sais rien de bête comme un ministre. Tous les ministres ont eu peur de voir représenter, au théâtre, une pièce où peut s'agiter une question sociale quelconque... La question ouvrière au théâtre, voilà le croquemitaine des ministres, qu'ils soient rouges, tricolores, gris-perles ou blanc d'argent... Le théâtre est un endroit où on va pour s'amuser et non pour penser. Il vaut beaucoup mieux, pour la

bonne humeur du public, qu'il entende des couplets idiots où l'ordure se mêle agréablement au sentiment, qu'il voie des cuisses, des poitrines et des croupes rebondissantes, plutôt que d'assister à un spectacle sévère où se dresse, farouche, un des redoutables points d'interrogation de la société contemporaine. *Germinal* est une œuvre admirable. »

« La Comédie-Française est le domestique jugeant le maître... Voulez-vous me dire quel est le gouvernement qui ait jamais vraiment protégé la littérature et l'art? Et à quoi ont servi les effroyables sommes d'argent qu'il a jetées dans la caisse de son théâtre, à quoi? Tous les gouvernements, quels qu'il soient, ont pour les productions littéraires et artistiques des jugements de professeurs ankylosés et stupides. Cela n'est pas vrai, l'Etat ne protège pas les arts. Il ralentit le mouvement littéraire, empêche les évolutions artistiques de se produire. Voilà son rôle (*Les Faux Bonshommes de la Comédie*; *La Comédie-Française*) ».

Les comédiens. (*Les tripots revenus; Cabotinisme*) : « J'ai été le premier, dans la presse parisienne, à protester contre la conduite de MM. les comédiens. Lors de mon affaire avec les comédiens la presse entière me donna tort... J'ai déjà dit ce que je pense des comédiens. Chacun d'eux a tenu à illustrer chaque phrase de mon étude. Les comédiens veulent faire de la littérature. Ce qui pèse sur la littérature, ce sont les comédiens. »

L'un des premiers, Octave Mirbeau, a combattu les productions inférieures et « les spéculations d'obscénités », tous « les livres que vomit sur nous la littérature contemporaine. »

De ce temps datent ses articles sur le naturalisme. Il admire grandement Emile Zola; il montre toute la beauté de son œuvre; mais il ne le confond pas avec ses prétendus disciples, il sépare le faux naturalisme du vrai. Son article sur *Emile Zola et le naturalisme* est à retenir : « *Germinal* est aussi peu naturaliste que possible. Ce qu'on appelle naturalisme est une école singulière où l'on apprend à ne voir des choses que le détail inutile. Ils prétendent écrire comme peignent les peintres impressionnistes, ces chercheurs passionnés des grandes synthèses, poètes des lumières épandues et des larges horizons, donner aux formes des sentiments, une âme à la nature, noyer le détail dans la masse. » Ce sont des « lécheurs de détails » qui « écrivent comme peignent Meissonnier et Detaille... Œuvres froides, décolorées, mortes, sans aucun accent d'humanité. Impuissants à rendre l'âme d'une chose... Pauvres esprits, aveugles et sans idéal, qui reprochent au romantisme sa vie

exorbitante et tentent de le remplacer par l'immobilité de la mort. » Zola, « cet admirable écrivain », devrait abandonner ce naturalisme.

En même temps qu'il défend Emile Zola, Octave Mirbeau apporte son appui aux œuvres littéraires que personne ne défend. Tout en combattant la littérature des Daudet, des Ohnet, des Bornier, des Legouvé et des Feuillet ; le théâtre des Delpit, des William Busnach, des Dumas ; la critique des Koning, des Delair, des Wolff... il parle des œuvres réellement belles, il fait connaître les noms des auteurs méconnus ou récents. C'est Octave Mirbeau qui explique et défend non seulement les meilleures œuvres d'Emile Zola, mais celles de Barbey d'Aurevilly, « notre illustre maître » ; d'Elémir Bourges, l'auteur de « ce *Crépuscule des Dieux* qui, comme toutes les œuvres d'art pur, a fleuri doucement dans la nuit. » Elémir Bourges faisait le feuilleton dramatique au *Parlement* : « Elémir Bourges est le critique indigné et savant, non le critique ignorant et soumis, tel que l'a fait la perversion du théâtre moderne.. . » On ne le voit point mêlé aux banquets de la critique, « ces banquets que préside M. A. Vitu », ni « aux groupes bien pensants que préside M. Sarcey, M. Lapommeraye. » Il pense par lui-même ; il professe pour le théâtre d'aujourd'hui le plus souverain mépris. « Du moment que M. Sarcey compte, M. Bourges ne peut compter. »

C'est la critique d'Octave Mirbeau qui a fait le plus bel éloge de Maupassant (*La Presse et Bel-Ami*) ; de Paul Hervieu (*L'Alpe Homicide*) ; de Vogüé (*La noblesse de la littérature*) ; qui, à la mort de Victor Hugo, a jugé définitivement le poète si mal compris de ses admirateurs ; il y a une page admirable sur la préface de Cromwell, le romantisme et son poète : (*Victor Hugo*, 24 mai 1885). « On peut dire que sa vie se résume en ce mot : Amour ; ses œuvres en cet autre mot : Vision. — Le grand poète a été la Bonté. Il a aimé l'humanité, comme le Christ l'aima, d'un amour infini, élargissant les bornes ensanglantées des patries, prêchant la communion des peuples, l'oubli des races, la fin des conquêtes. Il a pleuré sur les misères, pansé les plaies, essuyé les larmes ; il a relevé tous les vaincus, consolé tous les captifs, vengé toutes les injustices. Il a tenté d'arracher l'homme aux proies des trônes effarés, aux échafauds des sociétés peureuses, et sa voix retentissante, faite de tendresse et de pitié pour les misérables, de colère et de supplications hautaines pour les puissants, a dominé, chaque fois que l'homme était menacé, le tumulte des intérêts oppresseurs et des lois homi-

cides. Et puis, il a chanté les attendrissements divins qui entourent l'enfance fragile ; il a fait de la femme une faiblesse sacrée ; de la faiblesse une puissance et de la puissance un pardon. Les petits, les humbles, les pauvres, les déshérités, les malades, il leur a donné la première place dans le royaume féérique de son œuvre, qui est doublement immortelle par le génie de l'artiste et la bonté de l'homme. »

Que sont les mœurs de ce temps, au moment où la littérature offre le double spectacle d'une décadence aussi plate et d'une beauté si robuste? La charité? (*Encore les fêtes de charité*) : « Les fêtes de charité sont criminelles. » La charité est devenue cabotine (*Le travail et la charité*) : « Secourons nos malheureux au lieu de secourir ceux de l'Espagne. La misère devient effroyable. Cet argent ne va pas aux pauvres. » L'Economie politique? « On ignorera toujours ce que c'est que l'économie politique, d'où elle vient, où elle va et à quoi elle sert » (*La jambe de M. Léon Say*; *Economies impossibles*). Les cosmopolites? Les financiers? La bourse? Ceux que le journaliste appelle les Chinois de Paris (*Les Chinois de Paris*) deviennent légion. Il défend le pays contre « la horde des envahisseurs, les gens de plaisir, la haute pègre » (*M. Gustave Macé, Le Mynioun*).

Les juifs ? Rappelant ses anciens articles dans les *Grimaces*, il écrit ces lignes, précieuses à retenir : « Moi aussi effrayé par l'envahissement des israëlites dans notre politique, dans nos affaires, dans notre société, j'ai tenté un jour de donner l'alarme. Je ne voulais pas croire que les juifs fussent si forts parce que nous étions si faibles, si grands parce que nous étions si petits, et s'ils prenaient notre place, c'est que nous la désertions. J'ai reconnu depuis qu'il est parfaitement ridicule de jouer les Pierre l'Ermite en ce temps où l'on ne se passionne plus que pour les cabotins. J'ai reconnu que ce siècle, épuisé de tout, épuisé de sang, de moelle et de cerveau, n'était plus à la lutte ni à la haine, la haine, ce dernier espoir des peuples qui s'en vont; j'ai reconnu qu'on ne savait même plus — est-ce ignorance ou bien progrès? — ce que c'est que l'idée de patrie. Et en regardant l'élévation constante des juifs, par le travail, la ténacité et la foi, je me suis senti au cœur un grand découragement et une sorte d'admiration, sévère, pour ce peuple vagabond et sublime qui a su faire de toutes les patries sa patrie et qui monte chaque jour plus haut à mesure que nous dégringolons plus bas. Je me suis dit qu'il fallait vivre avec lui, puisqu'il se mêle de plus en plus à notre race, et qu'on peut croire qu'il s'y fondra complètement, comme la vigne vit

avec le phylloxera, le malade avec la fièvre typhoïde et l'intelligence humaine avec le journalisme (*Les Monach et les Juifs*). »

Le Patriotisme ? Il consiste à mépriser la guerre : (*La Patrie, La Guerre*)(1) ; à combattre les *Erreurs judiciaires*, les *Duels politiques*, *la Chasse*, *les Elections*, *le Suicide*. C'est le vrai patriotisme qui dicte cette phrase : « Il faut s'occuper des représentants des colonies », et en effet le journaliste rédige un article terrible contre M. Pierre Alype.

La Déroute est une des pages les plus éloquentes, une des plus nobles qu'ait inspirées à un écrivain un désastre national. Octave Mirbeau montre notre armée vaincue au Tonkin, et il flétrit, il poursuit la Chambre « des intrigues odieuses, des ambitions criminelles, des appétits sordides. » Pendant que la France capitule, c'est « à l'intérieur, l'assaut des places, la division... »

La politique est la cause de tout ce mal. C'est elle aussi qui reçoit, dans les *Chroniques Parisiennes*, l'assaut le plus redoutable : « Le peuple a cela d'admirable qu'il ne connaît point l'étendue de sa misère, ni l'étendue non plus de notre effroyable égoïsme, qu'il n'est pas bon de les lui faire connaître, car il pourrait avoir le désir de s'élever pour ne plus mourir de faim, et ne plus servir de bête de somme à ceux qui l'exploitent. Ce n'était pas bien, hier, sous la Monarchie ; ce n'est pas bien aujourd'hui, sous la République ; ce ne sera pas bien, demain, sous l'inconnu. Et cela s'appelle la politique. Politique éternellement inhumaine qui ne pense qu'à protéger les puissants, gaver les riches, sourire aux heureux, et qui ne songe pas à glisser un regard ému dans les taudis des misérables, ou à porter une parole consolante au fond des géhennes où des êtres comme nous naissent, vivent et meurent, sans avoir vu, jamais, tristes fleurs d'humanité, le soleil d'amour qui réchauffe. Heureusement, il y a des hommes, pareils aux premiers chrétiens, des hommes comme Kropotkine, Elisée Reclus, Léon Tolstoï, qui ont poussé le cri de pitié et opposé à la politique usurpatrice des méchants, la doctrine méconnue de Jésus. On aura beau vouloir étouffer ce cri, on ne parviendra pas à l'empêcher de retentir sur les siècles à venir, car il faut des siècles et des siècles pour féconder une idée. »

(1) Relire la préface et la première partie du *Calvaire* (1887), où se trouve le passage : « Qu'était-ce donc que cette patrie... ? » Le *Calvaire* est d'ailleurs la critique de la société de ce temps, du parisianisme, de la noce, des femmes, de la littérature et de l'art. Le roman complète les chroniques. La *Nouvelle Revue* le publie (1886), mais proteste et supprime la première partie.

III

C'est aussi dans la *France* que parurent les *Lettres de ma Chaumière*, avant d'être publiées en volume (1). L'auteur des *Lettres de ma Chaumière* quittait la ville pour les champs, la terre, les paysans.

Sa chaumière est située dans un département lointain, à l'orée d'un joli bois de hêtres, elle n'a aucune boule de verre, aucun kiosque japonais, aucun bassin de rocaille. C'est une vraie chaumière. On y peut vivre simplement, car on est loin des hommes. Plus de luttes, plus de haine, rien que l'amour, le grand amour apaisant. C'est évidemment, après Paris, un spectacle réconfortant, et là du moins on retrouve l'honnêteté, le travail, que la ville a perdus. Mais non, la démocratie a fait son œuvre : « La démocratie a tué nos forces sociales... La démocratie, cette grande pourrisseuse, est la maladie terrible dont nous mourons. Rien, ni personne à sa place. Ce qui, autrefois, grouillait en bas resplendit en haut aujourd'hui... Le paysan, comme tout le monde, veut être de son siècle. » (*Le Tripot aux champs*). Le paysan quitte sa terre, il se lève tard, s'abrutit dans les cabarets. Ce n'est plus qu'un être sans énergie et sans volonté, une machine à élections. La soif de l'argent, le suffrage universel, l'alcool, ont fait les pires ravages. Les campagnes sont en friche. La ville hypnotise et perd le paysan.

Octave Mirbeau restitue la physionomie exacte du paysan moderne : il montre son esprit, ses préjugés, ses idées, dévoile sa cupidité, sa cruauté, son avarice, son étrangeté ; il le fait agir, il reproduit son langage imagé, son patois original et savoureux. Ce sont des nouvelles tristes et pessimistes comme *Le père Nicolas*, *La Bonne*, *La mort du père Dugué*, une des nouvelles les plus remarquées ; des contes grivois, des nouvelles comiques comme *Le juge de Paix*.

Et avec les paysans, ce sont tous les êtres qui vivent à leurs côtés, ce sont les animaux dont Octave Mirbeau prend la défense contre la brutalité et la sottise (*La mort du chien*, *Le crapaud*) ; les men-

---

(1) Les *Lettres de ma Chaumière*, contes et nouvelles (1886), dont l'édition est aujourd'hui épuisée, ont reparu sous le titre de *Contes de la Chaumière* (1894) en un format plus petit et avec deux eaux-fortes de Raffaëlli. Il y a quelques changements, de nouveaux contes ont été ajoutés, neuf ont été conservés.

diants (*Le petit mendiant*) ; les marins (*Les Eaux muettes*) ; les fonctionnaires, les petits rentiers de province (*Le duel de Cassaire et de Pescaire*, *La table d'hôte*), où est esquissée la physionomie du receveur de l'enregistrement, lecteur de Coppée et de Georges Ohnet.

La terre est accaparée par les parvenus, par les financiers. Le journaliste combat les grandes chasses, les belles chasses des banquiers (*La Chasse*, nouvelle dédiée à Elémir Bourges) ; les bois sont clos partout, tout est fermé, limité ; c'est la ruine autour des grandes propriétés, à cause des « faisans de malheur », mais c'est aussi, pour le banquier, le moyen de faire des affaires : « La chasse est un moyen et c'est une puissance. »

Il y a une nouvelle *Agronomie*, d'une profonde philosophie. C'est là que pour la première fois est prononcé le nom de Lechat. Le parvenu Lechat a fait sa fortune en fabriquant des souliers de carton, et depuis il méprise le reste de l'humanité. Propriétaire du domaine de Vauperdu, ce Lechat est sans pitié pour les petites gens.

Lechat bat les pauvres qui ramassent du bois mort dans ses propriétés, ce qui ne l'empêche pas d'être populaire. Cet agronome socialiste a des idées larges, il veut révolutionner l'agriculture (1).

« Les révolutions sociales ont eu pour aboutissement : Lechat et les quinze millions de Lechat ! Ainsi c'était pour permettre à Lechat de se vautrer stupidement dans l'or volé, dans l'or immonde, que les hommes avaient lancé aux quatre vents des siècles les semences de l'idée, et que la rosée sanglante était tombée, du haut des échafauds populaires, sur la vieille terre épuisée et stérile ! »

Une autre lettre a pour titre : *La guerre et l'homme :* « Un homme en tue un autre pour lui prendre sa bourse ; on l'arrête, on l'emprisonne, on le condamne à mort et il meurt ignominieusement, maudit par la foule, la tête coupée sur la hideuse plateforme. Un peuple en massacre un autre pour lui voler ses champs, ses maisons, ses richesses, ses coutumes ; on l'acclame, les villes se pavoisent pour le recevoir quand il rentre couvert de sang et de dépouilles, les poètes le chantent en vers enivrés, les musiques lui font fête ; il y a des cortèges d'hommes avec des drapeaux et des fanfares, des cortèges de jeunes filles avec des rameaux d'or et des bouquets qui l'accom-

(1) Ce Théodule Lechat deviendra l'Isidore Lechat des *Affaires sont les affaires* (1903).

pagnent, le saluent comme s'il venait d'accomplir l'œuvre de vie et l'œuvre d'amour. »

La dernière lettre, *Paysages d'automne*, montre le bon candidat promettant à tous le bonheur, la vie aux mourants, la liberté aux prisonniers, la richesse aux pauvres, tour à tour royaliste, impérialiste et républicain.

Si les *Lettres de la Chaumière* sont pessimistes, on ne peut nier qu'Octave Mirbeau n'ait voulu opposer perpétuellement aux laideurs de l'humanité la beauté de la nature. Sa présence est la condamnation même de la vie sociale. Elle demeure indifférente à nos passions, à nos vices, toujours jeune, se renouvelant éternellement. C'est un contraste perpétuel entre sa sincérité et l'hypocrisie des hommes. C'est elle qui repose, par ses aspects radieux, des spectacles répugnants, c'est elle qui permet d'oublier, c'est elle qui est fraîcheur, lumière, joie. Le décor est plus beau que les acteurs.

Elles sont, ces *Lettres de la Chaumière*, pleines d'une poésie étrange et sauvage. Ces petits drames tragiques ou comiques sont pris sur le vif ; ce moyen pittoresque, dramatique, de faire entendre une leçon, d'exprimer une idée réussit à Mirbeau. Il y a une grande finesse d'observation, beaucoup d'ironie et de pitié. Beaucoup de simplicité aussi, malgré la bizarrerie de certaines situations. Pour toutes ces qualités on a voulu les comparer aux *Lettres de mon moulin*, bien inférieures cependant et aussi aux nouvelles de Maupassant.

IV

Aux *Chroniques Parisiennes*, aux *Lettres de ma Chaumière*, répondent les *Salons* et les *Notes sur l'Art*. Ils achèvent de nous renseigner sur la société contemporaine. Déjà Octave Mirbeau avait parlé de l'art ; mais il étudie cette fois plus profondément cette manifestation de la vie sociale. Toutes ses remarques aboutissent à lui, puisqu'il est en quelque sorte l'expression définitive d'une époque.

C'est une rude besogne qu'Octave Mirbeau se proposa : faire éclater la vérité pour l'art comme pour la politique, opérer un nettoyage nécessaire. Dans l'art surtout apparaissaient les vices, les préjugés étroits et les petites idées de la société moderne, dans l'art, c'est-à-dire dans le faux art, dans la caricature de l'art vrai. Ses haines politiques sont en rapport avec ses haines esthétiques. Nous allons voir l'art qui convient à cette société, celui qui reproduit et qui flatte ses

passions, ou celui qui les combat. La division s'accentuait chaque jour entre l'art officiel et l'art libre. Admirer un effort c'était s'interdire par là même d'admirer l'effort opposé. C'était à la critique à définir les tendances, à expliquer au public l'originalité des artistes nouveaux et le néant des artistes qu'il avait cru jusqu'ici les seuls dignes de son admiration.

En tête du Salon de 1885, dont M. Boulanger interdit, lors de sa publication dans la collection des *Maîtres modernes* (1), la lecture à ses élèves, le journaliste résume sa ligne de conduite : « J'estime qu'on doit avoir tout le courage que comporte l'honnêteté en matière d'art, cette probité qui offusque les nigauds, et que les forts attendent comme un régal. Il faut dire la vérité telle qu'elle est sentie. »

On retrouve dans sa critique appliquée à l'art, son sens du ridicule, son ironie âpre et cinglante, sa profondeur d'observation habituelle. L'écrivain combat le « rire des imbécillités bourgeoises, ce fumier où grandirent Puvis de Chavannes et Manet. » Il dit franchement aux critiques d'art ce qu'il pense d'eux ; Albert Wolff, qui était le roi de la critique, et représentait bien l'esprit de mauvaise foi, d'ignorance et de gâtisme en critique, Albert Wolff fut jugé à son tour : La guerre fut déclarée aux admirations de commande, aux gloires nationales. Ses victimes furent les dirigeants, les officiels, les médaillés et les décorés.

C'est dans les *Notes d'art* que nous découvrons ses préférences artistiques. Elles complètent les deux *Salons* (1885 et 1886), dans lesquels l'écrivain ne pouvait juger que les œuvres exposées, ce qui ne lui donnait qu'une vision incomplète de l'art, en y ajoutant les manifestations de la pensée individuelle des artistes qui n'y exposaient pas. On y sent l'enthousiasme pour une idée et la volonté de l'aider à triompher. La sympathie et l'admiration sont la base de cette critique ; c'est cette sympathie et cette admiration qui engendrent aussi l'enthousiasme contre l'idée opposée, la haine pour le faux art.

Avec Octave Mirbeau, nous sommes en présence d'une critique nouvelle qui, sans oublier la part que l'on doit aux prédécesseurs, tient compte de l'individu et de l'inédit, et rend à l'art son vrai principe, trop longtemps méconnu, de la nature et de la vie. Toute une esthétique se dégage de ces articles, une manière d'envisager l'œuvre seule logique, de la juger en toute indépendance. Pas un de ses

(1) Collection des *Maîtres modernes* : le Salon de 1885, in-4°, par O. Mirbeau (1885).

articles qui, en nous apprenant autre chose, ne répète au fond la même pensée.

L'art est libre comme l'individu doit l'être, voilà l'idée générale qui guide cette critique. Pas d'écoles, pas d'étiquettes, pas d'enrégimentement, pas de servitudes d'aucune sorte. Pas de protection ni de direction des Beaux-Arts. Pas de Salons, non plus, où s'étale la plus abjecte servilité. Guerre aux Salons!

Cette idée que les Salons ne sont bons à rien, revient souvent sous la plume du journaliste. Ils sont la conséquence de notre régime politique et ils disparaîtront avec lui. « Le Salon s'immobilise!... Le Salon n'a plus l'importance qu'il avait autrefois... Les expositions indépendantes tendent à se multiplier. » Il constate que « les Salons ne sont ni meilleurs ni pires que les précédents... Depuis dix ans les Salons se suivent et se ressemblent, avec une opiniâtreté dans la succession et dans la ressemblance. Ils sont tous les mêmes. Ce ne sont pas des Salons, ce sont des antichambres, de véritables antichambres de l'art. » Il n'a pas assez d'épithètes pour caractériser le Salon néfaste ; c'est « le grand bazar officiel des médiocrités à treize sous, le grand et désolant déballage des friperies avariées, l'immense foire des radotages imbéciles et des impuissances infatuées. » C'est encore un « étalage de boutique » ; le Salon « n'est pas autre chose qu'une immense fumisterie, une vilaine blague d'atelier, un défi jeté à l'art et à la nature. » « J'applaudis aux expositions partielles et indépendantes qui portent le dernier coup au Salon officiel, grande foire aux médiocrités grouillantes et décorées. Chaque artiste doit exposer son œuvre à part. Rien ne vaut que les libres manifestations des individualités. L'art étouffe et s'étiole dans ces grands bazars réglementés. » Pas plus que les Salons, les jurys, les commissions ne sont utiles: « Le jury de peinture ne sert à rien. »

A la fin de son *Salon* de 1885, Octave Mirbeau, après avoir constaté l'impuissance des Salons à renouveler l'art, écrivait : « En dehors des académies, des jurys et des Salons, il se produit un mouvement qui ira loin... le mouvement impressionniste que je n'ai jamais cessé d'annoncer... L'avenir est là. »

En 1885, la cause de l'impressionnisme était loin d'être gagnée. Depuis le Salon des refusés, l'hostilité n'avait pas désarmé. Les impressionnistes, aux prises avec le public, la critique, les amateurs, les marchands de tableaux, traversaient une heure douloureuse, mais logique après tout. Ils avaient contre eux les réactionnaires de l'art, tous ceux qu'effarouche une formule nouvelle, si cette formule est

dans la vie, tous ceux qui ont de vieilles habitudes et des idées arrêtées. Il y avait eu les généreux enthousiasmes de Duranty, de Duret qui, en des brochures spéciales, des articles, des préfaces, les avaient défendus. Emile Zola avait protesté en faveur de Manet. Huysmans avait soutenu la même cause. Il fallait l'éloquence passionnée de Mirbeau pour vaincre l'indifférence ou l'hostilité, pour faire triompher l'idéal des peintres nouveaux : « C'est bien le moins que nous nous efforcions de donner à ceux-là qui emploient leur génie à relever l'art des ornières et des bourbiers où il est tombé, l'hommage de notre reconnaissance. Cela nous console, journalistes qui touchons à tant de choses inutiles, de nous attacher à des œuvres illuminées de cette flamme que l'on croyait éteinte, le génie. »

Les impressionnistes ont rompu avec les habitudes de la vie artistique : « Ces peintres ont la haine des Salons et des servitudes administratives. » Ils s'inspirent de la nature et de la vie. Leur art est l'expression de leur sincérité. Ils croient à l'influence de la lumiere, et ils révolutionnent la technique. Ils sont dans la vraie tradition française. « On a ri d'abord de Manet, de Renoir, de ces patients, de ces chercheurs, de ces éloquents qui voulaient exprimer de la nature des sonorités nouvelles ou des musiques seulement endormies. Ils ont fait entrer de l'air et de la lumière dans les ateliers. Ils ont acclimaté la pratique du plein-air. »

Ces artistes, qui se sont libérés des formules conventionnelles, qui ont renoncé à tous les honneurs que procure la réclame, qui ont mis leur idéal de vie en harmonie avec leur idéal de beauté — ont l'excuse de cette société de financiers et de vaudevillistes : leur œuvre est l'expression d'une humanité rajeunie et meilleure.

Octave Mirbeau ne manque pas une occasion d'exprimer l'admiration qu'il a pour eux. Il n'oublie aucune manifestation de leur talent. Délaissant la cohue des Salons, insuffisants à nous renseigner sur les progrès de l'art, sinon sur l'absence d'art, il nous fait connaître les expositions individuelles et indépendantes. Il nous conduit chez Durand-Rueil, au cercle Volney. Ils se groupent ici et donnent l'ensemble de leur effort. Chacune de ces expositions trouve en Octave Mirbeau un juge bienveillant. Tandis que le public proteste et que la critique ne comprend pas, il prétend qu'il y a « une éducation d'art nouveau et qui déterminera une évolution dans le goût du public, familiarisé avec ceux que la critique impuissante couvrit d'insultes, parce qu'ils ont le génie... »

L'article sur la *Huitième Exposition des peintres impression-*

nistes, rue Lafitte (du 15 mai au 15 juin 1886), fit sensation. Cette Exposition (la première avait eu lieu en 1874) fut très attaquée. La critique montra « son ignorance et sa mauvaise foi. Elle dit que Manet a exposé et il n'a rien exposé ! Beaucoup croient devoir plaisanter. » L'auteur proclame que c'est là un « groupe d'artistes convaincus, hardis, qu'il faut savoir respecter, encourager, applaudir. » Or, les critiques font le contraire « dès qu'un peintre, répudiant les leçons de l'école et les conventions dos coteries différentes, se met hardiment aux prises avec la nature, dès qu'il veut tenir compte de l'atmosphère, de l'action locale de l'air sur les objets, dès qu'il tente de saisir la presque insaisissable et frissonnante fugitivité des reflets, dès qu'il n'enserre pas les contours dans le fil de fer de la ligne. » Là exposaient Degas, Mary Cassatt, Berthe Morizot, Camille et Lucien Pissarro, Forain, Zandomeneghi et Seurat : « J'ai le plus grand respect de ces artistes. »

En d'autres articles (1) nous enregistrons l'admiration du critique pour Claude Monet : « Il y a du génie en M. Claude Monet » ; Raffaëlli ; Sisley ; Eva Gonzalès ; Cazin, pour lequel, il est vrai, en présence d'une autre de ses œuvres, n'éprouvant plus le même sentiment, l'écrivain a le courage d'écrire : « Le Monet restera, le Cazin passera » ; Fantin-Latour, disciple de Wagner : « Ce n'est pas seulement peint, c'est pensé ». Et encore pour Sargent ; pour Whistler ; pour Besard ; pour le néo-impressionniste Maufra ; pour Daumier : « J'aime la caricature de Daumier » ; pour le « grand Millet » ; pour Corot et les paysagistes de 1830 ; pour Alfred Dehodencq ; pour Alexis Lebourg ; pour tous ceux qui se rattachent à l'impressionnisme par leur compréhension de la vie, leur dédain des préjugés, tous ceux qui l'ont préparé ou suivi ; « Il est de l'école des maîtres, universelle et éternelle, où l'on admire les génies les plus différents : Manet et Puvis, Rembrandt et Watteau, Ingres et Delacroix. »

Puvis de Chavannes accomplissait une œuvre sociale, et il était aussi méconnu que les impressionnistes ; à peine quelques-uns soupçonnaient-ils la valeur réelle de sa peinture. Dans son œuvre « la nature frissonne... Les critiques, les fiers critiques, les critiques farouches, les impeccables et incorruptibles critiques lui attachent une ficelle à la patte. »

---

(1) *Eva Gonzalès. Exposition du cercle Volney. Eugène Delacroix. Le grand Millet. Les Portraits du siècle. Exposition internationale de peinture. Alfred Dehodencq. Exposition de peinture. La Dame aux Camélias. La caricature. Salons.*

On a, de ce temps, deux articles enthousiastes sur Delacroix. Ce romantique était bien l'ancêtre de l'impressionnisme, il était, autant que les paysagistes de 1830, un précurseur. Dans le premier article, Octave Mirbeau rappelle l'injuste oubli dans lequel on laisse le peintre, tandis que Victor Hugo seul est honoré, « enlevé dans l'apothéose par l'admiration moutonnière des naïfs... Certes, le poète est grand. On a raison de l'honorer. Mais ces honneurs sont faits de beaucoup d'oublis. Pourquoi Victor Hugo seul? » Dans le second, l'ignorance de la critique : « Jamais la critique ne s'est montrée aussi majestueusement niaise. Jamais la critique ne s'inclinera devant le génie. Elle est comme le hibou qui ne peut supporter l'éclat du soleil. Ses yeux trop faibles, et son esprit attardé au fond des antres obscurs de la routine ne sont point faits pour d'aussi splendides lumières. L'absence de pensée guide la critique. » Delacroix est « celui qui, peut-être, a le plus magnifiquement interprété l'œuvre de Dieu... Son œuvre immense embrasse toute l'humanité. »

Tournons-nous maintenant de l'autre côté de l'art. Après cette admirable floraison de talents, quelle pauvreté que l'art académique ! A Besnard s'oppose Bouguereau, à Fantin Benjamin Constant, à Claude Monet Detaille. C'est le savoir faire, le trompe l'œil, l'habileté le métier qui triomphent ici. Ils ont les suffrages de la clientèle bourgeoise. Ce sont, aux expositions, les acclamations du public, les éloges de la critique. L'Etat les encourage, les soutient, leur fait des commandes.

Ce qu'il pense des académiques, il le pense des naturalistes qui, sous prétexte de révolutionner l'art, ne révolutionnaient rien du tout, exposaient de grandes machines, destinées à orner les appartements des capitalistes. « Le nom de fabrique nous est familier : c'est l'académie d'abord ; c'est aussi le naturalisme. »

Le mouvement naturaliste était alors dans son plein. L'art, comme la littérature, cherchait à copier servilement la réalité. Octave Mirbeau expliqua Manet comme il avait expliqué Zola, car « ils ne sont pour rien dans ces erreurs ». Il dit, de Manet : « Son naturalisme ne copiait pas servilement les formes ; il allait, sous les formes, chercher la vie et l'expression de la vie. » C'est au naturalisme au « sens étroit » que l'écrivain s'attaque.

Le *Salon de 1885* est en partie dirigé contre l'école naturaliste « résumée par Roll et Lhermitte ». Les naturalistes, ce sont les « ouvriers », les « manœuvres de l'art » ; ce qu'il leur reproche, c'est « la tendance déplorable qui ne fait reproduire à l'art que la nature, rien

que la nature, sans la comprendre et l'interpréter. » Cette tendance, l'écrivain la poursuit dans presque tous ses articles. Il ne craint pas de se répéter, de renouveler les mêmes objections.

Citons quelques-uns de ses jugements : « Vouloir lutter avec la nature, au lieu de s'efforcer à l'interpréter, c'est de l'aberration ». — « Vouloir faire vrai, uniquement, comme si la vérité unique existait, et se moquer du reste, n'est-ce pas la plus lourde prétention?... Qu'est-ce que l'art peut gagner à une méthode si étroite ? »

Dans un article sur Bastien-Lepage : « Le naturalisme, aussi bien dans la peinture que dans la littérature, est un rapetissant qui réduit toutes choses et tous êtres à de pauvres constatations. La vérité habite aussi bien les hautes régions de l'idéal. » — Les naturalistes font ce qu'ils voient, ils ne sentent pas, ils ne pensent pas : « L'erreur de ces artistes est de s'imaginer qu'on peut lutter avec la nature... La vulgarité naturaliste dédaigne le mouvement de la pensée, copie sans émotion. » — « Suivant un critique, la nature ne s'explique pas, ne s'interprète pas ; on doit la copier sans y rien comprendre. On est, selon lui, un moderne. La pensée n'aurait pas le droit de se glisser. Cette doctrine fait du peintre une simple machine, une sorte d'outil inconscient et passif, elle lui interdit toutes les émotions, toutes les joies, toutes les voluptés douloureuses de l'enfantement ; elle ramène le génie à la froide exactitude de l'œil, à l'habileté odieuse de la main. La nature n'est belle qu'à travers un tempérament créateur. Corot, Cazin, Monet, interprètent la nature différemment. Et pourtant ils expriment la nature qui ne change pas ». — « L'art vit d'idées et d'imagination, il est l'incessant créateur qui enfante des mondes dans son cerveau, non point le manœuvre qui peine de ses mains sur une besogne matérielle. » — « L'art consiste surtout à exprimer un sentiment, une émotion, un frisson de la vie. Il reproduit des âmes aussi bien que des corps, et je préférerai toujours un tableau avec des incorrections de dessin, mais dans lequel j'aurai une émotion, au tableau impeccable qui ne me dira rien. »

Citons encore : « Il faut la pensée qui éclaire, l'intelligence qui ordonne, le sentiment qui enveloppe. » Il ne faut pas « copier servilement, comme font les naturalistes, mais chercher à abstraire des lignes celles qui interprètent, qui traduisent la nature et dans sa vérité et dans son esprit. » D'ailleurs « il appartient à l'homme de génie de créer de nouvelles ressources à son art, de reculer les limites du possible, de faire mieux, plus fort que les devanciers ! »

Après les « écœurements naturalistes », voici les « platitudes aca-

démiques ». « L'académie ne produit rien » nous dit catégoriquement Octave Mirbeau. Il est plein de mépris pour ceux qu'il appelle les « institutards de l'école », les « représentants de l'académie », les « usiniers du Salon ».

Dans *La Tristesse de M. Boulanger*, il fait le procès de l'art académique en critiquant le manifeste du directeur de l'Ecole : « Le manifeste de Boulanger exprime l'adoration de toute une coterie pour sainte Routine, la sainte la plus fêtée de tout le calendrier académique, et les haines persistantes contre les tendances indépendantes de quelques artistes... Boulanger maltraite les pauvres diables qui osent abandonner les traditions glorieuses, et les leçons définitives de l'Ecole... pour peindre des modernes. Boulanger n'a jamais rencontré dans la nature que des Romaines et des Grecques en carton. Il dit aux jeunes de regarder les choses à travers les lunettes des vieux professeurs de l'Institut. Gardez-vous de l'originalité ! Copiez les maîtres servilement. Il expose les doctrines de l'art inférieur et servile. Triomphe éternel de l'éternelle médiocrité. Idées rétrogrades, en face d'inspirations tournées vers un idéal nouveau. Boulanger n'ouvrira jamais les yeux aux leçons que donne la nature. »

En 1887, la mode était au Cabanel. « Il est de mode, cette année, d'acclamer M. Cabanel. Tout est au Cabanel. En revanche, on discute Puvis. » Detaille passe son temps à copier des boutons de cuivre : « j'avoue que j'ai la plus profonde horreur pour les tableaux militaires. » Bouguereau : « tourne le dos à la nature, ferme les yeux à la vie, à la lumière, au génie. » A l'exposition internationale de peinture, un autre académique, Bonnat, « expose son hideux *Job*. »

Avec les naturalistes, les académiques, Octave Mirbeau juge les mystiques, il montre le christianisme mal compris, et il maltraite les préraphaélites dans leurs imitateurs Emile Lévy, Tissot qui « copie les préraphaélites anglais, les impressionnistes français et les institutards de l'école, » et dont « les productions sont indispensables à l'ameublement des cabinets de toilette » (*Les Pastellistes français*). On retiendra également le jugement sur Odilon Redon (*Salon de 1886*) : « Lorsqu'un monsieur ne sait pas dessiner, qu'il met dans un paysage de zinc des têtes de bois, alors c'est un mystique. J'avoue que cela me fait simplement l'effet d'une mystification. »

D'autres critiques sont dirigées contre « notre admirable école de paysage » ; pour elle l'air ne compte pas : « comme notre admirable école de figures déforme le corps humain », elle déforme la nature. « Jules Breton, c'est le Millet pour dames ». Contre le souci de recons-

titution : « M. Maurice Leloir reconstitue. En peinture, aujourd'hui, tout finit par des chiffons ». Contre l'afféterie, le maniérisme, à propos des *Aquarellistes français* : « Ce sont des fournisseurs. On leur commande des tableaux. Ils ne froissent jamais les gens du monde. Ils sortent de la même parfumerie. Aucun détail ne manque... Les gens du monde veulent avoir, devant un tableau, la sensation que donne le théâtre, qui est une déformation de la vie ». Contre le « faux moderne » : « La vie est dans le costume. Les portraits ont des attitudes de figurants. Du factice, du précieux, du contourné, du dramatique... Ils en restent aux académies de l'école, aux styles de convention. Pas un frémissement qui fasse dévier la main ». Contre le nombre exagéré des peintres : « Tout le monde fait de la peinture. A cette banale préoccupation artistique, il faut opposer un langage sévère. Il ne faut pas que l'art soit étouffé par les artistes, la sincérité par le métier, le génie par l'habileté ».

En même temps que contre « tous les Bonnat, tous les Bouguereau, tous les Carolus Duran, tous les Benjamin Constant, bons pour des dentistes ou des banquiers américains », et que contre Roll-Lhermitte, Bastien-Lepage, Detaille, Cabanel, Boulanger, la critique d'Octave Mirbeau est dirigée contre Henri Regnault, Olivier-Merson, Gervex, Dagnan-Bouveret, Jacquet, Lefebvre, Gérôme, Rochegrosse, Tony Robert-Fleury, Meissonnier, Jean Béraud (1).

Comme la peinture, la sculpture a ses naturalistes, ses mystiques, ses académiques. Elle accuse les mêmes défauts. C'est le même trompe-l'œil, le savoir-faire, le métier, le désir de plaire à la classe dirigeante, la même incompréhension de la vie. « Chaque Salon apporte son stock de sujets toujours les mêmes. Nymphes, bonshommes de plâtre, de bronze et de marbre, qui nous regardent de leurs yeux vides... Tous ces bras que soulèvent le même geste... tous ces bustes sont stupides. »

Les auteurs de ces œuvres s'appellent Dalou, Gaudry, Frémiet, Aubé, Dubois, Mercié, Guillaume, Barrias, Falguière... Voilà les sculpteurs auxquels l'Etat fait ses commandes, qui déshonorent nos monuments publics, tourbe de symbolistes, d'allégoristes, les Toul-

(1) *L'Exposition de l'Art français. Aquarellistes français. Detaille et Cie. Bastien-Lepage. Les Pastellistes français. La tristesse de M. Boulanger. A propos de Manon Lescaut. Prix de Rome. Salons de 1885 et 1886. Dans le Calvaire*, le romancier met en scène un type de peintre moderne, le peintre Lirat, victime de la critique, du public, des femmes, ennemi de l'Ecole, ne réalisant qu'imparfaitement et incomplètement ses hautes conceptions esthétiques.

mouche et les Robert Flandrin du plâtre. Le même style, la même absence de style ».

Mais il y a une compensation : c'est, avec le génie de Constantin Meunier, le génie d'Auguste Rodin. Rodin était un impressionniste, qui donnait du mouvement et de la vie, la pensée et l'expression à la matière dont tant d'autres ne purent jamais faire jaillir une étincelle de beauté, et c'était un bienfait répandu sur l'art tout entier que son œuvre magnifique. » Octave Mirbeau, voulant lui comparer quelqu'un, écrivait : « Il faut remonter à Michel-Ange. Auguste Rodin est à peu près inconnu ; il n'a pas le quart de la célébrité de M. Chapu. Rodin a l'horreur des coteries. Octave Mirbeau rappelle que l'*Age d'airain* a été pris pour un moulage. Il fait l'éloge de l'*Enfer*. Il résume l'œuvre : « Chaque corps obéit à la passion dont il est animé, chaque muscle suit l'impulsion de l'âme. L'équilibre anatomique, tel que l'établit l'Académie, est rompu ». Rodin anime les blocs inertes, coule en ces matières mortes le mouvement. Son œuvre n'a rien à voir avec les pendules de cheminées. Ceux qui le critiquent sont ceux qui le pillent le plus. « Dalou a copié Rodin ».

En architecture, il n'y a pas d'effort comparable à l'impressionnisme, à l'œuvre d'Auguste Rodin. En architecture, il y a Garnier, et Garnier c'est le néant. Pour le salon de 1886, mêmes constatations que pour l'autre : « L'architecture moderne — ou mieux le manque d'architecture — semble avoir conduit les statuaires à l'ornementation des cheminées, à l'enjolivement des pendules. Le rêve énorme de la pierre s'est évanoui... Ce temps n'a pas d'architecture. » Le journaliste constate la décadence de « cet art que les gothiques avaient fait le plus éloquent de tous les arts ». Les architectes modernes copient les Grecs et les Romains, répudient l'héritage des gothiques, qui avaient débarrassé la statuaire de ses symboles et l'avaient lancée dans la voie de la nature. La décoration, qu'ils avaient enrichie, comme les Japonais, revient à la feuille d'acanthe. On ne se souvient plus de Donatello. »

V

Tels sont les articles qu'Octave Mirbeau a publiés dans la *France* en 1885-1886. J'ai voulu montrer la pensée du journaliste sous toutes ses faces, et comment elle se résume dans sa critique appliquée à l'art. La société des capitalistes, des boursiers, des jockeys, ne s'exprimait pas seulement sur le théâtre, dans le livre, le journal,

mais aussi complètement dans la peinture, la sculpture et l'architecture. C'est le faux-art, le non art, qui correspond à l'économie politique de Léon Say, à l'agronomie de Lechat. « Cette société a les artistes qu'elle mérite, voilà tout. »

C'était en quelque sorte la loi de l'offre et de la demande transportée en matière artistique. Les médiocres imposaient leur goût aux artistes qui n'avaient ni le génie nécessaire, ni assez de volonté pour leur résister; il y avait les artistes qui s'émancipaient de cette tutelle : ils appartenaient, non pas à cette société dont ils étaient l'expression à *rebours*, mais à une société en formation. Cette signification morale, sociale de l'œuvre d'art, qui osera la nier désormais?

Au moment où il cesse de collaborer à la *France*, Octave Mirbeau a contre lui les conservateurs qui ne lui pardonnent pas sa trahison, les comédiens, les gendelettres, les journalistes, les critiques, les hommes politiques, ces ennemis que nous retrouverons partout et toujours. On peut juger de l'utilité de la besogne accomplie par le nombre des ennemis qu'on se fait. Octave Mirbeau a montré la route aux écrivains d'art, émis beaucoup d'idées subversives, et fait entrer dans la presse plus de générosité, d'indépendance et de courage. Désormais un critique ne peut plus se contenter de juger un seul aspect de la vie sociale, mais tous ses aspects, pour en dégager une vérité d'ensemble. A ce moment, si nous ouvrons le *Petit Bottin des lettres* (1886), nous trouvons son œuvre parfaitement résumée, en face de son nom : Octave Mirbeau : « a défendu l'impressionnisme, secoué les cabotins et les paltoquets de lettres. »

Gérard de Lacaze-Duthiers.

(*A suivre*).

Bateaux a Venise

par *H. Faulkner.*

La Métamorphose d'Opale

A Karl Boès.

Je veux sonner des vers suivant le mode antique.
O Muses! Soutenez mon audace lyrique
Et divulguez comment, devenu pierre un jour,
Le Satyre expia son criminel amour.

*
* *

Opale était son nom. Droit sur ses pieds de chèvre,
La barbe commençait à lui poindre à la lèvre;
Sa face au front cornu s'éclairait de grands yeux
Pareils à ceux des chats, naïfs et curieux;
Cuite et recuite à l'air, sa poitrine dorée,
En deux grands médaillons de bronze séparée,
Par son relief heureux, attestait la vigueur
Du sang impétueux qui bouillonne en son cœur.
Il avait pris, par force, un sentiment sauvage
Des forêts où s'était écoulé son jeune âge.
Les arbres nourriciers bornaient son horizon.
Sa seule histoire était la marche des saisons.
Les crocs luisants, la cuisse âpre et velue, en somme,
*Il tenait à la fois de la Bête et de l'*Homme ;
Le jour il se mêlait aux jeux des animaux,
Broutant l'herbe et la jeune écorce des rameaux,
Mais la nuit étoilée, épurant sa nature,
Eveillait dans son âme une harmonie obscure.

***

Le dieu Pan qui remue un flocon mentonnier,
Silène que balotte un âne coutumier,
Marsyas ; l'escadron chevelu des centaures
Faisant des quatre pieds feu sur le grès sonore,
Priape, qui encadre aux feuillages voisins,
Son museau barbouillé de lie et de raisins,
Un vieux père accablé sous le fardeau de l'âge,
Formaient ce qu'il voyait d'ordinaires visages.
La Beauté n'avait pas quand revient le printemps
Jeté le trouble encore en ses esprits flottants ;
Sur les vents parfumés, dans les nuits provocantes,
Sans l'instruire, passaient les rires des Bacchantes.
Un sommeil innocent le laissait reposer,
Et sa lèvre inutile ignorait le baiser.
O trop heureux vraiment si d'une impure image,
Celui qui mieux s'emploie à nous faire dommage,
Glissant la Perfidie au fond de ses présents,
L'Amour ! n'avait trouvé le chemin de ses sens !

***

L'Oréade Sylvie habite les montagnes,
Et Diane la compte au rang de ses compagnes ;
Mais loin du bruit des cors et des trompes, elle est
La seule qui réchigne à tendre le filet,
A gagner de vitesse une meute à la course,
A faire siffler l'arc, à rougir l'eau des sources,
A poursuivre longtemps, pour la mettre aux abois,
La biche mouchetée au plus épais des bois.

Ses sœurs se fatiguaient à lui redire : « Applique
« Ton loisir à la chasse ; arme-toi de la pique !
« Prends la trousse garnie et d'un pied courageux
« Viens forcer, avec nous, les sommets orageux !
« Evite qu'à te perdre à l'écart, tu ne tires
« Dommage un beau matin des ruses du Satyre »
Mais Sylvie est têtue et prévenue en vain,
N'a pris l'arc ni la pique et ni la trousse en main.
Aux avertissements sa pensée échappée
D'un songe nonchalant reste toute occupée.
Elle ne tente point les sommets orageux.
Les dieux l'ont façonnée encline à d'autres jeux,
En tunique flottante, au long de la prairie,
Elle laisse au hasard flotter sa rêverie.
Tantôt, pour les retordre ensuite en mille nœuds,
Elle sépare en deux le flot de ses cheveux ;
Tantôt elle rehausse avec des fleurs nouvelles,
Jointes en chapelet, ses grâces naturelles ;
Tantôt sa voix se mêle au concert des oiseaux ;
Tantôt elle se mire au cristal des ruisseaux,
Tantôt elle s'y baigne et de ses flancs d'ivoire,
A la façon d'un cygne, elle en froisse la moire
Emue et transparente et même il se trouva
Qu'elle sortait de l'eau quand le Faune arriva.

*
* *

Sitôt que le garçon, se dressant sur les hanches,
L'aperçoit par un trou ménagé dans les branches,
Son ignorance tombe. Une brusque rougeur
L'avertit du secret changement de son cœur.

Dans son âme étonnée où l'Amour se révèle,
Il sent croître en vibrant une force nouvelle.
Semblable au chien d'arrêt braqué sur le gibier,
Contre un Saule qui ploie, il tombe agenouillé.
Pour ne point se trahir à la rive prochaine,
Il retient à la fois son geste et son haleine,
Tant son ravissement est troublé de la peur
De voir s'évanouir cette image en vapeur.

*
* *

Sylvie est un printemps qui marche. Elle est ornée
De jeunesse et sa tête est de fleurs couronnée.
Plus que tout autre sûr estimant cet endroit,
L'Innocente se fie à la garde du bois.
Aucun bruit du dehors ne force cet asile.
Le silence écarté, le feuillage immobile
D'où s'engendre une nuit plus douce que le jour,
Un rideau d'alisiers, l'eau paisible en son cours,
Tout semble repousser l'embûche criminelle,
Et lui dire « Pour toi, nous faisons sentinelle ! »

*
* *

Opale stupéfait la dévore des yeux,
Dans son âme elle passe inscrite aux traits de feu.
Il admire l'éclat de cette chevelure
Déroulée en anneaux, cette frêle ceinture,
Cette poitrine enflée en deux globes jumeaux,
Cette hanche élargie en forme de cerceau,
Cette chair palpitante où frémit quelque chose
De plus blanc que les lys, de plus doux que les roses,

Et cet attrait divin, ce mystère enchanté
Qui flotte en auréole autour de la Beauté.
Elle semble une rose où perle, après la pluie,
Un feu de diamants. Tandis qu'elle s'essuie
Lentement, de ses bras, elle fait, sous l'effort,
Onduler en tous sens les lignes de son corps,
De sorte que des Biens qu'elle tient de naissance,
Chacun, à tour de rôle, est mis en évidence ;
Et comme on voit grandir un cercle de frissons,
Quand le vent ride l'onde ou courbe les moissons,
L'effort répercuté, de la même manière,
Court le long de ses flancs en vagues de lumière.

***

Elle vient vers sa robe étendue et sa main
La redemande au saule obligeant quand..... soudain !

***

Amour ! ô forcené ! est-il une torture
Que ta Malice épargne aux pauvres créatures ?
Poursuivant tes forfaits d'un courage odieux,
Tu souffles chez Opale un feu séditieux,
D'un fiel empoisonné tu lui brouilles le foie,
Et lui rends l'appétit d'une bête de proie,
Démontrant à nouveau comme il est vrai ce Cri
Qu'une tigresse, en Thrace, autrefois, t'a nourri !

***

Sylvie avait à peine engagé sa chemise,
Que du Faune impudique elle se sentit prise.

« Laisse ta splendeur nue éclater aux regards !
« Que vaut un vêtement, trop fragile rempart,
« Que même te vaudrait le secours d'une armure,
Dit-il « contre l'ardeur dont je sens la pointure ?
« Sois mienne ! ou bien la force à défaut de douceur
« Saura de tes refus déjouer la rigueur ! »
Elle, alors, révoltée, « O ciel !... de cet outrage... »
Ce fut tout. Sa voix reste étranglée au passage.
Ni regards suppliants, ni larmes, rien ne vaut
Contre une brute en proie aux fureurs de l'assaut.
Il redouble de force et quelque résistance
Qu'elle essaye, il lui plante, usant de violence,
Des baisers forcenés. Sa bouche toute en feu
La presse, l'enveloppe, importune ses yeux
Et sa joue et sa bouche et la crible d'atteintes.
En vain elle s'efforce à sortir de l'étreinte.
Il la tient empêtrée et resserre ses nœuds
Comme un lierre aux cents bras s'applique au tronc noueux,
Comme au flanc du marin une pieuvre jalouse
S'ancre avec les crochets de ses mille ventouses,
Ou comme le serpent, de ses replis épars
Se colle à l'ennemi surpris de toutes parts,
Mais la Forêt d'un bruit de feuilles remuées
Répand le bruit du crime et le porte aux nuées.
L'onde, au loin, s'est émue. Une immense clameur
De la rive indignée atteste la douleur,
Et Diane accourue, étincelante d'ire,
Vient à point réparer l'honneur de son Empire...
Mais son consentement reste encore imparfait.
De n'avoir qu'à moitié suspendu le forfait.

« Quoi, *dit-elle,* il n'est plus assez d'une Amathonte !
« Me faudra-t-il encore endurer à ma honte,
« Au lieu même où je règne incontestablement,
« L'Amour, son jeu cynique et ses égarements ?
« Ne puis-je à la Pudeur assurer un asile ?
« L'encens que l'on m'adresse est-il donc inutile
« Qu'un Faune ose souiller le jour de mes Etats ?
« Ah ! Périsse l'auteur d'un si noir attentat,
« Périsse aussi la Nymphe, à ses sœurs infidèle,
« Qui le rendit possible en se séparant d'Elles ! »
Elle dit. Son arc sonne et le coup part si droit
Qu'il embroche la nymphe et le faune à la fois.
Ils tombent enlacés et la chaleur humaine
Les quitte, refluant soudain de veine en veine.
Pour se disjoindre ils font d'inutiles efforts.
Un froid de pierre aigu leur rampe au long du corps.
Le muscle se roidit d'un mouvement farouche,
Puis la moelle se prend. La mort glace leur bouche ;
Et bientôt, à leur place, on voit, parmi les fleurs,
Pétiller un caillou de diverses couleurs,
Où chacun a laissé un peu de sa fortune
Et de ses sentiments, dans la fonte commune.

*
* *

Belle Emilie, ainsi prit naissance, autrefois,
L'ornement bigarré que je passe à ton doigt.
Je n'entends point parler de l'opale fatale,
Dont Iris empierra la rive orientale,
Jadis, pour obéir aux ordres de Junon,
Et qui d'opale noble a reçu le surnom ;

Ni de celle enfantée aux roches du Mexique,
Tantôt comme un rubis faite de pourpre unique,
Tantôt noire, tantôt rougeâtre à reflets verts ;
Tellemenl elle prend de visages divers.
Celle que j'ai chantée est celle que charrie
Un filon sablonneux aux versants d'Illyrie,
Et qui, perse ou lilas, selon que tu la vois,
D'un beau vert azuré brasille par endroits.
N'écoute pas le bruit de cette Renommée
Populaire par qui l'opale est diffamée.
Certes ! du Prince injuste elle abaisse l'orgueil,
Elle oppose à la Fraude une suite d'écueils,
Sur l'Impie, elle fait éclater le tonnerre,
Et dénonce les Feux de la Femme adultère,
Mais toujours profitable aux gens de bonnes mœurs,
Elle épure leur sang, corrige leurs humeurs,
Elle enrichit le Sage au fond de sa retraite,
Elle chasse l'Ennui de l'Ame du Poète,
Elle nourrit sa verve et, de liens cachés,
Lui garde obstinément ceux qu'il aime attachés.

ERNEST RAYNAUD.

L'Agonie de Narcisse

A Gabriele d'Annunzio.

Sous l'olivier au feuillage alterné, vert et glauque, un vieillard d'Hellas, blanc dans l'ombre bleue des branches, parlait aux éphèbes groupés autour de sa sagesse. Il disait :

— Donnez, ô jeunes hommes et vous qui cachez sous une chair d'enfant une âme précoce d'homme, donnez vos corps aux douces caresses des femmes. Les femmes bercent en leurs bras blancs, sous leurs baisers tièdes, la force de l'homme... elles rafraîchissent son sang brûlant, elles apaisent sa chair énervée. Fuyez, ô jeunes hommes, les jeux voluptueux des adolescents solitaires. Ne méprisez pas et ne craignez pas la femme car elle est accueillante et aimable. L'ivresse hédonique des adolescents solitaires est meurtrière comme le génie de la mort. Sachez que le doux Narcisse est mort de s'aimer et prêtez une oreille attentive au récit de son agonie. Pour punir les déments qui le dédaignent le brillant Eros les livre à Thanatos, le Noir.

*

« Le pas inégal, la jambe molle, la chair tiède de soleil et de souvenirs voluptueux, Narcisse aux blonds cheveux erre, rêveur lassé de ses pas. Malicieuses, échappées, les nymphes emplissent de fuites blondes les intervalles des arbres qui, sur les rives du lac, jaillissent vers les nues, droits et souples comme de beaux corps dénudés. Narcisse sourit à l'essor ensoleillé des formes féminines cambrées par la course. Découpé par l'ombre des feuilles, le soleil s'éparpille, jaspe de taches claires le gazon bleu et la mobilité des chairs fugitives. Sous la frondaison obscure de la forêt oscille ainsi un feuillage immatériel, composé de lueurs éparses. L'air léger porte Eros, l'invisible sagittaire, et les nymphes frémissent de sentir vibrer dans leur jeune sein l'impalpable choc des dards minuscules que l'enfant divin disperse et mêle aux atomes de la lumière. L'herbe chaude reçoit la chute de leurs corps, mêlés en des jeux furtifs, ébats féminins aux mines ingénues où Narcisse s'enivre d'imaginer, de voir de secrètes caresses. Il épie les attitudes des nymphes : elles s'agacent de menus baisers, tandis que leurs yeux — des yeux clairs, des yeux sombres

— observent, guettent l'adolescent. Dans la forêt qu'ont abandonnée les Satyres et les Faunes, partis vers des chasses lointaines, elles sont seules avec Narcisse dont elles attendent la poursuite, dont elles désirent l'amour, prêtes à s'échapper capricieusement pour tomber bientôt à sa merci. L'une d'entre elles, la plus heureuse, connaitrait donc ces félicités : « contre son corps renversé, l'humidité des fleurs froissées par sa chute, l'humidité des fleurs et leur parfum,... dans son regard le balancement des feuillages, des vols brefs d'oiseaux, la fuite des nuées, l'étendue du ciel, l'éblouissement d'Hélios,... sur son front les yeux, les yeux verts de Narcisse,... à sa bouche l'odeur et le goût des baisers, l'angoisse haletante du désir,... en elle, dans sa chair ouverte et pâmée, l'amour, le doux amour de l'adolescent aux blonds cheveux.» Narcisse marche aux rives du lac ; à deviner l'attente amoureuse des nymphes, il s'exalte. Il n'a qu'à s'élancer ! Sous bois s'éparpillera, bruyante, la fuite penchée et rieuse des napées. L'une d'entre elles, la plus impatiente, la plus éprise, heurterait avec à propos quelque racine d'arbre saillie du sol comme une tumeur. Feinte ! Comme elle se relèverait, lente, il s'écroulerait lui-même contre elle, comme devant un obstacle imprévu. Tièdes et souriants ils uniraient leurs mains pour se prêter, à se redresser du sol, des secours réciproques. Mais de telles langueurs pénétraient leur sang qu'ils restaient sans vigueur, agenouillés, les regards perdus en un vertige où s'effaçait le monde. Alors, pour Narcisse ce serait cette félicité : « Sous ses lèvres, la saveur du baiser féminin, dans son étreinte les palpitations d'un torse enamouré, dans ses yeux, toute perspective abolie, la teinte sombre et dense du gazon,... et dans sa chair énergique, dans sa chair tendre toute la divine fureur d'Aphrodite !... »

Mais Narcisse trouble d'une démente jalousie le plaisir d'imaginer une telle volupté... « Mes yeux connaîtraient la couleur du gazon tandis que j'aimerais la nymphe éprise, mes regards s'affoleraient de se heurter au sol prochain, de s'y briser et de se disperser, éperdus, dans son obscurité, mais Elle, la nymphe, plus heureuse, étendue, renversée, elle aura l'éblouissement d'Hélios dans ses yeux, elle mêlera aux fulgurations de la volupté l'éblouissement d'Hélios,... et d'ailleurs, tandis que je ne goûterai qu'une joie superficielle à ma chair, une joie qui s'enfuit, c'est d'un plaisir intérieur et profond que se crisperont ses entrailles ! Ne suis-je donc pas tendre et beau comme la plus belle des nymphes. Pourquoi-donc ne connaîtrais-je pas une volupté féminine, avec le rayonnement d'Hélios dans les yeux ? »

« Parvenu à ce degré de délire hédonique où l'esprit s'affole de concevoir de vigoureuses étreintes, de puissants élans qu'une chair lasse et rassasiée de caresses hésite à réaliser, Narcisse flatte par des sophismes son indolence. Il a dépravé son imagination à songer de lui-même comme on songe d'une femme. Il s'éloigne du bosquet où s'ébattent les nymphes que dépite son départ, et, tout haletant d'angoisse voluptueuse, il marche au long des rives fleuries de la fontaine. Les eaux sont irisées des reflets de la nue, elles bercent délicatement la lumière, elles bercent, murmurantes, des lambeaux de ciel. Narcisse y plonge son pied fiévreux ; il divise le courant qui fait effort pour entourer ses fines chevilles d'un ruissellement doux comme un baiser. Narcisse s'éprend de son image, mêlée dans l'eau ambrée au reflet du ciel ; il aime en elle, en lui, la souplesse des tiges, la pureté des marbres, la malice des nymphes, les couleurs de l'aurore, la légèreté des Charites... Un parfum tourne sur l'onde, jailli des fleurs, des profondeurs de la source, émané du sol printanier. Etendu, les jambes abandonnées à l'eau fraîche, la tête lourde parmi les jacinthes, Narcisse regarde se dérouler la théorie houleuse des nues, voiles légers, épars au firmament... « Pourquoi ne connaîtrai-je pas une volupté féminine, avec l'éblouissement d'Hélios dans mes yeux? J'aime elles et moi, les nymphes en moi..., je mêle, en moi, la volupté d'aimer et d'être aimé, le bond des Satyres et la joie des nymphes surprises, la joie des nymphes qui s'éblouissent du rayonnement d'Hélios... Ah! connaître le plaisir intime des voluptés féminines. Je me courberais sans révolte sous le fauve élan d'un faune qu'abuseraient mes grâces ! Eros, jeune dieu aux reins souples, visite ton amante..., je suis ton amante éperdue, moi qui suis Narcisse aux blonds cheveux, la plus douce et la plus tendre et la plus belle des nymphes, o Eros, petit enfant souple aux jeux passionnés... Eros, ô mon amant, visite-moi, fais que je connaisse la volupté intérieure dont se crispe le flanc des nymphes quand le visage hircin des satyres rient sur leurs visages et qu'elles mêlent aux fulgurations de la volupté, l'éblouissement, le ruisselant éblouissement d'Hélios... donne-moi, ah ! donne l'émoi des nymphes, le doux émoi féminin, l'émoi... Ah ! que s'écroule le monde autour du fulgurant Hélios !... Hélios porte une couronne de feu et de fumée, de rayons et de nuages. Les nues s'entr'ouvrent, déchirées par les rais, les nues s'entr'ouvrent sur l'Univers... Il y a des mondes au-delà des nues, des mondes immobiles appendus à la sphère universelle comme des lampes d'or au toit d'un temple, des mondes qui regardent la terre et

qui sont les yeux fixes de l'immensité... Je râle, amant solitaire, épris de mes voluptés, sous le regard des mondes... Il n'y a que moi et mon image, sous le regard des mondes, moi et mon image, ma chère image, la plus douce, la plus tendre des nymphes... Grâce virile qui serait l'épouse d'Eros... »

« Redressé, Narcisse se penche vers son image qui oscille avec le flot de la fontaine. Le soleil crible d'étincelles l'eau où Narcisse se contemple, tout irisé de lumière. L'adolescent convoite l'étreinte de son reflet : « O Narcisse, napée blonde aux yeux d'enfant, ta chair est mêlée à l'éblouissement d'Hélios, ta chair est la chair d'Hélios. Je t'aime ! Ma main cherche sur mon corps les beautés de ton apparence ; je t'aime, en moi, quand je chancelle ainsi les bras enlacés à notre torse et que mon baiser cherche l'odeur, le frisson de notre chair dans l'air décevant, dans l'eau ruisselante... o ma pure image, Narcisse adorée dans l'éblouissement d'Hélios, sous le regard des mondes... »

« Sous l'élan de Narcisse, son image s'éloigne, fuit dans l'eau plus profonde. Désenivré, l'adolescent pleure son illusion perdue, sa chère illusion voluptueuse effacée dans les rides du flot perfide. Avec l'eau qu'il bat, il éparpille les reflets du couchant. La source vive noie les membres frêles de Narcisse, sa chair ambrée, la langueur de son geste, noie sa claire chevelure qui flotte à la façon d'une écume, noie son large regard vert, son dernier sanglot et les conques nacrées de ses oreilles, et sa bouche pourprée et sa voix ineffable. Narcisse se meurt, captif des herbes, crucifié sur les roseaux par les flots qui plantent dans sa chair comme des flèches de froid...

« Lointaines, les nymphes ont observé le délire amoureux de Narcisse ; elles accourent pour secourir son agonie. Mais leur hâte est vaine : la trahison d'un courant s'empare de l'adolescent, emporte son corps parfait au large du lac. Et vers lui, vers celui qui fut beau à l'égal des Olympiens, harmonieux à l'égal des Muses et qui s'en va vers la Mort, elles tendent vainement des bras éplorés... Le soir fixe sur l'eau le deuil d'une ombre stagnante.

« Mais sur le rivage fleurissent par myriades des tiges droites, aux corolles blondes, claires comme la chevelure de Narcisse. Penchées, en larmes, sur cette flore, elles en respirent imprudemment le parfum magique. Prises à son charme elles s'assoupissent, malgré leur douleur,.. disposant autour du lac meurtrier et de ses ombres une lumineuse couronne de chairs féminines... Au matin, quand elles s'éveillent, lasses d'avoir chéri en songe les souplesses de Nar-

cisse, elles tressent en guirlandes votives les mille fleurs au parfum assoupissant. Elles disent : « Ces fleurs ont une rigidité douloureuse et frêle, inpérieuse comme le désir d'aimer, un parfum fiévreux comme une volupté,.. elles figurent l'âme précieuse de Narcisse dont elles ont contemplé l'agonie. A nos cheveux mêlons en tresse ces *narcisses* blonds où notre fidélité chérira désormais le souvenir de l'adolescent trop aimé !... »

*

Le sage vieillard se tut. Les éphèbes groupés autour de sa sagesse rêvaient... L'ombre des arbres était noire dans le soir rouge... les oliviers étaient des nains trapus dont la chevelure glauque bruissait, étendue et frissonnante dans le couchant. Hélios mêlait du sang tragique au silence qui planait dans l'ombre légère... Le Jour était un rêve qui s'évanouissait devant la Nuit.

Eugène Marsan.

Débarcadère de la Salute. a Venise

par *Herbert W. Faulkner.*

I

MA MAIN

Ma main, qui la prendrez en tremblant par la main
A cause de la couleur du soir, vous fièvreuse
Main, quand il vous faudra toucher sa peau soyeuse
Et l'or froid des anneaux et les ongles carmins ;

N'allez pas n'oser plus, ma main ; — toute ma vie
Dépend de votre persuasif serrement,
Et votre aveu muet sera plus éloquent
Que les futurs transports de nos lèvres unies.

— Ma main, quand vous serez dans la sienne, le sang
Qui descendra tiédir vos joyeuses phalanges
Restera plus vermeil et d'un cours sans mélange
Avec le sang lointain du corps indifférent.

Ma main, quand vous tiendrez dans vos doigts sa main pâle,
— Chaleur d'oiseau, couleur de fruit, parfum de fleur, —
Tenez-là doucement comme fait l'oiseleur ;
Serrez-là comme on serre un paquet de pétales

Dont on veut conserver le souvenir vivant ;
Portez-là comme on porte un fruit, et si ma bouche
Descend vers lui, souffrez un peu que je le touche
Comme fait au verger le vent, furtivement.

II

LES SEINS

Tes petits seins peureux aux bouts de Chine rose
Luisent dans le satin gris-perle du corsage
Tels des becs de pigeons qui saillent du plumage.

Leur tiédeur m'est à voir douce comme un pétale
Aux parterres de juin et dans leur sillon pâle
Le soleil fait courir des jeux de nacre bleue.

Je cherche sans trouver un mot mat et créole
Pour définir visiblement leurs aréoles
Tendres comme des ciels meurtris de crépuscule.

Pour préciser l'attrait passager et pudique
De leurs globes pareils aux lunes germaniques
Qui voguent aux ciels doux de Schumann et de Heine

Je cherche des mots gris comme un amour sans lèvres ;
— Mais je voudrais aussi des mots mouvants de fièvres
Pour célébrer la forme argileuse et païenne

De leurs rotondités de coupe sicilienne !

Jean-Louis Vaudoyer

Aquarelles Japonaises [1]

MADEMOISELLE MYOSOTIS

(*Suite*)

Dimanche.

C'est aujourd'hui l'Ascension. Je vais entendre la messe à bord de l'*Intrépide*. C'est le troisième office divin qui, depuis mon départ de France, me rappelle que je ne suis ni bouddhiste, ni conucianiste, ni brahmane, ni shintoïste, et que je suis entré, par le baptême, il y à vingt-deux ans et quelques mois, dans le giron de Notre Sainte-Mère l'Eglise. La dernière fois, c'était à Saïgon, le jour de Pâques, dans la cathédrale un peu nue, aux murailles blanches d'église neuve. Des soprani, un chœur de jeunes Annamites, chantèrent un cantique joyeux avec des voix un peu grêles, au timbre étrange. Puis le silence se fit, tandis qu'une longue procession refluait vers la sainte Table, mêlant dans une fraternité divine toutes les races humaines : Hindous, Chinois, Malais, Européens.

Ici, il n'y a que des Français : des marins. Dans la grande batterie, où plane un recueillement auguste, les canons s'alignent, énormes, reluisants. Çà et là brillent les cuivres des tubes lance-torpilles, d'une foule d'engins meurtriers. Mais, sous le soleil clair qui entre à flots par les larges sabords, toutes ces choses terribles prennent un air de fête, un air de bravoure gaie qui dilate la poitrine. Pêle-mêle, devant mes yeux, passent les martyrs, les croisés, les zouaves de Castelfidardo et de Patay, tous ceux qu'animèrent ce double sentiment de foi et d'enthousiasme. Puis, bien vite, une image se précise : celle du grand marin dont ces mers gardent la mémoire ; modèle de vaillance et d'honneur, dont le nom brille dignement sur la dunette du bateau où il mourut, à côté de celui de Bayard, le Chevalier sans peur et sans reproche.

. . . . . .

La messe est terminée ; le recueillement s'est fondu en un brouhaha indescriptible de chaises remuées, de bancs chavirés, de tables que l'on dresse pour le déjeuner de l'équipage, des allées et venues

---

(1) Voir la *Plume* du 15 février et du 15 mars.

mêlées de causeries bruyantes de quatre cents marins. A travers les sabords j'aperçois des sampans peuplés de petits hommes et de petites femmes jaunes qui gesticulent ; dans le fond, des petites montagnes bien soignées, au pied desquelles s'entassent les petites maisons grises de Nagasaki, les temples rustiques dans la jolie verdure. Ah ! mon Dieu, c'est vrai, nous sommes au Japon, je l'avais oublié ! Est-il bien possible qu'il me soit venu des pensées aussi sérieuses, aussi grandioses, chez ce petit peuple pour rire, dans cet amusant petit pays ! Quelle étrange hallucination ! quel anachronisme ! C'est Komomo qui ne comprendrait pas !

A trois heures, je débarque avec W... Il veut être présenté aux Guéchas. Nous trouvons Rourisô à plat-ventre sur sa natte, dans un costume un peu simplifié. Le soleil est si chaud !... Elle pousse un petit cri et s'éclipse derrière un paravent. Est-ce l'aspect inattendu de W..., ou bien cette pudeur inaccoutumée est-elle l'indice d'un amour naissant ? Mystère jaune. Admettons la dernière hypothèse. Elle ne peut être que flatteuse pour ma vanité.

Pendant que Myosotis s'habille, ses deux sœurs aînées viennent entretenir la conversation. Le vieillard qui leur sert de père fait sa toilette dans le fond de la salle. Il est dans une tenue académique, à laquelle ses formes, d'une plasticité douteuse, ses membres ravinés et reliés en parchemin jaunâtre demi-séculaire, ne donnent rien d'artistiquement séduisant. Mais qu'importe l'harmonie des lignes et la beauté grecque à ce peuple de singes ! Et moi, suis-je assez vieux classique, encore imbu de préjugés occidentaux ! Tout cela est délicieux, adorable, effroyablement exquis.

Nous exposons à Rourisô un projet de partie fine à Mogui pour après-demain. Elle ne peut pas, mais elle viendrait volontiers ce soir. Pourquoi pas ? W... ne demande pas mieux, nous enlevons Komomo, nous subissons l'horrible Aiské-San sur la prière de sa sœur, et nous allons chercher des pousse-pousse. Au moment du départ, survient T..., dans un véhicule analogue. On l'enrôle dans l'expédition. Il se résigne, non sans douleur, à être le cavalier d'Aiské. Les kouroumas s'ébranlent à la file, gravissant une côte escarpée. Je ferme la marche avec T... Nous admirons les silhouettes gracieuses des guéchas, de Komomo surtout, qui a eu le bon goût de prendre une ombrelle de papier idéalement japonaise. Rourisô a cru plus élégant de se dissimuler sous un champignon de soie qui arrive en droite ligne du Bon Marché. C'est plus qu'une dissonance, c'est une fausse note.

A mesure que nous nous élevons, le paysage grandit et s'embellit

en raison directe de l'essoufflement et de la sueur de nos djins. Nous mettons pied à terre pour ne pas les achever, à un coude de la route d'où le regard plonge sur les toits pressés du vieux Nagasaki et la nappe argentée de la rade. T... profite de l'occasion pour aller flirter avec Komomo. Il lui débite en français et en anglais des madrigaux incendiaires, auxquels elle répond inévitablement : « *wakarimasen*, je ne comprends pas ». T... ne se déconcerte pas pour si peu. Le résultat lui est indifférent ; il fait de la galanterie par hygiène, non par japonerie ; il adresserait les mêmes hommage avec la même émotion à Aiské-San, à une vieille anglaise ou à un soliveau. « Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ! »

Au sortir d'une tranchée profonde, entre deux murailles de terre jaune, nous atteignons le sommet du col. Nous remontons en pousse-pousse et la descente commence sur Mogui, à travers une fraîche et délicieuse vallée. Les pentes de la montagne disparaissent sous un manteau de frondaisons épaisses, aux nuances infiniment variées. Un ravin se creuse dans un sillon de verdure plus sombre ; la route longe des bois de sapins ou de cyprès touffus, disparaît sous d'ombreuses charmilles, serpente sous les panaches inclinés des bambous. Ça et là, à travers les arbres, c'est un toit de chaume ou le portique svelte d'un temple inaperçu. Les dieux japonais doivent aimer la fraîcheur de ces bosquets à la fois élégants et sauvages, où flottent des parfums pénétrants de fleurs et de sève, où passent des vols lents de grands oiseaux silencieux.

La route noue et dénoue ses capricieux lacets autour des gradins submergés des rizières. Nous essayons d'une photographie instantanée de la caravane ; elle ne s'obtient pas sans des prodiges de diplomatie. Les mousmés ne veulent pas sortir une seconde de l'abri trop sombre de leurs ombrelles. Elles minaudent, elles font des façons ; elles ont peur de compromettre la fraîcheur de leur teint. On dirait que le soleil y entre pour quelque chose. Il est vrai que certaines substances, certaines peintures, sous l'action des rayons violets... peut-être !... mais je n'ai jamais été digne de dénouer les souliers d'un chimiste.

Nous franchissons le ravin sur un pont rustique. La vallée s'élargit ; un torrent limpide roule sur un lit de galets, à l'ombre de beaux arbres qui se penchent pour abriter une troupe joyeuse de baigneurs. Encore une fine et élégante passerelle, puis les toits gris d'un village, au-dessus duquel pointent ça et là les mâts des bâteaux de pêche échoués sur la grève. Nous suivons une rue étroite, au milieu des

Mousmé a sa toilette.

cris sympathiques de l'enfance. Nous débouchons sur une esplanade, et je distingue de loin les robes blanches de quelques jeunes filles européennes, puis des officiers en pique-nique. On nous considère avec curiosité. Nos djins nous déposent sur la terrasse de Shingetsu-Hôtel, d'où l'œil découvre toute la baie : la plage arrondie de Mogui bordée de barques et de maisons, à cette heure abandonnée par la marée, et l'immense nappe d'eau miroitante que borne à l'horizon la silhouette empanachée de l'Onsen.

La soirée se passe à fumer des pipes et à manger des baiwas en attendant l'heure du dîner. Les mousmés causent entre elles. Mes camarades, peu versés dans le dialecte nippon, les regardent comme des chiens de faïence, baillent et ne disent rien. Leur spleen m'envahit Il. ferait si bon errer à cette heure dans les rochers pittoresques de la côte ! Ces poupées casanières, qui ne sont transportables qu'en djinrikcha, vu la délicatesse de leurs pieds et la dureté de leurs socques — ces poupées sont décidément bien encombrantes, profondément ennuyeuses. Enfin voici le dîner. Les physionomies se détendent, toutes les bouches s'ouvrent, tous les yeux s'illuminent. On nous fait monter dans une petite salle printanière où nous est servi un banal repas nippon. Trois des convives éprouvent la nécessité de le compléter par l'absorption d'un solide beefteck, qui manque complètement de couleur locale.

T... fidèle à son système de galanterie universelle, dit d'aimables sottises aux nêsans. Les mousmés prennent un air pincé. On leur apporte des cartes, des pipes. Elles jouent et fument, sans nous témoigner plus d'attention que si nous n'étions plus que nos ombres.

Peu importe, après tout, elles ne valent pas le paysage. La nuit descend. Le ciel est d'un bleu profond. Une colline sombre découpe les silhouettes de ses arbres tordus sur le golfe lumineux, calme comme un lac, où traînent de longues bandes mauve, carthame, bleu d'acier. Là-bas, plus loin que les voiles claires qui étoilent cette immensité, plus loin que l'horizon, un dernier rayon s'attarde comme à regret, sur les montagnes de Shimabara, les revêtant d'un rose mélancolique, des nuances crépusculaires les plus suavement tendres, les plus délicatement vaporeuses. Une paix ineffable flotte dans le silence embaumé du soir.

La partie est finie. Ces demoiselles veulent s'en aller. C'est tout ce que nous désirons. Mais qu'est-ce que c'est que ce grand sac mystérieux qu'une nésan a tout à l'heure déposé dans un coin de la

salle à manger, sous les regards bienveillants des guéchas, et qu'elles emportent maintenant avec des précautions infinies ? La note qui nous l'apprend verse une légère stupeur dans nos âmes pourtant stoïques, déjà accoutumées aux surprises de la vie japonaise. Aiské, et Komomo se sont offert quelques kilogrammes de gâteaux secs, pour leurs petites sœurs, leurs grands-pères ou leurs petits neveux. Comme ce peuple est attentionné ! Quelle touchante délicatesse dans ces énigmatiques cœurs de mousmés ! C'est à pleurer d'attendrissement, surtout si cela dispensait de payer. Mais le propriétaire de Shingetsu est très regardant sur les espèces sonnantes, et nous sommes obligés de déployer, dans une macédoine de cinq ou six langues, des effets oratoires à la Démosthène pour éviter d'être volés comme dans un bois. Les mousmés, déjà assises dans leur kourouma, attendent et causent, en personnes qui se désintéressent complètement de cette question très inférieure.

Enfin nous partons à la file indienne. Chaque djin porte, suspendue au brancard de son pousse-pousse, une lanterne de papier peint. Le ciel est constellé d'étoiles, palies par la clarté laiteuse de la lune. L'air est doux et léger, vibrant du concert d'innombrables cigales, d'innombrables grillons, des innombrables reinettes qui peuplent les rizières submergées. Il y a là des milliers de petits êtres qui chantent à leur manière la splendeur de cette belle nuit. Cela grandit, s'éteint, finit, recommence et se prolonge dans une ondulation musicale d'une intensité étrange, sous les bois noirs, sur les étangs lumineux, dans le ravin profond. Partout s'allument et voltigent des points brillants, de fugitives étincelles : les lucioles. Elles semblent se balancer paresseusement à l'extrémité de quelque invisible fil de la Vierge, petites lanternes de fée, œil d'invisibles génies, caprices de lumière et de rêve. Des rayons de lune filtrent à travers les feuillages, s'attardent en blancheurs mystiques sur les buissons enchevêtrés, sous le dôme épais des taillis. Au-dessus des montagnes sombres, aux contours flottants, se précisent les silhouettes rigides des grands pins japonais.

L'admirable nuit pour rêver et pour être seul ! Les mousmés ont piqué des vers luisants dans leurs chevelures ; les djins marchent silencieusement. Je descend de ma djinrikcha et je laisse filer la caravane. Puis je continue ma route à pas lents sous les charmilles mystérieuses, buvant des flots d'air limpide, presque sans pensée, sans conscience de vivre, perdu dans la douceur d'oubli de cette transparence indécise, de cette impondérable légèreté des choses. La réalité

me reprend par une désolante sensation de vide et de détresse. Maintenant je voudrais quelqu'un près de moi : quelqu'un qui ne parlerait pas, mais qui s'enivrerait du même charme, qui compterait les battements de mon cœur, dont j'entendrais aussi palpiter la poitrine, et pour qui ce silence dirait des paroles infinies. Il n'y a personne ! C'est le Japon ; c'est un pays étranger, une race étrangère. Pas une âme qui puisse vibrer à l'unisson de la mienne ! Tous mes amis sont loin ; bien loin, au-delà des mers, tous ceux que j'aime.

Là-bas, déjà plus haut, parmi les lacets, se tord le serpent lumineux des lanternes. Allons ! il faut rejoindre la caravane ! Myosotis est très absorbée par une luciole qu'elle chiffonne dans du papier. En voilà une que le paysage n'émeut pas ! Elle daigne pourtant reconnaître, de sa douce voix musicale, que la lune est jolie. J'essaie d'effleurer son cœur par des paroles empreintes d'une tendresse vague. Mais le cœur de Myosotis est une chose si microscopique que je ne puis pas le trouver. Elle se croit obligée de minauder, de faire des grâces ; et tout à coup j'aperçois près de moi Aiské, la hideuse Aiské, descendue de son kourouma pour se dérouiller les jambes par un peu de footing, et qui me regarde de ses gros yeux ronds de crapaud au bord d'un marais. Oh ! ce qu'elle m'agace, celle-là !... j'aimerais mieux la pieuvre de Gilliatt.

Je suis d'une délicieuse mauvaise humeur, au moment où les pousse-pousse à la file s'enfoncent dans la tranchée profonde qui descend sur Nagasaki. En face de nous se dresse une montagne bizarre, presque chauve, avec au sommet une touffe de grands arbres, comme le scalp d'un Pawnie.

Les mousmés veulent aller à Hooteï pour finir la soirée. Nous y arrivons par des ruelles sombres, un chemin tortueux. Là tous mes camarades s'éclipsent, pendant que Rourisô, Komomo et Aiské mangent des baiwas, en grignotant des gâteaux pris à même le grand sac. Ma maussaderie prend une teinte d'orage. Peu s'en faut qu'il n'éclate sur la présentation de la note. « Huit piastres ? Comment, huit piastres de baiwas ? mais vous allez vous rendre malades ; je n'aurai jamais assez de bismuth et d'élixir parégorique. D'ailleurs ce n'est pas possible : vous vous seriez déjà empoisonnées ». Et voilà tout ce chœur d'idéales créatures qui se met à crier sur tous les tons. Il ne s'agit pas de baiwas, mais d'elles-mêmes ; il faut leur payer — à tant l'heure — la grâce qu'elle nous ont faite de prendre nos voitures, de se promener avec nous, de partager notre dîner, de jouer aux cartes pendant que nous regardions par la fenêtre, etc., etc...

Singulier quart d'heure de Rabelais. « Mais vous n'avez ni chanté, ni dansé, ni joué du chamécen ; vous n'avez pas gagné vos gâteaux à la sueur de votre front... et Aiské, que nous avons emmenée par gra-

UNE GUÉCHA A LA PROMENADE

d'après un croquis original de l'auteur.

cieuseté pour sa sœur !... je vais vous envoyer chercher des guitares. Quand vous aurez pirouetté et grimacé jusqu'à épuisement complet nous nous occuperons du dieu dollar. » Tout ce qu'elles comprennent à mon boniment, c'est que j'ai le gousset impénétrable. Alors

ce sont des gestes, des démonstrations ; elles se coupent la parole, elles vocifèrent toutes à la fois : des poissardes, des mégères, des harpies... oh ! qui l'eut dit, qu'une pareille *auri sacra fames* se cachait sous ces délicieux petits chignons, sous ces merveilleuses robes de soie ! J'affecte de ne pas comprendre.

Aiské bave de fureur, les yeux achèvent de lui sortir de la tête. Elle va avoir bien sûr une attaque de rage froide, de gallophobie. Quand j'ai bien savouré cette jouissance délicate, je leur annonce que mon intention est de ne pas les payer ce soir, mais que demain le Pactole coulera à flots dans leurs mains rapaces. « Ah comment donc ! que ne l'ai-je dit plus tôt ! elles n'avaient pas compris, mais c'est très bien : *yoroshi ! takusan yoroshi !* » Elles sont enchantées, et les voilà tout sucre et tout miel, tandis qu'au clair de la lune, je les ramène au sein de leurs honnêtes familles. Mon Dieu, mon Dieu ! que j'ai sommeil !

Lundi.

Une journée de service. Les petites mousmés donnent une séance à bord de l'*Intrépide*. Il y a deux jours j'aurais eu une folle envie d'y aller. Aujourd'hui, je suis étonné de mon indifférence absolue. Est-ce que je serais déjà las du Japon ?... Mon cœur dit : oui, sans hésiter ; ma cervelle ne se prononce pas encore. Si j'avais seulement une petite représentation d'opéra, de la bonne musique et des voix fraîches : le chamécen pleurard et les guéchas nasillardes seraient bientôt délaissées. Les maïkos valent-elles ces demoiselles du corps de ballet ? Sans doute, le costume est ici plus joli ; mais les danses, et les danseuses ! Il y avait là-bas, sur les bords de la Méditerranée, une toute petite blonde, une italienne de Pavie, si naïve, si naïve, mais si délicieusement blonde ! Que ces temps sont lointains ! Quelles psalmodies lamentables ont remplacé la chanson de Marguerite, les couplets de Brunehilde et la romance d'Ophélie ! Où sont les Alpes, la Riviera, les villes blanches dans les lointains bleus, le pays de l'art, des poètes, de la Beauté ? Que ce Nagasaki est terne, que ces toits sont gris sous les feuillages sombres, que ces montagnes sont mesquines, que ces hommes sont laids !

Mardi.

Un sampan nous dépose, Z... et moi, sur la rive occidentale de la rade, dans une crique où sont creusés des bassins de radoub. Nous

prenons un joli sentier de bois au fond d'un ravin enseveli sous un fouillis de verdure. Ces bois du Japon sont exquis ; ils n'ont point le feuillage uniforme et un peu sec de nos chênes. Les essences les plus variées s'y rencontrent. On est sur la limite de la flore tropicale et des pays tempérés. La fusion s'opère dans une magie de nuances exquises, déroulant toute la gamme des verts. Il y a des feuillages si ténus, si fins, si légers, qu'il semble que leur contact serait doux comme une caresse ; puis des plantes aux larges feuilles pleines de sève, des herbes vivaces, des buissons élégants, de délicates fougères ; et au milieu, de grands pins sombres, tordus pour résister à la tempête, et de mélancoliques cyprès. Du haut de la colline, le regard plane sur la rade paisible, enfermée comme un fleuve entre ses deux murailles vertes, sur Nagasaki qui se déploie au soleil dans une profonde vallée.

Quelques pas encore et nous atteignons une crête de quelques mètres de largeur qui court entre deux abîmes. Le coup d'œil est féérique. A gauche, les crêtes de l'Inuzayama s'allongent jusqu'au cap Cobre, en s'abaissant pour laisser deviner les lointains bleus de Mishima et le golfe de Mogui. En face de nous, c'est la merveilleuse entrée de Nagasaki, Takashima, le Pappenberg chevelu, la mer bleue piquée d'îles sombres et de minuscules voiles blanches. A droite, une vallée sauvage s'enfonce vers Fukuda, que nous dissimule une chaîne de collines boisées. Partout des bois, des bois touffus pleins de fraîcheur et de silence, des bois autour de nous, des bois sous nos pieds, jusqu'au fond du précipice où s'enfouit un petit village solitaire ; des bois que le soleil déclinant effleure d'ombres immenses, et dont quelques rochers vénérables ensevelis sous la mousse et le lierre, nids de corbeaux et de faucons, déchirent çà et là la robe verte. Et notre sentier se déroule, plein de poésie et de parfums, dans ce parc incomparable, dont la nature a tracé elle-même le dessin, combiné les perspectives, harmonisé les couleurs.

Encore un ravin à descendre. Nous débouchons au milieu des champs de riz où travaillent d'accortes nipponnes, le visage encadré d'un serre-tête bleu comme un voile de madone. Nous traversons un hameau, puis une petite rivière sur un chapelet de grosses pierres grises. Nous contournons une baie. Une colline se dresse ; on l'escalade ; voici Fukuda. C'est un joli port qui rappelle Douarnenez et les plages bretonnes, avec une flottille dont les mats balancent des filets de pêche, comme d'immenses toiles d'araignées. Là-bas, au delà de la pointe sombre qui ferme la coquette petite anse, un grand bateau de

guerre vient de surgir. Il glisse tout blanc sur la nappe bleue, et lentement se dirige vers Nagasaki.

Sur la plage de Fukuda, les nippons battent du blé, de l'orge, en gerbes d'un jaune éclatant. Ce spectacle me réjouit l'âme. Il y a si longtemps que je n'ai pas vu de moisson!

Une barque de plaisance est là, très longue, avec un avant très fin que prolonge encore une flèche de bois sculpté, sans doute quelque fantaisie de daïmio yachtman. Des petites filles qui s'exercent à la lutte à main plate sur le sable de la grève, interrompent leurs jeux athlétiques pour nous regarder passer. Nous découvrons, non sans peine, une tchaya. Accueil aimable. Entrée en matière facilitée par la présence de voyageurs nippons dont l'un parle anglais. On cause marine et géographie; puis une petite nésan apporte le dîner. Il est horriblement japonais. Il y a en particulier deux œufs crus, brouillés dans un bol avec une sauce effroyable qui sent le poisson. On dirait d'un mélange de café et d'huile de ricin. Z... recule. J'avale en fermant les yeux. Le reste du dîner est à l'avenant. Par l'intermédiaire du nippon qui parle anglais, nous obtenons enfin une sorte d'omelette, et le festin s'achève par une absorption immodérée de baiwas. On nous propose des guéchas. Accepté.Abreuvons-nous de musique. Le jour baisse. On apporte de grands cierges jaunes, puis deux chamécens font leur entrée. Les costumes sont loin, bien loin des toilettes merveilleuses de Rouriso et de Komomo ; mais une des guéchas a de beaux yeux vifs, sous des sourcils arqués. Elle est presque jolie. Arrivent deux maikos; deux petites villageoises ; elles ont mis leurs plus beaux atours; et cela ressemble beaucoup à des rideaux de lit. Il y a de grandes fleurs bleu foncé sur gris, et des arabesques noires sur une vague teinte jaune. Elle nous exécutent des danses inconnues, d'une paysannerie délicieuse. L'une d'elles a des souplesses de jeune chat. Après chaque danse, nous leur envoyons des coups de saké qu'elles reçoivent à genoux.

La nuit est tombée. Par la fenêtre ouverte, nous apercevons la ligne sombre des arbres de la montagne, la rade vaguement baignée de clair de lune et quelques rares étoiles très fines dans un ciel transparent. Les Japonais, accroupis devant de multiples soucoupes, absorbent avec délices et petits bâtons les horreurs du menu. Il faut être avant dix heures à Nagasaki. Nous levons la séance. Tous les Nippons nous accompagnent jusqu'à la porte, en s'extasiant sur la haute taille de Z..., qui sourit avec condescendance. Puis ce sont des salamalecs interminables, d'aimables conseils pour la route. On veut

nous donner une énorme lanterne de papier ornée de cigognes. « Merci, merci ; nous connaissons le chemin ; et, d'ailleurs, Tsouki, madame la Lune, veillera sur nos pas. » Décidément, ce sont de braves gens, vraiment hospitaliers.

En rentrant dans les bois, par cette nuit claire, pleine de senteurs et d'harmonies légères, nous avons tous deux la même pensée : on dirait une nuit de France. La mer a disparu ; nous sommes bien loin du *Voltigeur*, bien loin du terre à terre de la vie quotidienne, de la servitude du métier : libres et seuls. Ce sont les vacances passées, au temps où pour deux mois on s'était envolé du collège, où l'on courait sans souci de l'avenir, tout à la joie de vivre, dans les sentiers du pays natal. C'était ce même clair de lune, noyant dans une brume pâle et douce le déroulement infini des bois ; c'était cette même musique de grillons et de cigales, ce même chant lointain des étangs peuplés de rainettes, au fond des petites vallées solitaires.

Hélas, au cher foyer, autour de la table qu'éclaire une lampe joyeuse, aucune tête blonde ne se relève avec un joli geste d'impatience. Aucun regard n'interroge la grande aiguille de la pendule, aucune voix ne dit : « Il est bien tard, où peut-il être ? Nous le gronderons quand il sera rentré. » Chères petites sœurs, ne regardez pas la pendule, il est trop loin ce soir, il ne reviendra pas. Pendant des jours, des semaines, de longs mois tournera l'aiguille ; quand une année entière aura passé sur vos têtes blondes, il ne sera pas revenu...

Ce soir quand nous serons sortis des bois pour rentrer dans la ville, dans ce Nagasaki étrange où nul ne nous attend, ce sera pour aller fumer une pipe japonaise sur la natte où seront entassés pêle-mêle Rouriso, Aiské, le vieux père, le petit « mousko », Ossouro-San et la vieille aux dents noires ; toutes ces ridicules machines à révérences, à « tchintchinns », à salamalecs, toutes ces tire-lire cérémonieuses et stupides ; puis nous rentrerons à bord, dans le poste étroit et nu, qui sent le wagon de chemin de fer, la salle d'étude et la table d'hôte, où tout semble aménagé pour exclure l'apaisante sensation d'intérieur, de douce et confiante intimité.

Nous ne voulons pas rentrer à Nagasaki par le même chemin. Il s'agit de mettre le cap sur le village d'Akamoura où nous trouverons des sampans pour traverser la rade. Nous nous engageons dans un sentier inconnu, mais de direction logique. Survient une bifurcation. Faut-il prendre la gauche où la droite ? Hercule ne fut jamais en proie à une plus douloureuse perplexité. Il est neuf heures du soir,

et nous sommes en plein bois, en pays totalement inexploré. Pile ou face?... Le dollar retombe avec un bruit argentin. A gauche et en avant. Le sentier s'enfonce dans une gorge sauvage. Une vague sensation d'inquiétude nous envahit. Allons-nous marcher toute la nuit, pour nous trouver à l'aube sur le golfe d'Omura, à sept ou huit lieues de Nagasaki?... La crête est franchie, nous descendons à grands pas dans un ravin où des chèvres se casseraient le cou. Soudain un cri nous échappe. Une large tranchée s'est ouverte devant nous, découpant un triangle de lumière sur les feux d'une ville lointaine. Un esprit bienveillant a dirigé la chute de notre dollar. Nous coucherons ce soir dans nos hamacs. Une demi-heure plus tard, nous atteignons Akamoura. Des ruelles sombres, un théâtre sous une tente, où grouillent plusieurs centaines de nippons, à la douce clarté des lanternes de papier peint; un escalier plongeant dans les eaux tranquilles de la rade, parmi de nombreux sampans: nous sommes embarqués.

Chez Rouriso, accueil empressé ; mais Mlle Myosotis n'embellit pas de sa présence le logis paternel. Sur notre demande, le vieux Nippon nous explique qu'elle est à la « zoroya ». Je ne traduirai pas ce mot. Il faut être japonais pour comprendre qu'un honnête père de famille, auquel vous demandez des nouvelles de sa fille bien-aimée, puisse vous répondre avec le plus parfait sang froid, sans le moindre embarras pudique : « Elle est à la zoroya. » Comment donc ! mais c'est tout naturel. Pourquoi pas là aussi bien qu'ailleurs ? Il ne s'agit que d'un peu de musique. Les guéchas sont sous l'égide des lois japonaises et des règlements de leur corporation. Seulement, comme j'ai horreur de la pêche en eau trouble, nous n'irons pas chercher Rourisô ce soir.

Nous montons cependant jusqu'à Hootei-tchaya ; nous y absorbons des quantités prodigieuses de baiwas et de limonade sous l'œil rieur d'Ominê-San, une gentille mousmé, la fille de la maison. Un de nos camarades nous y rejoint. Mais comme il manifeste un enthousiasme immodéré pour une grosse nêsan, je le ramène à bord au plus vite, à travers une nuit exquise.

Jean de la Jaline.

(*A suivre.*)

Le Mariage de Judith

(*Suite*) (1)

ACTE IV

Six mois après, un soir de mars, au crépuscule. Paul est à son bureau, occupé à écrire. Judith, debout sur l'estrade, près de la fenêtre, regarde dans la rue, mais tourne la tête à chaque instant du côté de Paul, qui la regarde aussi de temps en temps, mais à la dérobée, sans qu'elle puisse le remarquer. Ils restent longtemps ainsi, sans échanger une parole.

JUDITH

Ne commence-t-il pas à faire un peu sombre, Paul?... Voulez-vous que j'allume?

PAUL, *sans lever les yeux.*

Pas encore.

JUDITH, *après une pause.*

Je vous dérange peut-être?... Voulez-vous que je rentre chez moi?

PAUL

Dans votre chambre à coucher? Non, il y fait trop froid. Restez ici... Si seulement vous vouliez vous occuper un peu. Cela m'énerve de vous voir ainsi désœuvrée.

JUDITH

Je n'ai rien à faire.

PAUL

Cousez, tricotez, brodez — comme les autres femmes. Mais ne restez pas ainsi à tourner vos pouces.

JUDITH

Le travail qui plaît aux « autres femmes » ne m'intéresse pas. Les « autres » seraient peut-être aussi paresseuses que moi, si elles n'avaient pas un but à atteindre. Je n'ai même personne, moi, à qui faire des cadeaux. Mon dernier ouvrage est ici dans le tiroir (*Elle indique le chiffonnier où sont serrés les vêtements de bébé*), et il n'est d'aucune utilité.

PAUL

Lisez alors... n'importe quoi — seulement faites quelque chose!

---

(1) Voir la *Plume* des 15 janvier, 1er et 15 février et 15 mars.

JUDITH

Je ne trouve presque jamais rien qui m'intéresse dans les livres. Et même, alors, cela ne fait que m'attrister.

PAUL

Eh bien, comme vous voudrez ! Ou, plutôt, comme vous ne voulez pas. (*Il se remet à travailler. Un temps.*)

JUDITH

Ne vous fâchez pas, Paul, si je vous interromps.

PAUL

Qu'y a-t-il encore ?

JUDITH

Voulez-vous rester ici à travailler toute la soirée ?

PAUL

Je voudrais avoir fini avant de partir, demain. Et il me reste encore passablement à faire.

JUDITH

Vous n'avez pas le temps de vous entretenir avec moi... si peu que ce soit ?

PAUL

Avez-vous quelque chose de particulier à me dire ?

JUDITH

Oh non ! Et puis, peu importe, après tout ! Cela peut fort bien attendre jusqu'à votre retour. Il ne faut pas, absolument pas, que, pour m'être agréable, vous négligiez votre travail. Il vaut mieux que j'aille rendre une petite visite à ma tante.

PAUL

Encore ?... Vous savez bien que je ne tiens pas beaucoup à ces relations-là pour vous.

JUDITH

Je n'en ai pas d'autres. Ma tante a toujours été bonne pour moi, à sa manière naturellement. Vous la trouvez vulgaire et sans éducation ? Vous avez raison, je le pense ; mais je ne puis pas tout de même oublier qu'elle m'a tenu lieu de mère.

PAUL

Je n'exige pas non plus que vous cessiez de la voir. Mais il me semble que, ces derniers temps, cela a dépassé les bornes, et je suppose qu'après mon départ vous allez être avec elle du matin au soir.

JUDITH, *résignée.*

Autrefois, *vous* étiez plus à moi.

PAUL

Du reste, ce n'est pas précisément d'elle que j'ai à me plaindre. Je n'aime pas beaucoup les gens qu'elle reçoit.

JUDITH

Elle ne peut cependant pas changer ses relations pour nous... Quant à moi, je vous assure que, dans son entourage, j'éprouve la sensation délicieuse d'être tout à fait à mon aise. On n'y est pas exigeant du tout. On ne sent ni gêne, ni prétention. Ces gens-là ignorent complètement nos scrupules, à nous.

PAUL

Et, sans doute, vous y revivez les jours du temps passé.

JUDITH

Oui, chez elle j'arrive parfois à oublier ce qui m'est arrivé... de triste et de noir.

PAUL

Tandis qu'ici vous êtes toujours plongée dans ces souvenirs. Et vous trouvez que vous avez un mari bien excentrique, lui qui n'est pas disposé à passer l'éponge sur tous les... malentendus du passé et à accorder sans retard son violon pour une nouvelle sarabande.

JUDITH

Mais, franchement, je sens parfois un besoin extrême d'entendre quelque parole venue du cœur, libre et gaie, et même un éclat de rire.

PAUL

Ne vous avais-je pas prévenue? Avez-vous choisi, oui ou non? Je n'y puis rien. Si j'ai l'esprit un peu sévère et que je sois un peu lent à oublier, est-ce ma faute? C'est peut-être bien bête de se laisser abattre ainsi par les ennuis quotidiens. Je ne l'ai plus, ce caractère léger, capable de secouer les soucis comme l'eau d'une fourrure mouillée. Tous les matins, je m'éveille tenaillé par l'effroi de tout ce que le jour pourra m'apporter. Moi qui fus jadis l'homme le moins nerveux du monde, il me faut des narcotiques à présent pour trouver quelque repos — un repos souvent interrompu, du reste, car à tout moment je m'éveille en sursaut, baigné de sueur... Et puis, après tout allez-y, chez votre tante! Vous ne trouverez pas chez moi la gaîté qui vous convient.

JUDITH

J'aimerais mieux, Paul, rester ici. Mais c'est vous qui n'avez rien à faire

de moi. Dès que vous me voyez, toutes les tristesses sortent en foule du fond de votre âme. Voyons, n'est-ce pas vrai, Paul ?

PAUL

Peut-être.

JUDITH (*traînant les mots*).

Au revoir donc !...

PAUL

Au revoir, Judith. Si vous devez rentrer tard, emportez la clef de la porte d'en bas.

JUDITH

Je m'arrangerai pour être ici avant qu'on ne ferme. Voulez-vous que j'allume avant de sortir ?

PAUL

Merci. C'est inutile.

JUDITH

Mais si. Permettez-le moi.

PAUL (*pendant qu'elle allume les lampes*).

Votre tante est-elle venue ici ce matin ?

JUDITH

Un instant.

PAUL

Vous aviez pris rendez-vous pour ce soir ?

JUDITH

Elle m'a demandé seulement si je viendrais. Mais je ne lui ai rien promis.

PAUL

Y aura-t-il du monde ?

JUDITH (*vis-à-vis de Paul, allume les flambeaux d'argent*).

Je crois qu'elle n'a invité personne. Mais on vient souvent chez elle sans invitation.

PAUL

Vous n'avez donc pas un motif spécial pour y aller ?

JUDITH

Aucun.

PAUL (*après une pause*).

Tout à l'heure, vous m'avez demandé si j'avais le temps de vous parler ce soir. (*Elle le regarde d'un œil interrogateur*). A présent, vous préférez peut-être que nous remettions cela à plus tard. Il est vrai que nos conversations manquent d'agrément, en général.

JUDITH

Je préfère vous parler, tout de suite.

PAUL

Eh bien, restez alors.

JUDITH

Merci.

PAUL

Tirez les rideaux, voulez-vous? Et venez vous asseoir ici.

JUDITH

Je n'en reviens pas... C'est vous-même qui me demandez de rester auprès de vous?...

PAUL

Moi aussi, je puis avoir besoin d'entendre le son d'une voix humaine!... C'est contagieux, peut-être!... Hélas! si l'on pouvait se débarrasser de tous les soucis et les jeter loin de soi! Mais je sens comme une boule de plomb dans ma cervelle!...

JUDITH

Vous travaillez trop, votre tête se fatigue. Vous devriez boire un verre de vin.

PAUL

Oui, Judith, grisons-nous, oui! Trouvons la joie et le bonheur dans le bon vin. Arrangeons une petite fête d'adieu avant mon départ.

JUDITH

Je ne vous reconnais plus! Est-ce que, vraiment, vous voudriez boire?

PAUL

Qu'avons-nous ici? Ne reste-t-il pas une bouteille de ce vieux madère?

JUDITH

Probablement. Je vais voir.

PAUL

Non, j'irai moi-même.

Dès qu'il est sorti du salon, Judith va se regarder dans la glace. Elle arrange ses cheveux et se frotte les joues, s'examine et secoue la tête d'un air mécontent; puis court vite dans la chambre à coucher. L'instant d'après, Paul apparaît avec une bouteille et des verres, qu'il place sur la table.

PAUL

Judith, où êtes-vous?

JUDITH (*dans la chambre à coucher*).

Je viens tout de suite.

Paul débouche la bouteille et arrange le salon. Il prend un cigare et l'allume. Quand il se retourne, Judith entre en toilette élégante.

PAUL

Tiens, vous vous êtes parée pour le banquet d'adieu.

JUDITH

Vous n'aimez pas ma robe ? Alors je vais en mettre une autre.

PAUL

Non, non, restez ainsi. Faisons toutes les folies, comme jadis ! (*Versant le vin*). A votre santé ! (*Ils boivent vite, et il remplit de nouveau les verres*). Ah oui ! ce vieux madère ! Vous rappelez-vous que je l'ai acheté pour le dîner du dernier jour de l'an passé ?... Le soir où, pour la première fois, je vous ai surprise en flagrant délit.

JUDITH

Ne soyez pas méchant.

PAUL

Vous ne comprenez donc pas que je plaisante. Tout est plaisanterie à présent ! (*Il boit et la regarde en souriant*). Que vous êtes jolie ! Cette robe vous va à merveille ! N'est-ce pas, justement celle que vous portiez ce soir-là ?

JUDITH

Pas la même, non, mais une pareille. Vous l'aviez trouvée à votre goût, façon et couleur s'entend ?

PAUL

Ah ! oui, je m'en souviens. Malheureusement pour vous, du reste.

JUDITH

Que voulez-vous dire ?

PAUL

Elle vous allait si bien et vous rendait si belle !... Et puis, quand nous pénétrâmes dans la chambre à coucher...

JUDITH.

Non, Paul, cessez...

PAUL (*l'enlace de ses bras et l'asseoit sur ses genoux*).

Doucement, voyons, ne vous emportez pas... Alors je vous ai mise, comme ce soir, sur mes genoux et tout en échangeant quelques caresses, j'ai trouvé la note, la vilaine note que je n'aurais pas dû trouver. Non, non,

restez tranquille. Dans cette robe-ci, il n'y a pas de documents secrets, j'espère.

JUDITH

Est-ce pour m'humilier que vous me rappelez ces souvenirs... honteux?... Laissez-moi partir alors!

PAUL (*secoue la tête en souriant*).

Non, je ne vous laisserai pas partir à présent que je vous ai reprise, enfin, si longtemps après. Et ne vous occupez de rien, je vous prie. Ce soir, nous avons le droit de tout nous dire sans nous mêler d'être graves le moins du monde. Nous allons rire ensemble et de bon cœur pour tout ce que nous avons pleuré autrefois. C'était pour vous amuser, n'est-ce pas, que vous vouliez aller chez votre tante? Eh bien! chez moi vous trouverez du plaisir. Pourquoi ne seriez-vous à moi que dans les moments d'amertume?

JUDITH

Laissez-moi vous regarder!... Est-ce vraiment vous qui vous moquez si cruellement de notre misère?... Et moi qui avais l'intention de vous parler sérieusement — de vous demander votre aide et vos conseils. (*Elle l'enlace de ses bras*). Soyez bon, entendez-vous!

PAUL (*se dégage de son étreinte et la laisse se replacer où elle était*).

A la bonne heure! Mais pour l'amour du ciel, ne parlons pas de bonté, s'il vous plaît.

JUDITH

Etes-vous fâché maintenant?

PAUL (*ironique*).

Je ne vous croyais pas encore en nourrice.

JUDITH

Et moi, je vous croyais assez raisonnable pour savoir comment on doit traiter une femme.

PAUL

J'aurais dû avoir plus d'égards pour votre sensibilité.

JUDITH

Autrefois vous étiez bien différent de ce que vous êtes à présent.

PAUL

Autrefois — cela se passait tout autrement. En *ceci* comme en tant de choses, il faut nous faire à de nouvelles habitudes.

JUDITH

Je le pourrais peut-être, moi, assez facilement. Mais vous, mon ami, croyez-vous que ces nouvelles habitudes vous iraient à la longue ?

PAUL

N'en parlons plus ! Ainsi, nous n'avons pas réussi à faire, de cette soirée, une fête joyeuse, — retournons, puisqu'il le faut, à notre train-train de tous les jours... Vous aviez quelque chose à me dire. Est-ce que nous ne pourrions pas en finir, avant de me remettre à mon travail ?

JUDITH

Il ne faut pas que vous l'interrompiez à cause de moi. Je n'ai rien à vous dire.

PAUL

Tiens, tiens !

JUDITH

Vous n'êtes pas disposé non plus à me parler. N'ayant donc, comme à l'ordinaire, rien du tout à faire, je pense que je ne saurais mieux agir qu'en allant me coucher.

PAUL

Vous aviez l'intention d'aller voir votre tante — avant, du moins, cette petite... et agréable distraction.

JUDITH

J'en ai perdu l'envie à présent. Bonne nuit !

Elle s'approche de la porte de la chambre à coucher.

PAUL

Je n'apprendrai donc pas ce que vous me vouliez.

JUDITH (*prend son parti, s'arrête et se retourne*).

Si... J'ai voulu vous dire que si vous aviez le moindre désir de sauver quelques débris du naufrage de notre amour... (*Il fait un geste pour interrompre*)... Oui, la faute est à moi, c'est entendu ! — si vous tenez un peu, néanmoins, à les sauver, ces débris-là, alors il ne faut pas me délaisser ainsi que vous le faites depuis des mois déjà. Avec les meilleures intentions du monde de devenir raisonnable et sage, comment pourrais-je y parvenir jamais ! Pendant la moitié du jour vous n'êtes pas ici, le reste du temps vous m'imposez votre silence.

PAUL

Ce n'est certes pas pour mon plaisir que je travaille du matin au soir, et ce n'est pas à vous, en tous cas, de me reprocher cette assiduité.

JUDITH

Il y a pourtant des moments, n'est-ce pas, où vous vous reposez. Si en ces moments-là, je voyais seulement en vos yeux un rayon de soleil.

PAUL

Je ne prends un peu de repos que lorsque je me sens si fatigué que le travail me devient impossible. Il faut me pardonner si alors je ne suis pas capable de vous égayer.

JUDITH

Faites alors que j'aie aussi un travail, moi. Vous, qui êtes toujours occupé, vous ne vous imaginez pas combien c'est effroyable le sentiment de ne rien valoir, et de savoir que, quand même on vaudrait quelque chose, on n'est pas en mesure d'employer ses forces ! Tout à l'heure vous avez dit vous-même que cela vous cause des impatiences de me voir toujours inoccupée et les mains vides.

PAUL

Et les autres jeunes femmes, que font-elles ?

JUDITH

Elles ne demandent pas mieux que de ne rien faire toute la sainte journée. Elles, au moins, ont des mères, des sœurs, des amies, et... un mari ! Je vous avais, jadis, maintenant je suis seule.

PAUL

Vous oubliez votre tante et... ses amis.

JUDITH

C'est donc là votre réponse? C'est là le conseil que vous avez à me donner ?

PAUL

Qu'est-ce que vous voulez que je vous conseille? Vous ne vous intéressez pas au ménage.

JUDITH

La bonne suffit aisément à tout ici et elle a du temps de reste.

PAUL

Nous pourrions la congédier, ce serait toujours cela d'économisé.

JUDITH

Et le premier jour que je vous servirais à dîner, moi, vous me la redemanderiez.

PAUL

Il y a toute une kyrielle de bons conseils à donner aux épouses sans travail. Mais à quoi bon? Vous n'en feriez aucun cas. Il n'y a qu'une chose au monde pour laquelle vous soyez faite et qui vous plaira, c'est de remplir la vie d'un homme exclusivement. Voilà pourquoi vous étiez si heureuse au moment même où vous vous sentiez le plus tourmentée; — c'est parce que vous teniez dans la main tous les fils au bout desquels je frétillais... Et comme à présent je me sens extrêmement fatigué de frétiller ainsi, par ordre, vous vous trouvez malheureuse et tout à fait inoccupée dans le monde.

JUDITH

Voilà donc l'opinion que vous avez de moi, maintenant.

PAUL

Est-ce qu'elle serait entièrement dépourvue de vérité, dites?

JUDITH

Et vous l'avez-vous toujours eue?

PAUL

Vous savez bien que non. Aussi ai-je plus exigé de vous que vous ne pouviez accomplir.

JUDITH

Et quelle opinion avez-vous de vous-même? Vous faites-vous l'effet de n'avoir point changé?

PAUL

J'ai appris une chose, c'est de compter sur moi. L'homme que je fus croyait avoir le dos couvert.

JUDITH

Je pense que nous n'avons plus grand' chose à nous dire... Merci pour votre aide — oui, je le pense comme je le dis. Merci.

Elle entre dans la chambre à coucher.

Paul reste immobile quelques moments, regardant la porte par où elle est sortie. Il se remet à écrire, puis y renonce. Il se lève et se promène de long en large, s'arrête et écoute, va vers la porte de la chambre à coucher, entend Judith qui étouffe des sanglots. Sur le point d'entrer, il se ravise, s'assied de nouveau à son bureau, se prend la tête entre les mains. Soudain, il se redresse, ouvre brusquement le tiroir du bureau, se met à chercher d'une main fiévreuse et trouve un petit flacon et un étui. Il réfléchit un instant, retrousse la manche gauche de son habit puis celle de sa chemise, tire une petite seringue et se donne une injection.

Sur ces entrefaites, la porte de la chambre à coucher a été doucement ouverte par Judith. Elle attend que l'injection soit terminée pour s'approcher de Paul.

PAUL (*se retournant au bruit*).

Judith !... Vous ici !... Que me voulez-vous ?

JUDITH

Qu'avez-vous fait ? (*Paul hésite à répondre*). Quelque chose que je ne devais pas savoir ?

PAUL

J'ai pris de la morphine.

JUDITH (*devant lui, près de la chaise*).

Vous faites cela souvent ?...

PAUL

Je l'ai fait une seule fois avant ce soir.

JUDITH

Pendant notre mariage ?...

PAUL

Le jour que j'ai connu la lettre de votre tuteur. C'est ce jour-là que je m'en suis procuré.

JUDITH

C'est bon aussi contre les chagrins, dites ?

PAUL (*s'enfonce dans un fauteuil ; sa voix est molle ; il commence à éprouver l'effet de l'injection*).

C'est comme si des voiles se dissipaient l'un après l'autre... la douleur et la tristesse disparaissent.

JUDITH (*s'incline vers lui*).

Qu'est-ce qui vous a le plus affligé ce soir, dites ?

PAUL (*veut la saisir, une flamme dans les yeux*).

Que vous n'ayez pas voulu m'appartenir.

JUDITH

Vrai ?

PAUL

Vous étiez si belle. (*Il l'attire à lui*). Vous êtes plus belle encore maintenant... Je vous veux !... Dites, m'avez-vous voulu aussi ? C'est pour cela que vous êtes revenue ici ?

JUDITH

Je vous veux toujours.

PAUL

Pourquoi vous êtes-vous retirée tout à l'heure ?

JUDITH

Par un sentiment de faux respect pour moi-même. J'ai vu que vous me désiriez autrement que jadis. Vous ne désiriez en moi que la femme !

PAUL

Et vous êtes revenue tout de même ?

JUDITH

C'est que j'y ai réfléchi. Dans mon désir de te revoir, mes larmes se sont arrêtées...

PAUL

Quel bonheur que tu sois venue. Et juste au moment où il n'y a en moi d'autre désir que de te tenir, blanche et amoureuse, dans mes bras.

JUDITH

Tu as l'air heureux, Paul.

PAUL

Je me trouve aussi merveilleusement bien.

JUDITH

Fais-moi partager ton bonheur. Rends-moi aussi heureuse que toi-même.

PAUL

Tu le veux ? (*Elle fait signe que oui*). Alors tends-moi ton beau bras blanc.

JUDITH

Te souvient-il qu'autrefois tu m'as conseillé ce remède ?

PAUL

Je m'en souviens.

JUDITH

Tu m'as dit, n'est-ce pas, que l'effet produit pouvait durer deux ou trois heures.

PAUL

Cela suffit pour une fête.

JUDITH (*s'agenouille devant lui, met son bras à nu et le lui tend*).

Que la fête commence !

Rideau.

FIN DE L'ACTE IV

(*La fin au prochain numéro*)

Peter NANSEN.

Traduit du danois par S. PRAHL.

LA TRIADE

Aux soirs où *La Plume* réunit ses amis autour d'une table aux rallonges cordiales et infinies, on voit arriver depuis quelques années trois inséparables convives dont l'extraordinaire dissemblance, en même temps que la perpétuelle réunion, semblent un défi jeté aux lois de l'affinité. Le premier sourit au menu, le visage illuminé d'une douce joie intérieure. C'est Herbert W. Faulkner, le peintre d'une Venise que Ziem n'a jamais vue. Le second, qui a l'air d'un Falstaff jeune, est miniaturiste comme on l'était au bon temps de la miniature : c'est Leo Mielziner, un des premiers *speechmakers* de Paris, en sa qualité de président actif de l'*American Art Association*. Quant au troisième, qui aurait pu voir le jour à New-York, comme ses deux amis, il s'est contenté du Hâvre, qui n'en est qu'à cinq jours par le *Kaiser-Wilhelm*. C'est Th. Spicer-Simson, qui sculpte des portraits comme d'autres écrivent des romans, avec le scalpel du psychologue et la lyre du poète.

L'Irréparable
par *Th. Spicer-Simson.*

Ces trois artistes curieux ont légitimé récemment leur union déjà ancienne, et sous le titre de « La Triade », nous ont offert à l'*Elysée-Palace-Hotel* une exposition harmonieuse et diverse, à leur image.

Herbert W. Faulkner a peint les heures de Venise ; il les a peintes en intimité plutôt qu'en éclat, avec une rare délicatesse de sentiment ; il a aimé Venise silencieuse, aux soirs verts, aux matins gris, avec la même ardeur profonde et tendre que la Venise triomphale de l'heure méridienne. Et je ne crois pas qu'on nous ait jamais montré plus complètement, dans une plus harmonieuse réalité, la noble ville assoupie dans la douceur de son soleil indulgent et de ses souvenirs consolateurs.

L'art de Faulkner est consciencieux, délicat et profond, comme son inspiration. Les effets les plus puissants, — il y en a de fort beaux, notamment dans le *Coucher du soleil vu de la Zattaree* et dans le *Saint-Marc en plein soleil* — sont rendus en harmonie, avec un goût aussi sûr qu'indépendant. Il ne faut pas hésiter à placer Faulkner au premier rang des peintres les plus personnels et les plus durables de Venise.

Les miniatures de Leo Mielziner, charmantes et pénétrantes, d'une élégance et d'une expression de belle allure, ne révèlent pas toute la personnalité de leur auteur, qui est un portraitiste en général, abordant tour à tour la peinture avec habileté, le modelage avec précision, la caricature avec esprit. Il est bien certain cependant qu'il donne dans la miniature la mesure la plus complète, et comme le résumé synthétique de son talent, caractérisé par un esprit assimilateur, primesautier, ayant comme l'obsession de la ressemblance.

Le Bel age
Marbre
par
Th. Spicer-Simson

Cette abstraction un peu fantastique, la ressemblance, est aussi ce qui passionne Th. Spicer-Simson. Ses portraits sculptés, bustes et médaillons, ont produit, à la *Triade*, une impression que peut-être jamais la sculpture n'avait fait éprouver à personne, une impression de sensibilité, de profondeur et d'émotion d'autant plus frappante qu'elle est obtenue par des moyens simples, sans effets artificiels, sans « arrangements ». Dans le caractère de l'auteur, certains traits sont du reste exceptionnels ; on y trouve une logique inflexible et une sensibilité extrême, un enthousiasme de la ligne et un goût prononcé pour le raisonnement. Un homme ainsi doué pouvait devenir un ironiste redoutable, et le fait eut été d'autant plus dangereux que Th. Spicer-Simson, membre du Syndicat de la Presse artistique, écrit chaque semaine plusieurs pages de critique. Heureusement pour ceux qui ont affaire à lui comme modèles ou comme sujets d'étude, l'artiste soucieux d'harmonie et de style domine le reste chez Spicer-Simson. Et il en résulte que ses portraits sont des analyses scrupuleuses, d'une construction impeccable, où l'originalité d'une attitude ou d'une expression de physionomie souligne la ressemblance, en répandant de l'intérêt sur l'œuvre entière. Les bustes très différents de M. Henri Monod, du Maharajah de Bobbili, de M. Marcel Schwob, du statuaire José de Charmoy, constituent une galerie de portraits sculptés comme nous n'en avions pas vu depuis longtemps. On a aussi beaucoup admiré le petit marbre intitulé *Le bel age*, d'une délicatesse de modelé incomparable, et deux ou trois statuettes dont une, l'*Irréparable*, trouvera quelque jour sa place dans un musée.

Emile Sedeyn.

LA PLUME

De la Tendresse, de l'Ombre et du Silence

MANUSCRIT D'UN ADOLESCENT

(*Fragments*)

A Francis Jammes.

La prairie en fleurs ! Je ne sais pourquoi ce mot, même au plus désolé de l'hiver, me plonge dans un indicible ravissement. La prairie en fleurs, je voudrais la célébrer dans un cantique passionné où je tâcherais de mettre tous les arômes, toutes les nuances, toutes les musiques d'un printemps énervant et délectable, où je traduirais mon émotion avec l'enthousiasme naïf d'un enfant, la science précise d'un botaniste et l'abondance imagée d'un poète primesautier, d'un poète qui, uniquement préoccupé de rendre de façon exacte ce qu'il ressent, ne ferait aucune concession à un art factice tout de règles et de procédés.

Je ne songe pas sans appréhension à cette éducation tyrannique, à cette rude discipline que nous infligèrent les manuels de littérature. Procéder à un choix, nous borner, rétrécir volontairement notre vision, nous ne pouvons guère nous départir de ces préceptes et c'est peut-être ce qui fait notre infériorité à côté de la nature. Il nous

faut malgré nous la rapetisser, cette fée merveilleuse, parée de tant de joyaux qu'il est impossible de les dénombrer. Jamais nous ne pourrons rendre, comme notre enthousiasme le désirerait, un lever de soleil sur une forêt, l'avènement de la lumière sur la campagne qui sort lentement des ombres, ce *fiat lux* aussi grandiose qu'aux premiers matins du monde.

Le rythme de nos vers, même libres, ou de la prose la plus ondoyante emprisonne encore nos sensations flottantes. Exprimées, nos impressions subissent une déformation. Nous simplifions le compliqué, nous compliquons le simple. Nous apprivoisons la farouche beauté des sites ; nous démêlons l'énorme forêt échevelée. Nous mettons de la mièvrerie où il n'y en a point.

Est-ce à dire que la grâce un peu précieuse, l'élégance un peu frêle la fioriture, l'arabesque n'existent point dans la nature ? Non : il y a les spires des bryones, les entrelacs des branches de pommiers, la rosée sur les liserons ; il y a des bijoux, mais ils sont épars. C'est nous qui façonnons l'écrin. Le joli existe, mêlé au grand. En les séparant, nous détruisons l'harmonie naturelle.

Je pensais à tout ceci en traversant une prairie par une lumineuse et odorante matinée de juin. Dominé d'un côté par une colline boisée et margée d'ombre, le tapis bariolé des herbes se déroule, s'élargissant ou se resserrant au gré des sinuosités de la rivière qui le borde d'autre part et qu'ombragent des saules qui s'ébouriffent. Des déclivités abruptes dévalent des ravins pierreux et des sentiers à demi frayés, creusés par les eaux ou sans doute foulés par ces enfants buissonniers qui se font des sifflets et des sarbacanes des tiges évidées du sureau. Un petit chemin de terre court entre la lisière et la prairie, tantôt s'enfonçant dans les halliers noyés d'ombre, tantôt réapparaissant sous le ciel brillant et dans les herbes vertes. Et tout le long ce sont des glougloutements de sources sautillantes à travers des cailloux et des embroussaillements de plantes fluviatiles, et cette odeur vraiment paradisiaque, musquée et acidulée des églantines roses !

La prairie est dans toute sa gloire : toutes les herbes sont fleuries et scintillent de rosée et de papillons. On dirait une foule immense en prière, dans l'extase et l'allégresse d'un *Te Deum* à la louange de Pan : les fines et gracieuses amourettes qu'on appelle aussi brizes et que l'imagination populaire a décoré du nom pittoresque de bonnes-femmes, à cause du frémissement continuel de leurs graines, semblables à des langues babillardes, la svelte fétuque, le vulpin enve-

loppé de fourrures, la flouve odorante et la fléole souples comme des jeunes filles, l'houque laineuse revêtue de velours d'argent, toutes les graminées sont là, avec leurs tiges élancées que le vent doux du matin penche l'une vers l'autre comme en confidence. Et parmi elles, les coquelicots sont des enfants de chœur, les bleuets des princes charmants, les sauges de vieilles dévotes aux châles violets, les jacées d'élégantes et un peu coquettes personnes aux chapeaux de plumes, et les scabieuses, ces pâles fleurs des veuves, ont la gravité d'Andromaques inconsolables et dignes néanmoins.

Et dans la tiédeur pénétrante du jour, dans les parfums légers qui s'élèvent des arbres et des eaux, parmi les mille gazouillis des oiseaux, qui volent de branche en branche et vont de la rivière au bois lancés comme par une fronde, la prairie en fleurs exhale ce cantique ineffable et passionné qu'aucun poète ne transcrira jamais complètement.

*

Je passe mes vacances dans un logis rustique où rien ne manque du nécessaire et aussi de tout ce qui peut ajouter d'agrément à la vie d'un sage aussi ennemi d'une prodigalité insatiable que d'une pénible médiocrité. C'est sur la lisière d'une belle forêt qui couvre tout l'horizon, au bord d'une rivière scintillante de sauts de truites et toute murmurante de chutes d'eau et de bruits de vannes.

Comment ne me plairais-je pas chez cette bonne tante Justine, si avenante et d'une aménité si exquisement vieillotte ? Il faut que je peigne son intérieur : il est simple et charmant. D'abord son jardin fleuri de dahlias, de phlox, de roses et de balsamines, bourdonnant de guêpes et d'abeilles autour des treilles et des massifs de framboisiers. Une fontaine vive l'égaie, un filet d'eau qui tinte dans une « pierre » et creuse une large rigole moussue de cressons. Il y a aussi, adossée au mur, enguirlandée d'aristoloches, pleine de gloussements et de cocoricos, une basse-cour où des bandes de moineaux pillards viennent effrontément voler aux poulets — ô les jolis cochinchinois aux pattes pelues de gros duvet — leur pâtée de recoupes et de farine d'orge. Cette chère tante a encore d'autres animaux : toute une famille de chats noirs, bruns, blancs, pipolés, mouchetés. Comme elle les gâte, ces petits hôtes, qui sont très proprets et coquets, si gracieux dans leur familiarité ! Quand ils ne rôdent pas dans les gre-

niers ou ne se dorlotent pas au soleil, ils font mille tours dans la cuisine, leur lieu de prédilection, flairent les placards, sautent sur la table ou dorment en rond sur les chaises. Ils sont bien soignés : tous les matins, ils ont leur café au lait. Ils vivent en bonne intelligence avec Moujik, le chien du logis, un braque du Bourbonnais, aux beaux yeux caressants, qui vient poser avec tant de confiance son long museau sur mes genoux. Toutes ces bêtes font l'ornement de la maison où tante Justine va et vient, préparant les repas, lorsqu'elle ne se livre pas à la tapisserie.

J'ai assisté hier à la confection des confitures. Comme cela sent bon, ces grandes bassines en cuivre rosette, où cuisent les gelées et les compotes et où se gonfle le sucre fondu ! Ces odeurs de fruits et de caramel imprègnent l'atmosphère de mes songeries d'une suavité paisible.

Bientôt les bûcherons de la forêt apporteront des paniers d'épines-vinettes. J'adore leur patois et puis j'aime les questionner ; ils savent des choses ignorées des gens de la ville ; ils m'apprennent les noms vulgaires des plantes et leurs propriétés, me renseignent sur les mœurs des sangliers, des renards et des loups. Au printemps, ils ne manquent jamais d'apporter à ma tante des jonchées de bois-gentil, si doucement parfumé, et ces belles orchidées qui s'appellent sabots-de-Vénus et qu'on trouve dans certaines contrées. Ma tante les paie généreusement et les reçoit bien, leur offre du vin et des galettes de maïs. Ces braves gens sont pauvres et heureux : leur visage couleur de terre et d'écorce reflète la beauté sauvage des bois et l'innocence de la campagne.

Je me suis pris à m'intéresser aux choses du ménage ; je ne dédaigne pas de fendre du bois et de sauter une omelette. Le cliquettement des rains et des brindilles de fagots dans l'âtre, et le soulèvement à petits coups du couvercle de la bouilloire m'amusent. Parfois dans le silence du soir, lorsque nous sommes assis devant le feu, ma tante et moi, une vapeur siffle en s'échappant d'une bûche à moitié brûlée, et ma tante me dit : « écoute, une nouvelle ! » Je me souviens qu'étant petit, j'avais des idées analogues. Quand l'oreille me bourdonnait, je pensais qu'on devait parler de moi quelque part.

J'aime beaucoup la conversation de tante Justine. Tout en bariolant de fleurs et d'arabesques un ample canevas, elle me parle de la famille : ces vieilles parentes excellent à narrer leurs souvenirs. Elle me raconte des voyages en diligence. O ces voyages en voiture, comme cela paraît loin ! Attelages suants et soufflants, ô coches du

temps jadis, véhicules pesants, antiques et solennelles guimbardes, ô pataches invraisemblables, vous rouliez sur quatre roues avec un bruit effroyable d'essieux craquants, de vitres trépidantes, écrasant les cailloux des ornières et défonçant les routes. Les voyageurs, les messieurs en perruque, les vieilles dames encombrées d'enfants, de caniches, de sacs et de paquets, faisaient leur testament avant de se confier à vous, tant le moindre parcours semblait interminable et périlleux ! Je revois comme si j'avais vécu autrefois les relais de poste, les auberges avec l'enseigne en fer peint, l'arrivée le soir à l'étape dans les bourgs et les petites villes, le couvert mis dans la grande salle à manger rustique, la broche tournant dans la cuisine parée et tout le monde descendant de voiture, allègre, quoique un peu fourbu du voyage...

Toutes ces choses d'autrefois qui revivent dans les récits de tante Justine, je puis les évoquer aussi dans ma chambre. L'asile plaisant et champêtre que cette chambre ! Je n'en imagine point qui convienne mieux à mon état d'esprit. Elle donne au levant et s'orne de vieux portraits de nos parents, de miniatures qui représentent d'anciennes jeunes filles, débris gracieux du passé émouvant, et d'une armoire de noyer sculpté et ciré qu'aurait chantée à coup sûr Arthur Rimbaud, tant le linge enrubanné s'y empile soigneusement et fleure la lavande et l'iris.

*

J'éprouve souvent une volupté compliquée d'une étrange mélancolie en songeant que je recommence une existence déjà vécue cent fois dans mes lectures. J'ai confondu à jamais le rêve et la vie. Je ne crois nullement que cette façon propre de sentir enlève rien à l'originalité de la pensée et du style. Je constate simplement le fait. Certains aspects : une large rue de bourg que bordent d'anciennes maisons mal alignées, des écussons effrités au-dessus de portes cochères, des cours pleines de voitures, une place de village ornée d'un clocher et ombragée de tilleuls où jouent des enfants, une auberge vétuste avec une enseigne de fer me semblent les décors éternels, et la pensée qu'ils illustrent les poèmes avive mes sensations, lorsque je les considère.

Il y a à quelques kilomètres du village un vallon solitaire en pleine forêt où se dissimulent sous la végétation touffue les restes d'un

ancien prieuré transformé en ferme. Cette ferme est abandonnée. Sa désuétude, les volets qui pendent minables à leurs gonds brisés et mangés par la rouille, les murs lézardés et striés d'estafilades, les portes vermoulues, tout cet air de détresse qui pèse sur les choses hors d'usage se marie à la sauvagerie de ce site isolé. Un chemin défoncé y conduit. Il serpente au fond du val, et longe un ruisseau que coupent par intervalles de petits étangs barbelés de scirpes-des-lacs et tachetés de nénuphars, et qui glisse, le plus souvent, invisible sous des lacis d'arbustes et de lianes.

Nous avons fait cette promenade, une après-midi, avec des amis et plusieurs jeunes filles. La tapissière cahotait par les méandres du sentier sylvestre, frôlée par les hautes tiges des scabieuses et des millepertuis, accrochée au passage par quelque branche de coudrier. C'était un plaisir de regarder le vol d'innombrables papillons — sphinx, vanesses, satyres et myrtils — étinceler et chanceler sur le fleurs, dans l'humidité chaude. On s'arrêtait parfois pour cueillir des fougères, des gentianes jaunes semblables à des sceptres, et des linaigrettes si pimpantes avec leurs plumets argentés. J'avais des impressions de roman et de légende. Je pensais à Jean-Jacques, à l'abbé Prévost, à Chateaubriand, à l'Oiseau bleu, aux fées de Broceliande. Je me remémorais des contes surannés. Parmi les gracieuses jeunes filles qui m'environnaient, j'aimais surtout Julie qui est blonde comme l'orge et dont les yeux sont deux cardamines. Nous étions arrivés à un endroit d'une végétation exubérante. Le chemin traversait un petit pont de planches ravagé par l'amadou et les herbes parasites. Nous descendîmes de la voiture afin de lui faciliter le passage sur cette passerelle branlante. La menthe embaumait, une fraîcheur parfumée s'élevait du bouillonnement des eaux courantes. Resté un peu en arrière avec Julie, je profitai de l'inattention de nos compagnons, et sous prétexte de la débarrasser d'une coccinelle qui grimpait sur son corsage, je l'embrassai sur la bouche. Elle fut effarouchée, me laissa faire et prit même du plaisir à mon audace.

Charmante Julie, ton âme n'était pas si compliquée que la mienne. Vraisemblablement, tu n'as joui, naïve enfant, que de la minute présente. Tandis que moi, je songeais à tous les amants des églogues et des pastorales qui, dans les mêmes circonstances, avaient fait la même chose que nous, je songeais à tous ceux qui, dans l'éternité des siècles, répéteraient ce même baiser, à tous les simples, à tous les sensibles qui s'aimeraient dans la sombre solitude des forêts, au cœur de la nature, à ceux peut-être qui, bien longtemps après notre mort,

s'embrasseraient comme nous auprès de ce petit pont de planche ravagé par l'amadou et les herbes parasites.

*

Je suis revenu bien des fois dans ce vallon et combien j'ai aimé à m'égarer hors du chemin à travers le fouillis d'arbres qui abritent le ruisseau, mystérieuse église de verdure hantée par les tourterelles et les oiseaux sylvains. Pour aborder jusqu'au bord de l'eau qu'on entend murmurer tout près de soi, sans en apercevoir le plus faible miroitement, tant l'enchevêtrement des branches la dérobe aux regards, il faut s'engager dans des fourrés inextricables de cornouillers et de troènes, sous des voûtes d'épicéas qui, rapprochant leurs fûts hérissés, trament un réseau compact de leurs ramilles emmêlées. Sur le sol feutré d'une épaisse couche d'aiguilles mortes, un jour de grotte filtrant des branchages s'éparpille en lueurs brunes ; çà et là, piqués de géraniums et d'anémones, des lits de mousse, ou bien une terre moite, bourgeonnée de champignons. Enfin apparait une trouée d'azur ; au-dessus du ruisseau pendent des rameaux de frênes que le lichen dentelle de ses franges pâles. Mille petits bruits — le vent dans les arbres, un envol subit d'oiseau, un fredon d'insecte — mêlés au gazouillement de l'eau enchantent ce lieu perdu, retraite silencieuse et profonde où l'on peut évoquer à loisir la vie chasseresse des ancêtres tertiaires, au milieu des forêts vierges, habitées par l'urus et le cerf élaphe...

Je crois qu'il n'est pas besoin de longs voyages ni de vastes horizons pour se faire une existence — je ne dis pas heureuse — mais diverse. En tout il faut préférer la qualité à la quantité. Mieux vaut concentrer son âme sur un espace exigu que de la disperser au hasard de courses fiévreuses sur un champ infini d'impressions superficielles. Je suis persuadé qu'un coin délaissé de bois, le chatoiement d'une rivière aperçue de la fenêtre, peuvent déchaîner autant d'émotion qu'un site réputé pour sa magnificence. L'essentiel est de savoir *déterrer* le charme qui git en chaque chose, en chaque apparence.

Apprenons à découvrir notre joie, partout où la destinée nous conduira ; sachons nous plaire n'importe où, même dans la solitude et le silence.

*

Plus on vit à la campagne, plus on acquiert la certitude que tout dans la nature éprouve de la joie et de la douleur, plus on ressent cette sympathie chantée par les poètes de tous les temps et qui lie entre eux les êtres vivants et inanimés, l'homme, les animaux, les plantes et les pierres.

Quand on veut prendre conscience de cette vie et de cette sensibilité universelles, la solitude des champs est nécessaire. L'homme des villes se figure naïvement avoir le monopole de la bonté, de la pitié, de la justice, comme le privilège d'une intelligence plus aiguisée, lorsqu'au contraire il est très mal placé pour éprouver de l'amitié et de la commisération à l'égard des êtres et des choses. Il est cruel inconsciemment. Il n'a aucun souci des chevaux de fiacres qui servent jour et nuit son égoïsme de civilisé, il ne compte pas toutes ces fleurs saccagées sur les marchés et tous ces arbres qui languissent rabougris le long des boulevards.

Celui qui vit au milieu des plantes sauvages, avec les oiseaux et les insectes, apprend journellement le respect de la vie et sait quelle fraternité unit tout ce qui respire et palpite.

Les simples ont parfois dans leurs expressions, dans leurs gestes et dans leurs paroles et jusque dans les inflexions de leur voix, cette conscience de l'âme des choses. Les bûcherons disent de l'arbre qu'on abat, de ce gémissement bien caractéristique qu'il fait entendre, au moment du dernier coup de cognée, qu'il se *plaint*. Lorsque la vigne a été taillée, elle distille une liqueur précieuse, au dire de la médecine populaire, contre les ophtalmies. On la nomme *larmes de la vigne*, et, suivant les pays, on dit des ceps qui la secrètent, qu'ils *pleurent* ou qu'ils *saignent*.

Certaines bêtes sont décriées à tort, en vertu d'une immémoriale association d'idées. Réputées cauteleuses, poltronnes, voleuses, sournoises, néfastes, elles sont au contraire douces et pitoyables comme tous les êtres. Les chauves-souris, au vol effrayant, sont bonnes, simples. Elles sont faibles et sans défense. Fourvoyées la nuit dans une chambre éclairée, elles s'effraient, cognent les murs et tombent étourdies. On les trouve parfois la journée, endormies dans un coin de plancher ou dans un trou de mur : petites, les ailes repliéss, elles ont l'air de pauvres feuilles mortes. J'ai remarqué l'affolement des guêpes, lorsqu'on détruit leur nid. L'aspect de ces volatiles, si élégants avec leur taille délicate, leur corselet noir et doré fait mal à

voir. Devant cette catastrophe inattendue, leur maison dévastée, leur paix troublée, le travail de longues semaines devenu inutile, elles perdent la tête et se répandent dans la campagne, ivres de désespoir et de douleur. Le malheur leur semble incompréhensible et elles accusent sans doute comme nous la cruauté du destin.

Il y a des animaux qui cherchent l'isolement des forêts et des ruines soit qu'ils redoutent l'homme et ses pièges, soit qu'ils méditent sur la vanité des choses. J'ai toujours présent à la mémoire le regard d'une chouette dont j'avais dérangé le repos. J'étais entré sous l'ogive à moitié étoilée d'une très vieille tour ruisselante de lierre et noircie par les siècles. Une chouette effarouchée par ma brusque présence s'éleva soudain d'un vol lourd et silencieux et s'envola par une meurtrière. Elle avait tourné la tête de mon côté et j'avais lu dans les étranges yeux cerclés de mouchetures ce reproche suppliant : « Pourquoi viens-tu troubler ma retraite misérable ? Si je ne puis être tranquille dans la demeure des vivants, au moins laisse-moi la paix mortuaire des lieux inhabités ! » Elle semblait l'esprit même du passé reclus dans ces ruines désertes.

Les zoologistes ont fait une distinction plaisante : ils ont divisé les animaux en animaux utiles et en animaux nuisibles. On dit de même bonnes herbes et mauvaises herbes. Combien il serait plus sage et raisonnable de croire que tout à son utilité dans l'immense univers et même que la plus chétive, la plus médiocre vie a ses instants de grandeur, de beauté et de pathétique ! La nielle des blés, ce parasite, est une jolie fleur bleue ; la prêle des mauvais pâturages est décorative. Le crapaud, « pauvre monstre aux doux yeux » disait Hugo, chante le soir dans les marécages comme un harmonica.

Quant aux animaux domestiques, nous pourrions leur envier non seulement leur beauté physique, mais leurs vertus morales. Les oies sont comparables à l'aube et au clair de lune : les dindons sont enluminés comme des crépuscules. Le coq pompeux, colorié comme un chromo, ne se lasse pas de promener sa vigilance dans la basse-cour et la sollicitude maternelle de la poule qui glousse autour de ses poussins est touchante. Et quel exemple de résignation et de fidélité nous donne ce vieux chien au poil usé qui dort en rond au soleil ! . . . . . .

. . . . . .

André Mary

PRÉLUDE

Pour Louis R...

Si le dégoût te prend des gestes de l'estrade,
Où tu livres ta vie et masques ton esprit,
Et que tu cherches l'ombre, et le calme, et la rade
Pour y trouver la paix, le silence et l'abri,

Pars, et que nul regret n'accompagne en ta fuite
Le brûlant souvenir du prestige quitté,
Suis sans te retourner le désir qui t'invite
Et marche dans l'espace et dans la liberté.

Je connais une terre, âpre et farouche amante,
Qui sous un fauve ciel tord son corps endormi,
Et qui, triste toujours, te sera plus clémente
Que ta mère, ta sœur, ta femme et ton ami.

Ses monts que les couchants blessent de rouges plaies
Sont noirs et dénudés et beaux comme des seins ;
C'est la terre des rocs, des genêts et des haies,
L'aïeule grave, indifférente à nos desseins.

Ses fils, silencieux et sauvages comme elle,
Habitent ses hauteurs et ses vallons herbeux,
Et partout elle tend une sombre mamelle
A leurs troupeaux de porcs, de chèvres et de bœufs.

Dans les grands jours d'été, lorsque le ciel limpide
Dégrade son azur et se dore aux sommets,
Ses lointains qu'enveloppe une atmosphère humide
Ont un charme qu'ailleurs tu ne verras jamais.

Ses bois et ses forêts, où le chêne domine,
En octobre lui font une ardente toison,
Et le reflet du soir en leur masse illumine
Le bûcher triomphal de l'arrière-saison.

Mais au puissant éclat de ce vaste incendie,
A la douceur de l'air qui bleuit les versants,
Succède l'effrayante et morne tragédie
Des ciels sombres chargés de nuages pesants.

C'est alors qu'elle est belle, émouvante, héroïque,
Et que tu pourras voir, recommençant les temps,
Dans le choc du nuage avec le mont stoïque,
Le combat éternel des dieux et des titans.

Je sais qu'il est ici de plus doux paysages
Et que la Seine enlace en ses détours soudains
De gracieux coteaux parsemés de villages
Et des champs ombragés pareils à des jardins.

Mais tu n'y pourrais pas vivre la vie unique,
Parmi leurs vaines fleurs et leurs arbres taillés,
Et les sourdes rumeurs de la place publique
Y tiendraient chaque jour tes désirs éveillés.

Va, laisse leurs beautés de faste et de caprice
A ceux-là dont la vie égale s'y complaît,
Et dont l'âme est semblable à ce fleuve qui glisse
Sans une ombre dans l'air qui trouble son reflet.

Laisse ces lieux charmants et cette illustre rive,
Tout pénétrés encor des songes du passé,
Dont le fantôme cher que plus rien ne ravive
Viendrait te reprocher son mirage effacé.

Là-bas où l'horizon berce et courbe ses lignes,
Où tout garde un aspect solennel et rêveur,
Le Morvan te convie à des fêtes plus dignes
D'exalter ton esprit, ta force et ta ferveur.

Soit que tu cherches l'ombre ou que te sollicite
L'ivresse d'errer libre au hasard des chemins,
Tu trouveras toujours le refuge et le site
Propices à l'oubli des mensonges humains.

Rien ne dérangera la paix que tu souhaites,
Car les vieilles cités qui songent aux lointains
Dans les brouillards légers fondent leurs silhouettes
Et mêlent aux forêts leurs clochers indistincts.

Mais si leur vision t'importune ou t'effraie
Et rappelle à ton cœur le mur de sa prison,
Prends la sente qui grimpe et que longe une haie
Et laisse leur ennui derrière l'horizon.

Tu verras ces plateaux dont les champs sont des landes,
Où parmi les troupeaux paissent des rochers fous,
Où la bergère file en chantant des légendes,
Où les toits sont de chaume et les murs de cailloux.

Ou bien va dans la plaine immense, au crépuscule,
Pour voir ses mille bœufs que tourmente le soir
Et cette eau qui dans l'ombre et la brume circule,
Toute sanglante ainsi qu'un ruisseau d'abattoir.

Si tu préfères le silence et que tu veuilles
Poursuivre une pensée, une forme, un accord,
La forêt t'offre l'ombre indécise des feuilles
Et la source fuyante où le rayon se tord.

Que le bois te retienne ou que ce soit la cime,
Ou la plaine, ou la lande, ou le profond ravin,
Cette terre toujours te sera plus intime
Et tu la chériras comme un marbre divin,

Car elle a la beauté des choses éternelles ;
Mais son visage tendre ou sévère est vivant ;
Tous ses aspects nous sont des faces fraternelles,
Et c'est toujours à toi que je songe, ô Morvan !

C'est toi que je revois dans l'heure gaie ou triste
Qui me retient encore à l'ombre de Paris ;
Ce sont tes ciels de pourpre ou de sombre améthyste
Que je cherche en ceux-ci qui sont roses ou gris.

A ces champs embaumés de roses fastueuses,
A ces sveltes coteaux, à ce fleuve indolent,
Je vous préfère, ô bois, cimes religieuses,
Paysage à la fois paisible et violent !

Votre mélancolie et votre solitude
Sont chères à celui que la vie a blessé,
Et leur charme révèle à son inquiétude
Le mystère du Beau si longtemps éclipsé

Par le vain artifice où vit la multitude.

Camille Schiltz.

Chatou, 1903.

Le Prophète et la Petite Fille

Zacharie était debout sur sa montagne.

Le vent soufflait dans sa barbe et une petite houppe de neige dansait devant son profil. Autour de lui la bise hérissait encore d'âpres poils de chèvre mais de l'occiput en dos d'âne, sa rude caresse n'aiguisait que la polissure.

Zacharie se gratta sous la corde qui nouait à ses reins la peau de chèvre. La vermine s'était réfugiée là où le derme de l'homme et le cuir de la bête avaient le plus chaud et Zacharie, malgré son habitude des puces, se grattait quelquefois.

Zacharie regardait la vallée d'où montait la rumeur des cités. Mais il méprisait les cités pourries, la vallée facile et il vivait sur sa montagne, dans la fierté, la crasse et le froid, plus près de Dieu.

Car Zacharie était un prophète de l'Eternel.

Depuis le temps que Salomon avait bâti le Temple, la foule avait abandonné les inspirés des hauts lieux pour les prêtres des sanctuaires. Lasse des malédictions en plein vent, elle s'empressait aux bénédictions à huis clos et ses narines, congestionnées par l'âcre senteur des bois, se gavaient maintenant de la fumée des aromates. Enfin, comme Dieu provoque le diable, le Temple attirait les lupanars. Les filles des peuples exterminés par Israël dressaient leur lit autour de la maison d'Yaveh. Mais loin de se faire concurrence, les faux dieux des prostituées faisaient bon ménage avec le vrai Dieu des lévites et ils mangeaient ensemble la desserte des sacrifices.

Les temps étaient durs pour les prophètes qui ne pouvaient pas tous, comme Elie, rester quarante jours sans manger. Il ne tombait plus de manne du ciel et ceux à qui cette quasi-abstinence d'un régime d'écorces tendres et de fruits sûrs donnaient une envie immodérée de manger des choses cuites, en étaient réduits à voler des pains.

Eux se vengeaient du siècle par plus de grandeur. Ils anathématisaient les peuples et les rois ; leur audace allait jusqu'à gourmander Dieu. Mais puisque les derniers fidèles avaient désappris le chemin des cavernes, leurs lamentations furieuses iraient les souffleter dans leur lit.

Or, le prophète Zacharie, debout sur sa montagne, méditait d'en descendre, justement.

Le père de Zacharie travaillait dans les carrières. Les coups de fouet qu'on lui comptait avec méthode, sans largesse ni pacimonie, ricochaient jusqu'aux reins du fils et les chameliers, à qui se prostituait sa mère, demandaient au gamin des privautés qui faisaient mal. Plus tard, il devint comptable d'un marchand de tissus, mais quand on l'eut surpris poussant un couteau dans la nuque de son patron, il n'avait eu que le temps de fuir. C'est alors, comme il était endormi au bord d'une source, qu'il avait senti sa véritable vocation. Dieu lui était apparu en songe sous la forme d'un nuage de flammes dans le ciel bleu. Des éclairs sortaient de la nue terrible et aussi une voix qui disait :

— Zacharie, les chemins où tu marches sont escarpés, mais ils conduisent à moi, qui suis l'Eternel, ton Dieu.

Cette banale parole enchanta Zacharie. Les affaires d'Yaveh faisaient les siennes puisque sa fuite le rapprochait de lui. De raison en raison, Zacharie interpréta sous toutes ses faces l'aphorisme divin et l'assassinat du jour devint à l'aube une action d'éclat. Les

années qu'il mit à se dérober à la justice juive s'appelèrent le temps d'épreuve et il acquit vite auprès des pâtres et des chevriers la réputation d'un homme de Dieu.

Sa barbe avait blanchi depuis et comme les princes de Jéruzalem et de Samarie continuaient de s'entretuer et de bâtir des autels et des harems, les affaires devinrent de plus en plus florissantes et sa maigre clientèle abandonna Zacharie sur son rocher. L'interminable tête à tête avec Dieu finit par peser à cet homme seul.

Farouche, il descendit à grandes enjambées les degrés abrupts de sa montagne. La corne de ses pieds s'éraillait sur les arêtes calcaires et sa peau de chèvre, derrière lui, secouait sa vermine au vent. A la première hutte qu'il rencontra, il but à même une jarre d'huile et versa le restant sur ses pieds. Les huttes se multiplièrent et lorsqu'il arriva aux portes de la ville, il n'avait plus soif ni faim. Tout tournait autour de lui par l'effet d'un singulier prodige. Au premier carrefour, il arrêta un groupe de deux maçons, un charpentier, un orfèvre et un parfumeur qui revenaient de leur travail. Il les couvrit de ses anathèmes et de sa salive, mais le charpentier l'écarta du poing en disant :

— Où est la police du roi pour nous protéger contre ces ivrognes ?

Zacharie s'affaissa au coin d'une borne. Il dormit jusqu'au matin suivant sans s'inquiéter des chiens vagabonds qui léchèrent l'huile de ses pieds.

Cette fois il n'eut point de vision. Lorsqu'il se réveilla une grande clameur emplit les rues de la ville et dans la cour des casernes, devant le palais du roi et sur le terre-plein des remparts retentit la sonnerie des clairons. Une grande allégresse transportait le peuple du Temple aux portes et des portes au Temple. La guerre était déclarée au roi d'Amâlica et les soldats partaient à la conquête du butin.

Le roi suivi de ses capitaines alla sacrifier dix taureaux devant l'effigie de Baal et ensuite cinquante béliers dans le temple d'Yaveh. Cet éclectisme satisfaisait tout le monde et aussi les deux divinités que le menu peuple confondait en une seule. En somme ils n'étaient que les noms différents d'un même principe et tous deux affectaient la forme matérielle d'un Khéroub. Il fallait vraiment l'esprit exalté de Zacharie pour s'en froisser.

Aussi, lorsqu'il vit le roi sortir du Temple, sa fureur le transporta. Il ne s'intimida guère du cimier royal qui était en or ni de la suite

des capitaines alternativement revêtus d'armures en cuivre rouge et en cuivre jaune. Il voulut s'élancer sur lui.

Les soldats qui faisaient la haie le repoussèrent avec la hampe de leurs javelots. Le roi était monté sur son char que tiraient un étalon noir et un étalon blanc. Les buccins sonnèrent et les lourds bataillons de fantassins, le bouclier droit contre le coude oblique, parurent armés de soleils.

Zacharie, d'un brutal croc en jambe avait renversé le hoplite qui l'empêchait de passer. Un bond le précipita devant le char royal. Il saisit par la bride les chevaux qui se cabrèrent et malgré les coups de fouet de l'écuyer qui cinglaient ses oreilles, il cria d'une voix tonnante :

— Dieu te punira ! Tu seras vaincu !...

Il n'eut pas le temps de formuler un de ces anathèmes au tour abondant et coloré où il excellait. Un coup de fouet plus fort le renversa contre le sol et il sentit le vent des roues passer dans sa barbe. La foule le piétina quelque peu, mais comme c'était un jour de fête, on dédaigna de tuer ce fou.

Les jours suivants il pérora sous les portiques des monuments et à l'entrée des piscines. L'ombre de sa silhouette biscornue gesticulait contre l'ombre immuable d'une stèle ou d'une colonne et le peuple qui n'avait rien de mieux à faire en attendant le retour des soldats, louait ou conspuait ses discours. Avant la tombée de la nuit, des femmes fardées lançaient des quolibets au prophète trop pauvre pour acheter leurs faveurs. Il était vieux et il sentait trop mauvais pour exciter même le désir de la moins achalandée. Par les croisées ouvertes d'où s'échappait le parfum des quatre huiles aromatiques, il jetait des poignées d'excréments.

Pourtant, sur le seuil de la dernière échoppe, était assise une petite fille qui le regardait et ne disait rien. Sa figure maigriotte d'enfant de dix ans avait le poli des fruits acides. D'étranges yeux agrandis de k'hol, jouxte le turban de pourpre, promettaient la science obscure des courtisanes âgées, mais le fard de ses lèvres cachait mal un sourire ingénu. Elle était vêtue comme une grande d'un pagne de lin noir transparent, d'un manteau de lin transparent violet et poussait en avant ses pieds, nus et bien rapprochés, sur un petit coussin de cuir vert.

Quand repassa le prophète, elle appela doucement :

— Zacharie !

L'autre se retourna plein de trouble et de colère. D'entendre son

nom couler de cette source impure, l'indigna tant qu'il saisit la petite impertinente par le milieu du corps et la fessa en public. Les femmes, autour, riaient aux éclats car le spectacle était drôle et elles n'étaient pas fâchées du malheur qui affligeait une concurrente. Sous le bras du vieux, le grand turban pourpre, le pagne noir, le manteau violet ne faisaient plus qu'un paquet informe d'où sortaient les jambes maigres et frétillantes. Les claques, dessus, sonnaient clair et parfois les doits crochus disparaissaient pour fouiller quelque chose avec rage. La petite ne pleurait pas. Lui sentait son corps fluct de couleuvre et la raison du prophète sombra dans l'odeur des jupes troussées.

Il revint à lui entre quatre murs garnis de tapisseries. De l'onguent dégouttait de sa barbe dans les poils de ses pectoraux et il était assis dans un manteau de laine. La petite fille se tenait accroupie sur une natte. Ses mains croisées emprisonnaient ses chevilles et son menton reposait entre ses genoux aigus. Mais le noir de ses yeux avait déteint sur sa joue et son sourire enveloppant son hôte écartait le filet des lèvres décolorées sur des dents de lait.

— Tu as faim ?

Elle sauta debout et courut à un placard d'où elle tira un carré de viande dans un plat de jus. Comme les étoiles, venues tout de suite, scintillaient maintenant à travers le balcon grillagé, elle alluma sa lampe d'argile et alors une longue flamme rouge éclaira le repas du prophète.

Il mordait à même la viande dont le jus tremblait entre ses doigts. Sa barbe onctueuse se noyait de sauce, de salive et de larmes et dans l'attendrissement de sa faim assouvie pour la première fois, il remercia le Seigneur, son Dieu, de l'avoir conduit dans cette maison. Il congratula aussi son hôtesse. Il se complaisait à voir en elle une de ces femmes prédestinées qui jadis accueillaient les patriarches sur les grand'routes et au bord des puits. Elle avait partagé avec lui sa couche, ses vêtements et son repas et de la sorte elle lui avait donné la moitié de son bien. Son péché abominable devenait un bienfait de Dieu et il se sentit vraiment l'élu du Seigneur. Sans doute, il acquerrait le pouvoir de faire des miracles et sur son rocher poli par les genoux, les lèvres et le front des pélerins, il défierait le Roi, l'Yaveh du Temple et le Baal des Gentils. Zacharie digérait.

— Pourquoi m'as-tu appelé ? demanda-t-il.

— Parce que j'avais envie d'un homme. Les autres me trouvent trop petite, mais toi tu as voulu. Tu veux encore ?

Il n'avait pas prévu cette réponse ; surtout le mot de la fin le chiffonnait.

— Que fais-tu ?

— Je joue avec les enfants de mon âge, dans la rue.

— Et ta mère ?

— Je n'en ai pas. C'est ma tante qui a cette maison. Elle est partie avec l'armée et j'ai mis ses habits. Mais ils sont trop larges.

Elle ramassa le turban dénoué et l'enroulant autour de ses tempes ;

— Il y a trop d'étoffe et ma tante a emporté le cerceau d'or. Elle n'en a qu'un.

Elle fit une petite moue sérieuse. Une courtisane, même riche, n'a pas deux cerceaux d'or pour nouer ses turbans, surtout depuis l'invasion du roi d'Egypte qui avait tout pris. Une courtisane devait être belle vingt ans pour gagner un pareil joyau.

La petite répéta :

— Tu veux, dis ?

Elle fut sur ses genoux. Son minois tout entier disparaissait dans la barbe qu'elle nettoyait avec son turban. Puis elle sauta à terre, souffla la lampe et seules leurs respirations coupées avertirent de leurs jeux l'ombre discrète

Zacharie eut un sommeil confus. Il marchait dans une plaine. Ses mains multipliaient un tas de choses bonnes à manger. La famine chassait les pirates et les pâtres sur ses pas. Lui imposait ses homélies à ces gens qui avaient faim et sa parole véhémente les couchait comme le vent l'herbe. Une tempête plus forte que sa parole avait balayé le sable et la foule. Une truie mit bas devant lui. Il compta neuf pourceaux qui le renversèrent et se mirent à grouiner dans son ventre. Quand les grouins roses eurent dévoré le dernier bout de ses boyaux verts, il se réveilla dans un saut de carpe prodigieux.

Le matin vermeil entrait par la fenêtre grillagée et quadrillait de rose lumière et d'ombre bleue le corps fluet de la dormeuse nue. Zacharie ne vit pas l'enchantement des couleurs du jour, mais seulement l'image de son péché, car un doute considérable s'était levé en lui. Le songe qu'il avait fait était prophètique assurément — ce prophète croyait aux prophéties — et Dieu l'avertissait de son crime. Pour avoir méprisé la volupté cinquante ans il avait fini par échouer dans un lit honteux ; mais il n'avait plus cinquante ans à vivre pour redevenir pur. Zacharie à jeûn pensait autrement que Zacharie repu.

Il pinça la cuisse de la petite pour la réveiller. Il y imprima même

si fortement ses ongles que la fillette endormie dans un sourire se réveilla dans une grimace de douleur.

— Que veux-tu ?

Précisément Zacharie ne savait pas ce qu'il voulait.

— J'ai mal dormi, dit-il enfin.

— Ton souper te sera resté sur l'estomac. C'est lourd la viande de porc...

Le froid d'un glaive toucha son front, son cœur, son ventre. Il fit un effort pour vomir. Ses yeux saillirent des orbites et ses veines gonflèrent sur ses tempes des varices grosses comme le doigt.

La foudre du ciel éclatant sur un faux prophète, un bélier juif enfonçant une porte philistine, ou la balle de David qui terrasse Goliath, frappent avec moins de violence que ces trois mots : viande de porc, en plein dans l'estomac de Zacharie. Il ne pouvait pas parler. Son rêve s'expliquait maintenant et il regrettait que dans la réalité c'est lui qui eût mangé du pourceau et non pas le pourceau de lui.

— Quelle drôle de mine tu fais !

L'autre, sur la bouche de l'enfant, écrasa le rire d'uu coup de poing. Des larmes et du sang jaillirent du minois meurtri. Il cracha dessus.

Son trouble et sa fureur l'excédaient.

Pourtant il ne la tua point. Il reprit sa peau de chèvre et enroula la fillette apeurée dans son manteau, puis il sortit avec ce paquet sous le bras.

Il marcha longtemps dans la campagne. Les mêmes huttes qu'il avait rencontrées quelques jours auparavant défilèrent devant lui, à rebours. Il s'arrêta près d'une qui exhalait une odeur fétide particulière.

Il fit le tour des parois en clayonnages argileux et découvrit un enclos de planches adossé au mur. Des mouches s'envolaient dessus et c'était comme si les rayons du midi résonnaient au contact de leurs ailes bruissantes. Un soleil furieux dévorait l'air. L'azur criblé de flammes littéralement roussissait par les bords. Zacharie s'essuya le front et sa polissure s'éblouit d'un tel éclat qu'elle parut tout en feu.

Il se pencha sur la palissade et vit un porc vautré dans de la paille. Des plaques de fiente marbraient son corps criblé de pucerons. Sa peau,crevassée derrière les oreilles, se tendait sur le lard de l'échine, s'amollissait en larges plis vers les mamelles vives. Et du grouin jus-

qu'au sexe des frissons de lumière enveloppaient la bête prodigieuse dans un rayon d'or.

Zacharie jeta son fardeau. Une tête énorme surgit et aussi des jambes fluettes qui battirent et des bras convulsifs. Tout de suite le porc attaqua le ventre et avec un clin d'œil malicieux, éleva vers Zacharie son grouin enrubanné de tripes.

Le prophète éclata de rire et passa son chemin.

Il rencontra des hommes farouches qui allaient clopin-clopant. Ils avaient des linges sordides aux pieds, aux biceps, à tous les endroits où ils étaient blessés. Ils portaient des armes bossuées, des morceaux de glaives et des débris de javelots. Zacharie comprit qu'ils étaient les soldats de l'armée du roi en déroute.

Il en vint de plus en plus, d'aucuns avec des femmes en haillons qui portaient dans leur casque défoncé des fèves, du maïs, de l'eau. Quand Zacharie arriva au pied de sa montagne, chaque caverne abritait des guerriers vaincus.

Zacharie était content. Selon ses prédictions, la main du Seigneur avait accablé les soldats du prince impie. L'orgueil qu'il en eut le rendit même imprudent au point de railler la ruine d'un à la bouche fendue.

— Quelle énorme gueule tu as ! Les amalécites t'ont fait ça pour que tu puisses mieux boire et manger...

Le soldat prit une pierre et en assomma Zacharie qui tomba étourdi sur le sol. D'autres vinrent qui le poussèrent du pied et tout à coup l'un d'eux s'écria :

— C'est le fou de l'autre jour !

Ils emmenèrent Zacharie titubant au quartier du roi. Ils trouvèrent le roi accroupi devant un grand feu. Du sang collait ses boucles et les lamelles de sa cuirasse en loques pendaient contre son échine creuse. Il ne se retourna même pas pour voir le prisonnier et fit signe qu'on le laissât tranquille.

Les soldats tirèrent à l'écart Zacharie toujours hébété. Ils arrachèrent deux planches d'un baraquement et lièrent entre elles le prophète. Puis ils le scièrent par le milieu du corps et comme ils n'avaient pas fait de prisonniers de guerre dont le supplice put épouvanter l'ennemi, il envoyèrent les deux moitiés en présent au roi d'Amâlica.

Charles Bernard.

L'Homme des routes [1]

A Eugène Carrière.

Cet an là, après la moisson,
Mon père me dit : « Te voilà un homme.
Va-t'en courir le monde, mon garçon ;
Marche au hasard... tout chemin mène à Rome. »

Mon père souriait dedans sa barbe brune...
Ma mère pleurait, assise au coin
de la fenêtre — et moi, je regardais la lune
qui bleuissait la campagne, au loin.
Et cela me faisait tout drôle,
de penser que le lendemain matin
je m'en irais, la besace à l'épaule...
libre, dans la rosée et les senteurs du thym.

Libre ! ce mot me bigarrait
comme ce premier verre
de petit vin clairet,
qu'on me fit boire à la fête, naguère,
avant que j'eusse du poil au menton.

Libre ! ah pardieu, sait-on
ce que ce mot tient d'ivresse et de fièvre
à cet âge où le sang monte du cœur aux lèvres,
où l'on dévorerait la Vie en glouton,

(1) D'un volume à paraître, l'*Ame affranchie*.

où l'on tend la main au premier venu,
où l'on devêt son être à nu,
prêt à donner à chacun, à chacune son âme...
Car on n'a peur de rien, pas même d'une femme.

. . . . . .

Ah ! ce premier matin de liberté,
comme il est loin déjà ! mon père est mort. Ma mère
aussi ; ils dorment l'un à côté
de l'autre, là-haut près du vieux presbytère.

Moi j'ai marché longtemps, des années je crois bien.
Le temps m'a passé tellement vite
que je ne sais plus... On va... c'est comme une fuite,
on court devant soi — et jamais on ne revient.

Un jour pourtant — il m'en souvient —
c'était au plein cœur de l'été,
j'avais très soif... je me suis arrêté
près d'une fontaine :
en me penchant pour boire, j'ai regardé
dans l'eau qui miroitait comme une porcelaine,
et là j'ai vu
un visage inconnu
avec des fils d'argent dans une barbe brune —
et c'est par ainsi que j'ai su
que les années avaient passé, l'autre après l'une.
Alors je me suis retourné : devant moi
la route s'étendait, toute blanche, infinie,
Sans un être vivant... Pourquoi,

en cet instant, un obscur frisson d'agonie
m'a-t-il secoué jusqu'à la plante des pieds?
Oui, pourquoi?... Bah! chacun se fait-il pas sa vie?
Vais-je faiblir, un vieux routier
de mon espèce?... Depuis ce soir où mon père
m'a lâché comme un épervier,
d'un coup d'aile abandonnant l'aire
j'ai bu joyeusement l'ivresse éparse au ciel
et sur les grands chemins qui jamais ne finissent!
Les vieux ont cru peut-être (que Dieu les bénisse)
qu'un jour je reviendrais au gîte paternel,
que j'en aurais assez
d'errer. C'est qu'ils ne savaient pas ce que c'est.
Ils sont morts sans m'avoir revu, et tout est bien.
Je ne regrette rien... non, rien.
... Où est mon bâton, ma ceinture?
Le soleil a baissé; je pars à l'aventure,
comme toujours. Je vais peut être voir
du nouveau... Pas un soir
ne ressemble à un autre.
Les gens ne savent pas cela :
ils égrènent leurs jours en pâtenôtres,
il ne voient rien au-delà
de leurs quatre solives,
ils ont des âmes de vieilles femmes craintives...

Allons! en route. Adieu fontaine!
Je ne boirai plus de ton eau.
Qui sait où je serai la semaine prochaine?
L'horizon de là-bas, qu'il est beau!

bien plus que d'où je viens ! Et ce soleil là-bas,
ce globe d'or fondu qui plonge au ras
de ces frissonnante collines,
c'est sûr qu'il illumine
quelque site de rêve où je serai demain.
Ah ! les fous qui deux fois font le même chemin !

Alfred Mortier

Aquarelles Japonaises [1]

(*Suite*)

MADEMOISÉLLE MYOSOTIS (FIN)

Mercredi.

Visite à bord de Mlle Ofuku et d'une de ses amies, deux petites personnes qui ont depuis longtemps jeté leur bonnet par dessus tous les moulins du Japon et établi leurs mœurs au-dessus des préjugés vulgaires. Après avoir quelque peu roulé dans le bâtiment, elles finissent naturellement par s'échouer dans le poste, où elles s'installent avec une délicieuse familiarité. Absorptions copieuses de limonade. Puis nous essayons de leur faire part de notre goût naturel pour la solitude. Malheureusement, toutes les fois qu'elles se dirigent vers le panneau, elles reculent épouvantées devant les baïonnettes des matelots qui font l'exercice sur le pont. Ce n'est qu'une heure plus tard qu'elles consentent à déguerpir.

Il m'a pris aujourd'hui une fantaisie bizarre. J'ai invité Myosotis à un petit festin en tête à tête à la Hootei-Tchaya, un véritable souper nippon en cabinet particulier. Honni soit d'ailleurs qui mal y pense.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Si Rouriso lisait mes secrètes pensées, elle ne ferait pas tant de façons et de mystère, et nous irions là haut bien tranquillement,

---

(1) Voir la *Plume* des 1er et 15 février, 15 mars et 1er avril.

au lieu de nous donner un rendez-vous clandestin à sept heures, chacun devant arriver de deux points cardinaux opposés en face de deux fraternelles soucoupes de poisson cru.

Je vais faire mes dévotions à Osuwa, puis je grimpe à la tchaya, où je revêts un costume nippon, pour donner à la cérémonie plus de couleur locale. Je me promène pieds nus sur l'herbe humide dans cet accoutrement pittoresque — application japonaise de la méthode Kneipp à l'usage des amoureux transis, — puis j'absorbe une infinité de tasses de thé, en attendant Mlle Myosotis, qui a jugé de bon goût d'arriver en retard. Enfin la voilà, il était temps. J'étais affligé d'une boulimie atroce, j'aurais mangé de l'herbe, je me serais rongé les poings. Je l'invite à prendre sa part des innombrables bols et soucoupes. Elle me fait signe qu'elle a déjà dîné. Une sourde irritation couve dans les replis secrets de mon cœur. Décidément cette guécha manque de tact. Encore si elle parlait une langue intelligible ! Mais au dessert, quand ma fringale est apaisée, nous nous regardons comme deux chiens de faïence sans rien nous dire, et je la trouve exaspérante. Arrive soudain Kiyoko. Elle est délicieusement fraîche et gentille ce soir, et me fait les plus jolies révérences du monde. Puis elle danse et joue du tambourin, avec intermèdes consacrés à un grignottage immodéré de baiwas. Cela se prolonge indéfiniment. Les guéchas tombent de sommeil. Les moustiques font rage sur mes mollets, en dépit de l'éventail qu'agite Kiyoko pour ne pas s'endormir tout à fait. Elles me demandent à quelle heure je vais me retirer. « — Mais je n'ai pas envie du tout de m'en aller ! — Vous rentrez à bord ? — Non. — Où couchez-vous ce soir ? — Je n'en sais rien... » Un silence, puis : « — A quelle heure pensez-vous partir ? » etc.... Cela recommence avec une monotonie de chapelet. A la fin je leur déclare que mon intention n'est nullement de les empêcher de goûter un sommeil innocent ; je ne m'oppose nullement à ce qu'elles se retirent toutes seules. J'ai dû dire une énormité ; quelque chose de tout à fait colossal dans les annales de l'indélicatesse nipponne ; elles se sont regardées avec effarement, complètement scandalisées, mais elles ne bougent pas.

Force m'est de reprendre un costume plus conforme à ma qualité de blanc et de les emmener. A la porte d'Hooteï elles se réveillent comme par enchantement. Nouvel assaut de questions : « — Où allez-vous ? Où coucherez-vous ? Au Marou-Yama ? — Ah ! non, certainement non ! mais vous me supposez donc des mœurs de polichinelle ? Pardon, j'oubliais, nous sommes au Japon. »

Elles se concertent un instant, puis me proposent d'aller à Fukuya. C'est une tchaya où l'on trouve des lits européens et où l'on boit une excellente limonade.

Allons à Fukuya !... J'ai l'air d'un père de famille qui promène sa

Croquis original de l'auteur

progéniture. On arrose des baiwas avec de nombreux flacons gazeux. Puis, les mousmés s'éclipsent. Je crois qu'elles vont revenir. J'attends : rien. La propriétaire me tient d'incompréhensibles discours. Un rire me prend à voir cette face jaune en proie à d'inutiles torrents d'éloquence. La mégère, très vexée, se souvient subitement que les lois nipponnes interdisent d'accorder à des étrangers

l'hospitalité dans les tchayas, passé onze heures du soir. Elle m'explique par signes, de la manière la plus claire, qu'il ne me reste plus qu'à m'en aller à tous les diables. Comment donc ! mais c'est mon plus cher désir.

J'ouvre, non sans peine, la porte de la cour d'entrée déjà verrouillée, et je redescends vers le Marou-Yama. « Au clair de la lune, j'ai perdu mes guéchas... » etc... Sont-elles restées à la maison de thé?... Tout à coup, au tournant d'une rue, je rencontre Rouriso escortée d'une nésan de Fukuya, une grande lanterne à la main. Elle paraît stupéfaite de me voir. Pourquoi ne suis-je pas couché ? Où vais-je à cette heure? « Mais vous même,m'expliquerez-vous par quel singulier hasard?... » Un brusque assaut me coupe la parole. Ofuku vient de tomber dans mes bras. J'essaie en vain de me dégager, de continuer la conversation avec Rouriso. Ofuku me tire par une manche ; son amie arrive à la rescousse. Elles crient toutes à la fois. Dans quel pétrin me suis-je fourré ! Myosotis prend tout à coup des airs de dignité froissée et s'éloigne majestueusement. Je courbe la tête sous la fatalité. Je la relève quand Ofuku et son aide, qui ne m'ont pas lâché, essaient de m'emmener prendre le thé dans leur appartement. « Non, non, non ! j'en ai assez. Je rentre à bord ! » Et me voilà dégringolant tout le Marou-Yama, avec ces deux folles cramponnées à mes bras; obligé de défendre ma canne, mon chapeau, et tous les menus objets qui remplissent mes poches contre toutes leurs tentatives pour m'arrêter dans ma fuite par un rapt audacieux. Elles font un tapage infernal. Il se forme un rassemblement. Enfin j'atteins le poste de police. Les gendarmes et les agents inspirent à ce peuple encore naïf une crainte salutaire et un respect profond. Instinctivement mes deux amazones desserrent leur étreinte. J'en profite pour m'échapper au plus vite. Je suis décidément las de ces distractions médiocres et de ces effusions intempestives d'amour jaune. Un sampan, un sampan ! et quittons cette terre insupportable !

Jeudi.

Le service me retient à bord. J'entasse dans ma cervelle les réflexions les plus désenchantées sur la vanité des plaisirs de ce monde en général, et la futilité des distractions japonaises en particulier.

Vendredi.

Nous avons formé le projet d'inviter des guéchas pour dimanche.

Elles déjeûneront à bord. Ce sera sans doute un spectacle amusant de les voir aux prises avec un festin européen. Puis elles danseront devant l'équipage.

Nous allons inviter Komomo. Elle n'est pas chez elle. Elle est au bain. Dans certains pays cela pourrait paraître un obstacle sérieux à quelques minutes de causerie. Mais nous sommes au Japon. Nous allons à la maison de bains. On entre sans frapper. Une trentaine de naïades barbotent dans une mare d'eau chaude, la fleur du Marou-Yama. Elles ont le costume qui convient à leurs ébats. Notre présence n'excite chez elles que la plus tranquille curiosité. Oh ! elles ne sont pas anglaises du tout ! Komomo n'est pas dans le troupeau. Nous la retrouvons à la Haruwo-Kaya, où nous obtenons immédiatement son consentement.

Chez Rouriso accueil terne, ni chair ni poisson. Quelque chose d'hostile flotte dans l'air, et dans les yeux de crapaud d'Aiské. Cette mégère serait-elle jalouse de sa sœur !... Mademoiselle Myosotis n'est pas là. Aiské affecte de comprendre mal. Elle attend peut-être une invitation pour elle-même. Elle fait des coq à l'âne, des réponses évasives ou qui n'ont pas de sens. Impatientés, nous partons ; nous reviendrons demain.

Allons dîner à Mogui. Le ciel est couvert. Le paysage est un peu gris. La nature, privée de la splendeur d'emprunt que lui fait le soleil, conserve son charme intime, plus doux, plus pénétrant, un charme de crépuscule avantif, une mélancolie d'automne pâle. Délicieux paysage pour un poitrinaire las, un amant découragé, un cœur oppressé d'un deuil déjà ancien.

La nuit descend insensiblement. On en devine la première ombre dans la buée vague qui noie les contours des maisons du village, adoucissant les teintes jusqu'à l'uniformité. On a l'impression d'un de ces soirs d'hiver, au ciel triste et bas, où des fumées lourdes montent dans l'air glacé, au-dessus des maisons bien closes, et s'immobilisent sur la campagne silencieuse. Tout sombre dans le gris ; une lassitude envahit l'âme.

Une promenade au-delà de Shingetsu-hotel nous fait découvrir une jolie baie, où de grands rochers laissent traîner jusque dans la mer leur chevelure verte. L'eau calme a des reflets de bleu terne, de vert indécis, des nuances discrètes, à demi-effacées. Là-bas pourtant, dans l'immense étendue du golfe, vers les montagnes à peine estompées de l'Onsen, elle conserve une lumière claire, mais triste, comme un regret du jour. Sur ce fond vague et flottant, se détachent, noires,

dures, précises, les silhouettes de quelques sampans qui reviennent de la pêche.

A Nagasaki-hôtel un copieux dîner européen nous est servi par des nésans microscopiques. Nos djins nous demandent quelques arrhes, pour adoucir les ennuis de l'attente par une causerie intime avec « o saké, monsieur saké. » Cette formule respectueuse nous fait sourire. Dans les pays occidentaux la passion de l'alcool n'a pas cette politesse raffinée.

Le dîner fini, nos kouroumas s'avancent avec des lanternes de papier sous les arbres sombres de l'esplanade. Une fin de crépuscule s'attarde sur le village qui s'endort dans un brouillard bleu. Il y a là-bas, dans l'ombre de la montagne, un grand temple aux toits embrumés. On ne voit pas de lumières ; un silence morne s'appesantit. Tout à coup les notes lentes et sourdes d'un gong tombent dans l'air immobile. On dirait d'un glas. Oh ! les angélus du soir, les angélus calmes et doucement joyeux de France, qui me les rendra ? Ce gong ne vibre pas dans mon cœur ; il n'a pas le son d'une prière. Que m'importent Benten, Amiddah, Kwannon et leurs grimaçantes idoles ! Où donc est le maternel sourire de celle devant qui les anges s'inclinent pour murmurer : Ave Maria !

Il n'y a pas d'étoiles ce soir et pas de lune. Cependant les rizières ne sont pas muettes, et ça et là quelques lucioles brillent timidement. Nous remontons à pied la côte de Mogui, en dévidant une interminable discussion sur les origines de la Révolution française. De la politique dans les bois du Japon !... On en a mis partout. Il y a de quoi pleurer... En arrivant à Nagasaki, nous allons au Marou-Yama, en passant par Hooteï. Dans la rue de la Lune, nous sommes encore assaillis par Ofuku et son *alter ego*. Elles déploient toutes les grâces de de leur éloquence et des ruses d'Apaches femelles, pour nous « induire en tentation ». J'espère pour Adam qu'Eve n'était pas japonaise, sans quoi je me verrais obligé de retirer toute mon estime à notre père commun. Une demi-heure après ce trait de force d'âme, nous étions à bord du *Voltigeur*, en train d'absorber des picon-grenadine. Des apéritifs à minuit ! au moment de se coucher ! Eh bien, mais pourquoi pas ? Ne connaissez-vous pas le proverbe : « Qui dort dîne ».

Samedi.

Je débarque dès l'aurore. En route pour Kwannon-no-taki ! C'est une cascade près de laquelle se trouve un temple, dans une petite

vallée, de l'autre côté des montagnes, auxquelles s'adosse Nagasaki. Deux djins traînent mon kourouma. L'un tire, l'autre pousse. Il a plu cette nuit. Des flaques d'eau dorment entre les pavés des ruelles noires. Nous traversons tout le vieux Nagasaki : une ville interm

Les Adieux a M^lle^ Myosotis

D'après un croquis original de l'auteur

nable dans une vallée profonde ; puis les djins débouchent en pleine campagne, sur une belle route qui aboutit au col d'Himi-Togé. Elle se suspend au flanc d'une montagne boisée, au-dessus d'une gorge où les Japonais ont construit un barrage, pour retenir dans un lac artificiel les eaux qui alimentent Nagasaki.

Un merveilleux panorama vous attend au sommet du col, au dé-

bouché d'une tranchée profonde. A vos pieds, une vallée étroite et verte, semée de villages. La montagne y plonge par une pente raide où la route zigzague capricieusement. Un chaos de sommets boisés et de vallons sauvages ferme les deux tiers de l'horizon, autour d'une plaine cultivée où s'enfonce la flaque d'eau glauque du golfe d'Aba. A droite, par dessus les collines prochaines, dont une noire bordure de pins dentelle les cîmes arrondies, l'œil découvre une immense nappe lumineuse ! Au-delà, sur l'horizon, l'Onsen semble posé, comme un gigantesque piédestal de nuages.

Il y a une maison de thé au sommet du col. Naturellement mes djins s'y arrêtent. Ils se mettent à déjeûner. Aucune puissance au monde ne peut empêcher un djin de s'arrêter quand il en a envie, ni avancer son départ d'une minute. Je prends mon mal en patience, et j'absorbe philosophiquement d'innombrables tasses de thé, en dessinant sur une table que l'on m'a dressée au bord du précipice.

Vingt minutes plus tard, nous sommes au fond de la vallée et nous découvrons la jolie baie d'Aba, avec un coquet village sur lequel se penchent des arbres séculaires. Puis c'est Yugami, un grand bourg, presque une ville, que nous traversons en courant. A l'extrémité, une curieuse construction se dresse. On dirait d'un temple. C'est le théâtre, me répondent les djins.

Nous avons quitté la grande route d'Aitsu et de Shimabara, pour nous enfoncer dans une vallée encaissée. De hautes montagnes courent sur notre droite, s'étendent comme un rideau devant la mer. D'innombrables grenouilles coassent dans les rizières. Il y a un murmure universel de cigales. Nous rencontrons quelques villages ; des enfants qui saluent gentiment le voyageur : « *Oh aïho* ! Bonjour ! » Cela part quelquefois sous les roues de ma djinrikcha, d'un mousko si petit que je ne l'avais pas vu, souvent d'un groupe joyeux, sur la porte d'une maison lointaine ; un bouquet d'ohaïhos sympathiques et argentins.

Dans les rizières, sur le bord de la route, des paysans travaillent, les pieds dans l'eau, un grand salacco sur la tête. Un robuste laboureur aide une belle jeune femme demi-nue à charger une corbeille. Elle cambre sa poitrine ronde avec une noblesse de lignes antique, ses bras se plient, d'un geste souple de canéphore. Elle me suit d'un œil tranquille, avec la simplicité d'une chasteté naïve et d'une beauté qui s'ignore.

Le sentier que nous suivons s'enfonce dans des bois solitaires,

descend dans l'ombre des vallons sauvages, escalade des collines touffues. Parfois, dans une niche, sous les lourdes ramures, une petite statue se dresse. C'est Kawannon, la déesse de ces bois. Une vallée étroite, où murmure un torrent parmi les bambous, les saules et un

Le Temple de Kwannon-no-taki
d'après un croquis original de l'auteur.

fouillis d'herbes immenses, s'allonge et se replie devant nous. Un coquet pont de bois d'une seule arche traverse le ravin. Un kilomètre plus loin, nous trouvons un hameau ; mon pousse-pousse s'arrête devant un portique, au-delà duquel s'enfonce une allée sombre. Nous sommes arrivés.

Le sentier court entre le ravin et un grand rocher noir. De beaux

arbres jettent sur nous un dôme de feuillages. Tout un peuple de statuettes se cache dans la verdure : des légions de petits bouddhas, de petites Kwannons qui nous regardent curieusement. On dirait que cette procession de génies est venue à notre rencontre, et que, du haut de leur perchoir, derrière chaque petite touffe, ils nous disent poliment : « Donnez-vous la peine d'entrer. »

Il y a un passage difficile, un grand tronc renversé au-dessus d'un escalier moussu. Il faut se baisser, passer sous le joug pour saluer les dieux. Puis le temple apparaît, petit mais coquet, encadré par les branches capricieuses d'un pin du Japon. Sur l'esplanade qui le précède, quatre vieilles statues de granit se regardent deux à deux. Le temps s'est amusé à ravir un nez à l'une, une oreille à l'autre, à les marquer de petite vérole, à les rendre laids à plaisir ; mais, en dépit de la grossièreté de la sculpture, elles conservent une certaine majesté, due à leur attitude hiératique, au geste d'enseignement de leur main droite. A côté d'elles, ce sont des colonnes en forme de pagode, des socles renversés d'autres statues. Le rocher qui domine le temple disparaît sous des buissons fleuris. Au bord d'une vasque à demi-pleine d'eau d'un vert profond, un bouddha écrit sous un bouquet de roses blanches. Heureux solitaire !

A gauche, c'est le ravin, et au-delà, un talus enseveli sous une exubérance d'herbes folles et de buissons. Les dernières branches d'un grand bois de pins jettent leur ombre sur ce chaos en fleurs, où parmi les aubépines, les roses et les camélias, folâtrent encore une foule de petits dieux.

Aucune curiosité dans le temple. Deux statues de bois grossières d'une divinité inconnue, un sage assis dans une lourde stalle, d'un air parfaitement abruti ; enfin, sur un autel, une figure de Kwannon aux mille bras ; c'est tout. Mais en arrière la vallée est brusquement fermée par une muraille de granit. Une belle cascade troue la voûte de feuillages et se précipite dans le ravin, en répandant autour d'elle un frisson de fraîcheur.

J'ai fait une halte et pris un croquis, à la grande joie de mes djins. Une demi-heure après, j'étais à Yugami. Là, présentation d'une note exorbitante, après un déjeuner dans une auberge nipponne. Une bouteille de bière y figure pour la modique somme de trois francs. Un de mes djins m'excite à la résignation. Je lui donne une somme convenable et lui déclare nettement que le supplément sera retenu sur le prix de la journée. Les réclamations cessent comme par enchantement. Il va même jusqu'à renier ses complices. — Cette auberge n'est qu'un

repaire de filous. J'ai bien raison de ne pas me laisser exploiter, etc... — Et il emporte la bouteille encore à moitié pleine, pour se rafraîchir le long du chemin. Je dois reconnaître d'ailleurs qu'il a eu la politesse de m'en offrir.

J'ai escaladé Himi-Togé à pied par un raidillon, pour laisser souffler mes chevaux. Au village d'Himi, une jeune et jolie fileuse, dans le pittoresque costume de la paysanne de ce matin, m'a salué d'un gracieux *ohaiho*. J'ai répondu par un compliment qui l'a remplie d'une joie enfantine.

Au sommet du col, un gamin nippon me prend pour un Anglais et me dit d'incompréhensibles mais peu aimables choses. Un de mes djins, qui m'a suivi, le fait taire et lui décline ma nationalité, ce qui paraît éclaircir un peu la noirceur de ses sentiments. En attendant ma djinrikcha, qui monte avec lenteur, j'achève mon croquis de ce matin, sous un soleil de plomb, et les regards admiratifs de tout le personnel de la tchaya.

Puis, dégringolade sur Nagasaki. Je vais chez Rouriso. Mlle Myosotis me fait un accueil réservé ; Aiské me regarde de travers, et voilà la vieille matrone aux dents noires qui commence, avec une grande volubilité, un discours nippon auquel je ne comprends goutte. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Je finis par deviner vaguement qu'il s'agit de notre équipée d'avant-hier soir à Fukuya. La propriétaire de cet établissement hospitalier réclamerait, quelques dollars, dont une partie reviendrait aux guéchas. Impossible d'apprendre à quel titre. Il est évident que la vieille nipponne me dit des choses très pénibles. Le ton est acerbe, violent. J'essaie de m'expliquer avec Rouriso. Elle prend des airs penchés et de dignité outragée. Je commence à bouillonner comme le Vésuve en éruption. Il y a quinze jours que cette nichée jaune vit de mes bienfaits. Leur désintéressement me permet d'exiger un respectabsolu. Eh bien, non ! Mme Oyucha-San prend avec moi des allures de belle-mère — « Mais de quel droit, Madame ? Vous n'avez jamais eu l'occasion de vous arroger ce titre, ni pendant une semaine, ni pendant un jour, ni pendant une heure, ni pendant quelques secondes. Jamais, madame, jamais ! Demandez plutôt à votre fille bien-aimée. Jamais, jamais il ne m'est venu à l'idée de faire rentrer dans ma vie cette poupée jaune par le mariage le plus morganatique et le plus momentané ! Une belle-mère ! mais c'est un calice effroyable ! et une belle-mère jaune ! mais cela reculerait les limites de l'horreur ! Et si vous alliez me mordre avec vos dents noires !... Considérant donc : 1° Que vous m'avez

manqué d'égards de la manière la plus absolue en me parlant comme à un gendre ; 2° que votre fille fait la mijauré, ce qui n'est pas du tout de saison quand on est en présence d'une mine d'or ; 3° que je commence à avoir une teinte de la vie nipponne très suffisante pour ne pas désirer l'approfondir davantage ; 4° que si dans le cœur de Mlle Myosotis aucune fleur parfumée n'a grandi à mon intention, mon cœur est aussi un Sahara, où rien n'a jamais pu germer et par suite jamais rien ne fleurira ; décrétons ce qui suit : 1° L'invitation que j'apportais à Rourisô pour demain est supprimée : 2° supprimée également la vache à lait de la famille ; 3° è finita la comedia, finie l'idylle japonaise — il y a trop de jaune dans ce pays là pour qu'on y puisse nager dans le bleu. »

Le soir même, conformément au précepte qui conseille aux amants désespérés de changer d'air pour se distraire, nous combinons, Z... et moi, de vastes projets d'exploration ; et je puis vous affirmer que, sans être d'humeur aussi volage que Mardoche, la consolation viendra vite :

Il ne nous faudra pas six mois pour voyager.

Jean de la Jaline.

(*A suivre.*)

Portrait de F. Waldron
(Miniature)
par *Leo Mielziner.*

IN MEMORIAM

Je suis venu pour être seul. Vous êtes seule,
Toute seule, et vous êtes pâle, et vous pleurez,
Vos regards sont tremblants comme des mains d'aïeule
Comme le vent du soir sur vos cheveux dorés.

Votre voix inconnue et pourtant familière
Endort mon rêve obscur au creux de ses genoux
Avec un vol lointain d'ange crépusculaire
Qui sourit pour mon cœur et qui pleure pour Vous.

Je suis venu pour être seul, et, sur la route,
L'ombre diminuant votre robe et vos pas,
Tous les soirs, seul, tout seul, je regarde, j'écoute
L'Ange qui pleure encor quand vous n'êtes plus là.

Ah ! puisque c'est fini de vous voir, que ces choses
Crieront demain leur cri strident d'oiseaux perdus,
Séchez ces fleurs : voici des lys, voici des roses
Qui baiseront vos yeux quand je n'y serai plus

Et qui, seule, rangeant des papiers qu'on déchire,
Vous rediront peut-être un jour, dans bien longtemps,
L'âme d'un qui pleurait en vous faisant sourire
Quand vous étiez en deuil et qu'il avait vingt ans.

Charles Dumas

Le Mariage de Judith (1)

(*Fin*)

ACTE V

Quinze jours plus tard. Paul en costume de voyage, une valise à la main, ouvre la porte après avoir jeté un coup d'œil dans le salon comme pour s'assurer qu'il n'y a personne, dépose sa valise dans le corridor sans ôter son pardessus, se dirige tout de suite vers son bureau et décachette fébrilement les lettres qui s'y trouvent ; son visage s'assombrit.

JUDITH (*sortant en peignoir de la chambre à coucher, va à sa rencontre*)

C'est vous, Paul ! J'avais bien entendu quelqu'un marcher ici, mais je ne pensais pas que ce fût vous.

PAUL

J'ai pu finir un jour plus tôt que je ne croyais.

JUDITH

Et vous ne me dites pas même bonjour ?

PAUL (*effleurant sa joue du bout des lèvres*)

Bonjour, Judith.

JUDITH (*de plus en plus câline*)

Et c'est tout ?

PAUL

Qu'est-ce qu'il pourrait y avoir de plus ?

JUDITH (*changeant soudain d'intonation, d'une voix sèche et blanche*)

C'est vrai, vous avez raison. Qu'est-ce qu'il pourrait bien y avoir de plus ? (*badinant et souriant*). Eh bien, le voyage vous a été profitable ? Pas trop de froid en route ?.. Et vos affaires se sont terminées d'une façon satisfaisante ?

PAUL (*la regarde un instant avec étonnement, puis, comme ne s'étant aperçu de rien, sur un ton calme*)

Merci, tout a bien marché. Et ici ? (*indiquant les lettres*) rien d'extraordinaire ?

---

(1) Voir les numéros des 1er et 15 février, 15 mars et 1er avril.

JUDITH

Non, tout est toujours dans le même état... comme vous.

PAUL

Mais vous-même ? Il me semble que votre teint a un peu changé.

JUDITH

Comment? Vous vous en êtes aperçu?

PAUL

Il vous *est* donc arrivé *quelque chose?*

JUDITH

Peut-être que oui. Nous pourrons en parler plus tard... Mais j'y pense, merci de votre lettre de Stockholm : elle m'a si bien préparée.

PAUL

Préparée ?...

JUDITH

Oui, à ce que d'ailleurs je prévoyais. Mais il est toujours utile d'être avertie de ce qui est sur le point d'arriver.

PAUL

Comprends pas !...

JUDITH

C'est pourtant bien simple. Il vous était difficile de vous en rendre compte — n'avais-je pas, peut-être, mal interprété votre grande — très grande amitié — lors de notre dernière et délicieuse entrevue ?

PAUL

Ce langage léger?... Je n'y suis point du tout.

JUDITH (*imperturbable*)

Si fait, c'était en réalité prudent à vous. Nous autres, femmes, avons la mauvaise habitude d'exagérer toujours et de nous écrier à tout propos : « Ça y est, il n'y a pas à dire ! »

PAUL

Qu'est-ce qu'il y avait donc dans ma lettre ? Y avez-vous trouvé autre chose que des compliments et l'avis de mon arrivée à bon port?

JUDITH

Justement, rusé compère que vous êtes, il n'y avait absolument rien du tout. Pas un seul petit mot pouvant passer pour une allusion à l'entrevue

très... tendre qui a précédé votre départ. Je vous dis que vous n'auriez jamais pu mieux me faire comprendre que tout cela n'était à vos yeux que...

PAUL

Que ?

JUDITH

Qu'un moment de folie et d'ivresse, sans plus.

PAUL

Et puis ?

JUDITH

Et puis, le conte est fini, mon ami... C'est-à-dire qu'il y manquait pourtant quelque chose... oh ! bien peu.

PAUL

Quoi donc ?

JUDITH

L'affirmation formelle de Votre Altesse elle-même. Mais vous venez de me la donner tout à l'heure avec cette charmante figure d'enterrement.

PAUL

Vous oubliez pourtant, Judith...

JUDITH

Non, je n'oublie rien. Je vois bien que vous êtes révolté du *ton* dont je vous parle. Attendez, tout à l'heure, mon cher Paul, j'aurai le plaisir d'amener un sourire sur vos lèvres. Vous aussi, mon ami, vous allez entendre de nouveau le son joyeux de la musique. Car vous êtes aussi peu que moi, mon cher, disposé à souffler dans le triste trombone des funérailles.

PAUL

Vous est-il arrivé quelque chose d'heureux pendant mon absence — dites-le moi alors.

JUDITH

Oui, j'ai une grande surprise à vous faire ! Mais il vous faudrait avant tout une explication... que vous aurez plus tard.

PAUL

J'ai si rarement des surprises agréables... Est-ce que je ne pourrais avoir celle-ci tout de suite ?

JUDITH

Déjeunons d'abord.

PAUL

Je n'ai pas faim. J'ai déjeuné en route.

JUDITH

Otez au moins votre pardessus. Et d'ailleurs...

PAUL

Hein ?

JUDITH

D'ailleurs, il sera plus convenable que je fasse un brin de toilette.

PAUL

Vous êtes assez belle ainsi.

JUDITH (*souriant*).

Merci du compliment. Mais la fête est finie... A tantôt donc.

Elle entre dans la chambre à coucher. Paul ôte son pardessus, et le suspend dans le corridor. Il revient et se promène avec impatience de long en large. Au bout de quelques moments, il s'approche de la chambre à coucher.

PAUL (*frappant à la porte*).

Aurez-vous bientôt fini ?

JUDITH (*dans la chambre*).

A l'instant, mon ami.

Paul se remet à arpenter le salon, s'impatiente de plus en plus et se rapproche encore de la chambre à coucher, au moment même où Judith sort en un déshabillé du matin qui accuse les formes ; elle a un air de jeunesse et de fraîcheur.

PAUL (*la regardant*).

Vous êtes belle à ravir ! Invincible et victorieuse comme au premier jour de notre connaissance.

JUDITH

Je me sens aussi toute jeune... Et je suis si heureuse que vous me trouviez belle !... Vous verrez alors comme nous allons facilement nous accorder. (*Elle lui tend la main.*) Promettez-moi, Paul, de montrer un peu de bonne volonté dans cet entretien. Il ne faut pas essayer de me comprendre, je veux que vous conveniez tout uniment que j'ai raison, si vous le trouvez ainsi.

PAUL

Pourquoi pas ? — si ce que vous avez à me dire m'est agréable.

JUDITH

Vous vous croirez peut-être obligé à une attitude de réserve... Tenez, reprenons nos anciennes places, celles du jour où nous nous sommes lancé tant de paroles amères ; aujourd'hui, nous ne les quitterons qu'une fois bons amis et pour toujours. (*Ils s'asseoient de chaque côté du bureau.*) Ai-je votre parole ?

PAUL

Oui, j'attends que vous commenciez.

JUDITH

Vous êtes étonné, n'est-ce pas, de me voir aussi gaie aujourd'hui. C'est que je suis contente de savoir maintenant ce qu'il faut faire pour réaliser le bonheur de l'un et de l'autre... La veille de votre départ, ni vous ni moi ne pouvions plus supporter l'idée de rester dans ce salon, exposés à des orages menaçants et continuels. Depuis longtemps, moi, je languissais. J'ai vu alors que votre âme soupirait pareillement vers la délivrance. J'ai découvert que votre jeunesse, aussi bien que la mienne, réclamait ses droits... Et si nous nous sommes retrouvés... pour quelques minutes, ça n'a été dû qu'à un étourdissement passager... Le lendemain de votre départ, j'étais ici à chanter. Peu m'importait à quel prix il fallait l'acheter, ce bonheur. Je savais maintenant le moyen de le conquérir de vive force — s'il ne s'offrait pas de bonne volonté. C'est alors qu'arriva votre lettre. J'ai compris. Vous vouliez que ce soir-là ne fût regardé par moi que comme un moment d'égarement... et qu'il ne devait plus se représenter jamais.

PAUL

Vous croyiez donc qu'à l'avenir cet... étourdissement serait pour nous le chemin du bonheur ?

JUDITH

Ne vous hâtez pas trop de me blâmer. Ce que j'ai pensé à cet égard importe peu... Votre lettre m'a prouvé que notre situation vis-à-vis l'un de l'autre n'avait point changé. Dès que vous seriez rentré ici, la même sombre tristesse reviendrait étendre ses ailes grises au-dessus de nos têtes... Elle m'a fait verser quelques larmes, votre lettre. Puis j'en ai pris mon parti, et je suis devenue depuis ce jour-là de plus en plus forte... Ah ! c'était une pure folie que de vivre ainsi !

PAUL

Nous vivions ainsi que nous étions obligés de vivre.

JUDITH

Obligés ! Et *qui* nous a prescrit cette obligation-là, sinon nous-mêmes ?

Non, mon cher, nous avons vécu en fous endurcis. Par honte de nous avouer notre erreur, nous nous sommes de plus en plus enfoncés dans le malheur, bien que le salut fût à notre portée.

PAUL

Dites-moi alors quelle est votre résolution?

JUDITH

Il faut divorcer.

PAUL

C'est donc là la planche de salut? Vous ne le pensez pas.

JUDITH

Si. Et vous aussi. Oui, Paul — ce n'est pas que je vous reproche quelque chose — mais, franchement, la main sur le cœur, depuis longtemps vous partagez mon opinion.

PAUL

Vous n'avez pas le droit de le dire.

JUDITH

C'est sans doute à votre insu que vous avez atteint ce but. Mais si ma pensée se reporte sur ces derniers mois, je ne puis échapper à cette sensation hypnotisante d'une voix qui me chuchote à l'oreille, en dépit de votre silence : « C'est fini ! Allez-vous en ! »

PAUL

Elle ne vient pas de moi cette voix, mais c'est peut-être votre propre impatience qui vous la fait entendre.

JUDITH

Ne nous querellons pas. En tout cas, l'idée m'en est venue. Elle a rempli mon cœur d'une certaine amertume. Mais à l'heure qu'il est, je pense plutôt que ce sont là de justes représailles.

PAUL

Représailles de quoi ?

JUDITH

Vous n'avez assurément pas oublié mon premier grand crime envers vous.

PAUL

La lettre anonyme?...

JUDITH

Croyez-vous que sans cela vous m'auriez épousée ?

PAUL

La vérité m'était connue avant notre mariage.

JUDITH

Mais au moment de la découverte, vous aviez déjà pris votre parti depuis longtemps. C'était facile, cette fois-là, de me pardonner ; car si vous ne l'aviez pas fait, ç'aurait été pour vous un obstacle dans la voie que vous poursuiviez avec opiniâtreté et que, sans la lettre anonyme, vous n'auriez jamais osé choisir.

PAUL

Quel aplomb vous avez de me parler ainsi !

JUDITH

Ce que je dis aujourd'hui, vous et moi nous l'avons senti depuis longtemps sans nous en rendre sérieusement compte.

PAUL

Et si vous aviez bien vu ?

JUDITH

En ce cas là, il n'est que juste de laisser prononcer le mot qui délie.

PAUL

Votre lettre avait donc pour but celui qu'elle a atteint.

JUDITH

Que votre silence ait eu un but nettement déterminé — je l'aurais nié alors d'aussi bonne foi que vous le faites à présent. Ce n'est que plus tard que j'ai senti s'ébranler ma conviction. A quoi bon vous torturer de cette vieille histoire , maintenant que vous pensez être libéré de moi et de tout ce qui me regarde.

PAUL

Vous me parlez comme si tout était réglé d'avance. Je ne veux pas divorcer, moi.

JUDITH

Vous mentez mal, mon ami. La joie de la liberté fait déjà briller vos yeux, quelque tragique que vous tâchiez d'en rendre l'expression. Pourquoi donc hésiter à me montrer votre plaisir. Personne au monde — et moi moins que personne — n'aurait l'idée de vous en blâmer. Vous avez, plus qu'il n'en est besoin, le droit de votre côté, et le monde en général vous jugera d'une façon plus indulgente encore. Vous avez eu une femme méchante, une femme menteuse, s'endettant,vous causant mille difficultés, entravant votre carrière, vous séparant de vos amis, ruinant votre santé et

votre gaîté. Quelle joie pourriez-vous sentir en la gardant ? Mon corps ne vous dit plus rien — pas plus en tout cas que celui d'une belle fille quelconque que vous rencontreriez dans la rue... Mais avouez-le donc !

PAUL

Il ne s'agit pas ici de moi seulement.

JUDITH

Non, c'est parfaitement vrai, nous sommes deux pour cette affaire. Mais pour ce qui me concerne, je puis répondre. Et moi, qui ne tiens plus à rien, je vous dis : Si le divorce est une délivrance pour vous, il en sera une pour moi. Si vous avez souffert ici, je puis vous assurer que je n'ai pas été bien à mon aise non plus. Je suis à bout et ne pourrais plus vivre dans cette demeure qui m'est devenue insupportable. J'ai peur de rester ici, peur de vos regards de reproche, peur de votre silence. Et s'il faut que je vous le dise : le rôle de la Madeleine repentie ne me dit absolument rien. Je n'ai jamais pu m'y faire. Je croyais mon repentir bien sincère. J'ai essayé de trouver juste la punition qui m'a été infligée. Mais dans mon for intérieur, le regret n'existait pas.

PAUL

Et l'avenir, Judith — y avez-vous pensé ?

JUDITH

Je pense que je saurai bien me tirer d'affaire.

PAUL

Evidemment.

JUDITH

Vous me comprenez mal. Vous avez eu assez d'ennuis à cause de moi. Je ne veux plus être un fardeau pour vous.

PAUL

Comment allez-vous donc faire ?

JUDITH

Une fois ma liberté reconquise, je saurai aisément me débrouiller.

PAUL

Je ne vous laisserai pas courir des hasards pareils !

JUDITH

Vous me demandez des garanties pour l'avenir ? Est-ce cela que vous voulez ?

PAUL

Répondez d'abord à cette question : Ne m'aimez-vous plus ?

JUDITH (*réfléchissant un peu*)

Qu'en pensez-vous ?

PAUL

Si vous m'aimiez, vous seriez moins désireuse de divorcer.

JUDITH

Vous le voyez.

PAUL

Pourtant... j'y pense... ce soir que... Judith, répondez-moi franchement : Est-ce qu'il s'est passé quelque chose pendant mon absence ?

JUDITH

Vous affligerai-je en répondant que oui ?

PAUL

Il y en a donc un autre ?

JUDITH

Vous voulez savoir s'il existe un homme sur qui je puis compter après vous avoir quitté ?

PAUL

Oui, car si je savais qu'il y en eût un autre, je ne vous retiendrais plus.

JUDITH (*hésitant un peu, puis prenant son parti*)

Laissez-moi partir.

PAUL (*un peu incertain*)

Vous dites vrai ?

JUDITH

Suis-je maintenant si laide, si vieille que vous en puissiez douter ?

PAUL

Mais non. Tout ceci, pourtant, est si imprévu...

JUDITH

Imprévu — d'où le savez-vous ?

PAUL

Il se couvait donc quelque chose avant mon départ ?

JUDITH

Peut-être.

PAUL

Et moi qui ne me suis aperçu de rien !

JUDITH

Vous qui restiez toujours ici !

PAUL (*soudain*)

Tiens, voilà donc l'explication de ces visites chez votre tante ?

JUDITH (*protestant malgré elle*)

Non, non ! Je ne veux pas que vous croyez cela. Je n'ai point menti en vous disant que j'allais la voir.

PAUL

Ah ! c'est que vous l'avez trouvé chez elle, sans doute... Et qui auriez-vous pu y trouver ?... J'y suis, votre tuteur !...

JUDITH

Paul !

PAUL

Si, c'est lui. Avouez-le !

JUDITH (*sérieuse*)

Je n'avouerai plus rien. Trêve de questions, s'il vous plaît. (*La voix mouillée de larmes*) J'ai déjà dit, peut-être bien plus que je ne devais.

PAUL

Vous avez une façon si singulière de le dire. Qu'est-ce que vous avez donc ?

JUDITH (*se ravisant*)

Rien. Ne vous en inquiétez pas. Ce qui me déplaît, c'est d'avoir à subir une espèce d'interrogatoire.

PAUL

Pardonnez-moi. Je n'en ai plus le droit, je le sais.

JUDITH

Ainsi, nous sommes d'accord ?

PAUL

Oui.

Un temps

JUDITH

Tendez-moi donc la main et avouez que c'était une bonne et grande nouvelle que j'avais à vous communiquer.

PAUL

J'espère que nous en profiterons tous deux...

JUDITH

Que vous êtes malin ! — Ne pourriez-vous pas, maintenant, me montrer par un sourire la joie dont votre cœur est rempli.

PAUL

Vous avez raison. (*Il lui tend la main en souriant*). Voici ma main et le sourire que vous me demandez.

JUDITH (*sa main dans la sienne*)

Et comme tout ira bien maintenant pour vous ! Plus d'inquiétudes pour les bêtises que je pourrais faire. Une vie de garçon, commode, toutes vos affaires en ordre — car vous verrez que tout ira infiniment mieux, dès que vous ne m'aurez plus sur les bras — vos amis qui vous reviendront tous, et autant d'amies que le cœur vous dira d'en avoir — et après les années de séparation prescrites par la loi, vous serez libre de vous marier avantageusement avec une jeune fille qui n'entravera pas, comme moi, vos projets d'avenir, puisqu'elle sera, au contraire, d'une très bonne famille, qui pourra vous servir d'appui et d'aide en mille occasions.

PAUL

Comme vous arrangez tout pour moi et de la meilleure façon du monde ! Mais votre bonheur sera-il égal au mien?

JUDITH

S'il ne l'est pas, ce sera exclusivement ma faute.

Un temps.

JUDITH

Paul, croyez-vous que nous aurions pu être heureux ensemble ?

PAUL

Pourquoi parler de ce qui n'est plus ?

JUDITH

Sans doute... mais j'ai seulement voulu vous demander... si nous avions eu l'enfant..., cela n'aurait-il pas modifié les choses ?...

PAUL

Peut-être.

JUDITH

Un petit enfant charmant que vous auriez chéri.

PAUL

Je trouve qu'il est heureux que nous n'ayons pas d'enfant.

JUDITH

Certes, ce qui est est bien. Rien n'aurait porté remède. Je ne suis pas faite pour vivre en cage.

PAUL

Oiseau sauvage que vous êtes.

JUDITH

Est-ce vous qui m'avez déjà traité d'oiseau sauvage ?

PAUL

Je ne m'en souviens pas. Cela vient de me passer par la tête.

JUDITH

Non, je m'en souviens à présent : je l'ai lu quelque part, et j'ai pensé que cela me convenait. C'était un conte où il s'agissait d'oiseaux sauvages que la captivité rendait méchants. Elle développait en eux toutes leurs mauvaises qualités, tandis que tout ce qu'ils avaient de noble et de généreux disparaissait, jusqu'à la faculté de pondre des œufs, les femelles étant toutes frappées de stérilité. Ne trouvez-vous pas que c'est un peu mon cas?

PAUL

Je n'ai jamais cru que vous fussiez méchante. Et je n'oublierai jamais les bonnes heures que nous avons passées ensemble...

JUDITH

Avant que vous n'ayez voulu si légèrement faire de moi un oiseau apprivoisé !... Ai-je tort ou raison ?

PAUL

Je vous aimais bien alors.

JUDITH

Oui, je le sais, en ce temps-là, mes folies même avaient de l'attrait pour vous.. (*Un temps*). Vous regardez la pendule ?... Oui, l'heure s'avance, et je vois qu'il vous tarde d'aller à votre bureau (*Elle se lève*). D'ailleurs, nous ne pouvons rester ici à causer toute la matinée... Mais on devient bavard quand on ne s'est pas vu depuis longtemps... et quand tout sera bientôt fini.

PAUL (*la regardant dans les yeux*)

Judith !...

JUDITH

Eh bien, mon ami ?

PAUL

Êtes-vous sûre, dites, d'être tout à fait heureuse, à présent ?

JUDITH

Pourquoi pas ?... Parce que j'ai les larmes aux yeux ? N'y faites pas attention. Même en brûlant d'en finir, même si l'on est l'oiseau le plus sauvage

du monde, on sent son cœur s'amollir un peu, quand on dit adieu à la cage où l'on a vécu si longtemps... et des heures si douces parfois... Néanmoins, je suis contente. Et vous?

PAUL

Oui, puisqu'il en est ainsi je le suis également... Adieu, Judith ! Il ne faut pas m'attendre pour le dîner... Vous comprenez bien qu'il y aura pas mal de choses à régler.

JUDITH

C'est tout naturel! Adieu mon ami. Adieu! Paul!

Il sort précipitamment. La porte du corridor se ferme avec bruit. Judith monte vite sur l'estrade, prend son mouchoir comme pour l'agiter, mais se ravise. Elle reste cachée derrière le rideau, suivant des yeux Paul jusqu'a ce qu'il ait disparu. Puis elle laisse retomber le rideau devant la fenêtre, descend lentement l'estrade et traverse le salon — touchant chaque meuble tour à tour. — A la fin elle s'arrête devant la glace, contemple attentivement sa figure, et s'écrie soudain, faisant un geste de gamine, d'un ton enjoué :

OISEAU SAUVAGE !

Elle tressaille au son de sa voix ; d'un mouvement de réveil, elle passe la main sur sa figure comme si elle enlevait un masque, et répète d'une voix faible et comme exténuée :

OISEAU SAUVAGE !

FIN

PETER NANSEN.

Traduit du danois par S. Prahl.

L'Exposition permanente de Weimar

Weimar est une petite ville abandonnée. Schiller, Gœthe, Liszt, Nietzsche et d'autres qui ont fait sa gloire, l'un après l'autre, l'ont quittée. Et, comme elle ne peut se passer d'eux, maintenant qu'ils ne sont plus, elle vit de leur culte et de leurs souvenirs. Mais cette vie, toute intérieure, ne paraît pas ; c'est le charme même de Weimar d'être un peu comme un cimetière où les âmes sont chez elles ; et les vivants y passent comme des ombres pour ne pas effaroucher les morts. Les rues ont gardé l'aspect vieillot, retiré et biscornu qu'elles avaient, il y a un siècle ; une rivière lente et verte coule auprès du grand château silencieux : c'est le palais de Mélisande.

Toutefois, dans cette solitude, plus féconde peut-être que la foule et le bruit, une fois qu'on l'a surmontée, quelques artistes paisiblement travaillent. Une école des Beaux-Arts, installée dans une haute maison jaune qui a l'air d'une grange (et le souci de ne rien sacrifier au luxe et à l'architecture impériale est touchant), groupe autour de quelques bons peintres de nombreux élèves. Enfin, le comte Kessler, directeur des Beaux-Arts, qui est un des meilleurs connaisseurs de l'art Français contemporain, consacre tous ses soins à une *Exposition Permanente* dont l'intérêt se fait sentir chaque jour davantage.

Il sera bientôt possible d'être exactement renseigné sur tous les peintres marquants de notre époque, sans avoir jamais quitté Weimar. Je ne connais pas beaucoup de villes, même parmi les grandes, dont on puisse en dire autant. Quelque chose frappe à l'arrivée : sur les vieux murs, de grandes affiches blanches à lettres rouges et, sur ces affiches, les noms de Manet, Renoir, Monet, Degas. On se dit : Tiens ! qu'est-ce qu'ils font ici ? Et on court à eux comme à des amis inattendus.

La salle de l'Exposition Permanente est une assez grande salle claire, avec du papier gris au mur. Les tableaux, placés bas et sur un seul rang, n'obligent pas le visiteur à se tordre le cou : voilà une qualité bien rare. Un ou deux fauteuils sont là ; on s'y laisse aller ; et on regarde avec délices, en rêvant parfois aux foules bavardes, au tumulte et à la poussière des salons parisiens.

Il me paraît que la tentative de Weimar mérite d'attirer l'attention. En France surtout, car, autant et plus que les Allemands mêmes, ce sont les Français qui tirent avantage de sa large et attentive hospitalité. L'été dernier, toute la jeune école française s'y était donnée rendez-vous, Signac, Van Rysselberghe, Odilon Redon, Maurice Denis, Charles Guérin et bien d'autres, dont il faudrait pouvoir citer tous les noms. Or, tandis qu'à

Paris ils ne sont connus que d'une élite, à Weimar tous ceux que l'art sollicite les estiment déjà. Et, comme Weimar garde toujours en Allemagne sa vieille réputation de ville de pensée, comme elle en est toujours la capitale intellectuelle, que tous les congrès s'y réunissent et que les visiteurs y sont nombreux, les réputations qui s'y font en rayonnent aisément.

Les jeunes cependant ne sont pas seuls à avoir trouvé bon accueil à Weimar. Il y a quelques semaines, on pouvait y voir réunies des œuvres de Degas et de Toulouse-Lautrec. Aujourd'hui, c'est Manet, Monet, Renoir et Cézanne. Le choix des toiles est fait de telle sorte qu'on puisse deviner l'évolution du peintre ; elle est instructive. A Paris, le souci de l'actualité et la lassitude d'un goût blasé obligent les marchands à ne montrer que du neuf. Les rétrospectives sont rares. Elles sont ici presque de tradition. On imagine combien, par là-même, le plaisir se double d'une compréhension meilleure et plus profonde. Le point de départ est marqué, le point d'arrivée aussi ; et, entre les deux, chaque étape d'une vie. C'est ainsi que Degas, à côté de pastels de sa dernière manière, montrait une *Vieille paysanne romaine*, datée de 1857, jaune, à couleur plate, assise dans sa draperie soignée, la tête creusée et noble couverte d'un châle qui lui retombe sur les épaules. Des dessins du même temps rappellent ceux d'Ingres. De là, on le voit s'avancer par lentes transitions jusqu'au Degas qui est le Degas qu'on connaît et qu'on admire. De même pour Monet. Son développement se fait voir clairement et dans tous ses degrés, du grand *Portrait de Madame M...*, sombre, vert, noir et brun qui est voisin de Manet, aux derniers paysages où l'émotion de son œil curieux devient si intense, sa vision si analytique et sa main si rapide que le peintre en arrive à communiquer, pour ainsi dire, directement avec le soleil et à fixer sa viration même, toute de particules, dans les roses, les blancs et les bleus de toutes les heures du jour.

Il est un autre rapprochement qu'on peut faire, celui des différents maîtres qui se coudoient : leur parenté se sent, plus qu'elle ne s'indique. Chacun d'eux va devant lui, mais ils se touchent par un bout. Monet, il est inutile de le répéter, n'est guère impressionniste, au sens propre. Toutefois, dans son *Jardin*, il indique nettement la tendance. De là au *Jardin* ou au *Sous bois* de Renoir, à l'*Argenteuil* ou à l'*Inondation* de Monet, il n'y a qu'un pas. On aime à sentir l'harmonie intérieure qui les rapprochait. La personnalité de chacun n'y a rien perdu ; l'école gagne dans cette union la force.

Degas et Toulouse-Lautrec voisinaient avec Ludwiy von Hofmann. Cela est de l'internationalisme intelligent. Il est bon de confronter les mérites des races ; et, nulle part plus qu'en peinture, cette confrontation n'est aisée. Ludwiy von Hofmann est un des chefs du mouvement sécessionniste de Berlin. Il a été, si je ne me trompe, vice-président de l'Association. Il

est un des meilleurs parmi les peintres allemands contemporains. Il n'a ni la brutalité de certains, ni ces fautes de goût qui nous blessent, ni cette couleur aigre et juteuse qui répugne à nos instincts latins. Son exposition comptait quarante-cinq numéros, de petite dimension pour la plupart. Il s'y partage entre le paysage et la composition.

M. von Hofmann est essentiellement allégorique et mythologique. On connaît l'influence de la civilisation antique et de l'Italie sur l'art germanique. Il s'y est porté souvent avec une ardeur maladroite, parfois avec bonheur. M. von Hofmann est un de ceux qui ont réussi. Beaucoup de ses compositions sont de premier jet. L'idée et le mouvement y sont seuls indiqués. C'est la peinture d'un musicien : il lui suffit qu'on sente chanter les lignes et qu'elles concertent agréablement. Il sait renouveler par un geste, par une disposition inattendue et par une vision toujours personnelle, des sujets fréquemment traités. On voit des prés avec des arbres en fleurs, des collines, des espaces mollement ondulés ; des femmes dont les bras accentuent le rythme de leurs danses et dont les draperies flottent, animant les prairies de leurs pas silencieux ; d'autres, assises, regardent ou les accompagnent sur des instruments de musique ; elles sont calmes et jolies, et leurs robes ressemblent à des fleurs. Parfois aussi, le paysage devient plus mouvementé, les dernières draperies se sont envolées, les corps se tordent: voici *Evohé*, le *Faune dansant*, ou encore l'expression devient plus grave et plus plaintive : c'est le *Prophète* et la *Plainte de la mort*. Cet art est d'une extrême délicatesse d'œil et de sentiment. C'est à peine si parfois M. von Hofmann semble un peu gêné par un trop grand désir de perfection qui le détache de son œuvre, avant sa réalisation complète. De là peut-être le grand nombre de ses ébauches.

Il faut mentionner surtout les paysages au pastel, d'une intensité claire, d'une sincérité douce et d'une simplicité constante. Ce sont des vues de Suisse ou d'Italie. Ils sont faits de rien et, plus il sont faits de rien, meilleurs ils sont. J'affectionne surtout deux *Coins de Neige* pris au Gothard, aux pieds des rochers gris-vert, dans le jour un peu triste. Il n'y a rien d'autre que cette tache blanchâtre et oblique, avec les pierres devant et la paroi de la montagne derrière. Mais l'impression est si vive qu'on demeure charmé. C'est encore un *Lac de Neige* d'un bleu profond ; au-dessus, de la neige qui n'a pas achevé de fondre, un peu moins bleue par larges assises. Tout cela sans second plan et sans ciel. Enfin, l'Italie, le *Port d'Ischia* : deux ou trois cubes, bleus, rouges et blancs, quelques lignes droites sur la mer bleue qui s'en va.

*

Nous en avons dit assez pour montrer quelle agréable surprise réserve l'Exposition Permanente de Weimar. En voici une autre, impatiemment

attendue. D'ici quelques semaines l'Exposition aura l'honneur d'abriter un nombre important d'œuvres de Rodin. Rodin lui-même viendra organiser sa salle. Ce sera probablement la meilleure occasion qu'on aura eue, depuis l'Exposition Universelle, de considérer le maître dans son ensemble. D'ici là, l'Angleterre fournira son contingent. On le voit, toutes les écoles trouvent accueil à Weimar. Seul, l'art ennuyeux et officiel en est banni. N'est-ce pas un bel éloge ?

C. F. Ramuz.

Puberté

I

Ma jeunesse pâlit, se dérobe... et s'évade.
Je la regarde fuir et s'embrumer, là-bas...
Et je reste tout seul, le cœur gros, l'âme fade,
Etonné d'être jeune encore, étant si las.

Je marche à l'avenir craintivement et comme
Sous la menace imprécise d'une douleur ;
Je me sens loin de tous ceux que j'aime, j'ai peur,
Je suis très malheureux de devenir un homme.

Tout me fait mal, ce que j'entends, ce que je vois.
Je regarde en mon âme et n'y sens plus mon « moi »,
Ma tête est lourde et cependant me semble vide.

Et comme un long sanglot me serre en m'étouffant
Je cours me regarder dans la glace, livide,
Et n'y retrouve plus mon visage d'enfant...

II

Mon corps étire gauchement ses maigreurs grêles
Dans la gêne et l'ennui de mes membres trop longs ;
Je suis laid... j'étais beau jadis, je me rappelle,
J'avais des yeux plus clairs et des cheveux plus blonds.

Mais je porte le deuil de ma jeunesse amie :
Mon âme est noire, et je pleure les jours défunts
Où des aimés riaient en me donnant la main,
Et le temps où ma mère était jeune et jolie...

J'étais enfant, j'aimais mon printemps enchanté...
Homme, je vais entrer dans le banal été,
Puis, éternellement, être comme les autres !

Et dans l'air tiède encor des pensers d'autrefois,
Au seuil de cette vie où tant d'âmes se vautrent,
Il me vient sourdement comme un dégoût de moi...

Paul Géraldy.

Bibliographie

A Madame Rachilde, sur le propos de son roman : Le Dessous.

Pour composer votre livre, Madame, vous assortîtes plusieurs spectacles qui vous avaient su émouvoir, et puis y avez serti des intrigues imaginées ; en cet assemblage la fiction ainsi à l'exact se mêle, pour aboutir à une espèce que nous tenions presque pour morte : un roman romanesque. Je ne désirerais point nous procurer le ridicule de vous affronter un nom qui égalise tous les nôtres vers une pareille insignifiance, mais n'est-ce pas en somme la tactique même de Balzac ? Ainsi pensè-je démêler deux parts en votre ouvrage : la nature, et des hommes, ou pour mieux dire, elle, et un quant-à-soi d'auteur.

La nature dont vous nous rendez témoignage ne ressemble que de loin à ce que nous figure ce mot terrible et doux, et non plus ce n'est celle ni du poète Francis Jammes et ni du poète des *Emois blottis*, Georges Périn : c'est elle toujours, mais telle que la remanie la civilisation.

Votre campagne demeure une grande et belle fille, à qui la contemple d'un peu loin : grasse à l'excès, bouffie d'une graisse malsaine, blanche et rose non des lis d'un épiderme pur, des pourpres d'un généreux sang; roséoleux et malade s'atteste son éclat, et en fleure *le Dessous* suspect des enfants mal conçus et puis mal surveillés. Terre étrange aux splendeurs louches, foisonnements de fleurs fortes comme des arbres, vastes ainsi que des parterres, mais de qui les odeurs inquiètent par on ne sait quel arrière-goût fade, vaguement nauséeux ; explosion de légumes hypertrophiques, hydrocéphales, abritant de gigantesquement hideux vers blancs. Les jardiniers y jardinant habitent les lourdes bottes imperméables des cureurs d'égouts à Paris. Ils curent mieux qu'un égout : cette campagne sert de déversoir à toutes les fosses d'aisance parisiennes, la Ville tentaculaire vaste comme un royaume s'évacuant là. Vous n'exagérez point : de renommée au moins nous connaissons tous les triomphaux épandages d'Achères. L'eau de la Seine y coule noire et punaisement grasse ; quand dans l'humus gorgé de purin humain on ouvre une tranchée, des bouffées d'air écœurant et méphitique s'emportent empoisonner l'azur, font fuir les villageois riverains, et les oiseaux. Voilà le dessous des légumes monstrueusement admirables et des fleurs au cœur hypertrophique, de qui le propre dessous abrite les gaz putrides et les vers blancs. Et il faut que la campagne avale tout, scientifiquement, et s'engraisse à crever, à pourrir, de l'immondice métropolitain : à ce prix se nettoie une capitale, c'est le dessous de sa propreté chimique; chimie agricole et agriculture chimique, l'économie sociale d'une société économe sut réaliser enfin ce rêve de Swedenborg, l'enfer nauséabond. Et elle, la nature, gardant sans fin le dessus, avec cet enfer comme *dessous* d'un décor de paradis, décor que notre culture exténuée se flatte d'avoir fabriqué de toutes pièces et prend pour cette nature. Vous, vous vous confiâtes à elle, bienheureusement inspirée, car ici sa réalité dépasse *le Jardin des Supplices* même de toute la culminance dont elle prévaut sur nos imaginations humaines, en littérature comme en science, hélas!

A même donc ce passage grandiose et vomitif, fantastique d'être véridique tant, vous menez paître des humains. Un me ravit, notre sieur Davenel, ingénieur-chef des odeurs insuaves, agronome vidangeur qui s'adéquate en splendeur à son lieu et son temps, ubiquiste multiforme, primaire symbolique qui mérita sous un autre pseudonyme de collaborer à l'admirable *Claudine* de notre délicieux faisandé Willy :

« *La Bonne Ménagère* a amené son mari à lui construire ou elle a construit elle-même, au nord du jardin, dans un coin retiré, au moyen de quelques perches, de quelques plantes et de quelques poignées de glui ou de genêt, une vaste cabane qui sert de lieux d'aisance. Cette cabane, littéralement cachée dans le feuillage et les fleurs de plantes grimpantes et d'arbustes sarmenteux, ressemble moins à des latrines qu'à un joli berceau de verdure... »

J'éprouve l'infortune que les autres acteurs m'atteignent moins, qui représentent l'apport de la fiction. Parce que fictifs? non certes, cent fois non; plutôt parce que leur fiction ne s'emboîte pas expressément, m'a-t-il semblé, à ce décor réel, lui, mais ce n'est rien : fût-il fictif aussi, l'effet demeurerait égal : ce décor ne les

nécessite point, ni eux lui, et dans tout autre aussi aisément évolueraient-ils ; eux aussi, civilisés qu'ils sont, ouvrent-ils un *dessous*, mais autre, du moins pensè-je. Point de vue.

Ce dont on vous rend grâce est d'avoir avec eux, j'y reviens, du romanesque introduit. Quel mauvais goût à moi, et comme je m'y montrais indigne de nos confrères : ne m'enhardissais-je pas à ce propos jusqu'à évoquer le grand nom discrédité de Balzac ! le romanesque, quel autre mauvais goût : ce fut le sien, en effet, et c'est le vôtre, et c'est le nôtre (vous permettez ?).

A la jeune (jeune ! elle portait 80 ans à son berceau !) génération, et dont nous sommes, mais les autres tournèrent vite, il faut quelque chose d'aussi gris, d'aussi neutre, d'aussi plat que possible. Voyez comme en un récent *Mercure* un « jeune » (*nomen illis legio*) félicite M. de Régnier — le mérite-t-il ? — de ce qu'il se serait su défaire de... tout ce qui fait l'écrivain :

« Ses romans remontent un peu au-delà des romans naturalistes, depuis le dernier jusqu'au premier, *environ jusqu'à Stendhal, plus loin même.*
...On oublie aussi les chinoiseries, la bijouterie littéraire, les décors d'opéra, le toc, les Théophile Gautier, les Flaubert, *tous les phraseurs...* »

Mais le style se venge du blasphémateur, le force à rédiger ainsi :

« Il (Henri de Régnier) il y fut assez bon élève, et j'y ai vu le tableau du Concours général de 1882, où il eut un accessit d'histoire, Bachelier en 1883, il fit ensuite son droit, plutôt pour gagner du temps, sa famille voulant qu'il ait un métier, puis passa l'examen des Affaires étrangères. Il y avait beau jour qu'il avait commencé à faire des vers.. » etc.)

Or, observez-vous le sans-façon, l'universel sans-façon, à l'égard de figures vénérables ? A l'un de vos mardis, Madame, j'ouïs distinctement un pupille d'icelui *Mercure* (*nomen illius legio*) égrener avec détachement : — Moréas a-t-il signé mon exemplaire d'*Iphigénie* ? — et peu après : — Je disais à Régnier... — Mon Dieu ! j'eus l'honneur d'écrire *Ixion* ; pourtant, que l'un de mes aînés paraisse où je me trouve, je débute par ôter mon chapeau. Ce nous remémore la fameuse anecdote rappelée par Drumont dans *la France Juive*, du fermier-général devant la reine Marie-Antoinette : — Je racontais à Sedaine, Sedaine a le tort de... — Quand, interrompit la souveraine, le roi ou moi parlons d'un homme de lettres, nous disons : Monsieur... Notre jeune confrère est d'ailleurs charmant, et le gilet lampassé qui le cuirasse, si j'étais femme, troublerait mon dormir ; un tel signalement m'avère loin de toute médisance : *nomen illius legio*. Tout cela se rejoint : dès que discrédités l'invention, l'image et le style, par quoi seuls vivent les œuvres, tous ceux qui en professent — les écrivains — tombent en pareil discrédit. Ils prennent figure d'extravagants dangereux, on les tutoie, et tout le monde se tutoie, tout le monde sachant dès lors écrire. « Le métier d'écrire est sévère et décourageant » a confessé M. de Gourmont. M. de Gourmont date, comme nous, et qui prisons le ridicule de nous en tirer gloire dans notre humilité. Il est de fait que les Symbolistes, dont vous êtes, Madame, font auprès de ces tard-venus, personnages d'êtres vieillots, démodés, profils à nasardes ; certes : leur grand effort fut de bellement écrire. Je regarde autour de moi, autour de nous ; à l'âge où normalement le dernier des cuistres rêve de poèmes lyriques ou de métaphysiques transcendentales, ou de retourner le monde, amateurs mondains ou bibliothécaires fiévreux, nos amis aux gilets admirables ou bien à la

mortelle érudition, compilent, compilent, compilent, ou démarquent leurs aînés avec soumission, ou pêchent des ronds de cuirs et des palmes dans les universités populaires. Que voulez-vous ? il est des promotions dans la littérature ; après l'âge Balzac l'âge Augier, après l'âge Hugo l'âge Ponsard, après l'âge Laforgue l'âge... taisons-nous : on nous couperait à tous deux notre service du *Mercure* et de la *Plume*. On ne veut plus de romanesque parce qu'on n'a plus d'invention, on méprise le style parce qu'on ne prend plus la peine d'apprendre à écrire, art hélas ! qui ne s'enseigne à l'école communale, non plus qu'en les salons... Au revoir, Madame, à qui pour votre roman je souhaite infiniment de déconsidération.

FAGUS.

JEAN RODES : *Adolescents, mœurs collégiennes.* (*Mercure de France*).

Je ne veux pas rechercher si cette œuvre, de caractère hybride, est conçue selon les formules. L'auteur nous avertit, au seuil du livre, que son but a été d'apporter sa propre contribution, sous forme d' « étude romanesque », à une enquête sur le problème de l'éducation, par lui récemment publiée. Je ne lui chercherai pas chicane. Cette explication me suffit. Je considère l'œuvre comme un document humain, présenté sous la forme vivante de l'art. Roman, thèse ou plaidoyer, je me préoccupe uniquement de sa valeur intrinsèque. J'y découvre un élément de beauté et de vérité très réelle, et je m'arrête pour cela. C'est là une œuvre saine, affirmative, riche de sève, de bon aloi pour un début dans le roman.

Au fond d'un collège de Gascogne, dirigé par des ecclésiastiques, une jeunesse se déforme et se pourrit au contact d'ineptes et meurtriers pédagogues. En ce lieu d'insondable mélancolie, véritable atelier de sophistication où règne une atmosphère pesante et noire, on détraque les sensibilités, on estropie les consciences, on dessèche et on fausse les mentalités *ad majorem Dei gloriam* et au grand bonheur des familles. L'anormal est ici la règle. La vérité centrale de cet enseignement est la haine et le mépris de la vie : le but du pédagogue catholique est de construire avec les éléments de la vie — n'en ayant point d'autres, hélas ! à sa disposition — un édifice niant la vie. Cette tentative séculaire et insensée n'aboutit *naturellement* (puisque la nature poursuit son cours sans prendre garde aux dogmes) qu'à des résultats monstrueux. L'effort d'anti-nature conduit à un abîme de folie et de perversion. Et c'est là l'immense misère que perpétuent les internats congréganistes au beau pays latin.

La déformation de l'instinct sexuel demeure, au cours de ces pages, la préoccupation dominante du romancier. Le mysticisme érotique, propagé par les professeurs du collège d'Egleyrac, exerce sur les élèves en mal de puberté son influence perfide et mauvaise. Les adolescents réagissent suivant leur tempérament. Il en est quelques-uns dont l'écrivain scrute, devant nous, les reins et les consciences. Celui qui tient la première place dans le récit, Paul Viannens, est un petit être sauvage, sensible, frémissant, pensif, passionné de nature, possédé de la nostalgie des contrées lointaines et rêvant d'héroïsme. L'éveil de l'instinct d'amour est perverti, chez lui, par l'hystérie religieuse de ses éducateurs. Il subit la loi fatale des pensionnats, entraîné par la fougue de sa nature, vers la seule forme d'amour qui lui soit permise : l' « amitié particulière » ; demeurant toutefois, dans cette crise de passion enfantine et violente, selon la logique de

son être jeune. Mais l' « adolescent orgueilleux et timide, ombrageux et ardent, dont les facultés, sous une impulsion mauvaise, se développent en un sens factice », ne tarde pas à repousser le songe mauvais. Après avoir payé son tribut à la maladie, le pressentiment s'éveille en lui de la fausseté des morales qu'on lui enseigne et sa virilité peu à peu se redresse dans le sens de la vie. Plus tard après s'être soustrait aux influences avilissantes, les libres philosophies le conduiront à l'affranchissement total par la compréhension des vérités naturelles. C'est un évadé.

Une autre figure, celle du doux et féminin Henri Mériel, en violent contraste avec la première, nous offre l'exemple d'un destin complètement désorienté par l'enseignement religieux du collège. Cet être aux nerfs en perpétuelle vibrance, détraqué par le mysticisme et les tendres amitiés, n'a pas en lui le fond de santé et de nature qui permit à son camarade de résister au poison subtil que charrie l'air ambiant. Dominé, comme fasciné par l'un de ses condisciples qu'auréole le prestige d'une science précoce des plaisirs secrets, il s'abandonne pour retourner ensuite, en cette alternance caractéristique de l'être flétri et démoralisé (voir les héros selon le cœur de M. Huysmans) aux adorations devant l'autel de la Vierge. Il essaie de résister, mais le milieu est plus fort que sa vacillante volonté. Celui-là est une victime.

Il ne faut pas chercher dans ce récit l'intrigue classique qui semble être l'indispensable structure d'un roman. C'est presque plutôt une suite de tableaux où sont fixées des images de la vie d'internat, aux rives de la Garonne. Cette absence voulue de plan conçu à la mode traditionnelle, contribue d'ailleurs à donner au livre son apparence de grande honnêteté littéraire. Je dirai tout de suite que ce qui me plaît le plus dans *Adolescents*, ce qui me paraît empreint d'une valeur supérieure, c'est le fort sentiment vital qui s'en dégage, le sentiment du respect de l'instinct, de la beauté de la vie normale et intégrale, vécue librement et selon la nature, non plus châtrée ni adultérée. Un persistant arome de santé et de droiture émane de cette analyse des perversités juvéniles aiguisées par les sophismes de la basse religiosité. L'atmosphère en est vivifiante, large, humaine. Il y a là un sens hellénique et plein de la vie dont la page suivante, d'une beauté incontestable, donne l'expression :

« *L'adolescent qui s'abandonne, avec une fougue et un étonnement avivés d'inquiétude, à cette ivresse, qui lui est nouvelle, ignore qu'il obéit ainsi à de profondes lois cosmiques. A ce moment précis où il devrait être éclairé sur lui-même et sur la vie intégrale, par une philosophie droite et résolument virile, où sa personne morale devrait être déterminée dans le sens supérieur et véritablement divin de la nature, une force nocive pèse sur sa pensée et détourne son intelligence, en lui imposant une conception erronnée du vrai, du beau et du bien. Sa conscience est de ce fait vouée au plus douloureux conflit, partagée qu'elle demeure entre les plus légitimes aspirations et la règle anormale qui les condamne. Là où devrait régner la paix et l'harmonie, la malfaisante pédagogie chrétienne a de la sorte instauré l'anarchie et le mensonge.* »

Il faut hautement féliciter Jean Rodes d'être demeuré, en traitant un thème où si facilement se glisse l'équivoque, selon la vie et l'humanité, c'est-à-dire selon la norme. Il nous apporte son document avec franchise et sans fausse honte, dans un sentiment de vraie probité morale. Il est fort loin d'avoir abordé un

sujet quelque peu scabreux en puritain ou en moraliste professionnel, et pourtant c'est là une œuvre de pureté, — au sens large et naturel de ce mot vilipendé par l'usage qu'en font les marchands de pudeur patentés. Elle nous console de cette littérature niaisement pornographique, en laquelle se délecte un clan de « psychologues » curieux de « perversités », et qui, avec des prétentions d'art, n'est que plate, fausse, mesquine et mercantile. La perversité, exploitée pour elle-même, est, en art, d'un intérêt plus que médiocre : elle constitue le genre favori des impuissants. C'est pourquoi j'admire l'instinct noble et viril qui vivifie chacune des pages de ce livre, lui communiquant sa portée et sa vertu. C'est une œuvre de mâle, fortement vitale. C'est là que git sa beauté : car il y a beauté, là où il y a vie.

Je ne puis m'étendre sur les épisodes nombreux qui constituent le charme proprement littéraire d'*Adolescents*, en deçà de ce sentiment beau et grand d'humanité que j'ai tenu à signaler avant tout. L'éveil des pubertés, la genèse du besoin d'aimer sont analysés en des pages vraiment aiguës et fines. Aucun lecteur ne demeurera insensible à la beauté de la scène où deux enfants, épris l'un de l'autre, se trouvent pour la première fois face à face. On savourera aussi, partout répandu, un goût de terroir extrêmement prononcé, le sentiment patrial et chaud d'un fils du sol. L'existence d'une petite cité provinciale, confite en bondieuserie et ravagée par les débauches secrètes, sert de fond au récit, et la description s'en pare de notations originales. Je ne puis qu'indiquer au passage tel épisode, comme celui de la promenade des collégiens en été, qui est d'un vrai peintre de nature. La forme de l'écrivain est grasse, savoureuse, colorée. Elle dénote un tempérament. Parfois se trahit peut-être un léger abus de l'adjectif; c'est là une faute vénielle, presque inévitable au début d'une carrière d'écrivain.

Par le sentiment de vie et de nature qu'il manifeste, ce livre vient prendre place dans un cycle d'œuvres récentes, où l'instinct réhabilité, les normes proclamées seules divines et intransgressibles ont reconquis leur place au grand soleil de la vie sur les fantômes chrétiens en déroute. J'ai songé, en lisant ces pages qui ont la réelle saveur des choses vécues, le caractère primesautier et sincère des confessions, à *L'Abbé Paul Allain* de Guinaudeau et à *L'Homme en Amour* de Lemonnier — aussi, dans le passé, à Jules Vallès. Il ne faut pas regretter que l'auteur ne nous ait donné cette fois qu'une étude, au lieu du roman plus vaste qu'un semblable thème pouvait comporter. Il est sûr qu'il n'en restera pas là et qu'il nous donnera quelque jour une expression plus large, au point de vue de l'art, de son sens original et fort de la vie.

Léon Bazalgette.

Paul Louis : *Les Etapes du Socialisme* (Fasquelle).

Entre les diverses manières de comprendre la critique, l'abondante production de livres remarquables nous impose aujourd'hui celle de nous borner à indiquer ce que chacun pourra aimer à y trouver, essentiellement. Ainsi, sans cela, ne faudrait-il pas un grand article pour critiquer vraiment le beau livre de M. Paul Louis, *les Etapes du Socialisme* à qui nous pourrions reprocher, puisqu'il note que depuis 1848 aucun grand écrivain socialiste français ne vînt remplacer les Louis Blanc ou les Proudhon et s'opposer à un Kautsky, de

n'avoir pas tenu assez compte de la forme nouvelle que pouvait prendre le socialisme dans les œuvres d'imagination de quelques grands écrivains où il se vulgarisa en s'enrichissant d'une sensibilité plus analytique de 1848 à 1900. Nous avons tenté d'écrire ce chapitre de l'histoire du socialisme dans divers articles du *Mercure* et de la *Revue Socialiste*, et précisément, nous eussions aimé le voir refaire par un spécialiste de la vigueur et de l'érudition de M. Paul Louis : comment se fait-il donc qu'il accorde quelque importance à un aussi pitoyable Don Quichotte de la logique que M. Le Bon et qu'il ne cite pas même Zola dont les feuilletons socialistes furent lus par un public considérable : c'est une « étape » pourtant du socialisme que sa véhiculation, en tous les milieux, par le roman où il apparut sous une forme réaliste, concrète, plus complexe et vivante. Voilà donc ce qu'on ne trouvera pas en ce livre sans nul doute rapide mais fortement condensé et substantiel ; on y verra d'exactes physionomies de Fourier, de Considérant, de Pierre Leroux, de L. Blanc, de Vidal, de Pecqueur, de Cabet, de Proudhon et de Blanqui, écrivain que M. Paul Louis montre avoir été tout le contraire du sectaire qu'on attaqua en lui. Il reste à M. Paul Louis, argumentaire précis et de logique serrée, à écrire sur le socialisme un troisième livre, non plus d'exposition mais de dialectique, où il reprendrait pied à pied les études consacrées aux écrivains socialistes par les critiques bourgeois un peu sérieux. A notre sens, de telles œuvres de discussion sont absolument nécessaires et fécondes, pour l'instruction de nouvelles générations lettrées.

Marius-Ary Leblond.

Jules Laforgue, *Œuvres complètes*, mélanges posthumes (Mercure de France).

Ce nouveau volume des œuvres complètes de Laforgue nous apporte encore et beaucoup de cette âme charmante et désolée que fut l'auteur des *Moralités* et des *Complaintes*. Ces notules et ces impressions fugitives, ces fragments de pensées et d'images sont surtout précieux pour ce qu'ils contiennent de la nature intime et profonde du poète. Cette nature, elle s'y révèle mieux qu'ailleurs, plus claire et plus déshabillée. Il y a donc un peu partout comme un refrain obstiné, le tourment métaphysique dont ruisselle *le Sanglot de la Terre*. C'est toujours l'obsession des apothéoses régulières des astres et des soleils splendides, indifférents, insoucieux de la terre ; la Terre toujours perdue, sans secours, « sans Témoin ». A l'homme, il ne reste qu'à se résigner, en attendant la mort ; marcher comme ça, à la dérive, sans trop se soucier des choses graves, patauger dans la vie et dans l'ennui (« O ennui ! cinquième saison ! »). Le motif ivre dans *l'Imitation*,

Ah ! lâchons les écluses !

devient doux : « Berce-moi, roule-moi, vaste fatalité ! » « Je ne suis rien. — Je me laisse porter, — rien ne m'étonne. »

Le mal est reconnu nécessaire, irréparable, destinée du monde ; on se l'explique, on souscrit et c'est alors un peu de paix : on regarde les paysages.

Dans les paysages de Laforgue ses deux sensibilités de peintre et de poète se mêlent en des harmonies compliquées et troublantes. Les feuilles, les cieux, les

eaux, noyés dans la lune, ou taquinés par les étoiles, la plainte éloignée des horloges complétant leur tristesse — ces choses ont une vie étrange et spirituelle — avec la profondeur des regards multiples qui s'y cachent et la folie d'innombrables rumeurs.

Des parcs solennels, des rues sales et malades, les crépuscules en novembre, les soirs de province — il faut sentir tout cela dans ces petits morceaux, écrits sur des bouts du papier, mélancoliquement, comme le cœur en disait.

Des figures falottes, épeurées s'y trouvent aussi : chanteurs de cour, des enfants, des flâneurs, des provinciaux, un couple et déjà, et surtout — la femme, la demoiselle, la jeune fille.

La jeune fille, c'est la grande préoccupation de Laforgue, son délire. (Qu'on relise les *Derniers vers*, certaines litanies des *Fleurs de bonne volonté*, qu'on s'applique à fouiller dans les petits trésors que sont *Ofélie*, *Kate*, *Elsa*, *Salomé*). Dans ce *Concile Fèerique*, c'est l'épouvante, la gloire, la domination de l'autre sexe.

Vous n'êtes que de braves mâles,
Je suis l'Eternel Féminin !...

Mais à la longue, Elle devient moins inaccessible, elle se laisse regarder, elle parle. Ici, elle se prête à l'examen, à l'analyse. Nous apprenons en conséquence qu'auprès de nous, si orgueilleusement au-delà, si pessimistes, Elle représente la vie contente, la platitude indéracinable ; sa vocation, après tout, c'est son corps : elles doivent être aimées. Mais comment faire ? Leurs cheveux, leurs yeux, leur front en leur port déconcertent, comment faire ?

Laforgue est gauche, « ours » devant la femme, il n'ose jamais. Elle lui est trop poupée, trop fragile : comment faire ? et il frissonne.

L'attendrissement complet, l'extase, c'est la lettre à sa sœur où il est question de miss Leah Lee qu'il épousa plus tard, de son amour pour elle, de ses doutes. Des rêves y sont ébauchés, ingénus, parfumés. Son âme sourit enfin, sans blague, irrésistiblement.

Comme conclusion à ses idées sur la femme et ses sentiments pour elle, il faut citer cette définition, la plus juste, peut-être qui ait été faite jamais de l'amour, dans sa lettre à M. Ephrussi (9 janvier 1882 :)

« Je travaille, travaille. Assez d'allemand, beaucoup de vers, une dissertation *sur l'amour, cette force éternellement charmante et sale et ridicule.* »

Cela paraît inattendu, d'abord. On comprendra après avoir lu *Pierrot fumiste* et les *Fragments de nouvelles*.

Toujours lui-même, Laforgue est encore curieux, nouveau, étrange dans son œuvre de critique. Son regard est pénétrant et il a toujours des horizons larges pour ses jugements. Il dissèque en souriant les âmes et les œuvres, il s'assimile et voit bien, parce qu'il possède à un haut degré ce qu'il appelait le premier don du sage : la sympathie. Sans rhétorique, sans périodes élégantes et entortillées, il est court, un peu sec, mais franc et exquis. Il note son impression immédiate et ne la médite jamais ; il ne comprend pas, il saisit.

Dans la critique d'art, c'est la même finesse, le coup de main discret et sûr. Ici, il regarde un peu du haut en bas : il se croît quelque chose de mieux qu'un dilettante. Cette ambition est pardonnable. Timide ailleurs, jamais agressif (ou lointainement), dans l'exposé de son esthétique et dans ses comptes rendus des

salons il est sévère, voire légèrement batailleur. Il adore certains, et voue une haine distinguée aux autres. Son plaisir est de ridiculiser les fausses gloires. Il attaque les autorités reconnues (il cherche constamment querelle à M. Taine). Et tout cela pour s'amuser.

Il s'amuse toujours. C'est un peu son dogme. Et c'est de lui-même qu'il tire toutes les joies. Il ne se quitte jamais. Son *moi* l'intrigue. Il se tâte, s'étudie, fait des expériences. Partout, toujours, ses ennuis, ses amours, son génie triomphent, Hamlet, Salomé, Pan, Lohengrin, Ruth — c'est lui tout cela, lui en costumes divers, en divers lieux, mais avec la même âme, bizare, fine, éperdue, sanglotante.

Noble, inspiré, triste, ironique ; lys, cygne, jeune fille, pierrot, il fut ce qu'a produit de plus pur notre temps, et il est pour tous les temps ce que son Hamlet a dit de Yorick :

Un quelqu'un !

Witold Maczewski.

Quelques Théâtres

L'Affaire Grisel. — L'Amour vole. — Don Quichotte. — Le Mannequin d'Osier
L'Esbrouffe

Le Théâtre du Peuple a remporté un franc succès avec *L'Affaire Grisel*, de M. Lucien Besnard. C'est l'exposé très dramatique d'un cas de conscience. C'est aussi l'exposé de la conscience multiple d'une cité. La situation côtoie le mélodrame, n'y tombe jamais. Cela reste humain et réel. Nous suivons avec intérêt les efforts de M. Beaulieu, nous constatons avec plaisir qu'il a pleinement réussi. Mais surtout, qu'il ne se laisse pas griser par son succès, et reste « Théâtre du Peuple ».

Le Théâtre Victor Hugo, lui, veut être tout aux poètes. *L'Amour vole*, de M. Louis Payen, est une bluette dix-huitième siècle fort gracieuse et contenant des vers très intelligemment tournés dans le style de l'époque. Mais pourquoi M. Payen s'est-il employé dans un pareil genre ?

Le *Don Quichotte*, de M. Jacques Le Lorrain, est la quarante-quatrième pièce tirée du roman de Cervantès. Elle comptera parmi les plus complètes. Je prise d'une façon assez restreinte les pièces historiques, à plus forte raison celles qui des romans célèbres. Mais les trois derniers tableaux de celle-ci sont d'une très haute et très noble conception du type admirable qu'est Don Quichotte. On en est sont tirées parfois ému. M. Bour ne nous donne point de déception ; son effort de reconstitution est des plus louables, il a su trouver des effets très sûrs et d'art réel. On revit avec lui les heures qu'on passa à lire le roman et cela vous fait oublier tout ce qu'il y a d'un peu « fatras », de vieilli et de par trop cyranesque dans les vers — d'ailleurs agréables et non sans vigueur — et dans la mise en scène. Le *Mannequin d'osier*, au théâtre Guitry, chagrinerait. M. Anatole France, s'il n'avait signé cette tentative intéressante de « scénification »

des pages les plus exquises de la littérature moderne... M. Guitry y fut curieux. Ça ne suffit pas. Ce qui eut suffi, c'est le roman.

L'Esbroufe, de M. Abel Hermant, que monta habilement le Vaudeville, est une belle pièce à masques. Le modernisme y est poussé à l'extrême. Ça ne me déplaît pas. C'est toutefois trop parisien, trop boulevardier et journalistique. C'est joli, mais comme au fond c'est vilain ! Peu de fond du reste. La province, pas au courant de l'histoire vraie, n'ayant point connu les « dessous », goûtera peu ces trois actes. L'étranger encore moins, malgré son snobisme et le premier acte. Cela restera du brillant « Théâtre de Paris ». C'est ce que voulut M. Porel.

ARMORY.

Livres reçus

Romans.

L'INDÉCIS, par *André Fontainas*, Mercure de France 3 fr. 50. — AU TEMPS DU PANACHE, par *Henri d'Estre*, Plon, 3 fr. 50. — SIBYLLE FEMME, par *Renée-Tony d'Ulmès*, Ollendorff, 3 fr. 50. — ADOLESCENTS, par *Jean Rodes*, Mercure de France, 3 fr. 50. — RAISONS DE VIVRE, par *Jean Delvolvé*, Floury, 3 fr. 50. — LES RONCES ROUGES, par *d'Asson-Yvelines*, Société parisienne d'éditeurs, 3 fr. 50. — CE QU'HONNEUR VEUT, par *Frédéric Berthold*, Lemerre, 3 fr. 50. — LE RÉGIMENT D'IRMA, par *Jean de la Hire*, Ambert, 3 fr. 50. — CONTES AMÉRICAINS, par *Blanco-Fombona*, traduit par MM. *Marius-André et Charles Simond*, Richard, 3 fr. 50.— PETITS QUARTS D'HEURE AMOUREUX D'EXTRÊME-ORIENT, par *Jean d'Estray*, Revue libre, 3 fr. 50. — LE PRESTIGE, par *Paul-André*, La Libre critique, 3 fr. 50. — LA ROUTE DE VOLUPTÉ, par *Gabriel Faure*, Fasquelle, 3 fr. 50. — COSAS DE ESPANA, par *Pompéyo Geyer*, Barcelone, 4 pesetas. — LES CASQUES BLANCS, par *J.-C. Holl*, Ambert, 3 fr. 50. — APRÈS VOUS, MON GÉNÉRAL, par *Max et Alex Fisher*, Flammarion, 3 fr. 50. — HISTOIRE DE QUATRE ANS, par *Daniel Halévy*, Cahiers de la quinzaine. — RÉSULTATS D'UN HUIS-CLOS, par *Paul Mathiex*, Albin Michel, 3 fr. 50. — UN PETIT COIN DU MONDE, par *Jules Perrin*, Fasquelle, 3 fr. 50. — LE DESSOUS, par *Rachilde*, Mercure de France, 3 fr. 50. — LENTULUS ET ASCYLTOS, roman de mœurs antiques, par *Jan de Redni*, Glomeau, 3 fr. 50. — NÉVROSE, par *Emile Morel*, illustrations d'Orazi, Sansot et Cie, 3 fr. 50. — LES AMOURS DE LEUCIPPE ET DE CLITOPHON, roman, par *P. de Querlon et Ch. Verrier*, 3. fr. 50 (*Mercure de France*). — ANTINOÜS, par *Aimé Giron et Albert Tozza*, 3 fr. 50 (Ambert et Cie). — LA COMMUNE, par *Paul et Victor Margueritte*, 3 fr. 50 (Plon-Nourrit et Cie). — JEP, roman, par *Emile Pouvillon*, 3 fr. 50 (Fasquelle). — FARCES ET MORALITÉS, par *Octave Mirbeau*, 3 fr. 50 (Fasquelle).

LA PLUME

VICTOR ROUSSEAU

Dans l'une des salles réservées à la Belgique à l'Exposition de 1900, une œuvre de sculpture m'avait ému entre toutes les autres par son style large et noble et par son sentiment profond. C'était une figure de jeune homme, grande et pure. Le torse dénudé avait la chasteté suprême que l'art sait conférer aux formes de la vie ; les mains, d'un geste naturel, retenaient un livre ouvert ; la tête excellemment sculptée comme le reste, — de lignes très classiques, mais sans nulle froideur, — exprimait avec une simplicité admirable la méditation de l'homme qui vient de lire et dont l'esprit contemple encore quelque haute pensée.

Enthousiasmé, je m'approchai. Une certaine faiblesse dans le modelé du torse, — aux pectoraux surtout, — semblait trahir un artiste encore jeune, chez qui l'effort des doigts ne pouvait réaliser toujours ce qu'avait conçu le front. Pourtant, à y mieux regarder, ces traces évocatrices d'une main momentanément inhabile indiquaient encore un culte plus élevé de la beauté : le sculpteur, répugnant à chercher l'illusion et à imiter niaisement l'apparence de la chair, avait préféré la simplicité à la minutie ; il avait sacrifié la force expressive de quelques muscles pour atteindre avec plus de sûreté à une sobre et juste synthèse. L'ensemble de cette figure indiciblement harmonieuse émouvait par l'idéale musique de ses formes. On songeait devant elle, sans un heurt, comme en face d'un ample paysage ou comme à une messe de Palestrina. Il semblait qu'on ne pouvait penser bassement en sa présence ; elle ne tolérait rien de mesquin ou de vil, étant la Beauté. C'était comme une renaissance du style grec, revenu à la vie entre les mains d'un sculpteur d'aujourd'hui.

J'ai voulu dire longuement cette impression première où M. Victor Rousseau me fut tout à coup révélé. Le *Liseur* était du reste, et demeure, l'une des œuvres les plus hautes de cet artiste. Quand j'appris à connaître les

autres, elles ne purent que me confirmer les nobles qualités déjà devinées, en les certifiant quant à l'excellence du « métier ».

A côté du *Liseur*, un buste de femme me retint aussi (1). C'était l'arrière floraison de la jeunesse, avec l'arôme plus amer qui fait déjà pressentir la flétrissure dans la plénitude épanouie. Une impression physique proche du malaise, à voir ces lèvres un peu serrées, l'ossature très distincte sous la chair vivante, les tempes plus sensibles et comme transparentes, le pli naissant entre les yeux ; mais une impression morale très noble émanait du grand front pensif, du nez puissant et pur, des sourcils longs et fiers alourdis par la méditation. OEuvre inférieure à la précédente, certes, et plus particularisée. Le songe vaste et libre flottant comme une musique autour d'une grande attitude humaine, dans le *Liseur*, se restreignait ici en se précisant ; on songeait même d'abord à de la psychologie plutôt qu'à un sentiment universel, — à un portrait plus qu'à une pure conception sculpturale. L'artiste, à cause de cela, semblait un peu gêné dans une forme moins large, plus voisine de la nature sous l'un des aspects individuels de celle-ci, et moins simple en même temps que plus directement humaine. Mais on sentait le fervent effort du sculpteur pour traduire un instant de la vie en en généralisant la notion, et l'on était saisi par l'intensité de ce masque peu à peu grandi jusqu'à la beauté tragique.

***

Emu et charmé par une conception si haute de la beauté, je m'informai de M. Victor Rousseau. Le catalogue le présentait comme un élève de Van der Stappen de Bruxelles. Nul ne le connaissait ici. Des critiques d'art, un peintre flamand fixé à Paris ignoraient jusqu'à son nom. Plus tard, j'appris qu'à Bruxelles il était déjà notoire parmi les artistes. Il touche aujourd'hui à la grande célébrité non seulement en Belgique, mais encore en Autriche, en Allemagne et en Angleterre, et pourtant la France ne le connaît point. C'est qu'il n'a exposé qu'une seule fois à Paris, en cette année 1900 où les deux œuvres que je viens de décrire furent montrées à l'Exposition par les soins du comité belge (2).

Cette anomalie ne signifie nullement que l'artiste ait dédaigné Paris — sa race, comme son œuvre, le rattache à l'art français. — Elle tient à un vice d'organisation de nos salons des Beaux-Arts. Les sculpteurs étrangers qui souhaitent d'y prendre place, répugnent à se confier aux caprices d'un jury. Si, par scrupule de modestie ou par défiance d'eux-mêmes, ils n'ont osé aventurer ainsi leurs premières œuvres, toute démarche à Paris leur devient

(1) *Femme de trente ans.*

(2) Elles figurèrent aussi pendant quelque temps chez Bing, cette même année 1900.

d'année en année plus difficile ; car ils hésitent naturellement à compromettre par l'humiliation d'un refus la notoriété naissante qu'ils ont acquise chez eux. Mais il y a là surtout une question d'attitude morale. Certaines natures délicates et fières se plient malaisément à ces obligatoires

Le Liseur.

(1896)

démarches ; et si peu que j'aie vu M. Victor Rousseau, je crois le connaître assez pour pouvoir affirmer qu'il est de ces natures-là.

Au contraire, les salons de Londres, de Vienne et des grandes villes d'Allemagne, sont formés par des invitations. Et certes cette sélection a

de graves défauts, car elle peut négliger des peintres et des sculpteurs du plus noble talent : en fait, il en est rarement ainsi, et si la dignité des artistes y gagne certainement, l'art se trouve n'y rien perdre.

Quoiqu'il en soit, Victor Rousseau est inconnu en France. A notre honte et à notre remords, il verra son nom imprimé ici pour la première fois à Paris dans une étude critique développée.

***

Victor Rousseau a près de quarante ans. Il est né en Belgique, près de Nivelles. Mais on sait qu'il y a deux Belgiques : les *Flandres*, où la race germanique montre dans la peinture une étonnante richesse, et la *Wallonie*, dont la population toute française est surtout féconde en musiciens, en graveurs et en sculpteurs. Comme Constantin Meunier, Victor Rousseau est Wallon.

Son père était tailleur de pierres ; lui-même le devint à son tour : dès l'âge de onze ans il cessait d'aller à l'école et maniait l'outil. Pour un être délicat et contemplatif, l'apprentissage d'un rude métier fut sans doute pénible, — et non point par le fait du travail manuel lui-même, qui a sa noblesse, mais par le regret de ce qu'il obligeait à abandonner. Notre jeune Wallon était un grand songeur, qui lisait ce qu'il pouvait et se chantait à lui-même une ingénue musique. Ce cerveau d'enfant, encore fruste, eût voulu s'affiner, se polir. Plus tard, Victor Rousseau eut le loisir de dévorer des livres et, sans reprendre d'inutiles études, il se familiarisa tout au moins avec l'art des poètes. En attendant, il taillait la pierre, il rêvait d'être musicien. Ce sculpteur aurait tout donné pour apprendre l'harmonie, et aujourd'hui encore rien ne l'émeut comme un concert d'orchestre.

J'imagine que Victor Rousseau doit sourire un peu, lorsqu'il se rappelle à présent que le grand chagrin de son adolescence fut de n'être pas compositeur. S'il en ressent encore du regret, il a dû trouver à coup sûr de quoi s'en consoler, et je sais de bonne source que les contours d'une silhouette expriment en lui la svelte grâce d'un rythme, que le modelé d'une forme lui rappelle la multiple richesse des combinaisons harmoniques.

Ainsi rêvant à l'inaccessible musique, il maniait si bien le ciseau qu'on le mit à l'Académie de Bruxelles, où il fut l'élève de Van der Stappen. Mais on trouverait malaisément, fut-ce en ses premières œuvres, des traces marquées du style de ce sculpteur, ou, si l'on veut, de sa manière. Je le dis à la gloire du professeur autant qu'à la louange de l'élève. Les œuvres de Van der Stappen ne m'enthousiasment point ; mais l'homme est, dit-on, supérieur par son intelligente bonté, et, par son enseignement, je le crois admirable. Nul dogmatisme : il apprend à aimer les formes expressives et pures, il en révèle la force dans la simplicité hellénique ; c'est un éveilleur de beauté. On ne l'imite point : on l'écoute. Lui-même excelle à comprendre ; si Victor

Démèter.
(1898)

Rousseau lui avait parlé de ses hantises musicales, je gage qu'il l'aurait deviné et l'aurait approuvé par maintes bonnes raisons.

Malgré les apparences et malgré le gros jugement du vulgaire, nul art, hormis la Danse, n'est plus riche en analogies avec la Sculpture que la Musique. La Danse est leur trait d'union, et on ne le discutera guère si l'on veut bien ne pas songer aux tutus de l'Opéra, mais se rappeler l'art souverain d'Isadora Duncan et les merveilles rythmiques de la Saltatrice du Vatican, ou les attitudes suspendues aux courbes d'une cylix d'Euphronios. Dans la Danse, le rythme est la raison du geste ; l'un naît de l'autre, s'exalte ou s'alanguit, s'infléchit ou se redresse en son souffle, et meurt lorsqu'il s'éteint.

Toute émotion humaine s'exprime naturellement par un son modulé, — chant ou cri, — et par un mouvement. La musique pure visite nos âmes et les émeut par sa fiction, elle leur suggère le cri de gloire ou de pitié, le chant religieux ou féroce qu'elles mêmes auraient pu proférer, et elle suscite idéalement en nous le mouvement ou l'attitude dont ce chant ou ce cri s'accompagne. Toute musique contient une danse virtuelle ; et la Danse n'est rien autre chose que la Musique vivante. Mais qu'est-ce que la Sculpture, sinon la Danse elle-même immobilisée en une attitude éternelle ?

On entend bien qu'il ne s'agit pas de faire gesticuler la sculpture. La Danse a fort peu de gestes, — du moins sous les formes élevées qui participent de l'art — et ces gestes, elle les *répète*, identiques à eux-mêmes, comme pour signifier qu'ils sont, à travers le mouvement, *la figuration harmonieuse d'une attitude stable.*

Les parcelles liquides d'un jet d'eau se remplacent sans cesse : mais leur gerbe demeure droite, vivante et svelte, et c'est elle que je vois, — non pas les gouttes qui passent. Si la même courbe d'un corps qui se penche, la même ondulation d'épaules se représentent vingt fois, emportées par le rythme, elles ne m'apparaîtront plus comme fugitives, car mon souvenir superpose les vingt images et les fixe en une seule : celle d'une statue immobilisée qui frémit.

Ainsi dans la sculpture. Tous les éléments d'une figure vivent en elle et sont comme des *mouvements* secrets : mais la figure totale doit affirmer sa force stable, et dans la beauté suprême *son immobilité apparaît comme une attitude éternelle.*

*
* *

Si nous la comprenons comme un ensemble de rythmes arrêtés dans une masse expressive et solide qui en est l'harmonie, l'œuvre sculpturale participe donc un peu de l'esthétique musicale. Ce n'est pas en vain que les Grecs parlent de *mousikè* à propos de leurs statues, et une conception de cette sorte ne peut qu'aider un sculpteur en rendant pour lui plus

vivantes les lignes pures dont il va combiner l'équilibre ; elle renforcera chez lui le culte de la forme, de la forme aimée pour elle même, en sa norme la plus stricte, en la force et la grâce de ses proportions. Et non seulement elle ne détournera pas l'artiste de l'objet propre de son art, qui est l'expression de la beauté dans l'équilibre, mais elle viendra fort à point contrebalancer pour lui l'influence enivrante et dangereuse de la littérature.

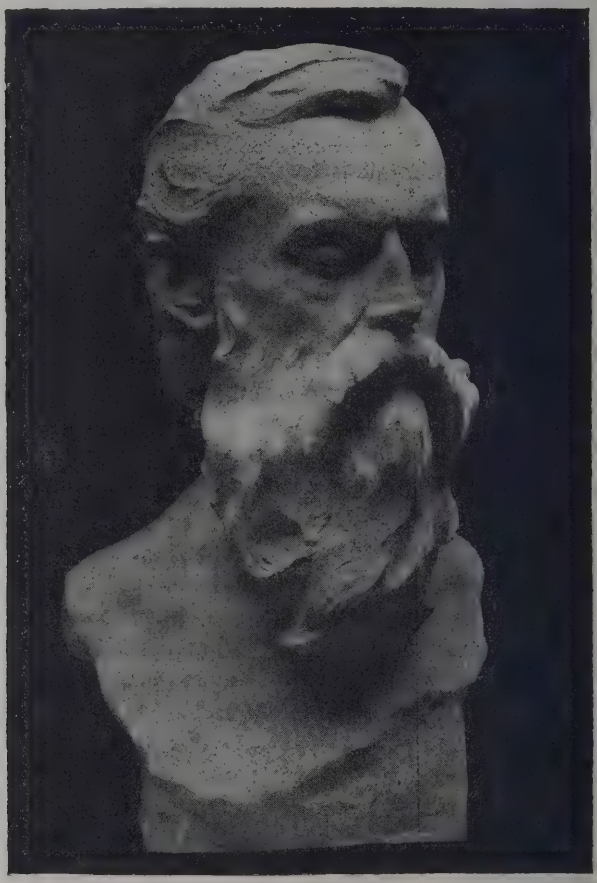
« Tout art contient de la littérature », me disait un jour Félicien Rops, qui fut en effet un graveur assez littéraire. C'est assurément vrai si vous entendez par littérature le fait de ne s'arrêter point à la matière. En ronde-bosse, la simple reproduction de la nature sans un frisson humain, sans un sentiment secret, sans un songe, appartient de droit aux mouleurs sur chair et aux fabricants de figures de cire ; c'est un *art d'artisan*, non pas un art d'artiste, et les brutes d'atelier les plus résolument stupides reconnaissent sans trop de peine qu'il en est ainsi. Mais l'affirmation de Rops reposait sur une confusion, et la littérature, en ce sens, c'était le nom d'emprunt de la sensibilité humaine. En vérité, elle me paraît bien autre chose.

La littérature, dans les arts, c'est le fait de subordonner la beauté à l'expression précise d'un concept, — c'est le fait de forcer la forme à parler une langue qui n'est pas la sienne, au lieu de mettre simplement en valeur ce qu'elle voudrait nous dire. On ajoute à l'œuvre un élément adventice et *étranger aux moyens d'expression qui lui sont naturels*. En poésie, cela se traduit par l'art didactique ou démonstratif. En sculpture, au lieu de chercher dans une figure les signes vivants d'un sentiment ou d'un caractère, on la chargera d'une lourde abstraction qui en fait une allégorie et qui intervient comme un mot pédant ou barbare dans le pur langage de la plastique. Il y a, ne l'oublions pas, des idées *proprement* picturales, sculpturales ou poétiques. Une alliance de mots, une image, un moment ineffable de l'âme sont des « idées » en poésie ; mais un syllogisme qui prétend « démontrer », n'y peut intervenir que comme la négation de l'art. De même en est-il des idées sculpturales : elles tiennent tout entières dans la cohésion d'une masse, dans un mouvement humain, une attitude, un groupement, qui suggèrent.

Toute idée qui ne peut naturellement chanter dans la simple musique des formes est étrangère à la sculpture, et y doit détonner. L'intention littéraire est désastreuse dès qu'elle apparaît avec évidence et qu'elle sollicite pour elle l'attention au détriment de la beauté des lignes ; et l'expression d'un sentiment devient elle-même fâcheuse lorsqu'on l'exagère aux dépens de l'harmonie et du noble équilibre, comme le firent les Grecs de l'école de Rhodes et, récemment, les Italiens de l'école grimaçante ainsi qu'une infinité de Français de l'école convulsionnaire.

Voilà une dissertation bien longue ; mais j'ai tenu à insister sur mon antipathie pour la sculpture « littéraire » afin de mieux montrer quel intransigeant puriste fait ici la critique de l'œuvre de Victor Rousseau.

Amour virginal, son premier début, montrait en effet les traces évidentes d'une préoccupation étrangère. C'est un bas-relief assez bizarrement conçu, qui date de 1893. Une figure d'adolescent exagérément longue repose parmi des fleurs ; sa main droite s'appuie sur ses lèvres pour signifier



Buste d'un aveugle, ami de l'artiste.
(1903)

le silence ; l'autre enlace les pieds délicats d'une figure de femme, apparue comme en songe et dont les bras soulevés esquissent le geste de planer. Un lys s'érige auprès d'eux... Et voilà une composition détestable en dépit de quelques réelles beautés. Le lys, monté on ne sait d'où, exaspère par sa destination trop visiblement allégorique. L'équilibre est un peu instable, de ce corps de femme aux bras levés, au geste artificiel ; la facture est

hésitante, il y a même je ne sais quoi d'étriqué dans le mouvement de la main trop maigre que l'adolescent a posée sur sa bouche. Mais le grand sculpteur du lendemain se révélait déjà par le simple et beau dessin du torse viril, par le mouvement tendre et vrai du bras qui se replie sur l'être

PUBERTÉ.

(1902)

aimé, et par les contours d'un charmant corps de femme. Enfin, malgré le style contraint de l'ensemble, il y a ici l'indication d'un sentiment doux et chaste, idéal et grave, dont on ne peut tout à fait repousser la persuasive éloquence.

J'imagine que cette œuvre coïncida pour Victor Rousseau avec le moment où son jeune enthousiasme découvrit la poésie moderne, et tâtonna d'abord

parmi les images diverses qu'elle lui apportait, Il s'était lié, je crois, avec le peintre Jean Delville, dont la crise de littérature fut plus longue, parce qu'il est lui-même poète. Peut-être y eut-il entre les deux artistes une influence réciproque. Je ne sais. Mais il est certain que Victor Rousseau ne s'en ressentit pas longtemps. Dès l'année suivante (1894), il achevait la *Femme de trente ans* dont j'ai parlé plus haut, puis un bas relief (pour la *Légende d'Orphée*) et un buste (*Heureuse*) que je n'ai pu voir.

La *Femme de trente ans* montre bien les derniers débats qui se livraient en la conscience de l'artiste : la recherche de l'idée y domine encore mais elle n'y est plus littéraire, et on la voit ici âprement combattue par l'étude directe de la nature. Et soudain, ces deux éléments rivaux vont s'unir, et de leur fusion parfaite va naître définitivement le Style : non point seulement la nature idéalisée, mais plutôt l'idéalité cherchée dans la nature, d'image en image jusqu'à la conception d'un type.

Nous sommes en 1896, et le *Liseur* affirme définitivement que le jeune sculpteur est devenu un maître. Désormais sûr de lui-même, Victor Rousseau travaille avec une incroyable ardeur (1).

Je ne puis naturellemont songer à analyser chacune de ses œuvres. Mais je dirai quelques mots de quelques-unes d'entre elles.

---

(1) On en jugera par la liste de ses œuvres à partir du *Liseur* — liste pourtant incomplète, je le crains :

1896. Le Liseur.
— Couple endormi, cantique d'amour, bas-relief, grand. nat.
1897. Buste de Françoise Rousseau.
— Devant la Vie, statuette d'homme.
1898. Masque de Beethoven, dessin.
— Déméter, marbre, demi-grand. nat. (au musée de Bruxelles).
1899. *A Charles Buls*, figure d'homme et ornementation (bas relief).
— Devant les étoiles, adolescent agenouillé (bronze).
— Printemps, figure de jeune fille.
1900. Cariatides : la Révolte et la Résignation.
— Curieuses, petit groupe de deux jeunes filles.
— Idylle.
— Puberté, bas-relief, grand. nat.
1901. Drame humain (1/4 nat.).
— Les Sœurs de l'Illusion, fontaine (acquise par le musée de Bruxelles).
— Figure équestre.
— La Coupe des Voluptés, bronze.
1902. L'Expérience conduisant ses fils, groupe de trois hommes, bronze (au musée de Bruxelles).
— Femme au chapeau, statuette.
— Souvenir, petite figure d'homme.
— Intimité, groupe de deux hommes, 1/3 nature, bronze.
— Femme à l'enfant.
1903. Emus, groupe, plâtre.
— Ingénues, groupe, bronze.
— Homme au chien, bronze.
— Etude pour une figure de l'Eté, plâtre.
— Buste de jeune fille, bronze or et mat.
— Buste de Constantin Meunier (acquis par le musée de Bruxelles).
— Buste d'aveugle.
— Buste de jeune homme.
— Autre buste.

Le buste de Mme Françoise Rousseau, la femme de l'artiste, est l'un des plus nobles portraits qu'il m'ait été donné de voir. La ressemblance avec le modèle est singulière, et pourtant la nature a été interprétée avec beaucoup de décision. On dirait que les traits sont demeurés semblables à eux-mêmes ; en réalité, ils se sont fondus ou accentués par endroits, comme si le sculpteur avait puissamment repétri le modèle lui-même pour mieux assurer la solidité de sa structure et en faire jaillir l'âme cachée. Mais une délicatesse infinie a guidé ensuite la main qui modelait, et l'expression du regard, absent d'ici, s'est comme incorporée au grain du marbre, devenu doucement sensible en ses moindres contours.

La *Démèter* de Rousseau appartient aujourd'hui au musée de Bruxelles. C'est une demi-figure en marbre, de grandes proportions. Symbole vivant du sol nourricier, la Déesse dégage sa stature de la surface des flots, comme autrefois la terre elle-même émergea des vagues de la mer. L'un des bras tombant avec abandon, l'autre un peu replié vers elle, on dirait qu'elle s'arrête de grandir pour contempler le monde.

Le bras droit fléchi n'est pas sans quelque raideur ; on y sent un peu l'ossature, et le geste a je ne sais quoi de court. Mais il faut lutter contre soi-même et appliquer toute sa volonté à la critique pour trouver à faire cette observation de détail à propos d'une d'œuvre pareille. Mieux vaut en vérité dire la beauté puissante et grave de la déesse, la noblesse de son port, et la sensation profonde qu'elle fait naître. La Mère primitive a les mamelles fières comme les aime Michel-Ange ; le front haut et viril, où se dessine la forme des muscles sourcilliers, rappelle avec plus de majesté celui de la *Femme de trente ans*, ou même celui du buste de Mme Françoise Rousseau ; mais il projette en avant sa masse énergique pour approfondir le regard et lui donner le mystère de l'ombre. Cette figure pleine de force, modelée avec une délicate décision, est inoubliable en son expression recueillie, méditative et triste.

Le premier grand succès de Victor Rousseau, et celui qui lui demeurera peut-être à jamais le plus cher, lui échut au moment où il achevait sa Démèter. Le bourgmestre Charles Buls venait de résigner ses fonctions. Les peintres, les sculpteurs et les architectes de Bruxelles voulant témoigner leur gratitude à un maire qui avait montré une grande intelligence des choses de l'art, décidèrent de lui dédier un monument, et c'est à Victor Rousseau qu'ils s'adressèrent pour réaliser ce désir. Le bas-relief conçu à cette occasion est une composition décorative d'un goût très fin, que l'on peut voir à Bruxelles, encastrée dans le mur d'une maison à côté de l'hôtel de-ville. Accostée à un élégant rinceau, se dresse une stèle dont la base donne naissance à des branches fleuries traitées en un style délicatement libre. Elle est surmontée d'une plaquette symbolisant l'architecture, et dont la facture précise, le relief léger mais nerveux font penser a une œuvre de graveur en médailles. Au sommet de la stèle, architecturalement épanouie

en corniche, apparaît un svelte adolescent nu, élevant d'une main une lampe antique comme pour éclairer l'inscription lapidaire : A CHARLES BULS, LES ARTISTES RECONNAISSANTS. L'ensemble de la sculpture, en son goût très moderne, a une élégance florentine qui ajoute la grâce suprême du style à la libre ingéniosité de la décoration.

Victor Rousseau s'est essayé parfois à des œuvres plus véhémentes, telles que ses cariatides, *La Révolte et la Résignation*, ou le bas-relief dramatique qu'il intitule *L'aveugle Destin*. Celui-ci est proche de l'emphase. Quant aux cariatides, la conception en est grande et belle.

A demi courbé, fléchissant sous le poids, un homme au visage douloureux, engourdi de fatigue, porte sur ses épaules la lourde architrave ; mais le Révolté la soulève à son tour d'un mouvement vigoureux et cambré, tandis qu'en un geste fraternel il cherche à soutenir son compagnon passif.

Voilà certes une idée foncièrement sculpturale où la pensée de l'artiste se trouve exprimée avec force par le véritable langage de la ronde bosse : une simple attitude humaine. Quant à la réalisation plastique, elle est digne de l'idée elle-même. — Mais ce n'est pas dans les œuvres de ce genre qu'il faut chercher la personnalité de Rousseau. Elle se dessine mal dans le déploiement musculeux de la vigueur virile. Sa puissance naturelle est tout autre : moins violente et plus persuasive, c'est la puissance de la gravité tranquille, et l'irrésistible charme de la grâce.

En attendant que soit achevé le grand bas-relief aujourd'hui esquissé où les *Joies humaines* chanteront leur poème magnifique, et qui sera sans nul doute le chef-d'œuvre de l'artiste, l'effort le plus considérable de Victor Rousseau est représenté par sa grande fontaine : les *Sœurs de l'Illusion* (1). On en peut voir ci-contre la reproduction ; mais la photographie vulgarise, rapetisse et trahit une sculpture comme celle-ci, où la matière s'anime d'une vie mystérieuse.

Trois figures de femmes y épanouissent leur noble nudité. Près du courant limpide l'une d'elles, adolescente encore à demi enveloppée du long sommeil de l'enfance, vient de relever le front et va ouvrir les yeux ; un bras abandonné mollement exprime le confiant repos de l'innocence ; le bras droit replié, la main appuyée sur le sein, disent le ravissement du songe intérieur qui naît sur le visage en un ineffable sourire.

En contraste, l'aînée au grand corps couché sur la rive, un peu soulevée par le souple effort d'un bras, reflète dans les eaux son noble et triste visage où se lisent le poids du souvenir et la gravité de la résignation. Mais entre ces deux sœurs, la puînée s'est dressée à demi et s'incline, en un geste de secours, en un profond sourire de sollicitude ; attentive au réveil de

(1) Le Musée de Bruxelles en a commandé récemment l'exécution en marbre.

LES SŒURS DE L'ILLUSION. (Fontaine).
(1901)

l'adolescente dont elle va guider le jeune rêve, elle est la compagne douce et forte déjà avertie par la déception.

Le corps de l'aînée rappelle — très vaguement — en sa noble attitude, l'éveil d'Adam dans la *Création de l'homme*. Mais le sentiment et le langage des lignes sont tout autres. Il y a ici plus d'abandon ; tous les muscles détendus expriment le repos qui médite, et non point l'attente de la vie et de l'effort prochain. Le corps de l'adolescente est un miracle de jeune grâce, pudique et ingénue, en l'émerveillement d'un rêve enchanté :

L'harmonie des lignes est riche et multiplie, mais on ne peut dire qu'elle soit dispersée ; les lignes, largement diversifiées, inclinent leurs groupements vers un centre idéal, et s'unissent en ce grand trait, fier et souple, d'une admirable jambe allongée par l'aînée sous le poids léger d'un bras de la plus jeune qui s'épanouit au mirage du réveil.

***

Malgré la puissance tranquille et sans cris d'une réalisation pareille, malgré le sentiment profondément humain et le lyrisme contenu de ces trois figures de femmes, je suis tenté de préférer encore les œuvres de dimensions plus petites où Victor Rousseau s'est donné tout entier à la musique des contours et à l'enchantement de la poésie.

Il est le créateur d'un peuple idéal et charmant qui chante de toutes ses lignes, et dont les figures s'isolent pour mieux songer, ou s'unissent par couples, par groupes harmonieux et vivants.

C'est le royaume de la grâce ; mais d'une grâce qui n'a rien de menu, de mièvre ou d'artificiel. Les corps offrent ingénument des formes que nul effort ne contraint ; les torses et les bras fléchissent ou déroulent naturellement leur souplesse, et la beauté physique de vivre s'unit ici à la beauté morale des êtres qui méditent.

Voici les *Curieuses*, simple groupe de deux fillettes nues ; elles se soulèvent du gazon où elles sont couchées, se penchent, et enlacées, s'appuyant l'une sur l'autre, elles sourient d'une chose entrevue dont elles semblent se parler à mi-voix. Rien de plus. Mais c'est une merveille de composition et de délicat modelé. La pureté des formes s'enveloppe d'une naissante volupté, et c'est tout le poème de la libre insouciance et de la joie juvénile. Il est fâcheux que je n'aie pu obtenir de ce groupe une photographie convenable ; ce petit bronze enchanterait Paris, s'il y était connu.

En revanche voici la *Femme au Chapeau*, statuette (50 centimètres). La *Femme au Chapeau* est longue et mince, mais d'une gracilité sans maigreur qui tient à la finesse aristocratique du squelette. Mollement appuyée, d'un mouvement qui la cambre, son torse se détourne un peu comme pour mieux offrir la grâce de sa nudité ; et une longue et souple ligne, courant de l'épaule aux orteils, exalte de tout son rythme l'exquise

beauté de la hanche qui se tend. L'exécution est de la plus délicate ferveur; la chair y frémit. Point de pensée ici : mais c'est le sourire d'un jeune visage aux promesses à la fois voluptueuses et candides, et c'est le corps idéal de femme dont tout poète a rêvé de sentir le frisson .

Plus complet et presque plus parfait encore, le groupe des *Deux Ingénues*

Intimité.
(1902)

dont la course légère, élastique et nue, s'arrête pour l'enlacement d'un baiser... Et c'est encore la figure du *Printemps*, la fillette qui s'en vient en sa grâce jeune et libre, et, selon le vers délicieux qu'elle-même semble avoir dicté à M. Isi-Collin, porte toute une gerbe,

Dans un pli relevé de sa robe fleurie.

Victor Rousseau est, en sculpture, le poète de la jeune fille ou de la femme enfant. Il excelle à dire ses formes déliées, où la chair déjà souple,

pulpeuse, et prête pour l'initiation, reste élastique et ferme et garde la fraîcheur des corps qui n'ont pas enfanté. Fines, nerveuses, expressives en tout leur modelé, ces vierges ont la douce ardeur qui éveillera sa flamme dans l'amant de demain ; mais elles sont chastes ingénument, chastes par leur pureté nue à qui nul n'enseigna la pudeur.

L'artiste a créé pour elles un type de visage au dessin décidé mais aux courbes douces et ondulantes ; les sourcils finement allongés sur les muscles sourcilliers bien formés, les yeux malicieusement naïfs, la ligne charmante du maxillaire et des joues finement tendue jusqu'au menton volontaire qui l'achève, tous les traits, jusqu'au pli lourd des paupières, s'associent au confiant et jeune sourire qui s'est éveillé sur les lèvres. Seuls, les contours des chevilles et des pieds manquent parfois de sveltesse. Tout le reste est un poème de pureté délicate, de juvénilité et de joie, où la grâce hellénique s'unit à l'élégance française.

La Femme, pour Victor Rousseau, est presque toujours un emblème de vie renaissante et libre, de bonté, de douceur dans une sorte de plénitude paisible. Chez elle, hormis les portraits et les grandes compositions symboliques dont j'ai parlé plus haut, — c'est surtout le charme vivant qui sollicite, et l'âme apparaît moins dans la bouche et les yeux que dans toute la chair, où elle semble affleurer à la peau et naître comme un parfum.

C'est pourquoi la facture, plus en détail, n'est pas la même que celle des corps masculins, où elle aime à simplifier largement le modelé.

L'Homme, dans l'art de Victor Rousseau, n'atteint point son type parfait en l'effort de ses muscles, mais en la beauté expressive de sa méditation. La femme est la créatrice de grâce, elle offre la tendre fierté de ses formes, elle est messagère du bonheur et sollicite le songe. L'homme pense et rêve, ressent profondément les choses, et crée en lui-même la vie.

Cette conception de l'homme apparaît dans les portraits sculptés par Rousseau (1), et surtout dans ses figures nues, où l'Art, au lieu d'aller vers la nature, *part de la nature* pour s'élever au dessus d'elle en l'interprétant avec une complète liberté. La place me manque pour analyser comme je l'aurais voulu ces œuvres où la forme, enfermée en ses fermes contours, exprime avec intensité un sentiment humain, profond, parfois indéfinissable en son charme persuasif.

---

(1) Le buste de Constantin Meunier, récemment achevé et déjà acquis par le musée de Bruxelles, a de la noblesse, du caractère, de l'intensité dans l'expression. Les traits y sont étudiés avec un soin presque minutieux, et ce portrait fut, dit-on, le grand succès du salon du cercle *l'our l'Art*. Mais je trouve plus de largeur et peut-être plus de solidité dans le buste de M. A. Leyniers. C'est la tête d'un aveugle. Elle montre sa puissante structure sous l'ondulation des cheveux et de la barbe flottante, synthétisée avec une décision très sure ; et le regard se porte de lui-même vers le haut du visage, vers le beau front et sa noblesse songeuse, où la matière semble avoir à la fois la sensibilité de la vie et celle de la pensée.

Je parlerai au moins d'un groupe que la photographie amoindrit et amollit un peu : *Intimité ;* c'est un bronze, dont les proportions sont au tiers de la grandeur naturelle. Deux amis s'entretiennent. L'aîné, assis sur un banc de gazon, incline un peu sa tête au sérieux et doux visage, et son bras

Femme au Chapeau (bronze).

(1902)

repose en un geste de protection fraternelle sur l'épaule du plus jeune qui, penché vers lui et les bras appuyés sur les genoux de l'ami, lève son front adolescent en un grave sourire de confiance.

Le groupe séduit dès l'abord par la délicatesse des lignes, et l'harmonie tranquille des attitudes lui confère une beauté noble et fière. Deux formes

parfaites se penchent l'une vers l'autre : et c'est l'ineffable dialogue où le cœur touche le cœur, — où les yeux, sans le secours des lèvres, invitent les deux âmes à fondre en un seul leurs secrets.

Souvenir, *Emus*, d'autres œuvres encore, ont les mêmes caractères de fermeté tranquille, de charme et de repos. La grâce règne toujours en ces jeunes corps adolescents ou virils, mais une grâce sans fadeur, parce qu'elle est sans manière comme elle est sans contrainte ; souple en sa libre aisance, elle garde une secrète force. Point de gestes, nulles contorsions. Les attitudes savamment équilibrées restent toujours stables, strictement logiques en leur immobilité.

Aussi ne fatiguent-elles point. La méditation se repose indéfiniment sur elles, comme elle est née d'elles sans secousse, peu à peu et par une gradation naturelle.

En cet art grave et pensif où le marbre récite de si nobles poèmes, il n'y a nulle prétention au dogmatisme qui affirme et veut convaincre, et encore moins à la solennité. Ces figures n'ont de sévère que la pureté de leurs contours : elles rient de toute leur jeune chair, de toute la fraîcheur de leur modelé.

***

On devine vaguement de quels maîtres peut se réclamer Victor Rousseau. Comme tous les contemporains, il doit à Rodin la découverte actuelle : l'action nerveuse et délicate du ciseau cherchant la sensibilité de la forme, le grain vivant de la matière devenue frémissante. En ce sens, le bas relief *Puberté* est peut être son œuvre la plus significative, la plus parfaite quant au « métier ». Ce n'est pas la plus purement belle, et je préfère le sculpteur lorsqu'il simplifie le langage des chairs.

Mais l'art de Rousseau se rattacherait plutôt à Ingres (qu'on examine le *Liseur*), au Raphaël des stances du Vatican, à Léonard de Vinci surtout, dont le style apparait avec un charme moderne et singulier dans un buste de jeune fille (1). Et c'est plus loin encore qu'il faut chercher ses maîtres les plus directs : car cet art est en vérité très proche des sources helléniques et l'on pressent l'admiration enthousiaste du sculpteur pour les écoles de l'Athènes antique et de l'Ionie. Il ne doit rien aux Doriens ; le style de Lysippe et celui de Scopas ont dû rarement l'émouvoir. Mais si l'harmonieuse noblesse de Phidias a hanté longuement ses rêves, il ne s'est pourtant pas inscrit comme son disciple : à son insu peut-être, c'est à Praxitèle qu'il a demandé des leçons, et les modeleurs de Mirrhina lui ont enseigné l'aisance dans la grâce.

---

(1) Buste de jeune fille en bronze et or mat et destiné d'ailleurs à un ensemble de style renaissance.

Voilà de bien grands noms. Je n'ai pas été les chercher pour écraser un artiste encore jeune dont l'œuvre, déjà considérable, n'est pas achevée ; j'ai voulu simplement, par des points de repère définis, fixer avec plus de précision les caractères de son esthétique.

Au surplus M. Victor Rousseau n'est ni un renaissant ni un grec : c'est un artiste français moderne, préoccupé avant tout par les rythmes des lignes maîtresses, par l'équilibre d'une silhouette. Il n'est ni Léonard, ni Raphaël, ni Praxitèle ; mais il est autre chose, qui nous importe beaucoup : il est lui-même. Il y a un charme personnel dans tout ce que fait aujourd'hui ce sculpteur : le style de ses œuvres lui appartient, comme lui en appartient le sentiment.

Le sentiment, telle est peut être la qualité la plus rare et la plus profonde de Victor Rousseau. Comme les graveurs et les peintres du pays wallon, comme le sculpteur Rulot, moins bien doué que lui quant à la réalisation, mais proche de lui quant à la conception de l'œuvre, et même comme le grand et puissant Constantin Meunier qui doue d'une force ardente et volontaire la glaise qu'il pétrit, — Victor Rousseau ajoute à la matière une plus pénétrante vibration humaine ; on sent qu'il a pensé *en travaillant*. Ce n'est pas l'ivresse violemment physique d'un Flamand comme Lambeaux chez qui la pensée, lorsqu'il y en a une, semble toujours artificiellement ajoutée à l'idée sculpturale, et très superflue. Chez Meunier comme chez Rousseau, la forme et le sentiment expressif sont nés simultanément ; ils se pénètrent à ce point qu'on ne peut imaginer l'une sans l'autre : le modelé du dos et du ventre, le mouvement de la jambe et du bras, y répètent les mots que dit plus clairement le visage.

Nulle autre comparaison n'est assurément possible entre ces deux artistes, qui sont pour tout le reste dans le plus parfait contraste : ils se joignent pourtant sur ce point, Wallons tous les deux ; et si tous deux, malgré leur antinomie fondamentale, ont conçu des formes où s'anime cette force mystérieuse, c'est peut être qu'en tous deux la race avait parlé.

Chez Victor Rousseau cette influence natale s'épanouit en un ineffable charme. Elle baigne d'un rêve transparent la pureté de ses élégantes structures, elle fleurit en une poésie de joie, de clarté et de méditation tranquille, et l'on songe à son œuvre comme à une assemblée idéale immobilisée par une fée, où de sveltes figures, jeunes et attentives, s'arrêteraient de chanter pour regarder passer la vie.

Albert Mockel

A Madame Henry Vernot.

« QUAND LE CLOCHER SONNAIT DOUZE »*

Place de la Concorde, minuit.

Baisers blancs, baisers verts de la lune engourdie,
Baisers d'eau, baisers d'air,
Perles vous délayant au ciel d'azur liquide,
Perles fluides,
Larmes vous égouttant lentement au travers,
Du languissant azur par vous décoloré !

Eveillez, tristes feux, leurs regards effarés
Aux lents alignements de prunelles vitreuses
Des monuments perclus, sans voix, ombre ni vie ;

Faites grâce, fluides perles,
Aux colonnades solennelles,
Fantômales, cataleptiques,
Dans leur majesté roidies ;

Grâce aux sourds blocs somnambules
Dont la grève immense et morne se pétrifie,
Perspectives hallucinées

Qui se déplacent et reculent ;
O magiques baisers lunaires,
Molles floroles funéraires,
Fleurs d'eau du gouffre glauque égoutté sur la terre,

Souriez au fond de votre océan qui dort,
Lugubrement fantastique,
A la ville géométrique
Justement immergée en le sommeil des morts,
Qu'illumine de loin un blême astre aquatique.

FAGUS.

* *Paysages parisiens* : fragment du poème LUCIFER.

Dietrich-Christian Grabbe

Dietrich Christian Grabbe, dont nous publions plus loin le *Napoléon ou les Cent Jours*, drame en cinq actes, encore inédit en langue française, était fils unique du geôlier de la prison de Detmold. Il naquit le 11 décembre 1801. Ses parents, à force de privations, réussirent à le sortir de leur milieu. Ils lui firent suivre d'abord le lycée de Detmold, où déjà ses bizarreries morales et intellectuelles étonnaient ses professeurs.

Timide jusqu'à la terreur morbide de tout contact étranger, la vanité de Grabbe lui donnait cependant un besoin de se produire frisant la folie des grandeurs.

A dix-neuf ans, il se rendit à Leipzig pour faire son droit, emportant la première esquisse de sa tragédie le *Duc de Gothland*, qu'il ne termina que deux ans plus tard à Berlin. Le sujet n'en a rien d'historique. C'est le cauchemar cyniquement monstrueux d'un cerveau malade. Grabbe y tombe souvent dans le grotesque, mais s'élève parfois à une puissance d'ivresse destructive et une splendeur de langue et d'images unique dans la littérature allemande. Le *Duc de Gothland* fut suivi d'un essai sur la *Shakespeare-romanie*, de quelques comédies médiocres, et enfin, de *Marius Sulla*, fragment de tragédie, peut-être son chef d'œuvre.

Bientôt à bout de ressources, car dès son départ de la maison paternelle il s'était abandonné à la vie de taverne et au triste vice qui fit de ses dernières années un martyre, il chercha vainement un engagement d'acteur en différentes grandes villes. Enfin, découragé par ces recherches infructueuses et voyant l'impossibilité de vivre de sa plume, — car, malgré le succès du manuscrit du *Duc de Gothland* dans les cercles littéraires de la jeune Allemagne, il n'avait pas trouvé d'éditeur, — il se décida, ses quatre années de droit terminées, à rentrer à Detmold pour y passer son dernier examen.

Grâce à la protection du « conseiller d'archives », Klostermeyer, et après avoir rempli diverses situations inférieures, il fut nommé « auditeur militaire ».

En 1827, un de ses amis de Leipzig, devenu libraire, publia ses premières œuvres.

Sa réputation était faite. Délivré des soucis matériels, il se remit à travailler, et publia dès 1828 sa tragédie *Don Juan et Faust*, interprétation géniale du mot de Goethe : « Deux âmes, hélas ! habitent ma poitrine », la seule de ses pièces qui ait été jamais représentée.

Les deux premières et seules tragédies terminées de son cycle dramatique : *Les Hohenstaufen* (*Frédéric Barberousse* et *l'Empereur Henri VI*), tentative audacieuse, mais réussie en quelques parties, de faire pour l'histoire d'Allemagne ce que Shakespeare avait fait pour l'histoire d'Angleterre, —

réussie surtout dans le caractère de l'Empereur Henri VI, — datent de la même époque. En dehors des scènes où le caractère du tyran est peint avec des mots d'une brièveté incisive, ces tragédies contiennent encore de nombreuses et grandioses beautés, et dans nulle autre œuvre Grabbe ne s'est montré poète dramatique à ce degré.

Enfin, en janvier 1830, il commença son *Napoléon*, sur n'importe quels morceaux de papier, dans la première taverne venue.

La plupart de ses biographes, tout en reconnaissant que c'est l'œuvre la plus inspirée et la plus vivante de l'époque sur le grand empereur, y voient néanmoins le signe certain de la décadence de Grabbe. Il est d'un intérêt très réel cependant de montrer au public français comment Napoléon, « cet abrégé de l'univers », son temps et son entourage, se sont réflétés dans le cerveau enfantin et génial à la fois de l'alcoolique, du « démoniaque » fils d'un pauvre geôlier allemand.

Jeune garçon, il restait des journées enfermé dans une chambre vide, à jouer avec des fèves, dont il jonchait le plancher. Un de ses camarades, intrigué par ce goût obstiné de solitude, parvint à le surprendre. Grabbe, agenouillé au milïeu de ses fèves qu'il faisait manœuvrer, s'écria avec une si ardente émotion : « Pour tout au monde, ne dérange pas Napoléon ! » que le pauvre camarade s'enfuit.

La lecture des scènes de Waterloo fait penser involontairement parfois au petit garçon rangeant ses fèves en ordre de bataille, mais on se sent gagné aussi par l'émotion qui fit reculer son camarade.

Après *Napoléon*, seules deux histoires dialoguées restent à mentionner : *Hannibal* et la *Bataille de Hermann*.

Le triste vice de Grabbe prenait de plus en plus le dessus. Ayant épousé la fille de son ancien protecteur, — mariage considéré par lui dès son accomplissement comme un événement désastreux, quoique souhaité auparavant comme un rêve de bonheur irréalisable, — il éprouvait toutes les amertumes de la vie commune avec une femme qui se vengeait sur lui d'avoir fait à un âge tardif une mésalliance.

Pour échapper à cette existence, et excité par son *Napoléon*, il voulut entrer dans l'armée. A la place de son brevet d'officier, il reçut sa révocation d'auditeur militaire.

Peu après, il quitta Detmold pour aller à Düsseldorf, auprès d'Immermann, auteur et directeur de théâtre. Ce dernier, dans ses mémoires, a laissé un triste portrait du malheureux poète, tombant toujours de plus en plus bas, jusqu'au jour où se sentant irrémédiablement perdu, il rentra à Detmold. Quelques mois plus tard, à peine âge de 35 ans, il y mourut, redevenu le *petit Dieterle*, dans les bras de sa mère.

J. N.

Napoléon ou les Cents Jours

Drame en 5 actes

ACTE I

Scène I

Paris. Sous les arcades du Palais-Royal.
La foule circule : populace, bourgeois, officiers, soldats, saltimbanques, petits savoyards, etc. Au premier plan, Vitry et Chassecœur, gardes impériaux licenciés.

Vitry

Hourrah ! Chassecœur, nous n'en sommes pas encore à la fin du monde ! Entends-tu là-haut au second étage l'affreux vacarme ?

Chassecœur

Ah ! je n'entends rien. Quel vacarme ?

Vitry

Le fracas des canons t'est resté dans les oreilles. Tu n'entends donc pas ? L'argent roule, ils se disputent, ils jouent.

Chassecœur

Oh ! mon mousqueton, si de ta crosse je pouvais faire sauter les banques comme je faisais sauter les cervelles !

Vitry

Oui, oui, le monde était l'enjeu du Père-la-Violette, et nous étions ses croupiers.

Chassecœur

Sang et mort ! que ne le sommes-nous plus !

Vitry

Oh ! patience, patience ! Dans notre belle France, chaque printemps les violettes, la joie et l'amour refleurissent à nouveau. Père-la-Violette reviendra, lui aussi.

Montreur d'un Musée de tableaux

Ici, messieurs, vous verrez Louis XVIII le Désiré, roi de France et de Navarre.

MONTREUR D'UNE MÉNAGERIE (*en face du Musée de tableaux*)

Ici, messieurs, vous verrez un des derniers spécimens de la race presque éteinte des drontes, à la démarche vacillante, au bec pareil à deux cuillers, originaire de l'Ile de France et de Bourbon, près de Madagascar. Le voir et le disséquer est désiré depuis longtemps par les naturalistes.

LE MONTREUR DU MUSÉE DE TABLEAUX

Voici Monsieur le duc d'Angoulême son fils, la duchesse d'Angoulême, le duc de Berry et toute la maison de Bourbon.

LE MONTREUR DE LA MÉNAGERIE

Voici le long orang-outang domestiqué et docile quoique toujours un peu hargneux ; le babouin, de même tempérament ; la guenon, un peu plus sauvage que les deux précédents ; le singe ordinaire, *Simia silvanus* d'après Linné, enfin toute la race des singes au complet, telle qu'elle n'est même pas représentée au Jardin des Plantes ni aux Tuileries.

UN AGENT DE POLICE

Homme, tu insultes le roi et les princes !

LE MONTREUR DE LA MÉNAGERIE

Comment, monsieur ? En montrant mes singes ? Voici mon privilège.

DES CRIS DANS LA FOULE

Au secours ! Au secours ! Le malheureux !

CHASSECŒUR

Qu'est-ce qu'il y a ?

VITRY

Du second étage un homme vient de se précipiter sur le pavé et son sang a éclaboussé les vêtements des passants. Sans doute un joueur qui a tout perdu.

CHASSECŒUR

Ou un joueur que les autres ont jeté par la fenêtre parce qu'il a triché ou trop gagné.

VITRY

Comme tu conjectures ! Ces gens tremblent et n'osent le toucher. J'y vais !

CHASSECŒUR

Bah ! laisse-le où il est !

VITRY

Ami, il a peut-être une femme et des enfants, et qui meurent de faim sans lui.

CHASSECŒUR

Tant mieux. Moi aussi j'ai faim. Je voudrais que le monde entier crevât de faim pour me tenir compagnie. Vitry, nous ! lorsque nous saccagions et pillions l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, la Russie, et Dieu sait quels autres pays encore ; que nous y caressions ou violions des milliers et des milliers de femmes ; que nous jetions l'argent en tas dans les rues pour servir de jouet aux enfants, car à chaque instant nous en pouvions avoir d'autre, aurions-nous jamais cru qu'un jour, à nous deux, nous ne posséderions pas quatre sous, que nous serions congédiés, privés de notre solde, par ces êtres dégénérés, étiques et visqueux, ces...

VITRY

Comment s'appellent-ils ? Je ne sais pas leur nom au juste. Mais écoute le petit savoyard.

UN PETIT SAVOYARD (*avec sa marmotte et sa cornemuse*)

J'ai quitté la montagne
Où jadis je naquis,
Pour courir la campagne
Et venir à Paris.
Ah ! voyez donc la marmotte,
La marmotte en vie !

MONTREUR D'UNE BOITE D'OPTIQUE

Mesdames et messieurs, par ici s'il vous plaît. Vous verrez quelque chose de bien mieux qu'une misérable marmotte, le monde tout entier tel qu'il s'agite et vit.

LE PETIT SAVOYARD

Pourquoi insultes-tu ma petite bête? Elle vaut certainement autant que ta boîte. (*A sa marmotte*) Pauvre petite, tu as l'air tout attristée. Le rustre t'a offensée ! Oh ! ma mignonne, redeviens gaie ! Personne n'écoute ses injures. Je te donnerai deux grosses racines fraîches à dîner, mais redeviens gaie !

LE MONTREUR DE LA BOITE D'OPTIQUE

Ah ! du public ! Soyez les bienvenus ! Permettez que j'essuie d'abord les verres ! Bien, avancez s'il vous plaît. Là, vous voyez la grande bataille de la Moskowa, — ici Bonaparte.

CHASSECŒUR

Il s'appelle Napoléon !

LE MONTREUR DE LA BOITE D'OPTIQUE

Bonaparte sur son cheval blanc.

CHASSECŒUR

Tu mens ! L'Empereur était à pied et commandait de loin. J'étais posté à une douzaine de pas de Lui.

LE MONTREUR DE LA BOITE D'OPTIQUE

Et là, messieurs et mesdames, le grand, le noble feld-maréchal Kutusow.

CHASSECŒUR

Le vieux bonnet de nuit qui a su capturer le lion, mais non pas le retenir. S'il avait fait quatre mille pas de plus par jour avec ses hommes, nul Français ne serait revenu de Russie.

LE MONTREUR DE LA BOITE D'OPTIQUE

Et ici le passage de la Bérésina.

VITRY

Ah ! c'est là que moi aussi j'ai posé des pontons.

CHASSECŒUR

La Bérésina ! Glace et terreur de mort ! J'y étais aussi. Voyons ! (*Il s'approche de la boite d'optique*) Dieu, comme c'est mesquin ! Vitry, regarde !

VITRY

Je regarde. Bêtise ! Je n'avais rien dans l'estomac et j'étais dans l'eau jusqu'aux épaules. Au dessus de ma tête la grêle des canons ennemis. Tu m'as donné de l'eau-de-vie.

CHASSECŒUR

C'était mon avant-dernière gorgée.

VITRY

Regarde comme c'est stupide. On ne distingue pas même les sapeurs, les gardes et les fantassins les uns des autres ! Et qu'il y a peu de morts et de blessés !

CHASSECŒUR (*au montreur de la boîte d'optique*)

Homme, sais-tu peindre le froid, la faim, la soif et les hurlements de rage ?

LE MONTREUR DE LA BOITE D'OPTIQUE

Non, monsieur.

CHASSECŒUR

Alors ton métier de peintre n'est que du barbouillage.

LE MONTREUR DE LA BOITE D'OPTIQUE

Ah! et voici nos braves Français, mais battus cette fois, s'enfuyant à travers la Bérésina.

VITRY

Monsieur et ami, les coups que nous avons reçus ce jour-là, je les prendrais tous sur mon dos et sans qu'il en bleuisse.

CHASSECŒUR

Bien dit, Vitry ! Nous, huit mille hommes à peine, cernés comme du gibier, nous nous sommes frayé un passage à travers soixante mille lâches.

VITRY

Et voilà ce qu'ils appelaient une victoire !

CHASSECŒUR

Ces pauvres diables de Russes ne savent probablement pas ce que c'est qu'une vraie victoire.

LE MONTREUR DE LA BOITE D'OPTIQUE

Et voici enfin, messieurs et mesdames, la grande bataille de Leipzig ! Regardez les tours grises couvertes de mousse de la vieille ville ! La vieille garde à pied, en tête le tambour-major brandissant crânement sa grande canne dans l'air au mépris de la mort. Ici la vieille garde à cheval s'arrêtant net dans le jaune champ de blé, telle qu'une flèche prête à être lancée, là-bas les braves troupes de ligne au combat déjà, là les chasseurs prussiens avec leurs petits cors de chasse...

VITRY ET CHASSECŒUR

Maudits Prussiens !

LE MONTREUR DE LA BOITE D'OPTIQUE

Et au fond, dans la pluie, sous le gibet qu'il mérite, le vampire, le misérable petit gentilhomme corse, le Bonaparte traître, maintenant en fuite devant la juste colère de son souverain légitime, Louis XVIII...

VITRY

Qui a dit cela?

CHASSECŒUR

Coquin ! il valait plus que lui et tous les Louis ensemble ; au moins il payait la solde entière.

VITRY

Je ne permettrai pas qu'on insulte l'Empereur. En deux, la boîte d'optique !

LE MONTREUR DE LA BOITE D'OPTIQUE

Au secours ! au secours ! Une conspiration ! Gendarmes ! on parle ici d'empereurs !

VITRY

Oui, — et les rois tremblent !

QUELQUES HOMMES DU PEUPLE (*accourant*)

L'Empereur ! L'Empereur ! Est-il revenu ?

LE MONTREUR DE LA BOITE D'OPTIQUE

Qu'en sais-je ? Ils ont cassé ma boîte. Elle coûte cinquante francs.

VITRY

Demande à l'Angoulême qu'elle te la paye. Va-t-en !

LA FOULE

Le misérable ! Mettez-le en pièces !

UN GENDARME

Homme à la boîte d'optique, va-t'-en, tu provoques une émeute !

LE MONTREUR DE LA BOITE D'OPTIQUE

Je glorifie le roi.

LE GENDARME

Pour cela tu n'as pas besoin d'en insulter un autre. — En avant, marche !

LA FOULE

Superbe ! Vive la gendarmerie !

UN VIEIL OFFICIER EN BOURGEOIS

Chassecœur !

CHASSECŒUR

Cette voix, — je la connais du temps des Pyramides, lorsque nous arborions le *tricolore* bien haut au-dessus des minarets du Caire et que le Nil roulait à nos pieds. Mon capitaine, depuis l'Egypte, je ne vous ai pas revu.

LE VIEIL OFFICIER

Depuis je me suis battu à Saint-Domingue, en Allemagne, puis à Cattaro, ensuite dans la Poméranie Suédoise, et enfin près de Riga et à Montereau.

CHASSECŒUR

Et moi, presque tout le temps en Autriche, en Italie et en Espagne. En dernier lieu en Russie. Et à Montereau j'étais, moi aussi, et peut-être tout près de vous.

LE VIEIL OFFICIER

Chassecœur, tous deux nous n'avons pas eu de chance. Moi, je suis resté capitaine, et toi, à ce qu'il paraît, sergent. De plus nous voilà maintenant licenciés.

CHASSECŒUR

Oui, vous et moi nous aurions pu figurer aussi bien parmi les Maréchaux que les infâmes traîtres Augereau et Marmont, — peut-être même devenir des Empereurs comme Napoléon.

VITRY

Bah! Les uns sont soulevés, les autres submergés par les vagues du destin. Gardons le cœur joyeux, c'est la vessie gonflée qui nous soutient si nous le voulons jusqu'à ce que nous crevions d'une façon ou d'une autre. (*à une fille qui passe*) Un baiser, la belle enfant!

LE VIEIL OFFICIER

Qu'est-ce que tu serres si précieusement contre ta poitrine? Est-ce quelque chose à manger? Donne.

CHASSECŒUR

Mon capitaine, je ne le mange pas et pourtant cela me rassasie parfois, et vous rassasierait peut-être, vous aussi.

VITRY

Maintenant il commence avec ces damnées tirades! et elles me touchent pourtant.

CHASSECŒUR

C'est une aigle de la grande armée que j'ai saisie quand elle allait disparaître sous un monceau de cadavres près du pont sur l'Elster, à Leipzig. Et que Satan m'emporte, si le soleil ne revient pas vers lequel elle prendra à nouveau son essor!

LE VIEIL OFFICIER

Je le crois, moi aussi, quoiqu'il fasse nuit pour l'instant et que les fous s'imaginent que la lumière s'est éteinte pour toujours. Mais pas plus que le soleil là-haut, une grandeur comme la sienne ne peut périr. Il reviendra.

VITRY

Vous croyez? Voici mes derniers sous que je jette en l'air. Vive — mais, chut!

CHASSECŒUR

Tu aurais pu garder tes quelques sous. A quoi nous sert le retour de l'Empereur si nous crevons de faim en attendant?

LE VIEIL OFFICIER

Quel est cet homme, camarade ?

CHASSECŒUR

De la jeune garde à pied, troisième régiment, seconde compagnie. — Il s'appelle Philippe Vitry et pense comme moi.

LE VIEIL OFFICIER

Il paraît très gai malgré sa misère.

VITRY

Je le suis, Monsieur. Maintenant tout va mal, mais si l'occasion en revient, j'ai deux mains pour me battre, sinon il me reste deux pieds pour danser.

Si le malheur vient
Chasse-le par des cris de joie,
Tue le Roi à l'aurore,
Et pense à l'Empereur le soir !

Chassecœur, ta main !

CHASSECŒUR

Ah ! cesse tes continuelles insanités ! Il gambade et rit tandis que dans ma main mes doigts se crispent de rage comme dix vers qu'on écrase, et que mes dents grincent. Ah ! cette Angoulême, elle n'a qu'à s'entourer de ses frocs... Si jamais elle s'approche de moi !..

LE VIEIL OFFICIER

Camarade, espère...

CHASSECŒUR

Dis plutôt : étrangle ! Rien que de la canaille partout où l'on regarde !

LE VIEIL OFFICIER

Comment ! même les six mille officiers licenciés de la grande armée qui, comme nous, se trouvent dans la foule ?

CHASSECŒUR

Non. Je les connais et les estime. Mais qu'il faille qu'eux aussi se laissent traiter ainsi ! En voilà un, mais un qui ne décolère pas. Il n'est pas résigné et silencieux comme vous !

LE VIEIL OFFICIER

Ami, j'ai une famille.

CHASSECŒUR

C'est vrai ! Lui, il n'en a pas. — A son manteau usé et effilé qu'il secoue si furieusement, à ses vieilles bottes militaires dont il frappe le sol comme

s'il foulait du pied des cadavres, à ses yeux injectés de sang, on le reconnaît au milieu de cette lie de canaille aristocrate et de cette basse canaille populacière dont l'une vaut l'autre. Mort et enfer ! Il est fait d'une autre étoffe que les nouvelles troupes royalés devant lesquelles les vainqueurs de Marengo, à l'heure qu'il est, sont forcés de présenter les armes. Celui-là n'a pas suivi les Bourbons en fuite, — il a été forgé dans les feux d'Austerlitz ou de Borodino !

VITRY

Frère, quel beau jour lorsque nos lanciers s'élançaient à travers les portes de Moscou, en route vers l'Asie !

CHASSECŒUR

Oui, en ces temps-là on pouvait encore rêver de s'ébattre dans les trésors et les harems de la Perse, de la Chine et des Indes orientales. Mais maintenant tout paraît si mesquin dans le monde qu'on dirait l'avoir déjà vu six fois et avoir été attaché six fois à la même roue !

(*Entrent les émigrés : le Marquis d'Hauterive, M. de Villeneuve*).

LE MARQUIS D'HAUTERIVE

Ce n'est plus l'ancien Palais-Royal, mon cher. Tout est changé...

VITRY

Et par conséquent bien pis ?

LE MARQUIS (*après quelque hésitation, d'un air méprisant*)

Oui, mon ami, bien pis. (*A M. de Villeneuve*) Comme le peuple est devenu insolent !

M. DE VILLENEUVE

Par mon épée, nous le ferons bien redevenir ce qu'il a été.

LE MARQUIS

Ce sera difficile. Car, Monsieur de Villeneuve, ne dirait-on pas que la terre est sortie de ses gonds depuis 89 ? Non seulement les bourgeoises sont dames d'atour, mais il paraît même qu'elles osent s'asseoir en présence du Roi.

M. DE VILLENEUVE

Infâme ! Horrible ! Par Dieu, si Louis XVIII n'était pas mon Roi par la grâce de Dieu, je serais capable de lui demander raison l'épée à la main de sa coupable bonté. Mais ce n'est, cela ne peut être qu'une calomnie inventée par les anti-royalistes pour rabaisser le Roi.

LE MARQUIS

Et, Monsieur de Villeneuve, que dites-vous des ducs, des princes de la

nouvelle fournée et de leurs femmes, et surtout de cette Madame Ney, la soi disant princesse de la Moskowa ?

M. de Villeneuve

Je ne la juge pas digne d'une parole.

Le Marquis

Quel manque de goût dans sa toilette, quelles manières bêtement insolentes, quelle stupide conversation, quelle arrogance ! Cette femme ignore-t-elle donc que nous savons tous qu'elle est la fille d'un boulanger ?

M. de Villeneuve

Monsieur le Marquis, tout cela vient de ce que feue Marie-Antoinette a été trop bienveillante pour la canaille et de ce qu'elle a entraîné le roi à suivre son exemple. Jamais quelque chose de bon n'est sorti de l'Autriche pour la France.

Le Marquis

Hélas ! le bon vieux temps, — les gracieux boudoirs d'autrefois envahis maintenant par ces brutes !

M. de Villeneuve

Il faut que tout cela change, et, par mon écusson, Monsieur le Marquis, cela changera. Des brigands nous ont ravi nos privilèges et nos biens. Les tribunaux nous les doivent restituer, puisque nous n'y avons jamais renoncé. Rappelez-vous, Monsieur, ma jolie demeure, la Merveille, près de Tours, aux bords de la Loire, ses rideaux d'ifs au milieu desquels nous nous sommes si souvent promenés avec les dames du voisinage jusqu'à l'heure charmante du crépuscule, dans le bel automne de l'année 1783, son beau parc, où tout enfant encore je cueillais chaque année la première fleur du printemps pour Adélaïde de Claye, ma chère fiancée, morte mais jamais oubliée. Eh bien, — la Merveille appartient maintenant à un crasseux fabricant ! Les ifs sont arrachés, des machines à vapeur mugissent dans les serres, et des pommes de terres remplacent mes précieuses tulipes de Haarlem !

Le Marquis

Eh ! eh ! Blacas et la Duchesse d'Angoulême nous aideront bien, et...
(*Le Marquis et M. de Villeneuve continuent leur chemin*)

Vitry (*les désignant du geste*)

Deux émigrés ! Quels pans d'habits ! Quels abat-joues ! Quelles démarches et pensées mérovingiennes ! Quels tristes revenants du bon vieux temps !

Le vieil Officier

Ils ne savent rien de la Révolution et de ses années de sang, Philippe

Vitry ! C'est non avenu. Ils sont là ! — Tel parfois un torrent se perd, tandis que la petite herbe qui subsiste se croit plus forte que les flots qui se sont déversés sur elle en séparant violemment les deux rives. Ils ne sont sortis en rien d'eux-mêmes et de leur sotte folie de grandeur. Et Louis XVIII lui-même, ne date-t-il pas son règne de vingt-cinq ans en arrière ?

CHASSECŒUR

C'est à mourir de rire !

LE VIEIL OFFICIER

Oh ! être devenu si vieux ! N'avoir pu mourir sur un champ de bataille avant que ces Bourbons soient rentrés dans Paris ! (*A une loueuse de chaises*) Madame, me permettrez-vous de m'asseoir ? Mes pieds sont bien fatigués, mais je ne puis payer ma chaise.

LA LOUEUSE DE CHAISES

Je vois que vous êtes un officier de la Grande Armée. Mes chaises sont à votre disposition.

UN CRIEUR DE JOURNAUX

Des nouvelles ! Des nouvelles importantes du Palais-Bourbon ! de la Chambre des députés ! Voici les gazettes !

BEAUCOUP DE VOIX

Donnez ! — A moi ! — Lisez-les tout haut !

UNE VIEILLE MARCHANDE DE MODES

Non, par ici, par ici ! Vos nouvelles à cette table !

LE CRIEUR DE JOURNAUX

A cette vieille planche pourrie ?

LA MARCHANDE

Respecte-la, jeune homme ! Elle est historique. Là est tombée la première petite étincelle qui a incendié le monde. J'étais assise à cette table le 12 juillet 1789, dans l'après-midi, vers les trois heures et demie. C'était une belle journée de soleil, et moi-même, jeune et joyeuse, je vendais des dentelles à une heureuse petite fiancée de Saint-Marceau, Nous en discutions gaiement le prix et ne pensions guère à autre chose qu'aux noces. Tout à coup arrive un jeune homme aux longs cheveux au vent, aux regards ardents, à la voix perçant les cœurs : — Camille Desmoulins ! Des larmes jaillissaient de ses yeux, et, sortant brusquement deux pistolets de sa poche, il s'écria : « Necker est congédié ; une nouvelle nuit de Saint-Barthélemy va commencer. Aux armes, citoyens, et choisissons des cocardes afin de nous reconnaître les uns les autres ! » — Et, depuis, lui et le puissant Danton, le sublime Hérault de Séchelles, l'horrible Robespierre, ils ont tous péri sous

le couteau de la guillotine ; — depuis, l'Empereur a jeté son éclat sur la terre entière, si bien que pour ne pas en être aveuglé on était forcé de protéger ses yeux de la main, et il a disparu comme un feu follet ; — depuis, trois de mes fils sont restés sur le champ de bataille... La Révolution m'a coûté bien, bien du sang et d'innombrables sanglots, mais elle ne m'en est que plus chère. Et c'est pour cela que tu liras tes grandes nouvelles à cette table ! C'est bien mon dernier, mon unique intérêt !

LA FOULE

Oui, ma vieille, il les lira à cette table !

VITRY

Il va le faire ! L'instant du 12 juillet 1789 que tu as vécu à cette table est plus précieux que bien des siècles à venir qui le gâteront peut-être.

LE CRIEUR DE JOURNAUX

Inutile, messieurs, que je vous lise les nouvelles ; voici quelqu'un qui vous les dira bien mieux.

L'AVOCAT DUCHESNE (*se frayant un passage à travers la foule se précipite vers la table de la marchande.*)

Écoutez, écoutez, et gare à vous, que les nouvelles ne vous crèvent pas le tympan ! Tout, tout est menacé, les mains les plus impudemment maladroites osent toucher audacieusement la roue du Destin. A la Chambre des députés, le ministère réclame des mesures contre les acquéreurs des biens nationaux...

LA FOULE

Ha !

CHASSECŒUR (*rit*)

Alors, ils sont aussi malades que nous !

DUCHESNE

On rétablit les couvents, le bannissement des héros de la Révolution se prépare, le servage suivra...

(*Le Marquis et M. de Villeneuve se sont rapprochés*)

LE MARQUIS

Eh, eh, monsieur, tout cela ne me semble pas si mal.

M. DE VILLENEUVE

Ce me semble, à moi aussi.

LA FOULE

Comment : « Pas si mal ? » « Ce me semble, à moi aussi ? » A bas, les vieux aristocrates ! ces imbéciles et orgueilleux lâches !

M. de Villeneuve

Imbéciles, c'est possible ; orgueilleux, nous le sommes assurément ; — mais des lâches ! La noblesse française n'en a jamais conçu. Essayez ! L'épée au clair, marquis, et mourons en hommes !

Le Marquis

Avec plaisir ! Pour Dieu, pour mon roi, et pour mon bon droit !

M. de Villeneuve

Et pour les dames de notre jeunesse !

Vitry

Des vieilles boites à l'heure qu'il est !

M. de Villeneuve

Vilain, tu as prononcé ton arrêt de mort ! (*Il veut traverser Vitry de son épée*)

Vitry

Je ne le crois guère, mais je veux au contraire vous sauver la vie, à vous et à votre ami ! (*Il désarme M. de Villeneuve et le Marquis*)

Chassecœur

Vitry, ne fais pas le fou ! Laisse-moi donner à ces chiens de « Marquis » et de « Monsieur de » un bon coup de pied ; personne ne s'en apercevra dans la foule, et ils en crèveront.

Vitry

Non, il se peut que ce soient des imbéciles, mais ils ont du cœur et c'est ce que j'estime partout ! Vive le courage ! même celui des émigrés français !

La foule

Vive le courage !

M. de Villeneuve (*au Marquis pendant qu'on les éloigne*)

Qui le croirait, marquis, que la populace ait gardé encore un tel sentiment d'honneur !

Le Marquis

Ah ! c'est plutôt l'élan du moment qu'un sentiment véritable.

Duchesne

Tous ces gens et jusqu'au chancelier du roi, Dambray, l'avocat impotent, nous connaissent-ils, nous, les révolutionnaires ? Ils traitent la grande nation en petit enfant dans ses langes ! Ce n'est pas à nous, mais à la bonne grâce de l'Angleterre...

LA FOULE

A bas les beefsteaks !

DUCHESNE

... A la bonne grâce de l'Angleterre que le roi s'imagine devoir sa couronne. Et si le roi nous laisse nos droits, ce n'est pas par esprit de justice, c'est pour mettre volontairement à sa toute-puissance, reçue de Dieu et transmise par le sang...

CHASSECŒUR

Le sang des batailles ennoblit et non celui des femmes !

DUCHESNE

... C'est mettre à sa toute-puissance des bornes ! Des bornes ! Louis XVI s'est broyé en éclaboussures sanglantes avec tous ses courtisans contre les bornes que son peuple lui a imposées. Quoi ? Chaque matin, de nouvelles ordonnances dans le *Moniteur* peuvent nous ravir en trois lignes ce que nous avons conquis en vingt-cinq ans ? Le peuple ne compte-t-il pour rien ? Est-il la propriété de quelques familles ?

VITRY

Voici des gendarmes !

DUCHESNE

Qu'ils viennent, ami ! Il faut que je parle, que je proclame la vérité. Bien heureux les aveugles qui croient voir, mais malheureux ceux qui sachant que les aveugles ne voient pas, les laissent agir comme s'ils voyaient. Le roi est bon, mais les mouches immondes du temps des Pompadour lui troublent la vue. Abritées derrière des baïonnettes russes et prussiennes, ces mouches croient abattre le peuple par des édits et s'élever elles-mêmes ; — mais, patience !

CHASSECŒUR

Pas trop longtemps, monsieur !

DUCHESNE

Le soir du dernier jour n'est pas encore venu... et s'il était venu ! Purifié dans les ondes de sa Méditerranée natale, l'astre marin grandiose se lèverait dans un nouvel éclat, et il aurait rapidement chassé la nuit !

VITRY

L'astre porte un habit vert avec des épaulettes de général, un gilet blanc, des culottes blanches, une épée, et, au fort de la bataille, il croise ses bras.

CHASSECŒUR

Il nous en fait d'autant mieux mouvoir les nôtres !

UN GENDARME

Émeutiers, en prison !

DUCHESNE

Montrez-nous la loi qui vous autorise à nous y mettre. Parler librement n'est défendu nulle part.

CHASSECŒUR

Manger librement vaudrait mieux.

LA FOULE

Voici le duc d'Orléans !

CHASSECŒUR

C'est encore le plus supportable de la race, quoique lui aussi ait le nez crochu !

BEAUCOUP DE VOIX

Honneur à lui ! C'est le fils d'Égalité et il s'est battu pour la France, quoique son père soit mort sur l'échafaud.

LE DUC D'ORLÉANS

Gendarmes, quels sont ces hommes que vous arrêtez ?

UN GENDARME

Des orateurs révolutionnaires, Monseigneur.

LE DUC D'ORLÉANS

En ce cas, rendez-leur la liberté sur le champ. Malheur au pays qui craindrait des discours et des orateurs !

LA FOULE

Vive Orléans, un jour roi !

LE DUC D'ORLÉANS

Roi ? — jamais ! — mais toujours votre ami (*Il sort*)

BEAUCOUP DE VOIX

Quel grand prince !

CHASSECŒUR

Il serait bien chassé, lui aussi, si jamais il devenait roi.

LA FOULE

Ah! voici aussi le duc de Berry !

CHASSECŒUR

Il vient de passer la revue des gardes de sa maison, ces pains de sucre

d'ancienne lignée qui cachent leurs fusils quand il pleut. Oh ! la bataille des trois empereurs près de Dresde !

VITRY

C'est sûr, il pleuvait fort ce jour-là, et nous les avons fait rentrer dans les cavernes de la Bohême comme du bétail dans l'étable.

CHASSECŒUR

Regarde ce grand plumet blanc sur sa tête ! Il crève les yeux !

VITRY

Eh, mon ami, c'est le panache de Henri IV, son ancêtre. Ils ont tous si souvent ce panache à la gueule que j'ai peur qu'ils ne le salissent.

CHASSECŒUR

Henri IV ? Qui était-ce ? Qu'a-t-il fait ?

VITRY

Il était roi de France et a battu à plusieurs reprises quelques milliers de rebelles.

CHASSECŒUR

Le nain ! Et rien de plus ?

VITRY

Demande-le aux savants, moi, je n'en sais pas plus long. Berry te remarque ; il voit les balafres sur ta figure et veut te parler.

CHASSECŒUR

Il veut se servir de moi pour frapper un grand coup sur le peuple. Mais il se trompe, le blanc-bec ducal. Je n'ai pas été traité de façon à me montrer prévenant envers lui.

VITRY

Et s'il te promettait quelque chose ?

CHASSECŒUR

Mâtin, ils ne tiennent leurs promesses que lorsqu'ils y sont forcés.

LE DUC DE BERRY (*à Chassecœur*)

Mon bon vieux camarade.

CHASSECŒUR

Merci. Je ne me rappelle pas m'être jamais battu à côté de Votre Altesse royale.

LE DUC DE BERRY

Comment as-tu reçu ces blessures qui t'honorent ?

CHASSECŒUR

Vous le saurez à leurs noms : celle-ci s'appelle Quiberon, nous précipitâmes les Émigrés dans la mer ; celle-là Marengo, nous prîmes l'Italie ; et cette troisième, hélas !...

VITRY (*à part*)

Hélas, Leipzig !

CHASSECŒUR

Et si le temps est mauvais ou que l'on traverse des jours comme ceux-ci, ces blessures font horriblement souffrir.

UN GENTILHOMME DE LA SUITE DU DUC

Homme, qui es-tu pour oser parler ainsi ?

CHASSECŒUR

Ah ! mon cher monsieur, je ne ne sais malheureusement pas qui je suis ni qui je devrais être ; mais ce que j'ai été, je puis vous le dire (*se redressant, superbe*) : Un grenadier de la garde impériale à cheval, second escadron, tout près de la croix d'honneur.

LE DUC DE BERRY (*au gentilhomme*)

Ne ravivez pas d'anciennes plaies ! (*A Chassecœur*) Je t'aurai une admission aux Invalides.

CHASSECŒUR

Je n'en ai pas encore besoin, Monseigneur.

LE DUC DE BERRY

En ce cas, compte sur mon bon vouloir. Vive le roi !

CHASSECŒUR

Hum !

(*Tout le monde se tait. Le duc de Berry sort avec sa suite*).

LE VIEIL OFFICIER

En vérité, si cela va si mal pour les Bourbons !

VITRY

Ils dégringoleront bientôt.

LE VIEIL OFFICIER

N'importe ! qu'on s'en moque ou qu'on les glorifie, le peuple ne s'en occupe même pas.

CHASSECŒUR

Mais il s'occupe d'autant plus d'un autre ! Venez, allons voir si nous trou-

vons quelque chose à manger. (*Il frappe le pavé du pied*) Oh! damné pavé qui porte tant de farceurs! (*Il sort avec Vitry et le vieil officier*)

LE PETIT SAVOYARD (*avec sa marmotte et sa cornemuse*)

Ah! voulez-vous voir la marmotte,
La marmotte en vie.

SCÈNE II

Grande galerie des Tuileries.

Bourgeois en grand nombre. Vieux gentilshommes, dames. Suisses montant la garde. Un va et vient de chambellans et de laquais.

MADAME DE SERRÉ

Tout à l'heure il va sortir de la sainte messe et Il passera par ici, Lui, le bonheur de la France! Nourrice, soulève bien ma chère petite fille afin qu'elle Le voie! Et couvre-la de lys! en voici encore quatre!

LA NOURRICE (*l'enfant dans ses bras*)

Madame, mademoiselle Victoire est déjà toute couverte de cocardes blanches. Je ne puis plus rien lui mettre.

MADAME DE SERRÉ

Cela ne fait rien! Mets-les lui, mets-les lui toujours! Essaye! Le blanc! Quelle couleur! Quelle pureté, quelle vertu s'en dégage. Ah! c'est bien le symbole des Bourbons!

UN VIEUX MARQUIS

Madame, avancez. Le Roi vient avec sa maison.

UN SUISSE

En arrière!

LE MARQUIS

Nous sommes de fidèles sujets de Sa Majesté, et désirons bien voir sa face. Laissez au moins avancer cette dame!

LE SUISSE

En arrière!

MADAME DE SERRÉ

Quel ours septentrional! Il nous menace de sa baïonnette!

LE MARQUIS

Voici la famille royale!

(*Entrent Louis XVIII, le duc et la duchesse d'Angoulême, le prince de Condé et suite*)

PLUSIEURS VOIX

Monsieur et le duc de Berry n'y sont pas !

LE MARQUIS

Nous voyons assez de têtes princières. Vive le Roi !

MADAME DE SERRÉ

Petite fille, crie : « Vive le Roi ! »

UN BOURGEOIS

Le « Vive le Roi » sonne assez maigre.

UN AUTRE BOURGEOIS

Mais il sort de gorges nobles.

MADAME DE SERRÉ

Quel homme ! Voici, Monsieur le Marquis, voici bien un Roi ! Un Roi légitime ! Quel enjouement, quelle noblesse...

LE MARQUIS

... Quelle grâce native !...

MADAME DE SERRÉ

... Jusque dans sa démarche, indolente en apparence.

PREMIER BOURGEOIS

Le gros monsieur boîte comme le diable.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Il est podagre.

PREMIER BOURGEOIS

Et on devient podagre d'avoir trop bu, trop mangé et...

DEUXIÈME BOURGEOIS

Mais, regarde donc la tête sérieuse de bouc à sa gauche.

PREMIER BOURGEOIS

Chut ! la femme décharnée à sa droite est l'épouse de la tête de bouc. Elle est sous le froc des jésuites, son mari sous sa pantoufle à elle, le Roi sous le mari, et la France sous eux tous.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Conséquence, notre couronne est un froc, notre sceptre une pantoufle de femme, et nos tyrans des lâches qui se laissent mener ainsi ! Cette proces-

sion avec leurs cagots, et l'Empereur au milieu de son état-major galopant en front des vainqueurs, — hein ? Quel contraste !

LE MARQUIS (*à Madame de Serré*)

La duchesse est vraiment toujours encore très belle.

MADAME DE SERRÉ

C'est vrai, marquis ! En regardant la courbe altière de son nez et le teint éclatant de ses joues, on dirait l'aigle des Habsbourgs voltigeant au-dessus des lys des Bourbons !

LE MARQUIS

Très finement dit, Madame ! Comme le roi a l'air réjoui au milieu de son peuple fidèle !

DEUXIÈME BOURGEOIS

Peuple !! — Écoute donc, voisin ! Ces quelques bonnes vieilles et ces vieillards échappés à la guillotine, c'est ça son peuple.

MADAME DE SERRÉ

Comment ne le serait-il pas, marquis ? Nous tous, tous, sommes ses enfants.

PREMIER BOURGEOIS (*à part*)

Oui, vous êtes de vieux enfants. De jeunes, il n'en a pas et n'aurait jamais su en faire !

DEUXIÈME BOURGEOIS

Viens, allons-nous en. Je ne puis plus en voir et en entendre davantage. Cette race est pire que méchante, elle est répugnante !

MADAME DE SERRÉ

Que vois-je ! Le roi me fait signe, il approche !

LE SUISSE (*au roi*)

En arrière !

LOUIS XVIII

Je suis le roi, mon ami.

LE SUISSE

Et ceci est mon poste, où mon officier m'a placé, et pour lequel je suis payé. En arrière, ou...

LOUIS XVIII

Bien, bien, mon brave guerrier (*à part*). Quelle brute fidèle ! (*à haute voix*) Madame de Serré, je vous connais et désirerais vous saluer, mais vous le voyez, mes soldats sont fermes comme des rocs, ils ne me permettent pas de m'approcher de vous ; ils seraient capables de me défendre contre moi-même.

MADAME DE SERRÉ

Sire, c'est le plus grand jour de ma vie.

(*Le Roi sort avec les princes et sa suite*)

LE MARQUIS

Elle s'évanouit !

MADAME DE SERRÉ

Oh ! bienheureuse mort ! Pouvoir mourir en ce moment !

LE CHŒUR DES ÉMIGRÉS (*Les vieux gentilshommes et les dames à tour de rôle*)

Oh, quel monarque ! — Quelles paroles : « Je vous connais et désirerais vous saluer ! » — « Fermes comme des rocs, ils seraient capables de me défendre contre moi-même ! » — On devrait les graver dans de l'airain, ériger un monument à cette place ! — Comme Il est grand et plein de grâce ! — Ah, si la canaille Le connaissait ; si elle pouvait concevoir cette haute intelligence, cette noblesse ! — Mais nous l'éduquerons, et si elle ne veut pas comprendre, nous l'y forcerons bien !

UN PETIT RAMONEUR (*sortant d'un coin*)

Vous ??

PLUSIEURS COURTISANS (*effrayés*)

Qui a parlé ?

LE MARQUIS

Un petit ramoneur ; — le voilà qui se sauve.

BEAUCOUP DE VOIX

L'infâme garnement ! — Mais le roi « Je vous reconnais ! » — « Fermes comme des rocs ! » — des paroles pyramidales !

LE MARQUIS

Remettez-vous, Madame de Serré !

MADAME DE SERRÉ

Il me semble encore être au paradis !

LE MARQUIS

Je vous en prie, Madame, levez les yeux ! Voici le grand-maître des cérémonies qui passe avec l'antique nef (1) des Bourbons.

---

(1) La nef était une pièce d'orfèvrerie placée au centre de la table et contenant, entre des coussins de senteur, les serviettes à l'usage du roi.

MADAME DE SERRÉ

Avec la nef ! Oh, mon Dieu ! la nef aussi de retour ! Oui, le Christ est ressuscité ! Maintenant je le crois !

LES ÈMIGRÉS (*en chœur*)

Oh ! la France est sauvée !

(*Tous sortent excepté les Suisses.*)

UN CAPITAINE DE LA GARDE (*entre*)

Rudi, tu as trop brusqué le roi.

LE SUISSE

J'ai prêté serment au canton de Lucerne de t'obéir et je t'obéis. Tu n'as qu'à me donner des ordres plus précis. Il m'est bien indifférent qu'on soit pour ou contre ces bavards.

SCÈNE III

Les appartements royaux aux Tuileries.
Louis XVIII et la Duchesse d'Angoulême.

LOUIS XVIII

Où est Berry ?

LA DUCHESSE

A la revue, Sire, et le duc est allé au devant de lui.

LOUIS XVIII

Revue ! revue ! Je n'ai pas confiance dans nos troupes. Elles n'obéissent que contraintes et forcées ; une moitié est lâche, l'autre hypocrite. Je te le répète, je serais plus tranquille à cueillir mes fleurs et mes plantes à Hartwell et à les classer d'après Linné qu'à me trouver sur le trône de France.

LA DUCHESSE

Sire, le trône de France est à vous, vous l'avez reçu en héritage et votre devoir est de le conserver à vos descendants les plus reculés. Dieu vous y a replacé. Ne tentez pas Dieu par vos timidités !

LOUIS XVIII

Ma chère nièce, viens à la fenêtre. Voici Paris devant nous. Quels ouragans l'ont traversé ! En dépit de ces splendeurs, des fêtes qui se succèdent devant nos yeux, un souffle de mort se dégage de cet amas de pierres. Trois ans à peine que, aux victorieux éclats de la trompette, cheval contre che-

val, baïonnette contre baïonnette, en rangs serrés tels que des épis dans les champs de blé, les vainqueurs du monde, dans leur fière course de l'Espagne à Moscou, le traversaient. Et Lui, enivré de gloire et jamais rassasié, ne voyait en eux qu'une manifestation de son omnipotence. Les puissants Parlements de l'Angleterre, comme une nichée d'oiseaux effarouchés, voulaient la paix à n'importe quel prix, même si, outrageant en moi le droit sacré de l'hospitalité, il leur avait fallu me chasser de leur royaume. Maintenant, le tonnerre des batailles s'est tu. L'Europe est redevenue silencieuse. Là où les aigles avaient pris leur furieux essor, refleurissent paisiblement les trois lys, et Lui, le grand homme, devenu l'impuissant solitaire de l'île d'Elbe, peut-être contemple-t-il en ce moment la mer, qui seule ne s'est jamais laissée dompter par lui.

LA DUCHESSE

Sire, appelez-le dominateur, gigantesque, énorme, mais non pas grand ! L'assassin d'Enghien !... Lui ! Non ! Oh ! je le connais, ce tigre impérial ! Devant l'ennemi que ses griffes n'auraient su atteindre, il se fut volontiers transformé en serpent, se laissant piétiner pour lui mieux percer le talon de sa morsure empoisonnée.

LE GRAND-MAITRE DES CÉRÉMONIES (*annonce*)

Leurs Altesses Royales, le duc d'Angoulême et le duc de Berry.

LOUIS XVIII

Mes chers neveux, qu'ils entrent.

(*Le grand-maître sort. Entrent le duc d'Angoulême et le duc de Berry.*)

LE DUC DE BERRY

Sire, je vous en supplie, ne ménagez plus cette canaille, la populace !

LE DUC D'ANGOULÊME

Oui, Sire, cela va trop loin.

LOUIS XVIII

Qu'est-il arrivé ?

LA DUCHESSE

On n'a pas pas versé de sang ?

LE DUC D'ANGOULÊME

Non, duchesse.

LA DUCHESSE

Alors, encore des enfantillages avec lesquels vous venez ennuyer votre oncle !

LE DUC D'ANGOULÊME

Peut-être.

LE DUC DE BERRY

Sire, j'arrive du Palais-Royal. Là j'ai vu un drôle. A ses blessures, ou plutôt au stigmate des batailles du rebelle corse, j'ai reconnu en lui un de ses mercenaires. Je me suis approché et lui ai parlé, pensant le ramener dans la bonne voie et montrer en même temps au peuple la mansuétude des Bourbons. L'infâme a répondu injurieusement à mes propositions, et lorsqu'en m'en allant j'ai crié : « Vive le Roi ! », il s'est tu, et le peuple avec lui. Nul prince royal ne pourrait tolérer un tel affront. Je l'ai fait cette fois pour obéir à vos désirs, — mais, Sire, je ne me sens pas assez maître de moi pour promettre de recommencer.

LE DUC D'ANGOULÊME

Et, Sire, il paraît qu'Orléans, ayant passé là quelques instants auparavant, a été acclamé.

LE DUC DE BERRY

Oui, et, pour comble, on s'écriait : « Roi, un jour ! » Eh ! que ce roi futur se garde de nous, de vous, Sire, s'il voulait conspirer, — et je crois qu'il conspire.

LA DUCHESSE

Rien de moins étonnant. La maison d'Orléans, de tous temps, a trahi les Bourbons. Ils voudraient être les premiers de la race ! Le régent n'a-t-il pas empoisonné la descendance de Louis-le-Grand ? Égalité n'a-t-il pas conduit mon père à l'échafaud ?

LE DUC D'ANGOULÊME

Mais l'Orléans d'aujourd'hui vaut mieux que ses ancêtres.

LA DUCHESSE

C'est un... Orléans.

LE DUC D'ANGOULÊME

Et cela...

LA DUCHESSE

Dit tout. On chasse de race.

LOUIS XVIII

Il est pourtant des exceptions, et, en vérité, ce petit Corse si obscur a ceint mon pays d'une couronne de gloire comme nul pays n'en porte, et je lui en sais gré,

LA DUCHESSE

Oui, Sire, il l'a ceint — ou plutôt sali — d'une couronne de gloire comme nul autre pays n'en porte. Mais en connaissez-vous le feuillage ? Il

dégoutte du sang des batailles qui l'ont arrosé, et il se fanera comme les jaunes feuilles d'automne. Oh ! Sire, il était plus petit que sa fortune, et c'est pour cela qu'elle l'a abandonné.

LOUIS XVIII

Il existe encore, ma nièce. Et s'il la reprenait ?

LE DUC DE BERRY

Il aurait affaire à moi ! Les troupes de la maison royale sont des troupes françaises, de plus commandées par de vrais gentilshommes. Elles seront bien à la hauteur de ces aventuriers.

LOUIS XVIII

Je sais que souvent il s'attarde au bord de la mer à regarder du côté de la France, — et ses regards ont rarement porté bonheur.

LE DUC DE BERRY

Les regards de ce pauvre diable ? De l'insensé à qui le sort a jeté un tel trop plein de chance dans la gorge qu'il a été forcé de tout rejeter ? De celui qui erre à travers son île, ambulante colonne d'infamie ? Les regards de celui que, si j'avais été en âge, j'aurais facilement, avec vingt mille hommes fidèles, traîné du haut de sa gloire à Vincennes ?

LA DUCHESSE

Mais où étaient vos vingt mille hommes fidèles ?

LE GRAND-MAITRE DES CÉRÉMONIES (*annonce*)

Monsieur le Chancelier et le Ministre de l'Intérieur attendent les ordres de Votre Majesté.

LOUIS XVIII

Ah ! Dambray et Blacas ! Qu'ils entrent.

(Entrent le comte Blacas d'Aulps et Dambray.)

LOUIS XVIII

Et maintenant, Berry, demande à ces hommes d'État expérimentés si notre royaume est encore celui d'autrefois et si nous n'avons rien à craindre du Corse.

BLACAS

Sire, le pays est resté le même, et, aussi vrai que je porte mon épée d'autrefois, nous n'avons rien à craindre de cet homme.

DAMBRAY

Sire, le comte dit vrai. Le peuple aime et vénère la famille royale par dessus tout. Tous soupirent après la constitution telle qu'en 1786 elle bril-

lait encore en toute sa gloire immaculée. Il n'est pas de jour où je ne reçoive des lettres de préfets, de généraux, de maires exprimant ce désir. Seules, quelques têtes surchauffées, mûres plutôt pour le cabanon que pour la prison, osent penser différemment. La gendarmerie les rendra bientôt raisonnables.

LA DUCHESSE

Monsieur Dambray, si, auparavant, vous ne rétablissez pas l'ancien respect pour la religion, pour les souverains légitimes et l'ordre public, votre gendarmerie sera insuffisante.

DAMBRAY

Et qui, Votre Altesse royale, le rétablira ?

LA DUCHESSE

Ceux qui règnent sur les âmes, les consolent sur l'échafaud, — les bons prêtres, et avant tout les Révérends Pères de l'Ordre de Jésus, si souvent calomniés par l'envie. — Sire, faites-les revenir.

LOUIS XVIII

Ma nièce, ne confonds pas les serviteurs de Notre Seigneur avec Notre Seigneur lui-même !...

DAMBRAY

La Révolution a impudemment démoli, reconstruisons courageusement de nouveau. Et, Sire, pourquoi pas les collèges des jésuites ? Ils formeront les bases les plus sacrées, les plus solides du trône. Et puis, chassons des rangs de nos braves tous ceux qui ont suivi l'aigle du Corse. Supprimez toute pension faite à ses officiers ! Si l'on n'employait ces sommes qu'à rétribuer des préfets ou des maires loyaux, elles seraient mieux utilisées. Tant que cette horde guerrière ne crève pas de misère, elle nous brave.

BLACAS

Et, Sire, reprenez leur proie à ces infâmes acquéreurs de biens nationaux que vous-même avez appelés si souvent des brigands à Hartwell, qui vous ont volé vous et la noblesse et l'Église, et nous tous enfin. Ils n'en usent que pour mettre le feu au trône.

LOUIS XVIII

Mon cher Blacas, vous avez raison. Mais même la justice veut être maniée avec prudence. Si nous nous attaquons prématurément aux biens nationaux, nous provoquons une révolte évitable quelques années plus tard. Qu'en penses-tu, Angoulême ?

LE DUC D'ANGOULÊME

Sire, je pense comme la duchesse. — J'observe là-haut, sur le toit, un tourtereau superbe. Ah ! si on pouvait le prendre !

DAMBRAY

Il est vrai, Sire, les choses publiques veulent être maniées avec prudence. Mais le droit civil des révolutionnaires et des bonapartistes ne vise-t-il pas la possession usurpée ?

BLACAS

Et si la loi ne le disait pas, nous le lui ferions dire. Pour de misérables assignats, le premier venu acheta nos biens.

LA DUCHESSE

Les assignats ! Ne les appelez pas misérables ! J'ai vu des mains tremblantes forcées de les accepter au péril de leur vie en échange de leur argent. Les assignats ont été écrits avec du sang royal, Blacas !

LOUIS XVIII

Messieurs, je choisis le terme moyen.

BLACAS

Qui est parfois doublement dangereux.

LOUIS XVIII

Non, pas dans ce cas. D'abord il ne tombera du trône que quelques paroles faisant entendre aux acquéreurs des biens nationaux comment, contre une indemnité, ils peuvent les restituer à leurs vrais possesseurs.

LA DUCHESSE

Sire, vous êtes trop libéral.

DAMBRAY ET BLACAS

Nous nous permettons de le trouver aussi.

LOUIS XVIII

Le roi lui-même trop libéral ?

LA DUCHESSE

Oui, Sire, et parce qu'il se croit trop de puissance pour avoir à craindre le monstre du libéralisme.

LE GRAND-MAITRE DES CÉRÉMONIES (*entre*)

Sire, une dépêche apportée de Lyon par estafette.

LOUIS XVIII

Bien. (*Le Grand-Maître sort*). De nouvelles conspirations ! Une société secrète, dite l'Aiguille de Fer, et qui veut replacer le Bonaparte sur le trône, a été découverte.

DAMBRAY

Il faut éloigner le Corse de l'île d'Elbe, trop proche de nous, et le transférer dans quelque île plus lointaine, par exemple à Sainte-Hélène ou à Sainte Lucie.

LOUIS XVIII

Oui, ce ne serait pas un mal, ni pour nous, ni pour lui. Je commence à m'en apercevoir. Nous saurons de Talleyrand si, avec l'autorisation des autres souverains, c'est praticable.

DAMBRAY

Talleyrand siégeait aussi à l'Assemblée nationale.

BLACAS

Pourtant il sort d'une ancienne maison et est rentré dans ses devoirs.

LOUIS XVIII

Où est Monsieur ? Je voudrais le consulter.

BLACAS

Son Altesse Royale se remet de la douleur que lui a causé la mort de son fidèle serviteur Bussy, en chassant dans la forêt de Fontainebleau par cette journée de printemps.

(*Le roi sort*)

LA DUCHESSE

Mon ami, le roi sort, suivons-le.

LE DUC D'ANGOULÊME

A vos ordres. — Le tourtereau, là-haut ! quelle gorge ! — Et regardez les ravissantes tourterelles qui volent alentour ! Je l'aurais tiré depuis longtemps, mais il me le faut vivant. Notre Houdet le prendra.

LA DUCHESSE

Avez-vous entendu ? de nouvelles conspirations ?

LE DUC D'ANGOULÊME

Bêtises ! N'y pensons pas !

LA DUCHESSE

Ah !

(*Tous sortent*)

Scène III

La côte septentrionale de l'île d'Elbe, non loin de Porto-Ferrajo. Le crépuscule. Napoléon au bord de la mer, Bertrand à ses côtés ; un officier d'ordonnance de la légion polonaise à cheval.

NAPOLÉON

Bertrand, quel site magnifique ! Je l'aime le soir. — Devant nous la mer, miroir du ciel étoilé. Elle va en mugissant vers les côtes de... Hélas !... Le directeur des mines de Porto-Ferrajo est destitué pour malversations.

BERTRAND

Pourtant, Sire, cet homme était...

NAPOLÉON

J'ai dit. — Polonais rêveur, à quoi rêves-tu ?

LE POLONAIS

Je voudrais, — je voudrais traverser à cheval la mer, Marseille, Paris, et enfin revoir ma patrie ! Mais jamais sans toi, mon général, mon père !

NAPOLÉON

Un vaisseau au loin, — quel pavillon ?

BERTRAND

On ne le distingue pas. Sans doute un levantin français venant de Marseille.

NAPOLÉON

Il vient des côtes de France ! — Y pense-t-on encore à moi ?

BERTRAND

A l'Empereur ! Vous le demandez ! Tant que le soleil se reflétera dans les superbes glaces des palais et les vitres étroites des cabanes, on pensera à lui, sinon la France mériterait de périr.

NAPOLÉON

C'est possible. Mais l'humanité est oublieuse. Marmont, Augereau...

BERTRAND

Les traîtres !

NAPOLÉON

Ah ! ce ne sont plus des actions, ce sont maintenant des souvenirs dont il nous faut vivre ! — La fière Autriche ne s'est-elle pas tordue comme un

ver dans la main que voilà ? Et la Prusse? — Ne leur ai-je pas permis de vivre, d'exister? Quels ingrats, quels monstres ! Mon beau-père lui-même...

BERTRAND

Que Votre Majesté l'excuse, il ne l'est devenu que par force. Dès qu'il ne fut plus contraint d'obéir, il a brisé ses liens.

NAPOLÉON

Liens ? Dis plutôt le cœur de sa fille.

BERTRAND

Qu'importe à la politique et à l'orgueil des anciennes maisons régnantes?

NAPOLÉON

Les fous ! Ils regretteront un jour cette main lorsque depuis longtemps elle sera tombée en poussière, car c'est Moi, c'est bien Moi qui les ai sauvés. Si j'avais laissé les vagues de la Révolution suivre leur cours, si je ne les avais pas endiguées dans leurs anciens lits, — n'ai-je pas brandi l'épée et le sceptre au lieu de permettre à la guillotine de continuer son œuvre? — en vérité, ainsi que les coquillages de la rive, elles eussent emporté les trônes vermoulus, avec les amphibies qui y végètent, et nous saluerions peut-être en ce moment une aurore plus belle que cette rougeur du soir, l'aurore d'un temps nouveau ! J'ai trop cru à ma force ! j'avais espéré le créer moi-même. Oh ! ne plus agir ! Cette île, je la connais à satiété ! Combien est misérable un prince qui même ne peut plus se battre !

BERTRAND

Que votre Majesté redevienne un grand prince !

NAPOLÉON

Les hommes en valent-ils la peine ? Ne sont-ils pas trop mesquins pour concevoir la grandeur ? C'est parce qu'ils étaient si infimes que je me suis élevé si haut.

BERTRAND

Sa Majesté est plus grande que l'univers.

NAPOLÉON

Et maintenant, Bertrand, quelle fin ! Enchaîné ici, nouveau Prométhée, le vautour au cœur. Enchaîné non par la force ou par la puissance, mais par le nombre ! — On m'a enlevé le fils et la mère. Au dernier des paysans les enlèverait-on ?

BERTRAND

Destructeur du monde ! Le paysan, on ne le craint pas.

NAPOLÉON

Alexandre de Russie a-t-il si bien oublié comment il s'est abaissé sur le Niémen ? Le roi de Prusse...

BERTRAND

Ah ! Sire, celui-là ne le condamnez pas. Vos batailles lui ont ravi la plus belle rose des neiges du Nord. Je l'ai aperçue un jour, et mes yeux se sont mouillés en apprenant sa mort.

NAPOLÉON

Était-ce ma faute ? — Pourquoi fleurissait-elle sur la voie de mon char triomphal ? Le destin a fait passer ses roues menrtrières sur d'autres encore : Pichegru, Enghien, Moreau.

BERTRAND

L'Empereur, si puissant lui-même, croit au destin ?

NAPOLÉON

Oui ! — le destin se tenait auprès de mon berceau que les mugissements des vagues entouraient, et il se tiendra un jour auprès de mon cercueil. Je l'ai vu dans les flammes de Moscou s'envoler loin de moi. Ce ne sont pas des peuples ni des guerriers qui m'ont vaincu, — c'était le Destin. Qu'as-tu ?

BERTRAND

Mon Empereur !

NAPOLÉON

Dis !

BERTRAND

...Je ne puis supporter de voir l'Emperenr comme un....

NAPOLÉON

Eh bien ?

BERTRAND

Un lion en cage.

NAPOLÉON

Que sais-tu de la France ?

BERTRAND

Cela va mal, Sire. Le roi faible, les princes insolents, les ultras victorieux, les anciens guerriers insultés.

NAPOLÉON

Oh ! mon pays, mon pays ! Quoi qu'ils en veuillent dire, je l'ai toujours aimé ! — Si mes ennemis pouvaient ressentir la douleur qui me brûle pour lui ! — les misérables, ils mourraient comme des insectes qui se sont trop rapprochés de la lumière !

BERTRAND

Hier un officier est arrivé de France.

NAPOLÉON

Qu'il vienne ! Aucun des espions étrangers ne l'a vu ?

BERTRAND

Déguisé en matelot italien, il a pu parvenir jusqu'à nous inaperçu.

NAROLÉON

Quel est son nom ?

BERTRAND

Le comte de Saint-P...le.

NAPOLÉON

Ce nom m'est connu. Il s'est battu bravement à Champeaubert.

BERTRAND

Le voici, Sire.

L'officier entre.

NAPOLÉON

Qui êtes-vous ?

L'OFFICIER

Le Comte de Saint-P...le.

NAPOLÉON

Que désirez-vous ?

L'OFFICIER

Servir Votre Majesté.

NAPOLÉON

Impossible, Monsieur. J'ai assez d'officiers. Je ne pourrais vous payer.

L'OFFICIER

Je ne demande rien.

NAPOLÉON

Ah ! avez-vous des lettres ?

L'OFFICIER

Non, Sire.

NAPOLÉON

Adieu.

L'OFFICIER

Sire, emporter des lettres eut été dangereux. Mais j'ai vu Fouché.

NAPOLÉON

Fouché ? que dit-il ? Répétez-le moi vite (*l'officier lui parle à voix basse*). C'est bien ! Que font les Bourbons ? En ma qualité de prince souverain

d'Elbe; je pourrais leur déclarer la guerre pour rupture de traité. Ils retiennent mes revenus.

L'Officier

Le roi traduit Horace, Monsieur chasse, la duchesse d'Angoulême prie, son mari l'écoute, et Berry courtise les femmes.

Napoléon

Et le peuple ?

L'Officier

Se fâche d'être gouverné par des soutanes, de vieilles dévotes et des émigrés.

Napoléon

Cette malheureuse maison de Bourbon ! Elle s'éteindra dans un couvent de dames nobles. Et l'armée ?

L'Officier

Se tait.

Napoléon

Et pense ?

L'Officier

A vous, Sire.

Napoléon

Les Bourbons ont leurs troupes, les compagnies rouges ?

L'Officier

Leurs troupes sont formées de vieillards et d'enfants. Et quant aux compagnies rouges, elles n'ont de rouge que leurs uniformes, et elles n'ont été rougies ni à Marengo, ni à Austerlitz.

Napoléon

Les vétérans de la grande armée prisonniers ?...

L'Officier

Il en rentre tous les jours de Russie.

Napoléon

Et...

L'Officier

Licenciés, ou à la retraite en demi-solde, que d'ailleurs on ne leur sert pas.

Napoléon

Mieux encore ! Cela va de mieux en mieux ! Si j'avais envoyé le plus fidèle de mes amis à Paris pour gérer mon empire, il n'aurait pas mieux soigné mes intérêts que ces Bourbons ! Ah ! grenadiers de ma garde, mes

remparts vivants du fort de la bataille, et vous tous, tous, qui pour moi croisiez vos baïonnettes et brandissiez vos sabres, bientôt je m'ensoleillerai à nouveau à l'éclat de vos armes et l'équilibre européen sortira de ses gonds en tremblant.

BERTRAND

Empereur ! enfin !

NAPOLÉON

L'équilibre ? Comme si l'on pouvait soupeser et chiffrer les nations ? Le mieux pour la terre est d'être gouvernée par le peuple le plus grand, assez fort pour s'imposer, lui et ses lois, de toute part. Et quel peuple est plus grand que mes Français ? Le congrès de Vienne ! Ils s'y disputent le manteau du Seigneur qu'ils croient avoir cloué ici sur sa croix. On partage ma Pologne et ma Saxe. Aucun d'eux ne sera rassasié par son morceau ; il se changera en poison dans leur gorge. Mais le Seigneur est ressuscité ! L'Europe, la pauvre vieille tombée en enfance, a besoin d'un bâton, et qui, Monsieur de Saint-P... le, qui la conduirait mieux que moi ?

BERTRAND

Le Prince de Messeriano réclame Elbe comme sa propriété.

NAPOLÉON

Le pauvre petit !

BERTRAND

On médite aussi de déporter Votre Majesté à Sainte-Hélène.

NAPOLÉON

Comment ? Et s'il me plaisait mieux de rentrer en France ! Avant deux jours j'y suis.

L'OFFICIER

Oh ! Sire, Sire ! venez ! Vous seul pouvez la sauver.

NAPOLÉON

On croit pouvoir se moquer de moi. C'est risible ! Messieurs, ne pensez-vous pas que dès mon débarquement à Toulon le son bien connu de mes trompettes traversera comme un éclair tous les cœurs, et que l'aigle s'envolera aussitôt de clocher en clocher jusqu'aux tours de Saint-Denis.

BERTRAND ET L'OFFICIER

Oh ! débarquez, débarquez !

NAPOLÉON

Comte de Saint P...le, qui vous envoie ? des conspirateurs contre les Bourbons ?

L'Officier

Non ! la nation vous appelle.

Napoléon

C'est-ce que je veux. Des conspirateurs ne sont que des coquins ne cherchant qu'un instrument qu'ils rejettent après.

L'Officier

J'arrive d'Italie, il y a des troubles. Le roi de Naples lui-même regrette...

Napoléon

Je sais, — il devient forcément raisonnable. Lui et ce Bernadotte, — Bernadotte, qui avait tout à craindre de la Russie voisine et rien de la France lointaine, qui, s'il était resté à moi, eut pu placer une guérite sous les fenêtres du palais impérial de Saint-Pétersbourg ! — ils sont devenus infidèles, Murat par folie, Bernadotte par envie ! Les malheureux ! Avec moi le soleil s'est couché qui les avait mis en lumière. — Avant trois ans les familles régnantes de l'Europe renieront ces moucherons plébéïens couvés par ma seule grandeur ! — Où est Cambronne ?

Bertrand

Il se tient tout près de nous à la tête du détachement des uhlans.

Napoléon

Polonais, appelle le commandant en chef de la garde !

Le Polonais

A l'instant !

(*Il sort et rentre aussitôt avec Cambronne*)

Napoléon

Général, les magasins sont-ils approvisionnés ?

Cambronne

Sire, ainsi que vous l'avez ordonné.

Napoléon

Donnez à chaque fantassin et à chaque cavalier sa ration pour quatre jours. — Le brick et les deux navires marchands capturés sont-ils en état de transporter demain des troupes ?

Cambronne

Oui, Sire.

Bertrand (*à part*)

Comment !

NAPOLÉON

Demain matin à cinq heures faites battre la diane.

CAMBRONNE

Laquelle : l'ancienne ou la nouvelle ?

NAPOLÉON

Celle d'Iéna.

CAMBRONNE

En ce cas, dans six semaines nous serons à Paris.

NAPOLÉON

Nous y serons plus tôt. Le vingt mars, anniversaire de mon fils.

BERTRAND

Mais Campbell avec l'escadre anglaise ?

NAPOLÉON

Ne nous gênera pas. Je l'ai fait attirer à Livourne. Et ce soir il y boit du vin de Madère avec plusieurs de ses compatriotes, qui savent aussi peu comment ils en sont venus à l'inviter que lui pourquoi il l'a été par eux. — Oh ! toute cette racaille !

L'OFFICIER

Enfin, il est venu, le grand moment si longtemps attendu !

TOUS

Vive l'Empereur !

NAPOLÉON (*tourné vers la mer*)

Amphitrite, vierge altière aux yeux bleus, il y a longtemps que je te désire vainement ! Tu veux être courtisée par moi, et pourtant je préférerais, les armes à la main, t'arracher en homme à ces viles âmes mercenaires qui, ô ma Déesse, te traitent en esclaves ! — Mais, je le sais, malgré toi tu l'aimes, le fils de la Révolution ! — Un jour déjà, oubliant tes caprices, tu l'as emporté dans tes doux bras protecteurs du haut des Pyramides jusqu'au petit clocher de Fréjus. — Demain tu m'y porteras à nouveau. — Amphitrite, sommeille doucement !

FIN DE L'ACTE I

D.-Ch. GRABBE

Traduit de l'allemand, par Jean de Néthy.

(A suivre.)

Sur « Oiseaux de Passage »

Il appartient au temps et à la gratitude des hommes de changer en chefs-d'œuvre ces nobles drames : *La Clairière* et *Oiseaux de passage*. Ils n'y failliront point. Il appartient aussi aux auteurs d'avancer pour eux l'heure de pleine gloire en purifiant le dénouement de leurs pièces d'une sentimentalité qui leur messied et n'est propre tout au plus qu'à rasséréner des digestions un instant troublées. Croyez-moi, Descaves et Donnay, ne rendez plus heureuse l'ingénue d'*Oiseaux de Passage* ; il est bon que les petites rentières comme elle pleurent parfois : les pleurs les débarbouillent du contentement odieux qui farde leur face ; la souffrance fait presque une femme de la sotte poupée de luxe ; et vous savez bien qu'un riche joyeux est une monstruosité qu'il faudrait abattre. Et puis, l'amour, n'est-ce pas surtout le bien des pauvres ? Laissez souffrir votre inutile pucelle ; elle accusera de ses maux tout le monde, et papa et maman ; qui sait ? elle peut se faire un vrai bonheur, hautain et douloureux, dans un sursaut de cette révolte que vous voulez bien encore servir, auteurs rares ! Faites mieux : enlevez de votre pièce cette si complète jeune fille ; c'est déjà trop qu'elle soit dans la vie, où tout, pour elle, est fait sur mesure : l'intelligence, les arts, le vice, la vertu, l'amour. La lucide et généreuse raison que figure votre Véra Lévanoff, si riche qu'elle soit de vous-mêmes, n'a pas assez de pitié pour en gaspiller à des héritières excitées. Et puis, c'est de la force perdue : il ne faut pas être grand devin pour pressentir qu'un hymen, qu'un « replâtrage » comme celui qu'elle bénit ne peut avoir qu'un avenir trop convenable, sinon malheureux. Alors, à quoi bon ? Laissez les riches à leur ennui, et qu'ils en meurent : la pitié même veut ce dédain.

On a tout écrit d'*Oiseaux de passage*. C'est un grand succès théâtral. C'est aussi un grand exemple, qu'il est temps encore de préciser. Il nous prouve que la communion la plus naturelle et qui profite le plus à l'art est celle de l'esprit et de la bonté. Quel joli sujet de glose, cette collaboration de Descaves et de Donnay ! L'esprit se complut en le talent d'oiseau de Maurice Donnay. Il sautilla de succès en succès, si bien grisé de sa chance qu'il se fût volontiers captivé, comme en une volière, dans la faveur des dames qui ne se fatiguent qu'à faire modérément l'amour. Il était gent à point pour l'inutilité... Un arbre sur sa route, un arbre sans faste mais robuste, et tout cerné, tout chargé de soleil. C'était la bonté, si vous le voulez bien... Une bonté enracinée puissamment à une terre généreuse, une bonté solide, trapue comme le talent et le physique de Lucien Descaves, et comme les oliviers provençaux. L'esprit s'y posa, s'en nourrit... L'allégorie s'arrête là.

Il n'est point de collaboration plus édifiante pour ceux qui répugnent à

fortifier dans l'art dramatique l'idéal libertaire. Le fruit en est nonpareil; l'émotion de pensée s'en exprime intarissablement. Ce demeurera l'honneur de MM. Descaves et Donnay, celui de M. de Curel, d'avoir été les premiers auteurs français fondant un drame, qui hausse souvent à la tragédie, sur cette seule émotion de pensée. Elle seule se répandit aux spectateurs ; c'est de par elle seule que des hommes, des femmes même (ce ne sont pas les oisives qu'*Amants* avait émues jusqu'aux larmes) ont pleuré à la fin du 3e acte, que je tiens pour un des plus beaux et plus lucides moments du théâtre français. Retenez bien ceci : à Paris, sur le boulevard même où la Scala et l'Eldorado puent la gaîté française, des spectateurs, français aussi, ont pleuré parce qu'un vieillard, inélégant d'aspect et d'accent slave, parlait d'amour au-dessus de la chair, d'un amour et sans lois et sans dieu, à deux fiancés : un jeune bourgeois plus en rut que repentant, une princesse nihiliste plus fourvoyée qu'éprise. Ils ont pleuré encore parce que cette princesse et une sienne amie, laide, mal ficelée, âpre et roulant les *r*, ne se sont entretenues que d'idées subversives, condamnées, éternelles, qui sont fortes et claires de tout l'amour châtié dans le passé et de toute sa joie semée pour l'avenir ; parce qu'elles ont souffert, se sont insultées, déchirées au nom de ces idées mêmes. Et cela ne flattait personne dans son égoïsme, sa cruauté ou ses vanités ; que dis-je ? cela faisait litière, à l'amour prêché par le vieillard, de tout l'égoïsme, de toute la cruauté et de toutes les vanités qui permettent à 2.000 spectateurs de se complaire à l'art dans une salle bien chauffée tandis que des milliers de gens tremblent de froid dans l'hiver, comme de beauté, les étoiles au ciel ; quand, un peu partout, on y meurt de faim... Et quel décor pour un tel miracle ! Une chambre d'hôtel, meublée à peine, où le jour se pose comme à regret... Sans doute, cela n'empêchera point la plupart de ceux qui ont pleuré au théâtre d'être, le lendemain, infâmes ou stupides tout leur soûl. Mais tout de même, ô Rostand ! qui l'eût cru ?

Par dilection ou par mode, continue, vieux public ! Laisse-nous croire que pour s'élargir de la scène à la salle l'émotion ne va plus avoir besoin d'être projetée par un assassin bavard et cher à l'Histoire, d'émaner d'une héroïne hystérique ou de couler des yeux d'une ingénue confite en conventions et fracturée. Laisse-nous croire qu'une floraison de pièces à l'instar d'*Oiseaux de passage* supplantera bientôt, pour le plus grand bien de la sagesse et de la bonté humaines, ces chefs-d'œuvre de boucherie lyrique ou d'honneur odieux et périmé : *Horace*, *Andromaque*, *Hernani* et tant d'*et cœtera* classiques ou romantiques qui justifient plus Troppmann ou le général Mercier que l'admiration universelle, si celle-ci participe vraiment quelque peu de la raison. On vient de sentir que la tragédie, ce peut être autre chose que le traditionnel conflit de la passion et du devoir ; que du conflit des idées, de la vie apprise, imposée par le devoir social, avec la raison faite de science et d'amour une neuve et meilleure beauté peut sourdre et se perpétuer.

Dirai-je tout mon vœu ? Oui, au moins pour paraître naïf. On devrait prescrire dans les écoles le commentaire de telles tragédies parallèlement à celui d'œuvres qui ne sont belles que du passé dont elles nous conservent le grotesque ou l'horreur. Celles-ci suggérant aux seuls enfants un peu déniaisés le goût d'une bonne écriture, et le goût de la haine à tous les autres, celles-là leur apprendraient à bien, à mieux aimer. Et nul doute qu'en fin de compte ils ne se complussent davantage aux œuvres des Descaves et Donnay, des Zola, des Mirbeau et des France, pleines d'un héroïsme plus compatible avec l'esprit que leur fait la science et leurs nécessités futures, que celui du Déroulède court vêtu qu'est Horace ou de Ruy Gomez de Silva, cette ganache furieuse. Cette innovation ne vaudrait-elle à l'avenir que des spectateurs plus compréhensifs et des littérateurs, artistes et acteurs moins idiots et d'eux-mêmes aveuglés, qu'on n'aurait pas perdu son temps.

GEORGES PIOCH.

Bibliographie

Sésame, par Michel CORDAY (Fasquelle).

Michel Corday qui a toujours l'intelligence de traiter en synthèse vigoureuse et signifiée des sujets d'un puissant intérêt moderne, révèle cette fois un monde imprévu de savants, de publicistes, de tribuns et de leaders légués contre l'excès de reproduction humaine. Tous les partis y sont pittoresquement et vivement représentés ; les féministes se plaignant de l'infériorité trop aisément imposée aux femmes par la lâcheté ou l'inconscience des hommes qui les font mères à leur gré, et voyant dans la limitation des naissances un moyen de rendre enfin la femme l'égale du mâle ; les anarchistes, trouvant dans le malthusianisme l'outil le plus radical de destruction universelle ; les socialistes, arguant que le peuple, seule classe à enfanter, sera moins l'esclave des classes riches et stériles, quand il pourra réduire le nombre des générations ouvrières. Le romancier a imaginé que le père du héros a découvert la « solution » dont une goutte empêcherait la reproduction et lui a laissé, après sa mort, le soin d'étudier si le moment est venu de réveler le « sésame » à l'humanité. Soin douloureux et troublant jusqu'à devenir un supplice ; après de scrupuleuses enquêtes où il a consulté toutes les opinions, après des angoisses de conscience mêlées à des chagrins d'amour personnels, il lui semble en toute sincérité que l'humanité, énervée et fatiguée par des querelles d'idées et de sentiments, n'est pas assez élevée, assez désintéressée et assez maîtresse d'elle-même pour qu'on lui confie un pareil secret. L'armoire de province reste fermée sur la fiole de sésame et la question demeure insoluble comme devant. M. Corday a seulement voulu susciter et rythmer toutes les réflexions que pouvait inspirer une question de telle importance sociale. Les personnages de ce roman souple, complexe et divers, fortement documenté, paraissent un peu faibles, tant le débat est grave ; cela était fatal.

Et n'est-ce pas, autant qu'un procédé d'art qui fait valoir particulièrement le sujet, le drame quotidien même de la vie que de grands problèmes dominent des êtres petits ?

Marius-Ary Leblond.

Camille Lemonnier, par Léon Bazalgette (Sansot et Cie).

C'est un hommage où l'admiration sait s'analyser. Travail peut-être un peu hâtif où les métaphores n'eurent pas le temps de se renouveler, aussi un peu monotone mais par les nécessités d'un cadre étroit où il aurait fallu faire entrer beaucoup plus de biographie, alors entremêlée à la critique littéraire. Mais prenez chaque page : elle est dense et chaude, d'exactitude frappante accusée par un style ferme, fait pour frapper médailles et médaillons ; les premières, sur la personne de Lemonnier, sont particulièrement intenses d'observation précise, originale et vive. En lisant le petit livre de M. Bazalgette, saisissons tous l'occasion de répéter notre admiration pour l'auteur d'*Adam et Eve* et du *Vent dans les moulins*, un des plus importants écrivains de ce temps pour deux choses, entre d'autres, essentielles : qu'il a approfondi et renouvelé par une observation et un lyrisme minutieux le sens de la nature vierge, dans une littérature profondément anémiée à Paris depuis 1870 ; que cette observation, il l'a avivée par une vision fraîche, grasse et colorée de peintre à mille petites touches onctueuses et éclatantes de fraîcheur, par une écriture tracée comme avec de la sève d'arbres verdoyants où le cambium étincelle à mille bourgeons.

Marius-Ary Leblond.

Procès-verbaux de la Commune générale des Arts et de la Société populaire et républicaine des Arts, publiés pour la première fois par Henry Lapauze (J.-L. Bulloz).

On connaît imparfaitement encore l'histoire des arts et des artistes durant la période révolutionnaire. En ce temps de fièvre, les hommes varièrent et, le calme revenu, s'empressèrent trop souvent de défigurer les œuvres qu'ils avaient produites, de nier les pensées qu'ils avaient osé exprimer dans un moment d'enthousiasme.

Saisir les artistes sur le vif, sans retouches, était donc tentant. Henry Lapauze vient d'avoir cette satisfaction en publiant les procès-verbaux jusqu'ici inédits des grandes associations artistiques révolutionnaires connues sous le nom de Commune, puis de Société populaire et républicaine des Arts.

Au cours des délibérations auxquelles prennent part les premiers artistes de l'époque, les théories généreuses sur la destination des arts alternent avec de petites intrigues, des récriminations, des dénonciations. Tout cela remue, vit intensivement.

Il faut féliciter grandement M. Henry Lapauze d'avoir tiré de l'oubli ces précieux procès-verbaux. Il les a édités avec tout le soin désirable. Une introduction, des notes éclairent les documents originaux, une table des noms cités facilite les recherches.

L'ouvrage sort des presses de l'Imprimerie Nationale, c'est dire que tout le soin désirable a été apporté à sa confection.

Charles Saunier.

Constantin Meunier, sculpteur et peintre, par Camille Lemonnier (H. Floury).

Voici un beau livre, un livre qu'on lira, dont on regardera l'illustration, car elle est impeccable, et que l'on conservera car il s'agit là d'une des plus admirables vies d'artistes qui soient. Que l'on songe, en effet, que Constantin Meunier a plus de soixante-dix ans, que le succès ne lui est guère venu qu'en 1880, c'est-à-dire vers la cinquantaine, à l'âge ou d'autres, las des succès et du labeur accompli, se reposent. C'est à ce moment seulement, qu'il a pu être lui-même, mettre à exécution les œuvres longuement mûries que retardait une vie non seulement difficile, mais inclémente, car la maladie et la fatalité ont attristé et endeuillé le foyer de Meunier.

Voilà ce que raconte Camille Lemonnier, ce qu'il dit dans une langue colorée et sympathique.

Mais pour ceux qui ne goûtent pas entièrement les images osées de Lemonnier il reste l'illustration. Elle est de tout point parfaite. Qu'il s'agisse des nombreux fac-simile multipliés dans le texte ou des belles planches gravées et tirées par l'Atelier d'Art.

C'est là un succès et pour le libraire dont le bon goût reconnu mérite ce bonheur et pour les excellents artistes qui cachent un grand talent et beaucoup de dévouement derrière cette raison sociale : l'Atelier d'Art.

Charles Saunier.

J-F. Millet, par Henry Marcel ; *Ingres*, par Momméja ; *Puget*, par Ph. Auquier ; *Velazquez*, par Elie Faure ; *Van Dyck*, par Fierens-Gevaert (Henry-Laurens).

M. Henry Marcel a une affection particulière pour Millet. Elle lui permet de comprendre toutes les phases du talent du grand artiste. Mais cette affection ne fait pas de lui un admirateur aveugle. Il dissèque l'homme et l'artiste, ne cachant pas quand il le faut les points faibles que l'on retrouve dans les plus grands génies, mais exaltant avec une rare compréhension de l'époque, du milieu, les hautes qualités de l'artiste, la part de nouveauté qu'il apporte à l'art moderne, son influence et sur certains contemporains et sur les générations qui suivent.

Philippe Auquier est conservateur du musée de Marseille. Voilà plusieurs années qu'il a entrepris de réunir soit par les originaux ou les copies : moulages, gravures, photographies, l'œuvre complète de Puget, à qui une salle du musée de Longchamps est aujourd'hui réservée. On comprend, dès lors, combien il était qualifié pour écrire la biographie du grand artiste qui fut à la fois peintre, sculpteur et ingénieur.

De l'Ingres, de M. Momméja, je ne dirai qu'une chose : c'est que c'est un chef-d'œuvre. C'est merveille d'avoir dit autant de choses dans ce petit volume au nombre de pages limité.

M. Elie Faure aime l'Espagne, et dans l'Espagne, Velazquez. Il a dit ses joies, ses sensations devant les tableaux du maître ; tandis que M. Fierens-Gevaert,

en flamand abondant et renseigné, raconte quelle glorieuse vie et quel beau peintre fut Van Dyck.

L'illustration bien choisie de ces élégants volumes, fait d'eux un plaisir pour l'esprit et pour les yeux.

CHARLES SAUNIER.

Jean-Louis Hamon, peintre, par Hoffman-Eugène (chez l'auteur, 193 *bis*, rue Croix-Nivert.)

Edmond About, qui avait de l'esprit, estimait J-L. Hamon qui en mettait beaucoup dans ses peintures.

Chef de l'école aimable que l'on appela un moment l'école des « néogrecs », il semble que l'auteur de toiles spirituellement philosophiques comme la *Comédie Humaine* que l'on vit longtemps au musée du Luxembourg, ou simplement gracieuses comme les *Orphelins*, *Ma sœur n'y est pas*, l'*Aurore*, eut dû naître dans l'aisance et connaître la vie heureuse.

Il n'en est rien et l'étude très documentée de M. Hoffman Eugène, nous raconte les débuts difficiles du pauvre breton, son initiation lente à la vie de Paris, enfin, sur la fin, le triomphe et la vie ensoleillée dans la baie de Naples.

CHARLES SAUNIER.

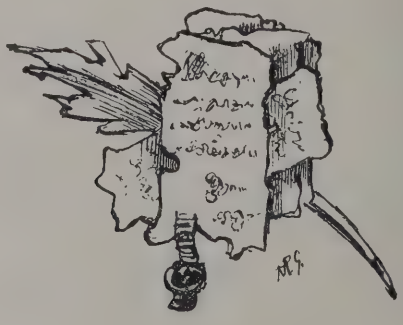
Les Naigeon, par Louis MORAND (Rapilly).

M. Louis Morand continue la série de ses études sur les artistes bourguignons, par la biographie des Naigeon. Six peintres de la même famille ont porté ce nom. M. Louis Morand insiste surtout sur la curieuse physionomie de Jean Naigeon, ami de Prud'hon et élève de Devosge et de David.

Sous la Révolution, Jean Naigeon remplit diverses missions de confiance : conservateur du dépôt de Nesles d'abord, ensuite commissaire chargé par la Convention de conduire à Marseille les membres de la famille d'Orléans non incarcérés, enfin fondateur du Musée du Luxembourg. Ajouterons-nous que Jean Naigeon était ami du père de Beaudelaire et comme tel signa, avec Ramey, la déclaration de naissance de Charles Baudelaire.

Un catalogue des œuvres de chacun des Naigeon complète l'ouvrage.

CHARLES SAUNIER.



LA PLUME

Le Salon de la Société Nationale

PREMIER ARTICLE

L'étude du visage et du corps humain.

HISTLER pour la dernière fois est présent à la Société Nationale. La mort l'a emporté avant qu'il ait terminé son grand portrait de femme tenant un iris, traité dans une harmonie de rose et de violet. On y peut suivre la manière du maître. L'accord des tons était établi dès le début, tandis que le dessin ne se précisait que peu à peu. Parmi les autres peintures de Whistler, il faut signaler un minuscule coin de maison de Dieppe en vert et gris, et l'étude en vert et or de quelque joli modèle italien, à physionomie vive et longs cheveux, qui est appelé le *Raconteur*. Carrière à côté de quelques ébauches, dont une *Tête d'enfant*, d'un modelé excellent, expose les portraits de *M. le docteur Gorodichze* avec sa femme et leur bébé. On y retrouve ses qualités habituelles. Le visage d'homme est d'une vie admirable et la main qui vient caresser la barbe sous la lèvre, a la distinction des mains aristocratiques dessinées par Velasquez.

L'école anglo-américaine triomphe avec Sargent et Lavery. Sargent qui était tombé l'an dernier dans le factice et la virtuosité, se relève avec un bon portrait de *Lord Ribblesdale*. C'est une peinture sobre et d'une grande maîtrise d'exécution. Le personnage qui est coiffé

d'un haut-de-forme et cravaté à triple tour est bien posé. La main, nerveuse, tient un fouet. La tête est rasée et hautaine. Le corps est solidement établi, le visage bien construit, et l'expression parfaitement rendue. C'est un portrait. La chose est plus rare qu'on pense. John Lavery, plus foncièrement artiste peut-être que Sargent, ne traduit pas les volumes avec la même franchise. Mais il possède plus pleinement le sens de l'élégance de la pose et de l'harmonie discrète des nuances. En cela il se rapproche de Whistler. Sa *Dame en rose* sur fond noir a grande allure et son *Printemps*, bouquet blanc et blanche robe, est d'une précieuse finesse de tons.

Whistler, Sargent et Lavery font école. La femme en velours noir de Gerald-Festus Kelly rappelle fort Lavery. Les gris très variés de son portrait *Céleste* sont d'un accord charmant. La même influence se trahit dans la *Femme en blanc*, de Charles Bittinger; dans le *Ruban vert*, de Frieseke, dans l'*Innocent* d'Eugène-Paul Ullmann, dont le *William Chase* est une excellente toile. Patrick Bruce a brossé vigoureusement l'*Homme à la cape bleue* et il faut citer encore après lui, miss Helen Kibbey, E. Polowetski et Bradford Johnston.

L'école flamande est représentée par Maurice Wagemans qui a envoyé une série de portraits, par Jef Lempoels qui cette fois ne reste pas égal à lui-même et abandonne l'étude serrée des visages et des paysages hauts en couleur pour les allégories chères à Alfred Agache. Emile Claus suit les impressionnistes dans son *Camille Lemonnier* et Georges Morren rappelle Théo van Rysselberghe dans sa jeune femme à la *Toilette*, habilement traitée du reste. Puis ce sont les Allemands, le Berlinois G. de Kœnig, le Badois Rodolphe Armbruster dont l'homme aux lèvres rasées, collier de barbe et chapeau mou, plaît par la sincérité du rendu et du modelé, puis enfin, le Viennois Victor Scharf avec un bon portrait de femme en robe blanche et ceinture d'étoffe noire.

Presque tous les pays sont représentés à la Société Nationale, non seulement l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie, mais même la Grèce avec Démétrius Galanis, dont le pastel d'homme assis dans un jardin est d'une riche polychromie de violets et de verts, d'une pose abandonnée, d'une expression prise sur le vif. Voici Léon Bakst, de Pétersbourg, Mlle Marie Kozniewska et Mme Mélanie Mutermilchowa, de Varsovie, celle-ci avec un portrait d'homme bien observé, peint lui aussi au naturel, dans une gamme de verts et de rouges très particulière et pourtant exacte. De Cracovie, Mlle Olga de Boz-

nanska nous apporte un tempérament très personnel. Ses portraits sont d'un grand caractère et traités par petites touches en des tons adoucis de l'effet le plus heureux. Celui du peintre *Hirszenberg* qui a la main sous le menton et les yeux rêveurs des gens du Nord, est extrêmement intéressant. Mlle de Boznanska sait établir ses plans avec justesse et saisir les caractéristiques du modèle : son talent allie la qualité du dessin à celle du coloris.

A part Léandro Garrido, les représentants des écoles espagnole et italienne pour la figure humaine sont des artistes parisianisés. Georges Bottini expose une tête de femme où la sobriété du coloris s'unit à la recherche de l'expression et des lignes. C'est un de ses meilleurs envois. Boldini touche à la caricature avec ses princesses déhanchées, étirées, dégingandées, d'une observation aiguë et presque atroce. Les visages grimacent un sourire ; la construction générale du corps disparaît pour ne laisser place qu'à ce que l'époque et le modèle ont de particulier ; le ventre n'existe plus, les reins se ploient, les jambes s'allongent et les pieds sont d'une exiguïté et d'une disproportion ridicule et charmante. Tout cela enveloppé de robes claires aux couleurs gracieuses, de fanfreluches et de dentelles. Cet art est en marge de l'art, comme celui d'un Ghys, d'un Beardsley, d'un Sem ou d'un Cappiello, mais il plaît précisément par les défauts qu'on lui reproche..

Sans aller aussi loin, La Gandara montre un excès de même ordre dans son portrait de Jean Lorrain. C'est un excès qui convenait parfaitement à la personnalité intense du modèle. Celui qui a si nerveusement dessiné le type énigmatique de M. de Bougrelon, avait besoin d'être portraicturé de même. Il l'est. La pose un peu hautaine et arrogante qui défie l'opinion bourgeoise, les yeux caressants et méprisants, la main volontairemeut précieuse et baguée, tout cela a été bien vu par le peintre et rendu avec la facilité que possède maintenant La Gandara. Il semble qu'un peu de l'âme de Goya revive en les meilleurs des peintres espagnols d'aujourd'hui, en La Gandara comme en Santiago Rusinol dont les jardins de Grenade ont l'air d'être pleins de fleurs un peu vénéneuses, comme en Hermenecildo Anglada, qui joint ce charme morbide du coloris au disloqué de ses gitanes ou de ses grues. Là aussi les masques grimacent comme des têtes fardées de mortes ; là aussi les corps se démantibulent en attitudes invraisemblables, et ces êtres qui ont l'air presque imaginaires à force de réalité, sont parés des nuances les plus délicieuses. Les violets mauves, les roses mourants, les verts vieil or, s'harmonisent au long des robes

ou dans les fonds du décor. L'art d'Anglada est un art de visionnaire étrange, infiniment séduisant d'ailleurs, comme celui de l'auteur de *M. de Phocas*.

Le monde des filles a d'autres peintres : Edgar Chahine, parisien comme Bottini ou Anglada, Louis Legrand et Georges Desvallières. Chahine expose quelques-unes de ces vivantes études qui sont les premières idées de ses admirables pointes-sèches. Son crayon de *Louise France* est d'une sûreté de dessin et d'un modelé extraordinaires. Louis Legrand, qui se souvient de Rops en ses planches gravées, n'en a pas moins sa personnalité spéciale. Il conserve en ses peintures les tons du pastel. Il excelle à saisir la ligne significative d'un visage, à traduire la grâce un peu mûre d'une bouche à plaisir ou d'une épaule nue. Mais Toulouse-Lautrec est évidemment l'un des maîtres préférés de Bottini, de Chahine, de Louis Legrand et surtout de Georges Desvallières.

Elève de Gustave Moreau, Desvallières possède admirablement son métier de dessinateur et de peintre. Son profil de *Tête d'homme* au Luxembourg est une merveille. Le seul reproche qu'on lui puisse faire est qu'on y devine peut-être trop l'influence des musées. Les peintures de Toulouse-Lautrec ont ouvert les yeux de Georges Desvallières à la vision de la vie moderne. Artiste inquiet, en perpétuel désir de se renouveler, soucieux d'expliquer les formes par un dessin de plus en plus expressif, il a peint ce curieux *Coin du Moulin Rouge*, où la silhouette de la femme est fortement serrée, sans pourtant que la hantise de Lautrec et de ses *Jane Avril* se soit effacée. Quand Desvallières, qui s'est peu à peu dégagé de l'emprise qu'avaient sur lui Gustave Moreau et les musées, se sera dégagé de celle de Lautrec, quand tout en rejoignant la tradition des maîtres français si expressifs de Fouquet à Clouet, de Watteau à Chardin, d'Ingres à Manet, il aura pris pleinement possession de lui-même, nul doute qu'il soit alors un de nos meilleurs peintres.

Car tradition et rénovation ne sont pas inconciliables, au contraire. Qui ne voit qu'Albert Besnard, ce novateur, est tout à fait dans la tradition française et qu'après Ingres et Delacroix, il continue Watteau, Boucher et Fragonard ? Il est représenté au salon de cette année par un portrait de l'amiral *Sir Edmund Commer Well* et par un autre également ancien de la *Princesse Mathilde*. Son fils, Robert Besnard, comme quelques-uns des artistes contemporains, Gandara, Jacques Blanche, Abel Faivre, Bernard Boutet de Monvel a subi l'influence anglaise. Robert Besnard montre un grand portait de

Mme Mardrus, prestement lavé à l'encre de Chine et à l'aquarelle, de facture fort habile. Bernard Boutet de Monvel a peint le portrait de son frère de façon très simple sur un fond de mur gris uni où sont accrochées deux estampes dans le goût de Nicholson. Les portraits de jeunes filles d'Abel Faivre sont comme toujours traités dans une gamme claire et harmonieuse, de même que les *Portraits de Mme S... et de son fils* par F.-H. Morisset. Quant à Jacques Blanche, il expose à côté de son hermaphrodite *Chérubin de Mozart*, un portrait de miss qu'on a bien fait de reléguer dans les hauteurs, un autre rapide, mais ressemblant de Maurice Barrès et une bonne étude pour une *Louise*.

Les envois de Lucien Simon sont un peu décevants. Même en ses portraits de Jacques Blanche et de M. André Lenoir on ne constate plus ces dons de dessinateur et de coloriste puissant auxquels nous étions accoutumés. Sa manière s'affadit: ce n'est là, espérons-le, qu'une défaillance passagère. J'ai mieux aimé son carton aquarellé pour la *Messe en Bretagne*. Il est d'une vigueur, d'une franchise et d'une sincérité, qu'on ne retrouve malheureusement pas dans la peinture. Par contre, Aman-Jean s'efforce de mieux faire tourner ses figures en leur conservant tout leur charme décoratif. On voit de lui deux portraits gracieux de femmes et l'exécution de son panneau *La Confidence*. Un portrait de M. K... peint en détrempe à la colle par le comte Hubert de la Rochefoucauld, unit le charme décoratif d'Aman-Jean à celui plus mièvre de Maurice Denis ; les courbes du visage et du vêtement en sont extrêmement gracieuses : c'est une œuvre tout à fait intéressante.

Il est d'autres portraitistes : Mlle A. Delasalle avec sa solide effigie de M. Legout-Gérard, Georges Griveau, avec un bon portrait de femme, David-Nillet, dont la tête de vieille dans le *Convalescent* semble taillée au milieu de l'aubier d'un vieux morceau de chêne mal dégrossi, œuvre robuste à retenir ; puis il faut citer Mlle Bermond avec le portrait de Mme Jean Jaurès, R. Woog et Gumery, qui exposent leurs portraits respectifs, Alphonse Moutte, Paul Renaudot, La Perche-Boyer, Albert Braut, G. Courtois, Dagnan-Bouveret, Louis Picard très enveloppé, trop peut-être au détriment de la précision du modelé, Eugène Loup toujours gracieux, Guirand de Scevola dont le portrait plein de caractère est d'une pâte plaisante et savoureuse.

Jean Veber a renoncé cette année à ses étonnantes fantaisies pour se consacrer aux portraits. Celui de M. G. Stiegler, celui du monsieur en robe de chambre et du jeune homme accoudé sont d'une qualité

exquise de peinture et de dessin. Paul Urtin expose un portrait de jeune dame de modelé serré et soigneux, d'une sincérité fort louable. On goûte de même les envois de Pierre Boulicaut, la *Femme à l'éventail* et la *Jeune femme aux œillets* pour le souci du dessin et le charme discret des nuances. Mais le maître en ce sens est ici François Guiguet.

Il est représenté par quatre portraits. Sa *Jeune fille à la rose* est d'allure assez décorative, et son autre portrait de *Jeune fille* d'un bon dessin qui séduit tout à fait. Il se surpasse en son *Portrait* de femme en corsage rouge. Dans la tête de jeune fille, les ombres restent grises ; là elles se colorent sans cesser d'être exactes et la chevelure est hardiment traitée dans la pâte. La vérité du visage souriant, la richesse du corsage, le sens de la matière, la merveille de la main si étudiée de forme et de ton, une de ces mains comme on n'en trouve que chez nos vieux peintres de France, feraient de cette toile le chef-d'œuvre des portraits de Guiguet, si la petite *Tête d'enfant* exposée à côté ne l'emportait encore par le brio de la facture, le bonheur de l'exécution, la maîtrise du modelé et la vie étonnante de la frimousse rieuse. Ce minuscule morceau est chose à mettre de suite au Luxembourg. Beaucoup des œuvres factices et de virtuosité facile qu'on admire aujourd'hui seront oubliées, alors que celles de Guiguet, d'apparence plus modeste, deviendront peu à peu l'honneur de l'École française. Elles ont déjà toutes les qualités de dessin qui assurent la durée ; mais le peintre ne s'en tient pas là ; il prend peu à peu plus entièrement possession du métier de coloriste ; il n'ignore pas les mérites des plus audacieux, de Claude Monet jusqu'à Vuillard, et il ajoutera un jour sans doute à sa compréhension des formes celle plus moderne des accords de la nuance avec la nuance.

Guiguet m'amène naturellement à parler de quelques dessinateurs de portraits. Voici Lucien Monod, toujours précis et aimable, Frédéric Lottin avec un bon croquis pour son homme à la longue barbe, et Mme Renée Davids. Elle a fort adroitement rénové l'art séduisant des crayonneurs. Dans un format relativement petit, elle trouve moyen d'avoir une facture pleine de verve et sans froideur. Et elle excelle à trouver la caractéristique du personnage et la ressemblance. Ses portraits de femme sont d'un grand charme et celui de *M. Félicien Benoît* est tout à fait plaisant de vérité.

Les nus sont rares à la Société Nationale. C'est une étude qu'on semble laisser aux académiques. Pourtant, on peut voir là une sanguine et un crayon fort habiles d'Ernest Bonnencontre, des *Damnées*

de Roll et des bustes dévêtus de femmes, parfaitement traduits par le pastel de Louis Legrand. La *Femme couchée* de Douglas Robinson et la femme *Devant la glace*, de Frieseke, sont d'excellentes toiles. La *Baigneuse*, de Mlle Bermond, est un de ses meilleurs morceaux de peinture. On y sent un effort patient et réfléchi et le corps tourne bien dans la lumière. Mais la merveille est, à mon sens, l'*Eté*, d'Henry Caro-Delvaille. Le beau corps nu un peu mûr de la femme est posé dans la franchise d'un jour clair, et il est entièrement modelé sans ombres lourdes, avec une extraordinaire justesse de valeurs : c'est là un don tout français. Qu'on ajoute à cela l'agrément de la matière, le travail plaisant de la pâte, une vérité du ton de la chair qu'on ne rencontre pour ainsi dire jamais depuis Manet et l'on comprendra tout ce qui fait d'une telle toile une œuvre maîtresse et bien de chez nous. Le succès est depuis longtemps venu à Caro-Delvaille. Il est mérité. Souhaitons seulement qu'il n'entraîne pas maintenant le peintre à un trop facile contentement de lui-même.

Les scènes à personnages

Caro-Delvaille expose en même temps que l'*Eté* une scène d'intérieur *Ma femme et ses sœurs*. Il aime avec raison prendre ses modèles autour de lui. Si toutes les parties ne sont pas traitées ici avec le savoir appliqué de l'étude de nu, certains morceaux comme la Jeune Mère sont tout à fait séduisants. On désirerait seulement un modelé plus volontaire et plus serré des visages. Rupert Bunny applique une conception fantaisiste à la vie moderne dans sa toile *Après le bain* où un négrillon présente un miroir à l'une des baigneuses tandis qu'une autre se met du rouge aux lèvres ; Georges Lambert peint simplement à mi-corps son *Portrait de famille* et Jules Wenzel traite avec habileté les effigies de ses enfants et de leur lévrier Kalmouck.

Le sens du *Chant du cygne des gueux de Flandre* par Walter Vaes est peut être un peu obscur, mais la peinture est excellente ; la matière est nourrie dans des gris colorés qui font valoir les rouges et les verts ; les figures du vieux qui chante avec la cornemuse à ses pieds et du paysan qui porte une cuirasse démantibulée par dessus son costume sont admirablement établies. Le *Coup de vent* de Claudio Castelucho est d'un brio et d'un mouvement incomparables. Un personnage de comédie retient son chapeau, tandis que les robes des deux femmes s'envolent dans une mêlée de larges touches noires, blanches, violettes ou vertes.

L'art de Charles Martel est plus mesuré. Il rappelle un peu celui d'Emile Bernard par le réalisme des tonalités brunes des chairs et par le choix du sujet : *Jeune fille en barque sur les lagunes de Venise.* Le dessin des visages plaît par sa recherche et par la traduction serrée de la forme. Mme Jacques Marval, qui représente une *Loge à l'Opéra*, accorde le charme des lignes à celui des tons adoucis goûtés par Maurice Denis ; Charles Guérin prend le Luxembourg pour décor et cherche la transposition de la vie en affublant ses personnages selon la mode délicieuse et ridicule de 1840. Et Gaston La Touche, qui féérise la modernité, nous donne des visions d'un *théâtre-concert*, d'une femme en robe blanche près d'un cygne blanc, d'une course de taureaux, où les mauves, les verts, les vieux ors et les rouges s'harmonisent.

Puis voici le cortège des peintres de la vie parisienne, Jeanniot avec son *Dîner à l'hotel Ritz*, Abel Truchet avec son *Restaurant de nuit* et Jean Béraud et Albert Guillaume plaisamment anecdotiques. La vie provinciale est peinte par Hochard, Milcendeau, Cottet et Fernand Piet. Hochard est devenu le Huart de la peinture : à son observation d'une bonhomie souriante il joint de fortes qualités de coloriste audacieux qui ne recule pas devant les rouges les plus éclatants dont la vigueur même n'est pas sans saveur. L'audace de Cottet a un tel résultat qu'il vaudrait mieux n'en pas parler. Que quelqu'un possédant la moindre intuition de l'accord des tons, la moindre sensibilité d'artiste ait pu barbouiller les *Femmes de Plougastel au pardon de Sainte-Anne de La Palud*, c'est inimaginable. Le dessin même n'existe plus dans ces visages ronds où il n'y a nulle recherche de modelé. C'est une erreur que Charles Cottet doit nous faire oublier.

L'admirable dessinateur qu'est Charles Milcendeau n'arrive peut-être pas encore dans ses peintures et ses pastels à poursuivre la forme avec autant de volonté que dans ses contés. Mais le caractère général demeure. Les types des paysans de ses scènes d'intérieur sont excellemment saisis. Et sa toile, la *Fileuse au rouet*, garde les tons riches de ses pastels. On regrette pourtant qu'il n'ait pas cru devoir envoyer quelques-uns de ces beaux crayons comme on en voyait récemment rue Le Peletier à l'*Art moderne*, tels une vieille de profil, ou ces deux jeunes femmes en costume des Sables d'Olonne, travaillant chez elles à faire du crochet. Bretagne et Vendée sollicitent d'ailleurs les peintres, non seulement Milcendeau, Cottet, Simon, mais encore Le Goût-Gérard, Fernand Piet qui se plaît à représenter des marchés et des lavoirs, et Mlle Elisabeth Nourse dont le *Premier né* est vu par

Scène d'intérieur.
par *Charles Milcendeau.*

un œil attendri. Mais il me faut terminer pour les scènes à personnages et je ne citerai plus qu'Henri Le Riche avec sa toile *Un temps viendra* et Mlle Hélène von Beckerath qui a sans doute voulu avec ses *Vieilles femmes à l'asile* donner un pendant à *Asile de vieillards* de Lucien Simon.

Intérieurs et Natures mortes.

On retrouve ici François Guiguet avec son *Intérieur* en Dauphiné : une fillette au premier plan, une jeune femme travaillant devant la fenêtre et au fond l'horloge dont le balancier de cuivre, par suite d'un artifice du peintre qui a déplacé et élargi le reflet, semble remuer. Comme cela donne bien la sensation d'intimité que donnent les petits maîtres Hollandais, et en même-temps comme cela est bien de chez nous ! François Guiguet qui rejoint la tradition de La Tour, rejoint aussi celle de Chardin, qui vient de Lenain et va jusqu'à Bonvin et Cals. Firmin-Girard a un excellent intérieur de *Forge*, R. F. Picquefeu une *Fileuse vosgienne* et Henri Morisset, Moreau-Nélaton, Hugues de Beaumont nous amènent aux intérieurs bourgeois.

L'art d'Henri Morisset est doté d'un grand pouvoir de séduction, par la grâce de ses femmes et de ses enfants, par la finesse de son coloris. Moreau-Nélaton et Walter Gay sont de même parmi les meilleurs peintres d'intérieurs, le premier plus séduit par la vie moderne, le second par le décor du passé, les vieux fauteuils, les commodes ventrues, les portraits anciens, les dessins rehaussés de sanguine accrochés au mur dans une bordure d'or terni. Le charme de ces choses a touché cette année René Prinet qui expose le *Salon vert*, la *Desserte* et le *Canapé jaune*.

Avec le sujet le plus simple, ce coin d'atelier rempli de cartons et de livres, qu'il appelle *Vieux amis*, Bellery-Desfontaines a su faire une très belle toile par l'exactitude de la vision et la justesse des tons. Marcel-Béronneau a peint avec probité des *Œufs sur le plat* et Joseph Lépine un *Intérieur*. Les femmes aussi savent peindre les choses mortes, telles Mme Magdeleine Huot et Marthe Morisset, telles encore Mlle Germaine Druon et Mme Henri Duhem qui représentent l'école de Douai, telle Mme Lisbeth Delvolvé-Carrière, dont les orchidées et les chrysanthèmes surgissent mystérieusement de l'ombre. La peinture de fleurs a perdu la sécheresse qu'elle avait au temps du bon Monnoyer, et Henry Lerolle, Eugène Baudin, Henri Dumont

mettent autour de leurs camélias ou de leurs roses l'enveloppe de l'atmosphère.

Henri Le Sidaner est le poète des natures mortes. Nul mieux que lui ne sait leur donner une vie intime et mystérieuse. Les fleurs aux reflets rouges du *Dessert* vibrent dans la lumière. Ses paysages où ne se montre nulle présence d'être vivant sont aussi des natures mortes auxquelles le papillotement de la poussière d'or confère seul l'illusion de la vie. Cette année Le Sidaner a renouvelé sa manière. Il a abandonné la touche allongée et de travail patient, pour la touche large et grasse dont se peuvent tirer de nouveaux effets. Et il s'en sert à merveille pour harmoniser ses symphonies de couleur en or majeur ou mineur, où l'or domine toujours s'alliant alternativement, aux verts, aux mauves, aux lilas, ou à la pourpre.

Les paysages.

Ce sens du mystère que possède le Sidaner est surtout le propre des gantois Albert Baertsœn, Georges Buysse ou Willaert. Tous trois aiment à laisser leurs tranquilles paysages, leurs maisons fermées ou leurs chalands immobiles se réfléchir dans l'eau. Baertsoen l'emporte sans doute en intensité d'émotion et parfois, comme dans son *Petit quai en Zélande*, il retrouve ce goût des colorations vives, des verts et des rouges éclatants, chers aux flamands. Le *Dégel sur la Dendre* de Willaert est une de ses meilleures toiles. Quant à l'art de Georges Buysse, il peut servir de transition entre l'art ouaté d'ombre des peintres gantois et la palette éblouissante dont Emile Claus se sert pour son *Jeu de lumière en automne.*

Anthonissen et Alfred Bastien sont plus véristes. Le premier se souvient encore de Corot, mais le second cherche seulement à traduire la nature avec la plus entière sincérité : il y a une singulière vérité dans son *Fardier embourbé* que quatre chevaux tirent sur le chemin raviné longeant une rivière. Le maître hollandais Hendrick-Willem Mesdag est lui aussi réaliste, mais la réalité de son *Retour de pêche* et de son *Temps orageux* touche à la plus haute poésie à force de largeur et de simplicité dans le sujet comme dans l'exécution.

Thaulow devenu Parisien a conservé l'amour des paysages de neige de la Norwège. Et chez nous-mêmes, plusieurs peintres du Nord comme Henri Duhem, douaisien, Louis Braquaval, ou Albert

Lechat lillois, auxquels se joignent Guillaume Roger et Pierre Prins, montrent leur parenté avec les peintres flamands. Henri Duhem se souvient de Le Sidaner dans sa *Petite place* et son *Bras de canal* vus par une nuit de lune et traités dans une gamme plus adoucie. Braquaval excelle à rendre exactement les valeurs : la solidité de la facture et de la pâte donnent à sa vue de *Montdidier* un grand prix. Albert Lechat plaît surtout dans ses aquarelles et ses gouaches. C'est là qu'il oppose le mieux les rouges et les verts profonds des briques et des volets, des géraniums et des feuillages. Il s'est fait le chroniqueur de la petite ville aux rues étroites, aux pavés inégaux, aux fenêtres égayées de pots de fleurs. On se laisse prendre doucement au charme de ses *Vieilles briques* , de sa *Rue de la Citadelle*, de la *Promenade* et l'on ne s'en lasse pas.

Pierre Prins connaît lui aussi l'attirance des murs couverts de mousse d'une ancienne église, et peut-être est-il plus heureux encore dans ses pastels que dans ses toiles. Pour Guillaume Roger, épris comme jadis de moulins et de canaux de Hollande, il semble avoir été récemment touché par la grâce de l'impressionnisme, et même sa curieuse *Prairie* où paissent des vaches minuscules, n'est pas sans faire songer, par une rencontre involontaire, aux pâturages peints par Vallotton. C'est chose au moins inattendue, mais qui témoigne chez l'artiste d'un désir louable de se renouveler.

Georges et Lucien Griveau suivent l'exemple des maîtres de 1830, comme l'avait déjà fait Stanislas Lépine. Les préférences de Georges Griveau semblent aller à Corot, et la patine des murs poussiéreux et gris de son *Petit château de Trovern* est adroitement rendue. La matière est épaisse et nourrie, et le paysan, les poules qui picorent sont peints à même la pâte. Lucien Griveau s'efforce d'accorder les qualités de Millet avec celles de Decamps. Bien que sa porte de ville à *Mennetou-sur-Cher* ait une allure romantique qui ne soit pas sans charme, je lui préfère l'*Etable*. Ce n'est pas seulement une chose vue dans les musées, mais surtout une chose vue dans la réalité. Les poules sur le fumier, l'échelle contre le mur, l'homme qu'on aperçoit de dos et qui s'appuie contre l'entrée de la porte donnent à cette œuvre le ton de la vérité. Et le tout est d'une forte qualité de peinture : c'est une de ces toiles dont on garde longtemps le souvenir.

Lhermite montre ses habituels troupeaux encadrant une *Moisson*, et après lui on rencontre un peu au hasard Emile Boulard, E.-J. Chevalier, J.-L. Rame avec la solide étude de son berger rentrant le

soir, Pierre Waidmann avec le *Vieux pont en Bourgogne*, R.-U. Ulmann avec son *Bassin au Grand Trianon*, J.-P. Meslé habile à trouver les teintes du soir de son *Haut-Chamigny*, René Andreau et Victor Binet également épris de crépuscules, René Billotte, René Ménard, André Dauchez et Albert Moullé.

Je ne prétends rien apprendre sur la qualité des gris colorés de

Baigneuse
par Mlle *Marie Bermond*.

René Billotte, sur le dessin serré et pourtant enveloppé de ses terrains, sur la vérité de ces rochers des *Bords de la Meuse*, sur la profondeur de ses ciels calmes. Quant à René Ménard, il semble vouloir une fois au moins regarder la nature avec sincérité. Il y gagne incroyablement et la différence de qualité est énorme entre sa *Forêt* et ses autres conventionnels paysages. L'établissement net et simple des plans, la douceur des lointains, la richesse des verts, verts émeraude, verts bleutés, verts dorés, la personnalité du coloris et de l'interprétation font de cette toile une petite merveille.

La *Vanne* d'André Dauchez vaut par la justesse des valeurs et des tons, et son autre envoi, *Sous les Chênes*, par l'admirable étude de l'arbre noueux : c'est un véritable portrait d'arbre. A côté de lui, il faut placer Albert Moullé, qui se classe au premier rang parmi nos paysagistes. Il est fortement frappé de la différence de matière des ciels et des arbres, et il enlève ceux-ci en tons vigoureux sur la grisaille bleutée du fond. Encore que les ciels deviennent de la sorte un peu plats, la franchise du moyen ne laisse pas que de me séduire. Albert Moulé envoie cette année six vues de Moret. Il a bien rendu les vieilles pierres jaunies de son *Donjon* et de la *Place du Marché-au-Blé*, les verts profonds de ses *Bords du Loing*, mais il triomphe mieux encore dans son *Ecluse de Bourgogne* et dans la *Route de Montereau* : on a plaisir à sentir la vérité des troncs d'arbres et la puissance des massifs de feuillages.

Charles Cottet, si peu heureux dans son *Pardon de Sainte-Anne de la Palud*, se retrouve dans les quatre autres toiles de son *Pays de la Mer*. Il en note fort bien le caractère sauvage et désolé ; il sait faire fuir la lande et la mer jusqu'à l'horizon, et malgré que sa manière manque un peu de netteté et d'âpreté, que ses rochers soient un peu amollis, l'ensemble conserve une grande saveur. Le modelé des terrains préoccupe aussi avec raison Lepère : cela me fait goûter infiniment ses *Rochers de Sion* en Vendée. Le coloris est un peu dur mais personnel et d'un grand effet dans des toiles comme *Le Grain*, que vient d'acheter l'Etat. Cette dureté disparait d'ailleurs dans les *Vieilles maisons en Seine-et-Oise*, dont le côté intime exige forcément plus de douceur.

Henry Paillard, graveur comme Lepère, est allé planter son chevalet dans le pays lumineux déjà poétisé par Théo van Rysselberghe, *Saint-Tropez*. Il cherche l'éclat de Montenard, sans ce que ce dernier a d'un peu conventionnel et facile dans les oppositions de jaunes et de bleus ; Henry-Laurent, moins outré, nous dit la douceur des premiers rayons sur le Luxembourg, et son *Soleil matinal sur la Charente* plaît par la fraîcheur de l'impression, la légèreté du ciel, la qualité des verts sourds et la vigueur des reflets. Albert Lebourg, à l'égal de Sisley, enveloppe d'atmosphère les bords du ruisseau qu'il a regardé couler entre les arbres par un *Soir d'automne* ; Raffaëlli, plus coloriste que de coutume, effiloche les branches fines de ses arbres sur des fonds de paysages délicats.

Après lui voici d'autres paysagistes, De la Villéon, Henri Lebasque, Eugène Clary, Georges Costeau, Pierre Damoye, Léopold Stevens,

Alphonse Stengelin, Louis Le Camus, Fernand Desmoulin qui comme Guillaume Roger met à profit les recherches de l'impressionnisme dans ses coins de Hollande, Emile Barau, Louis Dumoulin, avec des envois hauts en couleur. Voici Iwill, G. de Latenay, Charles de Meix-Moron, et les peintres des rues de Paris, Dufrénoy, J. Gabriel qui doit beaucoup à Boudin, Louis Gillet, Léon Carré et son excellente étude des *Côtiers*, F. Houbron qui place devant Notre-Dame mille petits personnages aux mouvements divers.

Gaston Prunier, sauf en sa petite *Rue Desnouettes* où passent le soir les sœurs en cornettes comme en quelque vieille rue de petite ville, quitte cette fois Vaugirard et nous montre des rues d'usines, et ce *Dimanche aux fortifications* amusant par le choix des personnages, par le mouvement des groupes : à droite un soldat et une bonne, à gauche une famille goûtant sur l'herbe. Dans ses aspects de fabriques, les ciels sombres sont traversés d'épaisses fumées, et dans son *Usine Lazare Weiller au Hâvre*, le coloris sourd du peintre se hausse à l'éclat des flammes trouant l'ombre violette. Gaston Prunier demeure en même temps un des maîtres aquarellistes d'aujourd'hui. Il a rapporté de Bretagne de vigoureuses études où la forme des terrains et des rochers est extrêmement serrée, des études riches de couleur où les valeurs puissantes de la mer sont encore dépassées par celles du sol ; jamais peut-être il ne fut aussi heureux que dans sa *Pointe du Raz* ou dans sa *Baie des Trépassés*.

Il me reste à citer le *Chemin des prés* de Carlos Lefebvre, l'*Illumination au village* de Pierre Lagarde, les paysages d'Eugène Cadel, et à parler de quelques étrangers, Rodolphe Ribarz, Harry van der Weyden qui aime l'éclat des rouges et des verts, Charles Conder, James W. Morrice et Santiago Rusinol. Charles Conder et Morrice sont des peintres de tempérament raffiné, qui évitent l'abus de la couleur, et se plaisent à des gris très variés mais simplement rehaussés. Le *Quai des Grands-Augustins* de Morrice est comme noyé dans le brouillard ; les paysages de Charles Conder nous offrent des perspectives calmes de parcs où sont demeurés quelques personnages en costumes du passé : ce sont des gens d'un XVIII^e^ siècle imaginaire vu par un peintre du pays de Beardsley ; ils s'attardent au milieu des massifs de verdures voilées de douceur et nuancées de roses légers.

Au contraire les *Jardins de Grenade* de Santiago Russinol sont emplis de lumière. Mais ce n'est pas la lumière un peu brutale d'un Montenard : la vision de Rusinol est plus artiste. Les arbres en fleurs de sa *Vallée de Soller* ont l'air de grands bouquets mauves ou blancs

dans l'herbe verte ; l'accord des tons exquisément choisis est toujours inattendu et de l'effet le plus heureux. Santiago Rusinol n'est pas seulement un admirable peintre ; c'est aussi un poète tout à fait délicieux.

La peinture décorative.

J'ai cru devoir classer ici, malgré la petitesse relative de leur format et à cause de leur allure générale, les envois d'Eugène Morand et d'Alphonse Osbert. Les lignes très simples de leurs tableaux sont du plus heureux arrangement. Et, comme Santiago Rusinol, Eugène Morand peintre, demeure poète. Dans son *Hymne au soleil levant* et dans les *Syracusaines*, les fonds sont d'une rare beauté de matière : les verts bleutés des collines, les verts dorés des arbres, les violets et les mauves des lointains sont d'une harmonie exquise. On ne rend pas assez justice à Alphonse Osbert. Il eut pu comme tout autre faire de la peinture commerciale, et son savoir lui eut permis d'exhiber de savantes anatomies. Mais il préféra réaliser son rêve. Disciple de Puvis, il garde pourtant sa personnalité dans la composition et dans le coloris. L'*Harmonie grise* est d'une tonalité pleine de charme.

Le goût des teintes adoucies se manifeste de même dans la *Confidence* d'Aman-Jean, dans la *Ronde* et la *Femme au roquet* de Paul-Albert Laurens, dans la *Matinée de printemps* du comte Hubert de La Rochefoucauld, dans les marines d'Alexander Harrison. Mais le tort des peintres décorateurs est la plupart du temps de suivre quelqu'un. Mlle Mary Davis dans ses *Murmures des marais* et Mlle Florence Esté dans son *Pays breton* semblent se souvenir des aquarelles de Francis Auburtin, et Auburtin à son tour au lieu de s'efforcer de demeurer personnel s'abandonne trop à l'influence de Chavannes dens son *Verger au bord de la mer*. Anquetin exagère Rubens dans son plafond de *Renaud et Armide*, et comme il arrive presque toujours, tombe surtout dans l'imitation des défauts. Il n'est pas sûr que ces chairs boursouflées et rondouillardes cachent une construction très solide : pourtant l'œuvre retient par le brio de la facture et la chaleur du coloris. Mais Anquetin a mieux à faire que d'imiter : il est assez intéressant pour se contenter d'être lui-même.

La *Bretagne mystique* d'Hyppolyte Berteaux témoigne d'un grand effort et d'un grand acquit : l'œuvre exécutée pour l'escalier du musée de Nantes produira certainement beaucoup d'effet. De même la *Vie*

heureuse de Victor Koos, la vue de *Naples* d'Alfred Smith, le *Poème de la mer* de P. M. Ruty, l'*Elevage* de Montenard, destiné à l'hôtel de la Société des Agriculteurs. L'effort de Jean Delville qui essaie de nous présenter l'*Homme-Dieu* aura moins de succès : le temps des péladaneries est passé.

Aquarelles, dessins et gravures.

J'ai déjà parlé des aquarelles d'Albert Lechat et de Gaston Prunier, des pastels de Milcendeau et de Pierre Prins, des crayons de Mme Davids et de Lucien Monod : il en est d'autres à signaler. D'abord les savoureuses aquarelles d'Henri Jourdain, moins cuisinées que celles de Gaston La Touche, mais d'une belle harmonie de verts et d'or. La *Vieille Porte* fait un peu penser à un Thaulow. Puis les aquarelles de Luigini, d'Henry Stacquet, d'André Suréda, si vigoureuses et si pleines de qualités, de Mlles Alice Schille et Marie-Paule Carpentier, de Paul Rossert habilement lavées dans l'eau, de Mlle Ada Galton au métier sobre, et de Jordi dont la *Dame sur fond rouge*, plaît par l'ingéniosité de l'interprétation géométrique, par le souvenir des marquises fardées de Beardsley et par le coloris particulier.

Georges Bigot dessine à l'encre de Chine à la façon des Japonais ; Eugène Béjot envoie de fines études au lavis pour ses coins de Paris ; David André, des contés où il recherche le caractère des pierreuses ; François Guiguet, un croquis de violoncelliste. Une salle spéciale a été réservée aux dessins de Paul Renouard sur l'Affaire Dreyfus. On retrouve, à la gravure, Albert Baertsoën, André Dauchez, Albert Besnard avec de solides eaux-fortes, Edgar Chahine avec son nerveux portrait à la pointe sèche de Louise France, Jeanniot, qui se souvient de Rops dans l'*Amateur*, et Louis Legrand, avec l'*Aïeule* dont les traits s'opposent à la volupté grasse du modelé au vernis mou employé pour la tête de fillette.

Jules Germain a excellement interprété par le bois les dessins de Jeanniot, Camille Beltrand un Constantin Ghys ; Jacques Beltrand envoie ses *Masques* de penseurs, Paul Colin un bois en couleur, les *Meulettes de blé*, Amédée Joyau des bateaux à Roscoff qui ont la finesse de l'aquarelle. L'eau-forte en couleurs est représentée par Manuel Robbe, Alfred Muller, Richard Ranft, Gaston Darbour, Léon Bartholomé, Jacques Villon.

Eugène Viala, Max Sprinkman, Robert Spence se contentent du noir et du blanc. Mlle Redelsheinner expose un *Vieux marché à Francfort* avec des viandes pendues aux étals et des acheteurs parfaitement silhouettés à l'eau-forte ; Storm van Gravesande tire de la pointe sèche non ébarbée de beaux noirs gras et puissants comme dans son *Canal en Hollande* ou sa vue du Hâvre la nuit ; Gustave Leheutre, également fidèle à la pointe sèche, continue à nous donner des aspects de sa vieille ville de Troyes dans une manière très délicate ; Emile Béjot, aquafortiste, regarde Notre-Dame par dessus les toits ; Jacques Beurdeley, décidément en pleine possession de son métier, compose par l'opposition d'une tache sombre et d'un blanc : le *Petit lavoir à Provins* et l'*Avenue de Clichy* sont choses excellentes ; la manière de Mac Laughlan s'assouplit dans sa *Rue du Chasseur* et sa *Porte royale à Boulogne* tout à fait séduisantes ; Francis Jourdain rappelle le travail de la plume dans son charmant croquis du *Parc de Versailles* et Gaston Latenay, qui se met lui aussi à l'eau-forte et s'y affirme de suite un maître possédant sa facture propre, facture légère et fine, avec ce délicieux *Jet d'eau dans le parc* où se promènent des petits personnages à la Watteau.

Tristan Leclère.

Nouveaux Fragments d'Ibykos (1)

I

Chaudes comme le Sud et fausses comme l'eau,
Tes lettres mentent mieux que les plus doux poèmes :
Une phrase de miel assure que tu m'aimes ?
— C'est que tu sors content des bras de ta Cydno.

Petit coq fier d'avoir coché petite poule,
Tu jettes au vieux fou dont tu fais la douleur
L'aumône d'un billet lascif et cajoleur :
— Mais je n'écoute pas un cruel qui roucoule.

II

Ephèbe de Lesbos, tu m'as mis tout en feu :
Ta lettre vit, je sens ton baiser dans ma bouche,
Et le songe moqueur me tourne sur ma couche
Vers ton rude et profond viol de jeune Dieu.

(1) Découverts dans une tombe égyptienne par un ami du traducteur.

Me voilà tour à tour Atalante et Bathylle ;
Les beaux jours de Samos reviennent un moment :
Mais soudain je m'éveille, ô mon futur amant,
Seul avec le regret de ma sève inutile.

III

Pardon des mots méchants que t'a dits ma colère :
Désormais, enfant d'or, je vivrai pour te plaire,
Tu seras mon seul Dieu, je ne verrai que toi,
Tes désirs les plus fous seront ma douce loi ;
Je regarde tes yeux dont la fièvre m'inspire,
Et j'apprends le bonheur... Quel est donc ce navire ?
J'ai tes bras caressants, ton baiser de jasmin,
Ton fraternel amour... Hélas ! je pars demain.

IV

Euryale, je veux, au rythme de nos vers,
Le long de nos corps joints effeuiller tant de roses
Que la Dryade prête à rire de travers
Va pleurer de grand cœur sur des métamorphoses.

V

Enfant dont le regard me dit de rajeunir,
Le sommeil m'a quitté : j'adore un souvenir.
Nous voici dans le Bois d'Apollon, seuls ; tu joues
A rire, en effeuillant des bleuets sur mes joues,
Plus près, toujours plus près de ma bouche, nos fronts
Qu'Erôs voile aux jaloux avec des liserons
Se touchent, et je prends ton âme en ton haleine.

Puis je baise ton corps divin, ton corps hellène
Au sein gauche, et je goûte une exquise douleur :
Les volcans de Lemnos n'ont pas tant de chaleur !
Ivre de cette chair qui palpite et m'embrase,
J'écoute à l'horizon le galop de Pégase.

VI

Notre amour poétique est bien, en vérité,
La fleur harmonieuse au pays de beauté
Qui vit naître il y a quatorze ans ton sourire.
Je suis chanteur de vers, et toi joueur de lyre ;
Nos petits seins un peu féminins, nos bras blancs,
Nos hanches d'Apollons, nos yeux étincelants,
Ta jeune adolescence et ma vieille jeunesse,
Tout cela correspond au charme de la Grèce.

VII

Euryale, ton cœur changeant comme la mer
Aura vite oublié ce jour de bonheur clair
Dans Samos indulgente aux baisers des colombes ;
Ce soir un vent d'adieu voltige autour des tombes,
Et les oiseaux pensifs augurent un départ :
Notre amour agonise, il est déjà trop tard
Pour échapper à ce marin qui me fait signe.
Ah ! que m'importe, enfant-poète au cou de cygne,
La ruine lointaine ou le retour vainqueur
Puisque mon souvenir sera mort dans ton cœur ?

Edmond Fazy

PROSES

I

CLAIR DE LUNE

Très vite, nous glissons dans la douceur nocturne, sur la mer terne.

D'un effort rapide et facile, comme on croit voler en des songes, nous nous enfonçons dans des choses imprécises, immobiles et fluentes : la nuit laiteuse, le calme tiède, le mou silence.

Sur les faibles houles des eaux lisses nous glissons vers les brumes lointaines où se fondent, dans la lumière de rêve, la mer sans horizon et le ciel.

Ne suis-je donc pas sorti du sommeil où mon esprit flottait sans se connaître ?

Ne suis-je donc pas sorti du sommeil où tout est impalpable et sans poids, que je demeure inerte en participant à cette vitesse au sein des choses vagues, que mes membres n'ont pas retrouvé leur lassitude des veilles et qu'il me semble encore aller sur une nuée ?

Voici pourtant la lune brillante au haut du ciel serein, dans le peuple pâli des étoiles ; et voici, tout près de nous, dans cette seule direction précise, la coulée changeante des écailles de lumière qu'elle verse sur la mer grise.

Mon âme, sans doute, à mon réveil, est restée loin de moi de même que mes sens ne se sont pas repris à la réalité des choses. Je

me penche en vain sur mon cœur pour écouter... je n'entends que des coups sourds qui traversent son silence !

Clair de lune ! Ah ! je sens maintenant sortir du fond de ma mémoire la mélodie, hésitante encore et incertaine, le chant qui m'a tant fait pleurer au moment de quitter la terre.

Pourquoi ai-je tant pleuré devant cette fille noiraude et pas jolie — bonne cependant et compatissante à mon émotion soudaine — qui, pour me complaire, a joué et rejoué pour moi le chant triste et doux ?

Clair de lune ! Est-elle au fond de ma pensée, la petite musique lointaine qui s'élève en un murmure indécis ? Ou monte-t-elle vers moi, dans un souffle léger, comme la respiration faible de cette nuit ?

Je l'entends ! Elle s'enfle et s'épanouit et chante délicieusement à mon oreille, la phrase attendrie du Maître Incontesté ; et mes yeux retrouvent, à l'écouter ainsi, les mêmes larmes ; ma gorge s'étreint de la même amertume... je pleure encore, et seul, dans la nuit !

Je le sais bien, pourquoi j'ai tant pleuré !

Les sons unis portent en eux des paroles qui ne sont pas des mots entendus, des images qui ne sont pas des formes créées ; mais ma pensée leur prête un sens, ma vision intérieure leur donne des contours, la tension de ma volonté les anime d'une vie charnelle qui est un peu la mienne. Ils me chantent moi-même à moi-même dans mes souvenirs ou dans mes espérances. Sous la magie de leur chant ce qui fût renaît, sensible, du passé ; ce que j'ai désiré sort de l'avenir incertain pour s'offrir à moi dans le présent réel.

Je sens et je vois. Je dirige ma vie dans le Rêve.

Qu'a dû penser de moi, cependant, de ma sensibilité, de ma faiblesse, cette fille noiraude et si peu jolie tandis qu'elle me versait — complaisante encore qu'inhabile — en douche lente avec la mélodie la troublante vision d'une heure du passé ?

Ce n'était pas vers elle, certes, qu'allaient alors ma plainte douloureuse et mes larmes ; mais bien vers l'Autre, la petite vierge blonde dont, un soir, dans un clair de lune, j'ai baisé les lèvres.

C'était bien sous l'harmonie des accords que je sentais la main énorme de l'angoisse m'étreindre le ventre et me secouer la poitrine pour en vider des sanglots ; c'était bien sous l'influence des sonorités vibrantes ou des pulsations voilées des cordes que mes nerfs entraient

en danse folle et que je me renversais pour cacher dans des coussins ma figure en larmes ! Oui ! mais à la faveur de cet indicible émoi, l'Autre se dressait dans ma pensée, si tentante et si belle ! Derrière l'écran baissé de mes paupières, la Fille Blonde me tendait sa bouche !

Au milieu de mes larmes elle me l'a donnée, sa bouche de chair ; j'en ai eu des baisers humides.

Je l'ai saisie de mes lèvres, la bouche qui se refuse aujourd'hui de par sa volonté et par mon éloignement.

J'y ai bu des baisers qui passaient sur les effluves de la musique amoureuse ; j'y ai bu son âme et sa vie, comme un soir du temps passé dans du clair de lune !

Clair de lune ! Comme elle grandit doucement dans le calme tiède et dans le mou silence la petite musique d'amour !

Ce n'est pas ma mémoire qui la redit, mais toute la nuit, toute la nuit laiteuse, à la fois transparente et voilée. Elle monte de la mer et descend des étoiles ; elle est la vie même de ces choses, que mon oreille entend, que mon cœur saisit... et je pleure sur ma solitude !

... Te voici donc revenue, petite Vierge Blonde ! Avec les accents de ma chanson tu es sortie de ces brumes lointaines qui se sont condensées à ton image ; et tu as glissé sur les écailles mouvantes de la mer ; tu es venue vers moi dans ce rayon de lune.

Approche-toi ! Montre-moi tes yeux et ta bouche et ta gorge nue !

Oui ! tu es bien telle que je t'ai vue jadis, toute blanche avec des yeux de lumière.

Tu n'as pas mis de voiles pour te présenter devant moi ; je te reconnais : tu es la plus belle d'entre les Filles Vierges !

Défais tes cheveux pour en couvrir tes épaules qui frissonnent, défais tes cheveux souples dans ce bain de lune. Ne sens-tu pas les douches de clarté qui glissent sur ton corps charmant ? Ne sens-tu pas le tissu léger que tressent autour de ta nudité les rayons pâles ? Eh bien ! je voudrais me faire lumière de la nuit pour t'envelopper dans d'égales caresses ! C'est trop peu de deux mains pour te tenir et pour te garder !

Approche-toi ! Je sens entre mes mains ta poitrine qui se gonfle ; te voici vibrante et tiède auprès de moi ; montre-moi la fleur de ta bouche ; je t'aime !

Ne sais-tu pas que je t'ai toujours aimée ?

Mon amour est allé vers toi sans se discuter et longtemps sans se reconnaître, par cela seul qu'il *devait* exister.

Je t'aimais avant de t'avoir vue ; je t'aimais avant que l'un et l'autre eussions revêtu nos formes présentes ; je t'aimais dans le lointain des âges.

Déjà les éléments de nos âmes se cherchaient quand nos ancêtres à peine humains se poursuivaient dans les herbes de la forêt primitive ou s'accouplaient aux longues nuits sur le sol des cavernes.

Unis et pénétrés dans une étreinte profonde ils préparaient, de leur choix, notre venue.

Longtemps, dans l'inégal balancement des harmonies humaines, ils ont tendu à ce que nous fussions tels que nous sommes enfin et mon âme est l'écho de leur recherche comme ton corps est la forme de leurs espoirs toujours déçus.

Je sens encore gronder en moi, en ta présence, l'ardeur de leurs désirs sauvages et c'est l'effort accumulé de leur race qui m'a porté jusqu'à toi !

Mon âme, la somme et le produit des mille petites âmes qui me composent, porte en elle la lourde charge de tout ce lourd passé d'amour ; elle obéit sans conteste à sa volonté impérieuse : par lui j'aime ton corps dans son essence et dans sa forme.

Ainsi, je t'ai aimée dans la succession des amours. Je t'ai désirée de toute éternité pour que vint cette nuit où je renouvellerais et continuerais en toi le long effort des millénaires.

Ne le savais-tu pas ?

Toi-même, n'as-tu pas répondu à l'appel intérieur venu de ces mystérieuses contrées du temps révolu quand un soir, dans du clair de lune, tes lèvres entrouvertes m'ont rendu mon baiser ?

N'était-ce pas l'obscure sensation des pensées et des formes complémentaires qui te donnait à la douceur des caresses et n'était-ce pas l'espoir de l'idéal humain peut-être rencontré qui te berçait et te livrait si molle à la prière d'amour ?

Regarde autour de toi, Fille Blonde ! De tous les hommes qui se sont inclinés devant ta grâce jeune de Femme ne suis-je pas celui dont l'âme fut le plus voisine de la tienne ?

Pourquoi donc, hier encore, ta bouche s'est-elle refusée ?

Ecoute-moi ! Comme je t'aime par ce qui fut, je t'aime par ce qui sera.

L'élan des générations qui ne sont pas encore venues m'emporte ; elles aspirent en moi à ta jeunesse, à ta beauté. C'est dans un de tes sourires que leur espoir se lève ; c'est dans un de tes baisers qu'elles veulent s'affirmer ; c'est de la Joie de ton corps qu'elles veulent tenir la vie !

Mon amour est le pont sur lequel passe ce qui n'est plus allant inéluctablement vers ce qui n'est pas.

L'amour que j'ai pour toi me donne la mesure de l'universelle volonté qui embrasse le monde ; je sens par lui se nouer et se dérouler dans mon être la chaîne ininterrompue des destinées.

Il est ma Foi toujours nouvelle.

Ton âme, en ce moment, est nécessaire à la mienne pour le maintien de l'éternel équilibre que tout brise et que tout rétablit et nos deux âmes, unies un instant dans une caresse, vont résumer l'âme du monde !

Je te dis que je t'ai toujours aimée ; je ne te dis point que je t'aimerai toujours. Je ne sais pas ; mais je t'aime dans le Temps présent, je t'aime de toutes mes forces actuelles, de toutes mes forces d'homme... et je te veux !

Viens donc plus près ! Donne-moi tes yeux et tes cheveux et tes épaules ! Donne ta bouche fleurie d'amour ; donne-toi Toute !

Je t'aime ! Bois mon âme montée sur mes lèvres, bois mon âme et bois ma vie ! Qu'importe que j'en meure !

La nuit profonde nous abrite et nous protège ; ne vois-tu pas qu'elle s'incline sur nous pour se réjouir avec nous de cette unique caresse ?

Ton souffle, comme le sien, est doux.

Je t'aime !

Entre nous deux et sur nos lèvres jointes l'âme du monde a tressailli !

... Le Chant s'est tu qui montait de la mer grise et descendait des étoiles.

Où est-elle, la petite Vierge Blonde ?

Pourquoi s'est-elle sitôt effacée ?

Il a suffi de la venue subreptice des premières promesses de l'aurore pour faire évanouir le charme qui, de l'imprécision des choses nocturnes l'avait suscitée ! Quand revenait sur tout ce qui m'entoure, la menace prochaine des apparences vraies le chant s'est tu, mes larmes se sont taries.

Hélas ! voici le vrai réveil !

Que d'autres se réjouissent dans la naissance de l'aube !

Je me retrouve silencieux et solitaire, haineux presque, au milieu de la nature hostile.

Des lueurs mornes, surgies d'un Orient lointain, se dissolvent dans le coton des brumes sur l'horizon voilé. Des clartés inconsistantes, que chaque instant fait plus froides et plus hautes, délavent le ciel si doux de la nuit.

La mer elle-même se marbre de plaques luisantes ; des moires d'un éclat cruel courent sur les eaux.

Déjà, dans la demi-lumière, tout reprend des formes qui se reconnaissent.

Hélas ! devant la coalition de ces forces encore indécises et déjà puissantes, la nuit va s'effacer, la nuit qui, sur le monde de la réalité menteuse et mauvaise, dans l'ivresse du désir, proclama la précellence et la vérité du Rêve !

Le Jour peut naître... je retourne au Sommeil !

En mer, juillet 1903.

II

SOMMEIL

J'ai allongé dans ma couchette de solitaire mes membres las.

Je suis brisé par ces longues heures de marche et de veille attentive dans la nuit obscure ; la détente du constant effort qui m'y avait soutenu se produit maintenant : je suis brisé !

Y aurait-il une puissance au monde qui fut capable de m'arracher à la torpeur où je vais m'ensevelir ?

Rien de moi ne bouge.

Je voudrais un sommeil d'enfant, un long sommeil qui me conduisit, sans secousse et sans rêve, jusqu'aux portes de la mort... de la mort qui doit être douce !

Qu'il doit être bon de se laisser aller ainsi, très doucement, dans ce qui n'est plus,.. et pour jamais !

A l'heure où je baisse mes paupières, ton souvenir est le seul lien qui me rattache à ce qui était, tout à l'heure encore, la vie. C'est Toi que j'appelle : c'est Ton Image que J'évoque.

Veux-tu venir à mon côté ?

Tu mettras auprès de la mienne ta tête de jeune femme... ainsi, oui... ainsi...

Tes cheveux sentent la jeunesse... et je ne sais quelle lointaine odeur de fourrure flotte sur eux.

Je vois filtrer entre tes cils l'éclat blanc de tes yeux qui sourient.. mais ne me tente pas !

Reste là !... Je n'ai pas la force de prendre un de tes seins frais que que le drap n'a pas recouvert...

Reste !... Je ne pourrais faire un mouvement pour te retenir.

Des perceptions vagues me viennent encore du monde extérieur ; des sensations *à distance*, car une gaîne épaisse m'enveloppe qu'elles doivent traverser pour arriver en s'atténuant jusqu'à moi.

Je n'ai plus de poids. Je flotte sur les eaux lourdes qui ne mouillent pas ; je les touche à peine et elles me balancent.

Pourquoi n'est-tu plus près de moi ?

Je te sens encore, mais très loin... et tu te caches !

Des figures passent, là où tu étais, qui effleurent mon visage ; elles me disent des mots insaisissables, en des langues qni n'ont jamais été... et je file, entraîné avec elles par le courant rapide de l'eau vers un endroit où je dois tomber !

Je me dirige entre des obstacles informes ; les figures me suivent, m'accompagnent, toujours inconnues, toujours renouvelées.

Dans quel monde suis-je donc transporté ? Rien de ce que j'ai appris à connaître n'apparait dans les formes changeantes ; rien ne subsiste de ce monde des idées où je vis chaque jour.

Rapide, je gouverne vers l'endroit où je dois tomber...

Qui donc, au moment de la chute, a crié mon nom très haut dans la nuit ? Très haut et brusquement, là, à mon oreille ! N'était-ce pas ta voix ?

D'un effort surhumain j'ai voulu ouvrir mes yeux sur les ténèbres.. un instant la petite lueur de la vie m'éclaira intérieurement... puis je repars.

Une frénésie de vitesse m'entraîne ; mais ce n'est pas une force inconnaissable qui me porte, maintenant, vers où je veux aller : c'est simplement une volonté victorieuse des lois physiques, un souhait supérieur aux forces que les hommes ont, jusqu'à ce jour, enregistrées.

Eux ne savent pas ce que peut la volonté libre ; moi, je vole sur mon désir.

Très vite je traverse des paysages qu'éclaire de la lumière morte.

Ce sont des déserts peuplés de roches molles qui me heurtent sans me blesser ; elles cèdent et s'ouvrent devant moi et se referment.

Et, très vite, ce sont des plaines mornes d'où s'élèvent des collines sans contours, franchies du même essor ailé ; ce sont des vallées creuses d'où la vie est absente, ensevelie sous des brouillards ; ce sont des mers froides, unies, où passent comme des fantômes de navires... pauvres petites choses humaines suant la peine, dans leur effort qui compte la distance, et la durée !

Plus vite ! Plus vite !

Mais pourquoi ce village me suit-il ?

Je l'entraîne avec moi dans le tourbillon des obstacles facilement vaincus, dans le chaos des substances que ne gouvernent plus les règles.

Ah ! je l'ai reconnu, le village de la Provence hospitalière dans son cercle familier de collines ! C'est là que tu demeures.

Je ne vois pas ta maison. Je sais seulement que, là, je t'ai aimée.

Mais je ne peux pas m'arrêter ; tout ce que j'ai déplacé m'entraîne ; encore, encore plus vite !

Et, soudainement, tout s'écroule !

Des abîmes immenses d'où ne remonte aucun écho se se comblent pas sous l'effondrement de ce qui fut un monde !

Roches molles et plaines désertes et collines odorantes et villages dorés, tout s'engloutit. L'éboulement effroyable se fait sans que rien en retentisse, en retentisse même dans mon cœur ; tout se renverse et disparaît dans un gouffre de silence.

Ma vitesse n'a plus de mesure. Je suis entré dans l'absolu. Je dors !

Joie dernière ! Ne plus sentir ? Ne plus vivre ?

. . . . . .

La lumière verte, qui flotte dans cette chambre où tu dors, est-elle ce que mes yeux ont toujours vu ? Je n'ai pas conscience que jamais rien d'autre ait pu luire sur le monde. Je n'en suis par surpris.

Ce n'est pas une lueur pâle ; ce n'est pas une clarté en agonie ; que dire si ce ne sont pas des restants de rayons qui se corrompent dans le silence ou des ténèbres auxquelles s'attachent de phosphorescentes moisissures ?

Je ne sais pas. Il n'y a pas de mots pour dire les choses qui ne sont pas dans les domaines humains.

Est-ce bien là même une chambre? Elle est sans étendue et sans bornes ; elle est où nous sommes tous deux et rien n'est au-delà : un lit — sans bords aussi — flotte dans la triste lumière verte ; c'est tout.

N'étais-je pas ici, de tout temps, à ton côté, et pourquoi suis-je debout à te regarder dormir ?

Tu es étendue sur le ventre ; ta chemise roulée est remontée sur tes épaules. Que tu es belle dans cette impudeur du sommeil !

Mais... pourquoi n'as-tu pas tes jambes ?... Ah ! ah ! ah ! dis-moi, pourquoi n'as-tu pas tes jambes ?

Tu t'es retournée sous le baiser que j'ai soufflé à ton oreille et tu souris :

— Mais je les ai, mes jambes, regarde !

Je te vois toute, des pieds aux seins, dans la croix de tes bras ouverts, dans la largeur ronde de tes hanches et j'entends des rires dans ta gorge.

C'est vrai ; je m'étais trompé ou tu les as reprises quand je t'en ai parlé, tes belles jambes fermes d'amoureuse. Dis-leur que je les aime... joins les aux miennes... dormons.

Dormons unis.

Je m'ennuyais loin de toi, depuis que je ne t'avais plus vue et tu ne sais pas au prix de quelles fatigues je suis revenu ! Je me souviens que j'ai longtemps lutté... j'ai volé jusqu'au bord du Temps où tout s'écroule... je tombais... ma volonté qui me portait et m'a retenu en est malade et mes membres sont las, bien las !... si tu savais !

Mais je vais dormir entre tes bras ; je vais perdre dans la nappe fraîche de tes cheveux dénoués ma figure qui te pleurait ; je me fondrai en toi dans le sommeil et ce sera un grand repos... de m'oublier.

Pourquoi te glisses-tu sur les draps défaits ? N'étais-tu pas assez proche ? Tu te pelotonnes et tu te déplies. Tes jambes amoureuses sont donc des serpents pour s'enlacer et se nouer si fortement aux miennes ?

Et tu roucoules comme une pigeonne sous l'emprise.

Et tes yeux glissent sous tes paupières des regards blancs de plaisir.

Ah ! je comprends ! — Non ! je ne te voulais pas !... Laisse-moi ! — Non ! laisse-moi !

Je ne veux pas de cette horrible duperie que j'entrevois, que je reconnais à présent !

Ce n'était pas moi qui étais ici de tout temps, à ton côté. Je m'en rends compte. Ce n'est pas à moi que tu veux te donner, ni mon apparence, à moi, que tu acceptes.

Ah ! j'entends bien que tu me dis Son nom ! Je suis l'Autre ! Je suis l'Autre !

Non ! laisse-moi m'en aller ! Je ne suis plus moi et je ne veux pas être Lui ; je ne veux pas te donner des baisers avec sa bouche ; je ne veux pas avoir sa joie !

Ah ! je m'en arracherai bien de ton étreinte qui me retient dans sa forme ! Ne sais-tu pas que je suis là, penché sur le lit et que je Vous regarde, accouplés dans la lumière verte.

Oui, c'est bien de la lumière de putréfaction qui glisse sur nous et nous enveloppe.

Je t'y vois monstrueusement attachée à sa chair, liée à Lui dans une ardeur folle, toute ouverte et toute fermée pour le recevoir et pour le retenir !

Tu m'enserres et tu m'étouffes ! Lâche-moi ! Laisse mes jambes ! Laisse mes bras que tu gardes croisés sous tes reins dans tes bonds qui me soulèvent !

Lâche-moi ! Lâche-le ! Je veux le chasser, c'est un voleur ! Il a pris mes mots d'amour pour te les dire avec ses lèvres ; il m'a pris la moitié de mon âme pour t'en faire une ; il m'a pris mes sens pour les loger dans son corps.

Je me débattrai jusqu'à ce que je l'écarte, cet autre que tu veux aimer, qui m'a pris mon Moi !

Ah ! l'atroce et l'immonde lumière où nous nous roulons ! Elle rit autour de cette chevauchée que je contemple et qui m'emporte ; elle rit de toute la moisissure de ses ténèbres et boit mon angoisse et se soûle de ma vie !

C'est elle qui m'enlève le souffle sans vouloir me le rendre, l'irrespirable et sale clarté !

Tu ne vois pas tout cela, Toi, et tu ris d'amour !

Que tu as de beaux yeux de luxure, grands ouverts et fixes sous les miens !

Je les connais, tes yeux dont je ne sais pas s'ils se bouleversent dans des joies ou dans des épouvantes quand tu te donnes avec ces élans profonds !

Je connais tes yeux comme je connais ta bouche ! Tes lèvres se retroussent douloureusement sur tes dents serrées ; ton souffle siffle ; tes lèvres amollies offrent à ma soif leurs longs baisers fluides.

Ah ! je comprends ! Tu voudrais me faire oublier que je ne suis pas Moi ! Mais non ! non ! je ne te veux pas !... Ecarte-Le !... Laisse-moi partir !... Va-t-en !... Vampire !... Goule !... Tu t'es entendue avec la nuit afin de me prêter une enveloppe qui ne soit pas la mienne et de mieux me dérober tes spasmes sous son apparence à Lui. Mais tu n'auras pas ce que tu guettes, l'aveu de Sa joie et Son plaisir qui doublerait le tien !

Je m'arracherai bien de ce corps qui n'est pas le mien et du tien qui s'y soude !

Va-t-en !... Va-t-en !... Crois-tu que je veuille engendrer par le corps d'un autre et à la faveur d'une embûche ?

Non !... Non !... Je ne veux pas me prêter à ce dédoublement : je t'aime pour moi seul !

Lâche-Le !... Lâche-Le !... Je ne veux pas qu'il t'ait ! Je ne veux pas qu'il connaisse entre tes bras l'orgueil des possessions... et je sens monter en Lui, en Moi, l'espoir affolant et prochain de l'extase... et rien n'arrêtera plus cette marée du délire !...

Ah !... Voleuse de Germes !

Tu es belle et je t'aime.

. . . . . .

Je me suis réveillé suant d'horreur.

N'aurai-je donc jamais plus un peu de ce sommeil paisible des enfants ?

Qui me débarrassera de cette double vie ? N'être pas moi dans la veille et n'être plus moi dans le sommeil ?

Quels obsédants fantômes habitent ma pensée et me donnent à moi-même le spectacle de mes fausses ivresses ?

Je voudrais vider mon âme dans un égoût. Furtivement, jeter mon cœur dans une fosse à fumier, au bord d'une route déserte et me sauver très loin, très loin de ce Moi qui me fait mourir... et que j'aime encore !

Oh ! un peu de sommeil ! de vrai, de paisible sommeil !

En mer, août 1903.

III

NUIT D'ÉTÉ

Je ris, oui vraiment, je ris de ce songe qui m'est venu l'autre nuit !

Je le trouvais atroce et son souvenir m'avait torturé.

Je croyais voir dans l'illusion dont j'ai souffert l'effet de la volonté cherchant à te soustraire encore à l'invasion de mes désirs.

J'en ris, maintenant ! N'étais-tu pas à moi, même entre les bras d'un autre, puisque c'est moi qui avais pris sa forme ?

Il n'importe, à présent ; et je souris des ruses que mon imagination prêtait à ta résistance désormais inutile.

Que tu aies pu trouver, en effet, dans mon inhabileté à conduire les forces capricieuses d'un songe une faveur complice de tes refus, tu n'en demeures pas moins sans défense devant la rêverie lucide de mes veilles et je sais des incantations qui t'amènent docile à mon côté.

Docile et souriante ! Telle je te voulais et t'appelais ce soir du fond de ma solitude, telle te voici.

Sur les distances abolies pour nous, nous allons donc refaire la route que tu as prise en répondant à mon appel. Il nous suffira d'une palpitation de la nuit tiède pour franchir, à ma fantaisie, les éloignements que seule la fantaisie des autres a mesurés.

L'espace et la durée ne paraissent énormes aux yeux des hommes que parce qu'ils les comptent à de trop petites jauges : ce ne sont point des obstacles à ma volonté qui te cherchait.

Prends donc ma main ; suis-moi !

Pour te reporter en un instant aux points où je veux te revoir la mer, la nuit et ma pensée s'associent et t'enveloppent.

La mer, cette mer de Syrie calme et luisante, paraît plus grande et plus profonde de ce qu'elle reflète la nuit.

Dans ce ciel d'été qui se creuse du scintillement éperdu des étoiles, la nuit reflète ma pensée.

Ma pensée reflète ton Image.

Montée sur ma pensée, tu vas être bercée à travers l'immensité de ces choses et cette essence impondérable qui est ta forme définie en ma mémoire va se fondre et flotter dans les espaces parcourus.

Quel prodigieux coup d'aile donné sur le Silence !

N'est-il pas profondément délicieux, profondément fort et doux cet essor qui t'emporte et devant lequel les barrières des inerties matérielles se sont résolues ?

Mais je ne veux pas te garder unie à moi si loin des réalités terrestres ; je veux y redescendre avec toi et me rapprocher et souffrir des seules joies humaines qui me tentent.

Mais je veux aussi te ramener en ces lieux connus et aimés de toi pour que ton âme y subisse à mon gré le sortilège d'une heure souveraine.

Voilà pourquoi je t'ai conduite ici.

Sous ce ciel, aussi voluptueux que le ciel syrien qui nous soutenait il n'y a qu'un instant, endormie dans ces ténèbres tièdes et limpides, regarde : voici ta Provence.

Nous ne troublerons pas le sommeil de ta maison. Suis-moi ! Allons jusqu'au bout du champ des vignes, là-bas, où sont les grands arbres amis qui tant de fois ont versé sur nous leurs rumeurs de rêve.

Nous y voici... Devêts ton corps de tout ce qui le couvre !... C'est dans ce cadre que j'ai désiré te voir ce soir... et te voir nue !

Oui, nue ! toute nue !

Oh ! ne redoute rien de mes tentatives et garde ton sourire en demeurant docile. Ne crains rien de mes mains hardies : elles seront mes prisonnières et mes baisers eux-mêmes n'iront point vers toi si le bruit léger d'une caresse fervente doit faire évanouir la vision.

Mais te voir ! Te voir toute ! Haute et blanche dans la nuit qui nous enveloppe ; toi toute et telle que la nature t'a faite, sans voiles menteurs, sans artifices d'imposture, telle enfin que rien de toi ne me soit dérobé !

Te voir toute, des genoux aux seins, des talons aux épaules, envahie de l'ombre pure, d'un bleu-noir, de la nuit... et plus blanche sur ces trouées de nuit étoilée qui s'ouvrent dans les branches, plus blanche sur le fond de ténèbres des herbes, plus blanche de tout ton sourire devant les ondes obscures de tes cheveux défaits...

Que tu es belle !

Ne bouge plus, car l'heure est souveraine ; mais enorgueillis-toi dans le silence : tu es en ce moment pour moi la forme concrète de toutes les forces de la Vie éparses dans l'étendue.

Je les saisis en Toi.

Devant ma pensée, elle-même issue de leur effort, leur lente action se révèle et se condense, ici, en ta seule Beauté.

Depuis l'époque lointaine où la première substance vivante, monère

informe d'où je dérive, a palpité sur le monde et reçu de l'antagonisme des milieux comme condition de vie la condition de recherche, jusqu'à cette minute qui me courbe sous ta nudité, j'embrasse en cet instant et je résume en moi la longue série des aspirations humaines.

Constitué lentement dans la pérennité des révolutions insensibles, il n'est point d'influence si légère qui ne m'ait asservi pour me modeler suivant mes formes changeantes et que je n'aie appris à reconnaître pour m'y assouplir et me prolonger.

L'idée du Beau est née de tout ce qui m'opprimait et de tout ce qui m'a aidé à vaincre. Elle est l'empreinte profonde de tous les mouvements que j'ai subis et je m'y découvre dans la dépendance universelle.

Ainsi, quand je t'appelais près de moi, tout à l'heure, la nuit, la mer et ma pensée s'associaient pour évoquer ton Image.

Ainsi, dans ce moment même, au fond du ciel de volupté le scintillement éperdu des étoiles est voisin pour moi de ta jeunesse offerte aux souffles tièdes de la nuit.

Ne bouge plus !

Puisque tu es là devant moi, demeure encore !

Ne crois donc point que le choix que j'ai fait de toi soit indifférent et qu'à cet instant de ma vie, me paraissant belle, tu ne sois pas à mes yeux *la plus belle* dans cet instant de ma vie !

Le cours de mon développement sorti de lui-même au sein de la force latente des siècles, règle encore une marche inconsciente dont mon intelligence n'est que la dupe ou que l'esclave. C'est le souvenir impérieux et caché de tout ce que fut et ce qui fit ma race qui me détermine, que ma raison exprime encore ici comme une espérance, que ma parole élève en prière vers Toi.

C'est parce que se trouve momentanément réalisé en Toi l'objet des espoirs, toujours atteints, jamais satisfaits, d'une ascendance dont je suis la formule nouvelle que ses désirs toujours nouveaux, t'ayant reconnue par moi, par moi te décernent le triomphe de l'heure présente.

C'est parce que, au milieu des harmonies générales qui me portent, tu es pour moi l'expression momentanée des conditions meilleures où ma vie puisse se prolonger que mon amour tour à tour à tes pieds chante et pleure.

Nous ne sommes, il est vrai, que des projections relatives qui

passent, s'en vont vers des essais de perfections nouvelles et inaccessibles.

Le balancement est éternel, l'équilibre jamais obtenu et le même mouvement qui nous a suscités nous entraîne.

Mais, qu'importe, ne sommes-nous pas en cela même supérieurs à l'image satisfaite du Dieu Immobile et ne sommes-nous pas ainsi à nous-mêmes nos Divinités sans cesse renouvelées dans le renouvellement des heures transitoires ?

Quand les heures passent et quand nous allons changer ne veux-tu pas fixer dans cet instant du Temps ce que nous avons saisi de la Beauté, ce qui peut subsister de notre joie vivante et reproduire dans une étreinte l'effort total du monde ?

Te voici plus blanche et plus belle de tout ton sourire dans tant d'ombre qui te caresse ! Reste donc encore !

Ce n'est pas une rumeur de rêve qui descend sur Toi des grands arbres amis, c'est ma pensée qui t'enveloppe, c'est mon désir qui t'enferme.

Mon désir !

T'avoir toute, haute et blanche, dans un seul geste ! Toi toute, des genoux aux seins, des talons aux épaules, les bras ouverts, les reins assouplis et la gorge offerte, tendue toute à mon baiser !

Oh ! avant que je retourne aux lointains horizons d'où je suis venu, avant de te dissoudre dans ce qui fit la nuit si douce, et quand je bats du front la terre et quand je me prosterne, esclave vaincu, sous ta glorieuse nudité, ne me relèveras-tu pas ?

Je ne peux plus espérer ! Je ne veux plus attendre !

Donne-moi ta bouche ! Je t'aime !

Hélas ! quelle misère est la mienne ! La fiction que j'avais animée ne pouvait entrer dans le monde sensible. Mon espoir de lui donner la vie l'a tuée !

Me voici donc encore, et seul, sur cette mer calme et luisante, sous ce ciel de Syrie où vibre une volupté qui ne m'est point dévolue !

Ne puis-je donc arrêter la suite de l'Illusion, fixer définitivement la substance décevante du Rêve ?

Eh ! bien si je ne puis la garder, je ne peux plus en rire ! et toi, la Fille, la Femme lointaine, tn souffriras du même mal que moi.

Il suffira que tu aies laissé ma voix s'élever, dominer tout le murmure humain, parvenir jusqu'à Toi pour que tu en sois atteinte.

Pour avoir accepté de connaître ma pensée tu en suivras invinciblement le chemin et parce que tu auras entendu la plainte de mon rêve

tu voudras ajouter ce rêve à ta vie dans l'espoir de rendre ta vie plus belle.

Prends garde, ma joie est dangereuse !

Il est trop tard, nous l'avons voulu !

J'avais choisi la place où je t'ai dévêtue. C'est dans ces lieux connus et aimés de Toi que tu subiras désormais, selon mon gré, le sortilège de l'heure.

Tu n'arracheras plus de ta chair les caresses tièdes qu'une nuit d'été y a mises ni la tunique des mots d'amour dont ma pensée a su t'envelopper.

Tu en aimeras le souvenir non vécu.

Toi aussi tu voudras posséder l'heure souveraine où, sur la sensation de l'universelle beauté, dans la conscience de sa lointaine origine, l'homme évoque et condense les forces de la vie : où, dans le sein du mouvement et de l'unique Matière il se découvre à lui-même sa propre Divinité supérieure à l'image du Dieu Immobile.

Alors tu rediras ma plainte dans ton Rêve et tu voudras reprendre pour Toi tout ce qui fut le mien.

Alors, aux côtés mêmes de celui que tu m'as préféré, trouvant tes nuits solitaires, tu appelleras sur ton sommeil les étreintes de l'Incube et tu te réveilleras suant d'horreur pour n'avoir pas su guider les forces capricieuses d'un songe.

Tu me verras errant sur les grandes routes de la mer, contant ma triste vie aux étoiles... et tu viendras me retrouver.

Hélas ! ne sais-tu pas que tout se brise dans l'effroyable chute des heures transitoires !

Hélas ! quand le Rêve t'aura menti tu trouveras la réalité plus menteuse encore.

Hélas ! hélas ! pour moi tu seras morte à la Beauté ! Pour toi je serai mort à l'Amour !

En mer, août 1903.

***

VERS L'ÉTÉ

Le sol gras est jonché de florales dépouilles
Et les hauts lilas blancs restent tachés de rouille ;

Dans la clairière où les pétales vont moisir,
L'odeur des seringas soulève du désir ;

Le soleil, sur le bois touffu dont l'ombre embaume,
Mêle un relent toxique et lourd aux doux arômes,

Et des moucherons d'or, aux feuilles des sureaux
Dont les surgeons puissants jaillissent du terreau,

Vont boire jusqu'au soir l'âcre senteur, et pompent
Les sucs amers et forts, de leurs petites trompes.

Olivier de la Fayette.

Aquarelles Japonaises [1]

(Suite)

A L'ASO-SAN

Lundi.

L'Aso-San — un beau volcan au centre de Kiou-Siou, « *with the largest crater in the world* », dit le « Murray » — cela a suffi pour enthousiasmer l'intrépide alpiniste qu'est mon ami D. ; et comme l'enthousiasme est communicatif, l'expédition a été aussitôt décidée. Voilà pourquoi un timonier vient de nous réveiller à quatre heures du matin. « Pleut-il ? — Non. — Hurrah ! », Un bol de café noir ranime nos énergies ; nous montons sur le pont, chargés d'appareils de photographie et de bagages. Le youyou est paré. « Pousse ! » Un bruit de gaffes, le « flac » de deux pelles d'aviron éclaboussant l'eau calme ; nous sommes partis. L'air est frais, sentant la pluie, l'eau sombre, immobile, rayée de bandes vaguement lumineuses. Tout est silencieux dans le port. Le jour se lève. Des nuages noirs flottent encore sur nos têtes, mais çà et là s'éclaircissent de plaques bleues.

Il s'agit de trouver des kouroumas. A cette heure matinale, les fiacres s'alignent mélancoliques le long d'un mur ; mais, point de cochers. Ils dorment encore. Notre attitude et notre accoutrement ne laissant aucun doute sur nos intentions, un passant serviable s'empresse d'aller nous quérir une paire d'hommes chevaux.

C'est une sensation délicieuse de rouler à travers les rues noires et les flaques d'eau par cette fraîche matinée ; de se sentir décidément parti, de se dire que, pendant cinq jours, on va plonger dans un monde inconnu, errer à travers des paysages insoupçonnés, au gré de sa fantaisie et de l'imprévu. Qnelle divine chose que la liberté !

Nous traversons le vieux Nazasaki, les ravins antiques qu'enjambent d'innombrables arches de lierre. Tout s'éveille ; les oiseaux chantent, les feuillages humides de pluie ont des couleurs plus fraîches, les torrents des voix plus cristallines. Sur la porte des maisons, de jolies mousmés font leur toilette ; elles nous saluent d'un « ohaiko » gazouillant et d'un matinal sourire. Au pied des montagnes d'Himi, nos

---

(1) Voir les numéros de la *Plume* des 15 février, 15 mars, 1er et 15 avril.

djins s'arrêtent pour acheter de légères sandales de paille tressée. Il fait grand jour. Au-dessus de la dentelle de sapins qui couronne les hautes cimes, s'envolent de transparents flocons de vapeur rose.

Voici le soleil. Les sommets brillent; puis la clarté descend, réchauffant les bois humides ; les nuances violettes des profondeurs de la gorge s'atténuent, les grandes ombres se replient. Nous atteignons le col à pied, nos djins traînant péniblement nos véhicules derrière nous.

Un panorama inondé de lumière nous attend au sortir de la tranchée. La vallée d'Himi, la flaque d'eau du golfe d'Aba, le bras de mer qui nous sépare de l'Onsen, nagent dans une atmosphère ébouissante.

La beauté du paysage nous est gâtée par une sourde inquiétude. S'il fait calme plat, il faudra franchir à l'aviron les quinze milles qui séparent Aba du petit port d'Obama, là-bas, sous les montagnes bleues. C'est un horrible retard, capable de nous faire manquer le bateau de Kumamoto et de ruiner tous nos projets.

Nous dévalons rapidement le versant oriental d'Himitoje. Un sentier boueux nous conduit à Aba. Là, grande discussion, sous une tonnelle de vigne vierge, avec des pêcheurs qui finissent par nous emmener, au milieu des cris joyeux et des souhaits d'une population d'enfants.

Nous suivons un labyrinthe de chenaux parmi des îles merveilleusement vertes et des rochers de formes étranges. De grands pins tordent leurs branches sur les falaises. Un pêcheur à la ligne habite seul ces solitudes fraîches. De loin en loin, un village se blottit dans un repli de la côte. La jolie silhouette d'Aba a depuis longtemps disparu derrière nous. Nos trois pêcheurs ont mis habit bas pour mieux godiller. Le patron est un homme robuste d'une quarantaine d'années, à la physionomie ouverte et joviale. De ses deux compagnons, l'un est horriblement marqué de petite vérole et conserve malgré tout des traits sympathiques ; l'autre, uniquement vêtu d'une serviette artistiquement nouée et d'une paire de lunettes, maigre et pâle, a l'air d'un instituteur en rupture de ban. C'est d'ailleurs le plus lettré de la bande. Il sait quelques mots d'anglais. Quand, sortis des chenaux, nous nous élançons à travers le golfe lumineux en déployant de jolies voiles nattées, il dépose sa godille et vient essayer d'entamer la conversation. De braves gens, ces pêcheurs. La dure vie du large leur a imprimé ce même caractère d'honnêteté naïve et de bonté brusque, que l'on retrouve chez leurs collègues de Bretagne, les rudes gas de

de Douarnenez, d'Audierne ou de Penmarch. La mer est une bonne éducatrice.

Nos trois pêcheurs ont fait la guerre de Chine. Leur curiosité s'allume quand ils apprennent que nous venons de Corée. Puis ils s'intéressent à notre voyage, nous donnent quelques renseignements sur les montagnes d'Onsen que nous allons escalader ce soir. Nos appareils de photographie provoquent des étonnements enfantins. Couchés sur les nattes, dans l'étroite cabine du sampan, nous nous laissons bercer par les petites lames que soulève la brise naissante. Elle ne tarde pas à fraîchir, le tangage devient dur dans cette boîte close. Par les interstices de planches, nous apercevons la mer étincelante, la presqu'île de Shimabara dont les détails se précisent en s'assombrissant ; au-delà, la côte de Mishima, et, en arrière, dans une trouée de lumière aveuglante qu'encadrent la toiture et les parois de la cabine, les collines d'Aba et de Mogui qui palissent dans l'éloignement. Nous déballons des provisions et déjeunons, à la grande joie. des japonais. Ils veulent goûter le vin de France, font une horrible grimace et le déclarent exécrable. Ils préfèrent le saké ; pas nous.

A 11 heures et demie, nous débarquons dans la petite ville de Kanahama, au sud d'Obama qu'il nous eut fallu une bordée de plus pour atteindre. De hauts rochers déchiquetés plongent dans une flaque d'eau tranquille. Nous nous éloignons, précédés d'un guide que nous a procuré le pêcheur.

A l'entrée du hameau de Kanahama on nous appelle dans une boutique de barbier où notre guide est allé acheter des savates. On veut nous faire boire du saké et manger des kashis. Impossible de résister aux instances de ces braves gens. Toutefois, après quelques coupes de sake, nous refusons de nous asseoir, et nous essayons de partir. Mais il y a, dans le fond de la boutique, une jolie fille aux yeux noirs, une fraîche figure de mousmé, pas du tout mièvre et nipponne, avec un air d'Andalouse sous un kimono japonais. « Ii beppin dahnah ! » « Oh la jolie fille ! ». Et le père et la mère de la pousser aussitôt à nos pieds, presque dans nos bras, toute rougissante et toute confuse. Comment résister au geste gracieux avec lequel elle nous tend la coupe de saké, en levant sur nous des yeux interrogateurs, à la fois malicieux, candides et étincelants ! J'ai bu et lui ai tendu la coupe, elle y a trempé ses lèvres rouges et me l'a de nouveau remplie jusqu'au bord. Après avoir deux ou trois fois répété ce manège, nous nous sommes aperçus que nous étions pressés. En vain, la mère a essayé de suspendre à nos bras pour nous retenir ; en vain

le père a dit à l'enfant de s'attacher à nous, elle qui nous plaisait tant. Elle n'a pas osé. Nous sommes partis, touchés de l'hospitalité antique de ces braves gens qui nous auraient tout donné, même leur fille, et qui nous ont accompagnés de leurs plus belles révérences, de leurs souhaits les plus cordiaux. Pauvre petite! Elle est restée muette, et nous a suivi d'un regard voilé de mélancolie. Une amertume m'a envahi à la pensée qu'elle a pu se dire tristement : « Ils ne m'ont pas trouvée assez jolie, mon sourire pour eux n'est rien ». Enfant; si tu savais quelle fatalité nous entraîne à la poursuite d'un idéal chimérique, quelle étrange folie nous pousse à traverser le monde à la recherche d'un bonheur fugitif et de satisfactions vaines, à user notre jeunesse solitaire loin des douces joies du foyer, loin des tendresses de la famille, tu verserais sur nous des larmes de pitié...

Allons ! le soleil flamboie, l'atmosphère est ardente, le ciel est de métal fondu ; nos jambes fléchissent, nos tempes battent, notre cœur palpite, la sueur ruisselle de nos fronts ; plus haut ! montons encore ; plus haut que les sapins qui tremblent, plus haut que les horizons qui vacillent, plus haut que les landes dévastées, plus haut que les crêtes qui moutonnent, plus haut vers le pic sublime, vers la voûte incandescente, plus haut ! montons toujours ! Qu'importe un appel fugitif, une mélodie qui se perd, une vision qui s'efface, qu'importent les choses de la terre, une illusion d'amour, un rêve de bonheur ; qu'importe une fleur, un sourire, une larme, une espérance ! Un poète l'a dit, celui des midis embrasés et des lassitudes infinies :

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel !

Et pourtant, à l'heure où j'écris ces lignes, après que plusieurs jours de voyage ont accumulé les impressions et les souvenirs, du chaos de ces visions innombrables il en est une qui se détache, fraîche et vivante comme une fleur : c'est la jeune fille inconnue rencontrée un soir à Kanahama, la grâce et la pudeur du sourire unies à un si provocant abandon, le regard velouté de ces beaux yeux noirs que je ne reverrai jamais.

Après une petite halte dans une chaumière sauvage et une ascension interminable à travers les bois de pins, nous débouchons sur un immense plateau ondulé. Du gazon vert semé de pierres grises et brodé d'immortelles ; çà et là quelques touffes d'édelweiss. En face de nous l'Onsen dake, dresse un cône majestueux ; en arrière, le Fugen

plonge sa cime violette dans un chaos de vapeurs. Il est midi et demie. La chaleur est accablante. Il pleut du feu. Un horizon immense déploie à nos yeux éblouis les quatre golfes miroitants de Koumamoto, d'Aba, d'Omoura et de Nagasaki, un dédale d'îles et d'îlots innombrables, baignés dans une transparence mauve. A l'est c'est Kiou-Siou, une étendue sans limites où des plans successifs de montagnes se dégradent jusqu'à d'insaisissables lointains ; au nord l'isthme d'Aitsu, crête rose qui relie la presqu'île de Shimabara aux montagnes de Buzen et de Nagasaki. Sur la nappe étincelante d'Aba, pas une voile. Notre sampan dort encore dans la crique de Kanahama, là-bas, au-delà des grands bois de pins. Un nippon vient de nous croiser, suivi de deux petites filles ; leurs ombrelles multicolores descendent dans la vallée verte et profonde, qui s'éloigne dans le sud, vers le port de Kochinotsou.

Haite ! nous nous laissons tomber lourdement sur l'herbe et sous les yeux du guide ébahi, nous absorbons un litre de vin de cambuse jusqu'à la dernière goutte. Puis nous reprenons un sentier sauvage vers le Fugen. Dans une pittoresque vallée, le toit d'une tchaya nous apparaît tout à coup : « De la limonade, de la bière et de l'eau fraîche. Décidément, ces montagnes sont aussi truquées que les Alpes. Nous allons découvrir un funiculaire au prochain tournant. Pendant que nous nous livrons à une quantité d'ablutions internes et externes, le guide absorbe d'extraordinaires macaronis : une pâte molle et visqueuse, en longs filaments, qui trempe dans de l'eau tiède.

Le sentier serpente à travers de beaux bois odorants. L'apparition d'un anglais à longs favoris blonds plantés dans un beefsteak sanguinolent, et de deux filles d'Albion, aussi plates que vigoureuses, détermine chez nous une impression analogue à celle dont il est parlé au livre de Job : « Et le poil de ma chair se hérissa d'horreur ».

Comment ! même au Japon, à quatre mille lieues de l'Angleterre on ne peut pas se promener sans rencontrer John Bull ! Je parierai que nous allons tomber sur un hôtel anglais, des domestiques anglais, des japonais qui parleront anglais, des petits chiens anglais, de vieilles anglaises et de youngs ladies, un jeu de tennis ou de cricket, et des chevaux anglais montés par des gentlemen très raides, tournant sur un manège anglais. Effectivement, quand nous sortons du fourré pour traverser un maigre torrent d'eau sulfureuse, nous débouchons au fond d'un cirque boisé où se groupent quelques maisons. C'est Onsen. Au premier plan un hôtel moderne étale toutes les apparences

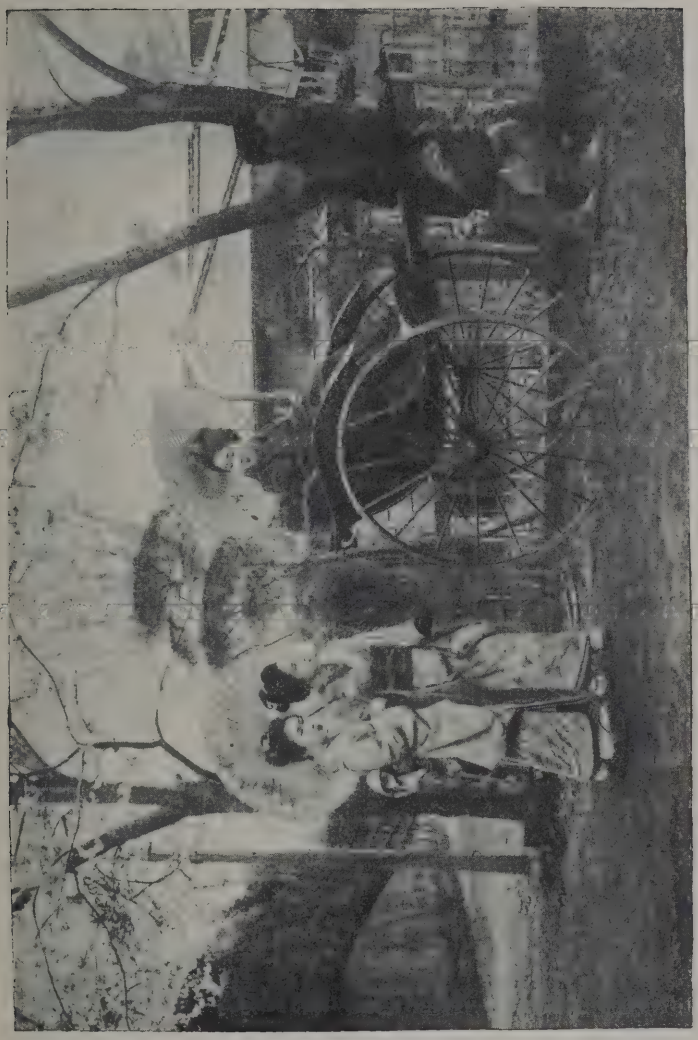
du « comfort » britannique. En arrière, au pied de la montagne, le vent tord de hauts panaches de fumée. Ce sont les solfatares et les sources chaudes, dont la présence a motivé l'installation du sanatorium que nous avons sous les yeux.

Nous y voici. Un terrain décoloré où le soufre a rongé toute végétation ; des monticules, des boursouflements, formés de dépôts calcaires, et qui réverbèrent d'une manière aveuglante les rayons du soleil ; parmi eux, des flaques d'eau jaune couvertes d'écume, et que la chaleur du foyer souterrain maintient en état d'ébullition constante. Tout autour, la terre est blanche, brûlante, molle, et fume continuellement. Plus loin on entend des bruits de chaudière. Des vapeurs fusent, mêlées de jets bouillants, sous de larges blocs qu'elles semblent ronger. Les sifflements effrayants de ces soupapes, la violence de projection de la vapeur, tout donne l'impression d'une force incalculable maintenue sous une carapace trop fragile. Ces pierres vont se soulever, la terre va s'ouvrir, et l'explosion fera jaillir des torrents de flamme et d'eau bouillante de l'énorme et trop vieille marmite désemparée.

Les sources sont très nombreuses, et de multiples rideaux de fumée nous voilent à demi, vers le nord, la coupure verte par où s'échappe le sentier d'Aitsu.

Une discussion irritante avec notre guide nous oblige à le congédier, et nous repartons seuls chargés comme des baudets. Le propriétaire de l'hôtel nous a donné quelques indications bien vagues, et nous n'avons pas de carte. Après avoir escaladé, suant et soufflant, la crête qui domine les sources, nous débouchons au-dessus d'une large vallée dénudée. Plus rien qu'un maigre gazon semé de pierres volcaniques, de lourds blocs noirs et bleus ; la solitude et le silence des hauts sommets. Un sentier à peine dessiné gravit la crête qui court sur notre gauche et disparaît sur l'autre versant. En face de nous le Fugen dresse ses pentes raides et dévastées. D. affublé d'un immense chapeau australien et de guêtres de chasse, chargé d'un appareil de photographie, d'une musette et d'un grand sac, fait songer à quelque chemineau fabuleux, à des chercheurs d'or, à des personnages de Fenimore Cooper.

Le sentier se dédouble. Inquiétude vague. Dequel côté faut-il aller ? Nous cherchons en vain un nippon qui puisse nous donner un renseignement. Une tache noire où nous avions espéré trouver une hutte, au fond de la vallée, n'est qu'un amas de blocs et de broussailles. Pas de boussole ; mais, d'après la direction du soleil, un



GUÊCHAS EN PROMENADE
d'après une photographie

des sentiers s'éloigne vers le nord, l'autre vers le sud. Et Shimabara est dans l'est, juste de l'autre côté de Fugen ! Ce serait désagréable de tomber sur Aitsu ou sur Kochinotsu ; nous n'y trouverions sans doute pas de sampans pour aller à Koumamoto, et d'ailleurs, nous n'avons que le temps nécessaire à notre excursion, en supposant tous les obstacles aplanis. Nous appelons ; l'écho du Fugendake nous renvoie nos appels sans réponse. Il n'y a personne. Toutefois, cinq cents mètres plus loin, D. croit entendre un cri. Il hèle de nouveau. Le même cri retentit, une sorte de «han » mélancolique et profond ; et un grand gerfaut, dérangé dans sa quiétude, passe sur nos têtes, les ailes déployées. Puis il va se poser sur une aiguille de rocher, et son profil se découpe sur le ciel, comme celui d'un oiseau fatidique, le sphynx mystérieux de cette vallée.

Nous avons jeté un sou en l'air. Face ! — A droite — Nous nous enfonçons dans une gorge, où de grands rocs pendent sur des abîmes de verdure. Notre sentier s'accroche au flanc de la muraille orientale, puis la gravit. Une plaine immense, où descendent d'innombrables ravins, développe à nos pieds son tapis semé de villages. Mais que la mer est loin ! N'est-ce pas là le sud de la presqu'île ? Au delà de la grande nappe grise et brillante s'éparpillent les îlots de Mijumi. Plus loin ce sont encore des plaines et des montagnes bleues.

Descendons vers la mer. Peut-être trouverons-nous en bas un village et des djins. C'est une descente vertigineuse. Nous chevauchons un instant sur une étroite crête. Si notre sentier tourne à droite, c'est l'égarement complet. Dieu soit loué ! il traverse un petit col et descend vers la gauche, sur un plateau couvert de pâturages. Au même instant nous apercevons Shimabara, au pied d'une montagne étrange et abrupte, cette même montagne qui s'est jadis éboulée d'après la tradition, et dont les débris constituent les îlots qui sèment l'entrée du port de Minnato...

Voici une chaumière ; nous interrogeons un enfant, nous sommes dans le bon chemin. Notre marche s'accélère, le col, les hauts sommets restent loin derrière nous. Ce plateau est immense. A gauche, un ravin profond nous sépare de pentes boisées ; la lisière d'une forêt de pins court sur la droite. Le ciel est gris, mais les nuages hauts. Le soir descend, la lumière est douce. Tout est calme sur ces hauteurs. Pas un être vivant. L'air est plein des senteurs des pins et de l'herbe fraîche. La poitrine se dilate. Une vigueur nouvelle vous envahit, en même temps qu'une impression de paix profonde et en quelque sorte religieuse. Il n'est rien qui élève l'âme plus qu'un beau paysage.

Celui-ci m'émeut d'autant plus que j'y retrouve l'écho de lointains souvenirs, comme un vague parfum des Alpes et des Pyrénées. Il n'y manque que le bruit argentin des clochettes, les troupeaux qui rentrent au crépuscule, à pas lents.

Nous dégringolons maintenant à travers une merveilleuse forêt où les pins, les eucalyptus, les camphriers et les térébinthes, nouent leurs branches odorantes, en inextricables dômes de verdure, avec la propreté et l'élégance d'un parc soigneusement entretenu. Au bord d'un joli torrent un nippon nous apprend que nous sommes encore à deux lieues de Minnato. Le chemin, du reste, est charmant. Il court parallèlement à la mer, sur un plateau d'environ trois cents mètres d'altitude, bordé de buissons fleuris, de beaux bois, et parfois de coquettes maisons, où des mousmés que nous surprenons prenant un bain de fraîcheur dans un costume de nymphes, poussent de petits cris en nous apercevant. Ce pays est si beau, cette soirée si calme, d'une sérénité si simple et si grande, que j'oublie la mièvresse, l'affèterie de ce Japon et de ses habitants, que je songe à la Grèce, aux pures et nobles lignes de l'art et de la poésie antiques, et qu'il me semble à chaque pas que l'écorce des chênes va s'entr'ouvrir pour laisser sortir une dryade, que de belles nymphes vont venir baigner dans les sources claires le frais albâtre de leurs pieds nus.

Parfois une déchirure dans le rideau des bois nous permet d'apercevoir la mer, les montagnes où le soir met d'exquises teintes violettes, les bateaux qui croisent leur sillage dans le golfe, allant vers Shimabara ou Kochinotsu.

Après une heure et demie de marche, nous atteignons un petit village, au-dessous des précipices du Maeyama ; puis la route oblique à droite et nous recommençons à descendre. Voici un nouveau village. Il y a des djins — Hurrah ! — Nous en louons deux, et nous faisons une entrée triomphale dans Shimabara, au milieu des exclamations variées d'une foule curieuse, révolutionnée par l'arrivée extraordinaire de deux Européens.

Quelques instants plus tard, mollement étendus sur des nattes dans une chambre de Chikugo-ya, ayant substitué à nos lourds vêtements de frais kimonos nippons, nous mangions gaiement, à l'aide des bâtonnets classiques, le poisson cru et le riz au thé. Puis on a disposé sur le sol deux larges matelas, deux petits oreillers de bois que nous nous sommes empressés d'entourer des qnelques vêtements qui nous restaient. Deux matelas plus légers nous ont été offerts en guise de couvertures. La même moustiquaire a suspendu son tissu léger au-

dessus de nos lits jumeaux, et nous nous sommes endormis du sommeil de l'innocence très fatiguée.

Jean de la Jaline.

(A suivre.)

Petits Poèmes Tunisiens

I

STATION

Le train, formé d'anneaux comme ceux des dragons,
Siffle et souffle, entraînant quatre petits wagons
Minuscules, pareils à ceux d'une poupée
Et la locomotive, adorable, houppée ;
D'un flocon de fumée aérienne, part,
Glorieusement filé, et s'en va quelque part,
Et gagne le lointain, tandis que la cheffesse,
Debout au vent de Mars qui lui colle à la fesse
Les plis de son jupon aux rameaux éclatants,
La main sur les sourcils, le suit des yeux longtemps.

Djebel-Djilloud, mars 1903.

II

SOIR ET MOISSONS

Il fait une touffeur que l'air du soir modère.
Les tentes, que l'on fit en poil de dromadaire,
Semblent, aux champs tondus, des animaux dormants.
Le croissant luit, pareil à ces vieux talismans

Faits d'un fer à cheval, qui promettent la joie.
Et, tandis que d'un feu de sarments qui rougeoie
S'envole une fumée âcre et brûlante aux yeux,
Les premiers astres qui s'allument dans les cieux
Jettent dans l'ombre une lueur bleuâtre et trouble ;
Les chiens font un vacarme obstiné, qui redouble
Quand passent les moutons poudreux et pantelants ;
Les moissonneurs, liant les gerbes, s'en vont, lents ;
Et je regarde, seul, debout contre les souches,
Deux enfants bruns et nus qui, les yeux pleins de mouches
Et leurs cheveux laineux roulés dans les épis,
Tourmentent une chèvre et lui tordent les pis.

Khanguet-el-Hajaj, juillet 1903.

III

Leïla, tu vas aller au marché de Thala.
Passe le ravin fauve aux cailloux blancs, et là,
Prends la piste au sol chaud. La poussière est brûlante,
Le soleil est mauvais : ne sois donc pas trop lente.

Arrivée à Thala, tu prendras le chemin
Du marché plein d'odeur de laine et de jasmin.
Ces marchands accroupis sont des voleurs étranges,
Prends garde. Tu verras, ployant sous les oranges,
Des bourriquots bridés d'un bridon de cuir noir.
Sois avare : surveille, et tâche de bien voir.
On crie ; on se débat ; on vide des sacs d'orge,
Parmi les meuglements d'un taureau qu'on égorge.

Des balances partout tinte le clair métal ;
On compte des sous verts sur le coin d'un étal...

Sois avare, Leïla ; sois prudente. Marchande ;
Afin de revenir avec une provende
Qui fasse regorger ton grand couffin d'alfa,
Rempli — malgré Saïd, Ameur et Mostafa, —
D'oignons, de piments verts, d'œufs blancs, de viande rouge,
Et d'une poule aux membres gras, qui glousse et bouge.

Paris, 2 février 1904.

Roger Vincent.

Napoléon ou les Cent-Jours

Drame en 5 actes (1)

(Suite).

ACTE II

Scène I

Paris. Le Jardin des Plantes. Un vieux jardinier et sa nièce entrent.

Le Jardinier

Pas si exubérante, mon enfant ; ne cours pas ! Ici, Buffon se promenait jadis très paisiblement, créant son système.

La Nièce

Oncle, cher oncle, quelle matinée de printemps, inondée de soleil ! Je voudrais l'embrasser toute entière.

Le Jardinier

Regarde les arbres, petite sauvage ! ! Les saules et les marronniers bourgeonnent-ils déjà ?

La Nièce

Oui, tous, tous, et les tilleuls aussi. Oh !

Ça ira, ça ira !

(1) Voir la *Plume* du 1er mai.

LE JARDINIER

Ma nièce, je te le dis sérieusement, fais tout ce que tu voudras, mais ne chante pas de chansons politiques.

LA NIÈCE

« Ça ira ! » politique ? Je voulais dire que bientôt cela chauffera et que les fleurs vont éclore.

LE JARDINIER

Nous pouvons retirer les châssis. Ah ! comme les plantes poussent. Voici un *Phalaris canariensis*.

LA NIÈCE

Quel vilain nom interminable pour une si gracieuse petite chose. On voudrait arracher ces petites plantes et les manger, tant elles sont charmantes !

LE JARDINIER

Le canon de l'Observatoire annonce dix heures, il faut nous dépêcher si nous voulons faire notre journée.

LA NIÈCE

Notre journée ! notre journée ! Laissons cela aux ouvriers de la ville et jouissons de la fraîche verdure. Je vais faire le dessin de la belle fleur du cocotier dans la serre comme modèle de tapisserie

LE JARDINIER

Depuis un an tu ne penses qu'à cela, qu'à des parures, à des modèles de tapisserie et surtout à ce malheureux Pierre ! Tu voudrais bien lui suspendre toutes les fleurs du jardin autour du cou, et le cœur de ton oncle avec.

LA NIÈCE

Mon cœur, volontiers ! mais le tien, mon cher oncle ! il est mieux dans ta poitrine, à toi, qui nous as si bien soignées, ma mère et moi, qu'autour du cou de Pierre.

LE JARDINIER

Il me dérange, ton Pierre, et, de plus, le surveillant des jardins s'est fâché déjà en le rencontrant ici. C'est un bonapartiste, peut-être même un révolutionnaire.

LA NIÈCE

Si Pierre en est un, — je n'en sais rien, car j'écoute aussi peu son bavardage politique que le meunier le clapotement de l'eau qui fait tourner les ailes de son moulin, — les bonapartistes et les révolutionnaires seraient des hommes superbes.

LE JARDINIER

Enfant, enfant, respecte les Bourbons, nos maîtres !

LA NIÈCE

Il y a un an, j'ai dû apprendre par cœur le premier chapitre du catéchisme impérial et adorer Napoléon. As-tu oublié comme tu me menaçais lorsque j'hésitais dans mes réponses ?

LE JARDINIER

Il y a un an ! Maintenant, nous sommes en 1815 !

LA NIÈCE

Ah ! 1814 et 1815, la belle différence ! C'en est donc des têtes couronnées comme des fleurs ? Chaque année une nouvelle ! Ah ! regarde l'orme, il reverdit à nouveau.

LE JARDINIER

Le roi Louis XVIII nous donne notre pain. — Mais voici ce damné Pierre avec des dames.

LA NIÈCE

Des dames ? comment ? ah !

LE JARDINIER

Des dames de la Halle.

LA NIÈCE

Ah ! celles-là ne me rendent pas jalouses.

(*Pierre et les dames de la Halle entrent*)

PIERRE

Élise ! mon Élise ! Vous, mon père, arrachez tous les lys !

LE JARDINIER

Pourquoi ?

PIERRE

On va chasser le roi. Napoléon revient !

LES DAMES DE LA HALLE

A bas les lys ! A bas les lys !

LE JARDINIER

Chut ! taisez-vous, mesdames ! Devant le jardin se tiennent des gendarmes qui pourraient nous entendre.

LES DAMES DE LA HALLE

A bas les lys et les gendarmes !

LE JARDINIER

Mesdames, ne confondez pas le royaume de la nature avec celui des Bourbons, ni les lys naturels avec les lys en peinture.

LES DAMES DE LA HALLE

Bien dit !

LE JARDINIER

Rappelez-vous que là-haut s'élève le buste de Linné.

UNE DES DAMES DE LA HALLE

Linné ? Qu'est-ce que c'est que cela ?

UNE AUTRE

Un homme superbe, madame. D'abord garçon cordonnier à Lyon, puis prince de la Poméranie et de la Suède, et malgré cela toujours un républicain zélé et grand Protecteur du Jardin des Plantes.

LES DAMES DE LA HALLE

Laisse tes fleurs. jardinier. Vive le prince Linné ! (*Les dames de la Halle sortent*).

LE JARDINIER

Ma tête tourne. Linné un garçon cordonnier de Lyon, puis prince, républicain, et tout cela débité avec tant d'assurance. Je veux les renseigner : Linné était...

PIERRE

Taisez-vous ! ne les rappelez pas ! J'ai dû les amener ici bien malgré moi. Dieu sait ce qui les a frappées dans ce nom de Linné, mais ce qui les frappe, elles le croient et le répètent. Élise, es-tu fâchée ?

LA NIÈCE

Homme de la Révolution...

PIERRE

Tu n'y comprends rien, ma chère bien-aimée...

LA NIÈCE

Et aimer c'est ce que toi tu ne comprends pas. Regarde les ravissantes fleurs du cerisier, on dirait de petits agneaux blancs grimpant le long d'une colline verte. Est-ce joli ?

PIERRE

J'aime mieux les regarder reflétées dans tes yeux. Il paraît que Napoléon...

LA NIÈCE

Viens sous le cerisier.

Scène II

Paris. Sous les arcades du Palais Royal.
Beaucoup de monde ainsi que dans la première scène du premier acte.

Vitry

Es-tu rassasié, Chassecœur ?

Chassecœur

Oui, des pommes de terre trop mûres et trop douces.

Vitry

Allons-nous à la messe que Madame fait dire sur les ossements de son père ?

Chassecœur

Plutôt en enfer ! Madame est bien bonne. Je veux être damné si les os sur lesquels elle prie en ce moment n'appartiennent pas plutôt à un homme de la terreur quà ce Capet, depuis longtemps pourri dans la chaux.

Vitry

Laisse-lui ses os. Il n'y reste pas de chair.

Duchesne (*entre*)

Du nouveau !

Vitry

Le nouveau de nos jours n'est que de l'ancien.

La vieille marchande

A ma table, monsieur !

Vitry

La politique toujours au milieu des chiffons !

Duchesne

Encore des infamies ! les émigrés seront dédommagés...

Vitry

De quoi ?

Duchesne

De ce qu'ils se sont sauvés au moment du danger.

Vitry

Dédommagés par quoi ?

Duchesne

Par l'argent et le sang de la nation.

VITRY

Chassecœur, à l'avenir nous nous sauverons, nous aussi

CHASSECŒUR

Ah !

VITRY

Vieux garçon, ne te fâche pas trop. Les temps changeront.

DUCHESNE

Les ultras sont en train de renverser la Constitution.

VITRY

Ils ne la jugent donc pas assez mauvaise encore ?

DUCHESNE

La duchesse d'Angoulème fait rappeler les jésuites.

VITRY

Nous les chasserons bien.

DUCHESNE

A Nîmes, on assassine déjà les protestants.

VITRY

Ami, quant à ça, j'en doute. Ils sont sous la protection de notre souverain légitime.

CHASSECŒUR

Diable ! qu'est-ce qui est légitime ?

VITRY

Ce qui est ancien.

CHASSECŒUR

Quel âge ?

VITRY

Je ne sais pas au juste.

LE PETIT SAVOYARD (*entre*)

Ah ! voulez-vous voir la marmotte...

CHASSECŒUR

Le damné petit mendiant ! On n'entend rien quand il chante.

VITRY

Laisse-le. Les marmottes sont probablement légitimes. Au moins il y en avait déjà sous Henri IV à Paris !

LOUISE

Oh ! mon Philippe !

VITRY

Je vous en prie, enfant, pas trop près. De la convenance.

LOUISE

Comment, tu ne me reconnais plus ? Tu ne m'as donc pas aimée ?

VITRY

Est-ce que je reconnais chaque sou qui m'a passé par les mains ? Pas davantage chaque fille que j'ai aimée.

LOUISE

Ah ! Philippe, sous les drapeaux de la Grande Armée tu m'as juré fidélité.

VITRY

Pour combien de temps ?

LOUISE

Pour l'éternité !

VITRY

Depuis trente ans, cela signifie — rien du tout. Adieu, ma bien aimée ! — Ah ! voici les gazettes.

DUCHESNE

Qu'y a-t-il ?

LE CRIEUR DE JOURNAUX

Ils parlent !

DUCHESNE

Qui ?

LE CRIEUR DE JOURNAUX

Les deux rocs de la mer.

VITRY

Quel temps ! Les pierres se mettent à parler.

LE CRIEUR DE JOURNAUX

Carnot, Fouché. Voici leurs mémoires en extrait dans les gazettes. Ils ont dit la vérité au roi, lui ont exposé aussi clairement les bêtises des ministres de la Restauration que nous en parlons.

VITRY

Ah ! cela ne sert pas à grand chose. Il est plus aisé de bien dire que de bien écouter.

DUCHESNE

Donne, donne les gazettes ! Il faut que je les voie !

LE PEUPLE

Nous voulons les voir aussi ! Donne ! donne !

LE CRIEUR DE JOURNAUX

Les voici ! (*Il jette les journaux en l'air*).

DUCHESNE (*saisit une feuille et lit*)

Ha ! oh ! c'est juste ! bravo ! infâme ! comme c'est vrai ! Oui, il faut que cela change, sang et mort ! Bien, bien, c'est superbe ! Sur l'île d'Elbe on commence à s'agiter. Bien, bien, plus cela va mal, mieux cela va ! Le blé ne donne de la farine qu'après avoir été moulu ! Adieu, Messieurs, il faut que j'aille voir des amis. (*Il sort.*)

VITRY

Qu'as-tu ? Que fais-tu de tes bras ?

CHASSECŒUR

« Sur l'île d'Elbe on commence à s'agiter ». Je brandis mon sabre en pensée !

VITRY

Où est Louise ? Partie ? Non, voyons ! Un jeune anglais m'enlève ses charmes. Bon appétit, Mylord !

SCÈNE III

Salon de la duchesse d'Angoulême.
La Duchesse et sa dame d'atours, la comtesse de Choisy.

LA DUCHESSE

Chère Choisy, fais-moi la lecture. J'ai mal à la tête.

LA COMTESSE DE CHOISY

Madame veut-elle que je lui lise quelque chose de nouveau ?

LA DUCHESSE

Oui, mais pourvu que ce ne soit pas des gazettes. Quel triste après-midi ! Même la sainte messe ne m'a pas réconfortée.

LA COMTESSE DE CHOISY

Voici une poésie de M. de C., un des nouveaux poètes.

LA DUCHESSE

Lis Sénèque ou C., cela m'est égal.

LA COMTESSE DE CHOISY

Je lis, Madame.

. . . . . .

LA DUCHESSE

Comme la poésie baisse ! De la révolution en elle aussi ! Les vers sont faux.

LA COMTESSE DE CHOISY

Mais qui donc a ordonné aux vers d'être comme ceux de Racine ou d'un autre classique ?

LA DUCHESSE

Toi aussi une révolutionnaire, ma Choisy ? Le monde est trop mûr. Lis la fin du poème.

LA COMTESSE DE CHOISY

Il est presque fini (*elle lit*). « Et elle soupire ! »

LA DUCHESSE

« Et elle soupire ! » Cela peut être vrai, quoique le vers soit trop court.

LA COMTESSE DE CHOISY

Jésus ! S'il avait abordé.

LA DUCHESSE

Comment en viens-tu à cette idée ?

LA COMTESSE DE CHOISY

C'est cette idée qui soudain m'a saisie.

LA DUCHESSE

Nos hommes d'État sauront bien l'en empêcher ! — Mais, moi aussi, je me sens oppressée. Je vais me rendre auprès du Roi.

(*Toutes deux sortent.*)

(*A suivre.*)

D.-Ch. GRABBE

Traduit de l'allemand, par Jean de Néthy.

Bibliographie

UNE ANTHOLOGIE

Les générations se lèguent le souvenir de quelques vers des poètes qu'elles estiment, sans discussion, les meilleurs.

L'ânonnement d'un élève des écoles constitue la définitive consécration d'une gloire littéraire. Que nous reste-t-il de Ronsard ? L'oubli d'un entassement d'églogues, d'élégies, de discours, d'hymnes, de gaietés, de poèmes, d'épigrammes, et d'épitaphes, de mascarades, combats et cartels ; — à peu près la mémoire de vingt sonnets et de quelques odes, c'est tout. Quand des écrivains paradoxaux essaient d'établir, à l'encontre des anathèmes de Boileau, que Théophile, Saint-Amant, Tristan furent des artistes délicieux et magnifiques, des poètes souples et sonores, à quoi bon leurs efforts, s'ils se heurtent à l'obstination traditionnelle d'une sagesse bien établie ? Cette sagesse, d'ailleurs, ne va pas sans quelques faiblesses, pour compenser et excuser en d'autres cas une légitime sévérité. Dure au seizième et au dix-septième siècles, où un lyrisme capricieux déroute souvent la plus doctrinale patience, ne garde-t-elle pas, attendrie, contre les atteintes prochaines d'une mort sans rémission, les noms par elle si haut prisés des Jean-Baptiste Rousseau, des Lebrun-Pindare ou des Chênedollé ? Quelle raillerie prévaudra contre les charmes qui l'émeuvent dans le sonnet d'Arvers, dans *la Vourie* d'Hégésippe Moreau, dans l'éternelle *Marie* de Brizeux, dans le *Vase brisé* de M. Sully-Prudhomme, dans le

Parlez-nous de lui, grand-mère,
Parlez-nous de lui...

de Béranger ? Lorsque pieusement de telles fleurs de niaiserie sont jointes à l'*Ode* absurde *sur la Prise de Namur*, à la *Consolation à du Périer*, aux nobles *Stances sur la Retraite*, de Racan, au délicieux rondel de Charles d'Orléans :

Le temps a laissié son manteau...

une anthologie des poètes lyriques de France est bien près d'être composée, selon la formule. On y ajoute, avec circonspection, des poèmes à tendance morale ou patriotique ; et si l'on veut se montrer singulièrement moderne, on révèle à ses lecteurs les noms de Chénier, de Victor Hugo (*ceux qui pieusement sont morts pour la patrie...*), de Lamartine, de Vigny (*J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois...*), de Desbordes-Valmore (*Cher petit oreiller...* ou bien ; *Un tout petit enfant s'en allait à l'école...*), deux poèmes de Coppée, *les Clairon* de Déroulède et, afin de couper court à tous reproches possibles, *le Jaguar* ou *les Elèphants* de Leconte de Lisle ou trois sonnets de Hérédia.

Si, par aventure, l'anthologie, nou plus destinée à faire pénétrer dans le cerveau des enfants de la révéiation de la richesse poétique des grands siècles français, se propose le dessein de renseigner les adultes encore épris de forme, aussi surannées du discours, on se contentera de renforcer la partie moderne on introduira Alfred de Musset, Gauthier, Baudelaire même et on daignera sourire un instant à quelques facéties du bon Bauville. Les plus exigeants amateurs ne sauraient réclamer de choix plus judicieux ni plus complet.

La besogne des compilateurs, si elle se limitait à choisir, serait trop simple en vérité. Il s'agit, sur toutes choses, d'éclairer le goût du lecteur au moyen de courtes et fines notices bibliographiques ou biographiques, résumant en des aperçus sagaces, ce qu'il est bon de penser au sujet de chacun des auteurs et de leurs œuvres. Les jugements de certains critiques antérieurs font heureusement

autorité ; il ne convient guère de les ignorer, de les combattre ou de les omettre ; toute ingéniosité se doit borner à les formuler en phrases suffisamment renouvelées et de plus en plus incisives. Le fond restera le même, immuable. On fait la leçon à Ronsard, qui en français parle grec et latin ; on peut citer l'adjectif *ocymore* et *la quenouille porte-laine*. Un geste d'horreur est de bon goût lorsqu'on évoque *la Charogne* ou *le Vampire*, de Baudelaire, à qui on reproche, au demeurant, de n'avoir pas évité, dans sa poésie qui *crée un frisson nouveau*, la bizarrerie, l'étrangeté, l'affectation. Gautier s'est adonné à l'art pour l'art ; Musset fut ivrogne et intempérant ; Chénier ne fus pas chaste ; si l'on cite Verlaine, que de choses à quoi se récrier dans l'existence de ce *Villon moderne* ; on affirme que Mallarmé rechercha, en se faisant volontairement obscur, un renom d'originalité singulière, et chez Victor Hugo dès qu'on a admiré la puissance du verbe et la sûreté du rythme, il sied d'introduire quelques restrictions ; la pensée souvent défaille, manque totalement par endroits...

Lorsque, avec un dédain suprême, on sait dire, écrire et répéter toutes ces belles sottises imperturbables, on a droit d'enseigner la jeunesse, de prétendre à quelque maîtrise critique, et pour peu qu'on assaisonne son ignorance parfaite des traits venimeux d'une plaisanterie provocante, on peut se sentir l'égal des Faguet et des Doumic, garants de l'esprit traditionnel, hérauts exemplaires du national bon sens.

Or, voici deux professeurs d'enseignement secondaire, deux professeurs, (rassurez-vous, ils ne sont pas d'ici), non pas de nos lycées ni de nos collèges français, deux professeurs, MM. Fonsny et Van Dooren, de rhétorique française dans les athénées royaux de Belgique, qui viennent de faire paraître de leur *Anthologie des Poètes lyriques français de France et de l'Etranger (Belgique, Suisse, Canada, Algérie, Roumanie) depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours*, une deuxième édition, qu'ils ont soigneusement revue et considérablement augmentée, après avoir tenu compte, dans la mesure du possible, selon leurs propres expressions, de toutes les observations critiques que leurs collègues, les journaux, les revues ou les poètes eux-mêmes ont bien voulu leur présenter ! Un souci si scrupuleux dans une œuvre généralement routinière, comme sont les anthologies, en particulier celles des professeurs, destinées à l'éducation de la jeunesse ! Cela est-il croyable ? N'est-ce la fin du monde où l'on peut vivre ? et, s'il faut travailler, où allons-nous ?

MM. Fonsny et Van Dooren n'ont pas reculé devant l'immensité du labeur, et même il semble bien qu'ils y aient apporté plus de joie que de résignation. Ils ont tout lu, tout pesé, tout médité ; leur choix, par endroits contestable n'en est pas moins toujours avisé et à coup sûr réfléchi. Une étonnante ambition les dirigeait : ils voulaient donner de tous les poètes français un avant goût suffisant pour que le lecteur en conservât un souvenir reconnaissant, ému, et, au besoin, se proposât de les lire en des éditions complètes, de les étudier, de les aimer. Aucun parti pris de dénigrement, aucun mépris pour personne, ni pour nulle forme de l'effort littéraire. Une fervente et pieuse sincérité, un désir de comprendre tout et de tout expliquer. Surtout la résolution d'avance arrêtée et strictement observée de n'exclure personne. Il peut y avoir des oublis, mais point de proscription. Nous présenterons, se sont dit les auteurs, un tableau aussi exact que possible dans cette forme forcément résumée, de tout ce que la poésie française a employé de ressources, a inventé de beautés, a tenté de hardiesses, depuis ses origines, et nous ne reculerons pas même devant cette difficulté de montrer silhouettés tous les efforts dispersés en de si multiples directions en des recherches si opposées, où nous la voyons de nos jours se prodiguer. Nous ne lui dénierons aucun droit : qu'elle soit traditionnelle ou révolutionnaire, elle a pour devoir de nous exalter, de nous émouvoir, de nous faire frémir à l'aspect de ses prodiges, au son divers de ses rhythmes capricieux. Y a-t-il des écoles ? Il n'y a que de la beauté, et, pour indéfinissable que demeure ce terme, nous nous rangerions presque à la boutade connue de Victor Hugo : « Il n'y a qu'une distinction à faire en poésie, la bonne et la mauvaise. »

Les intentions de MM. Fonsny et Van Dooren sont toutes louables, et si l'on s'en tient aux déclarations de leur préface, il n'y a rien à reprendre dans leur livre, étant admis que le choix des poèmes insérés n'a de valeur qu'à la mesure

d'un goût personnel, et que, du moment qu'il s'avère sans arrière pensée ni rouerie on ne saurait lui rien reprocher, sinon en disant : « Votre choix, Messieurs, n'est pas toujours ni partout le choix que j'aurais fait. » Une telle critique est dépourvue de toute signification, comme trop évidente et trop sujette à variations infinies...

Les auteurs se rendent compte qu'il était impossible, dans un volume même, comme le leur, de plus de sept cent pages imprimées souvent sur deux colonnes, d'insérer des vers, de tous les poètes sans exception qui ont chanté en langue française depuis le XII^e^ siècle jusqu'en 1904. Si rares soient-elles, il y a des omissions, mais elles portent principalement sur les trouvères et les troubadours et sur les poètes d'avant le XVI^e^ siècle. Le plan de l'ouvrage n'exige qu'une préparation aux poèmes des époques classiques, en insistant tout juste sur les artistes les plus grands ou sur les thèmes les plus essentiels. Par contre, et si le XVIII^e^ siècle si peu lyrique se trouve suffisamment représenté, une place considérable, prépondérante, sera faite, légitimement, au XIX^e^ siècle tout entier, sans restriction puérile, sans récrimination doctrinale, sans affectation d'un mépris de commande ni pour le Parnasse, ni pour le symbolisme, ni même, tant va loin la conscience de ces chercheurs, pour la Chanson des Bruant, bien plus : des Yann Nibor et des Botrel les plus lamentables...

La division de l'ouvrage sera simple, chronologique : Moyen-Age, XVI^e^ siècle, XVII^e^ siècle, XVIII^e^ siècle, XIX^e^ siècle ; les poètes français à l'étranger. Encore qu'il y aurait à redire peut-être au fait de classer, par exemple, Casimir Delavigne, né en 1793, dans le XVIII^e^ siècle parmi les *poètes de transition*, disent les auteurs, (je sais, mais c'est bien artificiel), et Lamartine, né en 1790, dans le XIX^e^ siècle, il ne serait pas très grave de feindre que les incohérences prétentieuses du premier n'aient pu être écrites par lui que dans les sept ou huit premières années de sa vie, mais rien n'excuse à mes yeux une confusion extrême dans les subdivisions. Trop respectueux des formules prônées et imposées par de soi-disant maîtres dont ils ne se sont pas mis en peine de sonder la déconcertante inanité, les Brunetière, les Faguet, les Doumic, les Gaston Deschamps, et quelques autres émules simiesque des Laharpe abolis plus doctes et aussi ennuyeux, MM. Fonsny et Van Dooren croient aux catégories littéraires, admettent qu'il puisse y avoir autre chose que des gens de talent et des gens sans talent, s'imaginent que les mots : romantiques, parnassiens, décadents, symbolistes, portent en eux une signification plus spéciale que celle-ci : jeunes gens qui se sont unis vers 1830, ou vers 1865, ou vers 1885 et 1890 pour affirmer les droits de l'idéal nouveau et de la beauté nouvelle contre les usurpations trop exclusives des esthétiques antérieures Les définitions données, MM. Fonsny et Van Dooren s'aperçoivent aussitôt qu'elles ne sauraient s'appliquer à tous les bons poètes d'une même génération, et d'autres divisions plus factices encore se forment, séparant, par exemple, Quillard de Mikhaël, ou Tailhade et Samain tant des symbolistes et décadents que des parnassiens même-d'à côté ou d'après le Parnasse.

Je persiste à penser qu'une seule classification se justifie, celle qui tient compte uniquement des dates de naissance. Elle produit par endroits un mélange bizarre de talents et de tendances, c'est indubitable, mais où voyez-vous que toute autre méthode en ait produit moins ? Ce n'est pas certes dans ce livre-ci.

Puis, qu'est-ce donc que cet exil imposé à certains? Verhaeren, Mockel se trouvent bannis dans une section étrangère : Verhaeren, un des créateurs et, peut-être, le plus fougueux tenant du vers symboliste, Mockel qui habite Paris et qui est né dans un pays de langue française ; tandis que Moréas, né en Grèce, Viélé-Griffin et Merrill nés en Amérique, sont tous trois considérés avec raison comme des Français purs.

Enfin, car il faut bien que des professeurs avec leurs manies puériles se révèlent quelque part, cet étrange goût de la comparaison : *Vendange* de Remy Belleau leur rappelle tout de suite *les Vendanges* de Laprade ou de Saint Lambert; *le Crapaud* de Victor Hugo, cfr. *les Crapauds* de Rollinat, de F. Fabié, etc. ; *la Mort d'un chêne* de Laprade, cfr. *la Mort des chênes* de Léonce Depont ; — *les Aveugles* de Baudelaire, cfr. *les Aveugles* de Léonce Depont ; — la *Chasse de l'Aigle*, de Leconte de Lisle, cfr. *le Gypaète* de Léonce Depont ; — *le Pèlerinage* d'Armand Silvestre, cfr. *la Maison*, de Léonce Depont, etc.

Ils n'opposent aucune insensibilité aux honneurs que décernent les académies, ni aux titres acquis, ni aux gloires officielles, ni aux réputations universitaires. Logiquement avec un tel esprit ils auraient dû se montrer injustes, malicieux, pétris des préjugés de leur éducation: point du tout! Ils cherchent sincèrement, loyalement dans la candeur de leur conscience, et, qualité inouïe chez des anthologues, ils sont réellement épris du lyrisme, ils aiment les vers et les poètes, ils les sentent et les comprennent souvent, ils s'efforcent de les sentir et de les comprendre toujours.

Devant ceux qu'ils appellent encore symbolistes ou décadents, on a la perception nette — ne fût-ce qu'en lisant leur notice — qu'ils apportent à les étudier plus de curiosité attentive que de sympathie fervente; n'importe : leur bonne foi est absolue, ils présentent à leurs lecteurs les pièces qui leur paraissent les plus caractéristiques, et se gardent avec soin de tout partis pris de dénigrement. Ils ne mettent pas en doute le droit à l'existence de tels poèmes dont la forme les étonne encore, ils essaient, je le répète, de comprendre, très loyalement, et ils seraient bien près d'y parvenir, s'ils ne s'empêtraient pas des opinions intéressées à être malveillantes de certains critiques chez qui ils ne soupçonnent pas leur bassesse haineuse.

Telle qu'elle est, de toutes les anthologies générales des poètes lyriques français de tous les temps, l'anthologie de MM. Fonsny et Van Dooren, malgré ses défauts patents qui tiennent les uns à la forme même de ces sortes d'ouvrages, principalement lorsqu'ils sont destinés aux élèves des écoles, les autres à la bonne foi des auteurs qui les empêche de s'apercevoir de l'envie et de la perfidie qui caractérisent la plupart de leurs confrères réputés de France, demeure un livre excellent d'études, un manuel, un tableau rapide et sommairement complet de tout ce que notre merveilleuse poésie, comparable à la poésie de la Grèce et supérieure même à l'admirable et abondante poésie anglaise, a semé de beautés diverses, d'inventions ingénieuses, d'enthousiasmes et d'élans généreux depuis les premiers âges de la langue pour ne finir sans doute jamais, toujours aussi radieuse, aussi fraîche et puissante, et se renouvelant sans cesse.

André Fontainas.

Conseils aux dirigés par *Léon Tolstoï*, traduction du russe par E. Halpérine-Kaminsky. (Fasquelle).

Dans les *Conseils aux dirigés*, Tolstoï, haussant un peu la voix comme pour se faire entendre d'un plus grand nombre d'hommes, s'applique à rechercher les causes profondes du mal actuel. Le chrétien est là tout entier dans sa résignation ; je ne sais si cette douce religiosité influerait sur nos foules incrédules mais elle est d'un grand poids sur les pauvres Moujiks. L'accent de cette voix d'apôtre est si sincère, il persuade avec un charme si profond, il pénètre si bien dans les cœurs que tous ceux qui l'entendent sont conquis. Et comment — puisque nous sommes nous mêmes conquis — ne le seraient pas les misérables sur le front de qui tant de puissances de ténèbres font la nuit ? Ainsi la voix ardente d'un des compagnons de Christ, sous la Rome antique, venant apporter à la foule des esclaves prostrés dans les Catacombes le lumineux petit flambeau d'amour...

Tolstoï prêche la non-résistance au mal par la violence. Il ne croit pas, comme beaucoup de socialistes, que tout le salut se limite à l'affranchissement de l'ouvrier des villes. Il entend, au contraire, avec Henry George, trouver dans le collectivisme agraire, une grande force d'existence : « ce qui est nécessaire aux ouvriers c'est de chercher les moyens de s'affranchir de l'esclavage des fabriques et de revenir à la vie des champs... » Le sol n'a pas été donné à quelques hommes, mais à tous les hommes. Ceux-ci ne peuvent pas la cultiver parce que les propriétaires fonciers ont institué des lois qui obligent les ouvriers eux-mêmes à faire la police des biens contre ceux des imprudents qui seraient tentés de s'y attaquer : « Au cas où les ouvriers tenteraient de reprendre la terre, on enverrait contre eux des troupes qui les chasseraient, les tueraient, les égorgeraient, et restitueraient la terre aux propriétaires. Ainsi les troupes étant composées

d'ouvriers comme vous, c'est vous-mêmes, ouvriers, en vous enrôlant dans l'armée et en obéissant aux autorités militaires qui assurez aux maîtres la possession du sol qui devrait vous appartenir... » Ici la critique du service militaire : « C'est tout bonnement la préparation à l'assassinat : C'est l'abrutissement des hommes en vue d'en faire des instruments de meurtre... ». « Ne tue pas les empereurs, rois, ou présidents, conseille Tolstoï, laisse la vie à Alexandre, Humbert et Mac-Kinley mais exige d'eux qu'ils respectent ta vie et celle de tes frères... pour cela tu refuseras le service militaire... » Tu refuseras d'obéir à Guillaume quand il commande que : « sur un signe de lui, les soldats doivent tuer jusqu'à leur père... » : tu refuseras d'obéir à Nicolas dont « le projet de désarmement universel, enfantin et illusoire » ne fait que cacher à peine les crimes et les abus de pouvoir (Finlande, Chine, Kichineff et le conflit actuel), tu feras comme le Hollandais Van der Veer ou le Bulgare Schopov qui préférèrent subir mille maux plutôt que porter les armes. Et si c'est Loubet, Victor-Emmanuel ou Edouard qui te commandent le meurtre patriotique, tu refuseras également... ».

Vander Veer a refusé de porter les armes, Schopov a refusé, les Dhoukobors ont refusé ; des Français ont refusé (Grasselin, Delsol, Baptaudier, Petit, Geay, etc...). L'idée de la grève militaire n'a d'impossible que pour les socialistes qui — malgré l'apparence — ne firent jamais rien pour la favoriser et ne soutinrent jamais ceux qui en donnèrent l'exemple (1). Tolstoï le sait bien. S'il est vrai qu'on peut lui reprocher son christianisme que ne peut-on pas reprocher à ces hommes qui rusent avec le pouvoir et ne songent qu'à s'en emparer ? Ainsi Tolstoï conseille aux dirigés le retour à la vie agricole, le refus de porter les armes et aussi de ne pas tuer les rois On dira qu'il prêche et que ses conseils sont séniles. On le lui a dit déjà. Cependant il est écouté. Et puisqu'il est de mode de ne critiquer Tolstoï qu'en citant, à l'encontre. Dostoïewsky, tzariste, humble devant le tzar, ami des lois, intolérant à ceux qui ne sont pas de sa religion, (Voir le *Carnet d'un écrivain*) et celui-ci qui refuse, comme son frère Vassivilévitch Laptew, de retirer son bonnet devant le tribunal, le moins grand n'est peut-être pas celui que les jeunes-lettres nous assurent.

Edmond Pilon.

(1) Je n'avance, ici, rien qui ne soit strictement vrai. Grasselin, Delsol, Baptaudier, Petit, Geay n'ont trouvé de défenseurs que chez les indépendants, les libertaires. Celui qui écrit ces lignes s'est vu refuser par une jeune revue socialiste (il y a de cela deux ans) une étude sur les réfractaires français ; l'esprit de l'article n'était pas conforme à celui des doctrines socialistes ; on ne put l'insérer.

L'Esthétique aux Music-Halls

Il y a sans doute dans *Varennes* d'intéressants décors, une mise-en-scène soignée, et une imitation assez adroite du mouvement révolutionnaire des belles pièces de M. Romain Rolland. Il est aussi curieux d'y voir Mme Sarah Bernhardt laquelle rend décidément des points à Fregoli, se montrer en Marie-Antoinette. Mais, à parler de la plus faible des pièces de M. Lavedan, ou même du *Roi Galant*, du reste très honorablement monté à l'Odéon, n'est-il pas préférable de mentionner les joliesses de *Lysistrata*, l'opérette viennoise du *Moulin Rouge* et de penser que ce Moulin Rouge donne l'indication du théâtre, que doit être le théâtre de l'avenir

Lysistrata n'est pas l'aristophanerie grecque dont on épure les éditions de nos collèges. Ce n'est pas non plus la pièce de M. Maurice Donnay. C'est une version très libre, très leste, de l'épisode charmant de l'Histoire de l'influence féminine sur les populations mâles, même guerrières. La drôlerie y est bonne. Le décoratif y est plaisant, et l'intention ingénieuse. J'ai prisé une femme gymnaste exhibée en motif au fond d'un vase étrusque. Perspective impeccable, déconcertante et gracieuse.

J'ai prisé deux petites anglaises aux hanches abondantes dansant la « danse des coups de pieds dans le dos » beaucoup plus aimable que le nom l'indique. Ces *Sisters Iris* — total vingt ans — duncanisent à leur façon et c'est de l'art. Aussi bien, une musique légère, valsante selon le mode viennois, souligne tout cela, irrite avec degré, s'adapte aux nudités ou rythme les marches d'ensemble, plaisamment burlesques.

Le *Moulin-Rouge* paraît préférer ce genre d'opérettes à grand spectacle aux revues. Combien il faut y applaudir !

J'ai constaté l'effet heureux y résultant de la variété des plaisirs. Des acrobates ou des prestidigitants préludent au spectacle. Des musiques diverses retentissent aux entractes. On y voit des tableaux vivants. On peut, à la fois, y assister à des danses abdominales ou abominables et des danses de lingeries, chahut montmartrois, pâmoisons arabes, cancans voluptueux.

Pendant les actes gais, des gens, attablés de commode façon, se nourrissent de mets succulents et de boissons en accord de goût avec la saveur des exhibitions. Ne se nourrissait-on point ainsi dans l'Antiquité où les représentations duraient des jours entiers ? Les jouisseurs ne se vautraient-ils point sur des coussins emmi les gradins, allongés, donc plus propres à la clémence. Notre instabilité d'âme n'exige-t-elle pas un retour à ces choses ? Le théâtre de l'Avenir doit être spacieux, aéré, idoine à la jouissance, aux jouissances complètes de tous. On s'y rendra comme à une fête de la Beauté ou de la Subtilité. On y boira, mangera, on y fera communier ses sens. On s'y aimera dans une commune allégresse. Diversion utile de la vie. Et ce sera la fortune pour les locateurs à pas cher des théâtres, trustés ou non.

Le théâtre d'aujourd'hui n'est rien de tout cela. Il faut bien reconnaître que c'est le Music-hall qui est dans le vrai, qui indique la marche à suivre, et qui, en se rapprochant mieux de cette « diversion » que nous demandons aux spectacles, lui fait une si grande concurrence.

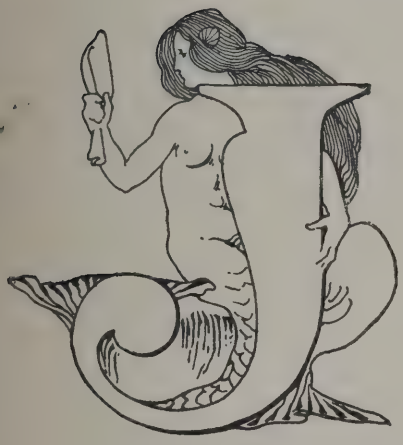
ARMORY

LA PLUME

Les Salons de 1904

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

LES SCÈNES PERSONNAGES



Jean-Paul Laurens, le maître de l'admirable triptyque de *Jeanne d'Arc* de 1903, a envoyé en 1904 deux grandes toiles *Luther et ses disciples* placés dans une chambre éclairée par une chandelle, et *Les Mineurs*, composition de grand caractère, de style sévère, d'inspiration douloureuse et de facture sombre. *La Mort de Duguesclin* par E. Toudouze est une belle image : la simplification volontaire du modelé conviendra parfaitement à la reproduction en tapisserie par les Gobelins auxquels ce panneau est destiné. L'effort chaque année renouvelé d'Adolphe Lalyre ne peut passer inaperçu : on voit de lui cette fois les *Sirènes vaincues par l'amour*. Les *Pieuvres* d'Auguste Matisse gagneraient à être d'un dessin plus sûr, mais sa toile a des qualités de coloris. Comme toujours en ce domaine de la fantaisie Mlle Dufau triomphe avec sa *Baigneuse*, parce qu'elle joint le souci du modelé à la recherche de l'atmosphère blonde et au charme des nuances. Qnalités d'équilibre qui sont bien le propre de l'école fran-

çaise et qui ont fait la fortune de Besnard et de La Touche, après tant d'autres.

Adler, Hanicotte, Lizal, Geoffroy avec son *Vélo à Belleville*, Victor Gilbert avec ses *Pêcheurs de la côte normande* et sa *Place de l'Opéra*, nous transportent du domaine de la fantaisie dans celui de la réalité. Il y a un grand sens du mouvement et un goût des tonalités claires et vives dans l'*Assemblade au pays landais* par Alex Lizal. L'envoi de Jules Adler, *Les Hâleurs*, est un morceau de maître. Les attitudes sont d'une vérité et d'une vie étonnantes : Adler se révèle là le Constantin Meunier de la peinture. Ce peintre de la vie humble aime de plus à faire agir ses types dans l'atmosphère, ainsi que Carrière, mais avec moins de parti pris ; le fond en grisaille de son paysage est excellent. Hanicotte nous mène à Volendam avec *Leur mer !* Le coloris est puissant, le modelé vigoureux et les matelots aux bonnets de fourrures, aux lèvres rasées et aux nez allongés sont très caractérisés.

Hoffbauer et l'excellent peintre Lucien Sergent qui vient de mourir, nous montrent des épisodes de guerre : il y a des qualités d'observation et de finesse dans la *Surprise* de Lucien Sergent ; trop modeste, il ne sut pas atteindre à la renommée légitime qu'il méritait et que d'autres usurpent. Le *Coin de bataille* d'Hoffbauer est évidemment très impressionnant, mais le sujet dramatique à l'excès empêche de voir les mérites du peintre qui sont grands : l'art, il faut le dire encore une fois n'est pas de choisir un sujet violemment émouvant ; cela serait vraiment trop à la portée de tous les Montépin du pinceau.

Fernand Maillaud plus discret sait toucher avec son *Jour des morts à Fresselines ;* Henry d'Estienne expose une *Noce en Bretagne* qui ira rejoindre dans les musées les bretonneries de Cottet ou de Simon ; J. Besson tour à tour fantaisiste avec sa *Vision gothique* et réaliste avec ses *Bouquetières* donne à ses toiles un coloris particulier où le vert-pomme et l'écarlate s'harmonisent. Désiré Lucas, J. Sorolla y Bastida, Jules Pagès, Henri Bellan, Decamps, Frank et Joseph Bail nous montrent des scènes d'intérieurs.

On sait tout ce que Joseph Bail doit aux Hollandais : j'avoue cette année préférer à sa *Veillée* l'*Intérieur auvergnat* et surtout l'*Intérieur normand* de Frank Bail, où il y a plus de sobriété de facture et plus de vérité d'observation. Les intérieurs picards d'Albert Decamps plaisent pour les mêmes causes : un *Rayon de soleil* éclaire d'une lumière chaude la cheminée au manteau de laquelle pend un bout

d'étoffe rouge ; un homme allume sa pipe ; au premier plan une table, des cuivres, des légumes parfaitement traités. L'*Intérieur hollandais* d'Henri Bellan est une petite merveille : le coloris est d'une richesse rare, et le rouge de la table fait une tache vive qui ne nuit nullement à l'harmonie de l'ensemble.

Désiré Lucas et J. Sorolla y Bastida donnent plus d'importance aux personnages. La *Famille de pêcheurs* de Sorolla est brossée dans une pâte sombre avec une maîtrise remarquable. Désiré Lucas aime la belle matière riche et puissante, comme Lucien Griveau : c'est dans cette matière qu'il enserre sa *Femme à la baratte* et il y a plus de richesse encore et de puissance dans le *Vieux loup de mer fumant sa pipe*. Eugène Buland est peut-être moins heureux dans son *Inquisition chez les bouilleurs de cru :* il a trop insisté sur le côté satirique et sur les expressions ; son coloris même est devenu un peu crayeux ; mais c'est faiblesse passagère sans doute chez l'artiste parfait qui a peint l'excellente toile qu'on voit maintenant au Petit-Palais. Dewambez aussi insiste trop cette fois sur le côté satirique de ses *Incompris :* cela est loin de valoir ses jolies et amusantes pochades si fines d'expression et de tons. De Chaillery enfin des intérieurs intimes d'une jolie unité d'atmosphère ; de J. Cayron une grande scène de famille, et de Saint-Gernier le *Rapport secret* et *le Passage d'une confrérie* à Venise.

LES PAYSAGISTES

C'est à Venise aussi que nous conduisent Charles Duvent et Franc Lamy. Celui-ci en a rapporté une vue du *Rio di Santa Marina* d'une facture preste et d'une grande richesse de jaunes, de verts et de rouges. Les paysagistes abondent d'ailleurs : Eugène Bourgeois avec ses *Ajoncs fleuris* d'une vision pleine de charme, Petitjean avec son *Matin à Honfleur*, François Cachaud avec sa Nuit d'été, Armand Beauvais avec ses coins de Berry, *La Vallée* et *Avant la nuit*, Paul Sain avec la *Solitude* où le fond du paysage est d'un bleu délicat très personnel, Adrien Demont avec l'excellente toile qu'est le *Vieux manoir*, Modeste Carpentier, J. Cosson, P. Sébilleau, Georges le Febvre très remarquable, et les maîtres Emile Michel, Pointelin, Harpignies coutumier de chefs-d'œuvre comme les *Bords de l'Allier* ou la *Fin d'été*.

Harpignies fait école avec Léon Dambeza, Albert Gosselin, Jacques-Marie, Henri Thiérot entre autres. Il faut retenir les *Bords de*

rivière d'Albert Gosselin, l'*Automne en Touraine* de Léon Dambesa, le *Moulin d'Ulay* de Jacques-Marie. Félix Bouchor expose un *Printemps* qui vaut par les verts profonds et la douceur des roses d'un arbre en fleurs ; Charles Busson a des paysages dorés, et un jeune, Léon Ruffe, envoie une *Rue à Camaret* tout à fait exquise par l'harmonie de tons délicats.

Parmi les étrangers, Alfred East et Tom Robertson représentent l'école écossaise ; Frank Boggs, francisé, montre une vue de *Notre-Dame* traitée comme toujours en gris argentés ; Aston Knight donne une atmosphère romantique au *Château de Richard Cœur-de-Lion*, aux Andelys ; Aymé Meyvis nous apporte de Hollande cette gamme de couleurs riches particulière aux peintres de son pays, et Arnold Gorter a fait de son *Chemin de bruyère* une toile tout à fait admirable pour la puissance des verts sombres, la justesse des valeurs, le sentiment de l'étendue et la légèreté du ciel sur lequel se détachent des bouleaux.

LES PORTRAITISTES

Malgré F. Du Mont, L. M. Gruenhagen, Lee Greene Richards qui expose un bon *Portrait de M. Pope*, Richard Miller qui modèle avec une facture sobre ses *Vieilles demoiselles*, l'école anglo-américaine n'a pas aux Artistes Français la place qu'elle prend à la Société Nationale. Et il n'y a guère à citer parmi les étrangers que F. A. Laszlo dont l'étude de *Paysan hongrois* est peinte sur carton avec beaucoup de verve, que le jeune Thaddée Styka avec un excellent *Portrait de son père*, que Théodore Ralli avec son *Aphrodite*, que le chevalier Faust Gimsto et Edmond Van Hove, aux antipodes l'un de l'autre, celui-là brossant son étude de tête avec la plus grande liberté de métier, tandis que le brugeois Van Hove conserve dans son *Doyen de corporation* toute la minutie des vieux flamands et tout leur amour des beaux tons verts.

Théobald Chartran s'est tiré habilement de la tâche difficile de peindre une fête officielle. Au lieu des horreurs que nous voyons habituellement, voici une toile qui pourra au moins tenir honorablement sa place à Versailles. C'est déjà quelque chose. Au premier plan le peintre a placé de jeunes femmes modernes : les portraits officiels ne se voient qu'au second plan, très ressemblants d'ailleurs, mais aperçus à travers une atmosphère qui donne à l'ensemble un peu d'unité. Quant au *Portrait du cardinal Gibbons*, c'est une fort belle œuvre

qui plaît par la sûreté de la facture, la recherche du caractère et le souci du modelé.

Bonnat, Jules Breton, Ferdinand Humbert, Tony Robert-Fleury, Hébert sont là, le premier avec un *Portrait de M. Roujon*, toujours un peu plâtreux, mais solidement établi ; Ferdinand Humbert avec d'aristocratiques portraits de femmes, Tony Robert-Fleury avec une *Ouvrière* traitée dans une manière assez claire. Mais le véritable maître, celui qui est le mieux dans la vraie tradition française de belle couleur est Hébert. Malgré l'âge, sa vision demeure d'une jeunesse étonnante et sa suite de portraits de jeunes filles et de jeunes femmes est d'un prix artistique inestimable.

Je ne m'arrêterai pas aux virtuoses Gabriel Ferrier ou Etcheverry, ni même à Mme Beaury-Saurel, malgré l'habileté de son *Portrait de Mme de C.* Il me faut venir à de plus nouveaux, à André Monchablon qui peint un nerveux portrait de *M. Alphonse Monchablon*, à Raoul du Gardier dont la *Femme en blanc sur la plage* a une distinction très américaine, à Louis Ridel et à son charmant portrait de jeune femme, à Louis A. Leclercq dont la *Maternité* montre toutes les qualités des Caro-Delvaille, avec moins de facilité, ce qui n'est peut-être pas un mal pour l'artiste, à Ernest Laurent enfin, prix de Rome émancipé, qui use de plus en plus du procédé de la division des tons et s'en sert avec bonheur dans son portrait de femme.

A retenir encore le portrait du poète Albert Mérat peint dans une gamme rouge par Paul de Frick, celui du poète breton Anatole Le Braz par Emmanuel Fougerat, les têtes modelées en pleine pâte par Addé-Vidal et Albert Brument, les portraits de J. Duvocelle, Ch. Lumière, Gustave Delhumeau, le fort bon portrait de jeune homme d'Adolphe Dechenaud et les espagnols de W. Laparra, Henri Zo et Edmond Suau. Le *Silentiaire de la Seo* continue l'admirable série des types d'Espagne de Laparra : la pose de face toujours très simple donne aux deux côtés une quasi symétrie et une allure un peu hiératique de grand caractère ; la longue robe noire dissimule le corps et seule apparait au-dessus du col blanc, avec ses yeux perçants enfoncés, avec ses pommettes saillantes et ses joues creuses, la figure expressive, osseuse et ravagée, extraordinairement vivante, du silentiaire.

J'ai gardé, pour terminer, des envois de Ph. de Winter et de Jean Patricot. Le *Portrait de M. D.* par Ph. de Winter est une œuvre sérieuse, bien construite, sans lourdeur de facture : le corps est bien placé, les vêtements sont traités dans une harmonie grise, le visage est

excellemment modelé et le caractère du modèle parfaitement rendu. C'est l'œuvre d'un artiste. Mais le chef d'œuvre peut-être de ce salon est le *Portrait de M. C. Drouet* par Jean Patricot. Il y a là des qualités de dessinateur, de physionomiste et de peintre tout à fait hors pair. Le personnage est presque de profil, le front découvert, moustache grise et barbe en pointe blanche, une main sur la hanche, et quelle main ! Le modelé, comme celui du visage, en est admirable, d'une franchise et d'un brio incroyables, obtenu sans noirs épais, mais avec des ombres claires et de très fines différences de valeur.

Comme le fit jadis Claude Ferdinand Gaillard, Jean Patricot, graveur, donne des leçons de peinture aux peintres. Peu de toiles au salon unissent ces qualités de dessin à une telle harmonie de nuances, une harmonie en blanc car le fond est d'un gris à peine violeté. L'école française a encore des maîtres. Nous les distinguons mal au milieu de la foule des médiocrités. Mais nous savons bien qu'Hébert est le digne successeur de nos vieux peintres et que ses portraits sur fonds verts comme ceux de Corneille de Lyon, ont, avec le modernisme en plus, le même charme. Besnard renoue la tradition avec le XVIII^e^ siècle et après lui Mlle Dufau. François Guiguet, qui rejoint Chardin et La Tour, a gardé quelque chose de la plaisante probité des portraitistes du XVI^e^. J'en passe d'autres. Mais Patricot, enfin, unit les qualités d'autrefois à celles poursuivies en des sens divers par les peintres du siècle dernier ; la sûreté d'écriture des formes, la vérité du caractère, la clarté de la tonalité, qualités toutes françaises de toujours, s'allient à la verve moderne de la facture et à l'harmonie exquise des nuances: Jean Patricot est déjà l'un des maîtres du XX^e^ siècle.

La Sculpture.

Trois œuvres dominent la sculpture aux salons de 1904 : le *Penseur* de Rodin, le *Mineur* de Constantin Meunier et la *Corinthe* de Gérôme. Ce *Mineur* de C. Meunier marque le souci des sculpteurs de traduire dans leur art la vie contemporaine : il est coiffé du petit chapeau et agenouillé pour la besogne quotidienne. C'est une œuvre forte, sans boursouflure et admirablement équilibrée. Ce désir de s'inspirer de la vie vient aussi à quelques jeunes sculpteurs de la société des Artistes Français, à Pierre Morlon avec son *Banc de misère*, à R. Bertrand-Boutée avec son *Evocation du passé*, à Léon Drivier avec son bas relief *La Famille* d'une si prenante séduction

intime, à Mlle Berthe Girardet avec l'*Enfant malade* qui appartient à la ville de Paris, à Alphonse Cordonnier avec son groupe *Sur le pavé*.

Toute une école de coloristes se forme à la suite de Mercié qui expose cette fois sa charmante *Nuit de Mai*; les personnages du groupe d'A. Cordonnier ne sont séparés par aucun vide et rien dans les vêtements ne retient inutilement la lumière ou l'intérêt. Mais l'*Epave* de Laporte-Blairsy l'emporte encore par le caractère émouvant de la composition et l'intensité de l'expression. Au bord de la mer qui rejette une barque, sont trois bretonnes désolées avec un enfant qui se pend aux jupes de sa mère. L'ensemble est d'un grand effet, les lignes très simples s'harmonisent bien et les formes sans trous inutiles s'élèvent dans la lumière, comme si elles étaient d'une seule coulée.

A côté de Mercié voici Barrias avec son *Tombeau de la duchesse d'Alençon*, Jules Coutan avec son monument funéraire l'*Espérance et la Prière*, Eugène Boverie avec sa statue de *Camille Desmoulins* montant sur une chaise dans un mouvement de belle et libre allure, Gaston Contesse avec son groupe *Vita* et Alfred Foretay avec son curieux *Poète comique*. Just Becquet aux Artistes Français et Lucien Schnegg à la Société Nationale donnent à leurs figures un caractère hiératique qui n'est pas sans saveur, le premier à son *Joseph en Egypte*, le second à une *Aphrodite*. Au contraire le *Berger* souffrant du froid et de la malaria sculpté par Injalbert est une œuvre très expressive et pleine de vie.

Parmi la foule des bustes, il faut signaler ceux de Rodin, de Bourdelle, de Fix-Masseau, d'Alfred Lenoir (*Lucien Simon*) d'Arsène Abel (*David André*), d'Haus St-Lerche, de Spicer-Simson (*M. Moncure D. Conway*), de Carl Millès, de Cyrille de Tombay qui expose une tête de vieille en bois sculpté. Voilà pour la Société Nationale. Mais je renonce à citer ceux exposés aux Artistes Français : ils sont trop. Et ce qui fait défaut à la plupart d'entre eux, c'est le caractère. Mais ce caractère qui manque aux figures d'hommes ne manque pas aux bêtes. L'âne de Prosper Lecourtier en a beaucoup. L'allure rétive du baudet a été excellemment saisie par le sculpteur. Et les animaliers de talent sont nombreux. C'est Gustave Debrie qui renvoie — en marbre cette fois — son nerveux *Coup de Collier;* c'est Charles Valton avec ses aristocratiques *Chiens de luxe;* c'est Gardet avec son chien de berger sculpté dans le marbre gris; c'est Charles Virion avec son *Chat et poisson*; c'est Louis Riché enfin qui comme Gardet,

comme Virion a étudié surtout les chats et en a donné de vivantes images coulées dans le bronze ou taillées dans la pierre lithographique.

Victor Peter traite en minuscules bas-reliefs ses représentations d'animaux : Ses plaquettes de lièvres, du *Veau* sont de la plus plaisante observation. Louis Th. Hingre fait de même : avec un très faible relief, presque un dessin, il sait rendre les mouvements extrêmement variés des coqs de combat, des chats, des dindons, des cerfs. L'art de la plaquette a du reste ses fervents comme Patey qui expose un très scrupuleux portrait de Roty, comme Yencesse, Abel Lafleur, A. Ferrari qui suivent l'exemple de leur maître Ponscarme : Yencesse envoie une *Maternité* et Abel Lafleur une *Baigneuse* très séduisante de ligne et de couleur ainsi qu'une jolie fillette regardant son *Livre d'images*. A la Société Nationale, en l'absence de Charles Dufresne, il reste à admirer les plaquettes d'Alexandre Charpentier, celles d'Henry Nocq, de François Roques et les médailles d'Henri Kautsh dont une, excellente, représentant le peintre Lenbach.

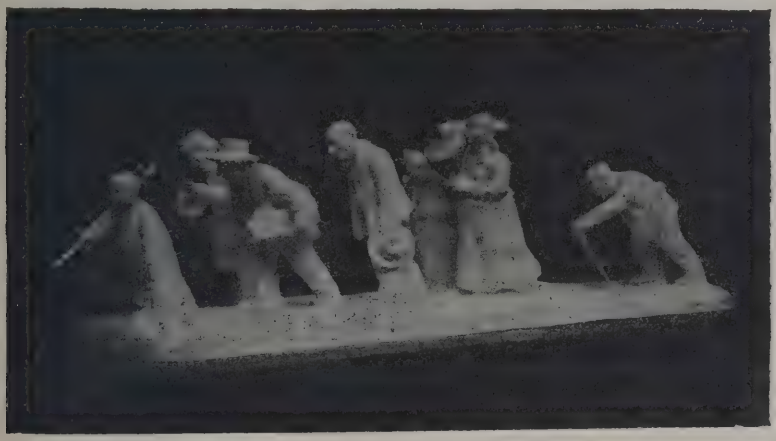
L'art de la statuette aussi revient en faveur avec Léonard, Vallgren, Louis Dejean, Félix Voulot, Fernand Clostre qui donnent des images de danseuses ou de parisiennes, avec Hœtger, E. Wittmann, Constantin Ganesco, qui s'intéressent surtout à la vie du peuple. Albert Marque traduit admirablement la vie enfantine et sa *Ronde* est d'une vie tout à fait amusante ; Mlle Jane Pouplet a une vision très personnelle, un peu sentimentale et ironique : son *Enterrement en Dordogne* est infiniment curieux et son portrait ou sa *Mère Ganduchon* sont d'un très intéressant caractère : des Daumier féminins.

Léon Delagrange expose un petit portrait plein de charme de *Mme Thérèse Peltier* qui de son côté envoie celui de Delagrange ; Francisco da Silva Gouveia montre toute une série de ces portraits-statuettes dont on aimerait à voir s'étendre la mode ; Aimé Morot a de même une adroite silhouette de *Gérôme*, mais les mieux réussis de ces portraits sont ceux de *M. le député Baudon* et de *Gérôme* encore, par Henri Gréber. Ils continuent bien la série où figurait déjà le *Frémiet* du Salon de 1903 ; les attitudes sont simples, les trous adroitement évités, les physionomies vraies, la facture souple et sans truquage : on les sent pour tout dire portraiturés d'après le vif, et la vie a passé dans l'œuvre du sculpteur.

Car ces statuettes, mieux que de grandes œuvres, se prêtent à la transposition des couleurs de la nature, en ombres et lumières obtenues par la multiplication ou la simplification des plans, et cela

leur assure un plus grand pouvoir de donner l'illusion du réel. Dans tout art il y a une part d'interprétation par transposition et une part d'interprétation par imitation. En peinture on interprète les couleurs par les couleurs et c'est la part de l'interprétation imitative, tandis que les formes doivent être expliquées par le simple jeu des valeurs et des lignes disposées sur une surface plane : c'est ce qui constitue l'art du dessin et la part de l'interprétation par transposition.

En sculpture c'est le contraire qui a lieu : les formes sont interprétées par des formes et la couleur seule peut être l'objet d'une



Un enterrement en Dordogne
par M^lle Jane Pouplet.

interprétation par transposition. Cette dernière interprétation ne pouvant guère s'obtenir que par la modification des volumes réels, on comprend que le nu s'y prête beaucoup moins que le costume. Ç'a été le grand mérite de Mercié et surtout de Troubetzkoy d'avoir ouvert la voie à cette forme de l'art moderne. C'était donner à la sculpture un moyen de séduction nouveau ; car comme on le conçoit facilement, l'intervention personnelle de l'artiste étant beaucoup plus grande dans la transposition que dans l'imitation, le plaisir esthétique est d'autant plus augmenté que cette intervention est plus étendue.

Sans mettre ce rôle de la couleur en sculpture au premier plan, Rodin en a cependant tenu compte. Mais en instinctif génial, il procède surtout par interprétation imitative. Seulement ce n'est pas la réalité directe qu'il imite : c'est une réalité beaucoup plus réelle, beaucoup plus forte que la réalité quotidienne, une réalité imaginaire qui

n'existe que dans le cerveau de Rodin et qui est la quintessence, le schéma de ce qu'il a ressenti et de ce qu'il veut exprimer, abstraction faite de tout ce qui est accidentel, de tout ce qui est privé de sens expressif. Cela dote ses œuvres d'un caractère saisissant de puissance, accentué encore par l'artifice de facture qui consiste à leur donner l'aspect d'une vieille pierre naturelle toute ravinée. Après la *Vieille heaulmière* et le *Balzac*, le *Penseur* est un nouvel exemple de ces extraordinaires créations.

Cette recherche si passionnée du caractère rapproche Rodin de nos vieux gothiques et donne à son œuvre une signification éternelle. Or, on sait que les imagiers d'autrefois peignaient leurs statues. Mais leur interprétation imitative de la couleur était évidemment fort libre et très loin des tons locaux du modèle. C'était seulement un enrichissement décoratif. Je ne crois pas qu'on ait jamais cherché à s'approcher aussi près du réel que le fit Gérôme dans sa *Corinthe*. Qu'on néglige la couleur ou qu'on n'en tienne qu'un compte incomplet en faisant des statues monochromes ou d'une polychromie toute décorative, on conserve intacte l'impression d'art, puisqu'aucun œil ne peut confondre la création de l'artiste avec le modèle. Mais qu'en traduisant à la fois la forme et la couleur par le procédé de l'interprétation imitative directe, on n'arrive pas simplement à faire des bonshommes de musée Grévin, et qu'on arrive à l'œuvre d'art, cela tient presque du prodige.

Gérôme l'a réalisé. Non seulement le modelé du corps de femme avec le pli si caractéristique des hanches est d'une étonnante vérité, mais même la coloration de la chair et le bleuté des veines. Sauf la tête un peu banale, tout est admirable, les mains, les jambes, le buste. Pourtant cette imitation, si parfaite qu'elle paraisse, est encore une interprétation : seulement l'art, poussé ici à l'extrême, est de se faire oublier. Cette *Corinthe* est un chef-d'œuvre, mais le chef-d'œuvre de la fin d'un art : elle marque un aboutissement ; elle est le terme dernier de la sculpture polychrome. On pourra, bien entendu, trouver encore des combinaisons imprévues de polychromies, des arrangements inédits de matières diverses ; on n'ira guère plus loin : c'est une forme d'art qui a touché à sa limite. Mais cette route nouvelle est ouverte dans le domaine de la transposition des couleurs en valeurs, et l'un des meilleurs titres de Mercié ou de Ponscarme, de Rodin ou de Troubetzkoy sera précisément de l'avoir indiquée et d'avoir ainsi préparé le mouvement de l'impressionnisme en sculpture.

Tristan Leclère.

Trois Poèmes

LE JARDIN

A mon frère.

Il est triste, il est roux d'automne et d'abandon.
Nulle main n'ouvre plus la porte en fer qui crie,
Et le vieux banc verdit et moisit sous la pluie..
La fleur tombe que nulle main n'aura cueillie..
Triste jardin, mouillé d'automne et d'abandon.

Est-ce l'âme des morts qui courbe les cyprès,
Et pleure, en agitant les frêles sapinettes ?
On m'a dit que les morts revenaient, éplorés,
Parmi leurs choses familières et muettes.

Pourquoi reviendraient-ils, dites, les disparus
Que nous avons chéris pour leur forte tendresse ?..
N'ont-ils donc pas vécu leurs humaines détresses ?..
La mort n'est donc qu'un recommencement de plus ?...

Pourquoi resteraient-ils pareils à nous, toujours ?...
Pourquoi poursuivraient-ils de leurs yeux sans prunelles,
De leurs fronts sans pensers, de leurs cœurs sans amour
L'idéal décevant des beautés éternelles ?

Morne enclos, c'est bien moi qui m'attriste et qui rêve.
L'âme en langueur des choses mortes à jamais
S'exhale de mon être et de ceux que j'aimais.
Le fantôme évoqué des souvenirs se lève.

Je vois passer mon Père et j'entends mon aïeul.
Leurs voix montent, parmi l'odeur âcre des herbes,
Et le jardin profond sous les soleils superbes
Resplendit de chansons, de couleurs pour moi seul.

Des femmes : mère, sœur, des couples de jeunesse,
Mêlent leurs clairs regards dans les soirs clairs et doux.
Sur la pierre d'un puits un prêtre est à genoux...
Et les heures de paix et de bonté renaissent !

Et c'est ainsi que ressusciteront ton charme
Et tes parfums subtils de menthe et de jasmin,
Si quelque jour, vers toi conduite par ma main,
Vient celle que je sais au profond de mon âme...

Les horizons défunts rapprochent les lointains.
L'ombre monte, les pâles ombres de l'automne.
Un chien hurle à la mort, et mon rêve s'étonne
D'être seul dans la nuit sous les astres éteints.

Nulle main n'ouvre plus la porte en fer qui crie,
Enclos des Souvenirs, jardin de ma maison !
Mais le vent tiède a fait rouler sur le gazon
Une larme par le silence recueillie...

EROS

Les fauves ont rugi. Dans les halliers profonds
Brûlent les feux sanglants de leurs grands yeux lubriques,
Et les tigres, bandant leurs croupes électriques,
Ont détendu leurs ruts puissants en plusieurs bonds.

Les forêts ont gémi. Sous les vents maléfiques
Les germes ont rompu les écorces des troncs.
Sur les vases ont émergé les crapauds ronds
Que la lune a frappés de rayons métalliques.

L'Homme s'est arrêté dans le lit des fossés.
Les filles ont porté vers lui leurs seins dressés,
Et la marque des doigts bleuit sur la peau blonde.

La luxure a vibré dans le printemps divin ;
Les baisers ont couvert les plaintes de la faim.
Voici le mal d'amour qui souffre par le monde.

SAGESSE

La mer est une dame en gris,
Une dame en gris nonchalante,
Qui s'avance, lasse et dolente,
Au rythme d'une chanson lente...
La mer est une dame en gris.

La mer prend sa voix d'oraison,
Sa voix d'amante d'élégie,

Et, vois, la lune au bord de l'horizon,
Ecoute la voix qui supplie...
La mer prend sa voix d'oraison.

Des algues sur son front pendent comme des voiles.
Elle pleure ses deuils farouches et pervers.
La paix des soirs d'oubli plane dans ses yeux verts
Où l'on croit voir flotter des cadavres d'étoiles.

Morsure des baisers exaspérant l'oubli!
Aux soirs vibrants et chauds de nos pourpres caressés
Je vois les yeux ouverts des anciennes maîtresses,
Comme des astres morts errer dans l'infini.

Oh! ne jamais se souvenir. Quand tu m'apportes
L'âme de ton regard qui descend dans le mien,
Vois-tu pas mon passé marcher auprès du tien?..
Sens-tu pas que notre heure est faite d'heures mortes?..

Illuminant les nuits où nos désirs puissants
Tentent les mêmes mers, foulent les mêmes grèves,
L'irrévocable amour fait de mon premier rêve,
Brûle, phare vorace où je verse mon sang.

Les baisers d'autrefois tournent dans ses feux clairs
Comme les noirs oiseaux que la lune suscite.
Ce sont eux à jamais que ta voix ressuscite,
Qui s'abattent, et font trembler toute ta chair.

Mais si nous retrouvons les rites abolis,
Toi d'un ancien amour, moi d'un culte néfaste,
Que l'heure nous soit douce où resplendit le faste
Des bonheurs revécus où nous cherchons l'oubli...

Pierre AUDIBERT.

Le Marchand d'Heures

A Ary Renan.

u plus loin qu'il se souvînt, Hans ne connaissait pas de joie dans sa vie. Son enfance ne lui rappelait que des coups dont le souvenir évoquait aussitôt, en ses narines, la forte odeur du cuir neuf mêlée à celle de l'huile et de la poix, car son père exerçait la profession de savetier ; puis aussi le profil d'un vieil horloger juif qui venait, tous les mois, soigner un antique cartel, dans la chambre de ses parents.

Il s'annonçait de loin en criant sa marchandise d'une voix chevrotante, dont le timbre nasillard et fêlé ressemblait étrangement à celui de l'horloge. Et le petit Hans s'imaginait volontiers qu'il y avait entre eux un lien mystérieux. Ç'avait même été, pour l'enfant, une grande terreur, un jour qu'il s'était glissé, sans être aperçu, dans la chambre au cartel, d'entendre le « Marchand d'heures » apostropher tendrement celui-ci — tandis qu'il en réglait les rouages — en des termes affectueux, entrecoupés par le halètement que lui causait l'effort de son travail : « Eh ! eh ! ma fillette ! ma chérie !... ma petite fleur !... On est malade !... Oh ! malade !... Mais j'apporte des heures !... Oh !... oh ! de bonnes petites heures !... Oh ! oh ! j'apporte des heures !... » Et les rouages se mettaient à grincer comme pour exprimer leur joie jusqu'à ce que le timbre eut fait entendre plusieurs fois de suite sa voix chevrotante et nasillarde, comme celle du Juif. Alors les aiguilles repartaient pour un mois encore.

Plus tard le juif était venu plus fréquemment ; il avait avec les parents de Hans d'interminables entretiens, à la suite desquels le petit voyait sa mère pleurer longuement et recevait de son père plus de coups que d'habitude, jusqu'à ce qu'enfin l'horloger ne revint plus. La dime, les gabelles et l'usure avaient ruiné le savetier dont tous les meubles furent vendus à l'exception du vieux cartel, devenu muet, et que les gens de justice ne daignèrent pas enlever, tant il

leur parut vieux et hors d'usage. Le chômage et la maladie entrèrent dans l'échoppe avec la misère. Le père et la mère moururent peu de temps l'un après l'autre et leurs enfants — car ils en avaient eu beaucoup à l'ordinaire des pauvres — se dispersèrent. Maintenant Hans gagnait durement son pain en se louant aux bûcherons, lorsqu'il n'était pas requis de corvée par son seigneur.

Et il songeait : à quoi sert de vivre !

Les nuits d'hiver sont longues et noires dans les pays du Nord, et, comme il n'y avait d'autre lumière que celle du foyer, les angles de la chaumine se peuplaient d'un monde de souvenirs et de mélancolies. Dans le silence que coupait seul le crépitement sec des braises, d'étranges fantômes étiraient, le long des murs, leurs formes alanguies... Hans pensait à Edwige, à la petite Edwige, autrefois sa voisine de village et son amie. Elle aussi avait peur du juif, et les deux enfants se cachaient souvent derrière la haie pour lui lancer timidement des pierres, quand il passait dans le chemin creux. Ils s'étaient, en ce temps, promis le mariage pour « quand ils seraient grands ». Mais qu'aurait-elle fait, en vérité, d'un pauvre pour mari ! Un autre, plus tard, à la fête du bourg, avait dansé avec elle, ayant séduit son cœur par ses breloques d'acier et les boucles en cuivre de ses souliers du dimanche, luisantes comme de l'or, car les femmes aiment la parure.

Et Hans songeait : à quoi sert de vivre !...

Il sentait une grande lassitude l'envahir, un sentiment de détresse engourdie et d'agonie auquel il trouvait cependant une douceur infinie et son cœur s'abîmait lentement en des souvenirs de moins en moins précis, tandis que l'ombre conquérante s'épaississait dans les coins.

Un grillon chanta. Les fantômes se haussèrent, dans un dandinement plein d'angoisse, vers les poutres noires, et comme l'un d'eux semblait s'efforcer d'atteindre, par petits bonds obliques, le cadran du vieux cartel, de nouveau la voix du Juif revint à la mémoire de Hans avec une singulière réalité :

— Eh ! eh ! ma fillette !... ma chérie !... ma petite fleur !... On est malade ! Oh ! malade...

Lentement les rouages grincèrent et solennellement les douze coups de minuit tombèrent de l'horloge muette, en chevrotant d'un timbre nasillard, dans l'horreur de la salle silencieuse.

— ... Mais j'apporte des heures !... Oh ! de bonnes petites heures !... Oh ! oh ! j'apporte des heures !...

Cette phrase fut suivie d'un accès de toux et l'ombre parut se détacher de la muraille.

— Je vous demande pardon, mon bon Monsieur Hans... Oh ! Oh ! Ah !... ma toux !... mille pardons. Oh !... j'ai pris la liberté... Oh ! — Oh ! ma poitrine !... la petite liberté d'entrer, prononça le Juif d'une voix plaintive.

Derrière lui une nouvelle ombre s'était plaquée sur le mur, noyant l'horloge entière, s'élevant jusqu'au plafond. Elle sautillait, imitant de façon grotesque les gestes dn Juif, exagérant la longueur de sa barbe, la courbe de son nez.

— Hé ! hé ! vous l'avez toujours la bonne vieille horloge du père Isaac... Hé ! elle est fameuse,... Oh ! oui, fameuse... Il ne lui manquait que des heures,... à la chérie. Oh ! Oh ! ma toux !... de bonnes petites heures, mon bon Monsieur Hans.

— Par où es-tu venu ? murmura le bûcheron. Mais il se sentit aussitôt pris d'une colère violente et, secouant le Juif par le bras ;

— Hors d'ici maudit ! s'écria-t-il. Hors d'ici !... Il n'y a plus rien à vendre...

Et ces mots lui ayant rappelé son état de misère :

— Plus rien ! fit-il, la voix subitement douloureuse et distraite. Puis il se laissa retomber sur son escabeau et, la tête dans les mains, se remit à contempler la braise agonisante.

— Voyez... Oh ! ma poitrine !... Voyez comme on traite le pauvre vieillard, gémit l'horloger. Oh — Oh !... le froid a gelé l'haleine dans ma barbe... Et comme le vent hurle... Et la neige...

Une nouvelle quinte l'interrompit.

Cependant, comme Hans semblait ne plus avoir souci de sa présence, le bonhomme se laissa choir sur la pierre, près de l'âtre. Il essuya longuement son front que l'effort de la toux avait rendu moite. Un rictus rusé, où il y avait aussi comme une joie enfantine et pitoyable, tordait sa face maigre et sans âge, tandis qu'il promenait ses yeux gris par la chambre :

— Il fait bon là-dedans, reprit-il. Et dehors ! Quelle chanson chante le vent !... Comme le vieux est fatigué !... Oh — Oh ! Il a fallu marcher toute la journée et toute la sainte nuit du Sabbat afin d'arriver à temps pour la fête...

— Hé ! hé ! ajouta-t-il soudain avec un accent à la fois de triomphe et d'angoisse. Comme on les entend sangloter et crier dans la tempête... Trop tard ! Hé !... Trop tard !... Le Juif a les heures,... les bonnes petites heures... *Il a les heures* !

Et il se frottait les mains, tandis que le cartelégouttait lentement, dans la salle morne, son tic-tac aigre et monotone dont le rythme, par moments, semblait se hâter, comme si la vieille horloge avait eu faim de temps. Les grillons s'étaient remis à chanter et, à leur chant, Hans sentait de nouveau ses tristesses s'abolir avec sa conscience.

Dormir ! il eut voulu dormir !... éternellement. Oublier ! Consoler sa peine dans la chaude nuit du sommeil comme lorsque, petit enfant, il se pelotonnait dans sa couchette, après un gros chagrin, tandis que, de la chambre voisine, lui parvenait le murmure confus des voix et que la bise ébranlait les fenêtres... Dormir ! Et que cela durât toujours... sans pensée, sans souvenirs... Dormir, comme dorment les arbres l'hiver, quand la sève s'engourdit dans leurs branches, comme dort l'herbe sous la neige.

Cependant des formes s'agitaient devant lui. Il y crut distinguer tour à tour, son père battant le cuir, dans son échoppe, sa vieille mère à son rouet, la petite Edwige courant avec lui par les champs et jetant des mottes aux corbeaux.

Il se vit lui-même, le soir, dans la forêt. Le vent pleurait et menaçait, et la neige tombait en tourbillonnant. Une hâte folle l'angoissait, comme s'il se fût senti sous la menace de quelque danger imminent, et que la rapidité seule de son travail pût le sauver. Il s'essoufflait à frapper de la cognée. Mais le froid le gagnait et paralysait ses efforts. A ses pieds la neige montait inexorablement et les arbres qu'il avait abattus repoussaient autour de lui plus serrés et plus drus. Des voix lançaient de longs appels désolés par les branches qui battaient l'air en gémissant et en craquant... Il s'aperçut que, depuis longtemps, il entaillait ses propres membres engourdis : la neige se teignait de rose, des taches rouges éclaboussaient les troncs des arbres, *et c'était dans son sang que là-bas, le soleil se couchait...*

Alors la voix aigre et nasillarde de l'horloger, dominant la rafale, hurla par les branches comme un croassement de corneilles : « Les heures mo — ortes,... mo — ortes ! » Et une lumière éblouissante, pesant sur ses paupières, lui fit ouvrir les yeux. Penché sur lui le Juif lui portait au visage un flambeau. Sa longue barbe s'agitait et son regard luisait :

— *Les voilà* qui reviennent, ricanait-il avec colère, et rient et pleurent en contant leurs sornettes. Et Monsieur daigne les prendre au

sérieux ; il écoute avec complaisance les vieilles histoires qu'elles radotent.

Il toucha Hans du doigt :

— Il est temps, fit-il. Viens, car j'ai à te parler.

Il y avait en lui une telle autorité que Hans aussitôt se leva.

— Mais il convient auparavant de mettre la table et de souper, ajouta le vieillard.

Il déposa son flambeau, puis, ayant plongé la main dans la vaste poche de sa houppelande graisseuse, il en tira successivement une nappe qu'il étala avec soin, deux couverts, des candélabres garnis de leurs chandelles, des victuailles. Il s'agitait avec des gestes menus et pressés en mâchonnant des paroles :

— C'est fête aujourd'hui, faisait-il d'un air préoccupé... Dehors le ciel vient de suspendre ses lampes. Il nous faut aussi de la lumière ici !

Et il claqua ses doigts d'où jaillirent de longues étincelles allumant toutes les chandelles à la ronde. Le bûcheron s'étonnait de n'éprouver à cela aucune surprise. Mais le cartel chevrota et fit entendre deux coups.

— Hâtons ! hâtons ! Le temps presse, exclama le Juif.

Il reprit alors son singulier rictus, et obséquieux :

— Que votre seigneurie daigne s'asseoir... Hé ! hé ! goûtez-moi ce crû, mon maître. Il vient des vignobles que cultivent mes filles, mes chères fillettes, dans mes terres, par delà le Soleil... Hé !... Vous les avez plus d'une fois entendues, par les longues nuits comme celle-ci, chanter dans le feu ou pleurer et rire derrière les collines... Car ce sont des folles, des petites folles dont l'humeur est changeante.

La bouteille brillait d'un éclat infernal d'or et de flamme. De longs rayons s'en échappaient, par moments, qui venaient, comme des griffes, fouiller douloureusement les yeux de Hans. Maintenant l'ombre du Juif avait envahi entièrement le mur et le plafond. Démesurée, inquiète, elle semblait toute secouée d'un rire silencieux. Les fantômes avaient disparu et des paquets de nuit, aux formes imprécises, traînaient dans les coins comme des loques.

— Ce sont les chandelles dont les flammes tremblent, se dit Hans. Ce n'est rien que les chandelles.

— Quoi donc ! Et que murmure encore là le jeune homme ! grommela l'horloger. Sottises et imaginations !... Bois !

Mais comme la voix des grillons s'élevait peu à peu jusqu'en un chant désespéré :

— Hou ! hou ! la paix ! fit le Juif. Et, se levant, il dispersa rageusement les braises et jeta sur le foyer des cendres à pelletées.

Longtemps ils burent en silence.

Cependant, ayant posé sur la table sa balle de colporteur, le vieillard en tirait des montres de toutes grandeurs et de tous prix qu'il étalait devant lui. Il les palpait, promenait ses doigts sur les boîtiers en un geste de caresse et il murmurait : « Mes bonnes petites heures, mes chéries, mes fillettes. » Les tic-tac se mêlaient en un halètement confus et très doux qui, peu à peu, s'enfla comme en une rumeur lointaine, où il y avait des éclats de rire, des plaintes et des sanglots, parmi lesquels Hans croyait reconnaître des voix. Il trouvait aussi, dans les formes, d'étranges ressemblances, et, comme il considérait un gros oignon d'acier que l'horloger maniait avec grand soin, les reflets se mirent à grimacer et à se tordre dans le métal, et il lui sembla voir apparaître, très loin derrière la surface polie, une figure. C'était une face énergique et lourde, coiffée de travers d'une perruque et d'un chapeau d'uniforme ; une large balafre d'un rouge vif la coupait par le milieu, crevant l'œil gauche, rompant le nez et abaissant la comissure des lèvres, à droite, jusque sur le menton.

Le Juif murmura :

— Les heures du Major Rouge.

Alors Hans reconnut, dans la figure, qui déjà s'effaçait, un officier de cavalerie hollandais qu'il avait souvent vu, dans son enfance, et qu'on appelait ainsi soit à cause de son uniforme qui était écarlate, soit par allusion à l'effrayante cicatrice qu'il portait. C'était un vaillant soldat de fortune, sans naissance et sans biens ; le roi l'ayant fait baron, il avait pris subitement sa retraite. Il était venu habiter une petite maison isolée, dans les faubourgs, non loin de celle où les parents de Hans exerçaient leur industrie. Devenu tout à coup taciturne, il n'aimait plus à boire ni à raconter ses campagnes, comme font ordinairement les soldats en temps de paix, en fumant de longues pipes en porcelaine. Il restait enfermé chez lui tout le long de l'année, sans valet ni domestique. Un panier, suspendu au marteau de sa porte, servait aux fournisseurs pour mettre les provisions. Le Major ne sortait qu'au jour anniversaire de son annoblissement. Revêtu de son uniforme, il se rendait alors à la brasserie, demandait des nouvelles de ses camarades de garnison, qui tous avaient depuis longtemps quitté le bourg, et se montrait affable envers chacun. Il parlait de son avenir comme s'il eut encore été au service. Dans ces rares moments de gaieté, il prenait Hans sur ses genoux pour lui faire des

récits de bataille ou lui raconter l'histoire glorieuse de sa balafre ; il le faisait sauter en cadence tout en sifflant la marche des « Dragons du Roi ». Le lendemain, c'était en vain que le gamin cherchait à attirer son attention. Le bonhomme ne semblait plus reconnaître personne. Un jour, les gens qui l'approvisionnaient s'avisèrent que son panier n'avait point été visité, et prévinrent les magistrats qui firent forcer la porte.

On trouva le Major Rouge étendu au bas de son lit, une épée au travers du corps.

Cependant Hans distinguait maintenant, dans les nappes de feu qui, par places, miroitaient aux surfaces luisantes des montres amoncelées, une foule de figures pâles et lointaines, aux traits dolents ou violemment crispés, qui semblaient noyées au fond d'un lac d'enfer. Il reconnut Kasper, le Ménétrier, que l'on avait surnommé Kasper-le-Beau, tant il avait conscience des avantages que la nature lui avai départis. Hans avait souvent entendu dire par sa mère, alors qu'elle lui recommandait de ne point manquer de soulever poliment sa casquette s'il venait à le rencontrer en allant à l'école, que c'était un homme arrivé sans doute par des voies méprisables, mais qu'il convenait de traiter avec respect, car il avait plu à Dieu d'en faire un très puissant bourgeois. Il vit Peter Klob, le joueur à la veine insolente qui tenait partie contre quiconque, tous les dimanches, au cabaret du Soleil-d'Or ; Johann l'ivrogne, qui fut trouvé noyé dans un tonneau de vin du Rhin ; Mosès le Riche, l'usurier de la place du Marché ; le bourgmestre Karl Strummel, la face violacée, portant encore au cou la trace rouge de la corde avec laquelle il s'était pendu, et bien d'autres dont la fortune subite et la mort violente avaient tant surpris les gens. Il entendait, dans l'intérieur des montres, des halètements et des bourdonnements, toute une agitation de prisonniers anxieux qui vont et viennent dans leurs cellules et cognent aux murailles. De nouveau il percevait des rires étranges, des plaintes et des sanglots...

Et tout cela n'était pourtant que les tic-tacs des montres qui tout à coup frappaient seuls son oreille.

Le Juif le regardait en souriant :

— Comme elles se hâtent et s'inquiètent, les fillettes ! dit-il d'un ton bonhomme. Puis, étendant les mains vers les montres :

— Je suis un singulier collectionneur. Monsieur Hans, reprit-il. *J'achète les heures mortes et qui reviennent pour tourmenter le pauvre monde inutilement.*

J'achète les fantômes pâles qui se penchent sur les lits des agonisants pour les mordre au cœur.

J'achète les fantômes qui, la nuit, posent leur main froide sur la poitrine des gens dans l'insomnie.

Et ceux qui, l'œil creux, chuchotent des choses... interminablement à l'oreille des convalescents, des poètes, des fous et des vieillards, à l'heure silencieuse où le crépuscule fait pleurer ses cendres...

Et j'accorde encore pour cela un bon prix : des titres, des grades, des emplois et de l'argent... beaucoup d'argent...

L'horloger remplit à nouveau les gobelets et Hans vida le sien d'un trait. Maintenant une joie l'inondait d'où tout son être s'élançait, en une exaltation de désir désespérée, vers un avenir de vie, enfin, et de bonheur. Mais une goutte, que sans doute, tout à l'heure, la main tremblante du vieillard avait laissé choir, brillait sur le revers d'une minuscule montre en or et le bûcheron ayant, en un geste de pauvre, ramassé cette goutte du doigt, la porta vers ses lèvres. Il poussa une exclamation. Il avait senti le goût âcre du sang...

— Eh oui ! nasilla le Juif avec irritation. Celle-ci saigne quelques fois.

— Mais le marché a été honnêtement conclu, ajouta-t-il en ricanant. Et ce fut un bon marché, car l'enfant me vendit toutes ses heures : les mortes, les vivantes et toutes celles à venir... Et si je te disais qu'il sut encore se faire, en les vendant ainsi, la meilleure part, tu ne me comprendrais pas plus que les autres misérables sots qui s'agitent en geignant par les chemins boueux, sous les pluies de l'automne, ou arrachent leurs loques et déchirent leur peau nue aux ronces des halliers, puis contemplent, stupides, leurs membres saignants — tandis que déjà le vent d'hiver les cingle — sans plus même avoir l'énergie d'un blasphème, *sans presque avoir le sentiment de souffrir.*

« D'ailleurs, de quel droit des reproches ? N'as-tu pas, toi-même, dans ton enfance, souvent couru les bois pour y piller des nids ? Quelle joie lorsque tu venais à en découvrir un ! A ton approche les parents s'envolaient, puis revenaient tournoyer autour de toi en poussant d'inutiles appels. Les béjaunes, avec leurs gros yeux bleus encore fermés, pépiaient et, croyant à quelque nourriture, ouvraient tout grands leurs becs d'un air drôle dont tu savais t'amuser longuement. Tu plongeais enfin la main dans le nid et quel plaisir de sentir, entre tes doigts, leurs heures battre précipitamment, puis s'arrêter

soudain et leurs corps s'amollir lentement. Alors tu jetais cette chose flasque à ton chien qui jappait au pied de l'arbre. Et tu riais !... tu riais comme jamais, jamais encore, tu n'avais ri, comme jamais tu n'as ri depuis. Et tu prenais les œufs mouchetés et bleuâtres pour les écraser sur le sol à leur tour...

Et comme Hans se taisait :

— Ne regrette rien, conclut le vieillard. Ne regrette rien. Crois-moi !... *Car ce fut la seule joie de ta vie.*

Tout en parlant, l'horloger maniait les montres. Il en tenait une de forme précieuse, surchargée de gravures et de laborieux guillochis. Sur l'or du boîtier, entre deux saphirs, des diamants dessinaient un chiffre.

— L'unique joie... Hé ! hé ! toussotait le Juif, l'unique joie de ta vie...

Et voici que, sous le regard du bûcheron, les rubis et les diamants se mirent à se mêler et à tournoyer autour des saphirs dont l'éclat s'assombrit et parut se mouiller. Et Hans ne répondit rien encore au refrain du vieillard, car il avait reconnu les yeux d'Edwige. Mais ses paroles lui revinrent en mémoire :

— J'achète les fantômes pâles qui se penchent sur les lits des agonisants pour les mordre au cœur.

« J'achète les fantômes qui, la nuit, posent leur main froide sur la poitrine des gens dans l'insomnie.

« Et ceux qui, l'œil creux, chuchotent des choses... interminablement, à l'oreille des convalescents, des poètes, des fous et des vieillards à l'heure où le crépuscule fait pleurer ses cendres...

Le bûcheron pensait : Nul ne s'occupa jamais de mes peines ni de mes joies. Les gens me voient passer avec indifférence. Seul le Seigneur m'adresse quelquefois la parole et c'est pour m'injurier quand je ne me range pas assez vite, à son gré, ou que j'oublie d'ôter mon chapeau en souhaitant mille prospérités à Sa Grâce.

Et cependant, aussi bien que le Bourgmestre, je saurais porter l'habit de velours et de soie et marcher avec importance précédé des massiers de la commune. Je saurais écouter, d'un air noblement distrait, les doléances de la canaille. Le dimanche, du plus loin qu'il m'apercevrait, l'hôte du Soleil-d'Or sortirait sur sa porte, le bonnet à la main : « Votre Seigneurie est bien bonne d'honorer ma pauvre maison » me dirait-il en me recevant. Et moi je répondrais : « Là ! là ! brave homme, couvrez-vous. Un rhume est vite attrapé et nous savons aussi ce que nous devons aux notabilités de la commune ». Et

j'entendrais les gens chuchoter autour de moi : « C'est Hans, l'ancien bûcheron, vovs savez? Les honneurs ne lui ont point tourné la tête. »

— Mais tout le monde peut-il vendre ses heures?

Ces dernières paroles, prononcées à voix haute, après un long silence, vinrent éveiller sans doute, dans les cendres, les grillons endormis, car leur chant aussitôt emplit la chaumière.

Le Juif montrait une grande agitation :

— Ne les écoute pas, s'écria-t-il. Ce n'est pas vrai..., ils mentent... Tout le monde s'est toujours trouvé bien de traiter avec le vieux... Car je donne un bon prix, mon bon Monsieur Hans. Et il reprit sa litanie : des titres, des grades, des emplois et toujours de l'argent, beaucoup d'argent... un bon prix pour des choses mortes et qui sont hors d'usage, M. le Bourgmestre...

— Mais voici déjà les sonnailles des troupeaux, reprit-il l'air inquiet. J'entends, dans le vent, mes filles qui m'appellent. Hâtons! hâtons! l'aube va se lever!

Tout en parlant le vieillard tirait de sa poitrine une feuille de parchemin couverte de caractères, une plume et un encrier de corne. Hans traça péniblement une croix. Alors un formidable ricanement ébranla la chambre ; dans les luisants des montres amoncelées les figures se tordirent et éclatèrent tandis que, comme de très loin, des appels se faisaient entendre mêlés à des sanglots.

Mais un coq chanta. Hans ne voyait plus ni horloger, ni salle, ni trace aucune de festin. Par la porte ouverte un air vif pénétrait apportant la senteur des bois et des herbes mouillées. Une raie, d'un jaune pâle, grandissait lentement entre le ciel où s'effaçaient les étoiles et le bloc sombre des monts. Du givre s'allumait aux branches hautes des arbres. Mille bruits confus s'élevaient de la plaine... Une cloche tinta, bientôt suivie d'une autre, puis d'une troisième, enfin un carillon monta de tous les clochers de la vallée.

Sur le seuil, un corbeau sautillait parmi la neige, tournant vers Hans son œil rond d'un air malicieux. A un geste du bûcheron, l'oiseau prit son vol faisant entendre un long cri funèbre qui s'alla perdre aux replis des collines.

.....

— Et le bourgmestre Hans finit par se tuer, conclut l'aubergiste, comme s'étaient tués tous les autres qui avaient traité avec le vieil horloger. Souvent il avait de subites absences, pendant des séances du Conseil, et quand on lui demandait à quoi il pensait, il poussait un

soupir et répondait n'en rien savoir. Quand il passait devant la maison du Major, ce qui lui arrivait fréquemment et *sans qu'il en eût la volonté*, il s'arrêtait, demandait qui avait habité là et se faisait raconter chaque fois longuement son histoire comme s'il l'entendait pour la première fois. Aux jours anniversaires de la visite du juif il parcourait la commune criant qu'il n'était qu'un simple manant. Il demandait aux gens de le battre comme on en usait avec lui alors qu'il n'était qu'un aide-bûcheron et, comme on lui refusait, par respect, il entrait en rage et frappait lui-même. Un beau jour il disparut. Son cadavre fut retrouvé, tout mâché, sous la roue du moulin. Il avait acheté ce moulin peu de temps auparavant et possédait les meilleures terres du pays.

— Tenez, ajouta l'homme, en écartant les rideaux à raies rouges qui masquaient la fenêtre, on peut en voir les ruines d'ici ainsi que l'ancien canal qui s'est transformé en mare. On appelle encore celle-ci : La Mare du Bourgmestre...

« Tout le monde, au village vous racontera cette histoire telle que je viens de le faire moi-même. Les petits enfants la savent avant de connaître leurs lettres.

« On dit que cela se passait il y a des *temps*... alors qu'il y avait encore des seigneurs dans le vieux Burg...

Il reprit après un court silence.

— C'est des fables, ça. J'en connais bien un qui « ne se mangerait pas les sangs » pour des lubies s'il avait fait un aussi bon marché.

L'hôte eut un gros rire d'homme de bon sens ; puis il s'excusa : il devait servir un client qui venait d'entrer.

Le Voyageur le congédia d'un signe de tête. Il était descendu à l'Auberge du Soleil-d'Or pour se reposer un instant tandis que, dans la cour, on changeait les chevaux de sa berline. Mais, comme il était curieux de l'âme populaire, il aimait les légendes qu'il jugeait supérieures à l'histoire ; il avait donc interrogé l'hôte et suivi son récit avec intérêt. Maintenant il était absorbé dans une méditation.

— Elles sont douces, en effet, les heures mortes, pensait-il, quand elles *reviennent*, alors même qu'elles furent lourdes et cruelles à vivre.

L'aubergiste eut un haut-le-corps et se rapprochant vivement :

— Eh ! mon Dieu ! mon bon Monsieur, fit-il. Des « heures mortes ! » cette expression sent peu son chrétien et ne doit guère porter bonheur.

Et il ajouta plus bas :

— On devrait prendre garde à l'employer dans une maison honnête.

Le voyageur sourit :

— Encore un tour de mon imagination, se dit-il. Ce brave homme m'aura conté la plus banale des histoires de village et voici la folle partie à chevaucher un rayon de lune...

En ce moment son regard tomba sur le nouveau-venu. Assis dans l'ombre, on ne distinguait de lui, dans le jour qui baissait, que les taches lumineuses d'un front élevé, d'un nez accentué et d'une barbe blanche et abondante. Mais le garçon d'écurie entra avec un grand bruit de galoches, claquant violemment la porte, annonçant que « la voiture était prête ».

— C'est singulier, se dit le voyageur en se dirigeant vers sa berline avec ce surcroît de dignité qu'apporte à la démarche des gens naturellement graves l'absorption d'une quantité modérée d'un liquide capiteux, il y a certainement, dans ce petit vin blanc, produit de ce terroir à légendes, quelque esprit subtil qui donne aux faits les plus simples un aspect étrange.

Cependant, derrière lui, une voix chevrotante prononçait d'un accent nasillard :

— Hé ! hé ! l'hôte !... Vous l'avez toujours la bonne vieille horloge du Père Isaac.

Raymond Daly.

Ornement
par *Pierre Hepp.*

FANTOMES D'ORGUEIL

I

Puisque la Vie est vaine et que mon cœur rebelle
Ne se contente plus des restes du Passé,
J'ai dans la nuit lointaine à jamais délaissé
Le sol d'où j'avais cru voir jaillir l'étincelle.

Grave d'avoir senti la haine qui martèle
Et lentement le doute en moi-même enfoncé
J'ai relevé le front sous le cimier dressé
Où le griffon brandit l'orgueil qui le harcèle.

Et je veux aux forêts solitaires errer,
Suivant de mon désir le vol démesuré
Et laissant se rouiller mon glaive loin des guerres,

Et peut-être qu'aux soirs où la haine s'endort
Je sentirai, songeant aux rêves de naguères,
Sur mon casque terni frémir les ailes d'or

II

Je suis le voyageur las d'éternels décors
Qui vint vers la Forêt de l'Oubli pour connaître
Le suprême assouvissement de ne plus être
Qu'une âme anéantie en la douleur d'un corps.

Dans le silence, j'ai clamé l'orgueil des cors
Pour faire au sein des bois l'épouvante renaître,
Mais j'ai trop présumé de la force de l'être
Et voici ressurgir les captivants encors.

Mon armure a rompu ses pièces défaillantes
Et le lointain passé de lèvres souriantes
Prolonge sur mon cœur un souffle incandescent.

Ma chair ravive en soi les anciennes blessures,
Une ombre inquiétante autour de moi descend
Et n'est-ce entre mes mains passer des chevelures ?

III

J'avais fait vœu pour vous de dompter la Chimère
Et j'avais au pommeau de mon glaive scellé
La lame flamboyante en le soir ocellé
Pour vaincre à votre appel les louves du mystère.

Mais au seuil du chemin périlleux qui s'éclaire
De toute la candeur d'un rêve dévoilé,
Vous avez détourné votre regard troublé
Et vous m'avez laissé dans l'ombre solitaire.

Ma détresse longtemps a suivi dans la nuit
L'espérance, toujours tremblante au moindre bruit,
D'une forme surgie en la gloire de l'Heure :

Mais j'ai compris au seuil paisible du matin
Que la voix qui promet est un songe qui leurre
Et je poursuis sans haine ou crainte mon destin.

IV

J'ai suivi ton appel tentateur, ô Forêt,
Au sein des nuits d'été que la lune console,
Mais le déroulement de ta grave parole
N'a pas réconforté mon désespoir secret.

La source avait omis l'eau qui m'apaiserait
Et las de n'être rien que celui qui s'isole,
Voici que de nouveau le souvenir m'affole
Des visages qu'auprès de mon cœur il faudrait.

Et je retourne vers la Ville solennelle,
Mon armure rompue et mon casque sans aile
Pour avoir combattu les formes de la Nuit.

Et vous qui vous tournez vers ma détresse lasse,
Fantôme de Silence au royaume du Bruit,
Ne raillez pas, je suis l'Orgueil vaincu qui passe.

V

Au fond du puits où dort la Chimère du Temps,
J'ai lancé les tronçons de mon armure vaine
Et l'éternel sanglot de la détresse humaine
Renie en moi l'orgueil puéril des Titans.

Et lassé par ces longs combats déconcertants,
Je viens vers vous, ô Forme exquisément sereine
Qui, dans la paix des soirs, filez la bonne laine
Des songes lents et des silences méditants.

Puisque nous avons su les voluptés trop brèves,
Mêlons au même vent la cendre de nos rêves
Dans la nuit qui déjà tombe à notre côté,

Et laissez-moi, pieux, à l'ombre de vos voiles,
Tandis que hurle au loin l'humaine vanité,
Regarder dans vos yeux s'éteindre les étoiles.

G. Jean Aubry.

Broderies Vénitiennes

Notes de voyage.

15 juillet.

Voici donc Venise éclatante et maladive comme un beau fruit trop mûr.

Mon âme, qui déjà apprit à l'aimer à travers les enivrants récits des poètes et les œuvres opulentes de ses peintres d'autrefois, se prépare à la pleine possession de tous ses mystères, de toute sa beauté ; et mes nerfs, déjà excités par l'air lagunaire, se disposent à vibrer comme des cordes harmoniques sous les doigts de la divine enchanteresse.

La première bouchée d'air qu'on aspire ici donne de suite un léger vertige et l'on se sent pris, dès les premiers instants, par le charme de ce ciel doux et décomposé, ainsi que par la troublante saveur du long baiser de la femme qu'on a longtemps rêvée et qui soudain se donne.

La gondole qui doit nous conduire, quelques amis et moi, jusqu'au cœur de la ville, s'est à peine détachée du rivage que l'extase commence.

Etendus, presque plongés dans les plumes des coussins noirs, l'on se sent comme pris, comme fondus dans l'harmonie générale des choses. L'eau verte qui paraît absorber la brune embarcation, absorbe aussi les âmes et les corps de ceux qu'elle porte, et la fusion paisible des détails dans l'ensemble des maisons et des eaux, des monuments glorieux et des pauvres bâtisses, est ce qu'on remarque avant tout au sortir de la gare.

Je ne sache pas que les écrivains qui ont parlé de Venise, de Taine à Barrès, de Gautier à Ruskin et à d'Annunzio, aient noté clairement cette propriété qu'a la ville rouge de tout transformer à son profit, de tout ramener au principe de beauté par quoi elle est gouvernée elle-même, de jeter comme un voile somptueux de poésie sur les êtres et sur les choses les plus réfractaires à l'ordre esthétique.

Tout ici perd son caractère spécial pour se soumettre à la grande loi, et ce qui nous aurait choqués ou laissés indifférents en tout autre lieu, devient pour nous, à Venise, objet de contemplation et de rêve.

A ma gauche, sur le Grand Canal que notre barque fend, un palais baroque étale l'artifice lourd et compliqué de ses marbres blancs. Sur une porte prétentieuse et massive, deux hommes allégoriques se penchent. Leurs muscles sont trop prononcés, ainsi que dans les statues de Bandinelli, leurs gestes sont forcés ; l'artiste inconnu a exagéré la manière de Michel-Ange. Tout est exubérant, tout vise à l'effet : les colonnes et les cariatides, les chapiteaux et les mascarons de la façade. On dirait la création d'une fantaisie ne connaissant pas de bornes, qui veut à tout prix aller plus loin

que les autres, faire ce qui n'a jamais été fait, et dont les chants sont devenus des cris.

Ce palais, c'est le dernier effort que fit Venise déchue pour montrer au monde qu'elle était encore grande, encore capable d'inspirer la terreur aux Turcs et aux Gênois. Ce palais, c'est un geste de mégalomane, et il nous ferait rire de pitié s'il n'était pas, ici, protégé par ce ciel ouaté et mouvant. Il paraîtrait trop blanc si les maisons voisines ne l'estompaient avec leurs ombres discrètes ; on le trouverait trop massif et trop trapu si l'eau du canal ne le réflétait, coloré, mobile et oscillant. Et voilà que la pauvre masse baroque, qui serait ridicule ailleurs, devient presque belle ici.

C'est que Venise, avec l'odeur âcre de ses canaux, paralyse notre volonté, engourdit nos exigences ; Venise nous impose son joug, et nous acceptons ces marbres parce qu'il sont sous son ciel.

Venise affirme-t-elle encore par cela sa domination ? Faut-il donc espérer encore en elle au milieu de ceux qui prophétisent sa mort ?

Il y a des beautés sur lesquelles les outrages du temps n'ont pas de prise ; et certaines *vieilles dames* tirent de leurs cheveux blancs et de leurs rides profondes d'étranges ressources pour l'intérêt du poète.

Mais le palais est déjà bien loin derrière nous, et voici que mes amis me parlent doucement (notre bruyante conversation italienne s'est apaisée dans le silence de la lagune), me parlent doucement de choses graves. L'un d'eux me montre une maison au bout de sa canne :

— Ici habita Richard Wagner dans les derniers temps de sa vie.

Et une onde mélodieuse traverse l'air. L'autre me fait observer une scène de famille qui se déroule à quelques mètres de nous.

— Regarde !

Un robuste pêcheur se penche sur l'eau du seuil de sa maison écarlate. De son bras vigoureusement tendu il tient une grosse corde au bout de laquelle une petite fille est attachée par la taille. Elle a peut-être trois ans. Ses petits membres purs et bien musclés, que moule une chemise trempée en dessinant des plis pareils à ceux d'une statue de Phidias, se meuvent aisément dans cette eau natale. Elle sourit, heureuse dans la clarté du soir, et si son père abaisse un peu le bras pour la faire plonger jusqu'au cou, elle ne s'effraie pas mais répond à la plaisanterie par des regards d'entente et de jolis petits cris de surprise.

Tout ici a un air familial. La barque du pêcheur qui se balance amarrée à côté, les marches usées qui montent au seuil de la porte, l'eau qui les ronge. Ici encore, la puissance dominatrice de Venise s'affirme. Le père et l'enfant aux chairs colorées forment un tout avec les choses environnantes qui, à leur tour, se fondent dans l'atmosphère des beautés. Tout cela, jadis, a abouti au grand œuvre picturai de l'ancienne école, qui est la fleur flamboyante de la vie lagunaire.

Et, en vérité, on ne peut pas se soustraire ici à la l'obsédante vision des

tableaux de grands maîtres. Les couleurs chaudes et les formes voluptueuses de Bellini et de Carpaccio, de Giorgione et de Tiziano mènent leur danse hallucinante autour de nous ; certaines valeurs chromatiques d'une colonnade blanche contre un ciel verdâtre nous font penser avec insistance à quelque toile de Véronèse ; et nous cherchons des yeux un banquet où Christ est assis faisant des miracles.

Pietro Aretino dût ressentir des sensations analogues aux nôtres le soir où, devant un beau couchant riche de cadmium et de carmin, il regretta que son ami Tiziano ne fût pas près de lui pour en jouir d'abord et pour l'éterniser ensuite dans le fond de quelque bacchanale.

Mais Venise n'aiguise pas seulement notre imagination artistique. Abandonné au doux bercement de cette mer captive, notre esprit exalté et mélancolique se plaît à caresser quelque somptueux rêve sensuel avec une persistance subtile qui donne la fièvre.

Les Vénus que Tiziano a peintes avec une pâte chromatique si savoureuse, sont avec nous dans cette gondole, étendues sur notre cœur comme sur un coussin de velours vermeil. Elles s'amusent perfidement à énerver ce pauvre cœur meurtri et, de temps à autre, soulevant leurs gorges riches de courtisanes, soufflent dans notre cerveau un vent de folie sentimentale et érotique qui nous pousse à la recherche effrenée du plaisir et du tourment.

Aucune autre ville ne fait autant sentir au passant le besoin d'amour. Les canaux nocturnes qu'un ciel violet pare, quand la lune ne les baigne pas d'une clarté féerique, paraissent des tombes enivrantes lorsque leur solitude désolée ne protège pas l'éclosion d'un sentiment fort. Entre la nudité de ces maisons hautes et noires, il n'y a d'écho vraiment possible que celui du sanglot ou du lourd baiser qui l'étouffe.

Dans cette atmosphère enflammée, nous voyons Venise ainsi qu'un grand lit d'amour, hanté de ces belles et chaudes femelles que nous figura Giorgione dans ses fêtes champêtres et Véronèse dans ses allégories.

Et cette Ca' d'Oro, que longe notre gondole, qu'est-elle donc sinon une royale alcôve nuptiale, avec sa façade de marbre rosâtre, toute brodée de dessins bizarres, comme une courtine légère ?

A travers ses fleurons et ses colonnades si fines que le vent pourrait presque les agiter, n'entrevoit-on pas, sous des draperies pesantes, des beautés nues qui attendent ? Et ce péristyle, dont l'eau lèche perpétuellement les dalles de marbre, ne serait-ce pas le port de Cythère qui attend quelque embarquement d'Antoine Watteau ?

Le cerveau bourdonne et la barque file vers San Marco. On méprise les petites folies qui nous agitent, et l'on désire quelque chose, — infiniment.

Nous passons maintenant sous le pont de Rialto, si calme en apparence, et qui renferme pourtant toute une vie laborieuse de petits quincailliers. En

haut, parmi le désarroi bariolé des marchandises à bon marché, des pauvres étoffes aux couleurs criardes : jaunes, violettes, vertes et bleues, frissonnent au vent, pareilles à des bannières de confréries. Les petites ouvrières vénitiennes passent avec des regards de convoitise et des rires sous cette bagarre de tons crus, comme sous un arc triomphal qui serait construit quotidiennement pour fêter ces pauvres créatures qui n'ont d'autre mérite que celui d'être belles, simples et gaies. Vraiment, ce pont bordé de boutiques qui enjambe le *Canal Grande* d'une seule arche est une fête gratuite pour elles. C'est par là qu'elles passent de préférence, avec des désirs plein les yeux, sous les regards des marchands au cœur d'israélites ; elles y croisent les beaux gars venus de Mestre et du continent, elles y gazouillent un peu avec les amies. Puis elles disparaissent pour la besogne du jour dans les étroites et tortueuses ruelles, sous leurs châles noirs tombant jusqu'aux chevilles, qui les feraient prendre pour des fantômes glissant le long des murs, si leurs petits sabots en bois ne soulevaient des dalles un petit écho sec et distinct qui va se perdre dans le tranquille silence des canaux voisins.

Au tournant du Canal, nous apercevons San Giorgio Maggiore avec ses coupoles hautes dans les cieux et l'église du Redentore blanche et fade ; mais ce qui nous fait frémir déjà, c'est le pressentiment de San Marco.

Le Campanile, hélas ! n'est plus là pour nous saluer de loin et nous avertir de l'approche du miracle, mais le Palais Ducal, léger et rose, s'avance un peu sur le quai des Esclavons, circonspect, dirait-on, avec ses arcades légères, comme pour promettre un don splendide.

On descend de la barque et on remercie le bon Palais. La promesse a été tenue.

Or, parlerais-je de la Piazzetta, ouverte aux caresses de l'air piquant de la Lagune ?

Faut-il que je décrive la Place de Saint Marc et l'Eglise d'Or ?

Que dire de nouveau quand on parle de Venise ? La Lagune nous offre un magnifique canevas, chacun de nous n'a qu'à y broder son rêve et ses bizarreries.

Je n'ai pas fait autre chose jusqu'ici.

Mais, quand on arrive à Venise, les forces manquent pour essayer toute analyse.

Je m'assois à une table du café Florian, où Taine venait rêver, et je regarde autour de moi, extasié. La place vaste et rectangulaire a l'air d'un magnifique salon sans plafond ; le pavé de marbre augmente l'illusion et rappelle par sa magnificence l'ancienne grandeur de la Serenissima, invincible sur la mer, riche d'étoffes et de perles.

Nietzsche promena sur cette Place divine, qu'il appelait son meilleur cabinet de travail, son grand idéal de noblesse par delà le bien et le mal,

tandis qu'un vol de pigeons décrivait dans l'air, au-dessus de sa tête, une couronne glorieuse.

San Marco est devant moi. Le soleil qui tombe derrière les Procuratie Nuove laisse toute la place et la partie inférieure de l'Eglise assoupies dans l'ombre. Seules, les grandes mosaïques, le lion d'or en champ d'azur, les dentelles extrêmes du fronton et les coupoles dorées sont si incendiés par les derniers jets de lumière qu'on dirait une gerbe gigantesque de fleurs flamboyantes que les chevaux de la façade traînent fougueusement vers le couchant. Toute Venise qui s'en va. La chute du Campanile a laissé ce vide tragique que l'on sent autour d'une table le lendemain d'un enterrement. Les Procuratie Vecchie sont, pareilles à des vieillards tristes, soutenues par un dernier effort de solives.

Seule cette grande gerbe enflammée désire encore la vie belle et pleine et fuit la mort qui guette Venise, au galop de ses chevaux de bronze, loin du tumulte, loin des menaces, et court vers le soleil.

L'enchantement est trop beau pour s'en détacher.

Demain, je passerai ma journée dans les salles de l'Accademia, avec les génies qui ont illustré Venise. Bellini et Carpaccio, Tintoretto et Veronese me confieront leurs secrets. Dans l'église de San Giorgio degli Schiavoni mon cœur galopera avec le beau chevalier blond à la rencontre du dragon, sous un ciel où Carpaccio a soufflé toute son âme. Mieux que dans le *Martyre de sainte Ursule*, mieux que dans les autres tableaux qui ornent cette petite église si discrète, on retrouve dans ce *San Giorgio combattant le dragon* toute la force de ce noble peintre qui donna un si grand essor à l'art vénitien. Dans l'église dei Frari je me rencontrerai avec Tiziano, mais son esprit, comme celui de Giorgione, est dispersé un peu partout à travers le monde entier, et Venise garde une partie relativement assez mince de l'œuvre de ses deux plus illustres enfants. Rien de ce que l'on peut admirer ici du premier ne vaut ce que renferment les musées du Louvre, du Prado et des Uffizi. De Giorgione, je n'ai rien vu à Venise qui puisse être comparé à son *Concert champêtre* du Salon Carré. On pourrait en dire presque autant de Veronese, si ses allégories du Palais des Doges ne nous le montraient sous un jour très varié et très différent de celui sous lequel on est accoutumé de le voir.

Seule l'âme de Tintoretto n'a pas émigré.

Dans l'école de San Rocco nous serons emportés par le souffle de sa passion comme par un vent furieux.

Ensuite, je vaguerai dans le dédale des petites rues sombres de ces quartiers pauvres où le pur esprit vénitien est encore enfermé. Je chercherai avec tristesse les premiers symptômes de cette grande ruine dont parle Barrès, de cette lente décomposition ; et, de temps en temps, je m'arrêterai étonné devant une petite église humble et dévote comme Santa Maria dell' Orto, où existe la statue divinement terrible du condottiere Colleone que

Verrocchio modela et campa en face de la mer triomphante, comme une sentinelle.

18 juillet.

Venise est en fête ce soir.

La *Festa del Redentore*, magnifique autrefois, attire encore aujourd'hui les curieux du monde entier sur le quai des Esclavons.

Toute autre ville laisserait apercevoir par un mouvement inaccoutumé qu'une réjouissance se prépare. Venise reste calme et paisible. Dans les veines secrètes de ses ruelles, le sang de la vie coule comme à l'habitude, et c'est seulement sur le Grand Canal que la fête se présente dans tout son éclat rabelaisien.

Venise revit dans la joie de ces fêtes annuelles un instant fugitif de ses anciens jours. Encore pour un moment elle se montre telle qu'elle fut au moment des Doges, et si les formes extérieures du festin sur l'eau ont changé, l'âme lagunaire retrouve son attitude joyeuse, dyonisiaque selon Nietzsche.

Le quai des Esclavons est fleuri d'une foule mouvante et multicolore, les gondoliers se pressent au quai offrant leurs embarcations fines et légères. Les affaires marchent bien aujourd'hui.

Au large, sur le Grand Canal, entre San Giorgio Maggiore et le Palais des Doges, les gondoles sont si nombreuses et si rapprochées les unes des autres qu'on dirait un îlot sombre flottant sur une mer noire.

Une clameur confuse de chants, de cris et de rires monte dans le ciel nocturne, à peine atténué par le bruit du flux de la lagune.

La façade blanche d'une église, illuminée de mille feux, apparaît à l'horizon violet, pareille à une vision magique.

C'est dans cette église qu'on célèbre la fête traditionelle. Une foule compacte fourmille sur le perron, s'agite sur le quai et s'allonge telle une queue monstrueuse sur un pont provisoire jeté sur le Canal Grande par dessus un grand nombre de grosses barques amarrées l'une près de l'autre.

La vraie fête pourtant n'est pas célébrée dans l'église. Le peuple rit et crie dans les gondoles pavoisées, resplendissantes, sous les lanternes vénitiennes suspendues à des guirlandes de lauriers, qui ont ainsi, de loin, l'aspect de chaînes de feu.

Chaque barque devient un berceau de verdure fleuri de flammes, sous lequel toute une famille est assise autour d'une table, chargée de viandes, de vins et de fruits.

La fête est sur la mer et une musique molle et banale l'accompagne.

Au milieu de ces embarcations gaies et légères, d'autres barques, lourdes et chantantes, s'ouvrent un passage et s'éloignent, resplendissantes aussi, s'éloignent vers un port lointain et mystérieux.

Le ciel s'étend, vaste, sur la joie un peu grossière de ce peuple épicurien.

Ma gondole traverse le Canal. Sur la rive que je viens de quitter m'apparaissent maintenant le Palais Ducal, la Piazzetta et, plus loin, San Marco, divine fantaisie rose de marbre et d'or, flottant à la surface de cette eau si verte qu'on la croirait noire, tachée ça et là par les reflets de quelque gondole solitaire.

Et me voici au milieu du festin. Un nombre infini de barques se serrent à côté de la mienne autour d'une sorte de café-concert qu'on a improvisé sur le Canal. Là-dedans l'on hurle des chansonnettes et l'on joue de la guitare et du violon. De temps en temps un éclat formidable de rires et de battements de mains se propage dans la foule flottante, s'élève compact dans l'air, pareil à une grande bouffée de fumée, monte et s'évanouit lentement dans les cieux impassibles.

Dans les gondoles voisines, on mange, on boit et on chante aussi. De gros tonneaux de vin sont posés au milieu des tables et chacun se verse abondamment la bonne liqueur rouge, riche d'oubli.

Les femmes, si sobres d'habitude en Italie, se laissent aller ce soir, à l'instar de leurs « hommes », et leurs doux yeux luisants d'ivresse promettent pour la nuit des voluptés sans fin.

De leurs lèvres sensuelles s'échappent ce soir de vieilles chansons oubliées, et leur modestie coutumière disparaît au point qu'elles répètent avec plaisir les couplets de quelque *serenata* un peu licencieuse, entendue autrefois. Toute la bonne gaieté de ce peuple pacifique renaît une fois par an et *semel in anno licet insanire*.

Ce ne sont plus les fêtes du mariage du Doge avec la Mer, on ne chante plus aujourd'hui les *ottave* du Tasse et de l'Arioste, dont parle Taine, ce qu'on dit maintenant n'a plus une saveur goldonienne, et la musique qui sort de ces gondoles n'est pas celle de Cimarosa, mais tout est encore sincère comme dans le bon temps ; le peuple s'amuse aussi franchement qu'alors, son âme est la même, éternellement.

Tandis que je m'éloigne de cette foule de barques serrées autour du concert, afin de contempler d'un peu loin cette fête bizarre et entendre plus assombri l'ensemble de ces clameurs discordantes, que seul le chuchotement de la mer peut harmoniser, une gondole éclatante croise la mienne.

A bord la scène serait la même du souper gras sous les festons de lauriers et de feux, autour d'un tonneau, vide cette fois, si quelque chose de nouveau et de singulièrement significatif ne s'échappait de cette embarcation solitaire qui s'en va rapidement vers le lointain.

Une jeune fille à la gorge bien ronde se tient debout au milieu d'une assemblée de pauvres gens fatigués par le bruit et par la ripaille.

D'une voix claire elle chante, dans la nuit déjà tombée une fraîche chan-

son populaire et le bruit des rames, rythmiquement immergées, lui sert comme d'un étrange accompagnement.

Quelques mots du chant cristallin et sans écho arrivent jusqu'à moi à travers l'espace limpide : « ... *evviva il mare ! viva l'amor !...* » vive la mer, vive l'amour ! puis s'évanouissent, vite, là-bas vers l'horizon, comme les feux de la gondole triste et suave.

Et cette gondole et cette jeune fille avec sa chanson n'est-ce pas la synthèse, le symbole de toute la fête, de tout Venise. Oui, vive la mer et l'amour ! Vive la mer qui créa la force et la grandeur de la ville de San Marco, Vive l'amour qui donna à ses plus illustres enfants la divine frénésie par qui naquit l'art chaud et voluptueux de la grande Venise !

L'aube est proche ; toutes les barques se sont éloignées vers le Lido. C'est là que toute cette foule va crier ses derniers hymnes et vider ses derniers tonneaux. Puis elle s'étendra par les prairies, sous les acacias, elle se pâmera en des accouplements violents, ce pendant que la vaste mer soufflera sur le tout sa vaste haleine.

Evviva il Mare, viva l'Amor !

Venise, été 1903.

Ardengo Soffici.

L'ÉTANG

C'est un étang désert, où la lune cendrée
Etend sur les flots morts ses dentelles d'argent ;
Mon rêve y est tombé, et j'ai cherché longtemps
Sous le miroir menteur ma pauvre joie noyée.

Lors, je fus le pêcheur qui jetait sur la mare
Dans le silence lourd son filet au hasard,
C'était un choc plaintif, puis, sur les plis de moire,
Je voyais frissonner comme des yeux hagards

J'ai tiré bien des fois mon filet lourd d'espoir,
Mais, pris dans les maillons, parmi la fange épaisse,
Je n'ai vu que des vers, des larves, des têtards...
Et je laissais tomber dans l'eau la proie mauvaise.

Jamais las et repris de sinistre folie,
J'ai bien des nuits troublé le miroir de l'étang,
Mais mon rêve n'est plus... Sous la lune d'argent
Je veux laisser croupir l'eau morte de ma vie.

André SILVESTRE.

Les Amours d'Adolphe Martin

FANCHETTE

Le jour où on lui dit qu'il avait 5 ans, la fierté et l'amour pénétrèrent pour la première fois dans l'âme, humble et pure jusque-là, du jeune Adolphe Martin.

Il alla, d'une démarche un peu compassée, s'asseoir sur une chaise de la cuisine. Puis il songea : « Tout de même, j'ai 5 ans ! »

Ensuite il leva les yeux sur sa bonne, nommée Fanchette et âgée de 15 ans. Et il la trouva de son goût.

Une troublante curiosité ébaucha dans sa neuve cervelle ses linéaments confus. Il se résolut à découvrir sans retard comment était fait le corps féminin, et principalement le corps de Fanchette. Et il conçut le projet énorme d'acquérir, durant la nuit suivante, quelques lumières sur ce sujet

si captivant. Car on le faisait coucher avec sa bonne. Il prétendait en effet avoir trop peur, seul, dans son petit lit, depuis le soir où la vieille servante Zoé avait empli sa jeune âme d'épouvante en lui affirmant qu'on voyait aux lumières, au lieu de sa propre image, celle du diable en personne, dans la glace de la chambre.

Donc, conformément à son audacieux projet, il explora durant la première nuit de sa sixième année le corps endormi de la gracieuse Fanchette étendue à côté de lui. Mais la jeune bonne était couchée dans une position qui nuisait au succès des recherches d'Adolphe Martin.

De plus, la crainte de la réveiller et l'obligation de diriger sa main à tâtons rendaient son exploration très malaisée et la démarche de ses doigts très maladroite. Il ne pouvait pas atteindre tous les coins de chair dont l'idée soufflait une petite mousse de curiosité dans sa molle cervelle enfantine. Enfin il confondait les proéminences entre elles et les creux entre eux et était encore sur la poitrine quand il se croyait beaucoup plus bas. Il s'égarait. Et finalement il ne fit qu'aviver son désir de savoir, sans parvenir à le satisfaire.

Avec une remarquable constance dans les idées, il renouvela cette tentative plusieurs nuits de suite, mais ne fut pas plus heureux que la première fois. Il n'apprit rien de net sur ce qu'il voulait savoir. Et même, une nuit, en essayant de soulever la toile rude qui recouvrait le délicat épiderme de Fanchette, il la réveilla! Alors, affolé, il prit le soudain parti de tout lui avouer. Et il lui demanda avec feu et sans hésiter (on est hardi à 5 ans !) de vouloir bien allumer la lampe, se montrer à lui toute nue et enrichir ce spectacle de tous commentaires et explications qu'il lui demanderait.

Cependant, malgré l'ombre qui empêchait qu'on le vit rougir, il ne poussa pas l'audace jusqu'à demander à Fanchette de lui laisser voir ce que Rousseau, dans ses Confessions, appelle le « côté honteux ». Il se contenta de demander à voir le « côté ridicule », qui pourtant l'intéressait beaucoup moins.

Il lui disait d'une petite voix gentiment insinuante : « Fanchette, je t'en prie, montre-moi ton derrière ! Il doit être si mignon ! ».

Flattée et amusée, Fanchette oublia de le traiter de petit polisson et ne le menaça pas de dénoncer à ses parents ses précoces curiosités. Elle lui répondit simplement que tous les derrières se ressemblent, que le sien n'avait rien de particulier. Mais cette réponse, qu'il s'avoua judicieuse, ne le satisfit pas du tout. Et il songea que le derrière de Fanchette, encore que pareil à tous les autres derrières, serait tout de même bien intéressant à regarder. Cette idée le tint éveillé encore un grand moment. Puis il s'endormit, malgré tout assez calme. Et les nuit suivantes il redevint aussi chaste qu'il convient à un petit garçon de 5 ans. Il laissa dès lors Fanchette bien tranquille.

GEORGETTE

Comme Ernest Renan, Adolphe Martin, à 6 ans, aimait mieux jouer avec les petites filles qu'avec les petits garçons. Paresseux pour courir, redoutant les coups de poing en toute saison et les boules de neige en hiver, il appréhendait le commerce rude des camarades de son sexe. Leurs mœurs lui paraissaient inélégantes parce qu'il avait souvent de la peine à se faire respecter d'eux. Les manières plus douces, les gestes plus courtois des petites filles lui procuraient, en leur compagnie, une sécurité physique à laquelle il ne laissait pas d'attacher un très grand prix. En sorte qu'il trouvait leurs jeux plus ingénieux que ceux des petits garçons.

S'il aimait mieux la compagnie féminine que la masculine, parmi les petites filles qui étaient ses amies, il avait une préférée nommée Georgette, la fille du papetier, âgée de 8 ans, blonde et très rieuse.

Un jour qu'ils jouaient, Georgette et lui, avec de grands éclats de rire, à délayer en pâte molle les tablettes d'une boîte de couleurs, Adolphe Martin se ressouvint tout d'un coup de ses tentatives avortées l'an passé auprès de sa bonne Fanchette. Alors sa joie s'éteignit. Les roses impures du désir ressuscité fleurirent instantanément sur ses joues qu'ornait d'habitude un rouge plus candide. La gaie quiétude de cette âme de six ans fut instantanément troublée. Il songea qu'il pourrait peut-être obtenir de Georgette ce qu'il avait jadis inutilement demandé à Fanchette... Mais il n'eut pas sa franchise hardie de l'an passé, peut-être parce qu'il faisait grand jour. Mû par l'ardente curiosité du corps féminin, il ne formula pas à haute voix le désir de la contempler. Il trouva plus aisé d'agir que de parler. D'ailleurs, il mit de l'hypocrisie jusque dans les reconnaissances qu'il poussa au fond des creux les plus retranchés. Il eut des regards et des palpitations qui auraient bien voulu passer pour innocents et désintéressés. Mais le prompt esprit de Georgette découvrit très vite leur nature véritable et leur indéniable intention. Elle eut la charité de ne pas laisser deviner sa découverte et même de favoriser, par des attitudes qui s'évertuaient au naturel, un dessein qu'elle ne jugeait pas coupable, mais seulement un peu indiscret. Elle feignit de ne rien voir d'impur dans un examen auquel elle se prêta avec une admirable bonne grâce.

Mais, ayant entendu le bruit des pas de Zoé, la vieille servante, la terreur qu'elle en éprouva révéla à Georgette que ce jeu n'était pas innocent. Alors elle se composa une physionomie indignée. Et, après des adieux brusques et non dépourvus de quelque honte affectée, elle quitta Adolphe et regagna sa famille — comme pour y donner un sûr et prompt refuge à sa vertu de 8 ans menacée.

André de Gandillac.

L'Italianisme de l'École hollandaise

Singulier exemple « d'attraction historique » que celui de l'Ecole Hollandaise. Beaucoup la bornent à quelques grands peintres, de style bien défini, de maîtrise indéniable, tous éminemment représentatifs de l'Ecole ou plutôt de l'idée qu'ils s'en font. Quelques-uns songent aux dissidents, à ceux qu'on est convenu d'appeler les transfuges, et les admirent, mais avec indulgence, mais avec des réserves. Pour tous, il est entendu que l'Ecole est, bizarre exception de l'histoire, spontanée, logique, autonome, et que dans l'inspiration, le métier, la suite, on ne vit jamais plus d'unité. Tant l'extraordinaire densité des maîtres, en un temps limité, dans un genre de peinture, a déplacé le centre de gravité de la sphère artistique et fait qu'à nos yeux prévenus de leur gloire, peintres contemporains, prédécesseurs ou successeurs, tout leur est subordonné.

C'est en 1630 qu'apparaissent les premières œuvres significatives de la Peinture hollandaise avec Rembrandt, établi de cette année même à Amsterdam, avec van Goyen, Wynants, Salomon Ruysdael, trois initiateurs du paysage, avec Cuyp et Brauwer. A vrai dire, il faut attendre le plein épanouissement jusqu'aux tableaux datés de Potter, Terburg et Adrien van Ostade, autour de 1640. C'est vers 1680 qu'on la voit disparaître. Alors, depuis longtemps, Brauwer, Potter, Isaac vàn Ostade, Simon de Vlieger ne sont plus. La seule année 1666 emporte van Goyen, Hals et van der Helst. Deux ans passent, et ce sont Wouwerman et Brekelenkam et, l'année d'après, Rembrandt ; puis Metsu, Salomon Ruysdael, Adrien van de Velde, Gérard Dow, van der Meer, Everdingen et van der Neer, Jan Steen Wynants et de Keyser. Terburg, Mieris, Ruysdael suivront de quelques mois. Seuls, Cuyp, Adrien van Ostade, Backhuysen et Willelm van de Velde le jeune survivront encore à cette école illustre qui n'aura pas duré cinquante ans.

Avant ce court laps de temps, après, presque rien qu'Italianisme. Italianisme lointain de la primitive Ecole hollandaise entée sur l'arbre italo-flamand, mais qui s'affirme dans Mostaert, qui triomphe avec Schorel. En 1530, le premier, il part à Rome, et le courant d'émigration s'établit pour plus de deux siècles. C'est Zustris, c'est Heemskerk, le « Raphaël des Pays-Bas », Goltzius, le graveur-peintre, Cornélis de Harlem, le corrégien Bloemaert, Moreelse, Lastman, Poelenburg, Honthorst, pour s'en tenir aux maîtres. Antonio Moro se forme à Madrid d'après Titien, encore un italien, puis rentre. Tous rentrent, tous ouvrent école, d'Heemskerk à Latsman qui fut le maître de Rembrandt. Des ateliers deviennent célèbres, celui de

Goltzius, de van Mander à Harlem. Joignez-y l'invasion persistante de l'italianisme flamand de van Orley, de Coxcie, de Floris, de leurs élèves. Et notez qu'on les porte aux nues, que l'amateur Ranwaart verse à poignées les doubles ducats pour un tableau d'Heemskerk, que ce « Jupiter de l'art » qu'on appelle Goltzius est célèbre par toute l'Europe, que Moreelse est fait bourgmestre d'Utrecht. Des Hollandais de race, un seul maître déjà, un peintre de portraits, il faut le remarquer, Mierevelt, est en vogue. Ravesteyn, lui, reste dans l'ombre. Et van de Venne peint encore en flamand.

Passons à la fin de l'Ecole. En 1665, ce peintre-érudit, et plus érudit que peintre, qui est Gérard de Lairesse s'établit à Amsterdam, ouvre un atelier, peint, discourt, écrit, régente. On sait ses succès, ses œuvres pour les électeurs de Cologne ou de Brandebourg, en même temps l'influence du grand siècle français, le goût subit du faste, des architectures, une percée nouvelle, on l'affirme du moins, dans l'âme hollandaise. Cette même année, comme un signe des temps, Jacques van Huchtenburg rappelle à Jean, son frère, que « l'Italie est l'école éternelle ». Et l'Italianisme, la décadence aussi se précipitent avec la mort des grands maîtres. En 1680, nous l'avons dit, la volte-face est à peu près complète. Viennent Schalken et ses recherches d'ombre, Eglon van der Neer et ses paysages historiques, Huchtenburg, Karel de Moor qui débute avec *Pyrame et Thisbé*, devient le peintre des Etats, peintre de l'empereur d'Autriche, chevalier du Saint Empire, et van der Werf qui reçoit six mille florins de l'Electeur palatin pour un de ces tableaux que l'on connaît trop, et Houbraken, et Guillaume Miéris, et van Dyck, le petit van Dyck, un des succès les plus étonnants d'alors. Dernier détail : on balance entre les paysages romains de van Huysum et ses fleurs. Le XVIII^e^ siècle s'achève : c'est toujours l'Italianisme. Faudra-t-il admettre que ce courant si fort, qui dans un même temps submerge la France, l'Espagne, la Flandre, l'Angleterre, qui semble si continu, a subi en Hollande un brusque arrêt, même un affaiblissement de cinquante années sur près de trois siècles ? Que faut-il en fin de compte penser de l'instransigeance d'inspiration de l'Ecole ?

Car ils existent ces Italianisants de l'Ecole Hollandaise, et on le sait de reste. Quelle liste depuis Poelenburg et Honthorst ! Le Bamboche, un méconnu, Bramer, Swanevelt l'ermite, Saft-Leven, Jean et Adrien Both, des maîtres, Asselyn, Breemberg, Thomas Wyck, Jean-Baptiste Weenix, Pynacker, van der Does, Berghem, Lingelbach, Samuel van Hoogstraaten, un élève de Rembrandt, van der Kabel, Isaac Moucheron, Karel du Jardin, l'émule heureux d'Adrien van de Velde, Guillaume de Heusch, sans parler de Frédéric Moucheron qui toute sa vie peignit l'Italie sans l'avoir jamais vue, et de Netscher, l'élève de Terburg qui borna son voyage à Bordeaux, tous ils furent à Rome ; presque tous ils y vont jeunes.

Il n'y a pas, en effet, que le nombre à retenir dans cette énumération incomplète : il y faut bien admettre l'admiration, l'enthousiasme, une sur-

prenante ardeur de néophytes. Et si l'on se représente un voyage en Italie à cette époque : la guerre de Trente Ans, le pillage organisé, les bandes de Mansfeld, de Brunswick, qui battent la campagne, la Suisse inhospitalière et mal frayée, l'Italie catholique et hostile, les lenteurs, les périls du chemin, les embuscades et les brigands qu'on voit trop dans leurs tableaux pour qu'ils n'y aient pas échappé sur leur route, et la pauvreté, les soupçons, autant d'inquisitions que de gîtes, on s'étonnera de l'attrait mystérieux qui ravit ces protestants du Nord qu'on nous dit si fermés aux conceptions latines. Ces amis de Gérard Dow, de Metsu, de Pierre de Hooch ont des passions pour la libre vie méridionale, une nostalgie de la Ville Eternelle. Weenix, avec une jeune femme, un enfant, s'évade : on le rattrape à Rotterdam. De guerre lasse, on accorde quatre mois à ses instantes prières : il reste quatre ans et ne rentre que contraint par sa famille. Et ce Karel du Jardin qui a passé toute sa jeunesse à Rome, qui est marié, apprécié, fixé à Amsterdam ! Un beau jour, il escorte jusqu'au quai du Texel un de ses amis qui part pour l'Italie, l'entretient, lui fait la conduite « en pantoufles », nous dit son biographe, et soudainement s'embarque et ne revient plus.

Au nombre, au prosélytisme, ajoutez maintenant l'originalité, une réelle valeur. Sans doute il ne faut pas, à propos de Berghem, des Both ou de Pierre de Laer, évoquer Hals, Rembrandt ou Ruysdael, pas plus que Metsu, Terburg, Pierre de Hooch, ou Potter ou Cuyp ou van der Neer, quelques autres encore, à les prendre dans leurs meilleurs jours. Mais il y a place autour de Wynants, de Wouwerman, même d'Adrien van de Velde ; mais, quelle que soit la prévention secrète qui toujours s'attache aux dissidents, aux parents pauvres d'une école illustre, il faut pourtant reconnaître que ces mêmes dissidences, si marquées et si continuelles, ont supposé quelque talent. Leur originalité n'est en effet pas niable. Certes, il y a bien des réminiscences chez ces Hollandais de Rome. Ils sont minutieux, se plaisent aux bambochades, bronchent sur le style noble. Mais ils y visent, et c'est là le grand point. Ils ont abandonné le portrait, les intérieurs, les tableaux de corps, les marines, les deux tiers du répertoire. Ils s'adonnent à la mythologie, aux ruines, aux embuscades. Surtout ils sont des sectateurs de Claude Lorrain, du paysage historique ; un autre soleil s'est levé dans le ciel de leur peinture.

Ils se savent originaux et ils le savent aussi tous ceux qui leur font si grand accueil. On les fête à Rome où ils ont des amis, des cardinaux qui les protègent, une Académie qui leur est propre. Leur patrie, qui peut comparer, leur est plus favorable encore. Ils y reviennent donc. Ils y ont des sociétés, la « Pictura » de la Haye, par exemple. Ils y ont des disciples, et, il faut le dire enfin, quelques-uns inattendus.

La culture latine est profonde au XVII^e^ siècle en Hollande, au beau temps des érudits, des éditeurs classiques. Les curiosités qu'y fait épanouir la fortune ne vont pas qu'à l'exotisme, aux ménageries et aux tulipes. De tout

temps les nouveaux enrichis ont cherché dans quelque engouement leurs lettres de noblesse intellectuelle, et si l'anglomanie ne doit venir qu'un siècle plus tard, n'oublions pas qu'à ce moment l' « italomanie » la remplace. Parmi ces armateurs ou ces directeurs de la Compagnie des Indes, plus d'un a, comme Rembrandt, sa collection de tableaux romains et d'estampes de Marc-Antoine. Il n'y a pas qu'un Jean Reinst ou un van der Hulk pour s'enthousiasmer de Both et de Berghem, et des marchands de tableaux, tels que de Witte et Uylenburgh, ont peut-être plus d'influence. Songe-t-on qu'en 1630, lorsque Rembrandt arrive à Amsterdam, Rubens est en ambassade auprès de Charles Ier, que van Dyck va peindre la famille royale et que cette bruyante école flamande où fleurit la sève italienne doit avoir de longs échos ? S'expliquerait-on dans un milieu même indifférent la vocation artistique d'un Gérard de Lairesse qui, dix ans durant, nuit et jour, écrit Sandrart, étudie l'Italie dans les livres ?

Des faits éclatent d'ailleurs dont on a, par esprit de système, trop dissimulé l'importance. La peinture religieuse n'a point disparu autant qu'on veut le dire, pas plus que la peinture historique, ou bien il faut négliger Rembrandt et la moitié au moins de ses disciples, sans parler des Italianisants. Est-ce un pur effet du désœuvrement, du hasard ou d'une mode en dépit de tout tyrannique, que ces œuvres de maîtres bien hollandais cependant : le *Temple de Tivoli* de Jean II van de Velde, la *Déposition*, la *Sainte Famille*, l'*Annonciation*, l'*Emigration de Jacob* d'Adrien, son neveu, le *Baptême de l'Eunuque* de Cuyp, l'*Elie* de Waterloo, la *Cléopâtre* de Netscher et cette *Allégorie de la Paix* que Ferdinand Bol exécute officiellement pour l'Hôtel de Ville d'Amsterdam ? N'est-ce pas enfin Govert Flinck qui, sur le tard, s'éprend d'italianisme et nous donne après ses *Gardes civiques* un *Curius Dentatus refusant les présents des Samnites* ?

Il y a des disciples volontaires, il en est de contraints sans doute. Mais le fait qu'un Hobbema, qu'un Ruysdael surtout livre ses tableaux, sa *Forêt* du Louvre, à Berghem pour y peindre des bergers romains qui y font disparate, témoigne, il est trop certain, de la prédilection des amateurs pour la figuration italienne, mais de quelque complaisance aussi de la part de ces peintres.

Au vrai, l'influence italienne est plus profonde encore et mériterait mieux que les brèves indications d'un article. L'on saisirait alors la filiation directe qui va du sombre Caravage, par Elzheimer et le comte de Goudt, aux deux aînés des van de Velde, à Gérard de la Nuit, à Lastman, puis à Rembrandt son élève : toute une généalogie de la « manière forte » italienne à la manière noire hollandaise. Il vaudrait de prouver que, si l'auteur de la *Résurrection de Lazare* a son incomparable éloquence, il doit son vocabulaire au peintre de la *Mort de la Vierge*. La brume dorée de Cuyp, à coup sur les ciels ordonnés de Ruysdael, étonneraient moins après ces ombres italiennes et l'on saurait peut-être à qui faire remonter ce trait

fondamental de l'Ecole hollandaise, et particulièrement de ses paysagistes, la composition par les lumières. Il serait, après cela, bien inutile d'aller glaner çà et là des italianismes de détail, certains fonds de montagnes de ce même Cuyp, sa *Vue de Maestricht*, les fabriques de Wouwerman et d'Adrien van de Velde, quelques-uns des paysages norvégiens de Ruysdael ou la passerelle de son *Paysage rocheux* de Londres, le pittoresque « feuilleté » des murs d'Isaac van Ostade et jusqu'au dessin trop surchargé d'un Hobbema.

Mais ce n'est rien que de chercher à découvrir cet italianisme de l'Ecole hollandaise, de l'apprécier, d'en faire la preuve et la part, si nous n'en venons en fin de compte à cet argument décisif qui est la part que les contemporains lui ont faite. Or elle est considérable. Que l'on en juge.

Rembrandt, retiré sur le Rosengracht, meurt oublié, insolvable ; van Goyen est insolvable ; Brauwer est insolvable, van der Meer est dans la misère ; Steen se fait cabaretier ; Ruysdael se lance dans le paysage norvégien pour trouver acquéreur, il échoue et meurt à l'hôpital. Inconnue la vie d'Esaias van de Velde, de Wynants, de Cuyp, de Koninck, de Ravesteyn, de Brekelenkam, de de Keyser, des deux van Ostade, de Ferdinand Bol, de van der Helst, de Salomon Ruysdael, d'Hobbema, de d'Hondecooter, de Pierre de Hooch, de van den Eeckhout, de Decker, de van der Neer ; tout au plus sait-on d'eux quelques dates approximatives et parfois leur mariage. D'autres, sans doute, ont des succès : peintres officiels de marines, comme les deux van de Velde et surtout Backhuysen ; peintres de fleurs, comme David de Heem ; d'animaux, comme Potter ; de portraits, comme Terburg qui peint le comte de Penaranda, Philippe IV, Guillaume III d'Orange et devient chevalier, comme Maas qui embellit, comme van der Helst qui exige cent ducats de ses bustes ; surtout « peintres de modes », d'une expression de leur biographe, qui dit tout, tels que Metsu, Mieris, Gérard Dow dont Charles II reçoit un tableau en hommage. Et s'il en est quelque autre célèbre, c'est qu'il a, comme un Govert Flinck, d'illustres relations, de la fortune.

Mais, d'un autre côté, je vois Honthorst, dit Gérard de la Nuit, dans son atelier d'Utrecht avec ses vingt-quatre élèves à cent florins chacun ; je vois Rubens qui le visite, Buckingham qui l'appelle, sa patrie qui le réclame « en grande dévotion ». Peintre du roi, de la reine de Bohême, de leurs enfants, peintre du roi de Danemark, peintre de Guillaume d'Orange, peintre du roi d'Angleterre, il reçoit de ce dernier trois cent livres anglaises annuelles, deux cent de plus que n'en eurent jamais les van de Velde ; et il meurt en 1662, en pleine gloire, en pleine ère hollandaise. Je vois le succès de Poelenburgh à Rome et en Hollande, le succès étonnant du Bamboche qu'atténuera seul Wouwerman, le succès des Both qu'on préfère à notre Lorrain « pour leurs figures » et dont l'atelier est, dit Sandrart, « *emptoribus abundans* ». Succès d'Asselyn, succès de Swanevelt, de Thomas

Wyck, de Pynacker, de Weenix, de Samuel van Hoogstraaten. Berghem, pour les personnages, est mis sur le pied d'Adrien van de Velde et le bat pour le paysage. Lingelbach, accablé d'ouvrages, tombe dans sa manière rougeâtre et expéditive. Isaac Moucheron crée une mode de tableaux décoratifs. La faveur où l'on tient Karel du Jardin va jusqu'à exiger des portraits en pied et des *Doelen* de ce paysagiste-animalier. Netscher devient le peintre favori de Guillaume III d'Orange qui le préfère à Terburg. Schalken est l'invité de l'Electeur palatin à Dusseldorf. Eglon van der Neer éclipsera son père.

Croira-t-on maintenant que l'Ecole Hollandaise échappe à la loi commune et qu'il ne valait pas, pour s'en assurer, de retourner un peu dans l'histoire.

Albert Alde.

Napoléon ou les Cent-Jours

Drame en 5 actes (1)

(*Suite*).

ACTE II

SCÈNE III

Les appartements du Roi.

Louis XVIII

Infâme ! infâme ! — Voici les deux brochures de Carnot et de Fouché. Tous les deux, et chacun à sa façon haineuse, personnelle, défendant les soi-disant droits des régicides ainsi que ceux de la Révolution, insultant les mesures que nous avons prises, moi et mes fidèles ministres.

Le Duc d'Angoulême

Je ne veux pas toucher ces papiers !

Le Duc de Berry

Pendez ces chenapans !

Le grand maitre des Cérémonies (*entre*)

Messieurs Blacas Daulps et Dambray.

Blacas et Dambray entrent.

---

(1) Voir la *Plume* des 1er et 15 mai.

DAMBRAY

Sire, le bon margrave de Brandebourg veut avoir la Saxe.

BLACAS

Et la Russie étend ses mains vers la Pologne.

LOUIS XVIII

Laissez faire!

BLACAS

Pardon, Sire, la Pologne, cela se peut; mais la Saxe est une des maisons les plus anciennes de l'Europe. Elle nous a donné des dauphines.

DAMBRAY

De plus, Sire, une partie de notre influence européenne repose sur le démembrement de l'Allemagne. Il ne faut pas qu'un état y grandisse trop. D'ailleurs c'est l'avis de Talleyrand, et il a déjà protesté.

LOUIS XVIII

Ah! Talleyrand? Je cède. Il voit toujours juste.

BLACAS

En même temps, il nous met sur nos gardes contre Elbe.

LE DUC DE BERRY

Elbe, et toujours Elbe! Sire, faites défendre ce mot! Que veut dire Elbe? Nous sommes en France!

DAMBRAY

Pardon, Monseigneur, il paraît que Bonaparte conspire avec Murat.

LE DUC DE BERRY

Et après?

DAMBRAY

C'est ridicule! Néanmoins, quelques mesures de prudence ne sont pas absolument inutiles.

LE DUC DE BERRY

De la prudence! Mon cher Dambray, de la prudence avec deux simples enfants de la fortune! Murat est un fou, Bonaparte ne vaut guère mieux. C'est pourquoi, pendant quelques années, ils figuraient comme bouffons devant la populace. Dieu merci, leur temps est passé!

LE GRAND MAITRE DES CÉRÉMONIES (*annonce*)

Son Altesse royale Monsieur.

(*Monsieur entre.*)

LOUIS XVIII

D'où venez-vous, mon frère?

MONSIEUR

De la chasse et de la messe. J'ai abattu beaucoup de gibier.

LOUIS XVIII

En le dégustant, nous remercierons la main habile qui l'a abattu.

MONSIEUR

Sire, je suis fatigué et ne puis prendre part au souper. Je vous demande la permission de me retirer après vous avoir salué. Le gibier est déjà dans les cuisines. — A propos, j'y pense, je viens d'apprendre que Bonaparte a abordé à Toulon.

LOUIS XVIII

Comment?...

MONSIEUR

C'est ainsi. On dirait que cet homme veut absolument sa perte. — Sire et frère, je baise vos mains. — Bonsoir, Messieurs. (*Il sort*)

LOUIS XVIII

Blacas, Dambray, avez-vous entendu?

BLACAS

Puisque Monsieur le dit, cela doit bien être vrai.

DAMBRAY

Il faut que le préfet de Toulon l'arrête, expédie son procès et le fasse fusiller séance tenante.

LE DUC DE BERRY

Que ces gens sont bêtes! Voilà que ce brigand ose aborder la côte d'un pays qu'il a tyrannisé pendant des années, qui ne peut être que furieux contre lui et reconnaissant envers nous.

LOUIS XVIII

Néanmoins, il me semble que tu ferais bien de rassembler les troupes de la maison, Berry.

LE DUC DE BERRY

A vos ordres, Sire. Mais ne pensez-vous pas qu'un maire de village quelconque aura déjà arrêté le téméraire.

LOUIS XVIII

C'est possible. Mais tiens tes troupes prêtes à marcher.

LE DUC D'ANGOULÊME

Ah! ne nous occupons pas de ce batailleur!

LE GRAND MAITRE DES CÉRÉMONIES (*annonce*)

Son Altesse Royale, Madame la Duchesse d'Angoulême.

LA DUCHESSE (*entre*)

Sire, je ne puis aller dormir sans avoir baisé vos mains.

LOUIS XVIII

Mon frère a tiré aujourd'hui beaucoup de gibier. Je vous invite, toi et les princes, à souper.

LA DUCHESSE

Où est Monsieur?

LOUIS XVIII

Au lit. Il s'est senti fatigué.

LA DUCHESSE

Me permettrez-vous de dire un mot à mon mari?

LE DUC D'ANGOULÊME

Houdet a pris le tourtereau, et...

LOUIS XVIII

Mais, d'abord, sachez que Bonaparte a débarqué à Toulon.

LA DUCHESSE

Que le Sauveur nous protège! Le pressentiment de la Choisy! Débarqué! Grand Dieu! qui l'a permis! Et vous restez ici tranquilles? Sire, Angoulême, Berry, Blacas, Dambray êtes-vous des statues de pierre?

LE DUC D'ANGOULÊME

Ma chère amie, pas tant d'agitation! Vous aurez la migraine!

LA DUCHESSE

La migraine!!... Lui!!

LE DUC DE BERRY

Que voulez-vous qu'il fasse avec ses quelques hommes.

BLACAS

Madame, du calme, ne vous préoccupez pas tant de ce triste personnage!

DAMBRAY

Abandonnez-le aux tribunaux!

LA DUCHESSE

Aux tribunaux, lui? Hommes, savez-vous qui sont ses juges? Les armées de l'Europe. Oh! des armes, des armes, des armes! Qu'on sonne le tocsin!

Qu'on agisse dans les églises et sur les champs de bataille ! Qu'on remue ciel et terre ! Débarqué ! Hélas ! mon cœur ! Maintenant, il recommence ses bonds de tigre, comme jadis de l'Égypte à Paris, d'Eylau à Madrid, de Madrid à Vienne et à Moscou. Oh ! je sens déjà ses griffes !

LE DUC D'ANGOULÊME

Du secours ! la duchesse s'évanouit ; de l'eau de Cologne !

LA DUCHESSE

De l'eau de Cologne ! Allez plutôt chercher de l'ardeur française pour vous tous !

LE GRAND MAITRE DES CÉRÉMONIES (*annonce*)

Le directeur général du télégraphe.

LOUIS XVIII

Qu'il entre ! (*Le directeur du télégraphe entre*)

LE DIRECTEUR

Sire, Bonaparte est depuis à peu près une heure et demie, avec quelques milliers d'hommes, devant Lyon.

(*Il sort sur un geste du roi*)

LA DUCHESSE

Aux portes de Lyon ! Depuis une heure et demie ! Alors il y est entré déjà ! Peut-être l'a-t-il dépassé ! Il s'approche ! Nos courriers et nos dépêches ont été toujours plus lents que lui !

LOUIS XVIII

Que conseillez-vous, messieurs ?

BLACAS

Sire, permettez-nous de bannir quelques centaines de suspects qui pourraient l'aider à Lyon et à Paris, et il s'éteindra de lui-même comme une lampe sans huile.

DAMBRAY

En effet, il n'y a que cela à faire. Je vais préparer une liste des malpensants et la mettre au pied du trône.

LOUIS XVIII

Faites ! je la parcourrai et verrai. Mais, en attendant, appelez Ney, prince de... Le second nom de cet individu m'échappe toujours.

Blacas sort, dit un mot au grand maître des Cérémonies dans l'antichambre, et rentre).

LA DUCHESSE

Ney ! Ce Ney, notre refuge ? On ne pouvait pas le choisir plus bas et plus vil !

LOUIS XVIII

On le surnomme le brave des braves, et tous les anciens soldats l'aiment.

LA DUCHESSE

Il est un des plus impudents parmi les impudents, et si les vieux soldats l'aiment, raison de plus pour nous de le haïr.

LE GRAND MAITRE DES CÉRÉMONIES

Son Altesse le prince de la Moskowa.

LOUIS XVIII

Faites entrer !

LA DUCHESSE

Oh ! si vous aviez du cœur, vous tous, vous n'auriez pas besoin du sergent alsacien. Je ne le gratifierai pas même d'un regard (*s'approchant de la fenêtre*). Je préfère regarder au-dehors.

NEY (*entre*)

Sire...

LOUIS XVIII

Mon maréchal...

NEY (*à part*)

Ils deviennent polis. Probablement ils vont me demander quelque chose. Ma femme me l'a toujours prédit.

LOUIS XVIII

... et mon cousin...

NEY (*à part*)

Cousin, cousin ! si ma femme l'entendait, elle se pâmerait ! (*A haute voix mais confus*) Monarque...

BLACAS (*à Dambray*)

L'animal ignore jusqu'au langage de la cour.

DAMBRAY

Comment l'aurait-il appris aux bivouacs de Bonaparte ?

LOUIS XVIII (*à Ney*)

Oui, prince, chaque maréchal de France est cousin, et, je l'espère aussi, ami du roi.

NEY

Jusqu'à la mort, Sire.

BLACAS (*à Dambray*)

Combien le roi est grand, avec ce seul mot « cousin » il l'a conquis.

LA DUCHESSE (*à Blacas*)

Et combien le sergent est petit, puisqu'un tel mot peut le gagner. Et combien faibles nous-mêmes d'être forcés de le corrompre.

BLACAS

Son Altesse Royale a entendu ?

LA DUCHESSE

Tout ce que vous et Dambray avez dit. Mon oreille est de Versailles. (*Elle s'approche à nouveau de la fenêtre*)

LOUIS XVIII

Cousin, Bonaparte a débarqué à Toulon.

NEY (*épouvanté*)

Comment ? Ce n'est pas possible !

LOUIS XVIII

C'est certain. Il a débarqué, et vous, vous nous délivrerez de lui.

NEY

Moi ? de lui ? Au nom de... au nom de Dieu, si c'était possible...

LOUIS XVIII

Comment ne le serait-ce pas ? Quand le brave des braves, à qui le Corse doit ses plus belles victoires, est son adversaire ? Nous, du moins, nous avons toute confiance en vous.

NEY

Vraiment, Sire ?

LOUIS XVIII

Je vous en donne ma parole. (*Il lui serre la main*)

LA DUCHESSE (*à part*)

Fi donc !

NEY

C'est trop, Sire, je ne mérite pas tant d'honneur. Devant une telle bonté, je ne puis rien taire. Je n'étais pas le meilleur royaliste. J'avais à me plaindre de l'Empereur, c'est vrai, néanmoins, je ne pouvais rayer de ma mémoire le temps de l'Empire. Sire, je m'amende. Loin de moi le souvenir de Lui et de nos guerres ! Il est si profondément au-dessous de vous. Oui, confiez-moi vos troupes, je vais à sa rencontre et je vous le ramène mort

ou vif ! Comment ai-je pu être aussi aveuglé ! Tout, tout à cette cour est plus noble, plus gracieux, plus grand qu'au camp bigarré de Saint-Cloud !

LOUIS XVIII

Alors, faites hâte, cousin. Prenez congé de votre famille et de vos amis. Votre nomination et mes ordres vous suivent. (*Ney sort*)

LA DUCHESSE

Voici encore une petite preuve de la fidélité et de la force de la nouvelle aristocratie !

LE DUC DE BERRY

Dans tous les cas, je ne servirai pas sous les ordres de Ney.

LE DUC D'ANGOULÊME

Ni moi non plus.

LOUIS XVIII

Vous commanderez les troupes de la maison exclusivement.

LE GRAND MAITRE DES CÉRÉMONIES (*entre*)

Un courrier, Votre Majesté.

LOUIS XVIII

Qu'il vienne, mais bientôt je serai las d'audiences pour aujourd'hui. (*Le courrier entre*) D'où ?

LE COURRIER

De Vienne, Sire.

LOUIS XVIII

Votre message ?

LE COURRIER

Verbal et par écrit.

LOUIS XVIII

Le message verbal ?

LE COURRIER

Murat attaque les Autrichiens...

LA DUCHESSE

Ah ! sa meute aboie-t-elle déjà avec lui ?

LE COURRIER

Bonaparte est mis au ban.

LOUIS XVIII

C'est bien fait. Et Talleyrand ?

LE COURRIER

Est gai.

LOUIS XVIII

Bon signe. Le Congrès ?...

LE COURRIER

S'est dispersé à la nouvelle du débarquement de Bonaparte.

LOUIS XVIII

Ciel ! Comment?

LE COURRIER

J'ai vu de mes yeux des milliers d'aides de camp et d'écuyers accompagnant la file des calèches du tsar, du roi de Prusse et de leurs suites, quittant Vienne.

LE DUC DE BERRY

Les lâches ! Ils s'enfuient devant un aventurier !

LA DUCHESSE

Avez-vous vu cet aventurier à Austerlitz et à Iéna ?

LE DUC DE BERRY

Non.

LA DUCHESSE

Eh bien ! c'est là que ces deux souverains ont fait sa connaissance.

LE DUC DE BERRY

Sa connaissance ? non, mais celle de sa fortune.

LOUIS XVIII (*au courrier*)

Vos lettres. (*Le courrier les lui remet*) Vous pouvez vous retirer. (*Le courrier sort*) Talleyrand écrit qu'il est plus inquiet qu'il n'ose le laisser voir, que la tentative de Bonaparte deviendra une conflagration générale si nous ne savons l'étouffer en son germe.

LE DUC DE BERRY

Bonaparte est fou, Talleyrand est fou ! Voilà tout !

LA DUCHESSE

Talleyrand fou ? Je n'en sais rien. Mais Bonaparte, qui ne lève pas les yeux, ne fait pas un pas sans avoir calculé ce qu'il regardera, ni où il ira ! Il est cruel, oui, mesquinement rusé parfois, — mais fou ? En ce cas, je voudrais savoir qui est raisonnable.

LOUIS XVIII

Ne le juge pas trop dangereux !

LA DUCHESSE

Il est dangereux. Demandez aux jacobins et aux royalistes, demandez aux côtes de l'Egypte subitement envahies par lui, ou à la mer du Nord ; demandez aux murs de Dantzig et de Saragosse ! Dangereux comme les sombres et silencieuses nuits d'orage où l'on se sent frappé sans savoir que la foudre est tombée. Regardez, ma boucle d'or, ornée de trois lys, elle s'est brisée tout à coup !

LE GRAND MAITRE DES CÉRÉMONIES (*ouvre les portes de la salle à manger.*)

Sire, la nef est mise.

LOUIS XVIII

Allons souper !

LA DUCHESSE (*à part*)

Souper maintenant ! Quel indestructible appétit ! (*à haute voix*) Sire, une prière !

LOUIS XVIII

Parle.

LA DUCHESSE

Envoyez immédiatement mon mari à Lyon, et que Berry l'accompagne avec un détachement des troupes de la maison. Peut être la vue des deux princes royaux fera-t-elle monter la rougeur de la honte à la face des rebelles, s'ils en sont capables... Moi-même je demande l'autorisation de me retirer dans ma fidèle ville de Bordeaux. Cette perle au bord de la mer, il ne me l'arrachera pas sans lutte.

LOUIS XVIII

Si les princes n'ont rien à objecter...

LE DUC D'ANGOULÊME

Je me conforme aux désirs de la duchesse, Sire. (*à part*) Désagréable voyage ! Le temps paraît se gâter depuis cet après-midi.

LE DUC DE BERRY

J'en suis, de la promenade à Lyon, cela me changera.

LOUIS XVIII

Mais d'abord goûtons du gibier de Monsieur.

LA DUCHESSE

Sire, je me sens moi-même un gibier traqué. Permettez-moi de partir dès cette nuit pour Bordeaux.

LOUIS XVIII

Puisque tu le désires, il faut que je cède, mais ce bref adieu fera longtemps souffrir mon cœur.

LA DUCHESSE

Je baise vos mains, Sire. Où nous reverrons-nous?

LOUIS XVIII

A Paris.

LA DUCHESSE

Et comment!

LOUIS XVIII

Tu es trop nerveuse.

LA DUCHESSE

Nerveuse? Sire, des armes! des armes! des armes! (*Elle sort. Le roi, le duc d'Angoulême et le duc de Berry sortent*).

BLACAS (*à Dambray en les suivant*)

La duchesse envisage cet incident de la façon la plus excessive.

DAMBRAY

C'est une femme! Que voulez-vous, monsieur le comte, on fera tout sortir de la tête d'une femme plutot qu'une idée fixe. (*Ils sortent*)

SCÈNE V

Paris. La place de grève du côté de la Lanterne. Deux bourgeois entrent.

PREMIER BOURGEOIS

Quelle nuit!

DEUXIÈME BOURGEOIS

Enfonce le chapeau sur ta tête, serre mieux ton manteau! En haut, il pleut, et en bas, Ney sort des portes de la ville avec des troupes. Dieu sait ce que cela signifie!

PREMIER BOURGEOIS

C'est dommage pour Ney. Quel autre gaillard, lorsque, du temps de Napoléon, il se tenait sous le feu et qu'il ne rampait pas dans les antichambres des Bourbons.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Des patrouilles, tais toi!

UNE PATROUILLE (*entre*)

Qui va là?

PREMIER BOURGEOIS

Des citoyens de Paris.

LA PATROUILLE

Rentrez à la maison, Messieurs ! au nom du roi. (*la patrouille passe*)

PREMIER BOURGEOIS

Ami, qu'est-ce cela ? Ah ! encore une patrouille !...

DEUXIÈME BOURGEOIS

Les gendarmes à cheval.

UN GENDARME

Qui va là ! A la maison, hommes, dans vos lits, auprès de vos femmes, et sur le champ !

PREMIER BOURGEOIS

Monsieur, vous nous parlez comme si nous étions des esclaves !

LE GENDARME

Dans vos lits il fait meilleur et plus chaud qu'ici.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Cet homme a raison. Viens, ami ! Dehors, on se sent de moins en moins à son aise.

PREMIER BOURGEOIS

Et s'il y avait une émeute, — la garde nationale dont nous sommes...

DEUXIÈME BOURGEOIS

... et qui laisse accrocher ses officiers à cette lanterne par les faubouriens, craignant constamment pour ses biens, tandis que le faubourien n'a rien à ménager...

PREMIER BOURGEOIS

C'est vrai, très vrai ! Rentrons ! rentrons !

LE GENDARME

Encore là à bavarder ? Mort et enfer ! allez-vous décamper ! (*Le gendarme et les deux bourgeois sortent*)

Fouché et Carnot entrent de deux côtés différents, tous deux enveloppés dans des manteaux.

FOUCHÉ

Ah ! te voilà ! J'ai envoyé chez toi, tu n'y étais pas. J'ai espéré te trouver ici.

CARNOT

Quand j'ai su que tu avais envoyé chez moi, j'ai eu la même pensée, Otrante, — ou plutôt Fouché, comme je préfère t'appeler.

UNE PATROUILLE

Qui va là?

FOUCHÉ (*à Carnot*)

Je veux mystifier ces imbéciles. Je connais leur mot d'ordre. Ils nous prendront pour deux mouchards de haute volée. (*Au gendarme*) Où est votre officier?

L'OFFICIER

Me voici. (*Après que Fouché lui a dit quelque chose à l'oreille*) Bonne chance, messieurs! (*La patrouille passe*)

CARNOT

Hum! pas de mystification!

FOUCHÉ

N'y est-on pas forcé maintenant, si l'on veut le triomphe du bien au milieu de ces coquins?

CARNOT

Ah! voici!...

FOUCHÉ

Qu'as-tu?

CARNOT

Un involontaire frisson est excusable: regarde où nous sommes!

FOUCHÉ

La fameuse lanterne étend son bras meurtrier dans la nuit au-dessus de nos têtes, et là, au milieu de la place, grinçait la guillotine en permanence, pendant que toi aussi tu siégeais au Comité de Salut public.

CARNOT

Là, elle se dressait, — ce monstre sanguinaire!

FOUCHÉ

Toi-même tu apposais ta signature aux condamnations des milliers et milliers qui tombaient sous son couperet.

CARNOT

C'est pourquoi je suis plus ému que toi. — Fouché, quels chênes ont perdu ici leurs couronnes! Cette place est l'autel expiatoire de la France! Ici sont tombés Danton, Hérault de Séchelles, Robespierre. — Le roi aussi est tombé non loin d'ici.

FOUCHÉ

En as-tu le regret?

CARNOT

Jamais ! C'était inévitable. Que faire de ceux dont le temps est passé, et quand les leurs veulent remonter le courant?

FOUCHÉ

Tu as bien parlé dans ton mémoire.

CARNOT

Toi dans le tien. Au fond, nous sommes d'accord ; seul, notre langage diffère. Mais même si nous parlions avec les trompettes de Jéricho, quel en serait le résultat? C'est pourquoi, dis, que faire ?

FOUCHÉ

Il faut que les Bourbons s'en retournent avec leur bon vieux temps. Ils ont suffisamment prouvé qu'ils ne peuvent rien apprendre de nouveau. Et ne t'effraye pas, républicain ! — il faut que Bonaparte revienne.

CARNOT

Bonaparte ! — Sais-tu ce que tu dis ? Il a détruit la liberté plus que tous les tyrans des maisons de Valois et de Bourbon. Oui ! qu'on insulte le Comité de Salut public et son système sanguinaire tant qu'on voudra, ses idées étaient plus nobles que l'autocratie du général Bonaparte.

FOUCHÉ

C'est certain. Mais il nous faut un homme, et nous ne pouvons passer par dessus Napoléon. De plus, il n'est plus celui de 1811. Son diadème était fait de l'éclat de sa gloire. La pluie de Leipzig l'a bien éteinte, il n'en reste que la lueur qu'il nous faut, sans la crainte d'en être aveuglé. Qu'il redevienne empereur, mais vigoureusement dompté par une Constitution.

CARNOT

Il la brisera comme il l'a fait déjà dès qu'il aura remporté deux ou trois victoires.

FOUCHÉ

Deux ou trois batailles, il ne les gagnera pas coup sur coup.

CARNOT

Ancien ministre de la police...

FOUCHÉ

Ne prononce pas ce « ministre de la police » avec tant d'amertume. Sans lui, la France ne subsisterait pas quatre semaines.

CARNOT

Bonaparte ne peut pas revenir. Mis au ban par le monde entier, il est prisonnier à l'île d'Elbe.

FOUCHÉ

Il y était.

CARNOT

Comment ?

FOUCHÉ

Quelle date sommes-nous aujourd'hui.

CARNOT

Le dix-sept mars.

FOUCHÉ

Alors il est déjà à Auxerre.

CARNOT

Frénésie !

FOUCHÉ

Non ! Prends mes tablettes et lis, là, à la rouge lueur de l'horrible lanterne : le treize il a quitté Lyon.

CARNOT

Impossible !

FOUCHÉ

Il ne connaît pas ce mot, lui ! ou ne veut pas le connaître, ce qui revient au même. Vois-tu comme le télégraphe marche avec des signaux de feu ? Et sais-tu quelle nouvelle il apporte à l'instant, pour la transmettre aussitôt à tous les préfets et gouverneurs de la France ?

CARNOT

Non.

FOUCHÉ

Attends un instant. Voici la clef du chiffre. Bonaparte, pris au-delà de Lyon, ses hommes dispersés et lui-même amené devant les Assises.

CARNOT

Cela diffère un peu de tes assertions.

FOUCHÉ

Ah ! pauvre génie innocent ! Si j'étais comme toi, ne connaissant que la science et la vertu et non pas les hommes ! D'ici à une demi-heure, la moitié de la France aura été trompée ; car la ligne télégraphique de Toulon ment, et assez grossièrement, mais tel qu'il convient pour l'intelligence d'un Blacas. Napoléon lui-même, sans doute, a mis la main au jeu pour

mieux rassurer les Bourbons. Comment aurait-il pu dépasser Lyon s'il n'avait pas déjà une armée, si Grenoble, si toutes les troupes ne s'étaient pas données à lui? Encore quelques jours et il sera à Paris.

CARNOT

Qu'il règne alors. Mais chaque goutte de mon sang se révolte à l'idée que le despotisme asiatique se renouvelle en lui.

FOUCHÉ

Je te répète, cela ne sera pas, n'y eut-il que nous deux d'accord. Suis-moi, je vais au cabaret, faubourg Saint-Martin, où nous pourrons nous entretenir plus en sécurité qu'ici ou chez nous.

CARNOT

Toi qui sais tout, que font les Bourbons en ce moment?

FOUCHÉ

Ils guettent le télégraphe et s'y fient jusqu'à ce que force leur soit de sentir qu'ils ont été trompés, à moins que leur peau ne soit pas trop dure, même pour cela. Il est possible qu'il leur faille bientôt fuir, tout en s'imaginant ne faire qu'une promenade. Diable, qui ronfle là sur ces marches?... Hé! qui êtes-vous?

CHASSECŒUR ET VITRY (*se levant brusquement*)

Deux gardes impériaux sans pain et sans logis!

FOUCHÉ

Ah! ceux-là ne nous feront pas de mal! Si vous avez entendu quelque chose, ne le répétez à personne. (*Il sort avec Carnot*)

VITRY

As-tu entendu quelque chose?

CHASSECŒUR

Rien que je sache. J'ai déjà assez bien dormi.

VITRY

Moi aussi. Recouchons-nous.

FIN DE L'ACTE II

(*A suivre.*)

D.-Ch. GRABBE

Traduit de l'allemand, par Jean de Néthy.

Bibliographie

LE MONDE A LA FIN DU XX^e SIÈCLE

C'est H.-G. Wells qui se charge de nous le dépeindre, et l'on ne saurait reprocher à son tableau de manquer de variété, de pittoresque et de couleur. L'imagination vagabonde de l'auteur, après avoir exploré les temps les plus reculés et l'avenir le plus lointain, les planètes mystérieuses et les îles fantastiques dans *La Machine à explorer le temps*, *L'Histoire des temps à venir*, *La Guerre des Mondes*, *Les Premiers Hommes dans la Lune*, *Les Pirates de la Mer*, *l'Ile du Docteur Moreau*, etc., est revenue à des choses plus immédiates. Prenant pour donnée le monde actuel, Wells recherche sommairement par quel processus, par quelles méthodes, la civilisation a atteint son développement actuel. Une fois en possession du secret de ces méthodes, il en tire, comme d'un théorème, toutes les conclusions nécessaires à former l'image des diverses transformations que notre société doit subir au cours du présent siècle.

La solution des problèmes de l'avenir surexcite la curiosité des esprits, même les plus patients et les plus résignés, et de nos jours, nous avons toute une catégorie d'intelligences qui cherchent à projeter quelque lumière dans la « ténébreuse non existence sur laquelle le présent en marche écrira bientôt les évènements. » Puisque les méthodes scientifiques permettent de reconstituer le passé préhistorique, un passé de cataclysmes extraordinaires et d'animaux fantastiques, elles peuvent aussi bien, sur des bases identiques, servir à concevoir un avenir antéhistorique. Pourquoi, demande G. Wells, dans la *Découverte de l'Avenir*, pourquoi ceux qui admettent que les ptérodactyles et les labyrinthodons des marécages mésozoïques ont existé, ne croiraient-ils pas aussi bien à l'existence future de mécanismes inconnus encore et qui modifieront l'ordre social, comme l'ont fait déjà les applications de la vapeur et de l'électricité ?

Après un rapide historique de l'évolution des moyens de transport qui sont le facteur principal du développement de la civilisation, Wells prévoit ce que sera la locomotion au xx^e siècle.

Partant de là, et à l'encontre des idées dont il s'est servi dans l'*Histoire des temps à venir* et *Quand le dormeur s'éveillera*, il annonce une « diffusion des grandes villes », une modification profonde des agglomérations urbaines, des groupements nouveaux de la population. Naturellement, une foule d'éléments sociaux se trouveront bouleversés et l'auteur nous dit comment ils s'adapteront aux conditions nouvelles et quelles réactions sociales s'ensuivront ; il prédit l'importance que prendront, dans un très prochain avenir, ce qu'il appelle les professions scientifiques, et le rôle que joueront l'ingénieur et le médecin dans les applications des découvertes de la science. Puis, une fois tous ces détails réglés, il donne en quelques chapitres passionnants la solution des grands problèmes d'intérêt général ; il examine l'avenir de la Démocratie, il fait l'historique anticipé de la prochaine guerre européenne, il expose la situation réciproque des langues qui se disputent la suprématie et il prévoit que le conflit

se dénouera en faveur de la langue française ; il efface les frontières actuelles et groupe les peuples suivant des affinités nouvelles. Enfin, dans un dernier chapitre d'une audace et d'une ampleur de vues prodigieuses, avec une éloquence contre laquelle on se défend en vain, il annonce quelles seront « la foi, la morale et la politique » de la Grande République Nouvelle dont il espère l'avènement prochain.

Que verrons-nous de la réalisation de ces rêves prestigieux ? De toutes les préoccupations des hommes, il n'en est pas une que l'auteur n'examine, et déjà — car ce livre parut en anglais il y a trois ans — quelques unes des affirmations audacieuses de Wells se sont réalisées. Après les rayons X, les rayons N.

On pourrait accuser Wells de ne pas faire la part assez large aux Beaux-Arts dans son tableau de l'humanité future. Mais au Collège Royal des Sciences, il est de bon ton parmi les étudiants de professer l'indifférence, sinon davantage, envers l'Art, et c'est là que Wells étudia, sous Huxley et de savants professeurs. Comme il passa avec toutes sortes de *first class honours* (honneurs de première classe) ses examens de biologie, zoologie, géologie et autres — ologies et — ographies, on n'ose lui reprocher d'avoir négligé un peu son éducation artistique et littéraire, surtout quand il vient de vous enchanter par ses mirifiques visions.

Paul Durand.

Livres reçus

Poésies.

Le beau voyage, par *Henri Bataille*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Le Livre d'amour et d'amertume, par *Olimp Joan*, Nouvelle revue moderne, 3 fr. 50. — Les Résolutions, poésies sociales, l'Emancipation, 1 fr. 50. — Le Fantasie, *G. Agenore Magno*, Trani, 3 lire. — Des Héros et des Dieux, par *Nicolette Hennique*, Fasquelle, 3 fr. 50. — L'être double, par *Paule Riversdale*, Lemerre, 3 fr. — Poésies fantastiques, par *Gabriel Martin*, Lemerre, 3 fr. 50. — Le Rouet des heures, par *Henry Peyre de Bétouzet*, Emile Paul, 3 fr. 50. — Tourmentes, par *Jean de la Jaline*, Lemerre, 3 fr. — La Vénus des Aveugles, par *Renée Vivien*, Lemerre, 3 fr. — L'Enivrante angoisse, par *Charles Derennes*, Ollendorf, 3 fr. — Paris a travers les sages, par *Armory*, Société parisienne d'édition, 2 fr. 50. — L'Ame voyageuse, par *Amédée Prouvost*, Maison des Poètes. — Le petit village, par *C.-F. Ramuz*, Eggimann, Genève. — Poèmes, par *Louis Le Cardonnel*, Mercure de France. — La solitude heureuse, par *Fernand Séverin*, Association des écrivains belges, 2 fr. — L'Heure amoureuse et funéraire, par *Pierre Fons*, Stock. — Le rouet des nimbes, par *Emile Cornet*, Faust-Strugen, Liège. — La chanson d'Eve, par *Charles Van Lerberghe*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Toute la Flandre : Les tendresses premieres, par *Emile Verhaeren*, Deman, Bruxelles. — Princesse Avril, par *Théodore Maurer*, Maison des Poètes.

Romans, Contes, etc

Propos d'ames simples, par *Jean Lorrain*, Ollendorff, 3 fr. 50. — La tragique aventure du mime Properce, par *Albert Boissière*, Fasquelle, 3 fr. 50. — La découverte de l'avenir, par *H.-G. Wells*, traduct. *H.-D. Davray*, Mercure de France, 1 fr. — La pente, étude de femmes au XX^e^ siècle, par *Claude Lorris*, Plon-Nourrit et C^ie^, 3 fr. 50.— L'or du silence, par *Gahisto*, Théry, Valenciennes. — Mihien d'Avène, par *Maurice des Ombiaux*, Juven, 3 fr. 50. — L'Être double, par *Paule Riversdale*, Lemerre, 3 fr. 50 — L'Abbaye de Sainte-Aphrodise, par *A.-F. Hérold*, Mercure de France, 2 fr. — Isolée, par *Brada*, Plon-Nourrit et Cie, 3 fr. 50. — Le péché mutuel, suivi de Madame Larme, par *Robert Scheffer*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Farces et Moralités, par *Octave Mirbeau*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Les Pénates d'argile, essai de littérature romande, par *C.-F. Ramuz*, *Adrien Bovy*, *A. Cingria*, *A. d'Aigues-Belles*, Eggimann, Genève. — La Commune, par *Paul* et *Victor Margueritte*, Plon-Nourrit et Cie, 3 fr. 50.— Jep, par *Emile Pouvillon*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Une femme m'apparut, par *Renée Vivien*, Lemerre, 3 fr. 50. — Anticipations, par *H.-G. Wells*, traduct. *H.-D. Davray* et *Kozakiewicz*, Mercure de France, 3 fr. 50. — L'invisible lien, par *H. Rabusson*, Fasquelle, 3 fr. 50.— Antinous, par *Aimé Giron* et *Albert Tozza*. Ambert, 3 fr. 50. — Le jardinier de la Pompadour, par *Eugène Demolder*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Yang-Hun-Tsy (le diable étranger), par *Venceslas Sieroszewski*, traduct. *Kozakiewicz*, Dujarric, 3 fr. 50.

Divers.

Anthologie des poètes normands, colligée par *M.-C. Poinsot*, suivie d'une étude sur la poésie normande par *Ch.-Th. Féret*. En dépôt chez Floury, 5 fr. — Camille Lemonnier, par *Léon Bazalgette*, Bibliothèque internationale d'éditions, 1 fr. — Etude sur Henri Beauclair, par *Ch.-Th. Féret*, Dumont. — Le journal d'un écrivain (1875-1876-1877), par *Dostoïevski*, traduit par *J. W. Bienstock* et *John-Antoine Nau*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Les énigmes de l'univers, par *Ernest Haeckel*, professeur de zoologie à l'Université d'Iéna, traduit de l'allemand par *Camille Bos*, Schleicher frères, 10 fr.— Portraits français (XVIII^e^ et XIX^e^ siècles), par *Edmond Pilon*, Sansot et Cie, 3 fr. 50. — Les Liaisons dangereuses, par *Choderlos de Laclos*, édition collationnée sur le manuscrit original, Mercure de France, 3 fr. 50. — Trinacria, promenades et impressions siciliennes, par *A. Dry*, Plon-Nourrit et Cie, 3 fr. 50.— Entre le Tibre et l'Arno, par *F. de Navenne*, Plon-Nourrit et Cie, 3 fr. 50. — Procès-verbaux de la commission des Arts, Peinture, Sculpture, Architecture et Gravure et de la société populaire et républicaine des Arts, avec introduction et notes, par *Henri Lapauze*, Bulloz, 15 fr. — L'affaire Dreyfus et la mentalité catholique en France, par l'*abbé H. de Saint-Poli*, Storck, 2 fr. 50. — Les cas de conscience modernes, par *Jean de Bonnefon*, Ambert, 3 fr. 50. — Combat pour l'individu, par *Georges Palante*, Alcan, 3 fr. 75. — L'idée de Dieu et l'éducation rationnelle, par *Alfred Moulet*, Storck, 2 fr. — Dostoievsky, étude médico-psychologique par le *D^r^ Gaston Loygne*, Storck. — Cours de Morale, par *Jules Payot*, Colin, 3 fr. 50. — L'œuvre de Rubens au Louvre, par *Max Choublier*. — Portraits et souvenirs révolutionnaires au Musée Carnavalet, par *Jean Delvolvé*, Rousseau.— Les questions esthétiques contemporaines, par *Robert de la Sizeranne*, Hachette et Cie, 3 fr. 50. — Histoire de quatre ans, 1997-2001, par *Daniel Halévy*, 2 fr. — Aphorismes et boutades, par *Marc Stéphane*.— Le triomphe de la frivolité, par Edmond Jaloux, L'Ermitage.

Théâtre.

Arrivons, pièce en 3 actes, en prose par *Eugène Jung*, La Revue Libre. — La Proie, pièce sociale en 1 acte, par *A. Cuche*, 1 fr. — Le Fils de la Nature, par *Frédéric Halm*, poème dramatique, adaptation française en 5 actes, en prose par *Adolphe Schleicher*, illustrations de *Paul Jaonic*.

LA PLUME

Les Poèmes

Une femme du monde, franche et bonne, intelligente et lettrée, s'étonnait devant moi, se scandalisait presque d'entendre tel poète parler d'autres poètes avec sévérité. Il avait déjà exécuté, de verbe ou de main de maître, N. et N. qui sont à l'Académie, P. et Q. qui font profession de n'y pas prétendre, et il entamait Z. qu'on y portera malgré lui, quand la dame s'écria :

— Mais... qui donc aimez-vous, parmi vos contemporains ?

L'interrogé sourcilla.

— *Naturellement*, personne.

Et, comme de cette réplique l'aimable partenaire manifestait une surprise mi-désolée, mi-indignée, il voulut être compris.

— Deux artistes du même art, poètes ou peintres, nés sensiblement à la même date, ne peuvent sans mentir prétendre qu'ils s'entr'aiment. Ils sont rivaux, — ou, pis encore, ils sont étrangers, ils sont ennemis. Les mêmes modèles posent pour l'un comme pour l'autre, ils courtisent la même beauté, ils puisent au même trésor. Sans doute, les attitudes des modèles et la vie sont variées infiniment ; la Beauté, eucharistique, est venue tout entière pour chacun ; le trésor est inépuisable. Et nul ne me dérobe, puisque chacun ne peut prendre que sa part. Mais sa part nie la mienne, ou voudrait la déprécier ! Je ne vois pas ce qu'il regarde, il n'entend pas ce que j'écoute. Je ne puis consentir à la beauté du bruit qu'il fait, puisque

je devrais, moi-même, pour applaudir, me taire. Eh ! priserait-il ma louange, artiste qui ne s'y méprendrait pas ? — Entre un peintre et un poète il peut être question de poésie ou de peinture ; deux peintres ou deux poètes se seront dit tout ce qu'ils ont à se dire quand ils auront échangé leurs impressions personnelles sur les possibilités de pluie et de beau temps. Car leur profonde raison de vivre est précisément ce qui rend incommunicables l'une à l'autre les atmosphères de leurs plus essentielles pensées.

Il parla longtemps. Il dit fortement des choses, nouvelles pour l'écouteuse.

Elle conclut :

— Il est donc interdit à tout poète sincère d'assumer les responsabilités de la critique littéraire.

— Pourquoi donc ? protesta-t-il. Et par qui pourrait-elle être faite mieux que par lui ? L'analyse des différences est plus intéressante, plus féconde que la constatation des ressemblances, et la vérité en soi n'existe pas.

— Ce qui signifie ?

— Qu'il y a trois genres de critiques. Si le public pouvait se mêler — parlant par groupes, imaginez... impossible ? c'est pourtant l'idéal où tend la presse... — d'apprécier les œuvres d'art ou de poésie, nous le verrions procéder par affirmations enthousiastes et par violentes négations. Cela ne serait pas, socialement, dénué de sens. Dans l'individu que nous nommons « un original », ou « un type », vous savez que se réunissent les caractères, épars chez un grand nombre d'autres hommes, qui sont constitutifs d'une certaine catégorie d'humanité. Où le vulgaire n'aperçoit qu'une exception et comme un caprice de la nature, il faut, nous autres sages, voir un « canon », un « étalon », un modèle de poids et de mesures, de proportions, fixé par des lois qui n'ont point été promulguées parce qu'elles sont éternelles. Ces lois — Léonard l'a noté — ne sont étrangères ni au choix réciproque des amants, des amis, ni aux sympathies irraisonnées des foules pour un général, pour un tribun, ni certainement aux admirations du public pour un poète, pour un peintre. Reconnaissons ici la manifestation d'une magnifique fatalité. Pourquoi, de 1820 à 1850, des poètes *très différents*, comme Vigny, Lamartine, Hugo, Musset, Gautier, se *partagent*-ils la faveur publique ? Parce que leurs différences correspondent harmonieusement, nécessairement, avec les différences qui permettent à la masse des lecteurs de se répartir en classes, groupements

et catégories. Chacune de ces collectivités se reconnaît, s'aime et s'admire en l'un d'eux. Aussi le plus pur, étant d'une essence plus rare, eut le moins d'admirateurs ; un autre, au contraire, fut mis au centre de tout, comme un écho sonore. Vous saisissez ce que serait cette critique par le public...

— La critique par les ressemblances, la première des trois que vous m'annonciez.

— Vous l'avez dit. Remarquez qu'elle existe en fait, littérairement informulée, mais très régulièrement constituée par cette sorte de plébiscite perpétuel du succès, de la notoriété, de la gloire, pour les vivants. Pour les morts, les sacrements du Livre lui sont conférés, et ce sont les poètes qui officient. Car nous ne pouvons aimer, et c'est malheureusement fatal, nos contemporains ; mais il est fatal aussi, délicieusement, que nous adorions certains de nos prédécesseurs, — nos ancêtres, nos maîtres, ceux de qui nous venons, ceux en qui nous nous reconnaissons. Ce culte réfléchi que nous leur vouâmes, nous l'exprimons avec joie, avec une piété tendre, en paroles durables, et il n'est guère de poète qui n'ait, à ses débuts, publié quelque copieuse et enthousiaste étude sur l'un de ses grands aînés, — point toujours un mort ; peu d'années parfois suffisent à créer la distance qui interdit la rivalité et permet la filiation des âmes. Et rien n'est beau comme ce pur, ce fier hommage rendu par le jeune homme, encore hésitant sur le seuil de sa pensée et de la vie, à l'initiateur élu.

— Comment donc se peut-il que du moins à certains de ses immédiats contemporains le poète refuse sa sympathie ? N'avez-vous pas presque tous choisi le même maître ? Ne devriez-vous communier tous dans votre amour pour lui ?

— Le même maître... Ce n'est guère qu'une apparence. Il y a tant de façons de procéder du même maître ! La lumière vient du soleil, l'ombre aussi, et le reflet. Le fleuve vient de sa source, et l'âne du moulin, et le ver de la rose. Et puis, si mon confrère, mon « condisciple » et moi, nous *existons* tous deux, c'est qu'à la même parole, de laquelle pourtant nous sommes nés l'un et l'autre, nous n'avons pas attribué la même signification : comment dès lors nous entendrions-nous quand nous écoutons si différemment ? L'unité de nos origines divise à jamais nos voies. Il se peut — ce serait pourtant un prodige déjà — que l'élève de Baudelaire rencontre un jour l'élève de Leconte de Lisle. Deux élèves de Verlaine se tournent le dos.

La dame soupira. C'était une personne amie de la paix perpétuelle et de l'universel embrassement.

— Parlez-moi des deux autres genres de critique, fit-elle d'une voix résignée.

— La critique par les ressemblances et la critique par les différences, laquelle est essentiellement celle des poètes, manquent, l'une à l'envi de l'autre, de sérénité : qu'elle adore ou quelle abhorre, c'est toujours la passion qui parle. Et nous savons tous comme la passion est sujette à l'erreur, à combien d'erreurs ! Une question intéressante serait celle de décider si l'homme inventa jamais rien de mieux, rien de plus utile, rien de plus divinement humain que les erreurs de la passion. Or, des esprits renseignés sur tout, mais que leur modération aveugle, n'ont point aperçu cette question — je vous la soumets en passant — et ils ont imaginé d'établir pour les siècles des siècles un certain nombre de principes, de lois et de règles au nom de quoi il fût permis à quiconque de décider en dernier recours de la valeur « intrinsèque, objective et en soi » — goûtez-vous cette langue ? — des œuvres d'art. Je vous épargne les Principes... A vrai dire, d'Aristote à nos modernes scientifards, ils ont varié. Au XVIII^e^ siècle, le bon M. La Harpe les cherchait dans une esthétique très arbitraire et qui était à la mesure de ce professeur. Au XIX^e^, l'excellent M. Taine crut pouvoir les emprunter à la science ; l'indifférence toute philosophique de la psychologie et de l'histoire devait, selon cet autre professeur, nous mettre à l'abri de l'injustice et de l'erreur et nous donner les moyens de démonter les génies et leurs œuvres comme de simples horloges. En somme, et malgré de graves différences, Taine et La Harpe se confondent en ce qu'ils cherchent l'un comme l'autre, hors de leur goût personnel, de leur idéal, des habitudes de leur pensée, un terme de comparaison, une pierre de touche, une méthode infaillible qui les préserve des égarements de leur propre sensibilité. Naturellement, pour édifier sa doctrine, Taine a prouvé que celle de La Harpe est fausse et le plus récent des deux professeurs s'est bien moqué de l'autre. Mais à Taine à son tour on a démontré, voilà déjà vingt ans, qu'il avait négligé dans son algèbre une inconnue essentielle, — et tout est à recommencer. Soyez assuré qu'on recommencera, — avec le même succès. Non que je me plaigne des efforts accomplis ou à accomplir dans cette pensée d'une justice idéale. Tous les efforts sont bons. Je sais bien que le *Lycée* ne vaut pas grand'chose, mais Taine est un auteur de prix... A vrai dire, je n'ai pas lu le *Lycée* ; peut-être que c'est un chef-d'œuvre, mais Taine m'en

a dégoûté : on tremble à prévoir que tôt ou tard les théoriciens futurs, ennemis de Taine qu'ils commenceront par démolir pour fonder leur maison sur les ruines de la sienne, dégoûteront systématiquement leur siècle de la *Philosophie de l'Art* et de l'*Histoire de la Littérature anglaise*. Ce sera un grand malheur, mais ce sera un châtiment. Taine a commis le péché esthétique contre le Saint-Esprit : il a douté de l'Esprit. Il a prétendu poser des règles éternelles. Il n'y a pas de règles éternelles. Les règles sont toujours d'hier. C'est pourquoi la Critique soi-disant scientifiqne est la pire des vanités. La vérité en soi est interdite à nos prises : et j'ajoute que cela est fort heureux, car à quoi passerions-nous le temps si nous l'avions une fois découverte ? Mais il est une autre vérité, la vérité *en nous*, qui nous appartient, celle-là, légitimement.

— C'est la vérité des poètes.

— C'est la vérité qu'ils expriment positivement dans leurs œuvres poétiques et négativement dans leurs œuvres critiques.

— Négativement, c'est-à-dire par les différences. Je ne suppose pourtant pas que le poète ait l'impertinence d'établir une comparaison précise entre son œuvre et celles des confrères.,.

— Certes !... Stéphane Mallarmé disait : « L'art d'écrire consista toujours à mettre du noir sur du blanc, *et le blanc joue autant que le noir.* »

Ainsi discourait, librement et sans prudence, un poète de mes amis devant une femme du monde, et j'ai cru pouvoir — au début de ces Critiques des Poèmes — reproduire cet entretien, y trouvant l'expression de mes propres pensées. Mais il faut maintenant, lecteur, oublier ces théories pour être tout au plaisir des beaux vers que nous allons lire ensemble.

Charles Morice.

Nous commencerons par l'examen du Rapport de M. Catulle Mendès sur le Mouvement poétique de 1867 à 1900.

Amour tyran des Dieux et des Hommes

AMOUR !
AMOUR !

LE PREMIER JEUNE HOMME :

— Celle, ô bois de Paphos, dalle du Céramique,
Pleurs de la Francesca, et ton rire, Ophélie !
De qui je tiens ce brin de lilas chlorotique,
C'est Lisa la fille publique,
Que j'ai louée avec le lit,
Cette nuit, cette triste nuit.
Brin de lilas rosé, fané, violâtre à peine,
Tel sa lèvre où suinte en gémissant l'haleine
Du phtisique au dernier degré,
Dessus écrit je lus : Souvenirs ! (quels !) Regrets !
(Oh, quels regrets, mon Dieu ! complainte affreuse et noire !)
Elle m'a dit, je la veux croire :
J'ai dix-huit ans du mois passé ;
Et puis l'antique et jeune histoire
Du beau séducteur éclipsé ;
Hélas, son maigre corps aux menus seins rigides,
Tout son port saintement animal et candide,
Frêle âme prête à fuir dans son parfum tout frais,
Me disait qu'elle disait vrai :
Alors j'en ai pleuré comme un sot, pour de vrai.

CHŒUR :

O femme, argile pure, idéale merveille,
Bel éveil des plus doux émois !

Prêtez, enfants, prêtez l'oreille :
Vous la redirez après moi,
La vieille chanson des familles !

Le second jeune homme :

— Je passais ce soir-là dans une rue à filles :
Une d'elles vint donc se couler contre moi,
Et me dit : Beau garçon, veux-tu monter chez moi ?
Je suis belle, sais-tu ? amoureuse, et gentille.

De notre peau saurons-nous t'arracher, guenille
Qui courbe un tel esprit sous son affreuse loi,
Chair ! Soulé par l'élan de ma bête en émoi,
J'ai fait oui de la tête et j'ai suivi. La fille,
— Paix au triste prélude !... elle se déshabille,
Et dénudant ce corps pollué tant de fois,
Jésus ! avec des peurs et des pleurs dans la voix :

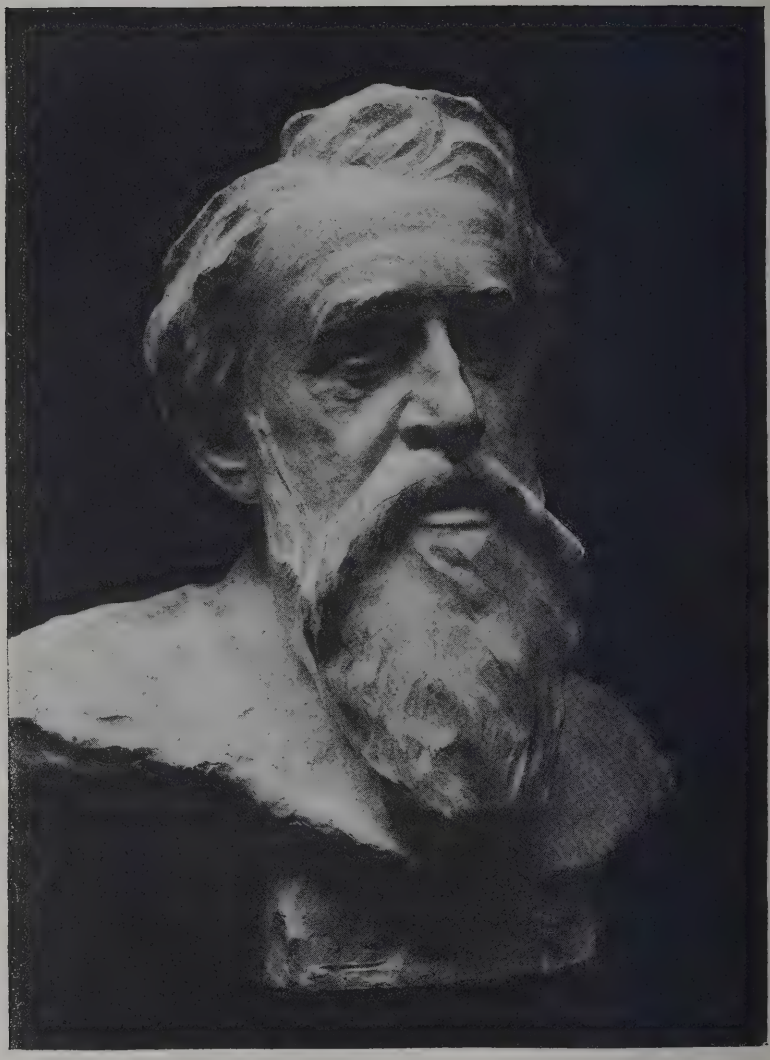
— « Prends garde ! ne m'afflige pas de tout ton poids »...
Et livrant un ventre luisant comme une bille :
C'est que je suis, vois-tu, enceinte de cinq mois.

Chœur :

Dansez, dansez, ô jeunes filles !
La sainte chanson des familles,
Vous la redirez après moi :
Dansez, dansez, ô jeunes filles !
(Chaste éveil des plus doux émois,
Quelle aurore nous fut aussi belle que toi !) (*)

Fagus.

(*) Fragment du poème *Lucifer*.



Buste de Constantin Meunier,
par *Victor Rousseau*.

La Pendule de l'Oncle

NOUVELLE

Nous venions de terminer la visite de l'asile lorsque mon ami B... s'arrêta devant un jeune homme qui se tenait à l'écart et semblait plongé dans des méditations graves.

— Tiens, puisque tu fais de la psychologie et de l'anthropologie criminelle, voilà un sujet qui pourra t'intéresser : c'est un grrrand criminel ! me dit-il avec un éclat de rire.

Le *sujet* dévisagea un moment mon ami, puis il haussa les épaules et se détourna avec dédain de ce gros gaillard qui venait plusieurs fois par jour promener dans la vaste salle sa blouse blanche et sa petite toque de velours, et qui se croyait autorisé à le déranger ainsi...

Bien que le jeune homme me parût peu expansif, je revins néanmoins, dans l'après-midi, espérant le trouver plus abordable en l'absence de B..., pour lequel il n'éprouvait évidemment que fort peu de sympathie.

Il était dans le jardin, assis sur un banc, toujours dans la même attitude de rêverie.

— Pardon, Monsieur, je ne vous dérange pas ?

— Ah ! vous savez... si vous venez ici pour m'interviewer, je vous prie de vous retirer immédiatement, vous entendez — immédiatement ! J'en ai assez des journalistes, de ces bonnes à tout faire, qui aujourd'hui se prosternent devant un général plus sauvage que les milliers de sauvages qu'il a massacrés, qui demain vont se prosterner devant une cocotte et après-demain devant un évêque...

Tout interloqué par cet accueil, je balbutiai :

— Mais... vous vous trompez... je vous assure... je ne suis pas journaliste.

— Qui êtes-vous alors ? Oui, qui êtes-vous ? Que faites-vous ?

Hélas ! la question était fort embarrassante : j'avais fait, dans ma vie, tant de métiers qui consistaient précisément à ne rien faire, rien de bon du moins...

— Ma foi, je ne fais rien pour le moment, avouai-je timidement, je suis un déclassé...

Ce mot de *déclassé* produisit sur mon interlocuteur un effet magique : il rougit, baissa les yeux, puis, me tendant la main avec une gaucherie timide, il dit :

— Pardonnez-moi de vous avoir insulté, mais vous comprenez, j'ai tant souffert que maintenant je me méfie, oui, Monsieur, je me méfie de tout le monde, je me méfie surtout de ceux...

Le jeune homme s'arrêta, quelque peu hésitant.

— Vous n'êtes pas un ami de M. B...? me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Je me hâtai naturellement de dissiper ses soupçons et, tranquillisé, il reprit :

— C'est que, voyez-vous, je me méfie de M. B... parce qu'il ressemble singulièrement à mon oncle, et c'est à mon oncle que je dois d'être ici, condamné à une inactivité d'autant plus coupable qu'il est absolument urgent d'agir, d'agir vite... Ah ! c'est malheureux !

Il ferma les yeux et se fit tout petit, tout petit, comme s'il se sentait écrasé par l'implacable destinée et par cette impossibilité d'agir, dont il se plaignait si amèrement.

— Alors votre oncle ne vous aime pas, insinuai-je doucement.

— Mon oncle est mort, mais je crois que M. B... oui, enfin, il y a là un lien... quelque chose que, depuis plusieurs jours, je cherche à préciser et sur quoi je tiens à ne rien dire pour le moment, ajouta-t-il à voix basse et d'un air mystérieux.

— Ainsi donc, vous croyez que votre oncle ne vous aimait pas et que c'est lui...

— Mon oncle n'aimait et ne haïssait personne... C'était un être neutre, indifférent en tout et pour tout... Avez-vous fait de la chimie? Oui ? Ne vous ont-elles jamais agacé ces définitions des *corps incolores, inodores, insipides ?* Eh bien ! moi, Monsieur, j'ai passé toute mon enfance et toute ma jeunesse en compagnie d'un être informe et incolore, ne possédant aucune qualité et dépourvu de tout défaut, n'ayant pas de passions, pas de vices ni de vertus, ne sortant jamais de chez lui et ne recevant jamais personne, un être ignorant

tout de la vie et qui ne tenait pas à en savoir quoi que ce fût... « On est chez soi, on est bien tranquille, et le reste ne nous regarde pas », me répétait-il à tout propos.

« Quand, après une de mes rares sorties, j'essayais de lui raconter ce que j'avais vu dans la rue, il m'arrêtait dès les premiers mots et, tout en continuant à marcher de long en large, à petits pas, toujours égaux, toujours les mêmes, de gauche à droite, de droite à gauche, sa pipe à la bouche, il me disait, avec un haussement d'épaules que je connaissais admirablement pour l'avoir déjà vu mille fois : « Eh bien, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? Je m'en fous ! » Mais c'est que moi, je ne m'en foutais pas — je voulais vivre, moi ! Oui ! je voulais vivre, aimer, haïr, vivre enfin !...

« Et, cependant, la vie me faisait peur, et lorsque, après la mort de mon oncle, je me fus trouvé libre, je ne sus pas profiter de ma liberté — je me mis à lire, à lire beaucoup, voulant connaître la vie au moins par le livre, par le journal, et craignant de l'aborder directement...

C'est à cette époque-là que j'ai eu le malheur de commettre l'ignoble lâcheté, le crime... oui, le crime, quoi qu'en disent ces imbéciles, le crime, le crime...

Et il répéta plusieurs fois ce mot pendant que sa pauvre face d'halluciné exprimait tant de souffrance que je regrettai vivement d'avoir contribué à remuer des souvenirs aussi pénibles.

— Ah ! cette nuit du 31 décembre ! reprit-il lentement, dans un geste de douleur et de désepoir — comment faire pour en effacer à tout jamais le souvenir ?... Mais non ! non ! Il faut, il faut que je m'en souvienne pour agir, pour expier ma faute, pour vivre !... Ce soir-là, j'avais marché longtemps, seul comme toujours. Depuis quelque temps, je me sentais cependant moins isolé — je commençais à croire que je participais à la vie des êtres qui m'entouraient ; je me disais qu'avec le nouvel an cette participation allait, peut-être, sortir de l'état latent pour se manifester au grand jour, et je m'en réjouissais.

« J'étais tout près de chez moi, lorsqu'au coin de la rue une femme, vêtue de loques malpropres et tête nue, me saisit le bras : « Ecoute, joli blond ! »

« Je reculai avec dégoût, comme si j'avais, par mégarde, marché sur une ordure. Oui, je reculai avec dégoût... parce que je ne comprenais pas... « Ah ! salop ! tu ne veux pas de moi... sale mufle, je n'ai pas boulotté depuis hier soir, j'ai froid, mais tu t'en fous, toi, gros ventru ! »

Elles me cinglaient le cœur, ces paroles de haine, et je compris, je compris tout... J'allais agir, j'allais essayer de racheter ma lâcheté, de faire oublier à cette malheureuse créature mon ignominie et l'ignominie de tant d'autres misérables êtres humains, mais déjà un sergent de ville avait paru. « Tu n'as pas bientôt fini, espèce de vaurienne ! » et il empoigna la femme et l'entraîna avec lui.

En vain, je tentais d'intervenir, suppliant l'agent de la lâcher ; en vain, je déclarais que j'avais pardonné à cette malheureuse, que je me chargeais d'elle... Le sergent de ville ne voulait rien savoir et finit par me dire : « Foutez-moi la paix, vous ! »

Je rentrai chez moi... Fou de désespoir, j'arpentais ma chambre, répétant : « Que faire? que faire ? » lorsque, tout à coup, j'entendis quelqu'un répondre à mes questions... Oui, une voix à côté de moi répétait nettement : « Je m'en... fous, je m'en... fous ! »

Quoi, je n'étais donc pas seul ? Je pris la lampe et je fis le tour de ma chambre... personne ! Et, cependant, j'entendais toujours la voix qui s'obstinait à répéter la phrase, la même phrase lâche et idiote... Je cherchai alors à me rendre compte d'où elle venait et je vis... je vis la tête de mon oncle, sa tête glabre et sans expression, qui se balançait lentement dans la gaîne de la pendule, de gauche à droite, de droite à gauche. — « Je m'en... fous, je m'en... fous ! »

Je compris alors pourquoi ce misérable, qui était resté, toute sa vie, indifférent aux choses qui l'entouraient, m'avait cependant supplié de ne jamais me séparer de cette vieille pendule encombrante que j'avais toujours vue dans sa chambre. Je compris qu'ils étaient là, là, dans cette hideuse boîte, tous les indifférents, les satisfaits, les imbéciles, ceux qui, calmes et impassibles, passaient à côté de la vie sans en rien voir, sans en rien comprendre.

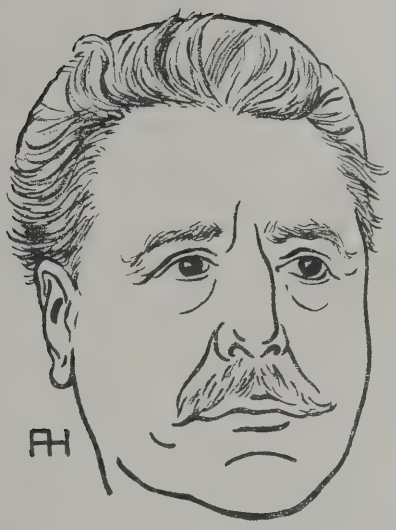
J'avais beau détourner mes regards de la maudite mécanique et me boucher les oreilles, les paroles revenaient toujours, toujours les mêmes dans leur désespérante monotonie. De guerre lasse, je me jetai sur le lit, enfonçant ma tête dans les oreillers. Pendant quelques instants, la voix répéta encore la même ignominie, puis j'entendis des râles, des râles affreux, comme si quelqu'un était là qui suffoquait, qui agonisait... Je levai la tête et je vis que les deux aiguilles s'étaient confondues en une seule, tout en haut du cadran — l'année venait de s'écouler, et j'entendais tout un monde râler : *Assez, assez de misères, assez de souffrances !* L'horloge sonna douze fois, les râles cessèrent, il se fit un silence... et presque aussitôt la grosse tête ronde

et glabre reprit son dégoûtant rabâchage... Cette fois-ci, c'était trop ! D'un coup de poing je brisai le verre, le sang jaillit de ma main, mais j'arrachai l'infâme caboche. — Oh ! j'aurais voulu l'écraser, l'anéantir à tout jamais, car je sentais qu'avec elle allait disparaître la chose la plus ignoble du monde... mais, épuisé, je perdis connaissance...

« Le lendemain, j'étais ici, alors que ma présence là-bas aurait suffi pour parachever l'œuvre que j'avais si bien commencée, l'œuvre d'expiation, l'œuvre de salut...

Et le pauvre fou sanglota longtemps, longtemps.

Léon Kar.



Henry Becque

par *Pierre Hepp.*

CHRIST

Doux poète au nom plein de caresses, Jésus,
Rêveur joli, pâle amoureux des têtes blondes,
Roi chétif d'un royaume en un rêve entrevu,
Pasteur des bons troupeaux par les plaines du monde...

Aux routes de Judée éternel chemineau,
Tu ne comprenais pas la force du Baptiste ;
Mais il te suffisait d'aimer et d'être beau,
Et de rêver tout seul à l'humanité triste.

Et ton âme s'efféminait dans ta beauté :
Le jour, sans égayer ton front mélancolique,
Le long de tes cheveux effilait sa clarté ;
Et tes yeux étaient purs comme les ciels bibliques.

Amoureux, tu passais, et disais en passant :
Afin qu'en tous vos cœurs un peu de moi pénètre,
Mangez, voici ma chair ; buvez, voici mon sang ;
Aimez-moi bien : m'aimer, c'est aimer tous les êtres ! »

Tel, assoiffé d'amour, sans espoir d'aimer mieux,
Tu te plaisais à bavarder avec les femmes,
Ne pouvant que baigner tes doigts dans leurs cheveux
Quand elles se penchaient pour te tendre leurs âmes.

Elles allaient à toi quand le soir estompait
La blancheur de ta robe aux carrefours des routes ;
Alors, dans un appel de tendresse et de paix,
Tes bras s'ouvraient tout grands pour mieux les aimer toutes !

Poète blond, rêveur joli, pasteur et roi,
Tu savais des secrets pour te faire aimer d'elles,
Et tu dressais, sous ta tunique à longs plis droits,
Ta forme étudiée au rebord des margelles.

Le soir se suspendait au geste de tes mains,
Et sa langueur t'aidait à trouver des mots tendres.
Tu leur parlais d'amour au tournant des chemins,
Et toutes se mettaient à genoux pour t'entendre.

Les femmes t'adoraient pour l'azur de tes yeux,
Où tes longs cils baissés mettaient une ombre noire ;
Les enfants t'écoutaient pour tes mots merveilleux,
Et les pâtres naïfs t'aimaient pour tes histoires.

Oh ! les beaux contes bleus que tu savais conter,
Où marchait un Seigneur dans des flots de lumière !
Ce royaume d'amour et de simplicité
Qui naissait sous ta voix aux accents de prière !

Ta bouche souriait sous les mots cadencés ;
Tu te berçais au rythme lent des paraboles,
Et tu laissais vaguer ton esprit, sans penser,
Harmonisant ton rêve au son de ta parole.

Et les peuples enfants qui se pressaient vers toi
Pleuraient, extasiés par ce lever de gloire ;
Et tu semais sur eux le bon grain de la foi,
Et tous communiaient dans la douceur de croire...

Et ces simples pensifs, candidement heureux
De percevoir l'âme des êtres et des choses,
Ecoutaient, dans la paix du crépuscule bleu,
Ta voix d'or qui mourait parmi les lauriers roses...

Paul Géraldy.

Poèmes en prose

I

APRÈS LE COUCHER DU SOLEIL

Voici le soir, solennel ainsi qu'un chant nuptial, le beau soir parfumé de clartés, illuminé de fleurs. Au fond du ciel un nuage aux lignes incertaines courbe ses contours en formes féminines. Pas un cri, pas un bruit, pas même le soupir des jeunes filles sentimentales. Des oiseaux glissent vers on ne sait quel rivage rêvé ; la sveltesse d'un jet d'eau monte, longue tige en haut de qui s'épanouit une précieuse fleur un moment irisée aux dernières lumières et qui retombe dans l'ombre. Les calices sont inclinés parmi l'immobile émotion du silence.

Des roses s'effeuillent au parvis de l'azur, vestiges du sacrifice où le soir, sur un autel royal, immola le soleil. Puis les pâleurs s'atténuent davantage ; il semble qu'on entende des lointains sanglots ; la couleur mauve agonise en d'illusoires bouquets de lilas dont l'imaginaire parfum te parvient sans doute, ô vierge qui tressailles de la religieuse volupté du crépuscule, vierge qui respires toutes les roses, celles du parterre et celles des nuées, défaillant à l'infinie délicatesse du soir !

Un charme suranné fait sangloter les jeunes filles dont l'âme et les dentelles sont pure blancheur. L'ombre s'étend, et seule au bord de l'horizon, une nue, grande gerbe pâle, est répandue.

Etoiles, dont le vol palpite dans la ruche du ciel, c'est pour vous que le soir, qui referme les fleurs et moissonne les clartés, a oublié là-bas ces roses indécises, étoiles, vous qui êtes les abeilles de la nuit...

La Moisson, bas-relief.
par *Constantin Meunier*.

II

RENAISSANCE

Le soir est doux comme un geste de jeune fille ; je songe à d'anciens désespoirs, — et je souris ! — à des jours où j'appelai la mort, à mes larmes d'enfant, aux chagrins que je jugeais éternels. Mon cœur a retrouvé la quiétude et la confiance, et sonnent à toute volée les cloches de l'avenir.

Mais cette grande voix qui m'appelle, ne souffre-t-elle pas d'une félure ? Je voudrais détourner mon attention de ce signe *peut-être* définitif — car j'ai appris à dire : peut-être — mais à quoi bon, puisqu'un jour on est forcé de savoir et de sonder les plaies.

La vague qui flagelle la falaise vomit sur les rochers les cadavres naufragés ; et la douleur n'aura pas soulevé sa tumultueuse tempête sans déposer au fond de mon cœur quelque amère alluvion. Vienne la joie, vienne l'espoir, ce sont des bijoux que je n'oserai plus jamais faire sonner dans la coupe de cristal du rire, par peur d'entendre au lieu du tintement clair la plainte du métal impur.

Le soir est doux comme un geste de jeune fille ; en vain m'écrierai-je : que m'importe ta hantise, passé, qui fus composé d'angoisses et de sanglots ! Ton ombre est sur moi ; passé, cadavre encore vivant, dont le fantôme, hélas ! ne peut pas disparaître. A cause de toi, mes joies à venir garderont l'attitude des pleureuses, résignées à conduire, au signal de la destinée, le deuil de leur vanité.

O ma douleur, tu es une vieille maîtresse qui ne veut pas me *lâcher* ; je suis las des pointes de fer qui sont les fleurs de tes seins nus. J'ai dénoué ton embrassement, je te chasse ; — et, l'âme purifiée, je *veux* croire en de nouveaux rêves, aussi décevants que les autres, mais forts d'un égal attrait tant qu'ils ne seront pas réalisés. Et moi qui sais cela, je m'efforcerai quand même de les réaliser.

Mes larmes ont tari ; ma jeunesse me dresse vers l'azur, les bras tendus par cet orgueilleux désir d'étreindre le soleil. Je viens encore vers toi, soleil des forts, amour, qui fais s'ouvrir les âmes comme des fleurs ; par toi sont magnifiées les formes éphémères ; tu donnes aux femmes, grâce au rythme des étreintes, la musicale démarche et l'attitude onduleuse ; toi, le seul dieu fécond, dispensateur éternel de la vie et de la mort, inaccessible roi au règne impérissable !

.....Mais sois patiente, ma douleur, encore quelques jours et tu pourras revenir.

Paul Delior.

Le Retour

« Trois vous sourient, et vous êtes seul...
C'est beaucoup, c'est beaucoup, Monseigneur ! »
Je n'en aime qu'une,
Les autres rient et m'appellent, hélas !
Elle sourit et ne parle pas,
Elle danse et se joue au seuil du bois,
Au clair de la lune...

Je suis passé sur mon grand cheval,
Au temps jadis dans le fond du val ;
La molle lune errait dans les nues...
« Mon beau Monsieur qui passez par là,
La nuit est douce et nous sommes nues...»
(Je ne sais plus celle qui parla.)

Et je m'en suis allé
Plus loin, plus loin, vers le soleil ;
Vers les pays dont mon aïeul m'avait parlé
Lorsqu'il me contait des histoires,
A l'heure où les chansons des abeilles
Deviennent des rayons d'étoiles.
J'ai vu les villes toutes roses
Qui se miraient dans les flots bleus ;
Souriantes, douces petites âmes closes,
Des femmes aux fenêtres peignaient leurs cheveux ;
D'autres passaient belles et sages comme des anges ;
D'autres assises aux margelles des puits

Mangeaient du miel et des oranges ;
Et leurs baisers avaient le goût du miel et des fruits.

Elles étaient trois, ce soir,
Au clair de la lune ;
Elles étaient trois ce soir,
Une blonde et deux brunes ;
Les belles aux cheveux noirs
Je suis passé sans les voir :
Je n'en aimais qu'une.

Et Brigitte a dit : « Voici
Ma maison au bord de l'eau,
Mes abeilles, mes agneaux,
Et me voici moi aussi. »
Et Jacqueline disait :
« Je voudrais..., je voudrais...
Je suis malheureuse,
Monseigneur, si vous saviez !
J'ai cassé mes poupées :
Je suis toute seule ! »

« Toi qui souris et te tais,
Puis, folle, danses en rond,
O jolie aux cheveux blonds
Comme les fleurs des genets !
C'est vers toi que je venais,
Dans le crépuscule ;
C'est vers toi, — je te cherchais ! —
(Au clair de la lune
C'était trois qu'elles étaient ;
Je n'en aimais qu'une.)

— « Monseigneur, en vérité !... —
Mais que m'as-tu rapporté
De tes longs voyages ?
De beaux colliers, et des bagues,
Des bagues pour mes mains nues ?
Des pralines pour croquer
De mes dents pointues ?
Et des robes à ramages,
Et de l'or pour m'acheter
Des bonbons et des images ?...
Hélas ! Hélas ! Monseigneur,
Ni colliers d'or, ni pralines !
Hélas ! pas même une fleur
Qui mourrait sur ma poitrine,
Une rose, ou plutôt — non ! —
Un de ces rhododendrons
Qui fleurissent aux balcons
Des princesses maugrabines !
Hélas ! pas même en tes yeux
Le reflet clair
Des villes blanches, des mers
Toutes bleues...
Adieu, Monseigneur, adieu ! »

Elles pleuraient toutes trois :
Je suis parti sous le bois
Au clair de la lune...
(Elles étaient trois, et moi
Je n'en aimais qu'une.)

Charles Derennes.

Fragment [1]

...Trois matins de suite, Jupila, qui décidément s'entêtait d'étranges desseins, erra dans Ménilmontant, où beaucoup de maisons sont encore comme des visages marqués de la misère de vivre. Un flux d'industries les cerne et les bat tout le jour, au milieu duquel elles paraissent perdues et courbées. Elles en gardent, comme un hâle, la fumée qui souffle des usines. Ça et là, devant elles, d'autres maisons se sont dressées, qui sont hautes, blanches et sans charme, et dans la nouveauté desquelles des ménages d'employés ou d'ouvriers, qui n'oublient pas leur paie dans les bars, goûtent tout le confortable et jouent à tout le luxe qu'on peut avoir lorsqu'on n'enrichit que de 360 à 400 francs par an les propriétaires et leur postérité. Il semble que les bâtisses anciennes les regardent avec considération, prêtes à céder la place à cette jeune maçonnerie chagrine et si sage d'aspect qui les éclipse sans égards et leur attire la pitié de leurs concierges respectifs, quand ceux-ci sont en veine de comparaison. Ainsi de vieux ouvriers salis de travail se rangent peureusement au passage d'un contremaître ingénu qui a les mains blanches et des prétentions.

Jupila marchait lentement parce que c'était l'été et qu'il menait des pensées inquiètes. Elles affleuraient ses yeux, qui en éclataient assez pour fixer sur eux l'attention des passants, qu'ils amusaient. Ceux qui le connaissaient s'étonnèrent de sa présence dans les rues alors que le soleil n'était pas encore à son midi. Ils lui disaient : « J'espère qu'on est matinal aujourd'hui, M. Jupila ! On voit bien qu'il ne gèle pas dehors. » Jupila, qui savait que le langage des hommes n'est pas nombreux, pressentit que cette remarque saluerait dorénavant son réveil. C'est pourquoi il répondit à son logeur ; « Que voulez-vous ? il y a tant de punaises dans mon « pucier » ; et à son traiteur : « Je vais essayer de digérer votre gargote... » Tant il est vrai que le sage n'obtient la paix chez les hommes qu'en leur manquant parfois de politesse.

Au hasard des maisons où les ménagères potinent et se querellent parce que leur destin de misère et de maternité croupirait comme une mare si elles n'y faisaient elles-mêmes quelque vent ; au hasard

(1) D'un roman à paraître en octobre.

des usines où la matière éclate utilement, tel un tonnerre pacifique, Jupila reconnut une vie douloureuse et créatrice dont la raison et les moyens étaient latents en lui. Jusqu'à son père, lequel avait exercé le métier de typographe afin, sans doute, que sa race ne travaillât pas toujours debout, les Jupila s'étaient assouplis facilement à des tâches gigantesques et sans renommée. Ils étaient de ceux qui font avec le fer l'ossature des villes. Et leur fonction ne leur valait point d'orgueil.

Durant les promenades dominicales, ils s'émerveillaient sans envie des palais de Paris et des riches maisons où les messieurs et les dames qui ont la chance d'être nés après leur papa trouvent toutes les commodités pour ne rien faire. L'idée ne leur fût jamais venue de revendiquer cette beauté comme leur œuvre et de prétendre à la jouissance égoïste des produits de leur travail. C'est qu'ils n'avaient point sur le capitalisme et le prolétariat les singulières opinions que s'en sont faites beaucoup d'ouvriers d'aujourd'hui qui se ruinent à s'acheter des brochures révolutionnaires et à payer des droits de vestiaire dans les réunions publiques. Un salaire régulièrement payé comblait tous leurs vœux. S'ils raisonnaient parfois, c'était seulement dans la mesure des soucis qui sont le lot intellectuel fait au pauvre monde par la philanthropie de l'Etat, l'intérêt du commerce et les attentions de la propriété. Certes, ils n'étaient point instinctivement dédaigneux des idées générales, et ils eussent pu avoir de l'esprit comme le premier venu. Mais il est bien difficile de se distraire des contingences et de mettre ses pensées en ordre quand on a « trimé » dur toute la journée, et qu'on doit recommencer le lendemain... Dire, pourtant, qu'il y a, comme ça, des tas de gens sur la terre qui, leur tâche finie, n'ont de goût et de civisme que pour dormir. Ainsi se justifie le mépris qu'a pour le commun des. hommes cette « Elite » qui, encore qu'elle ait bien des obligations mondaines, sait trouver, sur les vingt-quatre heures de loisir que lui fait l'abrutissement universel, le temps d'aider aux progrès des sciences, des lettres et des arts... Ah ! si les Jupila avaient eu, seulement, desrentes... ou si les jours étaient de quarante-huit heures !... On peut supposer qu'ils n'eussent alors craint personne pour la philosophie. Mais, heureusement, il y a un dieu ou des hommes pour prendre les intérêts de notre bêtise et, partant, faire en sorte que l'évolution sociale se conforme à la nature, qui ne procède point par sauts... Les Jupila se tenaient donc, toute la sainte journée, devant le feu, qui les patinait, et dans lequel ils plongeaient, sans penser à

mal, des corps métalliques tout saignants de flamme et dont parfois de la lumière giclait contre eux. Le soir, ils rejoignaient de fortes commères qui étaient leurs femmes et qu'ils fécondaient avec un soin aveugle de la grandeur de la patrie. Quand la gloire d'être mères abondamment leur valait de ne plus aller à l'atelier, elles passaient leurs après-midi au lavoir, à se faire du pauvre linge bien blanc et des gros bras bien durs. Elles s'attiraient ainsi l'admiration de jeunes littérateurs bien intentionnés qui cherchent, en flânant dans les quartiers pauvres, des raisons d'être éminemment socialistes qu'ils ne trouvent pas chez leurs parents. Ceux-ci s'exclamaient parfois : « Au moins voilà des gaillardes ! Ce n'est pas dans les salons de l'ignoble bourgeoisie qu'on trouverait des femmes bâties comme ça. » Cet éloge, jailli de fines bouches expertes au madrigal, caressait en elles toutes les illusions de la féminéité. Elles s'imaginaient l'impression qu'elles auraient faite sur leurs admirateurs si, comme tant d'*autres* qui ont moins de chair sur la poitrine que de poils dans la main, elles avaient eu un tas de choses très coûteuses à se mettre sur le dos. Et, naturellement, elles tenaient en grande estime ces amateurs éclairés qui, moins fiers que leurs papas, ne répugnent pas à se mêler au pauvre peuple, qu'ils aiment, sans doute avec désintéressement. Volontiers, même, elles eussent giflé tout fâcheux leur insinuant qu'en agissant ainsi ces « amis des déshérités » ne prouvent peut-être qu'une inquiète reconnaissance du ventre.

Le soir, on mangeait avidement chez les Jupila, pour qui la satisfaction d'un gros appétit était un agrément légitime. Ces « sacrés gosses » qui ne rapportent rien et ne causent que de l'embêtement se gavaient sans vergogne. Leur trop grande hâte à engloutir ou les incartades de leur gaminerie suscitaient souvent des orages. Jupila le père y faisait des éclairs de gifles avec l'aisance de Dieu premier du nom dérouillant son tonnerre : et tout rentrait dans l'ordre. Les rejetons, des pleurs perlant à leurs yeux bientôt repris de sourire, redevenaient jolis et doux à voir comme les fleurs d'un champ où la pluie a passé Il arrivait bien aussi que le courroux du chef de famille se manifestât contre la « bourgeoise » elle-même, parce que ces bougresses de femmes, qui sont parfois pires que des enfants, ne peuvent pas, lorsqu'elles ont tort, « se taire sans murmurer ». L'orage avait alors plus d'envergure. Les gros bras blancs et durs, flore charnelle des lavoirs, paraient avec aplomb la brutalité des gros bras brunis et noueux, vrais câbles vivants de l'usine. A l'ordinaire, la trêve se scellait sur les lèvres des époux qui se pardonnaient mutuellement et

sans fadeur. Et, neuf mois après, ils récoltaient la moisson de la paix.

Jupila se souvenait surtout pour bien comprendre à ce qu'il reconnaissait autour de lui. A la fin des imaginations où, sans témoigner de dilection excessive, il ressuscitait son ascendance, il se disait : « En somme, c'est papa qui a été le plus malin de tous. Sans doute, pour être compositeur typographe, il ne faut pas avoir inventé les bigoudis. C'est tout de même un des rares métiers où, lorsqu'on ne pense pas qu'au « bistro », on puisse apprendre du nouveau de temps en temps. » Il se disait encore que si son auteur s'était moins que les antérieurs Jupila fatigué comme ouvrier, il avait aussi moins dépensé de ses forces en tant que père. Il était, lui, son unique enfant. Maintenant il se rappelait avec exactitude sa mère ample, saine et bonne, qui, durant toute sa vie, aujourd'hui révolue, avait confectionné placidement un monde de pantalons, distraite seulement de la monotonie laborieuse de son sort par les adversités d'une grande passion pour le jeu. Il tenait d'elle un excès dans la grosseur et la faculté de toutes les indulgences. Son père aussi était défunt. Il en avait hérité sa force musculaire nonpareille et le caractère généreux et incivil des gens dont on dit communément qu'ils feraient bien mieux de se taire que de se mêler de ce qui ne les regarde point. Il restait, dans le souvenir filial, un brave homme loquace, un peu naïf et présomptueux, et qui, partout où il y avait quelque chose de lourd à soulever et des badauds pour s'ébahir, se plaisait à des jeux herculéens qui faisaient dire à sa femme : « Finis donc, Eugène, tu me tournes le sang ». Ce passe-temps de colosse, son fils avait fini par en faire sa fonction sociale. Il est vrai que celui-avait appris la typographie à l'Ecole Estienne et, partant, se pouvait targuer d'une instruction qu'aucun des siens ne reçut. Aussi était-ce avec véracité qu'il se vantait d'avoir affiné et haussé à un art parfait la force dont ceux de sa race n'avaient usé que pour des tâches obscures et serviles. A coup sûr, il n'en était pas plus prodigieusement doué que ses ascendants ; mais il s'attribuait le mérite de s'être aperçu, le premier, que les Jupila faisaient souche de phénomènes et d'en avoir fourni publiquement des preuves éclatantes. Si son père avait été le seul membre de la famille qui eût, avant lui, beaucoup raisonné, il était, lui Arsène, le seul des Jupila qui eût acquis à leur nom un peu de gloire parmi les hommes. Voilà pourquoi, sans doute, il ne savait que flâner tristement en des lieux de misère où, plus ou moins, tout le monde pâtit d'être fertile...

Georges Pioch.

Spleen

Dans la forêt profonde, ardente et monotone
Le vent pleure depuis des jours éperdûment ;
Et ce sont des sanglots infinis où frissonne
Le désespoir latent des âmes en tourment.

Il souffle violent pour de brusques naufrages,
Où sombrent à jamais des jeunesses de cœurs ;
Il fait tourbillonner aux arbres des plumages
Qui parfois aux troncs noirs accrochent des blancheurs.

Le ciel est assombri sur la forêt obscure ;
L'on ne voit plus au fond des sentiers, de clartés.
Et dans le douloureux et continu murmure,
C'est l'absence d'espoir par l'oubli des étés.

Sur le sol dénudé les sources sont taries
Où l'on venait jadis apaiser son désir ;
Et ce n'est seulement sous les feuilles pourries
Qu'eau morte des étangs éternelle à croupir.

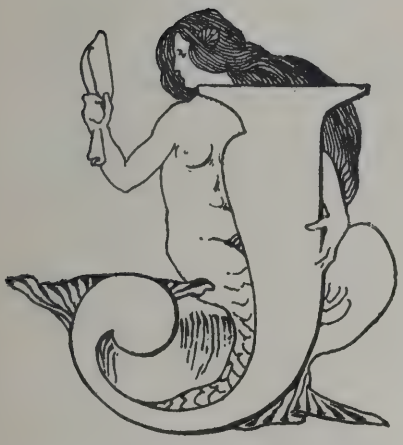
Des sifflements aigus de fouet dans l'air sonore
Viennent mordre les yeux et cacher les chemins.
Ne va-t-il pas falloir sans attendre l'aurore
S'étendre sur la terre et croiser les deux mains ?

Ne va-t-il pas falloir oser une prière,
Malgré l'hostilité de Dieu s'il est vivant,
Malgré toute l'horreur de la nature entière,
Malgré l'exil subit de notre foi d'enfant ?

Car voici qu'on entend lugubrement horribles,
Dans la terreur du jour où l'angoisse les tord,
Sous le vent qui s'obstine à les prendre pour cibles,
Les âmes en tourment qui hurlent à la mort.

Jacques Bompard.

La Dame à la Toque (1)



Je vous imagine — ô dame — accoudée devant un paysage frais et gracieux comme vous-même. Le ciel de France est doux sur le jardin de Touraine ; les prés émaillés de fleurs se succèdent, au-delà des terrasses, jusqu'aux belles rives de Loire. Au loin, des villes s'élèvent avec de fins clochers ; voici un bois, à droite, où chemine un bûcheron ; à gauche, je vois une tourelle ; sur la rive du beau fleuve chevauche un cavalier vêtu d'un manteau écarlate ; il porte le faucon au pouce et le cor dans l'autre main ; une meute suit ses pas, haletante et joyeuse. A vos pieds un jeune page vient de poser la corbeille où luisent les fruits du verger ; un couple de colombes s'ébat dans les fleurs. Et, le long de la colline onduleuse le cavalier lointain continue d'avancer, agitant, de sa dextre, le petit cor d'ivoire et menant, au galop, son cheval admirable ! Bientôt il croisera le bûcheron sur la route, prendra le petit pont où se tient le vieux mendiant, et, le cœur tout heureux, entrera dans l'avenue plantée d'arbres qui conduit au

(1) Exposition des Peintres primitifs français (1904).

château. Encore un instant — ô dame, dame charmante, dame gracieuse, dame à la toque que Jean Foucquet ou Perréal a peinte! — et le beau cavalier se tiendra devant vous, rougissant de subit amour...

*

Ainsi êtes-vous, ô dame, dans le rustique décor où le vieux peintre vous plaça. Qu'importe la saison, si c'était l'automne ou l'été! Qu'importe lui-même! Froment, le vieux maître de Moulins ou Jean Clouet qui peignit Marie Stuart! Il vint, un jour, à la terrasse; il vous vit dans la belle campagne. Jeune ou vieux? qu'est-ce que cela peut bien faire! Les maîtres de ce temps-là n'avaient pas d'âge, et le jeune génie brillait dans leur clairs yeux éblouis de la grâce des choses. Ceux-là peignaient comme on aime: avec une ardeur douce et naïve. Nous disons que ce sont des Primitifs. Est-ce dire qu'ils voyaient le monde pour la première fois et s'efforçaient d'en donner dans leurs gentils tableaux la vision adorable? Cela se peut, ô dame, et celui que vous reçûtes un jour vint vers vous comme le beau cavalier. Il allait de château en château et regardait aux tourelles. Comme d'autres chantent sur la viole et disent des lieds d'amour, celui-ci faisait le portrait des dames. Je pense bien que cela dura tout un mois. Le matin notre homme se promenait dans les prés, longeait la belle Loire, dessinait en marchant; midi passé, vous veniez à lui, la gorge un peu ouverte, la toque inclinée. Parfois un page apportait des liqueurs, un écuyer des fruits, le seigneur venait faire sa cour. Et le maître naïf peignait avec application. Au loin, le faucon volait sur les petits bosquets d'arbres; et les colombes plaintives se cachaient sous les feuilles...

*

Ainsi vous voilà riante et douce; votre visage agréable semble comme un beau miroir qui reflèterait toutes les grâces du frais paysage; vous avez rejeté guimpe et collerette; le col incline comme celui d'un oiseau; votre belle bouche est rouge et le temps ne l'a point pâlie; le peintre y a mis son plus beau carmin. Votre taille svelte est serrée; vos mains sortent des dentelles; un sein se montre: il est charmant...

D'autres fois, c'est nue que vous apparaissez. Ici le pinceau a

tremblé un peu. Mais le génie aime l'émotion. Et c'est un sang de belle race qui gonfle cette poitrine, ondule aux épaules, descend, par les bras, jusqu'aux mains fines et douces ! Votre taille est droite comme un bel arbre, la hanche fuselée à la façon des nymphes, le pied cambré, la jambe pure et longue, la main si petite que le sein à peine y tiendrait. Ainsi vous peignit Bourdichon, Perréal ou Foucquet. Le galbe de ce beau corps, l'éclat de ce visage et de ces yeux, l'or de ces cheveux ténus et la toque fière et mutine sont devenus immortels de l'amour d'un de ces maîtres. Ou François Clouet peut-être vous peignit, qui mettait tant de grâce à pourtraire les femmes, que Pierre de Ronsard disait, étonné, devant ses œuvres :

Ha ! je la vois, elle est presque portraite !
Encore un trait, encore un, elle est faite !
Lève les mains ; ha ! mon Dieu, je la voy !
Bien peu s'en faut qu'elle ne parle à moy !

*

Cependant — ô Dame — vous êtes, ici, aussi bien, la Dame au chaperon ou au hennin que la dame à la toque. Vous êtes la dame qu'aimaient nos bons maîtres du vieil âge ; et si c'est un nom qu'il faut, ô dame, je dirai que vous êtes Agnès Seurelle, dame de Beauté et d'Issoudun. Votre charme est rare et captivant ; votre gentille gorge est gracieuse ; votre coiffe ressemble aux tourelles de la ville ; vos yeux sont paisibles comme les eaux de la lente Loire et quand vous riez l'air chante avec un bruit d'amour. Je sais que depuis de longs siècles d'insolentes Italiennes vous chassèrent de notre art, que le doux pinceau de nos vieux maîtres se trouva brisé par les virtuoses romains. Cependant, ô vous que Baïf appelait « Agnès la Belle », que peignit Perréal et que nous honorons, vous voici à nouveau au milieu de nous, comme un lys svelte et droit dans le jardin français.

Edmond Pilon.

Sonnets

A Stuart Merrill, en reconnaissance.

I. — HORROR ! HORROR !

Par les forêts je tremble à la façon d'un lâche
Qui craindrait une embûche ou qui verrait des morts.

P. Verlaine.

Oh ! les bois dégouttant, là-bas, sous le ciel sale
D'une averse qui flotte en l'air et qui suinte
Tout le long des troncs noirs d'où sort, comme une plainte
D'âmes, le grincement vague de la rafale.

Sur les gazons pourris de larges feuilles rousses
Somnolent dans la moite humidité des sentes
Où montent des senteurs âcres et languissantes
De l'enchevêtrement des lierres et des brousses.

De lointains carillons assourdis par les brumes
Sanglottent lourdement comme des voix de rhumes,
Comme des glas de deuils appelant le remords.

Des femmes sur le soir y vont, traînant leur glane
De branches. Oh ! les grands bois d'hiver sur qui plane
Un silence éternel et froid comme les morts.

II. — LA GLANDÉE

Par les sentiers du bois que bordent les vieux chênes,
Sur les tapis de mousse agrémentés de glands,
Les petits porcs rougeauds, violets ou tout blancs,
Sont venus se vautrer des étables prochaines.

Une enfant de douze ans tricote et les promène,
Tandis qu'eux — les coureurs ! — presque fous, peu galants,
La forcent à presser ses gentils pas très lents
A travers les fourrés du paternel domaine.

Et de leurs fins museaux, dispos et grassouillets,
Ils fouillent les gazons où meurent les œillets,
En quête des gros glands jaunissants et moroses.

La fillette en dépit — d'une exquise blondeur ! —
S'en retourne et voit fuir avec un air boudeur
Dans ses grands yeux d'azur les petits cochons roses.

Albert-F. HENNEQUIN.

La Princesse Nue...

A Maurice Barrès.

La Ville expose les blancheurs de ses statues, de ses colonnes, de ses terrasses, l'éblouissement géométrique de son architecture aux métamorphoses fugitives du couchant. Dans les lueurs des nuages, écheveaux d'illusions, l'Occident tisse un épiscenion irisé qu'il déroule sur la troupe des oliviers, pareils, dans le soir, à des mimes frénétiques. Sur la place violette où le palais de la Reine élève ses colonnes candides, oppose son fronton triangulaire à la façade diaprée du temple de Dzeus olympien, de la tribune des Juges au portique du Gymnase, les citoyens devisent, aux pieds des dieux de marbre qui protègent la Cité. Les pas modérés de leur promenade remuent doucement les plis des pallions ; les yeux se tournent fréquemment vers le Palais. Mais sur les fenêtres, les esclaves ont tiré des rideaux alternés de byssus et de pourpre, et le grand Palais, dressé devant l'Orient, n'est plus, dans son ombre, qu'un mystère impénétrable et puissant. Les esclaves travaillent aux jardins, les servantes filent au gynécée, babillardes et riantes, et des hoplites dont les dures cnéides sonnent sur les dalles, montrent au vestibule leurs boucliers et leurs piques... Les citoyens n'entendent ni la rumeur des esclaves, ni le rire des femmes, ni le pas cadencé des soldats ; ils regardent une fumée monter vers le ciel rubescent, des fenêtres où la Reine accoude parfois ses gestes pensifs.

Dans les campagnes, des fumées s'exhalent aussi du toit de paille des villas. Mais un citoyen avisé laisse aux poètes le soin de rechercher le sens des fumées champêtres : elles s'échappent d'un feu de sarments où cuit le brouet des ilotes pour être simples et grises sur le ciel bleu, insaisissables et cambrées comme le corps de vaines

(1) Extrait de *Sous les oliviers de la Grande Grèce*, en préparation.

nymphes évoquées. La fumée qui se déploie aux fenêtres du palais s'élève d'une brillante cassolette où brûlent des parfums d'Asie... et la Reine la voit naître et former ses buées oscillantes tandis qu'elle même rêve, despotique et obsédée, aux actes redoutables qui affirmeront son pouvoir...

Dans la chambre royale, sur l'ombre basse d'un lit, près d'un fumant trépied aux cent clous d'argent, deux jeunes corps mêlent leurs clartés. La Reine a élu parmi ses jeunes hommes un éphèbe des Iles, à la chair harmonieuse comme le corps lapidaire de Phoibos, à l'esprit radieux comme une aube estivale.

L'éphèbe disait à la Princesse nue :

— Je t'ignorais et je désirais tes cheveux pâles qui sont comme une cascade sous la lumière, et je songeais à tes beautés qui sont vastes et légères comme les beautés maternelles d'Héra.

« Les fossettes de ton corps recueillent de l'ombre mutine... l'ombre, c'est toute la fraîcheur, c'est tout le plaisir du monde résumés sous les oliviers poudreux, quand le soleil des étés incendie l'Ether...

« Les regards de tes yeux contemplent toutes les images de mes rêves passés.

« Je n'avais pas encore baisé tes mains, petite princesse nue, ô toi qui étais alors vêtue d'une pourpre rigide sous quoi vivait ton corps, frémissait son énigme aujourd'hui dévoilée, que je soupçonnais déjà toutes les joies de tes caresses. Ah ! mon cœur fou a pressenti comme je t'ai vue toute la volupté que ta chair recèle. Et j'aurais voulu l'avoir toute, ta volupté, entre mes bras tremblants pour l'épuiser soudain et en mourir ! Mais à présent je suis las et révolté contre la tyrannie d'Aphrodite qui me mesure parcimonieusement ton amour ! »

La reine s'étonne. Ses coudes supportent le poids de sa tête dressée. Sous sa gorge menue, entre ses bras qui luisent, ses seins appuient, pressés, blonds et pleins, sur un coussin blanc — tels deux beaux fruits sur une couffe d'osier. Son dos se creuse, vallée ambrée ; ses jambes jouent, douces et lourdes. Son profil, mitré d'or clair, interroge ; ses yeux, gris comme une pierre glauque d'onyx, sourient. Sa pensée poursuit une enquête passionnée. Nue et mutine, elle est un sphynx subtil...

— Tu es un mauvais garçon !

« Quand j'ai donné mes mains et mes bras à tes baisers, je pensais que tu connaissais une précoce Sagesse. Et c'est pourquoi je t'ai offert ma bouche.

« Quand je t'ai donné ma bouche je pensais que ta Sagesse te gardait contre les désillusions. Et c'est pourquoi je t'ai livré mon corps.

« Mais tu étais fou ! Et tu m'as trompée ! Quand je t'ai donné mon corps, je ne t'ai rien révélé puisque ton imagination avait éprouvé mon amour jusqu'à la lassitude. Et maintenant tu fais sûrement des rêves qui me fuient, des rêves qui s'en vont, tels des oiseaux migrateurs, en des régions inconnues, loin de mon Palais et de ma Ville, loin de mes hoplites, loin de mon amour, ... au delà de tout ce que je puis te donner !

— Oui ! je rêve aux Sirènes qui guettaient les marins et leur tendaient leurs flancs décevants entre les vagues écumantes...

— Tu as donc abandonné, avec dédain, ma main pour ma bouche, ma bouche pour mon corps. Et voici que tu abandonnes aussi mon corps pour des rêves qui sont étrangers à notre amour... Tu as sommé le destin de te donner les félicités suprêmes quand tu devais te satisfaire des joies menues que te distribuaient mes mains et mes lèvres et mes yeux. Et quand tu tiens les réalités somptueuses de notre amour, enfant capricieux, tu convoites des chimères... L'ordre de l'Univers te choque... Est-ce là ta Sagesse ?

— Je n'ai appris que des contradictions. Tu ne m'es pas plus certaine, crois-moi, petite princesse tyrannique, avec ta beauté et ton Palais et tes stratiotes que les Sirènes accroupies parmi les visions des navigateurs.

— Elles sont belles, c'est vrai, les Sirènes, quand elles offrent leurs seins ruisselants aux rayons du soleil et qu'elles fuient sur la mer éclatante, les mains crispées, la chevelure éparse comme un embrun dans l'air où parvient l'odeur des citronniers lointains. Elles sont belles, mais ils sont fous ceux qui poursuivent la fuite au néant de leurs beautés. Pourquoi n'apprends-tu point les finesses d'Odusseus ?

— Nos âmes pourraient-elles nous protéger de nos Songes, si nos bras énervés ne savent plus manier le disque, repousser la conquête ?

— Quand les coureurs touchent de leurs mains suantes la stèle qui marque le but de leur piste, ils crient de joie. Fumants et radieux ils s'appuient contre la pierre pour se reposer et jouir, en leur cœur dilaté, de leurs glorieuses couronnes... Toi, tu es insensé de reculer toujours la borne de ton bonheur, insensé de courir vers l'impalpable Illusion !

— Oh ! je rechercherai les souplesses diverses des Sirènes, le corps des déesses et des nymphes innombrables parmi tes dix mille servantes. Et dans leur chair esclave je saurai me sculpter les figures de mon rêve ! »

La Reine se soulève brusquement, sur ses mains. Ses seins pointent, dardés comme les sculptures d'une proue ; ses jambes se roidissent, son front sourcille, ses paupières battent ses yeux ternis. Sphynx irrité, et qui va bondir, elle s'écrie :

— Insensé ! Je t'aime, moi ! Pourquoi désertes-tu notre amour ? Tu sais bien que Thanatos aux mains noires se plaît à venger les amants énergiques et délaissés !

— Mais toi, tu n'es qu'une reine indolente... »

La Princesse nue prend dans ses cheveux flaves, *qui sont comme une cascade sous la lumière*, une longue épingle d'or. L'éphèbe sourit longuement, les yeux clos. Il mime une lassitude narquoise, et bâille. Mais soudain, frappé au cœur, il sursaute, soulève le lit dans ses bras crispés et retombe. Sa poitrine palpite, baignée de sang ; ses pieds frappent le marbre. Un cri ! et mort, il s'apaise, Eros abattu... La petite princesse rêve. Ses yeux glauques, élargis d'épouvante, réflètent la double agonie de l'enfant et du Soleil. L'Occident saigne comme le corps d'un grand Dieu meurtri, écartelé dans le soir par les mille bras noueux des oliviers, assassins frénétiques... Elle murmure :

— Il aurait vécu, parjure éternellement déçu. Je l'ai délivré de son démon.

Mais des larmes coulent à sa face pâlissante...

Demain, à l'heure où la ville expose, comme un miroir, aux métamorphoses fugitives du couchant, l'éblouissement géométrique de son architecture, quand les citoyens deviseront aux pieds des dieux protecteurs, sur la place violette où le Palais de la Reine offre son fronton candide aux façades diaprées du Temple, la dialectique des philosophes, l'éloquence des rhéteurs, les murmures des soldats, les propos des citoyens, toute la Sagesse d'une Ville, commenteront le caprice d'une femme, la mort d'un enfant... La femme est Reine, l'enfant était beau.

Eugène Marsan.

Clair-Obscur

Par l'ombre tiède où les amants sempiternels
Viennent rêver dans l'herbe molle à goût de fraise,
Soumis au fatidique et bienheureux malaise,
Nous avons échangé les vœux essentiels.

Juin sommeille ; on entend respirer la campagne.
C'est l'heure nébuleuse où les oiseaux regagnent
L'ouate des nids, parmi les arbres familiers ;
Un souffle harmonieux berce les peupliers.

L'inquiétude passe et fait vibrer nos moelles ;
Devant nos yeux mi-clos, que trouble un âpre espoir,
Tremblent — paillettes d'or à la robe du soir —
Au ciel, des vers luisants, dans l'herbe, des étoiles...

Et puis, sous la dentelle sombre des rameaux,
La maison, odorante et calme, nous accueille.
Et nous entrons, balbutiant de vagues mots
Qu'en doux frissons la brise achève dans les feuilles.

La fièvre désireuse impatiente nos mains ;
Son corps jaillit, ainsi que d'un calice pâle,
Et j'essaime, embaumés d'iris et de jasmin,
Les vaporeux linons ainsi que des pétales.

Et nous suivons la norme aux gestes consacrés,
L'envol de nos baisers palpite en la nuit mauve,
Les cheveux répandus ensoleillent l'alcôve,
Sa chair fluide a des frémissements nacrés....

Cependant qu'au delà du murmure des êtres.
Sertie en le zénith profond et radieux,
La lune, qui blondit la cime des vieux hêtres,
Semble une opale, au doigt léger de quelque dieu !

Albert Schwartz.

Les Invisibles

Elles sont invisibles pour le commun des mortels comme autrefois *celles* de la légende. Derrière la forêt scintillante et farouche des fils mordorés qui friselisent dans le vent avec un bruit d'abeilles, tandis que nous les devinons, formes vagues aux gestes de danses sous le casque qui étincelle, glisse en leurs mains la fiche magique qui fait se joindre les pensées.

Qu'elles viennent à sept heures du matin, ou à midi un quart, ou à deux heures (quand « c'est le mixte ! ») pour un long temps devant leur tableau, où quatre-vingt petits yeux aveugles, ici et là clignotant leurs exigences, abaissent leur tac-tac nerveux de paupières, les voici devenues des voix qui courent...

Elles sont des voix. Et les noms dont on les salue n'ont pas le charme de ceux des neuf Muses : Gutenberg, Deuxième, Troisième, La Villette, Wagram, Passy, Saxe, Port-Royal, La Roquette... Ce sont de pauvres noms malades dont le défilé chavire comme les jours d'une existence affolée.

Elles sont les Invisibles responsables. Toutes les féroces petites pupilles crevées les harcèlent, leur jettent des sorts qui les troublent, les font tomber de disgrâce en malchance. Les chemins de la forêt sont obstrués ; les chemins se ferment devant elles ; il n'y a pas assez de chemins pour leurs pas pourchassés. Elles sont l'impuissance des choses à réaliser en la minute toutes les contradictoires espérances qui les poussent, implacablement.

Elles sont les Invisibles. Parfois les injurie la dame qui s'est fait une loi d'apparaître et que la destinée situe ainsi sur la face opposée du monde.

Les invisibles ont tort immanquablement. Les invisibles sont presque des absentes.

Cependant, quoi qu'on en puisse croire, la vie ne s'est pas arrêtée au seuil mystérieux de leur séjour. Vivantes elles sont, elles aussi. Parfois on entend se renverser, pour une délectation meilleure au fond de la forêt, une humble joie intervenue... Et c'est justice : nulle respiration humaine qui n'ait droit au joli répit du hasard quand tourne, au coin de la clairière, le devoir harassant d'être machinale.

... Voici : vous êtes un abonné (non pas celui-là que la hâte brûle aux lèvres de ses mille proches petites perfidies de malin commerçant ; — un autre... Certes les gens pressés de la ville souriraient, s'ils avaient le temps de les connaître, de ces autres que l'illusion d'épuiser en leur mystère les choses du réel tente un peu... Mais ces quelques-uns n'ont cure des gens pressés de la ville.) Voici : vous avez sonné, puis pris en main le récepteur. C'en est fait, le mystère va s'accomplir ; vous vous laissez emporter vers de l'inconnu. D'abord vous traversez des paysages bizarres, vous ne vous rendez pas bien compte ; il tombe du grésil dans une lumière blanche de nickel ; il y a de l'orage au loin ; il y a — répandus en tous vos sens — la petite quête subtile de votre oreille, le petit élan tout prêt, tendu en embuscade, de votre langue, le petit mécanisme que vous faites jouer à vide de votre mémoire... Et tout à coup s'ouvre la nue, il fait soleil quelque part ; des choses volent là-bas, s'entremêlent, passent, reviennent ; il y a des intonations en à-coups, d'autres molles, comme ici et là des ailes de mouettes dans un port parmi de grêles mats élancés en plein ciel, sous mille cordages, légers et tendus, qui brillent ; dans l'air éventé et salubre de l'arrivée où l'on s'étonne, des fils de vermeil passent... Puis l'attente est déçue.— Tout au fond, le flot mince s'enlève, déjà, d'un premier mouvement d'humeur. — Et voilà... Et voilà : vous vous sentez devenir méchant.

Car il est naturel de penser que mon égoïsme ou le vôtre ont besoin, pour s'adoucir seulement en la stricte politesse de la rue, d'enregistrer la vision des êtres qui l'approchent. Accueillie par de l'invisible, bien plus facile est la menue lâcheté qui fera mal. — Et c'est parce qu'on n'a point coutume de sentir une fraternelle conscience au cœur des petits enfants, que les visiteurs, au salon, — et les parents blessent la dignité de leur présence attentive lorsqu'ils ne regardent pas la personne humaine qui veille dans leurs yeux... — Oh ! feindre de n'accueillir que la stupide réalité qui entre par les pupilles !... Les rapports des hommes entre eux seraient bien plus beaux s'ils tenaient compte un peu de ce qu'on ne voit pas...

Mais en le siècle des machines, le public qui est l'incohérente force de tous les égoïsmes — ne consent plus à prendre contact qu'avec des mécanismes simplificateurs d'effort et brutaux.

Et ainsi elles reculent chaque jour dans la légende, de plus en plus invisibles, — les Invisibles.

Georges Périn

LA MEUTE

Mes désirs, un grand matin d'avril, m'ont éveillé
De leur salut joyeux, égrené dans la brise,
Et je n'ai plus trouvé sur mon cœur endeuillé
L'ordinaire linceul des lourdes ailes grises

Par les chemins blanchis d'aubépines neigeuses,
Le long des près vibrant du vol des papillons,
J'ai promené dans le soleil mon âme heureuse.
Mes désirs bondissaient au travers des sillons.

Je les voyais courir, meute aux robustes pattes,
Aux beaux yeux francs emplis d'héroïques lueurs,
Et leurs gueules s'ouvraient en abois écarlates,
Et leurs flancs haletaient sous le poil en sueur.

Alors je dis : « Pourquoi ne pas aimer la vie ?
« Pourquoi, mordu trop tôt du regret d'être né,
« Lorsque pleurent des glas, songer avec envie
« Aux délivrés pour qui les cloches ont sonné ?

« Meurent ceux dont le cœur est un désert aride
« Aux sables meurtriers pour de chétifs espoirs,
« Qui se sentent tout seuls dans la demeure vide,
« Et qui ne savent plus espérer ou vouloir !

« Mais moi, j'ai des désirs prêts aux mâles conquêtes,
« Qui pourront renverser le réel de leur choc,
« Et, l'hallali sonnant par les forêts en fête,
« Me l'apporter, humble et saignant, entre leurs crocs! »

Mes désirs, devinant sans doute mes pensées,
Faisaient luire leurs crocs brusquement découverts,
Et, souples, dessinaient leurs formes élancées
Sur l'écran lumineux et jeune des blés verts.

***

Le soir est descendu sur la plaine assoupie
Comme au front d'une veuve un crêpe de regret ;
D'obscurs oiseaux, aux ailes molles de charpie,
Poursuivaient les derniers papillons égarés.

Les arbres monstrueux tordaient leurs branches nues
Où les bourgeons d'avril se plissaient sous le froid ;
Dans l'air morne pleuraient des plaintes inconnues,
Une tristesse vint, qui s'approcha de moi.

Pour l'éloigner sachant que son baiser persiste,
J'appelai mes désirs, la meute aux fiers abois.
Ils s'étaient endormis, fourbus, mornes et tristes,
N'importe où, dans les blés, dans l'herbe, au coin des bois.

Et j'ai franchi mon seuil, revoyant ma journée,
La course à travers champs, le soleil radieux,
L'aubépine, les bourgeons verts, les blés soyeux,
Et j'ai pleuré sur l'inutile destinée

D'avoir de vrais dèsirs, fièvreux et sincères,
De m'enivrer de leurs abois comme d'un vin
Trop fort, de croire fait ce qui me reste à faire,
Et, faute de Vouloir, de Dèsirer en vain !

***

Ma volontè est morte, une maigre petite
Fille, qui grelottait et qui toussait la nuit.
Qui donc tuèra la meute inutile et maudite
De mes dèsirs ruès dont l'aboiement me suit ?

Oh ! vivre sans dèsirs, sans volontè, chair lourde
Dont le tombeau sera le doux et tendre lit,
Aucun bruit n'èveillant d'ècho dans l'âme sourde,
Oh ! vivre à demi mort dans la paix de l'oubli !

Jacques Estrangin

Axiomes et Dilemmes

Il est bien difficile de juger et de juger sévèrement une œuvre qui a déjà un beau passé et d'un écrivain qu'on aime. Cependant *Iphigénie*, de Moréas, m'a peu ému. J'ai trouvé des vers bien faits, des mots souvent heureux, mais, à travers les cinq actes, je n'ai pas été frappé par la phrase essentielle, par cette phrase « clef des voûtes », qui donne à l'œuvre de la consistance et de la durée.

L'*Iphigénie* est une œuvre propre avec des défauts et des qualités du genre. L'auteur ne commet jamais une hérésie bien grave, tous les personnages ont le même langage, et je dirai volontiers la même robe.

Il y a aussi des rimes riches ! O horreur !

Mais le destin qui nous mène
A voulu que cette Hélène,
Dans tes yeux prenant l'amour,
Sût t'en frapper à son tour.

..... Mon courage est à bout !
Dois-je me taire encor, dois-je révéler tout?

J'appellerai volontiers ces vers, d'une qualité très superficielle, des vers plats. La sonorité *pure* ne suffit pas pour décorer la rime. Souvent même des sonorités avec des nuances variées émeuvent mieux. Aujourd'hui il y a plus de parenté entre les sons que voudrait l'ancienne versification. Des rimes riches sont celles qui associent des termes divers grâce à la gradation de la cadence et des analogies de sons, basées sur ce que j'appellerai volontiers « demi-ton ».

L'autre défaut de la phrase magique de Moréas, c'est le procédé trop simple, trop naïf, peu conforme à la richesse de la langue, et qui consiste dans la répétition du mot pour rendre l'impression plus intense.

... O front candide et clair,
Taille, corps, corps charmant...
... Non, tu peux,
Tu peux me regarder, Achille, sans offense...
... Je sens, je sens déjà plus calme.

Moréas est un lyrique avant tout. Il a eu tort, avec la sobriété de sa phrase, d'aller chercher de l'inspiration chez cet Euripide si bavard, si rhéteur. La sienne est plus classique et plus passionnelle.

Euripide ne pouvait que la rendre vulgaire souvent, et parfois insuffi-

sante. Je suis sûr que Philoctète ou Antigone auraient été plus conformes au génie pur de Moréas.

Et puis, pourquoi ces retours ! Il faut rendre classique, ordonnée, l'âme moderne. Il faut l'enfermer dans une coupe merveilleusement sculptée. Mais, de grâce, ne faisons pas du faux classisme et du néo-grec.

La sobriété, un immense souci du style, la recherche de la grâce et des nuances, voici des enseignements à tirer des anciens.

Jean Moréas « Iphigénie ».

Mais nous avons notre lyrisme, nous avons à notre charge « la vie intime », « l'âme intérieure » que les anciens ignoraient presque complètement. Il s'agit d'ordonner tous ces éléments. Aussi nous préférons le Moréas des *Stances* qui reste un géant de la poésie moderne, très contemporain et très pur.

Il y a deux ou trois rappels de ce Moréas dans l'*Iphigénie*.

Heureux celui qui retenu
Dans la pudeur et la mesure,
En aimant n'a jamais connu
Qu'un bonheur qui paisible dure.

J'aime aussi infiniment Iphigénie parlant au chœur de la scène IV du V^e^ acte. La phrase est noble avec des gradations des tons fort belles, avec des arrêts pleins de souplesse et de vigueur.

Mais le plus beau poème — je dis poème — tellement ces vers se détachent de l'ensemble par leur beauté, c'est le chœur du V^e^ acte :

Vers la terre est tourné, Reine, ton front pesant,
Hélas ! et dans ton âme
Combattue à l'excès, la cendre est à présent,
Et bientôt, c'est la flamme.

Est-ce un solide bien, ce que tu viens d'ouïr ?
N'est-ce qu'une ombre feinte ?
Du sort de ton enfant vas-tu te réjouir
Ou redoubler ta plainte ?

Rappelle, ô cœur meurtri, ton sourire exilé !
Il faut que l'homme sache
Que malgré la raison, sous le ciel étoilé,
Plus d'un secret se cache.

Un beau livre, inégal mais significatif, est celui de Souchon. Je voudrais un jour consacrer une étude à cet esprit harmonieux, plein d'amitié pour la vie, sachant la mesure et l'aménité. J'aimais beaucoup les *Premières élévations*. Puis le vers a pris des allures simples, trop classiques dans le mau-

vais sens. Il a rejailli plus vivant dans la *Beauté de Paris* (1). Le dernier volume a, comme je dis, toutes les qualités et tous les défauts d'une bonne facture. Mais à côté apparaît l'âpreté de la passion, le rêve d'une vie saine et sans visions inutiles, l'évocation de la santé à travers le grand drame de la vie. Aussi, quoique j'aie surtout aimé *Au Jardin du Luxembourg*, je vais citer ces magnifiques vers, à coupe large, à cadence variée, *Soleils couchants :*

Lilas, lilas d'avril, et vous, ardentes roses,
Le printemps qui vous fait vous voit aussi mourir !
Mais déjà les lauriers portent leurs fleurs écloses,
Et, ce même chemin, ils vont le parcourir !
Ainsi de tout ! Pourquoi retenir ce qui passe ?
Pourquoi chérir la cendre et le morne regret ?
Laissons couler les jours et que leur onde efface
Une chose après l'autre alors qu'elle apparaît !
Dans l'air léger du soir la colombe qui vole,
La verdure qui tremble et déjà s'assombrit,
Ah ! n'est-ce point assez pour nourrir la parole
Que notre sang conçoit au fond de notre esprit.
Vous tous qu'a rassemblés sur la blanche terrasse
La recherche inquiète et triste de l'amour,
Voyez, dans tout le ciel, il ne reste plus trace
De la pourpre tragique et mortelle du jour.

Imitons ce jardin, ce ciel, cette nature,
L'instant que nous vivons, vivons-le tout entier,
Car nous croyons qu'il cesse et c'est alors qu'il dure.
Nous l'appelons premier, quand il est le dernier.

Le dernier quatrain simplifie trop. C'est une chute rapide, un retour bien inutile vers nous-même — une sorte de morale de chanson. La poésie a besoin de plus en plus de purisme comme forme et comme fond.

Le vers libre l'a arrachée aux émotions apparentes et aux formes boursoufflées. Mais il a trop décomposé l'âme poétique. Il serait fâcheux cependant qu'on revînt à la rime banale des « petits poètes », aux poèmes remplis de nymphes et des noms greco-romains.

Les poèmes de cendres de Samain, la phrase sonore et nuancée de Signoret, les *Stances* de Moréas, les *Médailles* de Regnier sont des exemples merveilleux de l'art poétique de demain. Le lyrisme sera plus contenu et plus profond, le rythme varié, souvent arbitraire, la rime plate cédera à la rime des demi-tons, et surtout, surtout on n'oubliera pas que l'âme clas-

(1) Paul Souchon. *La Beauté de Paris* (Société du *Mercure de France*).

sique n'est pas constituée par la mythologie antique, mais par la précision et la pureté de la forme pour exprimer l'esprit contemporain.

Il me plaît de constater que de plus en plus ce purisme sans restriction scoliaste se manifeste avec des jeunes que recueille la *Plume*. La *Jeune Champagne*, le *Festin d'Esope* ont cette tendance à la prose souple et lucide, à la poésie nuancée et précise. Nous avons le roman de Régnier, la phrase de Hirsch, la méditation de Gide, la réflexion de R. de Gourmont, les vers de Le Cardonnel ; nous aimons aussi les poèmes robustes de Salmon, des sonnets limpides de Deniker, des vers fort beaux de Pol Simonnet, des proses parfois confuses, mais sincères, pleines d'idées, de Fagus et cœtera...

Pourvu seulement que de nouveau quelque erreur ne complique inutilement l'éclosion de cet art solide. Je crains, oui ! je crains ces Normaliens en rupture de ban et ces Sorbonnards en vadrouille qui voudraient jouer au XVIIe siècle, en faisant du mauvais « poète secondaire » sous prétexte de néo-classicisme. Des mots ! Les vers que j'ai cités sont modernes, leur souffle est à nous et sans floraisons classiques inutiles ; ils peuvent prendre place à côté des poèmes les plus gréco-romains. La belle tradition, c'est de s'instruire sur les exemples antiques pour les appliquer à l'expression de la vie nouvelle.

Mais saura-t-on garder la mesure ?

Il existe, et il existait toujours, une race humaine hybride, aimant des imprécisions, des faiblesses, des compétitions et de vaines parades.

En politique c'est le nationalisme, en philosophie la métaphysique de Büchner ou de Bergson, en art c'est Prudhon, c'est Gros, c'est Carolus dernière manière, Henner, c'est surtout Falguière, plein de talent et si déformateur.

En poésie nous les retrouvons aussi derrière Hugo autrefois, derrière Zola ou Sully-Prudhomme aujourd'hui.

Les discussions sur les destinées de l'art n'ont pas autant pour but de définir ce qu'il faut, mais surtout de préserver contre ce qu'il ne faut pas. Voilà pourquoi il faut définir quand même, classer, déclasser au besoin ; il le faut pour éviter de l'amertume, de l'injustice et de l'ennui aux uns, de l'erreur aux autres, de dangereux triomphes à ceux qui, au lieu de rester parmi les scribes à la façon de Rostand et d'Ohnet, s'insinuent parmi les ouvriers d'art, sincères et inquiets. Il y a toute une littérature médiocre inévitable comme les images d'Epinal.

On ne la discute pas, à condition qu'elle reste à sa place.

Mécislas Golberg.

Aquarelles Japonaises [1]

(*Suite*)

A L'ASO-SAN

Mardi.

Déjeuner nippon au réveil, petits bâtons, petits bols, petites soucoupes, etc... On nous avait demandé hier nos passeports et le but de notre voyage. On nous remet à la fois la note, une note bien modeste, et des billets pour le bateau de Koumamoto. Tous ces braves gens sont pleins de prévenances. Je ne reproche à leur établissement qu'un seul défaut — il est d'ailleurs national — : l'impossibilité d'y faire une toilette convenable le matin. Ils ne connaissent pas le savon. On va dans une grande cour, habillé du kimono traditionnel que l'on dépose sans aucun souci des servantes qui passent ou des femmes qui regardent aux fenêtres. Un baquet d'eau froide est là, un autre d'eau chaude, et on s'ablutionne. C'est un peu primitif.

Un sampan nous conduit au bateau à vapeur. Deux îlots de verdure protègent du côté du large le port encombré de barques et de jonques. Shimalara est une vieille ville très curieuse. Elle se développe sur une lieue de longueur au pied du Maeyama. Le faubourg maritime, Minnato, que seul nous avons traversé, n'est qu'une rue étroite et bordée de petites maisons pressées. Shimabara a été jadis la capitale d'un puissant daïmio. Au XVII[e] siècle son château fut le théâtre d'une lutte sanglante entre les chrétiens révoltés et l'armée du shogun. Actuellement la ville n'est renommée que par la beauté de ses environs et de son golfe où la légende fait courir, la nuit, à certaines époques de l'année, les flammes mystérieuses des « shiranui ».

Le bateau à vapeur qui nous attend n'est rien moins qu'un transatlantique. Une affreuse coquille de noix, muni d'une sorte de roufle pour abriter la chambre des machines et le « salon ». Naturellement personne n'est descendu dans la cabine. Tous les colis ont été empilés au-dessus ; et, à côté d'eux, les passagers se sont assis sur de petites nattes dans une position dont les Japonais seuls peuvent apprécier la commodité. De cette ingénieuse répartition de poids, il résulte que

---

(1) Voir les numéros de la *Plume* des 15 février, 15 mars, 1[er] et 15 avril.

le bateau ne demande qu'à chavirer. Il suffit qu'une main se cramponne à la balustrade pour qu'il s'incline de 25 degrés. Les nouveaux arrivants n'ont d'ailleurs qu'une préoccupation : monter le plus haut possible. Ils grimperaient sur leurs frères si on ne les en empêchait. Nous obtenons péniblement d'un policeman qu'il fasse descendre quelques bagages dans les fonds. On réquisitionne un sampan. On lui donne une remorque. Quelques braves gens, que malgré tout les oscillations du bateau commençaient à inquiéter, y prennent place ; et nous appareillons en donnant une bande terrible sur bâbord. Heureusement la mer est plate. Le moindre clapotis nous eut roulés.

Shimabara se développe derrière nous, tandis que la silhouette de tout le massif de l'Ousen se projette en ombre gris-pâle sur le ciel matinal. Peu à peu la côte orientale du golfe s'accentue. A 11 heures, nous mouillons à l'entrée d'un petit port : Yakkouan sans doute, qui est à deux « ris » de Koumamoto.

Toutefois, nous n'apercevons ni la fumée de la ville, ni l'embouchure de la rivière indiquée sur la carte. On nous annonce qu'il y a un chemin de fer. — Tiens ! nous l'ignorions. — En route pour « the railway-station ».

Là il faut attendre une heure. Enfin, voici le train. On nous donne des billets qui nous semblent très chers pour un parcours de huit kilomètres.

En route ! Ces trains nippons résument bien pour moi l'impression du Japon nouveau, de cette vieille race dont un badigeon de civilisation occidentale défigure tant bien que mal les traits polis par les siècles. Ce petit peuple ne pouvait avoir que de petits trains. Les voies sont étroites, les locomotives microscopiques, les wagons de dimensions très réduites, tout en affectant la disposition longitudinale des plus modernes « cars » américains. Ce ne sont guère que de grands Decauville à peine capables d'atteindre la vitesse de nos omnibus.

Deux voyageurs sont installés dans notre compartiment ; l'un, en costume japonais très élégant, constellé de « mannes », une souple valise de cuir près de lui ; l'autre, vêtu à l'européenne, la moustache en croc et l'air martial d'un grognard. Un officier évidemment. Un sabre qui traîne dans le filet et une casquette mal enveloppée achèvent de fixer notre opinion. C'est un commandant. Un employé vient demander les billets. Il s'est découvert ; les voyageurs et lui échangent d'interminables révérences. Bel exemple de politesse pour le personnel de nos chemins de fer.

Nous traversons un pays fertile et vert. N'étaient les rizières qui donnent un cachet particulier au paysage, on se croirait dans un coin de la Touraine ou du Poitou. Des paysans, à moitié nus ou sanglés dans un vêtement de grosse toile bleue conduisent des charrues alternativement attelées d'un bœuf ou d'un cheval. Les femmes travaillent, les pieds garnis de socques, la robe nouée et légèrement retroussée. Elles sont petites mais robustes, avec de fraîches couleurs sur leurs visages ronds.

Le train s'est arrêté. — Est-ce Koumamoto? — Non, plus loin. A la gare suivante, nous réunissons notre bagage. Evidemment nous sommes arrivés. Il n'y avait que huit kilomètres à franchir, et nous filons à toute vapeur depuis vingt minutes. Mais où est la ville, et le fameux château dont parle le guide? Les employés circulent, criant un nom inconnu. Nous interrogeons l'un d'eux : il paraît très étonné; un enfant; il ne comprend pas et nous offre de la limonade. Le commandant nous considère avec ahurissement; à la fin, il daigne nous dire que Koumamoto est plus loin, bien plus loin. Cette bonne action accomplie, il se souvient qu'il est nippon, retire ses souliers pour ne pas abîmer les coussins, et s'assied sur ses talons et ses chaussettes en allumant un papelito. Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie?... Où diable sommes-nous?... Oh! une lueur! La carte ne porte pas de chemin de fer entre Yakkouan et Koumamoto; sur la gare de départ il y avait un nom écrit : Nayasa. Nous sautons sur le guide. Nous trouvons Nayasa à cinquante kilomètres au nord de Koumomato. Nous nous sommes tout simplement trompés de vapeur.

La voie ferrée a quitté la plaine pour s'enfoncer dans une région montagneuse. Ce sont les contreforts du Kimbosan, le pic situé au nord-ouest de Koumamoto. La pluie qui commence à tomber les noie dans une teinte grisaille. Nous débouchons dans une belle vallée; nous traversons la Shirakawa sur un pont métallique. Nous sommes arrivés.

Il pleut toujours. Deux djinrikchas nous enferment hermétiquement sous leur capote et nous roulons à travers les flaques de boue vers l'auberge de Tagui-ya. Nous suivons d'interminables rues très larges, plantées d'arbres, bordées de petites maisons de bois où s'agite une population empressée. Mêmes costumes qu'à Nagasaki, mais plus de vie, plus de mouvement. Ce n'est plus la vieille cité, tranquille et vénérable. Des soldats passent en uniforme blanc crotté, le képi galonné de jaune sur leur figure bestiale. Un général qui nous croise

au grand trot, suivi de son état-major, éclabousse mon djin, qui a l'air flatté de cette attention délicate. Des mousmés montées sur de grands socques, pataugent sous d'immenses parapluies jaunes, deux à deux, la robe retroussée, babillant et riant.

Le premier aspect de Tagui-ya n'a rien d'alléchant. Pas de façade ; une porte basse et large ouvrant sur un couloir sombre ; une véritable entrée d'écurie. Au bas d'un escalier, trente paires de socques sont alignées, concurremment avec des souliers de toute forme et de toute grandeur, qui révèlent des hôtes japonais d'une civilisation avancée. Un personnel très nombreux nous comble de salamalecs et se précipite pour ôter nos souliers. On nous donne une vaste chambre nattée, fermée par des panneaux à coulisse ornés de peintures japonaises. C'est la plus belle de la maison. Au-dessus des panneaux qui constituent les cloisons, il y en a d'autres, ajourés, formés de branches et de feuillages en bois sculpté. Près de nous logent deux Japonais de marque. Il y a un vieux à lunettes qui griffonne avec rage sur un escabeau. Ce doit être un romancier. Il est très poli. Deux mousmés sont à nos ordres. Elles ont le caractère gai, et une certaine coquetterie manifestée par les innombrables coups d'œil qu'elles jettent à la glace du couloir. Au bout de quelques minutes d'une causerie émaillée d'éclats de rire absurdes et de gestes expressifs, l'une d'elles nous montre sa photographie. Touchant abandon.

La Shirakawa coule sous notre balcon. En buvant du thé, nous regardons mélancoliquement glisser les gouttes de pluie sur le feuillage des grands arbres qui la bordent.

Nous nous enquérons de la demeure du missionnaire catholique « uppa no kyashi ». Nos hôtes donnent des renseignements aux djins qu'on nous a fait avancer, et nous partons. Encore des avenues plantées d'arbres maigres ; puis un canal que bordent les murailles du château, d'immenses boulevards dénudés, des terrains vagues où poussent çà et là de grands bâtiments vaguement modernes : une école, une caserne, le palais du préfet : Kencho. Les djins courent toujours à travers la boue. On a la sensation d'être en pleine campagne. Koumamoto, comme presque toutes les agglomérations japonaises, a l'aspect panaché et l'éparpillement d'une banlieue. Nous entrons dans la cour d'une école. Le portier ne comprend rien, deux élèves pas davantage. Nous pénétrons dans l'établissement, assez pour avoir l'impression d'un corridor qui unit les dimensions académiques à la malpropreté poussiéreuse d'une école de village. Il y a beaucoup de taches d'encre. La civilisation européenne n'aura pas

été sans profit pour les nippons. Elle leur aura appris au moins à se tacher les doigts. Un professeur japonais vêtu comme un instituteur, avec une tête appropriée, finit par manifester de vagues signes de compréhension. Le Père n'habite pas là. Ceci est une école préparatoire où les professeurs de langues vivantes sont deux clergymen. C'est ce qui a induit nos hôtes en erreur. Que le ciel leur pardonne ! Ce pion est d'ailleurs assez complaisant. Il connaît le missionnaire et donne à nos coureurs son adresse exacte : Tetarchoncha. Vingt minutes plus tard on nous arrête devant une porte surmontée d'une croix. A l'extrémité d'un petit jardin fleuri s'élève une chapelle catholique, construite en bois, à la mode nipponne, mais avec de pieuses statues qui viennent de France. Le Père nous reçoit gentîment, mais sans effusion. C'est un homme parfaitement calme, doué d'une barbe vénérable et de formes solennelles. Il est ici depuis plusieurs années. Koumamoto est peu fréquentée des Européens. Il n'y a pas plus de trois ou quatre Français, tous officiers de marine, venus dans les mêmes conditions que nous. Il se met à notre disposition pour nous trouver des djins, nous donne quelques renseignements pratiques et un verre de bière. Nous le remercions et nous partons pour aller visiter le château, car le temps s'est levé.

Le château de Koumamoto, ancienne résidence des princes de Higo, était autrefois un des plus beaux du Japon. Mais il y a loin des casernes qu'enferment actuellement ses murailles au palais d'architecture étrange et somptueux que Kigomasa fit bâtir au moyen âge. L'incendie de 1874 a détruit les constructions primitives.

Les huit tours blanches aux toits superposés et recourbés, sur l'arête desquels se tordaient des dragons, se sont effondrées. Une seule aile a été relevée. Elle sert de quartier général à la garnison de la place. Ce qui est resté, ce sont les murailles : des murailles gigantesques au sommet desquelles l'imagination peut facilement replacer les innombrables portes de la ville, les clochetons, les tourelles, les constructions fantastiques et menaçantes. Les flancs s'incurvent légèrement et s'épanouissent à la base dans le fossé. L'enceinte est immense. Le côté qui regarde la ville, protégé par une large dérivation de la Shirakawa est relativement peu élevé. Sur les pentes de la colline où s'étageait le chateau ce sont des murs d'une prodigieuse hauteur, vieux, couverts de mousse, lézardés par les tremblements de terre, noircis par le temps.

A l'intérieur de la première enceinte, il y en a deux ou trois autres défendant des corps de logis séparés, très hauts aussi, au-

dessus desquels des chênes séculaires laissent pendre leur chevelure, et dont les pieds plongent dans des bassins d'eau glauque où dorment des lotus. Il y en a quelquefois deux ou trois étages superposés parmi les verdures. C'est comme une apparition des jardins suspendus de Sémiramis. Je ne sais s'il existe en France château féodal dont les remparts donnent une pareille impression de puissance souveraine, de l'abîme creusé entre le seigneur dans sa forteresse de pierre, et le peuple minuscule et soumis dans ses fragiles maisons de bois. Mais ce qui manque ici c'est la demeure même du prince, ce sont ces admirables manoirs garnis de donjons et de tours, dont les créneaux se perdraient dans le ciel, et dont la hautaine silhouette, drapée dans le lierre des siècles, se dresse encore sur les campagnes de Pierrefonds ou de Coucy.

Nous avons gravi la colline et dit à nos djins : « Suizengi ». C'est le nom d'un jardin public de Koumamoto. Les habitants en sont très fiers, paraît-il. Nous nous enfonçons dans un faubourg ; nous traversons deux bras de la Shirakawa à peu près desséchée, et nous fuyons en pleine campagne sur une route pleine de boue et d'ornières. La plaine est fort belle. Koumamoto disparaît derrière nous comme écrasée, tapie parmi les feuillages verts. Nos djins s'arrêtent devant un toric. Nous entrons. Un joli gave coule entre deux pelouses, dans un lit semé à dessin de blocs de granit que frange l'écume. A droite et à gauche, entre des massifs touffus, s'ouvre une perspecpective de pont rustique et de temples sembables à des chalets suisses. Le génie japonais se révèle par les petits mamelons artificiels qui boursouflent les pelouses, miniature de montagnes piquées çà et là de miniature d'arbres, de tout petits sapins, de microscopiques cyprès, de palmiers minuscules. C'est lilliputien, et plus étrange que joli. En arrêtant la nature dans son développement, on n'a réussi qu'à la faire grimacer.

Rentrés à Tagui-ya, nous nous installons sur le balcon où les derniers rayons du soleil filtrent à travers les larges feuilles des figuiers sauvages. L'eau de la Shirakawa murmure à nos pieds, et le son d'un chamécen monte lent et plaintif d'une salle base, avec les intonations traînantes d'une guecha.

On nous sert un dîner européen confectionné avec le plus grand soin, du poisson grillé exquis, un beafsteack qu'un Anglais admirerait et des légumes variés, le tout arrosé de la meilleure bière d'Azaki.

Pendant le dîner, on introduit un Nippon qui vient tomber à

genoux devant nos seigneuries. C'est un djin que nous envoie le missionnaire. Il s'offre avec trois camarades pour nous conduire demain à l'Aso-San, moyennant dix piastres et quelques raffraîchissements. Il répond à nos questions avec la plus grande déférence, toujours à genoux. Demain, à quatre heures sonnantes, il nous attendra sur le seuil de Tagui-ya avec deux pousse-pousse attelés chacun de deux dijns alertes. Il se prosterne, le front sur les nattes, se relève et disparaît.

Deux nesans viennent disposer nos lits à l'européenne. L'une, vieille, expérimentée et qui connaît les goûts dépravés des Occidentaux, donne des conseils à la plus jeune. Deux matelas sont étendus sur les nattes presque côte à côte ; puis deux autres sur les premiers pour donner plus de moelleux à cette couche de sybarites. Un drap blanc recouvre l'ensemble, puis un coussin enveloppé d'une serviette est disposé avec des précautions minutieuses. Un troisième matelas sert de couverture. On apporte la moustiquaire, le tendelet de gaze de Chrysanthème et de Loti. Il est de forme cubique, idéalement transparent et léger, avec une branche fleurie brodée en blanc sur l'un des côtés. On le suspend par les quatre coins. On a retiré la lampe ; une douce clarté de veilleuse filtre dans la chambre nipponne par les panneaux ajourés. Sous ce voile de songe, fin comme une magique toile d'araignée, où s'abritent nos lits jumeaux, on est mieux encore pour rêver que pour dormir. Je laisse vagabonder mon imagination jusqu'au moment où le sommeil vient arrêter ses ébats sur une comparaison ingénieuse : il me semble que nous sommes deux camemberts délicats soigneusement conservés sous une délicieuse cloche à fromage.

Jean de la Jaline.

(A suivre.)

Les Objets d'art en cuivre et en argent

de

Mlle BORGHILD ARNESEN

En très peu d'années, il s'est accompli une véritable révolution dans l'esprit et la pratique de nos artistes. La hiérarchie des arts est à jamais détruite. Jadis on n'accordait le titre d'artiste qu'au peintre, au sculpteur, à l'architecte et au graveur. Quant à l'orfèvre, au joaillier, à l'émailleur, au verrier, au céramiste, à l'ébéniste, au relieur, à ceux, bref, qu'on qualifiait avec dédain d'artisans, on les reléguait, sans cérémonie, dans les annuaires de l'industrie. Aujourd'hui, grâce à l'infatigable apostolat des Ruskin et des William Morris en Angleterre, et en France, à l'exemple des Grasset, des Charpentier, des Point, des Dampt, des Gallé, des Lalique, des Nocq, des Auriol, l'art touche à toutes les choses de la vie. Rien ne lui reste étranger. L'embellissement des demeures de l'homme est redevenu son souci. Est considéré comme artiste celui qui fait œuvre de beauté en n'importe quelle matière. Et nous avons vu les portes de nos salons s'ouvrir peu à peu à tous les arts de la vie, pour me servir de l'expression si exacte de M. Gabriel Mourey.

Les arts du métal, entre autres, ont été remis en honneur. Le fer et l'étain ne sont plus estimés matière vile une fois que l'artiste y a mis son empreinte personnelle. Malheureusement, en ceci comme en tout, il faut compter avec la mode, et la mode, il faut l'avouer, n'a guère prodigué sa faveur aux arts du cuivre, qu'il ne faut pas confondre avec la dinanderie du commerce. Je n'ai guère noté, dans les expositions récentes, comme œuvres de cuivre repoussé et ciselé, que celles de Mme Holbach-Chanal et de MM. Louis Boucher, Jules Brateau, Jules Desbois, Lucien Rion, Pierre Roche, Fr. Scheidecker. A cette liste, forcément incomplète, il faut ajouter le nom de Mlle Borghild Arnesen, qui vient de faire une exposition des plus intéressantes dans son atelier de Paris. A côté de tableaux et de dessins, elle a exposé un grand nombre d'objets en cuivre, en argent et en cuivre argenté. C'est de ceux-ci que je veux particulièrement parler.

Mlle Borghild Arnesen, qui est norvégienne, a su, avec une adorable sincérité, garder dans l'ornementation de ses plats, de ses légumiers, soupières, cadres, lustres, coffrets, services à thé, objets de toilette, quelque chose des traditions artistiques de son pays. En martelant et en ciselant le cuivre et

l'argent, elle s'est certainement souvenu de ces panneaux de bois coloriés dont les paysans norvégiens et dalécarliens aiment à égayer les murs de leurs demeures. Cependant, si elle a obéi instinctivement à la tradition décorative de sa race, elle l'a corroborée par l'étude patiente et minutieuse de la Nature. Elle néglige, autant que possible, l'enjolivement géométrique, qui

COFFRET EN CUIVRE ARGENTÉ
par *Mlle Borghild Arnesen.*

ne devrait servir qu'à encadrer ou accentuer les lignes d'une plante ou l'attitude d'un animal. Elle est d'une nature trop ardente pour chercher ses motifs en dehors de la vie. A Marlotte, dans l'atelier de M. Armand Point, qui a eu le mérite de développer le tempérament artistique de son élève sans lui imposer le sien, elle a étudié les fleurs et les feuilles de nos jardins. Pendant un séjour hivernal à Paris, elle a occupé de longues heures au Jardin des Plantes à croquer les mouvements les plus fugaces des fauves, des reptiles et des oiseaux. Je connais d'elle certain coffret en cuivre argenté dont les panneaux sont ornés de cerfs, d'écureuils, de lièvres et d'aigles stylisés à l'extrême. Un critique averti y constatera l'infaillible justesse des lignes et le parfait naturel des mouvements. Mlle Borghild Arnesen, comme Walter Crane, Grasset, Verneuil, ne s'éloigne qu'avec prudence de la Nature.

C'est non seulement à la Nature qu'elle reste fidèle, mais à son propre tempérament. Audacieuse et un peu moqueuse, comme il convient à une jeune fille élevée librement et sainement au grand air des montagnes et des fjords, elle ne se départit jamais d'un certain *humour* dans le traitement de ses sujets. Elle voit les bêtes d'un œil ironique et attendri, comme

Coffret en cuivre argenté
par *Mlle Borghild Arnesen.*

Hans Christian Andersen savait parfois voir les hommes. Elle retrousse spirituellement l'oreille d'un lièvre effaré. Elle orne de bois redoutables tel daim débonnaire, et elle gratifie d'une queue à multiples volutes ce petit écureuil gourmand qui gruge une noisette. Elle a beau réduire à leurs lignes les plus simples ses modèles, elle ne peut s'empêcher de leur donner en quelques coups de ciselet je ne sais quoi de preste et de malicieux, qui amuse. On sent d'ailleurs qu'elle s'est divertie elle-même en les façonnant. Son art a quelque chose de désinvolte et de narquois qui est bien le propre de la jeune femme scandinave de nos jours.

Je regrette que Mlle Arnesen ait cru devoir argenter certains de ses cuivres. Le cuivre est le plus glorieux des métaux, et, depuis le cuivre jaune jusqu'au cuivre de rosette, offre une gamme de nuances plus riche que

l'or même. Sa simple et familière beauté rehausse d'éclats ensoleillés la plus humble chaumière de nos campagnes comme la plus modeste cuisine de nos villes. L'or est le métal des riches et des vaniteux ; le cuivre appartient aux sages et aux pauvres. Aussi voudrais-je que les artistes qui s'en servent ne le fardassent pas, et que le cuivre ne prît pas hypocritement l'aspect de l'argent.

Je prévois la réponse de Mlle Arnesen. Le cuivre est inutilisable pour bien des usages. Une couche d'argent, qu'on peut faire renouveler selon l'usure, le protège contre le vert-de-gris. Il serait préférable de se servir d'argent pur pour certains travaux, mais l'argent, malgré sa dépréciation actuelle, reste métal précieux, et plus d'un amateur aux moyens restreints n'oserait commander, par exemple, un service à thé en argent, lorsqu'il lui est permis d'obtenir, en une matière moins coûteuse, la même satisfaction esthétique.

Néanmoins il est dommage que Mlle Arnesen n'ait pas rencontré, dès ses débuts, un modeste Mécène qui lui eût permis d'exécuter directement en argent certaines œuvres qu'elle a du établir en cuivre argenté. Aujourd'hui des amateurs éclairés de Suède et de Norvège, qui n'attendent pas la consécration de Paris pour découvrir chez eux leurs artistes, lui confient des travaux importants. Et c'est merveille de voir avec quelle force cette jeune femme s'adonne à un métier viril. La force, en son cas, n'est pas incompatible avec les plus délicates qualités de son sexe. Les tableaux qu'elle expose à côté de ses objets d'art prouvent mieux que toutes paroles qu'il s'agit ici non d'une de ces femmes qui occupent leurs inutiles loisirs à quelque futile art d'agrément, mais d'une nature rare, énergique et véritablement créatrice.

Mlle Borghild Arnesen compte désormais dans la belle pléiade des artistes scandinaves qui se sont fait connaître en France, avant d'obtenir une consécration complète dans leur propre pays. Et je voudrais terminer cette notice trop brève en souhaitant que la critique du Nord fût moins timide dans le patronage moral et matériel de ses peintres, sculpteurs et ouvriers d'art. Il nous a été permis maintes fois de constater que les artistes scandinaves ne sont guère prophètes chez eux, et que l'autorité ne leur vient que de l'approbation des étrangers. Quand la Scandinavie daignera reconnaître les siens, je ne doute pas que son art ne se révèle aussi puissant et original que sa littérature. Mais en attendant que les trois Etats patronnent plus efficacement leurs artistes, il faut louer sans réserve les collectionneurs qui les encouragent dans la mesure de leurs moyens, sans attendre le mot d'ordre de Paris, comme par exemple, M. Thiel, de Stockholm, qui possède quelques-unes des œuvres les plus caractéristiques de cette artiste qui sera célèbre demain : Mlle Borghild Arnesen.

Stuart Merrill.

Bibliographie

La Sarabande, roman, par *Marius-Ary Leblond* (Fasquelle).

Le plaisir que donnent les livres s'émousse chez les lettrés par la perception rapide, et comme inconsciente, qu'ils se font immédiatement des procédés de composition et de style, et chez le public par la fatigue qu'il contracte à toujours y retrouver les tableaux identiques d'une même société, évoluant dans des intrigues toujours pareilles.

Pour redonner à ce plaisir toute son acuité, quelle plus sûre magie qu'un livre savoureux et vivant, sincère avec constance et jusqu'à la brutalité, en contact passionné avec toutes les sèves d'une nature inconnue et quasi-neuve, et avec toutes les énergies d'une race étrangère, en continuelle effervescence, un livre comme *La Sarabande*, de Marius-Ary Leblond ?

L'intrigue en est très simple. *Mœurs électorales*, avoue modestement la couverture. Et, en effet, c'est l'histoire de la rivalité de deux candidats : Rivière, l'ancien député, et Moulinet, le partisan des idées nouvelles et celle des menées que chacun agite pour la victoire. Autour de cette intrigue, et l'accélérant avec fièvre, danse la sarabande forcenée de toute une société et de tout un peuple, indolent d'habitude, mais que l'approche des élections surexcite et passionne : colons, créoles, métis, nègres. Et ce sont des réunions publiques, des monômes et des batailles, des bals et des matinées, des intrigues d'amour et d'argent, des idylles modestes de petits bourgeois, des manœuvres de presse et des volte-face d'opinions : le kaléidoscope d'une ville entière, bouleversée de passions politiques, de sensualités, d'utopies et de tendresses, dans une chaleur dont on sent sur les idées et les sensations, l'influence énervante et étouffante comme si, lecteur, on y haletait soi-même, la chair heureuse et le cerveau en délire, tout le désir penché vers l'apaisement qu'on espère de la nuit, des fleurs, des douces formes nues et d'un peu de brise.

Le procédé du récit est absolument direct, à un point même que les modèles du genre atteignent rarement. Nulle digression, nulle introspection psychologique.

Mais une série de petits tableaux, vifs, rapides, enlevés avec le brio des dessins de Fragonard, spirituels et fouettés comme eux et dont chacun, allusion à quelque moment de l'intrigue, la continue, avec l'air de se suffire à soi-même, l'établit et la renforce avec sûreté, cependant que l'œil et les sens (car cette litté-

rature est étonnamment visuelle et sensible) amusés, suivent le détail, le pittoresque et la saveur de ces esquisses, laissant le jugement s'apercevoir ensuite que chaque fois se précisait, par une attitude nouvelle, un caractère strictement étudié, apparaissait davantage le sens de l'action et l'orientation des personnages et que surtout s'imposait plus cette sorte d'hallucination délicate sans laquelle il n'est pas de beau livre et qui crée véritablement chez le lecteur l'impuissance à respirer pour quelques heures une autre ambiance.

Cent trentre-et-un chapitres découpent ainsi l'action, mais ne la morcèlent pas. Ces esquisses verveuses, lumineuses, parfois violentes ne fatiguent point, ne donnent jamais l'impression d'un papillottement. Au contraire, l'intérêt augmente, se reportant sans cesse sur un point nouveau de l'intrigue, sur le personnage inattendu, sur l'inépuisable fécondité des descriptions.

Mais toutes ces qualités sont surtout techniques : le charme le plus certain de ce livre est dans l'impression si forte, si exacte et comme impérieuse qu'il nous donne des milieux décrits.

Le Zèzère était déjà fort beau, mais *La Sarabande* est un ouvrage plus parfait, plus sensitif, plus artiste. Il n'a pas l'émotion haute et triste du précédent, mais il séduit davantage car, au lieu de négliger pour un personnage central le caractère particulier des autres types, il choisit une action que réalise une foule entière, et dans cette foule une douzaine au moins de figures s'accusent avec un relief énergique, demeurent des créations presque inoubliables.

Le premier alinéa pose le décor, anime un tumulte délicat. A la troisième page l'impression des lignes écrites est passée en l'esprit, tout entière : paysage, température particulière de l'heure choisie, indolence des gens, potins de petite ville, et si bien, avec des touches si légères et des transitions si insensibles que tout paraît ensuite naturel, déduit, nécessaire. Rien n'étonne plus. On a toujours vécu sur ces terrasses fleuries de dames alanguies et paresseuses, à Saint-Denis de la Réunion.

La Sarabande contient des tableaux tout à fait remarquables, des scènes qui ne peuvent évidemment se passer que là-bas et que l'on imagine mal européennes : la sortie des vêpres, le bat d'affaires avec l'exquise conversation (d'un goût et d'une mesure sans erreur) de Mme Lescases et de Rivière, l'idylle de Calixte et de Clara chez Colbert Vauban, la dispute de Charlotte et de Desravins, les homériques batailles des bandes d'électeurs, les causeries de Vayrotte et de sa fiancée, et tant d'autres, presque autant que de chapitres.

Certains types sont dignes de rester dans la mémoire littéraire : Floris, le lycéen, qui ne songe qu'à l'amour et que la seule évocation d'une intrigue extasie : « *Ah ! cause pas, mon ami !* » Clara Vauban et son père ; Nénette timide, déjà « petite épouse » prudente du minuscule et bouillant Vayrotte, lâche et emphatique ; Mme Lescases si violemment aristocrate et réactionnaire ; l'admirable Charlotte Seychelles, replète, molle, sensuelle et oublieuse. Et, dans la demi-teintes, Calixte Moulinet, le poète : distrait, aimable, doucement indifférent, toujours exalté et toujours vague, n'ayant jamais conscience de ce qu'on pourrait vouloir de lui. Et j'oublie Tambilla et Bettine, le *tégor* et Térésine, rageusement vaniteuse, dont le rêve est de *craser* une voiture devant la Mairie, et toute cette foule bigarrée d'indigènes, de Cafres, de colons, de créoles et de métis qui grouille, s'agite, se démène et se bat comme en vain et pour le seul plaisir d'exalter son activité et son énervement sous le trop chaud soleil.

Et de tout cela émane une atmosphère sensuelle, tendre, infiniment suave à respirer, imprégnée de parfums, pénétrée de chaleur et de senteurs marines et fortes. Et le livre est l'œuvre d'un art de joie : inestimable qualité. On sent que ses auteurs n'ont eu qu'à laisser monter en eux le cortège de leurs souvenirs, et que tout s'est déroulé, d'une marche aisée, douce, aimable, ainsi que le beau conte d'un causeur charmant.

Comme ces simples tableaux reposent des livres à thèse où reste dans l'ombre une face de la vérité et de la vie ! Comme c'est directement et fortement l'impression naturelle et vraie ! Et surtout comme à côté de nos tristes intrigues européennes, moroses, banales et prévues, ces aventures dans ces paysages nous sont primitives, gaies et pour ainsi dire exaltantes !

Francis de Miomandre.

Jean des Brebis ou le Livre de la Misère, par *Emile Moselly*.

C'est dans le cadre du pays lorrain — petites collines, monts plantés de sapins, gorges confuses baignées de brume, bords de Meuse, pâturages et champs de culture — que se jouent ces émouvants petits drames de la misère.

J'ai dit, déjà, — ici même — à propos d'une inoubliable page d'histoire militaire, le charme très simple de conteur que possède Moselly.

On sent que ce livre de la tristesse et de la douleur humaines doit être le fruit de plusieurs années de longue et studieuse méditation. Le paysage d'abord, extrêmement particulier à la France de l'Est, les petits villages tapis à flanc de coteau, la ligne des Vosges, au loin, cette bise qui souffle, l'humide hiver, « ce coin de la terre lorraine », d'une « sauvage grandeur », voilà ce qu'a su prendre, avec un grand charme de réalisme, une tiède douceur enveloppante, ce très bon écrivain. Ensuite ce sont les villes, de ces villes si spéciales de la Meurthe et des Vosges qui sont plutôt de grandes casernes que des villes, et ce bruit de clairons qui n'arrête jamais, ces commandements, ces pas rythmés d'hommes sur les routes, ces nuits chaudes et moites d'angoisse des chambrées à soldats. Enfin les paysans, les riverains, comme le Trompion, à l'affût du poisson défendu, de grands paysans taciturnes, d'un air triste et las, fauchant ou semant tout le jour, et d'autres, et d'autres, les toucheurs de bœufs, les tireurs de sable s'assemblant, comme campés de la main sérieuse d'un Le Nain, au champ ou devant l'âtre. Et puis ceux de la misère, les rien du tout, les camp-volant, des bougres qui dorment, à la belle étoile, contre un talus, dans des roulottes, et Jean des Brebis, le petit pâtre bossu, et d'autres qui sont des enfants-assistés, qu'on place dans des hospices, dès la naissance ! Tout ce monde là vit sa pauvre vie sérieuse et résignée dans le cadre un peu gris, un peu froid de l'Est mélancolique. Il y a, tout au long de ces cinq nouvelles du pays de misère, d'admirables et fidèles portraits de paysans, de soldats, de pauvres, d'enfants. Le style est sobre, un peu gris comme le ciel qu'il décrit, la campagne et les gens qu'il évoque, sérieux, extrêmement net, donnant des hommes et des choses l'exact contour. L'auteur écrit un peu, je l'ai dit, comme peignaient ces frères Le Nain qui furent de si extraordinaires artistes rustiques, comme les vieux maîtres alle-

mands gravaient : avec application. Je déclare ici, que telles pages de *Jean des Brebis*, du *Revenant*, de *la Mort du Bouif*, ne sont pas loin d'être parfaites. Un conte comme *Cri-Cri* est bien proche d'un chef d'œuvre. Il offre, à côté de toutes celles du style le meilleur, les qualités rares de l'émotion.

Edmond Pilon.

La parfaite Maraichère, roman très simple, orné de considérations poétiques et utiles sur la culture et le forçage des légumes dans la région de Paris, par *Eugène Morel*. (E. Fasquelle, éditeur.)

Voici le livre le plus sain et le plus rare. Il est aimable à l'instar des marais crevant de fertilité auxquels Eugène Morel a prêté sa sensibilité de poète et qu'il fait vivre en épopée. La plus belle et la meilleure épopée, vraiment ! La paix y déploie tous ses héroïsmes. Ici, la fécondité est toute la cause, le but étant la joie physique des hommes. La guerre n'y est qu'un accident, une dissonance brève de stérilisation et de lâcheté.

Ici, les héros sont tous les légumes, et un époux et une épouse qui les cultivent et — juste retour des choses d'ici bas ! — sont eux-mêmes cultivés moralement par la terre à laquelle ils font rendre toute son utile beauté. Alexandre et Françoise, ce sont, pour la bonté, la force et l'œuvre, de grands et conscients légumes. La terre se prolonge, intacte, en eux comme dans les plantes. La louange qui les salue surpasse, à mon avis, de beaucoup en juste gloire celle qui enivre et abuse sur eux-mêmes les Napoléon. Aussi doit-on féliciter Eugène Morel d'avoir rempli de leur vie monotone, sublime et nécessaire, « où il ne se passe rien », sinon de la fertilité, un livre émouvant qui est moins un roman très simple qu'un vaste poème.

C'est un poème par la force sereine de l'amour qu'il raconte, par les gestes d'éternité dont il est harmonieux, par la sève surabondante et le nombre ingénu ou ingénieux des images qui le comblent, le débordent même.

C'est souvent un poème par la constance souple, diverse, imprévue du rhythme tantôt discret, ténu, tantôt très évident, déroulé même, çà et là, en véritables alexandrins. C'est parfois, aussi, — le lyrisme cessant, — comme une succession de dépêches télégraphiques transmettant (j'ai envie de dire : toutes chaudes) les impressions de l'auteur, qui se comprend, évidemment, mais ne se fait pas bien comprendre : ce dont on s'agace. Le bénéfice d'une telle manière serait que le livre en reçût de la légèreté. Il s'en alourdit, au contraire, les « dépêches » étant multipliées et tenant, au total, beaucoup plus de place qu'une rédaction un peu ordonnée où les impressions clarifiées décéleraient toute leur émotion. La raison de cette débauche de « petit nègre » — qui, le procédé n'étant pas spécial à Eugène Morel, est peut-être un commencement de la revanche des Colonies africaines sur l'Europe, — la raison de cette débauche, dis-je, c'est que l'auteur de la *Parfaite Maraîchère*, dramaturge valeureux de *Stella* et de *Dans la Nuit*, a constamment l'obsession du théâtre : selon quoi, il est enclin à déplacer dans le roman les laconismes de la scène. C'est sa manie mignonne, et, à mon sens, une complète erreur. Tel mot isolé, formant phrase, qui sera intense au théâtre parce que l'auteur le corrobore d'une mimique violente ou d'une tonitruante élocution,

perd toute sa force dans le roman, par la seule raison qu'un roman se lit et ne se déclame point. Chez beaucoup d' « essayistes », qui n'ont pas l'excuse d'être des poètes, une telle façon d'écrire, ou plutôt de ne pas écrire, n'est significative que d'une impuissance absolue à l'art littéraire... Ce n'est point là une allégation vaine, propre tout au plus à contrister de braves garçons las d'oisiveté et auxquels il serait peu charitable de reprocher de n'être pauvres que de vocation ; certains d'entre eux m'en ont déjà justifié par leurs récentes régressions vers le classique (elles sont de mode, aujourd'hui), lesquelles prouvent au moins que, hors le ridicule, il n'est de renommée pour eux que dans la neutralité. Chez Eugène Morel, qui, n'étant pas un petit bourgeois, n'a pas besoin, pour exister, de suivre les modes ; chez Eugène Morel, poète qui est souvent un excellent écrivain, la manière télégraphique n'est, je le répète, expressive que d'une obsession qu'il n'a pu encore éluder. Il l'éludera certainement, et des pages comme celles de la *Parfaite Maraîchère* où Mme Delupeau est portraicturée en toute sa détresse de femme riche et servie, si bien créée pour travailler et servir ; de telles pages, par quoi Morel se prouve le plus perspicace et le plus ému des psychologues, ne seront pas striées d'interjections inutiles et comme tachées de points qui ne suspendent que la joie grave qu'on éprouve à les lire. Et les chapitres dits : *Chatou*, *La Noce*, *Ménage*, *La Gloire*, seront alors des poèmes en prose tout parfaits de simplicité. Pour en finir avec les restrictions, je souhaite encore qu'Eugène Morel élague de ses livres les importunités d'un esprit un peu lourd, plaisant dès l'abord parce qu'il est farce, et « rigole comme des pommes de terre », ou qu'il divague dans une ironie tendre ; lassant, bientôt, parce qu'il emprunte souvent à la verve des « calicots », et manifeste que l'auteur s'est peut-être un peu trop complu aux calembours du « grand Roblot » dont il nous dit la louange. La conséquence, c'est une insistance blagueuse féconde en mots inutiles où la phrase s'empêtre et se gâte. Un exemple montrera comment Morel s'entend à compromettre le plus beau style. Page 9, un parallèle est fait entre Mme Delupeau et le cerf, l'iguane, le paon et les militaires, cela pour le résultat de cette phrase : « Ainsi, dans son salon aux dorures menaçantes, Mme Delupeau menait une existence ornée de nobles gênes et de protubérances », qui serait parfaite si le point était mis après protubérances. Mais, non ! sans doute parce qu'il n'en est pas à une belle phrase près — le fait est qu'il en a grande richesse — Morel ajoute : « bien qu'elle ne fût iguane, paon, ni beau militaire... » On s'en doutait un peu, je crois. Remarquez que trois points de suspension, puis une ébauche de phrase : « Inutile ! — mais inutile avec laideur, » complètent notre déception. Eugène Morel a de l'esprit. C'est dommage parfois : pour nous, et pour son livre, dont il semble, çà et là, se moquer. Ce serait impie. Cela n'est point d'ailleurs. Toutes restrictions faites, il me faut redire que l'histoire de Françoise, qui, venue du Morvan, fut bonne chez Mme Delupeau, se maria avec Alexandre, maraîcher et jouteur non pareils, lequel mourut de la guerre ; de Françoise comblant toute une vie simple et utile de la fermeté de ses bras et de sa vertu, et qui, déçue en son fils Alexis, lequel descend honorablement du marais à l'épicerie, s'éteignit passivement, comme la Seine s'empoisonne : de l'expansion putride de Paris ; il me faut redire que cette histoire constitue le livre le plus sain et le plus rare. Il nous vient avec le printemps. Il en est intégrant. C'est sa poésie même. Et c'est, dans le livre III : « L'Art des Légumes », tout son art vigoureux. Ce livre didactique, nouveau d'esprit, éternel d'émotions, parfait l'harmonie de l'œuvre ; il

chante clair au milieu d'elle, qu'il remplit d'une belle valeur d'ode. Il n'est rien de plus savoureux dans toute la littérature. Eugène Morel s'est complu à chercher dans les hommes une correspondance à tous les légumes : ce qui n'est peut-être point tout flatterie pour ces derniers. C'eût pu n'être qu'un jeu ; c'est le plus subtil et à la fois le plus profond des poèmes. Ils sont là, tous les héros naturels de notre faim : haricots, pois, melons, pommes de terre, etc., armés et nourris pour la vie par le suprême prolétaire : le Fumier, « soleil du jardin maraîcher. » O miracle ! ils n'accomplissent que des exploits bienfaisants. S'il leur arrive d'être cruels, c'est surtout contre ceux qui mangent au détriment de tous et se font une gloire de leurs indigestions : contre les riches qui ne méritent que « l'extase stupide de l'alcool. »

Une telle épopée nous console de toutes les épopées humaines. Eugène Morel, qui s'en fit le chantre pieux, recevra-t-il le sourire du succès ? Je ne le crois pas, le succès étant un financier de grand âge qui ne se prend guère qu'aux complaisances des vieilles garces ou aux avances des jeunes garçons doux comme des filles. Mais il peut s'entendre définitivement avec la gloire, qui aimait déjà, de lui, *La Rouille du sabre*, qui est un chef-d'œuvre, et *Terre promise*, qui n'est pas loin d'en être un autre.

Georges Pioch.

Portraits français, par *Edmond Pilon*. (Bibliothèque internationale d'éditions).

Edmond Pilon est le poète délicat de la « Maison d'exil » et des « Poèmes de mes soirs ». Il est, aussi, un critique perspicace qui a toujours servi la Beauté. Il est, enfin, aux heures que lui marque la féroce et inlassable stupidité humaine, un polémiste courageux, qui n'est point ménager des hypocrisies civiques. Je n'en veux pour preuve que le juste article qu'il a consacré, dernièrement, dans la *Revue provinciale*, à l'affaire Bulton, où la bassesse professionnelle des policiers se paracheva de l'infamie inhérente aux vertus sociales. Délicatesse du poète, perspicacité du critique et probité du polémiste ont contribué harmonieusement à l'excellence des *Portraits français*. Voici de charmantes monographies, où, par un bonheur qui est imputable à la capacité poétique de l'auteur, l'illimitable Humanité a plus de part que la conventionnelle Histoire. A parler franc, je prise peu le genre littéraire que ces *Portraits* fortifient d'un bel exemple. Il est assez de mode, aujourd'hui, de s'y adonner. La satiété, bien légitime d'ailleurs, des romans où l'adultère et la pornographie s'étalent seuls, sempiternellement, sans se jamais renouveler, a créé, chez beaucoup de jeunes hommes, le goût du document historique. Peut-être prouve-t-il, aussi, de leur part, une certaine paresse d'imagination ou, même, une totale viduité d'inspiration ? Je n'approfondirai point, par crainte de bafouer à mon issu de très honnêtes volontés. Quoi qu'il en soit, il peut sembler plus vaillant, pour de jeunes énergies, de rénover un genre d'œuvres, significatif de vie actuelle que de se rejeter vers des études tributaires de la seule Mémoire et qui ne servent guère que les morts. Tant de voies, larges, diverses et fertiles, ont été frayées par Balzac, Flaubert, Zola Villiers de l'Isle-Adam et Dostoievsky, qu'il est puéril et, peut-être, un peu lâche de remonter la littérature par les petits chemins bien tracés au cordeau qui mènent à Chamfort ou à Laclos. S'ils allaient seulement jusqu'à Diderot !...

Les études historiques se multipliant à l'envi, il n'est point douteux que la

satiété n'en vienne bientôt aux plus entêtés rats de la bibliothèque eux-mêmes : et celle-ci ne nous laissera point le souvenir d'audaces déçues ou de belles imprudences.

Le genre duquel sont les *Portraits français* est donc en soi malaisé, à moins, pourtant, qu'on ne se contente de journalisme probe. Pour que la vie s'y décèle, il faut qu'il s'anime du lyrisme d'un Michelet. Edmond Pilon y réussit parce qu'il est un poète et qu'il demeure en expectation d'œuvres où s'affirmeront surtout ses aptitudes créatrices. On en découvre le signe dans le meilleur des portraits réunis en ce livre, lequel est dit : *la Vie de M. Poivre*, qui fut « semée de jours mauvais et de jours admirables. » Le récit de ceux-ci est amusant et émouvant, piqué d'un peu d'ironie tendre et confié au rythme mol et lent d'une jolie écriture. Je sais gré à Edmond Pilon de n'avoir pas choisi ses héros parmi ceux dont l'imbécillité ou les crimes sont admis dans l'Histoire au titre d'exemple civique ou divin. Paradis de Moncrif, dont « le mérite principal fut d'aimer bien les chats », qui sont le plus charmant des poèmes naturels ; Mme Geoffrin, qui goûta le commerce des philosophes ; Choderlos de Laclos, qui illustra d'un grand talent littéraire un cynisme qui, à mon sens, eût pu être mieux employé ; M. Sauce, qui « était d'aspect humble comme sa maison », « gris et doux comme elle », cette maison où, — fuyant la Révolution et la France, — Louis XVI fut captivé ; Fabre d'Eglantine, « délicieux et malheureux homme », sont d'aimables personnes qui méritent qu'on se souvienne d'elles et qu'on donne à leur mémoire l'agrément d'une bonne littérature. Edmond Pilon a moins bien senti et raconté le chevalier de Saint-Just, moins aimable personne, à coup sûr, que les précédentes, mais qui vaut immortellement comme la limpidité même du sectarisme et de la terreur. Ces portraits se complètent de celui de *Maurice et Eugénie de Guérin* et de celui des *Amants de Montmorency*, le premier excellent, le second négligeable. Peut-être eussent-ils, tous deux, été mieux situés dans une galerie de portraits strictement du XIX^e^ siècle ?

Ces légères restrictions n'infirment que très peu la valeur, rare eu égard surtout au genre qu'ils enrichissent, de ces *Portraits français* qui sont l'accomplissement savoureux du double effort d'un poète qui ne tient pas à honneur d'être un ignorant et d'un studieux qui n'oublie jamais qu'il est un poète.

Georges Pioch.

Livres reçus

Le Double Jardin, par *Maurice Maeterlinck*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Musiques d'Automne, poésies, par *Louis Legendre*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Les Conflits intersexuels et sociaux, par le docteur *Toulouse*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Petite Garnison, roman de mœurs militaires, par le lieutenant *Bilse*, traduction française, Librairie Universelle, 3 fr. 50. — La Bible d'Amiens, par *John Ruskin*, traduction *Marcel Proust*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Paris intime en Révolution (1871), par *Paul Ginisty*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Les Tendres Ménages, roman, par *P.-J. Toulet*, Mercure de France, 3 fr. 50 — David, par *Charles Saunier*, illustré, Laurens, Collection des Grands Artistes, 3 fr. 50. — Poussin, par *Paul Desjardins*, illustré, Laurens, Collection des Grands Artistes, 3 fr. 50. — Les Successeurs de Donatello, par *Pierre de Bouchaud*, Lemerre, 2 fr. 50. — Comment elles nous prennent, par *Michel Provins*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Dames Ephémères, par *François de Nion*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Les Kitharèdes, par *Renée Vivien*, traduction nouvelle avec le texte grec, Lemerre, 3 fr. 50. — La Parfaite Maraichère, par *Eugène Morel*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Confession d'une amante, roman, par *Judith Cladel*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Le Choix de la vie, par *Georgette Leblanc*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Hiers Bleus, poésies, par *John-Antoine Nau*, Messein, 3 fr. 50. — La Sarabande, roman de mœurs électorales, par *Marius-Ary Leblond*, Fasquelle, 3 fr. 50 — Les Armures de cendres, roman par *Jean Poujade*, La Province, 3 fr. 50. — Le Rêve des jours, poésies, par *O. Calemard de La Fayette*, Sansot et Cie, 3 fr. 50. — La Cravache, roman, par *Maurice Paléologue*, Plon-Nourrit, 3 fr. 50. — La Vie à Paris (1901-1904), par *Jules Claretie*, Fasquelle, 3 fr. 50. — La Mort des Sexes, roman, par *Nonce Casanova*, Ambert et Cie, 3 fr. 20. — Tristan Corbière, essai de biographie et de bibliographie, par *René Martineau*, Mercure de France, 3 fr 50. — Parfums, poésies, par *Jean Mariel*, Sansot et Cie, 3 fr. — Les Clartés humaines, poésies, par *Fernand Gregh*, Fasquelle, 3 fr. 50. — La Déchéance, roman contemporain, par *Léon Daudet*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Intermèdes, nouveaux rythmes pittoresques, par *Marie Krysinska*, Messein, 3 fr. 50. — Pomme d'Anis ou l'histoire d'une jeune fille infirme, par *Francis Jammes*, Mercure de France, 2 fr. — Sensations d'Art, 5e série, par *Georges Denoinville*, Dujarric, 3 fr. 50.— Le Roman d'une ame antique, par *G. de Pimodan*, Messein, 3 fr. 50. — Les Sillons et les Flots, poésies, par *Charles Limet*, Lemerre, 4 fr. — Quelques petites ames d'ici et d'ailleurs, par *Gomez-Carillo*, Sansot et Cie, 1 fr. — Semaine de Jeunesse, poésies, par le baron *Xavier Reille*, Leclerc, 3 fr. 50.

TABLE DES MATIÈRES

Janvier à Juin 1904

DIVISIONS DE LA TABLE

(MÊMES DIVISIONS QU'EN 1903)

I

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Les chiffres italiques renvoient à des citations, à des portraits, ou à des reproductions d'œuvres d'art.

A

Alde (Albert) 654
Armory 223 352 480 608
Arnesen (Mlle Borghild) *725 728*
Aubry (G. Jean) 637
Audibert (Pierre) 622
Aurel 88

B

Barre (André) 126
Bauzin (Lucien) 76
Bazalgette (Léon) 476 *542*
Bellenger (Clément) *109*
Benouville (Léon) *159*
Bermond (Mlle Marie) 557
Bernard (Charles) 437
Bernard (Georges) 254
— (Jean) 247
Berrichon (Paterne) *348 349*
Besset (Cyrille) *87 89*
K. B. 1
Boès (Karl) *31* 102
Bompard (Jacques) 251 699
Bouvy (Dr Louis) 86

C

Carrière (Eugène) 104 105
Cazals (F. A.) *115*
Cocardas (Henry) 252

D

Daireaux (Max) 253
Daly (Raymond) 634

Dantinne (Emile) 255
Davray (Henry-D.) 208
Degron (Henri) 17 *31*
Dejean (Louis) *80 86*
Delior (Paul) 690
Dély (E. Georges) 258
Deniker (Nicolas) 230 259
Derennes (Charles) 79 693
Descaves (Lucien) *539*
Deverin (Edouard) 260
Donnay (Maurice) *539*
Dorez (Léon) *332*
Doury (Charles) 23
Duhamel (Maurice) 261
Dumas (Charles) *9* 453
Durand (Paul) 671

E

Eon (Francis) 262
Estrangin (Jacques) 264 713

F

Fagus (Félicien) . . 29 94 220 474 500 679
Faulkner (Herbert) . . *301 304 374 387 415*
Fayette (Olivier de la) 582
Fazy (Edmond) 190 315 565
Fontainas (André) 306 606

G

Gandillac (André de) 648
Gaubert (Raoul) 265
Gauguin (Paul) *107*
Géraldy (Paul) 471 687
Germain (Alphonse) *223*
Golberg (Mécislas) 64 185 291 717
Gosse (Edmund) *205 207*
Grabbe (Dietrich-Christian) . *501* 538 602 669
Grasset (Pierre) 266

H

Heine (Maurice) 231
Helleus (Franz) 267
Hennequin (Albert F.) 703
Hepp (Pierre) *634 685*

J

Jaline (Jean de la) 203 *318* 332 *397* 402 *443*
447 449 452 592 724
Jarry (Alfred) 30 96
Jaudon (Pierre) 310
Jeanniot *315*

K

Kar (Léon) 685

L

Lacaze-Duthiers (Gérard de) 374
Laforgue (Jules) *26 477*
Leblond (Marius-Ary) *95* 160 224 477 541 *729*
Le Cardonnel (Louis) *112*
Leclercq (Julien) *108*
Leclère (Tristan) . . . 90 222 352 562 618
Lemonnier (Camille) *542 543*
Le Roy (Grégoire) *5*
Liebrecht (Henri) 232 269
Louis (Paul) *476*

M

Maczewski (Witold) 479
Marsan (Eugène) 387 707
Martineau (Henri) 226 353
Mary (André) 425
Meillac 317
Méré (Charles) 93
Merrill (Stuart) 11 *31* 115 728
Meunier (Constantin) *543 680 689*
— (Raymond) 271
Mielziner (Léo) *415 452*
Milcendeau (Charles) *553*
Miomandre (Francis de) 731
Mirbeau (Octave) *354 374*
Mithouard (Adrien) *94*
Mockel (Albert) 499
Moréas (Jean) *111* 175 *172 185*
Morel (Eugène) *732*
Morice (Charles) 336 677
Mortier (Alfred) 444
Moselly (Emile) *731*
Mourlevat (Michel) 737

N

Naigeon (Les) *544*
Nansen (Peter) . . . 157 220 347 414 46
Nau (John-Antoine) *8* 5
Néthy (Jean de) 502 538 602 66

O

Ombiaux (Maurice des) 13

P

Pelleau (J.) 23
Périn (Georges) 130 71
Pernot (A.) 23
Pilon (Edmond) . . . 44 607 701 732 *73*
Pinchon (A.) 12
Pioch (Georges) . . . 117 541 697 734 73
Pouplet (M^elle^ Jane) *61*
Prahl (S.) 157 220 347 414 46
Puttemans (Henri) 27

R

Rachilde *47*
Ramuz (C.-F.) 47

Rapine (Joseph). 273
Raynal (Maurice) 311
Raynaud (Ernest) 31 74 382
Régnier (Ernest). 297
— (Henri de) 161 169 172
— (Louis Camille) 276
Retté (Adolphe) 32
Rodes (Jean). 474
Rosot (Henri) 274
Rousseau (Victor) 481 499 680
Rysselberghe (Théo Van) 41

S

S 242
Salmon (André) 204
Santini (Lucien). 237
Saunier (Charles) 160 224 542 544
Scheffer (Robert) 64 160
Schiltz (Camille). 430
Schwartz (Albert) 709
Sedeyn (Emile) 416
Selbert (Fernand) 277
Silvestre (André) 278 646
Simonnet (Pol) 229 237
Soffici da Rignano (Ardengo) 12 93 566 645 729
Souchon (Paul) 716
Spicer-Simson (Th.). 415 416

T

Thouvenin (Henri) 280
Tolstoï (Léon) 606

U

Urbain (Fernand) 282

V

Vallery-Radot (Robert). 284
Varlet (Théo). 307
Vaudoyer (Jean-Louis). 96 389
Veraguth (Jean-Baptiste 244
Verdot (Albert) 246
Verhaeren (Emile) . . . 33 41 96 100 103
Vibert (P. Eugène) 2 131 136
Vicaire (Gabriel). 25
Vielé-Griffin (Francis) 27 29
Vincent (Roger) 594

W

Wells (H. G.). 670

X

X 288
X*** 581

II

BIOGRAPHIES, PORTRAITS, PRÉFACES, DISCOURS, ÉTUDES ET SOUVENIRS LITTÉRAIRES

Carrière (Eugène). *Toast au banquet Emile Verhaeren.* 104
Davray (Henry-D.) *Un « Académique anglais »* : Edmund Gosse. 205
Golberg Mécislas) *Deux Poètes* : Henri de Régnier et Jean Moréas. 161
— — **Axiomes et Dilemmes.** 714
Lacaze-Duthiers . *Voir* § VI.
Méré (Charles) . *Voir* § IV.
Merrill (Stuart) . *Souvenirs sur le Symbolisme (suite).* — *Voir* A. Retté, *p. 31* . . 2 107
Mockel (Albert) . *Victor Rousseau.* 484
Morice (Charles) . *Le « Pantagruel » de Dresde* 332
Néthy (Jean de) . *Dietrich-Christian Grabbe* 501
Pilon (Edmond) . *Emile Verhaeren* . . . 33
Pioch (Georges) . *Voir* § IV.
Raynaud (Ernest). *Les Poètes décadents* (suite). — *Voir* A. Retté, *p. 31*. 65
Retté (Adolphe) . *Quelques rectifications* . 31

III

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Bazalgette (Léon). *Adolescents : mœurs collégiennes* (Jean Rodes) . 474
Durand (Paul). . *Le Monde à la fin du XX^e siècle* (H. G. Wells) . 670
Fagus (Félicien) . **Art et Critique** : Trois Instants du Symbolisme : *Etudes sur la Poésie populaire* (Gabriel Vicaire) ; *Œuvres complètes* (Jules Laforgue ; *voir p. 477*) ; *L'Amour Sacré* (Francis Viélé-Griffin) . . 25
— *Avant la Gloire* (*leurs débuts*) (Henri d'Alméras) 29
— *Les Frères Marcheurs* (Adrien Mithouard) . 94
— *Watteau* (Virgile Josz) . 220
— *Le Dessous* (Rachilde) . 471
Fontainas (André) *Anthologie des Poètes lyriques français* (Fonsny et Van Dooren) . . . 603

Golberg (Mécislas) **Axiomes et Dilemmes** : *Iphigénie* (Jean Moréas) ; *La Beauté de Paris* (Paul Souchon) 714

Leblond (Marius-Ary). *Les Suppliants* (Henri Barbusse) 160

— *Le Mur de Verre* (J. Schlumberger) 224

— *Les Etapes du Socialisme* (Paul Louis) 476

— *Sésame* (Michel Corday) . 541

— *Camille Lemonnier* (Léon Bazalgette) 542

Maczewski (Witold) *Œuvres complètes* (Jules Laforgue ; *voir p. 25*) 477

Miomandre (Francis de) . . . *La Sarabande* (Marius-Ary Leblond). . . . 729

Morice (Charles) . *Le Pantagruel de Dresde* (*restitué par* Léon Dorez *et* P.-P. Plan). . . 332

— **Les Poèmes**. . . . 673

Pilon (Edmond) . *Conseils aux Dirigés* (Léon Tolstoï) 606

— *Jean des Brebis* ou *le Livre de la Misère* (Emile Moselly) 731

Pioch (Georges) . *La Parfaite Maraîchère* (Eugène Morel). . . 732

— *Portraits Français* (Edmond Pilon) 734

Saunier (Charles). *Sainte-Colette de Corbie* (Alphonse Germain) . 223

— *Procès verbaux de la Commune générale des Arts* (Henry Lapauze); *Constantin Meunier* (Camille Lemonnier) ; *Millet* (Henry Marcel) ; *Ingres* (Monméja) ; *Puget* (Ph. Auquier) ; *Velasquez* (Elie Faure) ; *Van Dyck* (Fierens-Gevaert) *Jean-Louis Hamon, peintre* (Hoffman-Eugène) ; *Les Naigeon* (Louis Morand) 542-544

Vaudoyer (Jean-Louis) . . . *Le Secret des Robes* (Marius-Ary Leblond) . . 95

IV

CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Armory . . . . **L'Esthétique aux Music-Halls**. 222 352 608

— *Quelques Théâtres* . . . 479

Leclère (Tristan) . *Notes de Musique* . . . 221

Méré (Charles). . *Le Monument d'Henry Becque* (*Michel Pauper*). 90

Pioch (Georges) . *Sur « Oiseaux de Passage »* 539

V

CRITIQUE ET ÉTUDES D'ART

Alde (Albert) . . *L'Italianisme de l'Ecole Hollandaise* 649

Auret . . . . *L'Œuvre de Cyrille Besset* 87

Bouvy (Dr Louis). *Louis Dejean, sculpteur* . 80

Fagus (Félicien) . *Voir* § III.

Leclère (Tristan) . Notes d'Art : *Expositions Gustave Loiseau, Delpit, Félix Borchardt, Atelier Chanal.* 88

— *Les Indépendants* . . . 348

— *Le Salon de la Société Nationale* 545

— *Société des Artistes Français* 609

Merrill (Stuart) . *Les Objets d'art en cuivre et en argent de Mlle Borghild Arnesen.* . . . 725

Mockel (Albert) . *Victor Rousseau* . . . 481

Pilon (Edmond) . *La Dame à la Toque* . . 699

Ramuz (C. F.). . *L'Exposition permanente de Weimar* 467

Saunier (Charles). *Voir* § III.

— L'Art décoratif : « *La Poignée* » ; *Léon Benouville*. 157

Sedeyn (Emile) . La Triade : *Faulkner, Mielziner, Spicer-Simson* 415

VI

MÉLANGES LITTÉRAIRES ; ÉTUDES MORALES, POLITIQUES, RELIGIEUSES, SOCIOLOGIQUES, ETC. THÉATRE ÉCRIT, ROMANS, CONTES, NOUVELLES, FANTAISIES

Barre (André). . *Le Monocle de Maxime Opsiss* 117

Bernard (Charles). *Le Prophète et la Petite Fille* 430

Daly (Raymond) . *Le Marchand d'Heures* . 623

Davray (Henry-D.) *Un « Académique anglais »* 205

Derennes (Charles). *Nouche* 76

Doury (Charles) . *Les entretiens de M. de Fustanelle.* 17

Fazy (Edmond) . *Aphorismes sur la guerre.* 312

Fontainas (André) *Petits Paysages d'Italie.* 297

Gandillac (André de) — *Les amours d'Adolphe Martin* 646

Golberg (Mécislas) — Lettres à Alexis : *IX* 52

— — *Adieux à Alexis.* . . 289

Grabbe (Dietrich-Christian) . . — **Napoléon ou les Cent-Jours**, *traduit de l'allemand par* Jean de Néthy :

— — *Acte I* 503

— *Acte II* 594, 654

Jaline (Jean de la) — Aquarelles Japonaises :

— — *Mademoiselle Myosotis*, . 191, 318, 390, 441

— — *A l'Aso-San.* . . 583, 718

Jarry (Alfred) . . — **Le Périple de la Littérature et de l'Art:**

— — *Le sel extraordinaire* . . 30

— — *Le métal conjugal* . . . 96

Jaudon (Pierre) . — *Lumière intérieure.* . . 308

Kar (Léon) . . . — *La Pendule de l'Oncle.* . 681

Lacaze-Duthiers (Gérard de) . . — *Les articles d'Octave Mirbeau (suite)* 354

Marsan (Eugène) . — *L'agonie de Narcisse* . . 383

— — *La Princesse nue* . . . 704

Mary (André) . . — *De la Tendresse, de l'Ombre et du Silence* 417

Meillac . . . . — *Un Suicide* 316

Morice (Charles) . — *Voir* § III.

Nansen (Peter) . — **Le Mariage de Judith**, *traduit du danois par* S. Prahl :

— — *Prologue* 137

— — *Acte I.* 146

— — *Acte II* 209

— — *Acte III* 337

— — *Acte IV* 403

— — *Acte V* 454

Néthy (Jean de) . — *Voir* Grabbe.

Ombiaux (Maurice des) — *Les abeilles de Meuse* . . 131

Périn (Georges). . — *Notes bleues* 128

— — *Les Invisibles.* 709

Pilon (Edmond) . — *La Dame à la Toque* . . 699

Pioch (Georges) . — *Fragment.* 694

Prahl (S.) . . . — *Voir* Nansen.

Soffici da Rignano (Ardengo) . . — Broderies Vénitiennes : *(Notes de voyage)* . . 638

X*** . . . . . — Proses :

— *Clair de Lune* 566

— *Sommeil* 571

— *Nuit d'Eté* 577

VII

POÉSIES, POÈMES EN PROSE

Aubry (G.-Jean) . — *Fantômes d'Orgueil* . . 635

Audibert (Pierre). — Trois poèmes : *Le Jardin, Eros, Sagesse.* 619

Bauzin (Lucien) . — *Intimité* 75

Bernard (Georges) — *Attente* 254

— (Jean) . — *Au poète Louis Le Cardonnel* 247

Bompard (Jacques). — *Spleen.* 698

Cocardas (Henry). — *Phidias* 252

Daireaux (Max) . — *Mourir* 253

Dantinne (Emile). — Deux poèmes : *La Chanson naïve* . . . 255

— *Les Soirs d'Ombre* . . . 256

Degron (Henri) . — Le Livre du Berger : *Pour le Tombeau de Paul Verlaine* 12

— *Dans la Nuit ; le Hameau.* 13

— *La Mansuétude du Soir* . 14

— *Aux Enfants* 15

— *Sérénité* 16

— *A mon Cœur.* 17

Delior (Paul) . . — *Poèmes en prose.* . . . 688

Dély (E. Georges). — *Poésie* 258

Deniker (Nicolas). — *Défloraisons* 230

— — *Paganisme* 259

Derennes (Charles) — *Le Retour.* 691

Deverin (Edouard) — *Flûte* 260

Dick (Jane). . . — *A Paul Lautus* 261

Duhamel (Maurice). — *L'Eternelle Chimère* . . 261

Dumas (Charles) . — *In Memoriam* 453

Eon (Francis) . . — *Un Jour* 262

Estrangin (Jacques) — *L'Etoile* 264

— — *La Meute* 711

Fagus (Félicien) . — *« Quand le Clocher sonnait douze »* 500

— — *Amour tyran des Dieux et des Hommes* 678

Fayette (Olivier de la). . . . — *Vers l'Eté* 582

Fazy (Edmond) . — *Islam* 186

— — *Nouveaux Fragments d'Ibykos* 563

Gaubert (Raoul) . — *Huit Heures* 265

Géraldy (Paul). . — *Puberté* 470 471

— — *Christ* 686

Grasset (Pierre) . — *A ma Jeunesse* 266

Heine (Maurice) . — *Regrets du Village.* . . 231

Helleus (Franz) . — *L'Arbre.* 267

Hennequin (Albert F.) . . . — Sonnets : *Horror* . . . 702

— — *La Glandée.* . 703

Le Cardonnel (Louis). — *Le Rêve de la Reine.* . . 112

Le Roy (Grégoire). — *Les Brebis moroses.* . . 5

Liebrecht (Henri). — *La Jonque* 232

— — Deux poèmes : *A un Aventurier Vénitien* . . . 269

— — *Le Matin* 270

Martineau (Henri) — *Les Roses.* 226

Meunier (Raymond) — *Action de grâce.* . . . 271

Moréas (Jean) . . — *Extraits* . 173-185, 714, 715

Mortier (Alfred). — *L'homme des routes.* . . 438

Nau (John-Antoine). — Poèmes : *L'Eveil* . . . 45

— — *Vers la bonne démence* . . . 50

Pelleau (J.). . . — *De vaines Elégies* . . . 233

Pernot (A.)	*Automne*	235
Pinchon (A.)	*Automne*	127
Pioch (Georges)	*La bonté d'aimer*	115
Puttemans (Henri)	*Sincèrement*	271
Rapine (Joseph)	*Balustrade*	273
Raynal (Maurice)	*Musique au Parc*	310
Raynaud (Ernest)	*La Métamorphose d'Opale*	375
Régnier (Ernest)	*La Liane caoutchouc*	294
Régnier (Henri de)	*Extraits*	163-170
Régnier (Louis-Camille)	*Automnale*	276
Rosot (Henri)	*Ma Muse*	274
S.	*La vaine Aventure*	242
Salmon (André)	*Portique*	204
Santini (Lucien)	*Dyptique*	24
—	*Les Mendiants*	237
Scheffer (Robert)	*Sonnet*	64
Schiltz (Camille)	*Prélude*	426
Schwartz (Albert)	*Clair-Obscur*	708
Selbert (Fernand)	*Défleuraison*	277
Silvestre (André)	*L'attente*	278
—	*L'Etang*	645
Simonnet (Pol)	*Au Voyageur*	229
—	Quatre Poèmes : *Odelette*	237
	— *Pan à la fontaine*	238
	— *L'Automne au parc*	239
	— *Soir de Vendanges*	241
Souchon (Paul)	*Extraits*	716
Thouvenin (Henri)	Sonnets :	
—	*Ma Bien-aimée ; Mars*	280
—	*A ma Rêverie ; Chanson pour toi*	281
Urbain (Fernand)	*Poèmes d'Amour*	282
Vallery-Radot (Robert)	*Ritournelles*	284
Varlet (Théo)	*Crépuscule de Hollande*	307
Vaudoyer (Jean-Louis)	*Ma Main*	388
—	*Les Seins*	389
Veraguth (Jean-Baptiste)	*L'Amour et l'insaisissable Infini*	244
Verdot (Albert)	*La Haine*	246
Verhaeren (Emile)	*Extraits*	36-44
—	*Le Fossoyeur Hagard*	100, 103
Vincent (Roger)	*Petits Poèmes tunisiens*	592
X.	*Crépuscule*	288

VIII

NUMÉROS EXCEPTIONNELS. — DIVERS

N° 357. **Concours de Poésie.** 225 à 288
Le Lauréat du Concours. 353

*
* *

N° 355. **Le Banquet Emile Verhaeren.** *(1er février 1904)*, 97-106

IX

POLÉMIQUES

Retté (Adolphe)	*Lettre ouverte à M. Karl Boès*	31

X

ILLUSTRATIONS

Portraits de :	Henry Becque (*Pierre Hepp*)	685
	Paterne Berrichon	349
	Charles Dumas	9
	Edmund Gosse	207
	Constantin Meunier (*Victor Rousseau*)	680
	John-Antoine Nau	8
	Emile Verhaeren (*Théo Van Rysselberghe*)	41
Autographes de :	Eugène Carrière	105
	Jean Moréas	175
	Henri de Régnier	169
	Emile Verhaeren	103
Arnesen (Mlle Borghild)	*Coffrets en cuivre argenté*	726-727
Bermond (Mlle Marie)	*Baigneuse*	537
Berrichon (Paterne)	*Son Portrait, par lui-même*	349
Besset (Cyrille)	*A Nice*	89
Dejean (Louis)	*Mélancolie*	81
—	*La Fiancée*	85
Faulkner (Herbert W.)	Paysages d'Italie :	
	Soleil du matin à la Riva dei Schiavoni	301
—	*San Marco en plein soleil*	303
—	*Le Grand Canal*	304
—	*Bateaux de Venise*	374
—	*Débarcadère de la Salute à Venise*	387
Fell (H. Granville)	*Lettres ornées*	97-623
Grasset (Eugène)	*Lettre ornée*	87
Hepp (Pierre)	*Ornement*	634
—	*Portrait d'Henry Becque*	685
Jaline (Jean de la)	*Un Ravin dans les faubourgs de Nagasaki*	319
—	*Mousmés*	320
—	*Fête dans une tchaya nipponne*	325
—	*Mousmé à sa toilette*	393
—	*Une Guécha à la promenade*	397
—	*Croquis original*	443
—	*Les Adieux à Mlle Myosotis*	447
—	*Le Temple de Kwannon-no-taki*	449
—	*Guéchas en promenade*	589

Jeanniot. . . . *Gravure sur bois* . . . 315
Jossot . . . . *Ornement.* 724
Meunier (Constantin) . . . . *La Moisson* 689
Mielziner (Léo) . *Miniature : portrait de F. Waldron* 452
Milcendeau (Ch.). *Scène d'Intérieur.* . . . 553
Pouplet (M^lle^ Jane) *Un Enterrement en Dordogne* 617
Régamey (F.) . . *Lettre ornée* 96
Rousseau (Victor) *Le Liseur.* 483
— *Démèter* 485
— *Buste d'un Aveugle* . . 488
— *Puberté* 489
— *Les Sœurs de l'Illusion* . 493
Rousseau (Victor) *Intimité* 495
— *Femme au Chapeau* . . 497
— *Buste de Constantin Meunier* 680
Rysselberghe (Théo Van) . . *Portrait d'Emile Verhaeren* 41
Soffici da Rignano (Ardengo) . . *Dessins* . . 12 93 566 729
Spicer-Simson (Th.) . . . . *L'Irréparable* 415
— *Le Bel âge*, médaillon. . 416
Van Rysselberghe *Voir* Rysselberghe.
Vibert (P. Eug.) . *Ornements* . . 2 131 136

MICHEL MOURLEVAT.

Vannes. — Imprimerie LAFOLYE frères.

02-22 STUDECO
B 3032919 9958824

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 114036558